

# Doctorat de l'Université de Toulouse

préparé à l'Université Toulouse - Jean Jaurès

---

La céramique médiévale dite "Commingeoise", pour une  
redéfinition d'un ensemble chrono-culturel régional

Volume 1 : Texte

---

Thèse présentée et soutenue, le 13 décembre 2024 par

**Manon GÉRAUD**

## École doctorale

TESC - Temps, Espaces, Sociétés, Cultures

## Spécialité

Archéologie

## Unité de recherche

TRACES - Travaux et Recherches Archéologiques sur les Cultures, les Espaces et les Sociétés

## Thèse dirigée par

Florent HAUTEFEUILLE et Florian TEREYGEOL

## Composition du jury

Mme Christine RENDU, Présidente, CNRS Occitanie Ouest

M. Yves HENIGFELD, Rapporteur, Nantes Université

M. François RÉCHIN, Rapporteur, Université de Pau et des Pays de l'Adour

M. Jean CATALO, Examineur, INRAP Tarn-et-Garonne

Mme Fabienne RAVOIRE, Examinatrice, INRAP Provence-Alpes-Côte d'Azur

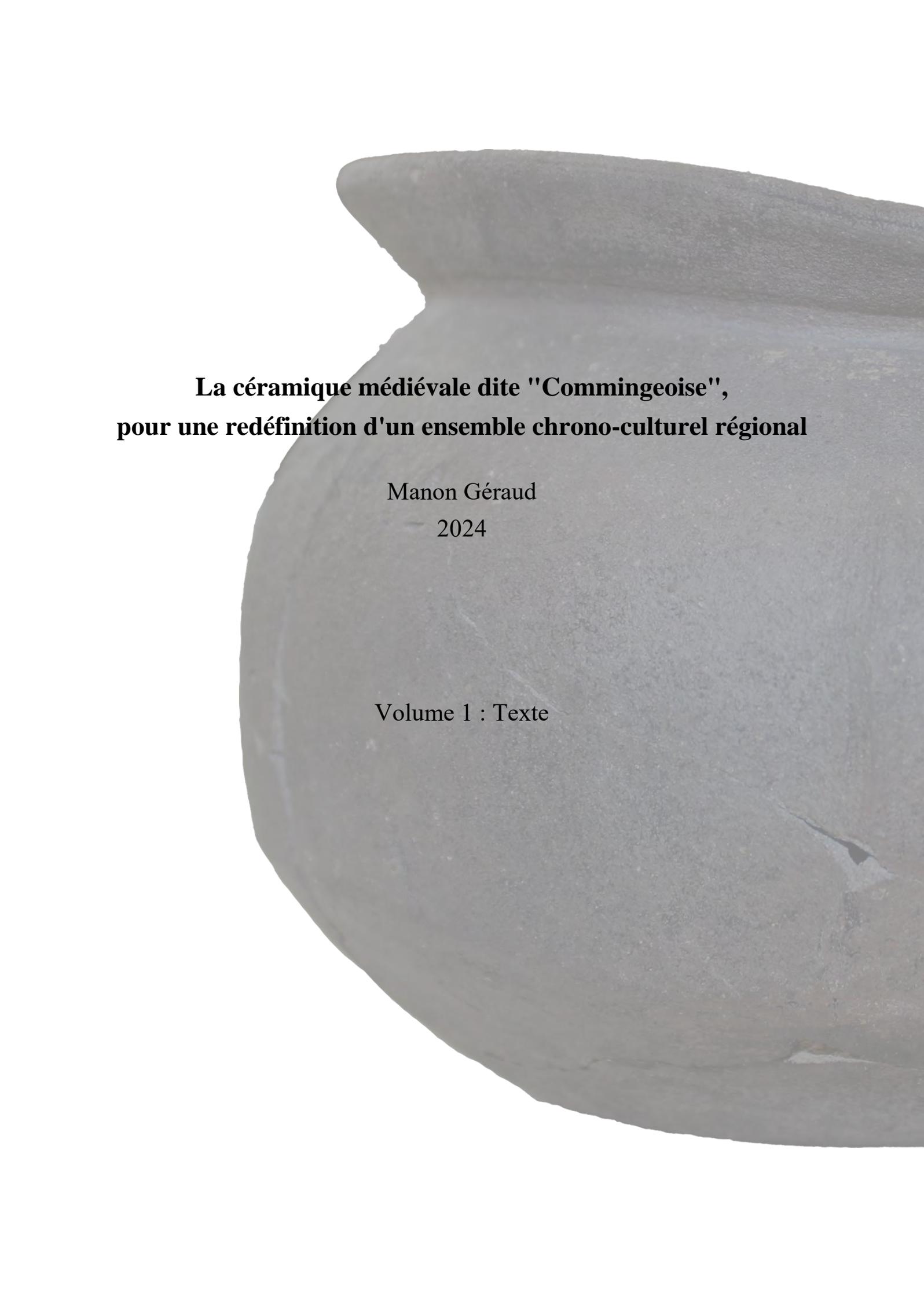
M. Florian TEREYGEOL, Co-directeur de thèse, CNRS Île-de-France Gif-sur-Yvette

## Membres invités

M. Florent HAUTEFEUILLE, Université Toulouse - Jean Jaurès

Mme Anne BERDOY, Ministère de la Culture





**La céramique médiévale dite "Commingeoise",  
pour une redéfinition d'un ensemble chrono-culturel régional**

Manon Géraud

— 2024

Volume 1 : Texte



*A la mémoire  
de mes grands-parents*

*A mon oncle Michel,  
le premier archéologue de la famille*



# Remerciements

À l'été 2014, je découvrais mon premier tesson de Commingeaise au cœur des Pyrénées ariégeoises, loin d'imaginer qu'il serait le sujet d'une thèse de doctorat dix ans plus tard. Le chemin parcouru entre-temps a été long, souvent sinueux, et je n'aurais pu le traverser seule.

Mes premiers remerciements vont à mes directeurs de thèse. De par leurs compétences et leur présence complémentaires, ils m'ont permis de venir à bout à bout de ce long travail, de dépasser mes difficultés et j'ai beaucoup appris auprès d'eux. C'est sous la direction de Florian Téreygeol, sur son chantier programmé, que j'ai donc déterré (et lavé) mes premiers tessons de Commingeaise. Face à mon intérêt pour la poterie, il m'a proposé de réaliser une première étude céramologique, intégrée à son équipe et n'a depuis cessé de m'encourager à développer mes compétences et mes sujets de recherche. Qu'il soit remercié pour la confiance et le soutien qu'il m'a accordés. Florent Hautefeuille ne me connaissait pas quand je suis entrée dans sa salle de cours pour lui demander de diriger mon mémoire de master. Malgré un sujet éloigné de ses propres recherches, il a accepté et persévéré durant ma thèse. Il m'a offert des opportunités précieuses de formation et des conseils bénéfiques et enrichissants tout au long de ces dernières années. Qu'il soit, lui aussi remercié, pour son soutien et sa présence jusqu'au terme de ce travail et de sa soutenance, malgré les difficultés rencontrées, notamment administratives.

Je remercie par ailleurs les membres de la direction et de la gestion du laboratoire TRACES qui m'a ouvert ces portes dès mon master 2 et facilité le déroulé de mon doctorat. J'ai une pensée particulière pour Nicolas Valdeyron (†) qui m'a apporté son soutien bienveillant dès les auditions pour obtenir un contrat doctoral. Ses encouragements constants et chaleureux tout au long de mes années de thèse ont favorisé mon intégration à la vie du laboratoire. Il a soutenu mon dossier à plusieurs reprises et ainsi permis à ce travail d'être achevé. Sandrine Costamagno, à sa suite, a été aussi été un appui fort. Pour cela, je les en remercie tous les deux, ainsi que le comité des thèses de TRACES. Je remercie également l'école doctorale TESC et son conseil pour avoir rendu possible ce travail grâce à l'attribution d'un contrat doctoral.

Pour avoir participé à mes comités de suivi de thèse et à l'enrichissement de mes questionnements par leurs visions éclectiques, je remercie Nadia Cantin, Jean Catalo, Claire Manen et Marguerite Munoz.

Mes remerciements vont ensuite aux membres du jury qui ont accepté d'évaluer ce travail, et qui, pour certain.e.s, suivent ces recherches de plus ou moins près depuis plusieurs années : Yves Henigfeld (professeur des universités HDR en Archéologie Médiévale à l'Université de Nantes) et François Réchin (maître de conférence HDR en Histoire et Archéologie à

l'Université de Pau et des Pays de l'Adour), tous deux rapporteurs, Anne Berdoy (docteure en Histoire médiévale et ingénieure d'étude au SRA Occitanie), Fabienne Ravoire (docteure en Histoire de l'Art et Archéologie et ingénieure chargée de recherche à l'Inrap), Christine Rendu (directrice de recherche au CNRS) et Jean Catalo (responsable de recherches archéologiques à l'Inrap). Ce dernier a par ailleurs accepté de me transmettre les données de certaines de ses études et d'engager de multiples discussions toujours passionnantes et formatrices, qu'il en soit remercié.

Ma dernière année de thèse a évidemment été marquée par mon recrutement à l'Inrap et mon intégration dans la communauté des archéologues des Pyrénées-Orientales. Ce travail n'aurait finalement pu aboutir sans le soutien de la direction scientifique et technique de l'Inrap que je remercie pour m'avoir accordé le congé de fin de thèse grâce auquel j'ai pu mettre un point final à ce manuscrit, en ayant une pensée particulière pour Sylvie Jérémie pour son appui précieux. Je remercie particulièrement Bruno Vanderhaegen et Hervé Petitot qui, en tant que DDAST et DAST à mon arrivée, ont écouté mon projet et l'ont soutenu. Je remercie aussi les collègues qui ont pris à leur charge le travail supplémentaire qu'impliquait mon absence. Je suis aussi reconnaissante envers Olivier Passarrius et Camille Mistretta-Verfaillie pour avoir compenser mon indisponibilité dans le cadre des vacances à l'UPVD (à charge de revanche !).

Je profite enfin de ce paragraphe pour remercier grandement mes collègues de la base de Saint-Estève et celles et ceux qui y passent régulièrement pour leur accueil et leur intégration chaleureuse ces dix-huit derniers mois. J'apprend tous les jours auprès de vous et vous avez en partie participé à l'achèvement de ce travail en me remotivant et me soutenant à de multiples reprises et de diverses façons : en partageant bureaux, discussions et états d'âmes, nous peaufinons l'art de la joie. Je remercie particulièrement Cécile, pour sa présence et ses mots rassurants, ainsi que Jérôme et Richard, pour leurs relectures de dernière minute et leurs conseils toujours sages et avisés.

Ce travail de thèse n'aurait, par ailleurs, pu voir le jour sans la participation directe ou indirecte de divers professionnels. Il y a tout d'abord les archéologues qui ont participé à la caractérisation de la Commingeaise : je remercie ainsi Bernard Jolibert qui a, en outre, accepté de me confier certaines de ses données, ainsi qu'Alain Costes et Jean-Michel Lassure. Nos échanges furent brefs, intimidée que j'étais par l'ampleur de vos connaissances, ils furent néanmoins, avec vos nombreux travaux et publications, à l'origine des multiples pistes suivies dans ce manuscrit, je n'ai fait que rajouter ma pierre à l'édifice. Pour la transmission des données de leurs sites, de leurs études et les discussions qui ont pu en découler, je remercie aussi Rémi Carne, Jérôme Briand, Pascal Lotti, Claude Cantournet, Magali Gary et Yann Henry, ainsi qu'Yves et Mireille Rières qui ont accepté de me confier l'étude du mobilier de la maison de la Tour de Savoir. Pour leur accueil, que Kristell Nerrou, Nathalie Texier et Blandine Dubois (du CIDPAT du SRA de Toulouse), Margaux Bekas, Virginie Gimat et Laure Barthe

(du Musée Saint-Raymond), Sophie Cornardeau, Marc Jarry et les collègues de la base Inrap de Saint-Orens-de-Gameville, ainsi que Joëlle Arches, Nathalie Rouquerol et Marie Soubira (du Musée de l'Aurignacien) soient respectivement remercié.e.s. Enfin, pour les diverses discussions où informations transmises qui ont enrichi ce travail, et en espérant n'oublier personne, je remercie Francis Dieulafait, Nicolas Portet, Stéphane Piques, Clément Venco, Olivier Codina, Abel Fortó García, Elisa Ros Barbosa et François Levassort.

Plus personnellement, je remercie Marie-Hélène Garric et Odile Renard, dont l'aide a été essentielle pour aboutir à ce résultat, ainsi que l'association ParenThèse qui crée des moments de travail et de partage remotivants.

J'ai enfin une reconnaissance immense envers mes proches qui, par leur présence et soutien de près ou de loin, m'aident à sillonner sur le chemin de la thèse et de la vie. Je les en remercie.

Il y a les ami.e.s de (presque) toujours. La vie nous rapproche et nous éloigne, mais rien ne change : plus qu'une amie, un pilier, une Clémentine. Toujours là, ton soutien est infini. Merci aussi à Papalex, pièce rapportée de qualité, pour ton accueil toujours bienveillant (et organisé !) : mes passages par chez vous sont toujours une bouffée d'air frais et de (ré)confort. Emeline, je suis reconnaissante envers nos années en tant que voisines pour avoir établi ce lien fort et qui dure. Emilie, toujours là, 23 ans après (!), que rien ne change et surtout pas nos randonnées. Marion et Morgane, aussi rares soient-elles, nos retrouvailles sont précieuses.

Il y a celles et ceux que l'histoire ou l'archéologie ont mis sur mon chemin. Alexandre, croisé dans les mêmes montagnes où la céramologie a commencé pour moi, le seul à comprendre mes histoires de tessons et pas que. Lannie, Jean-Baptiste, Lucie, Élia et Clément, toujours fidèles à la Topina et aux discussions sans fin qui vont avec. Les collègues de labo devenu.e.s ami.e.s, Julie, Raph, Sofia, Léa et Marc pour tous les coronapéros, pithiviers, mots croisés, nouvel-ans, séances d'escalade, séjours de rédaction, etc qui aident à tenir le coup, ainsi que Noémie, Léa, Éric, Angélique, Emma et tant d'autres qui ont égayé les couloirs du labo et les IVREX. Les compagnons de chantier : François (merci pour le partage de ta sagesse, céramique ou spirituelle), Georges, Oxsana, Hemma, JC, Vincent, Guillaume, Jérémy, Julien, Francesca, c'est toujours un plaisir de vous recroiser autour d'un verre ou d'un four.

Et puis, il y a ces présences nouvelles qui prennent vite de la place. Anne-Gaëlle, Guillem, Manon, Joséphine (pas si nouvelle !), Guillaume et Lou, la vie catalane est chouette à partager avec vous. A mes colocs, Clémence (coloc à mi-temps !), Rafaela et Rémi : merci, vous avez toujours eu un mot reconfortant et avez participé, sans vous en rendre compte, à maintenir mon moral ces derniers mois.

Enfin et surtout, Flo, merci pour tout, pour ton soutien et pour ta présence discrètement indispensable, avec ta tête là.

*Je sais d'où je viens, alors je sais où je vais.* Je finirai ces longs remerciements en les adressant à ma famille. A Justine, ma sœur, j'ai tout dit un soir de septembre dans une fenial. Merci d'être une présence discrète mais fidèle, toujours un modèle. A Jean, beau-frère que j'aurais pu choisir, de la même façon, ta présence et nos discussions sont précieuses. A Olivia et Grégoire, petites bouilles d'amour et boules d'énergie qui me donnent le sourire quoiqu'il arrive : les choses les plus importantes sont ces moments partagés. A ma marraine, présence immuable, pour encore plus de voyages et de concerts. A Juliette, petit rayon de soleil apparu à la fin d'une année difficile : avec tes jolis sourires, tu es une motivation supplémentaire pour te donner le meilleur exemple possible. Ces six dernières années ont été riches en émotions, certains arrivent, d'autres s'en vont. Quand j'ai commencé cette thèse, nous étions au complet, une centaine, dispersés, mais unis par les mêmes valeurs. Sept nouvelles étoiles plus tard, j'ai pris conscience de l'importance et de la force que je puise dans nos retrouvailles à la ferme, au village, au Pic, à la fenial et à la montagne (que les randousinades durent toujours !). J'ai une pensée émue pour Thierry, tonton Denis, Nathalie, tonton Michel, Tatie Nénette et pour mes grands-parents.

Les derniers mots seront pour mes parents. Merci. À coups de petits plats et de petites bricoles, votre soutien est indéfectible, comme l'est ma reconnaissance. Je n'aurais pas pu y arriver sans votre présence, résistante à toute épreuve. Ça y est, vous pouvez respirer : j'ai fini !

# Table des matières

Remerciements	5
Table des matières	9
Introduction	13
Chapitre I. Cadres de l'étude	17
1. Contexte géographique, historique et archéologique	17
A. Contexte géographique	17
B. Contexte historique	19
C. Contexte archéologique	22
2. D'une céramique « rèche » aux céramiques dites « Commingeuses » : historique de la recherche	23
A. Les débuts d'une céramologie médiévale en France	23
B. L'étude de la céramique médiévale régionale	37
C. « L'invention » de la Commingeaise	41
3. Problématiques et méthodologie	53
A. Problématiques posées par la Commingeaise	53
B. Un inventaire pour la constitution d'un corpus	56
C. Étude céramique et reprise des données	62
D. Conclusion : adaptabilité de la méthodologie	77
Chapitre II. Corpus	79
1. Critères de définition	79
A. Diffusion et répartition régionale de la Commingeaise	79
B. Critères	88
2. Sites du corpus	89
A. Le Castel-Minier, Aulus-les-Bains	89
B. Le Muséum d'Histoire Naturelle de Toulouse	96
C. <i>Au village</i> , Endoufielle	106

D.	La maison de la Tour de Savoie, Aurignac _____	113
3.	Conclusion _____	120
Chapitre III. Analyse des corpus : typologies Commingeuses _____		121
1.	Le Castel-Minier, Aulus-les-Bains _____	121
A.	La céramique du site _____	121
B.	La Commingeuse _____	124
C.	Quantifications _____	134
D.	Analyse typo-chronologique _____	136
2.	Le Muséum de Toulouse _____	140
A.	La céramique du site _____	141
B.	La Commingeuse _____	145
C.	Quantifications _____	150
D.	Synthèse et analyse typo-chronologique _____	151
3.	Au Village, Endoufielle _____	152
A.	La céramique du site _____	152
B.	La Commingeuse _____	155
C.	Quantifications _____	161
D.	Analyse typo-chronologique _____	163
E.	Synthèse _____	165
4.	La maison de la Tour de Savoie, Aurignac _____	165
A.	Reprise des données de la fouille _____	165
B.	La céramique du site _____	168
C.	La Commingeuse _____	171
D.	Quantifications _____	188
E.	Synthèse et analyse typo-chronologique _____	190
Chapitre IV. La Commingeuse, une production spécifique dans un maillage régional de céramiques communes _____		201
1.	Typologie de la Commingeuse _____	201
A.	Une histoire de pâtes : la ou les Commingeuse(s) ? _____	201
B.	La Commingeuse sous toutes ses formes _____	219

C.	Quantifications globales _____	229
2.	Chronotypologie de la Commingeoise : un fossile directeur ? _____	232
A.	Phasage _____	232
B.	Groupes techniques _____	233
C.	Typologie morphologique _____	235
D.	La Commingeoise avant la Commingeoise _____	238
E.	Une évolution séculaire _____	241
3.	La chaîne opératoire de la Commingeoise _____	242
A.	Analyse technologique des pots commingeois _____	242
B.	L'apport des analyses physico-chimiques _____	251
C.	Apport de l'expérimentation _____	257
D.	La chaîne opératoire de la Commingeoise _____	258
4.	Ateliers et artisans : l'origine de la Commingeoise _____	259
A.	La question des lieux de production potière au Moyen Âge _____	259
B.	Le Fréchet _____	261
C.	L'humain dans l'atelier _____	274
D.	Des « marques de potiers-marchands » ? _____	280
E.	La Commingeoise, une production spécialisée d'une communauté de paysans-potiers _____	293
5.	La Commingeoise dans le mobilier domestique de la fin du Moyen Âge _____	293
A.	Modalités de diffusion de la Commingeoise _____	294
B.	La Commingeoise, un <i>unicum</i> ? _____	313
C.	Les modalités de l'essoufflement de la Commingeoise _____	320
D.	La Commingeoise, un produit économique rural sujet à concurrence _____	323
	Conclusion _____	325
	Bibliographie _____	331
	Tables des figures et annexes _____	361
	Figures _____	361
	Annexes _____	367



## Introduction

Solide dans le temps et fragile à l'usage, la céramique est le vestige mobilier le plus courant découvert au sein des sites archéologiques. Fréquemment renouvelée, aisée à produire, notamment par l'omniprésence sur le territoire de l'argile, sa matière première, elle est sujette à une évolution rapide de ses formes. Issue de l'artisanat, son mode de fabrication varie selon les savoir-faire des hommes et femmes, l'apparition d'innovations techniques et leurs circulations. L'ensemble de ces caractéristiques fait de la poterie un excellent fossile directeur exploité par les archéologues. Souvent resté le seul disponible cependant, sa classification a pu subir des raisonnements circulaires qu'il est parfois nécessaire de réinterroger à la lumière des récentes méthodes de datation. Au-delà de cet aspect purement chronologique, la céramique est progressivement devenue un objet d'étude à part entière, avec le développement d'un intérêt croissant pour les méthodes et l'organisation de sa production, ainsi que pour sa place dans la vie quotidienne de celles et ceux qui l'utilisent et dans l'économie des sociétés.

C'est par l'étude céramologique du mobilier de la dernière phase d'occupation (fin XVe-XVIe siècle) du site ariégeois du Castel-Minier (Aulus-les-Bains) que j'ai commencé à me sensibiliser à ces questionnements et à intégrer les méthodes d'études pour les aborder. Le mémoire de master 1<sup>1</sup> qui en a résulté aborde ainsi différents types de productions céramiques modernes ou de tradition encore médiévale, d'origine locale ou régionale. Parmi eux, notre attention a été retenue par les particularités d'une poterie « grise rêche » du Moyen Âge au milieu des glaçurées : la Commingeaise. Celle-ci a alors fait l'objet d'un second mémoire de recherche<sup>2</sup>, toujours centré sur le mobilier du même site pyrénéen. Ce travail, réalisé dans le cadre d'un master 2, met en évidence la nécessité d'élargir la réflexion autour de cette

---

<sup>1</sup> GERAUD 2016

<sup>2</sup> GERAUD 2017

céramique et constitue la genèse de la présente thèse. Il a ainsi pu être mis à profit régulièrement tout au long de ce manuscrit.

La Commingeoise fait partie de ces poteries médiévales identifiées depuis plusieurs dizaines d'années, reconnue par les céramologues et utilisée par les archéologues comme mobilier prenant part à la datation des sites. Les contours de ce groupe céramique, en termes de caractérisation, diffusion et datation, ont été progressivement tracés au fil des découvertes de plus en plus fréquentes. Désignée dès les années 1970 par sa pâte particulièrement chargée en inclusions, dans le Sud du Gers et au cœur de la Haute-Garonne, puis en Ariège, la Commingeoise a rapidement été rattachée au Comminges du bas Moyen Âge. Ce comté historique a en effet été identifié comme l'épicentre de sa diffusion. Les premières synthèses céramologiques sur la question ont néanmoins révélé certaines incertitudes sur chacune des problématiques mentionnées et, surtout, une méconnaissance de l'organisation, tant économique que géographique, de la production qui justifient le présent travail.

Avant d'apporter mon tessou à la céramique (pour paraphraser une locution commune), je souhaite faire une précision de vocabulaire. Le titre de cette thèse utilise des guillemets pour mentionner la Commingeoise, afin de mettre en évidence qu'il s'agit d'une appellation construite<sup>3</sup>. Dans le manuscrit, cependant, il a été fait le choix, afin de fluidifier le discours, de ne pas les utiliser.

Les cadres de cette étude sont présentés de façon plus approfondie dans un premier chapitre. La Commingeoise y est replacée dans la géographie du Comminges et son histoire. Un état de l'art sur l'archéologie et la céramologie permet de la resituer au cœur d'une longue construction régionale de ces deux disciplines et remet en évidence les problématiques qu'elle pose aux archéologues depuis ses premières découvertes. Afin de répondre au mieux à celles-ci, une méthodologie adaptée a été choisie et est détaillée, en précisant notamment son adaptabilité à chaque corpus étudié. Les occupations des quatre sites ayant fourni les données nécessaires à ce travail sont décrites dans un deuxième chapitre, replacées dans leur contexte historique. Les critères de leur intégration au corpus principal de cette recherche sont par ailleurs discutés, notamment au regard d'une analyse géographique approfondie de la diffusion de la Commingeoise. Le chapitre 3 regroupe les quatre études céramologiques à proprement dites. Centrées sur la Commingeoise, elles la replacent dans les assemblages céramiques de chaque site, ainsi que dans leur évolution chronologique éventuellement identifiée. Le quatrième et dernier chapitre expose les résultats des études à la lumière de différentes problématiques. La première concerne la typo-chronologie de la Commingeoise, développée en deux sous-parties par l'analyse comparée des quatre corpus, puis réintégrée à des données régionales. La chaîne opératoire de la Commingeoise est ensuite abordée via une approche

---

<sup>3</sup> Voir la partie I.2.C – « *L'invention de la Commingeoise* ».

technologique, qui permet par ailleurs d'introduire la question de l'organisation de la production potière commingeoise et de son origine. La localisation d'un potentiel secteur de production y est examinée d'après des données archéologiques, historiques et géographiques. Enfin, la place de la Commingeoise dans les assemblages céramiques de la fin du Moyen Âge et son évolution sont éclairées par une discussion de sa spécificité et des modalités de sa diffusion et disparition progressive.



# Chapitre I. Cadres de l'étude

## 1. Contexte géographique, historique et archéologique

### A. Contexte géographique

La zone géographique qui tient lieu de contexte à notre sujet s'étend essentiellement sur les départements actuels du Gers, de la Haute-Garonne et de l'Ariège. Elle correspond au haut bassin de la Garonne et regroupe ainsi en son cœur les pays Comminges, de Savès et du Couserans, avec à leurs marges : le Toulousain, les pays de Foix, de Bigorre et le Val d'Aran notamment (Figure 1). Ces appellations territoriales sont historiques et dérivées d'anciennes divisions administratives<sup>4</sup>. Encore utilisées aujourd'hui, elles correspondent plutôt à des régions culturelles et n'ont plus de réalité officielle<sup>5</sup>.

Véritablement organisé autour du fleuve, cet espace se divise en trois territoires distincts : la montagne, le piémont et la plaine. L'environnement naturel de ceux-ci, actuel et ancien, est plus ou moins propice à une activité de production de terres cuites en raison de la géologie<sup>6</sup> de cette région et de la présence conjointe d'eau et de bois. Une tradition artisanale y est d'ailleurs depuis longtemps implantée dans le secteur de Martres-Tolosane. Elle a perduré jusqu'à nos jours sous la forme d'un artisanat d'art développé face à la concurrence des vaisselles contemporaines plus économiques<sup>7</sup>.

---

<sup>4</sup> Voir la sous-partie *I.1.B.a – Le Comminges et sa région*, ci-dessous.

<sup>5</sup> Ils ont néanmoins pu être choisis pour nommer des communautés de communes.

<sup>6</sup> PIQUES 2018

<sup>7</sup> Comme témoins de cette tradition, nous citerons par exemple les nombreux toponymes « tuilerie » de la région (*Ibid.*).

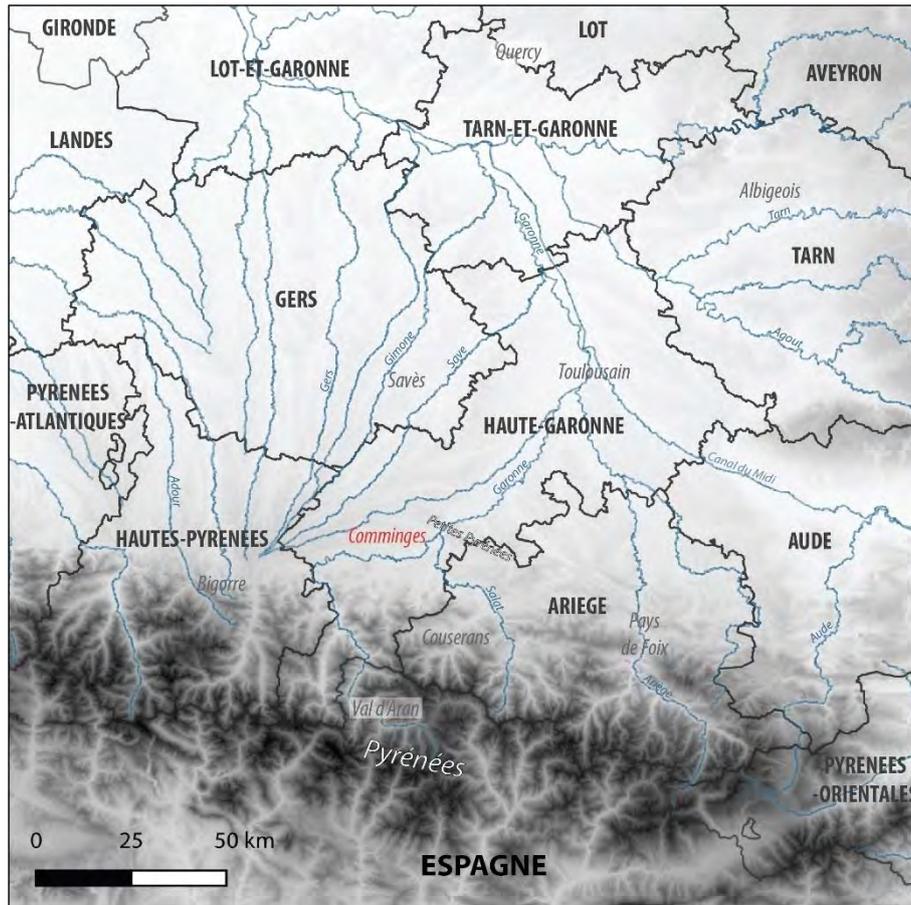


Figure 1 : Géographie de notre secteur d'intérêt

En ce qui concerne l'eau, le bassin de la Garonne comporte un important réseau hydrique constitué de multiples rus, ruisseaux, rivières affluents des principaux cours d'eau qui abondent vers la Garonne : la Save, la Louge, la Gimone, le Gers et l'Ariège (Figure 1). Cette ressource indispensable à l'entreprise de production de terres cuites est ainsi omniprésente. C'est essentiellement le cas également de la matière première primordiale à cet artisanat, l'argile. Elle provient d'un vaste gisement couvrant notamment les Petites Pyrénées et comprenant également des bandes de sables fins<sup>8</sup>. En observant la carte des risques d'exposition au retrait/gonflement des argiles, il s'avère que l'ensemble du bassin de la Garonne jusqu'au début de la chaîne des Pyrénées soit concerné par un risque fort, l'argile est partout. Concernant la forêt, réservoir à combustible, sans être une des régions les plus couvertes de France, la partie qui nous concerne comprend néanmoins des étendues de taillis et/ou futaies régulièrement dispersées sur le territoire et qui s'intensifient au niveau des Petites Pyrénées (à partir de la confluence du Salat et de la Garonne) vers la haute montagne<sup>9</sup>.

<sup>8</sup> LEYMERIE 1881, p. 687-688

<sup>9</sup> Voir aussi la sous-partie IV.4.B.c – Un lieu propice à la production potière, ci-dessous.

## B. Contexte historique

### a. Le Comminges et sa région

Au Moyen Âge, le Comminges est un comté indépendant et majeur du Midi de la France. La vicomté du Couserans lui est directement associée à partir des années 1120 lorsqu'elle passe des possessions de la famille de Foix à celles des comtes de Comminges, puis par des liens purement familiaux lorsqu'elle devient indépendante suite à un partage successoral en 1176<sup>10</sup>. Dans un même processus, le Savès est une seigneurie qui entre pleinement dans le comté de Comminges par le mariage de son héritière avec le comte dans la première moitié du XII<sup>e</sup> siècle, pour ensuite s'en détacher lors de la succession de 1176<sup>11</sup>.

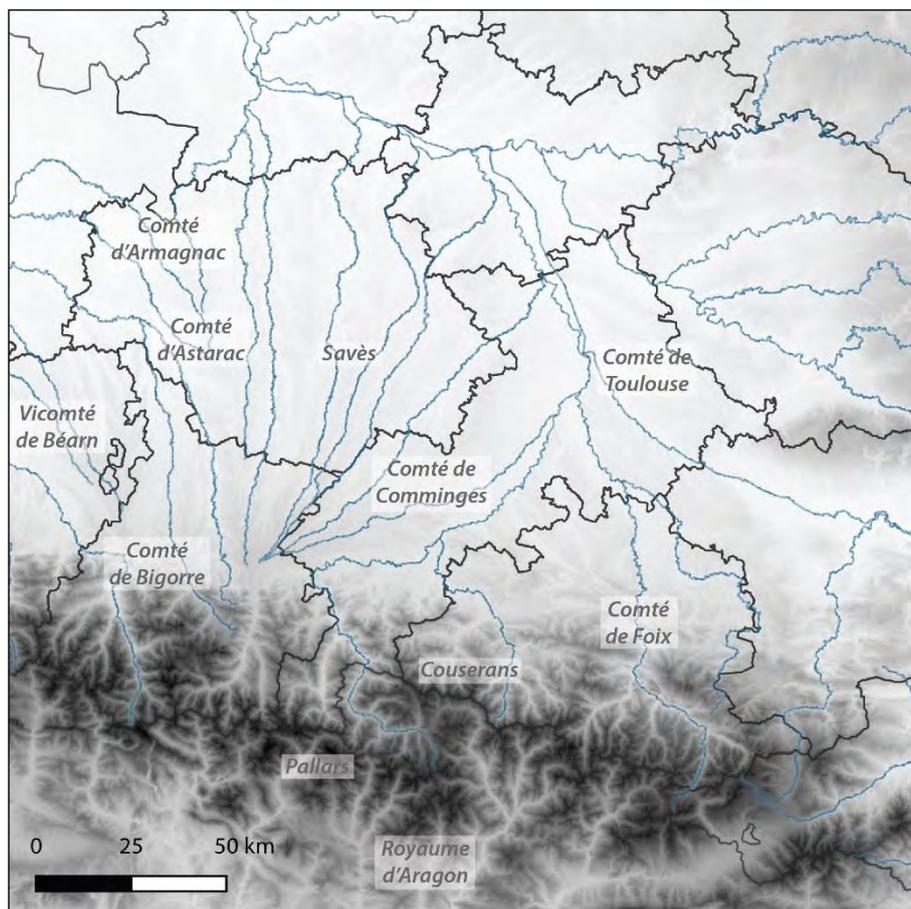


Figure 2 : Découpage géopolitique au bas Moyen Âge

Comme ces quelques données historiques le laissent présumer, l'histoire médiévale de la région d'influence commingeoise est complexe et ses frontières administratives sont mouvantes (Figure 2). Elles sont de fait difficiles à cerner, en raison de la complexité des espaces féodaux (qui comprennent des territoires souvent discontinus et imbriqués les uns dans les autres) et des

<sup>10</sup> HIGOUNET 1984, p. 30-37

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 30-34 et 293-295

événements politiques ou successoraux. Nous pouvons néanmoins dessiner sommairement les limites des Savès, Comminges et Couserans respectivement autour du sud du Gers, de la moitié sud de la Haute-Garonne et de l'ouest de l'Ariège, ce qui correspond au haut bassin de la Garonne avant sa confluence avec l'Ariège, ainsi qu'au haut sous-bassin de la Save. Les limites méridionales du Comminges historique peuvent ainsi être matérialisées géographiquement par les crêtes du massif des Pyrénées Centrales, puis remontant le long des lignes de partage des eaux du haut bassin de la Garonne (le séparant de ceux de l'Adour à l'ouest et de l'Ariège à l'est, Figure 1). Si la limite orientale suit la ligne de partage des eaux environ jusqu'à Muret, celle occidentale emprunte plus ou moins la vallée de la Gimone jusqu'au secteur de Lombez. Le nord du territoire se borne en une quasi-ligne droite de ce secteur-là jusqu'au Muretain.

La région d'influence commingeoise est encadrée au sud-ouest par le comté de Bigorre, au nord-ouest par celui d'Astarac<sup>12</sup>, au nord par le comté de Toulouse, à l'est celui de Foix<sup>13</sup> et enfin au Sud par le royaume d'Aragon. Tout au long de la seconde moitié du Moyen Âge et jusqu'au rattachement définitif du comté au royaume de France à l'extrême fin du XVe siècle, la famille de Comminges, présente également en Savès et en Couserans, entretient avec ces voisins des rapports diplomatiques fluctuants classiques : conflits, alliances et arbitrages. Cette région, liée « par le fleuve, par des relations économiques communes et par la gravitation autour de l'histoire d'une même famille »<sup>14</sup>, constitue un ensemble politique fort et indépendant pendant longtemps, dans une position frontalière qui en fait l'objet de plusieurs luttes de domination.

Si le comté reste une puissance quasi allodiale pendant une grande partie de la seconde moitié du Moyen Âge, le comte de Comminges se tourne néanmoins progressivement vers l'un de ses voisins en particulier, le comte de Toulouse.

D'une part, il s'est politiquement rapproché de cette puissance septentrionale jusqu'à en devenir le vassal pour la totalité de son territoire à partir du XIIIe siècle. En effet, au XIIe siècle, il ne lui rend hommage que pour un petit secteur<sup>15</sup> et s'oppose tout d'abord à ce cousin toulousain dans un but d'étendre son territoire<sup>16</sup>. Leurs liens se resserrent néanmoins grâce à des alliances matrimoniales et politiques, notamment dans le but de protéger leurs domaines respectifs face à la couronne française<sup>17</sup> ou durant la croisade albigeoise<sup>18</sup>. Cette proximité finit par forcer le comte de Comminges à entrer dans le système féodal méridional, en rendant hommage d'abord au comte de Toulouse, avant de devenir vassal du roi de France lors du

---

<sup>12</sup> La frontière entre l'Astarac et le Comminges historiques correspond peu ou prou à celle des départements actuels du Gers et de la Haute-Garonne (GUINAUDEAU 2012, p. 81).

<sup>13</sup> HIGOUNET 1984, p. 26

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 399

<sup>15</sup> Il s'agit des seigneuries de Muret et de Samatan qu'il obtient par mariage.

<sup>16</sup> HIGOUNET 1984, p. 73

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 117-118

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 90-103

passage définitif du comté de Toulouse dans le domaine royal en 1271<sup>19</sup>. Le Comminges est finalement rattaché définitivement au royaume de France en 1453.

Economiquement, d'autre part, les nombreux chemins traversant le territoire<sup>20</sup> et les avantages fiscaux accordés par le comte de Comminges aux marchands toulousains favorisent la circulation et le commerce vers le comté raimondin<sup>21</sup>. Ce « privilège » a longtemps été considéré comme remarquable en raison d'une interprétation de l'économie commingeoise comme fonctionnant en « circuit "fermé" » pour répondre aux besoins locaux<sup>22</sup>. En ce sens, l'activité des habitants serait-elle aussi tournée vers l'autosuffisance : ils sont paysans, mais également éleveurs, voire pendant certaines périodes de l'année bûcherons ou artisans en complément<sup>23</sup>. L'ensemble des ressources disponibles sont exploitées, qu'elles soient agricoles, animales ou naturelles.

De fait, certains paysans se spécialisent en complément de leur métier principal et « quelques embryons d'industries » apparaissent<sup>24</sup>. C'est le cas, entre autres, de la poterie au Fréchet<sup>25</sup>. Les produits des paysans-artisans sont alors transportés à dos de mulet ou d'homme ou sur les rivières, puis écoulés sur les nombreuses foires ou marchés du territoire à destination des autres habitants du comté<sup>26</sup>. Certaines sources écrites de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et du XV<sup>e</sup> siècle mentionnent parfois la nature des produits vendus dans ces lieux de commerce : des poteries sont par exemple exposées sur les marchés d'Aspet et de Saint-Marcet (sans précision néanmoins quant à leur matière de terre ou autre)<sup>27</sup>.

### b. La poterie

La poterie de terre fait partie de la vie quotidienne des populations du Moyen Âge, au côté d'une série de divers autres ustensiles de bois, de tableterie ou encore d'objets en métal<sup>28</sup>. A l'inverse de ces derniers, cependant, sa faible valeur rend sa consommation et sa production souvent imperceptibles dans les sources autres qu'archéologiques. Au sein de celles-ci, en revanche, la céramique prend une place considérable en raison de ses propriétés physiques qui permettent sa conservation sur le temps long. Elle constitue ainsi souvent le principal vestige

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 118-121

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 474-487 et 87-104

<sup>21</sup> Les Pyrénées et le Comminges fournissent notamment une grande partie des besoins en bois de la ville de Toulouse (*Ibid.*, p. 463).

<sup>22</sup> En cas de crise, l'économie se coupe d'ailleurs des exportations, c'est le cas lors des difficultés du XV<sup>ème</sup> siècle (*Ibid.*, p. 631).

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 471-472

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> Charles Higounet (*Ibid.*) cite CORRAZE 1939, p. 118 : « Une seule fois, enfin, est mentionnée une dîme personnelle ou industrielle ; c'est au Fréchet, près de Saint-Martory, où la dîme des pots de terre, *ollarum*, était payée par les potiers de l'endroit. »

<sup>26</sup> HIGOUNET 1984, p. 487-494

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 491-494

<sup>28</sup> ALEXANDRE-BIDON 2005, p. 48-51

mobilier retrouvé, en termes de quantité, lors des opérations de fouille, diagnostic ou prospection. Cette omniprésence au sein des sites archéologiques dès la période du Néolithique est également liée à son usage quotidien dans la vie domestique.

Par ailleurs, fragile et peu coûteuse, elle est régulièrement renouvelée puis rejetée par les hommes et femmes qui l'utilisent. La disponibilité en matières premières permet une fabrication dispersée en de nombreux lieux, généralement à proximité des habitats. En raison de cette échelle géographique et temporelle de fabrication et d'utilisation, il existe ainsi autant de céramiques différentes que de régions et de groupes humains qui s'y sont succédés. Cela fait de cet objet un produit marqueur de son temps et de sa région.

Suite à ce portrait général, à la fois de la région d'influence et de l'économie de la poterie, il faut rappeler que la première subit dans la seconde moitié du Moyen Âge de fortes perturbations politiques et démographiques qui ont pu avoir un impact important sur la seconde. En effet, il semble que la production, la diffusion et la consommation des produits manufacturés tels que les poteries aient pu difficilement échapper aux conséquences de plusieurs événements plus ou moins longs qui voient une région forte et indépendante du XII<sup>e</sup> siècle passer progressivement sous la coupe de ses voisins. Le premier est la croisade contre les Albigeois de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, guerre religieuse devenue politique qui déborde autour de la région hérétique<sup>29</sup>. A partir du siècle suivant, la Guerre de Cent Ans parvient également jusqu'au Comminges, avec notamment le passage du Prince Noir dans le Comminges et le pays de Foix<sup>30</sup>. L'interminable duel entre les maisons ennemies de Foix-Béarn et d'Armagnac fait du Comminges un des enjeux de leur lutte et régulièrement leur champ de bataille tout au long des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles<sup>31</sup>. Ces différentes crises entraînent une récession démographique et économique importante<sup>32</sup> dont l'impact sur la production est certain, mais difficile à percevoir concernant les poteries absentes des sources.

### C. Contexte archéologique

L'archéologie est donc le moyen privilégié pour aborder tous les aspects de la consommation et de la production des céramiques, face au silence des autres types de sources. Néanmoins, de ce point de vue, notre région marque également un certain décalage par rapport

---

<sup>29</sup> CASSARD 2014, p. 183-192

<sup>30</sup> BOVE 2014, p. 70-75 ; HIGOUNET 1984, p. 529-530

<sup>31</sup> Higounet 1984

<sup>32</sup> Après un XII<sup>ème</sup> et un XIII<sup>ème</sup> siècle placés sous le signe de la construction et du développement démographique (création des sauvetés et des bastides), le XIV<sup>ème</sup> siècle apporte une baisse de la population d'environ 50 % en Languedoc, conséquence notamment de l'épidémie de peste noire. Associée aux problèmes d'argent et aux destructions du comté dus aux multiples crises politiques, cette dépression entraîne une paupérisation des campagnes, une décroissance économique et pousse le reste des habitants à fuir leurs habitats dispersés pour se rassembler derrière les fortifications (*ibid.*, p. 413-422 et 536-537 ; BOVE 2014, p. 279 et 311-345).

à d'autres. Si les fouilles urbaines sont plus nombreuses grâce à l'archéologie préventive, les sites archéologiques médiévaux en contexte rural sont beaucoup plus rares et déconnectés, en particulier dans la zone pyrénéenne et du piémont. Dans la plaine cependant, la situation n'est guère différente, comme le démontre la rareté des découvertes dans le cadre de fouilles préventives sur des aménagements linéaires, sans que l'on puisse déterminer s'il s'agit d'une conséquence des techniques de fouille employées ou de la nature même de l'occupation « plus dispersée » de la région<sup>33</sup>.

D'un point de vue des contextes de consommation, les données sont ainsi relativement peu nombreuses<sup>34</sup>. Le problème est néanmoins encore plus perceptible pour les lieux de production. Les découvertes sont extrêmement ponctuelles et ne concernent que des dépotoirs ou des fours isolés dans notre région. Aucun atelier médiéval un tant soit peu complet n'a été retrouvé qui aurait permis la compréhension de son organisation<sup>35</sup>. Une nouvelle fois, il s'agit peut-être d'une conséquence du type de production qui a lieu dans notre région à la fin du Moyen Âge.

Dans ce contexte, aborder la céramique comme sujet de recherche archéologique est nécessaire pour développer les connaissances des occupations humaines des sites découverts. Dans notre région, nous allons voir que cette question se développe principalement depuis les années 1970 et que la Commingeoise est caractéristique de ce mouvement.

## **2. D'une céramique « rèche » aux céramiques dites « Commingeuses » : historique de la recherche**

### **A. Les débuts d'une céramologie médiévale en France**

#### *a. Premières études céramologiques*

La céramologie, notamment médiévale, est un pan relativement récent de l'archéologie, et des études historiques en général. En remontant aux origines de la discipline, l'intérêt des savants est en effet très éloigné des poteries communes du Moyen Âge. C'est à l'époque de la Renaissance (qui débute en Italie durant les XIVe-XVe siècles et se répand au XVIe siècle partout en Europe) que l'on peut observer le développement du goût des hommes pour ce qui les a précédés. Ce sont alors les impressionnants vestiges, notamment monumentaux, de la civilisation gréco-romaine qui attirent en premier les savants<sup>36</sup>.

---

<sup>33</sup> Hautefeuille 2020

<sup>34</sup> Voir la partie I.2.B - *L'étude de la céramique médiévale régionale*, ci-dessous.

<sup>35</sup> CHAUVIN 2011

<sup>36</sup> La terminologie employée est symptomatique de cette situation. D'après le dictionnaire étymologique du CNRTL s. d., dès la fin du XVI<sup>ème</sup> siècle le mot « antique » est utilisé pour désigner « celui qui s'applique à

Dans ce cadre, les premières traces d'un intérêt pour le mobilier céramique sont elles aussi marquées par cette prévalence de l'Antiquité. Plusieurs publications du XIXe siècle dressent une liste, qu'elles présentent comme exhaustive, des écrits (essentiellement des XVIIIe et XIXe siècles, mais également parfois des XVIe et XVIIe siècles) mentionnant la céramique d'une façon ou d'une autre<sup>37</sup>. Ces « bilans historiographiques » permettent d'abord de voir l'intérêt pour les céramiques contemporaines de leurs auteurs : faïence ou porcelaine<sup>38</sup>. L'intérêt historique, lorsqu'il y en a un, se porte, jusque dans la première moitié du XIXe siècle, uniquement sur les « belles » productions, notamment les vases antiques<sup>39</sup> (étrusques, romains ou grecs à figures) ou les porcelaines orientales<sup>40</sup>, véritables objets d'art. Pour la période médiévale, ce sont les majoliques espagnoles et italiennes qui retiennent l'attention des savants<sup>41</sup>. L'archéologie est encore synonyme de la recherche du « bel objet » et s'inscrit souvent dans une démarche d'histoire de l'art.

Cette période des XVIIIe et XIXe siècles est aussi un « temps des collections ». Des savants constituent des collections privées, parfois considérables, d'objets anciens « de luxe »<sup>42</sup>. Dans ce contexte, les poteries « communes » du Moyen Âge sont passées sous silence, voire sont considérées comme des « objets grossiers et sans caractère », trop « vulgaires »<sup>43</sup> pour être pris en compte dans une étude.

Parallèlement à ces publications d'ordre plutôt typologique, des ouvrages techniques sont écrits par des céramistes afin d'expliquer et transmettre leur savoir<sup>44</sup>. Avant le XIXe siècle, il semble que le seul traité de ce type qui nous soit parvenu soit l'œuvre du XVIe siècle de l'Italien Cipriano Piccolpasso, *Les Trois Livres de l'Art du Potier*. Manuscrit resté dans l'oubli pendant trois siècles, sa première édition italienne date de 1857 et il est traduit en français seulement en 1861<sup>45</sup>. Ce regain d'intérêt pour le travail du peintre de majolique<sup>46</sup> italien Piccolpasso révèle une nouvelle perspective concernant l'étude des céramiques dans la première moitié du XIXe siècle. L'intérêt des savants change en partie de point de vue, les collections laissant place

---

l'étude des œuvres de l'Antiquité », comprises dans le sens « d'ouvrages du passé ». « Antiquaire » est alors synonyme « d'archéologue », terme qui le remplace seulement au XIX<sup>ème</sup>.

<sup>37</sup> Demmin 1867 ; Champfleury 1881 ; Branner 1896

<sup>38</sup> Cette technique céramique n'est maîtrisée en Europe que depuis le début du XVIII<sup>ème</sup> siècle (BRAHM 1922).

<sup>39</sup> Winckelmann 1766

<sup>40</sup> Lan 1856 ; Jacquemart et Blant 1862

<sup>41</sup> PASSERI 1853 ; DEMMIN 1867, p. 5 et 9

<sup>42</sup> Certaines ont été reversées à des institutions et font aujourd'hui l'objet d'expositions. C'est le cas pour les collections du duc de Luynes, issu d'une famille de la noblesse française, ou du peintre Jean-Auguste-Dominique Ingres, qui appartiennent respectivement à la Bibliothèque Nationale de France et au Musée Ingres de Montauban.

<sup>43</sup> Riocreux et Jacquemart 1874, p. 56

<sup>44</sup> Duhamel du Monceau 1773 ; Oppenheim et Bouillon-Lagrange 1807 ; Boyer 1827

<sup>45</sup> PICCOLPASSO 1548, manuscrit original ; PICCOLPASSO 1857, première édition italienne ; PICCOLPASSO 1861, première édition française.

<sup>46</sup> Il est également historien, poète, architecte, etc.

à une approche plus technique. Celle-ci s'inscrit dans une tradition héritée du siècle des Lumières et de l'*Encyclopédie* de Diderot et D'Alembert et de leur volonté de réunir, décrire et diffuser toutes les connaissances humaines actuelles. Les encyclopédistes publiaient déjà plusieurs articles sur les pots, la poterie et les potiers de terre, agrémentés de planches décrivant l'atelier d'un potier de leur époque et détaillant le fonctionnement de ses outils (tel que le tour) et de ses techniques (Figure 3)<sup>47</sup>. À la même époque, la collection des *Descriptions des arts et métiers* publiée par l'Académie royale des sciences fait concurrence à l'*Encyclopédie* et publie plus de 200 pages consacrées à la porcelaine et au potier de terre<sup>48</sup>.

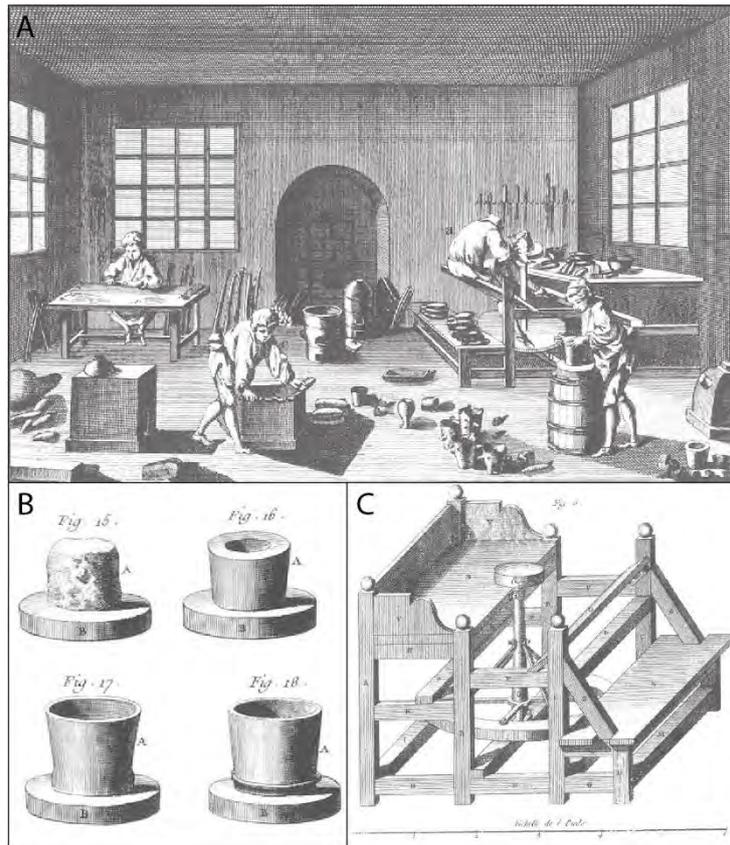


Figure 3 : Extraits du volume de planches 7 de l'*Encyclopédie* concernant le "Potier de terre", par J.-R. Lucotte et R. Bénard.  
 A) Pl. I : représentation d'un atelier de potier ; B) Pl. III, fig. 15-18 : les différentes étapes du façonnage au tour d'un tuyau ; C) Pl. VII, fig. 6 : schéma explicatif en perspective d'un tour.

C'est dans cet esprit de compilation des savoirs que la première moitié du XIXe siècle commence à s'intéresser aux céramiques anciennes. Cette approche technique et scientifique est personnifiée notamment par Alexandre Brongniart, connu pour rédiger une première « classification des Poteries »<sup>49</sup>. Ce géologue, minéralogiste et chimiste, directeur de la Manufacture de Sèvres entre 1800 et 1847 (année de son décès), publie en 1844 un *Traité des*

<sup>47</sup> DIDEROT, ALEMBERT (D') ET JAUCOURT 1751, vol. 13, p. 175, 182 et 184 et vol. 7 de planches

<sup>48</sup> ACADEMIE DES SCIENCES (dir.), 2006, vol. VIII

<sup>49</sup> BRONGNIART 1877, p. 300

*arts céramiques, ou des poteries considérées dans leur histoire, leur pratique et leur théorie*<sup>50</sup>. Il y présente la chaîne opératoire de la poterie (depuis la formation des argiles jusqu'à la cuisson, en passant par la préparation des émaux), ses techniques, ses outils, ses ateliers, etc., à l'image des savants du XVIIIe siècle. Sa formation scientifique se retrouve en outre dans sa description physico-chimique des matières utilisées (argiles, dégraissants, émaux). Ce traité lui permet ainsi de décrire sa « classification », résultat d'une longue enquête. L'approche y est diachronique puisqu'il inclut aussi les « poteries anciennes » qu'il décrit par leurs compositions et techniques de fabrication, mais également par leur histoire. Des « Tableaux chronologiques » sont par exemple régulièrement insérés dans le texte pour aborder l'histoire d'un type céramique. Cette classification est concrètement matérialisée par une importante collection d'échantillons de référence et de céramiques de toutes les provenances et de toutes les époques (de la Grèce antique à l'Égypte moderne en passant par les poteries anciennes et modernes des Amériques Centrale et du Sud), constituée au cours des pérégrinations de Brongniart<sup>51</sup>. Le Musée de la céramique, que celui-ci crée dès 1824 en association à la Manufacture, conserve et expose cette collection à « vocation à la fois pédagogique et technique »<sup>52</sup>.

Si l'œuvre de Brongniart est perçue aujourd'hui comme précurseur de la céramologie historique, les céramiques communes françaises du Moyen Âge sont néanmoins encore absentes de sa « Classe I. Poteries à pâte tendre », comme un symbole de la méconnaissance de son époque pour ces productions. Dans son « Tableau chronologique des découvertes et progrès des arts céramiques », il mentionne directement après les poteries romaines, les poteries arabes vernissées du VIIIe siècle, puis les faïences<sup>53</sup>. Quand il se focalise sur la France, sans surprise, il n'y a aucune mention entre les poteries de la fin de l'âge du Fer et du début de l'Antiquité et les faïences du XVe siècle.

Il faut ainsi attendre la seconde moitié du XIXe siècle pour voir apparaître les premiers travaux consacrés particulièrement à la céramique de la période médiévale. Ceux-ci se développent en parallèle de nouvelles méthodes pour l'archéologie.

L'abbé Cochet, ecclésiastique et archéologue normand, est parmi les premiers à chercher une méthodologie rigoureuse pour l'archéologie et la fouille, notamment en allant au-delà de la collection. Intéressé par tous les domaines de l'archéologie (monumentale, funéraire, etc), il fouille des sites gallo-romains, mais également du haut Moyen Âge, et est souvent considéré comme le père de l'archéologie mérovingienne. En 1854, il publie un ouvrage intitulé *La Normandie souterraine*<sup>54</sup> dans lequel il développe ses méthodes, très rigoureuses pour l'époque. Par ailleurs, il insiste sur le fait que l'objet (et donc la céramique) ne doit pas être étudié pour

---

<sup>50</sup> Brongniart 1877

<sup>51</sup> <https://www.sevresciteceramique.fr/timelinesevres.html> (consulté le 24/05/2021).

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> BRONGNIART 1877, vol. 3, p. 1

<sup>54</sup> COCHET 1854

lui-même, mais *in situ* : dans son contexte, pour ce qu'il est à même d'apporter à la discipline archéologique.

« Ce que je cherche au sein de la terre, c'est une pensée. Ce que je poursuis à chaque coup de pioche de l'ouvrier, c'est une idée ; ce que je désire recueillir avec ardeur, c'est moins un vase ou une médaille qu'une ligne du passé, écrite dans la poussière du temps, une phrase sur les mœurs antiques, les coutumes funèbres, l'industrie romaine ou barbare, c'est la vérité que je veux surprendre dans le lit où elle a été couchée par des témoins qui ont à présent douze, quinze ou dix-huit cents ans. [...] Je veux y lire comme dans un livre : aussi j'interroge le moindre grain de sable, la plus petite pierre, le plus chétif débris [...]. »<sup>55</sup>

L'abbé Cochet est ainsi le premier savant à établir les bases non seulement d'une « archéologie sédimentaire » (de la stratigraphie donc), mais l'historiographie le met également en avant comme étant celui qui a posé les premiers jalons d'une véritable céramologie. En effet, en 1857, il consacre un chapitre de son ouvrage *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes* (qui fait suite à sa *Normandie Souterraine*) à la « Mémoire sur la coutume de placer des vases dans la sépulture de l'homme et spécialement dans les sépultures chrétiennes, depuis le XI<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle »<sup>56</sup>. Il en tire trois ans plus tard une étude : *Archéologie céramique et sépulcrale*<sup>57</sup>. Dans ces publications, il met en place une véritable typochronologie de la céramique médiévale (XI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles) normande et du Bassin parisien. Il y démontre également l'intérêt qu'il y a à croiser ces données avec celles issues d'autres types de mobilier (numismatique, métallique, etc.), notamment du point de vue des conclusions chronologiques que l'on peut en tirer, « car la grande affaire c'est de pouvoir distinguer les époques au moyen des vases eux-mêmes »<sup>58</sup>. Ses apports constituent un jalon essentiel, à la fois du point de vue de l'archéologie en général et de la céramique en particulier.

Dans les années qui suivent, néanmoins, d'autres savants s'intéressent eux aussi à la céramique médiévale d'une région et son évolution, en s'inscrivant dans ces nouvelles méthodologies. C'est le cas par exemple de Benjamin Fillon qui réalise une typochronologie des poteries de la région poitevine depuis les « Temps primitifs » jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle en passant par les poteries « carlovingiennes »<sup>59</sup> et les temps féodaux<sup>60</sup>. D'autres étudient les carreaux de pavement décorés<sup>61</sup>. Auguste Demmin tente, de son côté, une première synthèse à l'échelle du pays et même du monde, mais il s'intéresse aux faïences (y compris la majolique)

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 3

<sup>56</sup> COCHET 1857

<sup>57</sup> COCHET 1860

<sup>58</sup> COCHET 1857, p. 352

<sup>59</sup> Ce terme est la forme ancienne de « carolingien ». Introduit au XIX<sup>e</sup> siècle, il est dérivé du terme « Mérovingiens » désignant la dynastie à laquelle les Carolingiens succèdent.

<sup>60</sup> FILLON 1864

<sup>61</sup> FLEURY 1855 ; RAME 1858 ; AME 1859

et porcelaines<sup>62</sup>. Pour la France, il se concentre donc sur les productions de ce type à partir du XVI<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, il mentionne quelques productions communes françaises antérieures, glaçurées ou non (Paris, Malicorne, Beauvais, Valence, Rouen<sup>63</sup>). Il s'inscrit par ailleurs toujours dans un esprit de collectionneur de beaux objets (son guide s'adresse aux amateurs de cette activité). En témoigne ce qu'il dit à propos des poteries communes de Paris : « En somme, ces poteries ne donnent pas une haute idée de la céramique parisienne du treizième au quatorzième siècle, et n'ont absolument rien d'artistique »<sup>64</sup>.

La première véritable synthèse sur la céramique médiévale est publiée en 1899 par Julien de Saint-Venant. Ce dernier est un érudit provincial, inspecteur des Eaux et Forêts de métier et passionné d'archéologie qu'il pratique en amateur, comme de nombreux savants de son siècle<sup>65</sup>. Ses mutations professionnelles l'amènent à découvrir et à étudier le patrimoine de plusieurs régions de France, notamment via les sociétés savantes régionales ou nationales qu'il intègre. Ses connaissances multiples lui permettent ainsi de publier « Anciens vases à bec. Étude de géographie céramique » au tournant du XX<sup>e</sup> siècle<sup>66</sup>. Dans cet article du *Bulletin Monumental*, il fait le constat du *hiatus*<sup>67</sup> entre, d'un côté, les travaux publiés sur les céramiques préhistoriques, antiques et modernes (respectivement remarquables par leur ancienneté, leurs ornements « qui relèvent du domaine de l'art » et leur technicité<sup>68</sup>) et, de l'autre, les travaux concernant les céramiques médiévales<sup>69</sup>. Il relève le délaissement que subissent celles-ci, malgré l'existence de quelques œuvres concernant des « types d'exception ». Il dénonce un manque certain d'intérêt pour la poterie « vulgaire et démocratique »<sup>70</sup>, qui est selon lui un moyen essentiel pour accéder à la connaissance des sociétés passées et procéder à des datations<sup>71</sup>. Son opinion est que l'archéologue doit rester historien (pas seulement historien de l'art) et, à l'image de la discipline historique qui s'est longtemps consacrée à l'étude des grands événements et personnages politiques, il doit désormais s'attacher à analyser la vie quotidienne de toutes les couches des sociétés passées.

De Saint-Venant présente ainsi les enjeux qui sont encore aujourd'hui ceux de la céramologie, et en particulier de la céramologie médiévale. Il insiste en effet sur la nécessité d'un travail commun entre savants pour pouvoir aboutir à une synthèse la plus aboutie possible à partir des découvertes dispersées, comme l'avait fait l'abbé Cochet avant lui. Ce travail de

---

<sup>62</sup> DEMMIN 1867

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 393-397, 400-404 et 429

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 393

<sup>65</sup> Les informations concernant la vie de Julien de Saint-Venant proviennent de GARRANT 2015, p. 2-4.

<sup>66</sup> Saint-Venant (de) 1899

<sup>67</sup> Comme c'est notamment le cas dans le traité de Brongniart, on l'a vu.

<sup>68</sup> Il faut notamment mentionner les travaux de Joseph Déchelette, collègue de Julien de Saint-Venant, sur la céramique antique et celtique.

<sup>69</sup> Saint-Venant (de) 1899, p. 3

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 4

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 5

mise en commun a pour objectif de dater au mieux les céramiques domestiques pour que celles-ci deviennent à leur tour des outils de datation. De Saint-Venant note néanmoins la difficulté d'un tel projet pour le Moyen Âge. Il explique celle-ci d'une part par l'importante diversité régionalisée des pâtes et des formes mêlées à « la persistance » de ces dernières sur des périodes plus ou moins longues, et d'autre part par l'état de conservation des poteries, par nature fragiles, qui complique leur identification. Il pose de fait la première pierre au travail qui sera celui des céramologues médiévistes en proposant la typologie (et ses variations, diffusion et évolution) d'un pot particulier : le pégau du VI<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle<sup>72</sup>. Il précise encore que ce sont les pots funéraires qui fournissent le plus de données dans la mesure où ils sont les mieux conservés.

Dans le même objectif de synthèse, Claude Dervieu publie dix ans après de Saint-Venant « La poterie au Moyen Âge »<sup>73</sup>. Dans cette publication, il dresse la première typochronologie générale des céramiques de l'époque carolingienne à la fin du XV<sup>e</sup> siècle (que ce soient les poteries, les carreaux, ou tout autre objet en céramique tels que des lampes ou sculptures). Encore en partie sous l'influence de l'histoire de l'art cependant<sup>74</sup>, il présente ainsi l'évolution, siècle par siècle, des poteries médiévales et les jeux d'influence dont elle est l'héritière.

Le XIX<sup>e</sup> siècle a ainsi permis de poser les bases de la céramologie médiévale, voyant évoluer les écrits des savants de catalogues d'historiens de l'art vers de premières analyses archéologiques. D'abord, les travaux d'Alexandre Brongniart ont démontré un attrait croissant pour la céramique et ses techniques ; puis l'abbé Cochet a posé les bases de l'archéologie sédimentaire et de l'intérêt historique de l'étude des poteries ; enfin, de Saint-Venant et Dervieu ont proposé les premières typochronologies de céramiques médiévales tout en identifiant les enjeux méthodologiques inhérents à un tel travail :

*« Cet art n'a pas d'histoire et n'a jamais bénéficié des engouements du public. [...] Cette poterie rustique, associée depuis le jour de leur naissance à tous les actes de nos vieux parents, mérite d'être tirée de l'oubli ; et c'est un pieux devoir d'en esquisser une monographie, dont les lacunes ou les erreurs seront sans doute comblées et rectifiées par la découverte de documents ultérieurs. »<sup>75</sup>*

#### ***b. Développement parallèle à l'archéologie médiévale***

Ces évolutions épistémologiques du XIX<sup>e</sup> siècle en archéologie et céramologie n'ont pas immédiatement été saisies par les savants médiévistes. Les études de céramiques médiévales ont tardé à s'imposer, à l'image de l'archéologie médiévale en général. Dans la première moitié

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 5-8

<sup>73</sup> DERVIEU 1909

<sup>74</sup> Par exemple : « Au XV<sup>e</sup> siècle, la poterie poursuit son évolution selon l'esprit gothique. » *Ibid.*, p. 66

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 79

du XXe siècle et jusque dans les années 1960, les fouilles en contexte médiéval sont quasi inexistantes et les archéologues s'intéressent encore surtout aux découvertes préhistoriques et antiques. Ainsi, les céramiques médiévales, lorsqu'elles sont mentionnées et/ou décrites, le sont par des préhistoriens<sup>76</sup>. Les écrits qui leur sont consacrés sont rares. Nous noterons par exemple le travail de Gabriel Jeanton qui propose en 1943 une typochronologie de « La céramique en Bresse et en Maconnais »<sup>77</sup> de l'époque antique au XIXe siècle (comprenant les carreaux, mortiers, chenets, foyères), mais qui passe assez rapidement sur le Moyen Âge. Il mentionne néanmoins plusieurs sources concernant les potiers médiévaux de Sevrey notamment.

La céramologie médiévale, reprenant les codes méthodologiques établis dès le XIXe siècle, se développe ainsi véritablement durant la seconde moitié du XXe siècle, après une certaine latence notamment due aux effets de la Seconde Guerre mondiale. À la suite d'une longue période pendant laquelle l'archéologie médiévale est essentiellement synonyme d'histoire de l'art monumental, la discipline prend de plus en plus d'ampleur à partir des années 1950 et 1960 et surtout dès la fin des années 1970, ou durant les années 1980 dans notre région. Les fouilles se multiplient et confrontent les archéologues à de nombreuses découvertes médiévales ; c'est notamment le cas en milieu urbain<sup>78</sup> où de nombreux vestiges sont victimes des projets d'aménagement et doivent être fouillés dans l'urgence<sup>79</sup>.

L'historien Michel de Boüard joue un rôle prépondérant dans cet élan. En effet, ce professeur d'histoire, en lien avec les universitaires anglo-saxons, sait tirer bénéfice du plus grand état d'avancement de la recherche outre-Manche. Entre 1955 et 1959, il crée à Caen le premier laboratoire français privilégiant les recherches en archéologie médiévale : le *Centre de recherches archéologiques médiévales* (CRAM)<sup>80</sup>. Celui-ci est officiellement reconnu par les institutions de la recherche, le Ministère de l'Education Nationale et le CNRS, dans les années 1960<sup>81</sup>. Un des premiers terrains de ce laboratoire, sous la direction de Michel de Boüard, est entrepris entre 1955 et 1966 au château de Caen. Au sein du CRAM, la céramologie constitue dès le départ un axe de recherche principal<sup>82</sup>. Le laboratoire crée notamment un référentiel céramique centralisant des données à la fois typologiques et analytiques. Les premières ont permis de mettre en place une première classification des céramiques<sup>83</sup>. Issues

---

<sup>76</sup> On pense par exemple aux découvertes de René de Saint-Périer à Lespugue, ou encore celles d'Armand Viré à Moissac (SAINT-PÉRIER (DE) 1933 ; VIRE, CHENET ET LEMOZI 1915).

<sup>77</sup> JEANTON 1943

<sup>78</sup> Burnouf, Aribet-Deroin, Desachy *et al.* 2012, p. 17-19 ; Jockey 2013, p. 278-279

<sup>79</sup> C'est par exemple le cas sur la place de la cathédrale de Montauban à l'occasion du creusement d'un parking en 1983-1984 (FOY 1986).

<sup>80</sup> DECAËNS 2012, p. 89 ; HAMELIN 2012, p. 31. Le CRAM s'est officiellement ouvert aux historiens et a été renommé *Centre de recherches archéologiques et historiques médiévales* (CRAHM) en 1996. Il est rebaptisé en 2010 *Centre Michel de Boüard - Centre de Recherches Archéologiques et Historiques Anciennes et Médiévales* (CRAHAM) en hommage à son fondateur et afin d'intégrer les antiquisants.

<sup>81</sup> *Archéologie médiévale*, 1, 1, 1971, p. 262

<sup>82</sup> *Archéologie médiévale*, 1, 1, 1971

<sup>83</sup> Leenhardt 1969

d'une collaboration avec des chercheurs en « sciences dures », les secondes sont obtenues grâce à un laboratoire d'analyses physico-chimiques qui permet « [l']identification et [le] dosage des composants présents en quantité notable ou seulement à l'état de traces »<sup>84</sup>, une approche archéométrique dans le sillage des travaux d'Alexandre Brongniart. L'objectif premier des archéologues est de permettre une meilleure analyse des sites fouillés (« Or d'une datation correcte des divers types que l'on peut rencontrer dépend, dans une très large mesure, le succès d'une fouille »<sup>85</sup>). L'étude de la céramique est ainsi un véritable outil de compréhension des sites, notamment de datation, fonction déjà préconisée par de Saint-Venant.

Une autre figure de la mise en place de l'archéologie médiévale en France est Gabrielle Démians d'Archimbaud. Agrégée d'histoire, elle est disciple de George Duby à la faculté de Lettres d'Aix-en-Provence. Tout en restant tout au long de sa carrière proche des historiens, elle se lie elle aussi avec les archéologues anglais et polonais, et développe sa pratique auprès des préhistoriens : « *son choix personnel est dit-elle, "le plein air", le "terrain" soit l'archéologie, mais une archéologie "nouvelle" en devenir : l'archéologie médiévale* »<sup>86</sup>. À partir de 1961, elle dirige plusieurs grands chantiers, dont le premier (1961-1968) au village déserté médiéval de Rougiers (sujet de son doctorat<sup>87</sup>) est emblématique, en raison de son importance, encore aujourd'hui, pour l'archéologie rurale. Démians d'Archimbaud développe une méthodologie précise et a un intérêt particulier pour les façons d'appréhender au mieux la datation. Dans les années 1970, qui concrétisent véritablement l'émergence de l'archéologie médiévale comme discipline à part entière, elle fonde en 1969 le second laboratoire d'archéologie médiévale français : le *Laboratoire d'Archéologie Médiévale (LAM)*<sup>88</sup>. Au sein de celui-ci, il existe la même volonté qu'au CRAM de mettre en place un référentiel. Les recherches du laboratoire se portent également vers deux autres problématiques. D'une part, par les découvertes importantes du site de Rougiers, une histoire des « gestes quotidiens », domestiques ou artisanaux, est développée à travers l'étude de la « culture matérielle »<sup>89</sup>. D'autre part, par l'ouverture des chercheurs aux travaux de leurs collègues d'autres régions, la problématique des « principales sources d'influences et d'échanges »<sup>90</sup> concernant les céramiques au Moyen Âge est mise en question, un partage de données déjà lui aussi proposé par Julien de Saint-Venant. La céramique devient un sujet d'étude à part entière, au-delà de son intérêt chronologique, dans l'objectif de comprendre les réseaux économiques et sociaux et les usages quotidiens qu'elle peut représenter.

<sup>84</sup> *Archéologie médiévale*, 1, 1, 1971, p. 263

<sup>85</sup> *Ibid.*

<sup>86</sup> LA3M. Gabrielle Démians d'Archimbaud, *Aux fondements de l'archéologie médiévale [en ligne]* (<https://la3m.cnrs.fr/pages/acteurs/anciens-acteurs/demians-d-archimbaud/GDA-aux-fondements-archeol-mediev-Fr/GDA-aux-fondements-archeol-mediev-Fr.php> [consulté le 23 septembre 2021]).

<sup>87</sup> Démians d'Archimbaud 1978

<sup>88</sup> Son champ d'étude s'est depuis également ouvert et il est aujourd'hui nommé *Laboratoire d'Archéologie Médiévale et Moderne en Méditerranée* (LA3M).

<sup>89</sup> LA3M. op. cit.

<sup>90</sup> Démians d'Archimbaud 1971, p. 262

Les années 1970 voient également la création de la première revue française spécialisée : *Archéologie Médiévale*, lancée par Michel de Boüard. Alors que les premières revues archéologiques datent de la première moitié du XIXe siècle<sup>91</sup>, elle constitue seulement la seconde revue européenne d'archéologie médiévale<sup>92</sup>. Son contenu atteste lui aussi des mêmes dynamiques de recherches au sein des laboratoires de médiévistes. En effet, dès sa première publication en 1971, un article est consacré à la céramologie médiévale en établissant un premier état de l'art<sup>93</sup>. Gabrielle Démians d'Archimbaud y présente les travaux entrepris depuis les années 1950, tout en mettant en évidence les retards que connaissent certaines régions en France, qu'elle explique par « l'inégalité de la documentation rassemblée et les lenteurs inhérentes à ce type de recherche »<sup>94</sup>. Elle pose ainsi une base de typochronologie rapide, essentiellement pour le midi de la France, qui s'appuie sur des exemples précis de découvertes récentes. Par la suite, la revue *Archéologie Médiévale* propose régulièrement un dossier de plusieurs articles de céramologie, avant de créer dès 1980 dans les chroniques de fouilles médiévales françaises un dossier récurrent sur les opérations concernant les « installations artisanales » au sein desquelles la céramique a une place de choix (jusqu'à 16 opérations présentées en 1993) (Figure 4 : à gauche).

C'est toujours à cette période que Michel de Boüard publie le premier *Manuel d'archéologie médiévale, de la fouille à l'histoire*<sup>95</sup>, ouvrage à la fois théorique et guide pratique de l'archéologie, dans lequel il intègre les méthodes mises en place par Gabrielle Démians d'Archimbaud. Dans celui-ci, il théorise l'archéologie non pas comme une discipline isolée ayant une fin en soi, mais comme une méthode parmi d'autres pour faire de l'histoire, à l'image de ce que préconisait déjà l'abbé Cochet et Julien de Saint-Venant. La céramique y fait d'abord l'objet d'une sous-partie du chapitre « Techniques et méthodes d'analyse » intitulée « L'analyse des céramiques par les méthodes chimiques et physiques »<sup>96</sup> qui décrit les apports de l'archéométrie à la céramologie en termes de provenance et d'histoire des techniques. Elle est par ailleurs mentionnée au sein du chapitre sur l'« archéologie analytique », où Michel de Boüard détaille une méthodologie très rigoureuse « de description analytique de la céramique médiévale » afin de constituer une typologie<sup>97</sup>.

La même dynamique continue dans les années 1980. À partir de 1983 en effet, une nouvelle revue interrégionale, *Archéologie du Midi Médiéval*, publie d'importants travaux sur la céramique, qui mêlent archéologie, histoire, archéométrie et céramologie<sup>98</sup> (Figure 4 : à droite). Dans son double numéro de 1997 un dossier est par exemple consacré à la « Cuisine

---

<sup>91</sup> JOCKEY 2013, p. 180-182

<sup>92</sup> La première est *Medieval Archaeology* dont le premier numéro a été publié en 1957.

<sup>93</sup> Démians d'Archimbaud 1971

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 303

<sup>95</sup> BOÜARD 1975

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 307

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 327

<sup>98</sup> Faure-Boucharlat, Vicard, Maccari-Poisson *et al.* 1996, p. 10

médiévale »<sup>99</sup>. Par des articles consacrés à la fois à la vaisselle, aux aliments consommés, aux goûts médiévaux et à l'équipement des cuisines, ce dossier révèle par ailleurs la place que prend désormais la poterie dans les problématiques abordées par les archéologues pour traiter de la vie quotidienne des hommes du Moyen Âge.

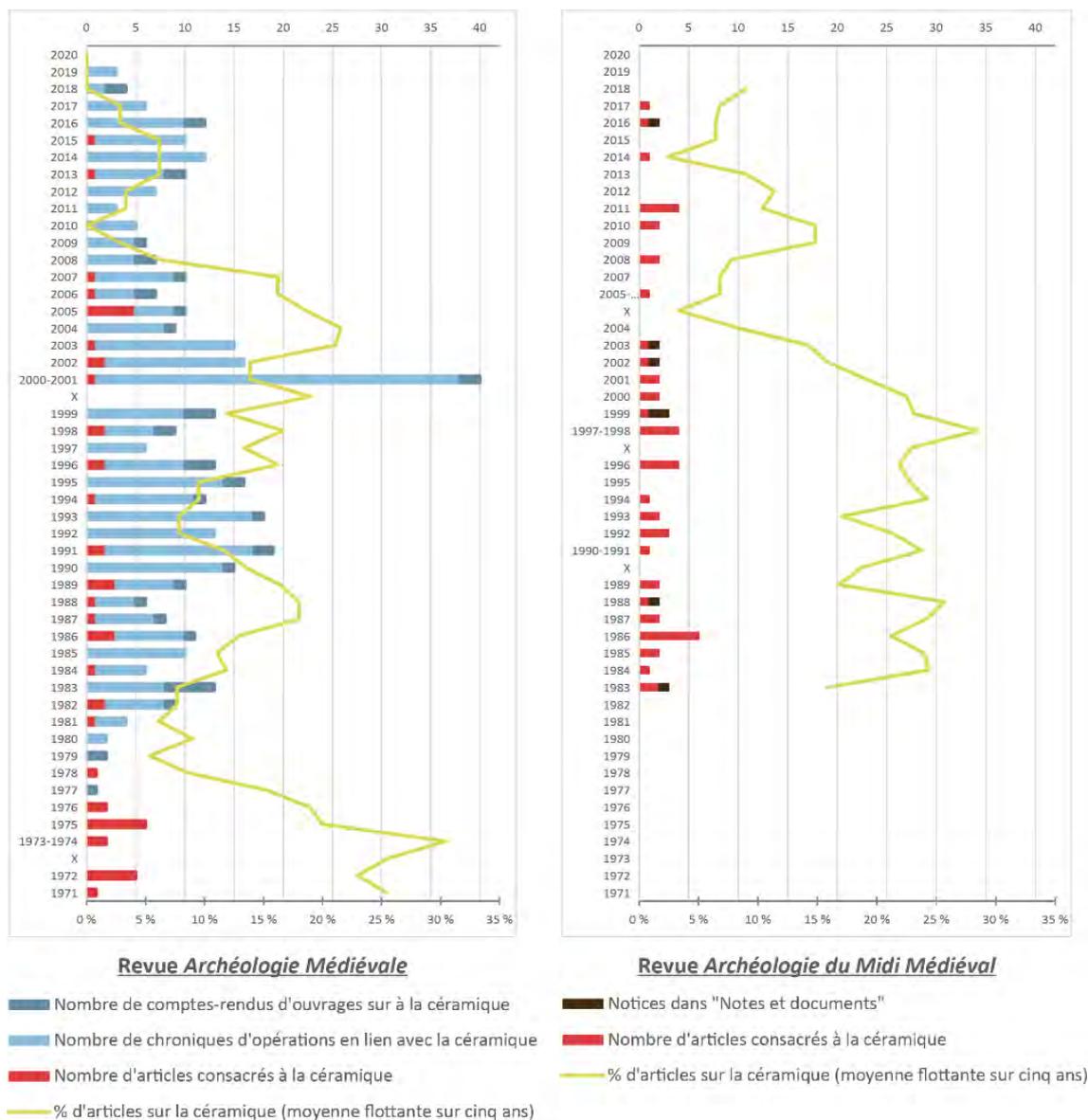


Figure 4 : Nombre de publications concernant la céramique dans les revues Archéologie Médiévale (à gauche) et Archéologie du Midi Médiéval (à droite).

Les chroniques d'Archéologie Médiévale considèrent les opérations de l'année précédente. Par exemple, le double numéro 30-31 des années 2000-2001 présente les opérations des années 1999 et 2000, ce qui explique par ailleurs le nombre très élevé de chroniques dans ce numéro.

Si la part des articles concernant la céramique est assez irrégulière dans Archéologie Médiévale, c'est dans les années 1970 qu'elle semble la plus marquée. Les références se font beaucoup plus ponctuelles, voire rares, à partir de la fin des années 2000. Dans Archéologie du Midi Médiéval, les articles concernant la céramique semblent « ponctionner » en partie ceux d'Archéologie Médiévale dans les années 1980. Cependant, comme dans la revue nationale, si leur nombre reste assez constant pendant 20 ans, ils deviennent beaucoup plus irréguliers à partir des années 2000.

<sup>99</sup> DIVERS 1997

*c. La mise en place d'une céramologie médiévale*

On voit donc à travers ces exemples symptomatiques, parallèlement à la mise en place d'une véritable archéologie médiévale, la multiplication des opérations de fouilles (notamment préventives et urbaines) impose la céramologie médiévale comme un domaine à part entière de l'archéologie. Les chercheurs doivent en effet considérer des quantités de plus en plus importantes de mobilier qui s'accumulent et ils s'imprègnent progressivement des problématiques chronologiques et socio-économiques — déjà appréhendées au XIXe siècle — auxquelles celui-ci peut répondre<sup>100</sup>.

Les premiers chantiers d'envergure, que ce soit en milieu rural comme à Rougiers<sup>101</sup> ou urbain comme devant la basilique de Saint-Denis<sup>102</sup>, sont autant d'occasions d'études spécialisées du mobilier, voire de zones de production dans le cas de Saint-Denis. Parmi d'autres études pionnières, on compte notamment les publications d'Émile Chami sur la céramique du Beauvaisis en 1963<sup>103</sup>, de Jacques Nicourt sur celle retrouvée à Paris en 1974<sup>104</sup>, de Roland-Pierre Gayraud à Condorcet (Drôme) en 1975<sup>105</sup>, de Marie Leenhardt et André Debord à Andone (Charente) en 1975<sup>106</sup>, ou encore celles de Jean Chapelot sur des lieux de production comme les ateliers de Saran et de Saintonge<sup>107</sup>. Dans le sud de la France, en plus des recherches de Gabrielle Démians d'Archimbaud à Rougiers (Var)<sup>108</sup>, plusieurs travaux universitaires sont également entrepris : thèses de Régine Broecker sur les céramiques médiévales languedociennes<sup>109</sup>, de Jacques Thiriot sur les ateliers de potiers de l'Uzège<sup>110</sup>, de Jean-Louis Vayssettes sur les potiers de Saint-Jean-de-Fos<sup>111</sup>, mais aussi les travaux de Lucy Vallauri et Henri Amouric dans le Sud-Est.

La fin du XXe siècle est ainsi la période pendant laquelle la céramologie médiévale progresse le plus et réfléchit aux méthodes qu'elle souhaite mettre en place, avec toujours une plus grande diffusion et de nouveaux questionnements. De fait, progressivement, elle s'internationalise et s'institutionnalise.

---

<sup>100</sup> Anna, Desbat, Garcia *et al.* 2011, p. 184

<sup>101</sup> Démians d'Archimbaud 1987

<sup>102</sup> Meyer 1984 ; Wyss et Meyer-Rodrigues 2006

<sup>103</sup> CHAMI 1963

<sup>104</sup> NICOURT 1974

<sup>105</sup> GAYRAUD 1975

<sup>106</sup> Debord et Leenhardt 1975

<sup>107</sup> Chapelot et Gentili 2010, p. 8

<sup>108</sup> Démians d'Archimbaud 1980

<sup>109</sup> Broecker 1978

<sup>110</sup> THIRIOT 1979

<sup>111</sup> Vayssettes 1986

## i. Internationalisation

L'effort de mise en commun est tout d'abord révélateur de cette démarche. En travaillant ensemble, les chercheurs installent la méthode de leur discipline. Gabrielle Démians d'Archimbaud et le LAM, dans leur volonté de répondre à la problématique des échanges et influences, sont notamment à l'origine d'une internationalisation de la recherche céramologique en France. Ils travaillent en collaboration avec de nombreux céramologues français et du pourtour méditerranéen. En 1978, Démians d'Archimbaud coorganise ainsi, avec Maurice Picon créateur du Laboratoire de Céramologie de Lyon, un colloque interrégional sur la céramique médiévale en Méditerranée, à Valbonne<sup>112</sup>. Celui-ci est le premier d'une série qui en compte actuellement treize, trisannuels. Depuis 1992, ils sont organisés par l'AIECM2, une association créée par les chercheurs à l'origine des premiers colloques<sup>113</sup>. Dès le départ, il existe ainsi une importante volonté d'échanger entre chercheurs de toutes les régions, afin de mieux appréhender les circulations de céramiques. Ces rencontres sont l'occasion pour les céramologues de présenter des typologies associées à tel ou tel lieu, de consommation ou de production. Ils y proposent en outre des communications concernant les méthodes d'étude qu'ils ont testées sur leur corpus, telles que les analyses chimiques, stratigraphiques ou de répartition spatiale<sup>114</sup>.

En 1985, le premier congrès international sur la céramique médiévale est organisé à Paris, intitulé *La céramique (Ve-XIXe s.). Fabrication – Commercialisation – Utilisation*<sup>115</sup>. Il présente les méthodes de travail, les questionnements et les objectifs auxquels la discipline peut répondre, et « consacre en quelque sorte la démarche »<sup>116</sup>. À l'évolution typo-chronologique s'ajoutent les problématiques des réseaux de production et de commerce, celles aussi qui concernent les techniques ou les hommes, producteurs et consommateurs<sup>117</sup>. Dans le cadre de l'étude de ces derniers notamment, les sources iconographiques sont un nouveau type de supports. Danièle Alexandre-Bidon est une figure marquante de ce nouveau point de vue, elle contribue aussi largement à l'interprétation sociale de la céramique notamment dans son *Archéologie du goût*<sup>118</sup> qui s'appuie sur des sources iconographiques et historiques.

Le premier objectif que se donne la céramologie reste néanmoins celui de dresser des typologies qui pourront servir de références chronologiques<sup>119</sup>. Ce principe — un classement selon la morphologie des objets — est développé dès le XIXe siècle. On l'a vu, les savants le

---

<sup>112</sup> Démians d'Archimbaud et Picon 1980

<sup>113</sup> En 2012, elle est devenue l'AIECM3 afin d'intégrer les modernistes.

<sup>114</sup> Respectivement Dufournier 1980 ; Pleszczyńska et Tabaczynski 1980 ; Maccari-Poisson 1980

<sup>115</sup> Chapelot, Galinié et Pilet-Lemière 1987

<sup>116</sup> Faure-Boucharlat, Vicard, Maccari-Poisson *et al.* 1996, p. 13

<sup>117</sup> Henigfeld et Husi 2010, p. 306

<sup>118</sup> Alexandre-Bidon 2005

<sup>119</sup> FAURE-BOUCHARLAT, VICARD, MACCARI-POISSON *ET AL.* 1996, p. 9. On peut citer les typologies établies pour le Lyonnais, la Provence ou Paris, respectivement RAYNAUD, COLARDELLE, BAILLY-MAITRE *ET AL.* 1975, DEMIANS D'ARCHIMBAUD 1980 et NICOURT 1986.

transposent à la céramique assez rapidement, ayant conscience de son intérêt pour la datation. La méthode est néanmoins renouvelée lors du nouvel élan du XXe siècle, prenant exemple sur des travaux étrangers<sup>120</sup>. Elle utilise en particulier de nouveaux outils que sont l'informatique, les statistiques et les normalisations. C'est notamment le cas de Marie Leenhardt en 1969, dans son *Code pour le classement et l'étude des poteries médiévales (Nord et Nord-Ouest de l'Europe)* publié par le CRAM<sup>121</sup>.

## ii. Institutionnalisation

Il est acquis que les chercheurs prennent désormais en compte la céramique comme source privilégiée lors d'une fouille. C'est un objet d'étude à part entière et le sujet fournit une documentation de plus en plus importante, concernant des thèmes variés<sup>122</sup>. La céramologie intègre ainsi de nombreux laboratoires et des groupes de travail sont mis en place dès les années 1980<sup>123</sup>.

En 1983, une réunion de chercheurs du sud-est de la France crée l'association CATHMA (Céramiques de l'Antiquité Tardive et du Haut Moyen Âge) « espace d'échanges autour de ces catégories de matériel, en particulier à la faveur des résultats des fouilles stratigraphiques les plus récentes réalisées dans le sud-est de la France [...] [afin] de susciter leur étude approfondie et leur publication par les chercheurs ou archéologues »<sup>124</sup>. Cette association est notamment à l'origine de la publication d'un des plus importants travaux de synthèse sur la céramique médiévale : l'article « Céramiques languedociennes du haut Moyen Âge (VIIe-XIe s.). Études micro-régionales et essai de synthèse » publié dans le tome 11 d'*Archéologie du Midi Médiéval*<sup>125</sup>. De même, la population des potiers constitue un thème au cœur du Groupe de Recherches Coordonnées (GRE-CO) du CNRS *Sociétés et cadre de vie au Moyen Âge* qui développe en 1988 un thème consacré « aux sociétés artisanales », animé successivement par Jean Chapelot et Henri Amouric.

Des projets collectifs de recherche (PCR) se structurent également dès les années 1980. Le CSRA (Conseil supérieur de la recherche archéologique) lance en effet en 1985 le programme H30 « Ateliers de potiers médiévaux », qui devient H19 « Les ateliers médiévaux et modernes, organisation et diffusion ». Il permet de développer les études sur les réseaux de production. Plusieurs publications en ressortent dans les années 1990 et la première décennie

---

<sup>120</sup> Faure-Boucharlat, Vicard, Maccari-Poisson *et al.* 1996, p. 9

<sup>121</sup> Leenhardt 1969

<sup>122</sup> HENIGFELD ET HUSI 2010, p. 310-315

<sup>123</sup> Nous citerons en particulier la création du Laboratoire de céramologie à Lyon par Maurice Picon (devenu le laboratoire ArAr en 2000 après une fusion avec le Centre de Datation par le Radiocarbone) ou encore de l'« Axe 3 - Pratiques sociales et aires culturelles » par Philippe Husi au sein du Laboratoire Archéologie et Territoires de l'UMR CITERES de Tours.

<sup>124</sup> <http://cathma.ass.free.fr/>

<sup>125</sup> CATHMA 1993

du XXI<sup>e</sup> siècle voit elle aussi la constitution de nouveaux PCR concernant les céramiques régionales<sup>126</sup>.

L'institutionnalisation des études céramologiques se perçoit en outre par la diffusion de celles-ci auprès du grand public. De nombreuses expositions sont ainsi organisées à partir des années 1990, par exemple *Se nourrir à Besançon au Moyen Âge : à la table d'un vigneron de Battant*<sup>127</sup> en 1990, *Plaisirs et manières de table aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles* à Toulouse en 1992<sup>128</sup> ou encore *Pots et potiers en Rhône-Alpes* à Lyon en 1996<sup>129</sup>, parmi de nombreuses autres<sup>130</sup>.

Enfin, face à la multiplication de tous ces travaux, principalement menés à une échelle régionale, une volonté de les rassembler de façon plus pérenne que lors de colloques ou journées d'étude est née dans les années 2000. Elle s'est concrétisée en 2006 par la création du réseau ICERAMM (Information sur la CÉRAMique Médiévale et Moderne), coordonné par Philippe Husi, responsable du Laboratoire Archéologie et Territoires (LAT) de Tours<sup>131</sup>. Celui-ci a en effet pour ambition de rendre les connaissances sur la céramique médiévale et moderne accessible au plus grand nombre de chercheurs et de faciliter les études comparatives interrégionales et intrarégionales. Il s'appuie pour cela d'une part sur un site internet (<http://iceramm.univ-tours.fr/>), support d'une base de données regroupant typologies techniques (pâtes) et morphologiques (formes) par site et par région et enrichie par les céramologues eux-mêmes et, d'autre part, sur des journées d'étude annuelles. Ces dernières sont toujours l'occasion de rencontrer des collègues céramologues et d'échanger collectivement autour de tessons ou céramiques particulières. Cet outil traduit bien l'ambition qu'était déjà celle de Julien de Saint-Venant en 1899.

## B. L'étude de la céramique médiévale régionale

Malgré ce développement constant de la discipline à partir du milieu du XX<sup>e</sup> siècle, il existe des inégalités régionales. Avec la prise en compte de l'évolution morphologique des céramiques qui suit des temps et des directions différents en fonction des régions<sup>132</sup>, les études se sont naturellement portées sur des zones restreintes. Notre espace d'étude est essentiellement centré sur le Comminges<sup>133</sup> et appartient à une aire d'influence des productions céramiques

---

<sup>126</sup> Fichet de Clairfontaine 1996 ; Faure-Boucharlat, Vicard, Maccari-Poisson *et al.* 1996 ; Philippe Husi 2003 ; Gentili, Lefèvre et Mahé 2003, cités dans Henigfeld et Husi 2010, p. 307

<sup>127</sup> GOY 1990

<sup>128</sup> Plaisirs et manières de table aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles 1992

<sup>129</sup> Faure-Boucharlat, Vicard, Maccari-Poisson *et al.* 1996

<sup>130</sup> HENIGFELD ET HUSI 2010, p. 308-309

<sup>131</sup> Le LAT est une équipe de l'UMR 7324 CITERES.

<sup>132</sup> Faure-Boucharlat, Vicard, Maccari-Poisson *et al.* 1996, p. 10

<sup>133</sup> Voir la partie *I.1 – Contextes*, ci-dessus.

correspondant globalement au sud-ouest de l'Occitanie et qui se démarque de celles voisines du reste de l'Occitanie à l'est ou de l'Aquitaine à l'ouest.

De fait, selon ces différentes régions, la recherche a également progressé de façon indépendante. Si le Centre-Ouest par exemple a produit des travaux très fournis, notamment sous l'égide de Philippe Husi<sup>134</sup>, et a une connaissance désormais assez précise de ses productions céramiques, le Sud-Ouest présente un retard relatif. Les notices de la base de données ICERAMM sont particulièrement bien représentatives de ce décalage : elles sont très nombreuses pour le Centre-Ouest, également assez pour la région parisienne et le quart nord de la France (Figure 5). Pour le Sud-Ouest en revanche, seule une dizaine de notices a été créée, essentiellement par Jean Catalo<sup>135</sup> et Magali Gary<sup>136</sup>, la majorité depuis ces cinq dernières années. Il faut noter que cette carte dépend aussi de la volonté des chercheurs et chercheuses d'intégrer leurs études au sein de la base de données. Ainsi, le Sud-Est ne comprend que très peu de notices bien que la recherche y soit particulièrement développée. Pour notre région, Jean Catalo et Magali Gary ont réussi à combler ce retard technique, mais leurs efforts continuent de se confronter à un manque de synthèse et de méthodologie commune qui entraîne une certaine difficulté à créer des notices par site.

Les premiers intérêts pour des céramiques médiévales de notre espace d'étude remontent toutefois au XIXe siècle. Julien de Saint-Venant, dans sa typologie des pégaus<sup>137</sup>, présente en effet plusieurs poteries provenant de plusieurs départements du Sud-Ouest, dont le Gers et la Haute-Garonne<sup>138</sup>. Après une longue période de latence, notamment en raison des guerres, ce sont les travaux de l'abbé Bacrabère qui font référence à partir des années 1960. Il publie notamment une première synthèse consacrée à la céramique commune du Toulousain en 1972 dans *Archéologie Médiévale*<sup>139</sup>. Dans celle-ci, il réunit le mobilier retrouvé à divers endroits dans et autour de Toulouse et en tire une tentative de typochronologie pour les XIIIe et XIVe siècles. Les années 1970 et 1980, suivant la tendance générale, voient les fouilles de contextes médiévaux se multiplier dans notre région (avec un léger retard sur d'autres secteurs français) et les publications concernant la céramique également. Elles sont particulièrement marquées par les travaux de quelques chercheurs qui fouillent beaucoup et observent ainsi une quantité importante de mobilier. Ce sont notamment Jean-Michel Lassure et Gérard Villeval<sup>140</sup>

---

<sup>134</sup> Husi 2003 ; Husi 2013

<sup>135</sup> Responsable de recherches archéologiques à l'Inrap, spécialiste de céramologie, périodes médiévale et moderne.

<sup>136</sup> Responsable d'opération chez Archeodunum, céramologue.

<sup>137</sup> Saint-Venant (de) 1899

<sup>138</sup> Les départements traités sont : Aisne, Allier, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Ardèche, Aude, Aveyron, Bouches-du-Rhône, Charente, Cher, Côte-d'Or, Deux-Sèvres, Dordogne, Drôme, Gard, Haute-Garonne, Gers, Gironde, Hérault, Indre, Isère, Landes, Loire, Loir-et-Cher, Lot, Lot-et-Garonne, Nièvre, Pyrénées-Orientales, Rhône, Saône-et-Loire, Savoie, Seine, Tarn-et-Garonne, Tarn, Var, Vaucluse, Vendée, Vienne, Haute-Vienne.

<sup>139</sup> Bacrabère 1972

<sup>140</sup> Lassure 1974 ; Lassure et Lassure 1975a ; Lassure et Lassure 1975b ; Lassure 1976 ; Lassure 1978 ; Lassure et Lassure 1980 ; Lassure 1981 ; Lassure 1983 ; Villeval 1983 ; Lassure 1987 ; Lassure et Villeval 1991 ; Lassure 1995 ; Lassure et Villeval 2000a ; Lassure et Villeval 2000b ; Lassure et Villeval 2014

qui progressivement mettent en évidence les différentes poteries de notre zone d'intérêt. Depuis, Jean-Michel Lassure est notamment à l'origine de deux synthèses<sup>141</sup>.

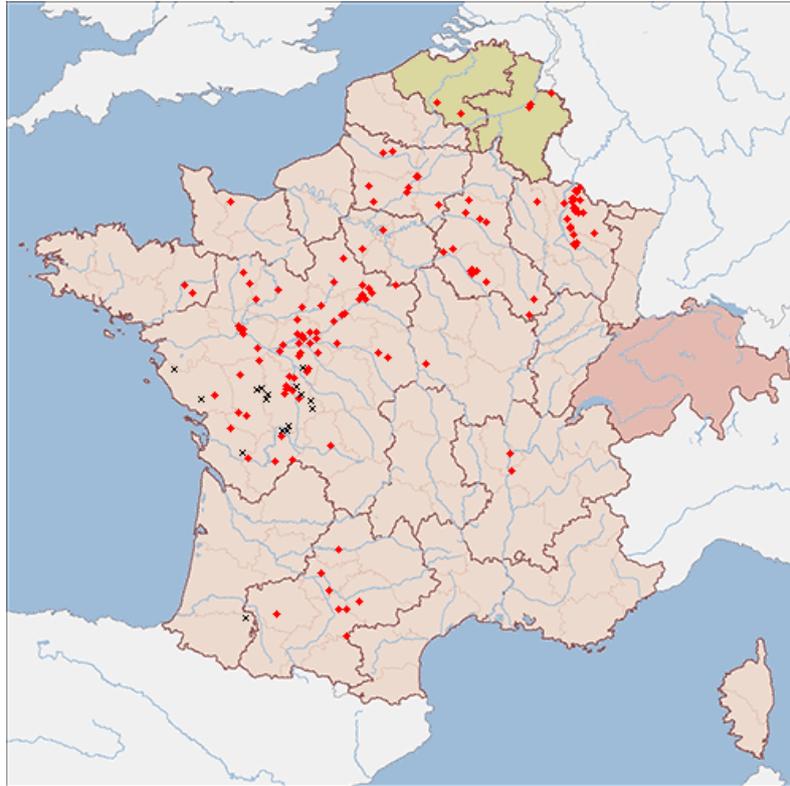


Figure 5 : Carte de localisation des sites ayant fait l'objet d'une notice dans la Base Céramique ICERAMM. Source : <https://iceramm.huma-num.fr/bdconsulter.php?debut> (consulté le 10/09/2024).

Dans les années 1980, un ouvrage collectif mentionne rapidement les poteries du bas Moyen Âge de Toulouse au sein d'une chronologie s'étalant de la période néolithique au XIXe siècle<sup>142</sup>. L'intérêt des archéologues régionaux pour la céramique dépasse les quelques études ponctuelles à l'occasion de découvertes localisées. Une nouvelle synthèse est rédigée en 1985 par Régine Broecker dans son article « Aperçus sur le pot et la cruche dans le Sud-ouest toulousain »<sup>143</sup>. Cette nouvelle dynamique mène par ailleurs à l'organisation, en 1987 et 1989, de deux tables-rondes sur la céramique médiévale et post-médiévale en Midi-Pyrénées, tenues à l'initiative de Michel Barrère, futur conservateur régional adjoint de l'archéologie<sup>144</sup>. Elle permet également une diffusion et une valorisation plus importantes des connaissances auprès du grand public, avec la mise en place de deux expositions organisées par le Musée des Augustins : *De Toulouse à Tripoli : la puissance toulousaine au XII<sup>ème</sup> siècle, 1080-1208* et

<sup>141</sup> LASSURE 1998 ; LASSURE 2016

<sup>142</sup> Savès, Galinier et Fouet 1982, p. 27

<sup>143</sup> Broecker 1985

<sup>144</sup> SRA Midi-Pyrénées 1987 ; SRA Midi-Pyrénées 1989

*Archéologie et vie quotidienne aux XIIIe et XIVe siècles en Midi-Pyrénées*<sup>145</sup>. Celles-ci laissent une place importante aux productions céramiques régionales en en faisant l'inventaire. Dans *Archéologie et vie quotidienne*, Jean-Michel Lassure et Gérard Villeval dressent une première typochronologie<sup>146</sup>. Grâce à leur connaissance quasi exhaustive des poteries découvertes dans la région, ils identifient et datent en effet sept catégories de productions, dont la catégorie V correspond à la Commingeaise. Cette typologie a par la suite servi de base pour les études céramologiques suivantes.

Cette dynamique se poursuit plus récemment avec une nouvelle génération d'archéologues. La thèse publiée de Dominique Allios propose notamment une nouvelle synthèse pour le haut Moyen Âge<sup>147</sup>. Les organismes d'archéologie préventive permettent aussi la découverte et la publication de nombreux ensembles. Cela a permis la réalisation de plusieurs synthèses importantes, notamment par Jean Catalo et Rémi Carme<sup>148</sup> qui ont étudié de nombreux lots du bas Moyen Âge à Toulouse et dans sa région<sup>149</sup>.

Dans la mesure où relativement peu de découvertes ont été faites, l'espace de production est un sujet qui est encore difficilement abordé. Un travail de mémoire a néanmoins permis d'identifier une évolution typologique des fours utilisés durant le Moyen Âge<sup>150</sup>.

Par ailleurs, l'intérêt se porte aussi de plus en plus sur les périodes plus récentes, pour lesquelles il existe des centres de production mieux identifiés et bien étudiés, tels ceux de Cox<sup>151</sup>, Martres-Tolosane<sup>152</sup> ou Giroussens<sup>153</sup>. Dans ce sens, le chercheur Alain Costes crée en 1998 le GRECAM (Groupe de Recherche en Ethnologie, Céramologie en Aquitaine et Midi toulousain) dont l'ambition est de développer la recherche sur la céramique du grand Sud-Ouest du XVIe au XXe siècle. Ce groupe valorise celle-ci en publiant dès sa création une revue : *La Grésale* qui comprend également plusieurs suppléments. De même, entre 2013 et 2016, un projet collectif de recherche a été consacré à la « *Céramique en Midi-Pyrénées : production, circulation, consommation (XVIe-XXe siècles)* ». Dirigé par Jean-Michel Minovez, il regroupe à la fois des chercheurs des laboratoires TRACES et FRAMESPA de l'Université de Toulouse – Jean Jaurès, de celui de l'IRAMAT de l'Université de Bordeaux III, de l'Université de Montréal au Canada et de l'École d'Ingénieurs de Tarbes (ENIT)<sup>154</sup>. Il « s'inscrit dans les travaux menés depuis la fin des années 1990 au laboratoire FRAMESPA dans le cadre de

---

<sup>145</sup> De Toulouse à Tripoli : la puissance toulousaine au XII<sup>e</sup> siècle 1988 ; *Archéologie et vie quotidienne aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles en Midi-Pyrénées* 1990

<sup>146</sup> Lassure et Villeval 1990

<sup>147</sup> ALLIOS 2004

<sup>148</sup> Responsable d'opération chez Hadès, bureau d'études en archéologie préventive.

<sup>149</sup> Catalo 2010 ; Carme et Henry 2010

<sup>150</sup> CHAUVIN 2011

<sup>151</sup> Raimbault-Deschamps 2000

<sup>152</sup> PIQUES 2012

<sup>153</sup> Lassure et Villeval 2014

<sup>154</sup> DRAC MIDI-PYRÉNÉES 2013, p. 227-228

l'atelier "Les potiers et les métiers de la terre" dans lequel nombre de mémoires de maîtrise, de DEA et de masters ont été préparés ainsi que des thèses de doctorat »<sup>155</sup>.

Ainsi, si la céramologie s'est progressivement imposée comme discipline à part entière, la production scientifique diffère selon les régions. Pour celle qui concerne notre étude, les travaux ne manquent pas, mais les synthèses sont encore rares. Cette situation est notamment due à la quasi-absence d'étude de zones de production, du fait de leur rareté<sup>156</sup>. Durant l'identification des différentes productions céramiques depuis la fin du XXe siècle, la Commingeaise a néanmoins rapidement été distinguée.

### C. « L'invention » de la Commingeaise

On l'a vu, en 1990, Jean-Michel Lassure et Gérard Villeval en font, sans la nommer, une catégorie de leur typologie régionale. À partir de cette mention, il est possible de remonter progressivement jusqu'à ce qui semble être les premières découvertes de cette céramique et de les suivre ensuite successivement jusqu'aux premiers rapprochements et premières identifications tout au long du développement de la céramologie régionale. Afin de simplifier notre discours et comme précisé dans notre introduction, nous faisons référence à l'objet de cette thèse en la nommant Commingeaise. C'est en effet aujourd'hui de cette façon que les archéologues en parlent. S'il nous semble essentiel de nous inscrire dans cette tradition, nous verrons cependant que cette pratique est elle aussi une « invention ».

#### *a. Premières découvertes et premières mentions*

##### *i. Premières découvertes*

L'histoire de la Commingeaise commence finalement elle aussi conjointement à celle de l'archéologie : c'est l'intérêt des premiers archéologues pour la préhistoire qui l'amorce et celui des Antiquisants qui la poursuit. En effet, lors de fouilles de sites paléolithiques, de premières découvertes sont faites par René de Saint-Périer, archéologue préhistorien ; puis Georges Fouet, archéologue antiquisant, opère les premiers rapprochements.

#### **\ Lespugue dans les années 1920-30**

Les premières descriptions de fragments, que l'on peut désormais qualifier de Commingeaise, semblent avoir eu lieu dans la première moitié du XXe siècle à Lespugue en

---

<sup>155</sup> MINOVEZ 2016

<sup>156</sup> Voir la sous-partie IV.4.A – *La question des lieux de production potière au Moyen Âge*, ci-dessous.

Haute-Garonne (Figure 6-A, n°1). Les grottes de cette commune, autour du château notamment, ont en effet très tôt retenu l'attention des archéologues pour les gisements préhistoriques qu'elles recèlent. La Grotte des Rideaux est située dans le ravin en dessous du château de Lespugue, sur la rive droite de la Save. Les premiers sondages dans cette grotte ont été menés par René de Saint-Périer entre 1911 et le début de la Grande Guerre<sup>157</sup>. Archéologue et naturaliste d'abord passionné de préhistoire<sup>158</sup>, celui-ci ne fait d'abord que mentionner succinctement la découverte de « fragments de poterie, [d']objets en fer et [d']une fusaïole en terre cuite » appartenant « à l'époque gallo-romaine ou même à une époque postérieure », tout en précisant que l'abri est fermé par un mur témoignant de l'implantation d'un « poste fortifié » à l'époque du château, dont les ruines sont alors datées du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>159</sup>.

Les fouilles se poursuivent après la guerre. Pendant les années 1920, René de Saint-Périer étend ses travaux à plusieurs autres cavités de la vallée de la Save, mais il se focalise sur son occupation paléolithique<sup>160</sup>. Il repousse l'étude des quelques vestiges postérieurs à plus tard et publie finalement en 1933 une synthèse de toutes ses découvertes médiévales dans la vallée de la Save<sup>161</sup>. Dans la Grotte des Rideaux, au sein de la quatrième et dernière couche de la stratigraphie, il découvre « des objets qui appartiennent au moyen-âge »<sup>162</sup>. Parmi ceux-ci, il présente des tessons « de vase en terre grisâtre » qu'il estime non datables (pouvant « être aussi bien gallo-romains que médiévaux »<sup>163</sup>), mais associés d'une part à un plat sgraffité (« des parties de plats, en terre rouge, dont la surface intérieure porte une décoration en creux, composée de lignes formant des arceaux ; cette face est peinte et émaillée et la décoration forme des bordures alternativement jaunes et vertes »<sup>164</sup>) qu'il date du XV<sup>e</sup> siècle et d'autre part à des objets en fer qui sont d'après lui en circulation entre la période carolingienne et le XIV<sup>e</sup> siècle<sup>165</sup>. Dans sa publication de 1933, il revoit néanmoins la datation du mobilier métallique au XII<sup>e</sup> siècle<sup>166</sup> et associe les poteries sgraffitées au XVI<sup>e</sup> siècle (ce qui est plus juste d'après les connaissances céramologiques actuelles). Il conclut ainsi à une « occupation

---

<sup>157</sup> Saint-Périer (de) 1912a ; Saint-Périer (de) 1912b ; Saint-Périer (de) 1912c ; Saint-Périer (de) 1912d

<sup>158</sup> Pétillon 2012

<sup>159</sup> Saint-Périer (de) 1912a, p. 48

<sup>160</sup> En effet, l'importance de ces gisements préhistoriques se trouve renforcée notamment par la découverte exceptionnelle en 1922 de la fameuse Vénus gravettienne de Lespugue.

<sup>161</sup> Saint-Périer (de) 1933

<sup>162</sup> Saint-Périer (de) 1921, p. 154

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 158

<sup>164</sup> *Ibid.*

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 159

<sup>166</sup> Il cite en effet « un éperon à pointe et un fer à cheval ondulé du XII<sup>e</sup> siècle » (SAINT-PÉRIER (DE) 1933, p. 212). La pertinence de cette datation devrait néanmoins être interrogée, en confrontation avec les données plus récentes d'études de mobilier métallique, d'autant plus qu'il est moins précis dans sa datation lorsqu'il publie pour la première fois ces objets en fer en 1921 : « ces premiers fers ne sont point antérieurs au X<sup>e</sup> siècle en Orient et [...] ont été en usage jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle dans toute l'europe (sic). » (SAINT-PÉRIER (DE) 1921, p. 159).

prolongée »<sup>167</sup>. Ces données ne permettent donc pas d'affiner la datation des poteries « en terre grisâtre » de ce site.

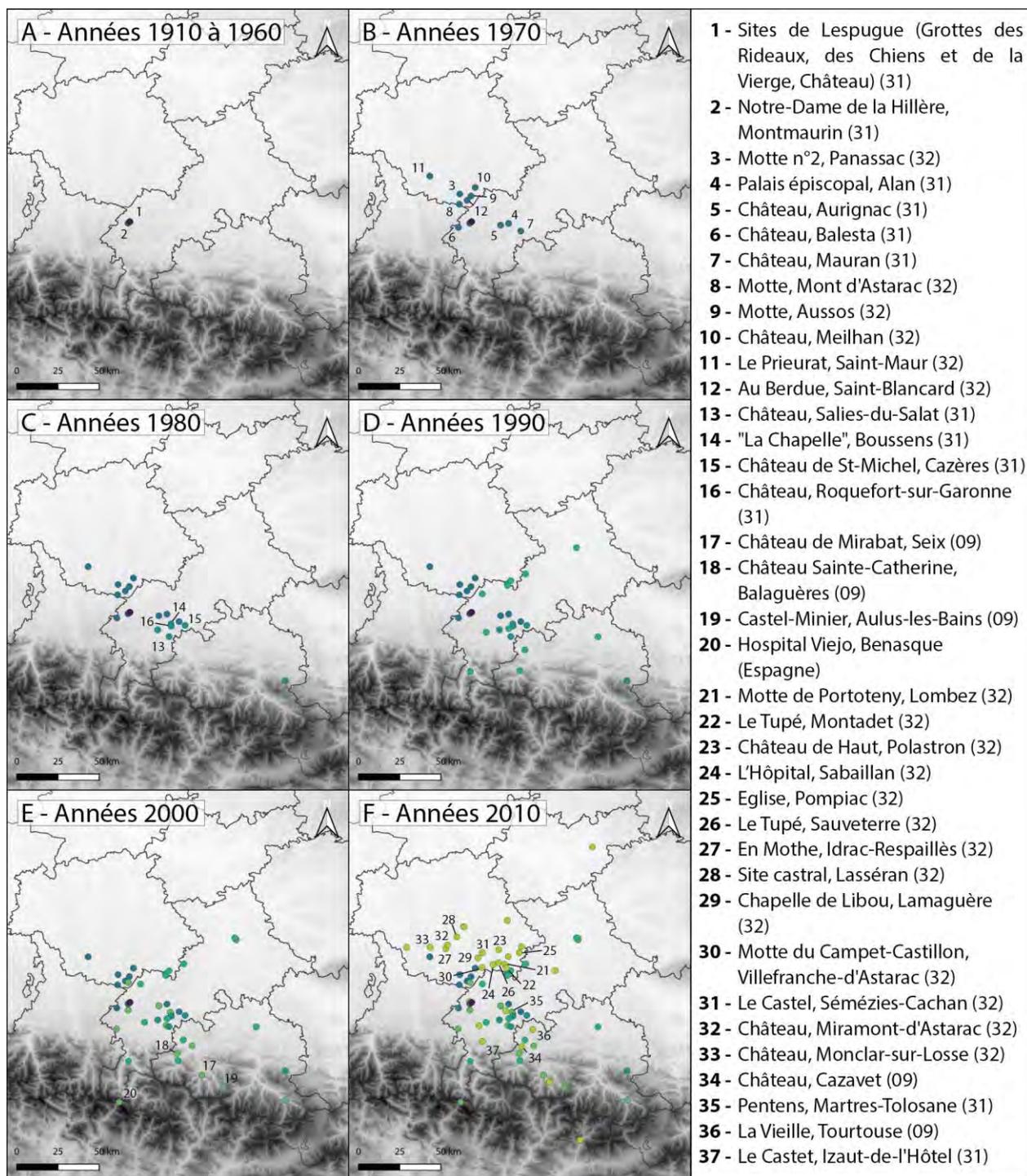


Figure 6 : Evolution des connaissances sur la Commingeoise  
 Afin de faciliter la lecture, seuls les sites mentionnés dans le texte sont numérotés. La carte figurant tous les sites se trouve en Annexe 1 (la numérotation correspond alors à celle de l'inventaire des sites en Annexe 2).

<sup>167</sup> Saint-Périer (de) 1933, p. 212

La synthèse de 1933 de René de Saint-Périer lui permet d'analyser conjointement les différentes découvertes réalisées dans les grottes et le château de Lespugue.

Ce dernier est un établissement militaire. Les premières fouilles y sont menées dans les années 1920 ou au début des années 1930 par René de Saint-Périer lui-même<sup>168</sup>. Celui-ci découvre dans le donjon et une des tours du château un épais niveau de démolition, sans stratigraphie apparente et probablement, perturbé par la récupération de matériaux. Là, les nombreux tessons présents appartiennent « à une poterie grise ou noire, à pâte fine et homogène, peu épaisse, très cuite et faite au tour. On y reconnaît des panses de vases globuleux, quelques-uns carénés, des fonds ou des bords de plats ou d'assiettes, des goulots assez grossiers [...] un décor composé d'une série de reliefs, séparés par des dépressions qui ont été obtenues par l'application du doigt sur la poterie fraîche, encore molle, avant cuisson [...] sur un bourrelet de terre appliqué sur le vase, après que celui-ci a été façonné [...] un décor incisé [ponctuel ou sinusoïdal] [...] des points creusés dans la pâte »<sup>169</sup>. De même, « Une anse bien détachée en poterie grise appartenait peut-être à un pégau (fig. 6, n° 9), vase commun dès le XII<sup>e</sup> siècle »<sup>170</sup>. De Saint-Périer date largement entre le XII<sup>e</sup> et le XV<sup>e</sup> siècle ces poteries dont on reconnaît les traits de la Commingeaise chez certaines. Ces tessons sont considérés comme « d'usage commun, d'un style assez banal, comme pouvaient en user des hommes d'armes peu raffinés », et l'absence « [d']objet d'art » parmi les objets en métal déçoit de Saint-Périer<sup>171</sup> – réaction en accord avec l'état d'esprit des archéologues de son temps cherchant les beaux objets et se désintéressant donc de la poterie commune. Parallèlement, le savant mentionne une datation d'objets métalliques remontant aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles et deux monnaies mal conservées respectivement de la fin du XIII<sup>e</sup> ou du XIV<sup>e</sup> siècle et du XVI<sup>e</sup> siècle ou postérieure<sup>172</sup>. Cet ensemble de mobilier le pousse à dater l'occupation du château sur une large période « du XII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle »<sup>173</sup>.

Dans une autre grotte, celle dite des Chiens, située plus bas le long de la Save, mais toujours en contrebas de l'enceinte du château, René de Saint-Périer retrouve de « la poterie [qui] est représentée par un grand nombre de tessons sans décor, d'une céramique grise, très cuite, faite au tour, semblable à celle du château et par des fragments ornés de cordons à impressions digitales [...] ou divisés à l'ébauchoir [...] ou bien de décors incisés : points, traits et cercles [...] », probablement dans un dépotoir<sup>174</sup>. De même, les quelques tessons retrouvés dans la Grotte de la Vierge près de foyers isolés sont similaires aux poteries du château par

<sup>168</sup> Saint-Périer (de) 1933

<sup>169</sup> *Ibid.*, p. 205-208

<sup>170</sup> *Ibid.*, p. 209

<sup>171</sup> *Ibid.*, p. 210

<sup>172</sup> « Mais des carreaux d'arbalète en fer sont plus caractéristiques [...] l'un d'eux remonte à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle. [...] Le second, moins bien conservé, date du milieu du XV<sup>e</sup> siècle. [...] C'est seulement à la fin du XV<sup>e</sup> siècle qu'il faut attribuer le troisième carreau [...]. Au Cabinet des Médailles, il nous a été dit que l'une devait être un denier tournois de la fin du XIII<sup>e</sup> ou du XIV<sup>e</sup> siècle, l'autre ne serait pas antérieure au XVI<sup>e</sup> siècle. » (*Ibid.*)

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 211

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 216

rapport auquel elle se situe en amont<sup>175</sup>. De la même façon, de Saint-Périer mentionne la découverte dans la pente sous le château de nombreux tessons de céramique commune, associés à un carreau d'arbalète de la fin du XVe siècle et à une palette percée à manche torsadé de la fin du XVe siècle ou du XVIe siècle<sup>176</sup>.

Finalement, la description des céramiques découvertes par René de Saint-Périer nous permet d'identifier la Commingeoise et de faire remonter ce qui semble être ses premières mises au jour au début des années 1910.

#### \ **Montmaurin** dans les années 1960

Il faut par la suite attendre plusieurs dizaines d'années pour trouver de nouvelles mentions. Ce hiatus est le même que pour l'ensemble de la recherche à cette époque, ralentie à la suite de la Seconde Guerre mondiale.

Dans les années 1960, Georges Fouet, archéologue antiquisant, fouille le site d'une fontaine attenante à la chapelle Notre-Dame de la Hillère sur la commune de Montmaurin (Figure 6-A, n°2)<sup>177</sup>. Cet emplacement, situé à 1,5 km du château de Lespugue, comprend en effet une occupation gallo-romaine importante liée à un sanctuaire peut-être dédié à un dieu gaulois. Georges Fouet relie les vertus guérisseuses de la fontaine antique aux pèlerinages qui y sont organisés au XVIIIe siècle, estimant que l'aura sacrée du lieu aurait perduré de longs siècles<sup>178</sup>. En effet, durant la fouille, Georges Fouet est confronté à des vestiges plus récents que ceux qui l'intéressent : un bâtiment médiéval — probable église — entouré de sépultures, un four à chaux et un chemin pavé. Dans l'unité stratigraphique de ce dernier, de nombreuses poteries ont été retrouvées associées à des monnaies datant de la fin du XIIIe siècle au milieu du XVIe siècle, mais surtout des XIVe et XVe siècles<sup>179</sup>. Georges Fouet fait alors référence aux découvertes de de Saint-Périer qu'il compare aux siennes, disant qu'il s'agit du « même mobilier [que] dans les ruines du château féodal de Lespugue »<sup>180</sup>.

En définitive, les premières mises au jour de la Commingeoise sont des faits anecdotiques, localisés. Elles sont toutefois déjà rapprochées entre elles, les archéologues des années 1960 commençant à adopter une démarche comparative, une réflexion au-delà de la monographie. Comme à l'échelle nationale, les fouilles en contextes médiévaux commencent à se multiplier et l'archéologie se développe dans la région. De fait, le nombre de découvertes de céramiques, et notamment de Commingeoise, s'accroît. Dans les années 1970-1980, les travaux de quelques

---

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 217

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 219

<sup>177</sup> FOUET 1972

<sup>178</sup> *Ibid.*, p. 81

<sup>179</sup> FOUET 1966

<sup>180</sup> FOUET 1967

chercheurs — Christian Lassurance, Jean-Michel Lassurance et Gérard Villeval principalement — s'y intéressent et entreprennent de mettre en évidence la diffusion de cette poterie.

## ii. Années 1970-1980

En 1975, Christian et Jean-Michel Lassurance, deux frères archéologues, publient dans le *Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Gers* un article rendant compte de la fouille de la seconde motte castrale de Panassac dans le Gers (Figure 6-B, n°3)<sup>181</sup>. Ils décrivent alors une « *poterie à pâte gris-cendré, rêche au toucher* », représentée par des pots uniquement — c'est-à-dire des oules, sans bec ni élément de préhension<sup>182</sup>. Cette découverte est alors comparée à celles de Lespugue, mais également à de nombreuses autres (principalement du fait de Gérard Villeval) dont certaines sont alors encore inédites (palais épiscopal d'Alan, château d'Aurignac, Figure 6-B, n°4 et 5), voire le resteront jusqu'à nos jours (châteaux de Balesta et de Mauran, Figure 6-B, n° 6 et 7). L'année suivante, Jean-Michel Lassurance publie dans le même bulletin les découvertes réalisées en 1969 sur la motte de Mont d'Astarac (Figure 6-B, n°8), située à moins de 7 km au sud de Panassac<sup>183</sup>. Là encore, il précise l'omniprésence de ce type de céramique dans le sud du Gers et mentionne trois nouveaux lieux de découverte (motte d'Aussos, château de Meilhan et prieuré de Saint-Maur, Figure 6-B, n°9, 10 et 11).

Dans ces deux publications, les auteurs proposent une datation pour cette céramique « *rêche au toucher* » grâce à une dernière comparaison. En effet, en l'absence d'éléments datant à Panassac et Mont-d'Astarac, les auteurs renvoient à la découverte de deux fragments de monnaies du XIV<sup>e</sup> siècle associées à ce même type de poterie sur un site plus à l'est dans le même secteur, à Saint-Blancard (Figure 6-B, n°12)<sup>184</sup>. Cette datation par la numismatique est la première et est désormais systématiquement utilisée comme référence pour la Commingeoise, comme on le verra par la suite.

Suite à ces nouvelles découvertes dans le Gers, c'est l'étude d'un autre château de Haute-Garonne, celui de Salies-du-Salat (Figure 6-B, n°13), qui fournit la première description plus détaillée de la Commingeoise :

---

<sup>181</sup> Lassurance et Lassurance 1975a

<sup>182</sup> *Ibid.*, p. 46-47

<sup>183</sup> LASSURE 1976

<sup>184</sup> LASSURE 1987, p. 32. Il s'agit, d'après une identification de Georges Savès, d'un double parisis de Charles IV le Bel (3<sup>ème</sup> émission du 24 juillet 1326) et d'une obole d'Edouard I (1272-1307) ou d'Edouard II (1307-1327). Francis Dieulafait (à partir de la seule description écrite de Georges Savès) nous a confirmé l'identification du double parisis. Concernant l'obole, il envisage néanmoins l'hypothèse d'une obole d'Edouard III (1327-1377), sans exclure la possibilité d'une attribution à Edouard II, comme l'avance Georges Savès. La datation large du XIV<sup>ème</sup> siècle pour l'abandon du four semble ainsi bien arrêtée.

« Montées au tour lent ou tournette, elles ont subies [sic] une excellente cuisson en milieu fumigène, qui rend leur pâte sonore au choc. La pâte bien dégraissée est rêche au toucher.

- 1) La forme la plus courante et la plus simple est constituée par le pot globulaire sans anse. La lèvre plate est inclinée vers l'intérieur et forme avec la panse un angle aigu. La panse presque sphérique se rattache au fond par un angle léger parfois presque inexistant.
- 2) La marmite est une forme moins courante. Elle a les mêmes caractéristiques que le pot avec rajout de deux anses en ruban, partant du dessous de la lèvre et allant se rattacher au milieu de la panse.
- 3) Les formes précédentes sont parfois accompagnées par des couvercles. Sortes de disques plats, avec rebords verticaux, ils ont au milieu du dessus une anse ronde. Le fond est parfois orné de guillochis.
- 4) *parmis [sic] les vases à liquides, nous retenons d'abord les pégaus. Forme ovoïde à fond légèrement aplati, un bec verseur avec passage de la lèvre au-dessus, formant pont. Du côté opposé une anse rubannée [sic] partant du dessus de la lèvre puis se rattachant à la panse au dessous de la carène. La lèvre plate sur le dessus à un profil triangulaire.*
- 5) *une forme représentée aussi est le pot à vin. De forme sphérique sans fond marqué, il possède un goulot verseur de [sic] cylindrique et une anse en ruban au-dessus de l'ouverture. La lèvre est en profil en S.*
- 6) *La dernière forme reconnue est la dourne, grosse cruche servant au transport de l'eau du puits à la cuisine. De forme ovalaire elle possède sur le dessus une ouverture de petit diamètre, un bec verseur cylindrique avec du côté opposé une anse en ruban sur le haut de la panse, fond très bombé.*

*Les différentes céramiques portent souvent des décors. Ils sont la plupart du temps constitués par des gravures en creux. Pour les pots ces gravures se situent sur le dessus de la lèvre, mais aussi sous la lèvre. Un fragment de pot porte un décor rare constitué par l'application d'un tube sur la pâte avec cuisson, donnant ainsi des estampages de rouelles tout autour du col. Plusieurs tessons de dournes présentent des bandes appliquées en faible relief avec faibles guillochures. D'autres tessons portent un décor d'appliques en relief, constitué par une série de petites pastilles alignées. »<sup>185</sup>*

Sont retrouvées ici toutes les caractéristiques connues de la Commingeaise, celles qui ont permis par la suite, et qui permettent encore, son identification : les différentes formes, leurs

---

<sup>185</sup> PEYRIGUER 1981, p. 9-10

détails morphologiques discriminants, les décors possibles. Cette longue description typologique est, par ailleurs, agrémentée des premières photos publiées de la Commingeaise<sup>186</sup>. L'auteur fait de cette « *Céramique non vernissée* » une catégorie à part entière, distinguée de la « *Céramique vernissée* », sans toutefois la nommer ni la rattacher à aucune des découvertes précédemment citées. Néanmoins, la description qu'il en fait, notamment de sa pâte « *rêche au toucher* » l'identifie incontestablement.

Dans les années 1980, les nouvelles découvertes inédites continuent. En 1983, Gérard Villeval publie celle, déjà citée en 1975, d'un lot de trois poteries à « *pâte grise et rêche au toucher [qui] comporte un dégraissant fin et bien calibré* » : un pot ovoïde, une cruche et un couvercle découverts au palais épiscopal d'Alan<sup>187</sup>. Il en réalise le premier dessin et cette fois-ci la publication mentionne les mêmes sites que les frères Lassure. Elle y ajoute ceux de Boussens, Cazères et Roquefort-sur-Garonne (Figure 6-C, n°14, 15 et 16). Si la description est toujours la même, similaire à celle de Salies-du-Salat, l'auteur introduit néanmoins l'idée que le tour (même lent) n'aurait été utilisé que pour le bord des pots. Dans cet article, il défend l'idée d'une même céramique à large diffusion au sein d'une « *zone axée sur le Comminges* »<sup>188</sup>. De même, dans le rapport d'opération concernant un sondage au château d'Aurignac, l'archéologue Dominique Salles décrit les découvertes antérieures des années 1970, et fait également le lien avec celles de Lespugue<sup>189</sup>. Des découvertes simultanées ont donc lieu à la fois dans le Gers et en Haute-Garonne. Du fait d'une activité archéologique de plus en plus intense et par ailleurs réalisée par une poignée de personnes seulement, elles ne restent pas isolées et rapidement plusieurs sites sont reliés grâce aux caractères distinctifs de cette céramique commune.

Jusque-là, la Commingeaise était mentionnée par sa simple description au sein des différents rapports ou publications. Cependant, avec la multiplication des sites en Haute-Garonne, son association au Comminges est de plus en plus acceptée et celle-ci commence à se traduire dans la qualification de la céramique. Déjà en 1989, un mémoire de master la mentionne comme « *production commingeoise* »<sup>190</sup>. Ce fait introduit une phase de transition pendant laquelle la Commingeaise commence à faire son nom dans les publications et rapports<sup>191</sup>. En ce qui concerne sa datation, le XIV<sup>e</sup> siècle, ce sont les monnaies de Saint-Blancard qui sont toujours prises pour référence, même si certains contextes tendent à élargir en partie au XIII<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>186</sup> *Ibid.*, pl. IV à X

<sup>187</sup> Villeval 1983

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 62

<sup>189</sup> SALLES 1987

<sup>190</sup> BOLOGNE 1989

<sup>191</sup> Il est probable que ce nom ait été à l'origine utilisé de façon informelle entre les chercheurs.

### b. Premières nominations

Au début des années 1990, la production est en effet bel et bien reconnue comme particulière. Les recoupements permettent de cerner une zone de diffusion, ainsi que la période à laquelle elle était présente dans la région. Sans être précisément nommée, la Commingeoise constitue ainsi une des catégories régionales (la catégorie V) présentées par les archéologues Jean-Michel Lassure et Gérard Villeval dans leur synthèse régionale<sup>192</sup>. Toujours décrite comme « rèche au toucher », les auteurs la datent du « XIIIe et surtout [du] XIVe siècles », la localisent « principalement [dans] le Comminges et le sud du Gers » et la représentent par les mêmes formes que Peyriguer au château de Salies-du-Salat. De fait, les archéologues l'identifient plus facilement et les mentions de découvertes de cette production sont de plus en plus fréquentes (Figure 6-D).

La suite de la décennie constitue une phase de transition de la « céramique grise rèche au toucher » à la « Commingeoise ». C'est notamment dans les travaux d'Alain Costes, archéologue-céramologue et président de l'association GRECAM<sup>193</sup>, que cela transparaît, alors qu'il publie des éléments découverts dès la fin des années 1970 et les années 1980. En premier lieu, Alain Costes, dans des articles concernant soit une typologie particulière<sup>194</sup>, soit un site<sup>195</sup>, emploie en effet progressivement : aucun nom particulier, mais la qualification d'une « *dourne Commingeoise* »<sup>196</sup>, puis déjà « *la Commingeoise* » ou « *la "Commingeoise"* » avec guillemets<sup>197</sup>, ou encore le « *type "commingeois"* »<sup>198</sup>. Un glissement est déjà perceptible.

Parallèlement, alors qu'il ne lui donnait toujours pas de nom en 1990<sup>199</sup>, cette transition transparaît aussi particulièrement dans les études céramologiques de l'archéologue Bernard Jolibert sur les sondages qu'il mène au château de Salies-du-Salat en 1994 et 1995<sup>200</sup>. Décrivant la fouille secteur par secteur, l'auteur emploie en effet plusieurs expressions différentes pour parler de la Commingeoise en l'espace de quelques pages : « [...] est caractéristique des *productions commingeoises* [...] »<sup>201</sup>, « *La céramique provenant de cette unité stratigraphique est de type Commingeois* [...] »<sup>202</sup>, « [...] quelques rares tessons de *céramique*

---

<sup>192</sup> Lassure et Villeval 1990

<sup>193</sup> Le Groupe de Recherche en Ethnographie, Céramologie en Aquitaine et Midi toulousain, organisé en association, s'intéresse et valorise, notamment par de nombreuses publications, « la connaissance de la céramique du grand Sud-Ouest des périodes modernes et contemporaines (XVIe-XXe siècle). » (<https://grecam.net/>)

<sup>194</sup> COSTES 1992 ; COSTES 1994 ; COSTES 1995

<sup>195</sup> Costes 1993 ; Costes, Massat et Tranier 1998

<sup>196</sup> COSTES 1992, p. 81-82

<sup>197</sup> COSTES 1994 ; COSTES 1993, p. 350

<sup>198</sup> Costes 1995, p. 53 ; Costes, Massat et Tranier 1998, p. 5

<sup>199</sup> Jolibert et Ruas 1990

<sup>200</sup> JOLIBERT 1995b ; BOISSEAU 1995

<sup>201</sup> JOLIBERT 1995b, p. 5 et 7

<sup>202</sup> *Ibid.*, p. 5

*commingeoise*. »<sup>203</sup>, « *La céramique est de type commingeois [...]* »<sup>204</sup>, et enfin « [...] quelques échantillons de *céramique grise, épaisse de 0,5 cm, locale appelée "commingeoise"* »<sup>205</sup>.

Les auteurs — qui ne citent ces fois-là aucune découverte précédente, signe que la catégorie définie par Jean-Michel Lassure et Gérard Villeval en 1990 est bel et bien reconnue — introduisent ainsi à la fois la notion de rattachement à la région du Comminges (*productions commingeoises*) et celle de production à part entière (*type Commingeois*), grâce à leur connaissance déjà longue de cette céramique. Avec cette dérive sémantique classique en typologie<sup>206</sup>, la Commingeoise est née.

Ainsi au tournant des années 2000, la Commingeoise est reconnue par la plupart des archéologues. Ceux-ci l'identifient, notamment grâce à la « catégorie V » de Jean-Michel Lassure et Gérard Villeval, par cette pâte particulière grise et « rêche au toucher » et ses formes typiques de pot, cruche, pégau et marmite. Concernant sa datation, celle qui est systématiquement retenue jusqu'au début des années 1990 est le XIV<sup>e</sup>, voire XIII<sup>e</sup> siècle, toujours en raison de son association aux monnaies de Saint-Blancard. À partir de 1994, des chronologies plus larges commencent néanmoins à être proposées. En effet, la Commingeoise est retrouvée également dans des contextes datés du XV<sup>e</sup> siècle<sup>207</sup>, voire jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle<sup>208</sup>.

Hormis dans le cadre de la synthèse de Lassure et Villeval ou de quelques articles typologiques<sup>209</sup>, les mentions de la Commingeoise sont malgré tout ponctuelles à l'occasion d'étude de sites particuliers.

### *c. Premières synthèses et remises en question*

C'est seulement dans les années 2000 que plusieurs essais de synthèse commencent à être réalisés<sup>210</sup>. Ils permettent, d'une part, de confirmer la présence de la Commingeoise au sein d'une troisième zone, en plus du sud du Gers et de la Haute-Garonne : le département de l'Ariège (Figure 6-E). D'autre part, ces synthèses sont le moyen de réaliser de premiers bilans historiographiques et typologiques.

On peut considérer qu'un premier court état de la question est réalisé, localement, à l'occasion d'une exposition de 2005 : *Du Gris à la Couleur*<sup>211</sup>. Organisée par le Musée de

---

<sup>203</sup> *Ibid.*, p. 7

<sup>204</sup> *Ibid.*

<sup>205</sup> BOISSEAU 1995, p. 9-11

<sup>206</sup> DJINDJIAN 2011, p. 224

<sup>207</sup> JOLIBERT 1995b

<sup>208</sup> Costes, Massat et Tranier 1998

<sup>209</sup> COSTES 1992 ; COSTES 1994 ; COSTES 1995

<sup>210</sup> LASNIER 2007b ; AUDABRAM 2012 ; GUINAUDEAU 2012 ; LASNIER 2014

<sup>211</sup> ROUQUEROL (dir.), 2005

l'Aurignacien à Aurignac pour mettre en valeur les collections de ses réserves, celle-ci a pour ambition de retracer l'évolution de la céramique domestique utilisée à Aurignac (et ses alentours) depuis l'occupation de son château. Une place de choix est accordée à la Commingeaise dans cette exposition, celle-ci étant constamment découverte dans les contextes du bas Moyen Âge aurignaciens et leurs environs. Si les textes du catalogue d'exposition sont assez succincts, la place de la Commingeaise au cœur d'une telle exposition témoigne de l'intérêt qu'on lui porte désormais.

En 2007, dans son travail de mémoire sur les fortifications du Couserans, Thibaud Lasnier, en collaboration avec Nicolas Portet, dresse un court bilan sur la Commingeaise. La datation qu'il avance est toujours la même : « *du XIIIe au XVe siècle* »<sup>212</sup>. Les caractéristiques qu'il décrit sont également identiques aux précédentes : façonnage à la main, sauf pour le haut des pots, et pâte chargée en dégraissant. Il fait référence aux découvertes « classiques » des années 1970 et 1980, mais en mentionne d'autres, notamment les châteaux du Mirabat et de Sainte-Catherine qu'il a sondés<sup>213</sup> ou celle du Castel-Minier<sup>214</sup> (Figure 6-E, n°17, 18 et 19). De fait, il confirme clairement que l'aire de diffusion de la Commingeaise s'étend finalement à l'ouest du département de l'Ariège, dans le Couserans. D'ailleurs, par sa façon de faire référence à la Commingeaise – « *production dite "commingeoise"* » ou « *céramique dite "commingeoise"* », il met en évidence que cette appellation est une construction historiographique.

Avec les années 2010, les premiers questionnements autour de la Commingeaise commencent à être clairement posés. Nicolas Guinaudeau notamment, dans sa thèse sur les fortifications du sud du Gers, réalise une synthèse historiographique plus développée<sup>215</sup>. Sa description des éléments discriminatoires de la Commingeaise reprend d'abord celle admise jusqu'à présent. Il mentionne la « pâte rêche au toucher », le dégraissant abondant, le façonnage partiel des pots à l'aide du tour, ou encore les détails morphologiques typiques tels que le bord à angle droit des oules. Par ailleurs, il rappelle l'aire de diffusion de la Commingeaise (Gers, Haute-Garonne et Ariège), à laquelle il rajoute une quinzaine de nouveaux sites gersois issus de ses prospections (Figure 6-F, n°21-32). Néanmoins, le discours évolue. En effet, d'une part, il utilise lui aussi l'expression « *céramique dite commingeoise* ». D'autre part, il cite également une découverte plus lointaine de 2005, dans la région espagnole de Huesca sur le site de l'hôpital Viejo de Benasque<sup>216</sup> (Figure 6-E, n°20). C'est notamment cette occurrence qui le pousse à s'interroger sur la datation de la Commingeaise. Il relève en effet le consensus qui existe alors sur la période « entre le XIIIe et le XVe siècle », mais mentionne la probable

---

<sup>212</sup> LASNIER 2007b, p. 65

<sup>213</sup> LASNIER 2007a, p. 65 et 103

<sup>214</sup> Téreygeol 2007

<sup>215</sup> GUINAUDEAU 2012, p. 120-121

<sup>216</sup> Ona González, Pastor Sánchez et Ruiz López 2005

nécessité que celle-ci doive être précisée et élargie. Il cite pour cela des découvertes conjointes de céramiques plus anciennes de la fin du XIIIe siècle, dont celle de Benasque<sup>217</sup>.

En 2012, Nicolas Portet (archéologue fondateur de la société LandArc) mène l'étude de la céramique retrouvée au château de Cazavet en Ariège (Figure 6-F, n°34)<sup>218</sup>. C'est pour lui l'occasion de faire un véritable état de l'art des recherches en citant presque toutes les mentions de la Commingeaise. Par ce bilan, il met en évidence que la Commingeaise « est le fruit d'une construction progressive basée sur les travaux monographiques »<sup>219</sup>. Sa synthèse permet également de remettre en question les connaissances sur la datation et la diffusion de la Commingeaise. Comme Nicolas Guinaudeau, il mentionne des découvertes en contexte plus ancien (à partir du XIIIe siècle), mais cette fois-ci plus proches du cœur de la zone de diffusion, à Martres-Tolosane ou Tourtouse (Figure 6-F, n°35 et 36). Il rapporte en effet des discussions entre chercheurs au sujet de possibles « proto-commingeoises », une céramique à pâte sableuse et façonnée de façon similaire, mais dans des formes un peu différentes. Par ailleurs, pour la première fois, sont distingués plusieurs groupes de pâtes parmi les Commingeaises de Cazavet. Quatre catégories sont définies d'après la proportion et la calibration du fameux dégraissant<sup>220</sup>. De même, l'étude de Nicolas Portet révèle des bords triangulaires qui se distinguent des bords éversés traditionnellement associés à la Commingeaise. Ainsi, pour la première fois un chercheur remet en question l'homogénéité de cette céramique tant d'un point de vue chronologique, que technique (pâtes différentes) ou typologique (formes).

Enfin, en 2014, dans le cadre de prospections dans le canton d'Aspet en Ariège, l'archéologue Arnaud Coiffé<sup>221</sup> réalise lui aussi une synthèse, principalement basée sur des découvertes du site du Castet d'Izaut-de-l'Hôtel (Figure 6-F, n°37)<sup>222</sup>. Dans celle-ci, il dresse une typo-chronologie de la Commingeaise locale, et mentionne une nouvelle fois les problématiques qu'elle soulève, notamment concernant sa datation et son origine. Il relève par ailleurs la possibilité que ce soit l'historiographie qui ait mené à des imprécisions. Arnaud Coiffé s'accorde ainsi avec les chercheurs précédents pour dire qu'une étude plus approfondie est nécessaire.

L'histoire de la Commingeaise se confond finalement avec celle de la céramologie médiévale. Les premières découvertes ont lieu alors que ce domaine de l'archéologie n'existe pas encore concrètement et se multiplie en parallèle de l'intérêt grandissant des chercheurs pour les vestiges du Moyen Âge. Sans données et comprenant l'utilité du mobilier céramique pour analyser les contextes médiévaux, les archéologues construisent au fur et à mesure des

---

<sup>217</sup> GUINAUDEAU 2012, p. 121

<sup>218</sup> Audabram 2012

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 54

<sup>220</sup> *Ibid.*, p. 55

<sup>221</sup> Archéologue et céramologue médiéviste.

<sup>222</sup> LASNIER 2014

typologies de mobilier. La Commingeaise est issue de cette catégorisation : elle est progressivement définie et devient un type de céramique à part entière.

Plus récemment, les classifications établies dans la seconde moitié du XXe siècle sont reprises et discutées, notamment sous le prisme de nouvelles méthodes de datation ou d'analyse. Ainsi, les travaux de synthèse des années 2000-2010 ajustent et affinent les typologies et révèlent les mécanismes qui ont mené à leur définition. C'est le cas pour la Commingeaise pour laquelle la construction historiographique est mise en évidence.

### **3. Problématiques et méthodologie**

#### **A. Problématiques posées par la Commingeaise**

Les avancées acquises depuis les années 2000 révèlent que la Commingeaise est le fruit d'une invention récente et qu'elle continue de poser plusieurs difficultés aux chercheurs qui y sont confrontés sur le terrain. Son étude présente ainsi plusieurs enjeux archéologiques et historiques qui doivent être soulevés.

Le premier est celui de sa datation. Si elle est essentiellement retrouvée au sein de contextes appartenant aux XIVe et XVe siècles, la chronologie de sa production n'est pas précisément établie. Tout d'abord, cette datation du bas Moyen Âge est ancienne, son point de départ étant la découverte dans les années 1970 d'une monnaie de 1326 dans le Gers. Depuis, elle a été reprise, souvent pour dater des contextes inédits. Deux biais peuvent être relevés concernant cette datation. Le premier est celui des raisonnements circulaires. Lorsque les premières typologies ont vu le jour au cours du développement de la céramologie, elles ont rapidement été utilisées comme méthode de datation en l'absence d'autres éléments datant. De fait, une poterie datée ponctuellement est utilisée pour donner sa chronologie à un autre contexte, lui-même pouvant servir à dater de nouvelles poteries inédites, etc. La Commingeaise semble avoir été l'une de ces céramiques utilisées comme élément de datation en parallèle de la définition de sa propre chronologie. Le second biais à prendre en compte concerne la méthode elle-même s'appuyant sur la numismatique. Ce domaine a longtemps été le seul outil à disposition des archéologues pour la datation, considérée comme absolue. Or cette approche a depuis dû être réappréciée en raison des durées parfois importantes — et variées selon les régions — d'émission ou de circulation des monnaies. Ainsi, si de nouveaux contextes sont venus appuyer la datation originelle de la Commingeaise, il est nécessaire de la remettre en question.

Les synthèses réalisées depuis les années 2000 ont révélé plusieurs découvertes de Commingeaise dans des contextes plus anciens ou plus récents qu'originellement établi. La récente fouille du site de Pentens 2 à Martres-Tolosane (Haute-Garonne), par exemple, semble

faire remonter les premières occurrences à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, alors que l'étude du corpus du site du Castel-Minier à Aulus-les-Bains (Ariège), entre autres, révèle que des éléments commingeois sont encore bien présents dans des contextes du XVI<sup>e</sup> siècle. Il semble ainsi nécessaire de confirmer et préciser la chronologie installée et de prendre en compte une éventuelle évolution de la Commingeoise et de sa production tout au long d'une période allant de la fin du Moyen Âge central au début de l'époque moderne, dans l'intention d'interroger la possibilité de faire de la Commingeoise un fossile directeur fiable, véritable outil de datation pour les archéologues.

Le deuxième enjeu est de définir ce qu'est véritablement cette céramique Commingeoise. Une caractérisation précise de la production — comprenant ses variations éventuelles — est nécessaire afin de définir ce faciès régional : ne pourrait-il pas exister, non pas une, mais des Commingeaises ? Sa description actuelle nous pousse à l'identifier sur une vaste zone de diffusion allant du sud du Gers jusqu'aux Pyrénées (Figure 7). Or, parmi les récentes synthèses des années 2010, des variations typologiques et techniques ont déjà été ponctuellement mises

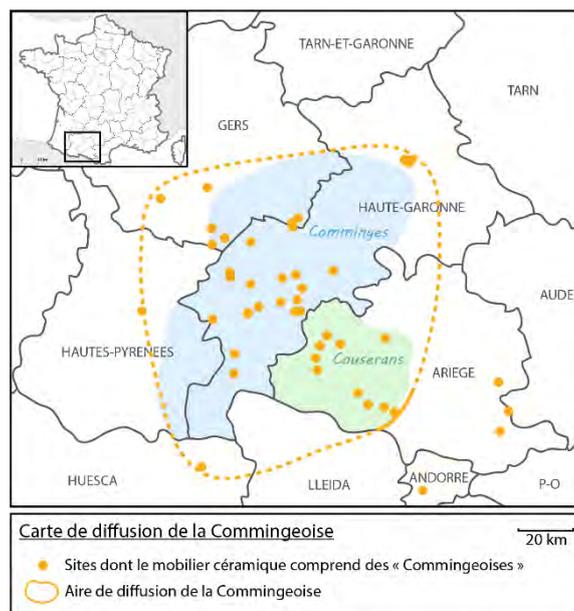


Figure 7 : carte de diffusion de la Commingeoise établie préalablement à la thèse

en évidence<sup>223</sup>. Par ailleurs, sa typologie se restreint à des formes domestiques, notamment de cuisson, qui nécessitent un renouvellement fréquent de par leur usage quotidien (donc leur usure — voire brisure — rapide). Pour ces raisons, on pourrait estimer que la production de la Commingeoise pouvait être locale, donc multiple sur l'ensemble de l'aire de diffusion. L'homogénéité de la production sur l'ensemble de cette zone doit ainsi être questionnée par le biais d'une synthèse globale. En outre, cette réflexion doit s'étendre aux régions voisines afin

<sup>223</sup> AUDABRAM 2012 ; LASNIER 2014

de révéler si cette Commingeoise n'est pas retrouvée en dehors de cette aire de diffusion sous d'autres dénominations. L'un des objectifs est notamment de déconstruire le produit d'une historiographie qui peut être lacunaire, les publications sur le sujet présentant encore de nombreux raisonnements circulaires biaisant la question de la chronologie et de l'aire de diffusion de cette céramique.

Par ailleurs, à ce jour seule la description macroscopique est utilisée pour identifier la Commingeoise. On l'a vu, celle-ci semble à peu d'exceptions près ne pas permettre de distinction claire entre des Commingeaises des différentes régions de la zone de diffusion. Ainsi, un changement d'échelle et de critère de définition est nécessaire pour affiner la caractérisation de la Commingeoise et éventuellement s'enquérir de son homogénéité.

Un troisième enjeu concerne l'origine de la Commingeoise. Le seul atelier découvert à ce jour comme pouvant être lié à cette céramique a fait l'objet d'une opération qui n'a pas été conduite à son terme<sup>224</sup>. La question de l'organisation de sa production est ainsi encore à résoudre. L'étude approfondie de l'ensemble des Commingeaises de la région devrait permettre d'identifier les zones où pouvaient se trouver les lieux de production et de définir le cadre dans lequel elle était produite : ensemble préindustriel ou production dispersée domestique par exemple. Afin d'appréhender les potiers derrière la Commingeoise — qui étaient-ils, quelle était leur place au sein de la société — la problématique de la production peut être traitée en considérant la chaîne opératoire de cette céramique et en l'inscrivant au sein d'une ou plusieurs tradition(s) technique(s).

Enfin, à partir de ces questions de caractérisation de la Commingeoise et de sa production, les dynamiques de diffusion de cette céramique sur l'ensemble de la région constituent un autre enjeu. Il semble nécessaire notamment de s'interroger sur les vecteurs de cette diffusion et leur nature, qu'ils soient géographiques (vallée de la Garonne) ou politiques (découpages administratifs, impact de la guerre de Cent Ans), ainsi que sur les raisons du « succès » d'une telle diffusion. Par ailleurs, peut-on imaginer une dissociation entre la diffusion des productions matérielles et celle des pratiques potières, aspects rarement abordés de façon parallèle ?

Les problématiques posées par la Commingeoise sont ainsi multiples et afin d'y répondre, il était nécessaire de mettre en place une méthodologie de recherche plus approfondie que celles dont elle avait fait l'objet jusqu'à ce jour.

Cette méthodologie considère plusieurs échelles et comprend plusieurs phases. La première est l'établissement d'un inventaire le plus exhaustif possible des sites au sein desquels la Commingeoise a été retrouvée, puis la constitution d'un corpus principal d'étude. L'inventaire est réalisé en considérant l'échelle régionale, c'est-à-dire un territoire large autour

---

<sup>224</sup> Voir la partie IV.4 – *Provenance*, ci-dessous.

de l'aire de diffusion connue, afin de préciser les limites de celle-ci. De ce recensement dépend ensuite la constitution du corpus d'étude principal de notre recherche, à l'échelle du site archéologique, avec une sélection d'après des critères précis. Une fois le corpus constitué, leurs lots céramiques ont été étudiés selon différentes méthodes.

## B. Un inventaire pour la constitution d'un corpus

### a. Consultation et enregistrement des sites

Le choix des sites à intégrer dans l'inventaire a reposé sur plusieurs éléments. Tout d'abord ont été sélectionnés les premiers lieux qui ont abouti à la définition de la Commingeaise. Les références mentionnées dans ces publications ou cette littérature grise (qui se citent entre elles de façon souvent circulaire) ont également été systématiquement ajoutées à l'inventaire<sup>225</sup>. Hormis ces sites-là, nous souhaitons par la suite vérifier la présence de la Commingeaise au sein de sites qui ne sont pas habituellement mentionnés dans les travaux la concernant. Nous avons ainsi dressé une liste des opérations en contexte médiéval (d'un large bas Moyen Âge, du XIIe au XVIe siècle, ou simplement attribués au Moyen Âge) susceptibles d'avoir fourni du mobilier céramique. Des sites non ciblés chronologiquement, mais situés dans le secteur qui nous intéresse, ont également pu être sélectionnés. Géographiquement, nous nous sommes tout d'abord intéressés au territoire où la Commingeaise est classiquement reconnue (Figure 6), pour ensuite élargir progressivement vers ses marges. Des sondages bibliographiques ont été parfois réalisés au-delà de cette zone de « consultation systématique ».

Cette liste de sites potentiels à Commingeaise a été réalisée grâce aux bilans scientifiques publiés par les Services Régionaux de l'Archéologie, via des catalogues de fonds documentaires tels que *Frantiq* ou *Dolia* qui permettent des recherches ciblées, ou encore par le biais de communications personnelles de chercheurs<sup>226</sup>. Lors de la consultation de la bibliographie de chacun de ces sites, d'autres références ont pu être sélectionnées.

Une fois ce premier inventaire établi, les références bibliographiques associées à chacun (rapport d'opération archéologique, articles publiés au sein de revues, chapitres d'ouvrages, etc.) ont été recherchées, d'abord en ligne<sup>227</sup>, puis dans des centres de ressources documentaires, ou bien directement auprès des auteurs<sup>228</sup>. Au sein des centres de ressources, les rapports qui

---

<sup>225</sup> Cette première phase a permis de reprendre l'évolution de la construction historiographique de la Commingeaise (voir la sous-partie I.2.C — « L'invention » de la Commingeaise, ci-dessus).

<sup>226</sup> Nous remercions en particulier Rémy Carme, Jean Catalo, Jean-Paul Cazes, Alain Costes, Bernard Jolibert, Jean-Michel Lassure, François Levassort, Stéphane Piques, Nicolas Portet, Clément Venco (et espérons n'oublier personne) qui nous ont fourni de précieuses indications et références pour ce travail.

<sup>227</sup> Les plateformes consultées sont essentiellement Gallica, Persée, OpenEdition, Calaméo, ou encore Dolia.

<sup>228</sup> Le principal centre de ressources visité est le Centre d'information et de documentation du patrimoine (Cidpat) de la DRAC de Toulouse. Nous remercions particulièrement mesdames Kristell Nerrou, Nathalie Texier et Blandine Dubois qui nous y ont donné accès et préparé les rapports d'opération demandés à de nombreuses

nous intéressaient ont été photographiés sur place afin de rationaliser leur consultation sans être tributaire d'horaires d'ouverture restreints. Certains sites inédits ont par ailleurs pu intégrer notre inventaire en raison d'indications transmises personnellement par des chercheurs ayant réalisé des ramassages lors de suivi de petits travaux, plus ou moins anciens, dans leur région.

Finalement, cet inventaire a permis l'enregistrement de 261 sites (Figure 8 et Annexes 1 et 2). Pour la plupart d'entre eux, il existe au moins une référence bibliographique (publication, littérature grise ou travail universitaire), voire de multiples (jusqu'à une dizaine), alors que certaines références peuvent nous donner plusieurs sites différents (dans le cadre de rapport de prospections par exemple). Pour l'ensemble, nous avons ainsi consulté une masse documentaire d'environ 500 références.

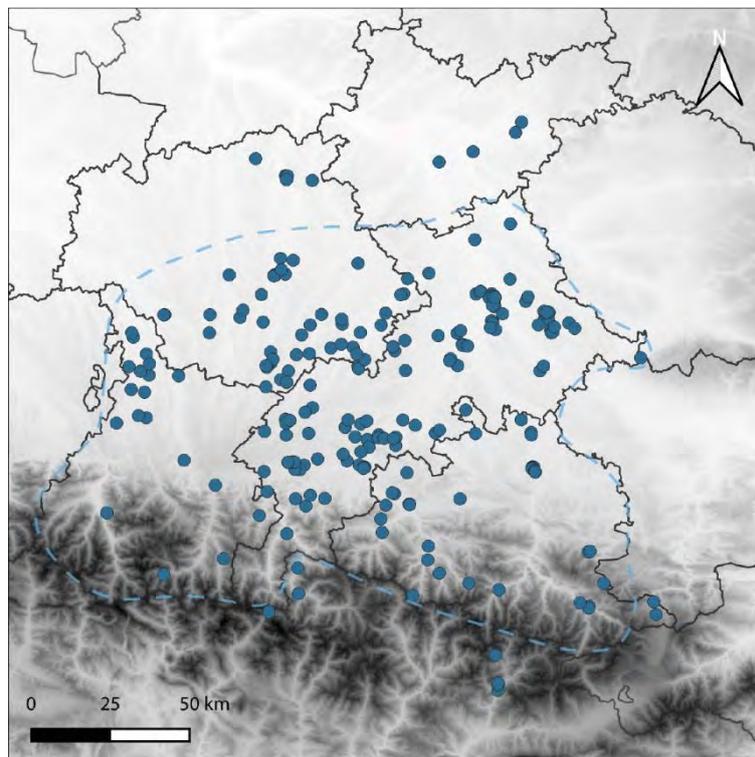


Figure 8 : Sites consultés pour l'inventaire (la ligne en pointillés correspond à la limite de la zone de « consultation systématique »).

La Comminge n'ayant pas fait l'objet d'une catégorisation définie et précise avant 1990 ou d'une synthèse avant les années 2000<sup>229</sup>, elle n'a pas toujours été reconnue ou mentionnée telle quelle dans la bibliographie. Une analyse fine des données concernant le mobilier céramique était donc nécessaire afin de reconnaître sa présence ou absence au sein d'un site. Par conséquent, bien qu'une soixantaine de sites supplémentaires au moins aurait pu intégrer cette base de données, nous avons décidé d'achever la phase stricte d'inventaire pour

---

reprises tout au long de cette thèse. Nous avons également pu accéder à la bibliothèque du siège social toulousain du bureau d'investigations archéologiques Hadès et tenons à remercier Yann Henry pour cette opportunité.

<sup>229</sup> Voir la partie I.2.C — « L'invention » de la Comminge, ci-dessus.

le présent travail. Ce choix est argumenté d'une part par l'observation que de nouvelles entrées dans notre inventaire n'apportent plus d'information supplémentaire, mais permettaient seulement d'affiner les données déjà présentes, d'autre part, par le nombre suffisant de sites autorisant une approche statistique répondant à nos problématiques. Néanmoins, l'inventaire est voué à être alimenté au fil de l'eau lors de la communication ou de la découverte de nouvelles références.

Après la consultation de la documentation disponible pour chacun des sites inventoriés, ceux-ci ont été intégrés à une base de données (Annexe 2). Elle comprend des informations, si elles sont disponibles, sur la localisation du site (commune, département, coordonnées géographiques), les opérations archéologiques dont il a potentiellement fait l'objet (opérateur, responsable, date, type d'opération), la nature des vestiges, leur datation (chronologie et méthodes utilisées), le mobilier céramique retrouvé (personne chargée de son étude, quantifications, types de céramiques), les autres types de mobilier retrouvés, les références bibliographiques disponibles et enfin la Commingeaise.

Concernant les données relevées pour cette dernière, il s'agit de sa présence ou absence, de l'appellation utilisée par les archéologues, de la description qu'ils en font, de la datation qu'ils lui attribuent, éventuellement des références citées et enfin des quantifications établies. Ces dernières sont essentiellement le NMI et le NR<sup>230</sup>, mais aussi la proportion de Commingeaise dans le corpus céramique lorsqu'elle est mentionnée ou quantifiable d'après les données des références bibliographiques disponibles<sup>231</sup>. Cependant, les informations dont nous disposons sur la Commingeaise ne sont parfois pas plus précises que « majoritaire », « quelques tessons » ou « présence intrusive ». C'est souvent le cas pour des opérations inédites communiquées par les archéologues eux-mêmes ou d'autres qui sont anciennes. La proportion est alors impossible à déterminer. Ces données sont toutefois intéressantes pour notre propos. Nous avons par conséquent fait le choix d'attribuer aux sites où « quelques tessons » de Commingeaise ont été retrouvés une proportion « par défaut » de 0,1 %, afin de marquer cette présence intrusive, mais bien réelle<sup>232</sup>. Ceux au sein desquels la Commingeaise est « majoritaire » se voient assigner une proportion arbitraire selon les quelques indications existantes<sup>233</sup>.

---

<sup>230</sup> Voir la sous-partie *I.3.C.c – Analyses quantitatives*, ci-dessous.

<sup>231</sup> Cette proportion est calculée sur le NR et sur le NMI dès que possible. S'il existe un niveau de données plus précis auquel nous avons pu accéder, par exemple un ensemble clos ou plus resserré au sein du site, la proportion de Commingeaise est considérée au sein de celui-ci. C'est le cas, par exemple, pour le site du château de Garrané à Seissan (site n° 175). Le corpus céramique, étudié par Jean Catalo, comprend 315 tessons parmi lesquels 275 proviennent d'un même lot, qui a fourni toute la Commingeaise du site et dont l'assemblage est daté de la fin du XV<sup>e</sup> siècle (VIERS 2014, p. 37-40).

<sup>232</sup> Voir la partie *II.1.A – Diffusion et répartition régionale*, ci-dessous.

<sup>233</sup> Seuls deux sites sont concernés. Les différents archéologues ayant fouillé le château de Salies-du-Salat (site n° 118) précisent que la Commingeaise est « largement majoritaire » alors que la céramique vernissée constitue « une infime partie du mobilier », nous estimons ainsi la part de la Commingeaise à 85 % au moins

### b. Classement des sites

L'ensemble de ces données nous a permis de classer les sites enregistrés à la fois d'après leur fiabilité et la présence ou absence de Commingeoise.

Dans le premier cas, la fiabilité des données par rapport à notre sujet est mesurée par un indice attribué à chaque site et indiquant le degré de confiance que l'on peut y accorder pour notre étude<sup>234</sup>. Il va de 3/3 (site fiable) à 0/3 (site non fiable) en passant par 2/3 (site relativement fiable) et 1/3 (site peu fiable). Six critères principaux ont été utilisés, chacun étant divisé en trois niveaux qui sont notés de 1 à 3 : méthode de datation absolue, qualité de la stratigraphie, date de l'opération, nature de l'opération, fonction de la personne chargée de l'étude céramique et importance du corpus céramique (Tableau 1). Afin de sélectionner à terme les sites à privilégier pour notre analyse, les principaux critères restent ceux relatifs à la datation et aux données céramiques (importance du lot). Un facteur 2 leur a donc été affecté. Finalement, chaque site obtient une note entre 9 et 27 qui permet d'objectiver l'attribution de l'indice de sûreté. Une note de 0 a néanmoins pu être attribuée à certains critères en cas d'indisponibilité totale de l'information nécessaire à leur évaluation, laissant la possibilité qu'un site obtienne moins de 9. Nous avons notamment fait le choix d'attribuer une note de 0 au critère « Méthode de datation absolue » dans le cas où la Commingeoise est l'unique élément datant, afin de ne pas maintenir de raisonnements circulaires.

Date de l'opération		Méthode de datation absolue		Datation relative		Nature de l'opération		Responsable de l'étude		Importance du lot céramique	
3	Récente (années 2000-2020)	6	Datation par C14, dendrochronologie etc	6	Stratigraphie bien appréhendée	3	Fouille	3	Spécialiste	6	Conséquent (NR > 800)
2	Ancienne (années 1980-90)	4	Numismatique	4	Lecture difficile de la stratigraphie	2	Sondage/Diagnostic	2	Archéologue professionnel	4	Bon (NR = 200-800)
1	Très ancienne (années 1970 et précédente)	2	Typologie métallique et/ou céramique, etc	2	Stratigraphie bouleversée et/ou Pas de lecture	1	Prospection	1	Bénévole	2	Faible (NR < 200)

Tableau 1 : Critères de fiabilité pour le classement des sites inventoriés

Un résultat de 13 ou moins octroie l'indice de 0/3, un résultat de 14 à 18 celui de 1/3, un résultat de 19 à 23 celui de 2/3 et enfin de 24 à 27 celui de 3/3. En définitive, un indice 3/3 est généralement attribué à un site daté par des méthodes physico-chimiques et dont la stratigraphie est bien appréhendée, qui possède un corpus céramique conséquent idéalement issu d'une fouille de surface plus ou moins récente. Une datation seulement imputée par du mobilier, en

(PEYRIGUER 1981 ; JOLIBERT 1995b). Enfin, nous avons peu d'information sur le site de la Métairie de Darré à Le Fréchet (site n° 70), mais la découverte *a priori* d'un four de production de la Commingeoise nous pousse à lui attribuer le taux de 95 % (voir la partie IV.4.B – Le Fréchet, ci-dessous).

<sup>234</sup> Cet indice prend en compte les données que nous avons à notre disposition pour notre étude. Elle ne renvoie ni à la fiabilité du site en lui-même ni à la qualité des données générales du site. Par exemple, nous n'avons pas pu avoir accès à la documentation de certains sites, bien que ceux-ci aient pu être fouillés de façon exhaustive ou récente et fournir des lots importants. Dans ce cas, leur note ne dépasse pas 1/3.

particulier céramique et/ou une difficile lecture de la stratigraphie et/ou une prospection et/ou un faible corpus céramique déprécient systématiquement l'indice. Un site qui n'a fourni aucun mobilier pour la période qui nous intéresse se voit attribuer systématiquement l'indice de 0/3 sans passer par le calcul de sa note, celui-ci ne pouvant apporter manifestement aucune donnée pour notre étude.

Concernant la présence ou absence de Commingeoise, n'ayant pas accès à la même qualité d'informations selon les sites, notre analyse nous a poussés à hiérarchiser également le classement. En effet, selon la documentation, le mobilier céramique pouvait faire l'objet d'un simple décompte, d'un catalogue descriptif plus ou moins détaillé ou d'une analyse typologique précise, à chaque fois accompagné ou non de dessins, de photographies ou de références bibliographiques. L'identification des différentes catégories céramiques, à partir de la seule lecture des ressources documentaires, peut dès lors être plus ou moins équivoque. Bien qu'étant moins objectives, la date de découverte du site et la personne chargée de l'étude du mobilier sont également des critères qui sont entrés en jeu dans cette hiérarchisation, la première relativement à l'évolution historiographique des connaissances sur la Commingeoise, la seconde en raison de la familiarité avec cette céramique que peut avoir un chercheur<sup>235</sup>.

Ainsi, les sites inventoriés ont été ordonnés selon les catégories suivantes :

(0) *Absence* :

la Commingeoise est absente avec certitude en raison de l'étude complète du mobilier céramique, qui comprend des dessins et/ou des photographies parfaitement reconnaissables, et/ou est menée par un chercheur familier de la Commingeoise.

(1) *Présence certaine* :

la Commingeoise est présente avec un degré de certitude total dû à la consultation personnelle et directe du mobilier céramique du site.

(2) *Présence avérée (probablement certaine)* :

la Commingeoise est présente avec un degré de certitude quasi total dû à sa mention dans la documentation et/ou l'étude complète qui en a été faite, comprenant des dessins ou des photographies parfaitement reconnaissables et/ou menée par un chercheur familier de ce type de céramique.

(3) *Présence probable* :

la Commingeoise semble effectivement présente en raison de sa mention dans la documentation et/ou de l'étude qui en est faite et/ou du chercheur plus ou moins familier de ce type de céramique, mais il est difficile de le confirmer du fait de l'absence de dessins, photographies ou descriptions précises du mobilier.

---

<sup>235</sup> Il est possible de cerner en partie par ses publications si un archéologue a rencontré la Commingeoise à plusieurs reprises dans ses recherches et à quelle période par rapport à la définition de celle-ci.

(4) *Présence non précisée, mais probable :*

la Commingeaise n'est pas mentionnée dans la documentation, l'étude céramologique disponible, souvent ancienne, est trop succincte pour conclure avec certitude à sa présence, mais celle-ci est possible en raison de la localisation du site à proximité de sites plus sûrs et/ou de références à des sites comprenant la Commingeaise et/ou de dessins ou photographies explicites.

(5) *Présence non précisée :*

la Commingeaise n'est pas mentionnée dans la documentation, l'étude céramologique disponible est trop succincte ou ancienne pour conclure à sa possible absence ou présence.

(6) *Site sans mobilier :*

le site s'est avéré stérile en vestiges archéologiques ou en mobilier ou bien il n'a finalement pas fait l'objet d'opération archéologique.

(7) *Site hors période :*

le contexte d'occupation du site n'est finalement pas compris dans la période XIIe-XVIe siècle.

La position d'un site dans le classement a parfois pu être mouvante au cours de notre travail d'inventaire. En effet, si un site pouvait être noté comme présence non précisée, mais probable, mais qu'un site à proximité, consulté après, en a de façon certaine ou probablement certaine, il a pu évoluer vers présence probable. De même, si un site est noté comme présence probable, mais qu'un site à proximité s'avère *a posteriori* en avoir de façon certaine ou probablement certaine et mentionne le premier comme point de comparaison, il a pu évoluer vers une classe plus certaine, etc. La consultation de certaines collections a également pu permettre de confirmer ou non la présence de Commingeaise en leur sein.

Une fois l'inventaire dressé, un choix raisonné des sites archéologiques à intégrer au corpus d'étude principal était possible, afin de répondre au mieux aux problématiques posées par la Commingeaise. Différents critères ont été pris en compte, le premier restant, en premier lieu, celui de la présence de Commingeaise au sein du mobilier céramique du site. En second lieu, l'indice de fiabilité précédemment établi devait être de 3/3 ou de 2/3 au minimum, impliquant la disponibilité de données archéologiques et céramologiques fiables<sup>236</sup>. Finalement, quatre sites ont été sélectionnés (Figure 9) : le Castel-Minier à Aulus-les-Bains (Ariège), le Muséum de Toulouse (Haute-Garonne), *Au Village* à Endoufielle (Gers) et la Maison de la Tour de Savoie à Aurignac (Haute-Garonne)<sup>237</sup>.

---

<sup>236</sup> Nous détaillons de façon plus approfondie les critères de sélection (qui reprennent ceux de l'indice de fiabilité décrit ci-dessus) des sites de notre corpus principal d'étude dans la partie II – *Corpus*, ci-dessous.

<sup>237</sup> Il s'agit respectivement des sites n°1, n°142, n°185 et n°42 de notre inventaire (Annexe 2).

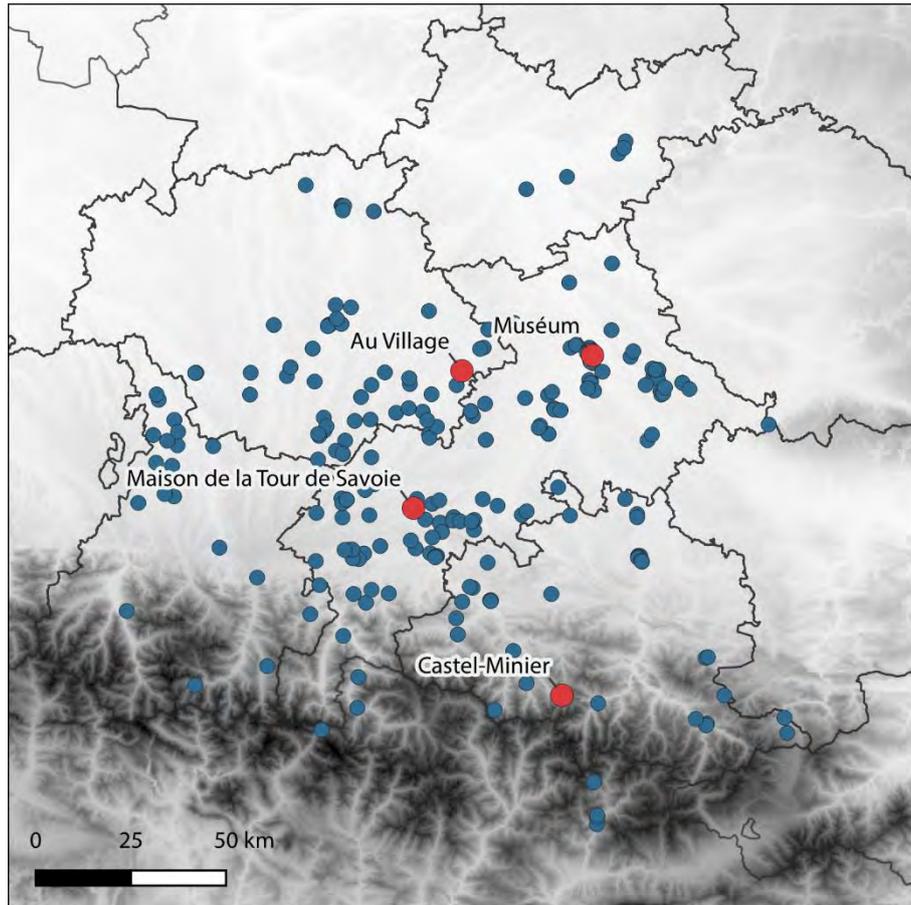


Figure 9 : Localisation des quatre sites de notre corpus d'étude principal parmi l'ensemble des sites consultés pour l'inventaire

## C. Étude céramique et reprise des données

### a. Enregistrement

Pour chacun des sites sélectionnés, l'étude des fragments de Commingeoise a débuté par leur enregistrement. De façon classique, cet inventaire a pris la forme à la fois d'une base de données Excel et de représentation par des dessins et des photographies normalisés.

#### i. Inventaire

Les différentes rubriques de notre inventaire nous ont permis d'enregistrer des données concernant le contexte, la description des céramiques, les quantifications qui en ont été tirées et les analyses supplémentaires éventuellement menées.

Afin de dresser l'inventaire des céramiques commingeoises d'un site, ont tout d'abord été récupérées les données et informations provenant des études précédemment menées<sup>238</sup>. Selon les sites, celles-ci prenaient la forme d'un simple décompte ou bien d'un inventaire détaillé accompagné de quantifications.

Tout en étant complétées le cas échéant, les données sont ensuite intégrées à la base de données. L'unité d'enregistrement de base est le tesson, ou le groupe de tessons remontés (le nombre de fragments obtenus après recollage – ou NRC – est notifié, si possible, après le nombre de restes – ou NR<sup>239</sup>). De même, des tessons jugés comme appartenant à un même individu qui ne remontent néanmoins pas entre eux sont enregistrés ensemble. Chaque unité stratigraphique (US) a été considérée l'une après l'autre, tout en effectuant des rapprochements inter-unités lorsque cela était envisageable. Ainsi, dans le cas où des recollages ont pu être faits entre tessons de deux ou plusieurs US différentes, une ligne d'enregistrement est spécialement créée.

La base de données est divisée en plusieurs rubriques contenant des informations de natures différentes. Elles concernent le contexte archéologique, la description du ou des tesson(s), le détail des quantifications, les références aux figures liées et le recours ou non à des études particulières.

Concernant le contexte de découverte, sont précisés : l'année de découverte (dans le cas d'une opération pluriannuelle), le numéro de l'unité stratigraphique, le secteur dont elle provient et le fait archéologique lui correspondant, sa datation et/ou phase chronologique (déterminées par l'équipe de fouille), et enfin tout élément de conditionnement ou d'individualisation du mobilier (tel que le numéro d'isolat, le code laboratoire ou bien le numéro de bac).

La description de l'élément indique sa position sur le pot (soit bord, fond, anse, etc., ou bien une combinaison de ces éléments ou encore « poterie archéologiquement complète » ou PAC), la présence d'un décor (et sa description), de traces de cuisson ou d'un dépôt, ainsi que les mesures du tesson/individu (diamètre ou autres dimensions pertinentes comme la largeur des anses). Cette rubrique enregistre de même le groupe technique (sous forme de code) auquel elle appartient, lorsque celui-ci a été défini. La rubrique descriptive se poursuit par la mention du type morphologique (forme) lorsqu'il est reconnu et/ou de la catégorie fonctionnelle auxquels appartiennent les tessons. Le code morphologique correspondant si celui-ci a été défini, ainsi que les codes éventuels du bord et/ou du fond sont ainsi précisés.

---

<sup>238</sup> Nous tenons à remercier pour cela Rémi Carme, Jean Catalo et Bernard Jolibert, qui ont accepté de nous transmettre les dessins et photographies déjà réalisées sur le mobilier céramique des sites étudiés, ainsi que leurs inventaires le cas échéant qui ont pu être repris.

<sup>239</sup> Pour la définition des termes de quantifications, voir la partie *Chapitre 1.3.C.c – Analyses quantitatives*, ci-dessous.

Les quantifications<sup>240</sup> regroupent la masse de l'élément enregistré, le nombre de restes (NR), le nombre de restes après collage (NRC) et le nombre minimum d'individus (NMI) correspondant, ainsi que ces mêmes mesures pour la totalité de l'US dont il provient. Des détails quantitatifs sont néanmoins précisés : s'il s'agit d'un nombre minimum d'individus calculé à partir d'un bord, d'un fond, d'un individu archéologiquement complet ou d'un élément atypique.

Enfin, sont également enregistrées les références iconographiques de chaque élément (numéros de minute, photographie et/ou planche), de même que le recours à des études spécialisées, telles que des analyses technologiques ou physico-chimiques. Dans le cas où un élément n'a pas fait l'objet d'une étude technologique approfondie, mais qu'il présente des marqueurs notables renvoyant à son façonnage, ceux-ci sont décrits dans la base. Une rubrique « observations » permet par ailleurs systématiquement d'enregistrer toute particularité significative.

A noter, que l'inventaire est revu au moins une fois afin d'une part de calculer les quantifications à l'échelle de l'unité stratigraphique, d'autre part d'indiquer les codes des formes, bords, fonds, pâtes lorsque les typologies ont été établies<sup>241</sup> et les références des planches.

## ii. Dessins et photographies

Cette phase d'enregistrement constitue les données primaires de la recherche et doit ainsi être complétée par des dessins et/ou photographies. Comme pour l'inventaire, nous avons pu acquérir l'iconographie déjà constituée par les précédents chercheurs et l'enrichir si nécessaire. L'objectif est d'obtenir les dessins<sup>242</sup> des individus les plus complets et des éléments de forme (essentiellement les bords) caractéristiques et représentatifs de l'ensemble du corpus. Une représentation graphique des marques ou décors particuliers a été également systématiquement réalisée, généralement à partir de photographies.

Notre démarche tendait vers l'exhaustivité dans la limite du temps alloué à chaque étude. Néanmoins, une difficulté importante repose dans la nature même de la Commingeaise. En effet, celle-ci semble à première vue très standardisée, tout en présentant des petites variations systématiques. Ainsi, tous les bords sont différents, la question était donc de saisir la limite entre une exhaustivité totale ou réfléchie.

De même, ont ensuite été photographiés les pièces les plus complètes et les éléments représentatifs, y compris les marques et décors, sous la forme de clichés des individus entiers

---

<sup>240</sup> Idem.

<sup>241</sup> Voir la partie *Chapitre 1.3.C.b – Etude typologique*, ci-dessous.

<sup>242</sup> Les normes utilisées pour les dessins céramiques sont celles extraites d'ARCELIN ET RIGOIR 1979.

ou en vues rapprochées. Une partie de l'enregistrement a également été réalisée par loupe binoculaire, afin de répertorier les types de pâtes ou bien les traces microscopiques<sup>243</sup>.

L'enregistrement ainsi réalisé de chaque corpus étudié est tributaire de l'observation minutieuse du corpus, tesson par tesson. La connaissance globale de l'ensemble qui en ressort permet d'établir une typologie des céramiques selon deux critères : les caractéristiques techniques et morphologiques des tessons.

### *b. Étude typologique*

L'étude typologique est l'approche céramologique la plus classique. « Classer » les pots selon leur morphologie et selon les matériaux ou les techniques utilisés pour leur façonnage (pâtes ou groupes techniques et chaînes opératoires) permet de reconnaître la présence d'un ou plusieurs types particuliers de production au sein d'un corpus. L'objectif est d'identifier des productions différentes et de les relier aux groupes sociaux qui les ont utilisées, voire aux ateliers qui les ont fabriquées. Lorsqu'elle est reliée à une chronologie (mise en place d'une typo-chronologie), l'étude typologique aide ainsi les archéologues à proposer des datations pour les vestiges mis au jour.

#### *i. Groupes techniques*

##### *\ Principe général*

La définition des groupes techniques, à partir de l'étude des pâtes céramiques, est la première analyse à réaliser sur un corpus céramique. Ces groupes permettent la distinction de différents types de production d'après l'observation macroscopique (d'abord à l'œil nu, puis éventuellement à l'aide d'une binoculaire) des caractéristiques techniques de leur pâte. Plusieurs critères sont observés et pris en compte pour leur définition. Il s'agit d'une part de l'aspect de la pâte et de ses inclusions, et d'autre part de l'atmosphère de cuisson, du traitement de surface et de la technique de façonnage.

Pour les inclusions, des critères à la fois de quantité et de taille sont considérés. Leur proportion au sein de la pâte est décrite grâce à une échelle telle que celle proposée dans l'ouvrage *Lexique et typologie des poteries*<sup>244</sup>. La pâte est qualifiée de sableuse, semi-fine ou fine selon que la part de dégraissant dépasse les 30%, est comprise entre 15 et 30% ou n'excède pas 15%. La taille des inclusions est classifiée également, le manuel de céramologie de

---

<sup>243</sup> Voir respectivement les parties Chapitre I.3.C.b.i – Groupes techniques et Chapitre I.3.C.d – Etude technologique, ci-dessous.

<sup>244</sup> Balfet, Fauvet-Berthelot et Monzon 1989, p. 51

Cambridge étant pris en référence<sup>245</sup> : elles sont très fines pour moins de 0,1 mm, fines de 0,1 à 0,25 mm, moyennes de 0,25 à 0,5 mm, grossières de 0,5 à 1 mm et très grossières pour plus de 1 mm. Si ces seules indications générales de taille et de quantité peuvent déjà être significatives, elles doivent être considérées pour chaque type d'inclusions dans la mesure du possible, la nature de celles-ci pouvant être identifiée à l'œil nu (c'est le cas par exemple du quartz ou du mica aisément reconnaissables) ou sous loupe binoculaire.

La matrice argileuse de la pâte, quant à elle, est essentiellement décrite par sa couleur, bien que sa finesse puisse parfois être précisée dans le cadre d'une observation sous loupe binoculaire (à savoir la présence ou absence de micro-inclusions).

Cette couleur permet l'interprétation d'un autre critère de définition des groupes techniques, le premier d'ordre technologique : l'atmosphère oxydante ou réductrice de la cuisson. Dans le premier cas, les oxydes de fer présents dans la pâte deviennent des oxydes ferriques plutôt rouges en présence d'oxygène, dans le second, ils deviennent des oxydes ferreux de couleur noire en cédant des molécules d'oxygène. Cette atmosphère ne doit pourtant pas constituer un marqueur absolument discriminant. En effet, selon la technique de cuisson employée, la position au sein du four ou foyer, un ou des passages au feu post-cuisson (volontaires ou accidentels) ou encore les conditions d'enfouissement des pots ou des tessons, ceux-ci peuvent subir une ou plusieurs oxydations ou réductions successives plus ou moins fortes, et présenter des coloris différents malgré une pâte identique, voire changer de couleur.

A ce stade d'une étude céramologique en contexte médiéval, le critère de la technique de façonnage se limite généralement à la distinction entre production « tournée » et production « modelée » (reconnues communément par la présence ou l'absence de stries de tournage sur la panse).

De même, le traitement de surface entre dans la définition classique des types de pâtes retrouvées dans un corpus. Il s'agit de mettre en évidence d'une part des traitements fonctionnels et/ou décoratifs tels qu'un polissage, une glaçure, un enfumage, etc., et d'autre part leur développement.

#### \ Particularité de la Commingeoise

C'est une fois les critères cités ci-dessus pris en compte que les groupes techniques peuvent être établis. Néanmoins, nous devons relever le caractère plus ou moins significatif de certains d'entre eux pour notre sujet d'étude et notre volonté de tenter de distinguer des sous-groupes éventuels. En effet, la Commingeoise constitue depuis longtemps un type céramique défini via ces critères<sup>246</sup>. En premier lieu, elle présente systématiquement un pourcentage très

---

<sup>245</sup> Orton, Tyers et Vince 1993, p. 240

<sup>246</sup> Voir la partie *Chapitre I.2.C – « L'invention » de la Commingeoise*, ci-dessus.

élevé d'inclusions dans sa pâte, les archéologues l'ont même décrite comme « sableuse ». En second lieu, la dichotomie entre céramiques « tournées » et « modelées » s'avère inopérante dans la mesure où la Commingeaise est systématiquement « modelée ». Enfin, le traitement de surface est à peine plus significatif, la surface de toutes les céramiques commingeaises retrouvées dans la région ayant cet aspect « rugueux » bien reconnaissable.

En regard de l'un des enjeux de ce travail de recherche – celui de déterminer si la définition typologique de la Commingeaise est réelle et homogène ou si elle devrait être plurielle, il convient par conséquent d'adapter cette méthodologie. Les proportions d'inclusions doivent être précisément relevées pour vérifier cette constante et l'analyse de leur taille et de leur nature est essentielle afin de distinguer d'éventuelles variations et donc sous-groupes. La même démarche doit être appliquée pour le traitement de surface. Pour finir, notre recherche inclut une approche technologique afin d'identifier précisément la ou les techniques de façonnage utilisée(s) pour la fabrication de la Commingeaise<sup>247</sup>.

Aussi, par une observation plus approfondie de l'ensemble des tessons de Commingeaise, nous avons tenté d'affiner la description de celle-ci au sein de chaque corpus étudié et de distinguer d'éventuels sous-groupes. La grande variété *des* pâtes commingeaises a finalement constitué une difficulté. En entrant dans les détails de tailles, couleurs et abondance d'inclusions, nous étions tentés de multiplier les sous-groupes. Chacun de ceux qui ont finalement été identifiés inclut certaines variations, notamment de teinte ou d'abondance des inclusions. Ils sont néanmoins décrits de façon à être les plus représentatifs possibles d'après la couleur de leur matrice argileuse, leurs inclusions, l'abondance de celles-ci exprimée par un ratio (matrice/inclusions) et la taille de leurs inclusions.

## ii. Typologie morphologique

L'approche typologique d'un corpus céramique passe par une seconde étape qui est celle d'un « classement » morphologique. Celui-ci consiste à reconnaître des formes particulières et répétitives de pots afin d'affiner la typologie par groupe technique et donc de préciser différentes productions.

Le corpus de chaque site est d'abord considéré individuellement, afin d'identifier les formes récurrentes. Celles-ci sont décrites précisément (forme ouverte ou fermée, morphologie du bord, du fond, des éléments rajoutés, gabarits) pour être ensuite rattachées à une forme type de la région, grâce aux typologies déjà établies<sup>248</sup>. Cette étape est réalisée à partir des pots complets ou quasi complets du corpus. En effet, la caractérisation scrupuleuse des détails morphologiques de chaque forme permet la seconde étape de l'étude typologique :

---

<sup>247</sup> Voir la partie *Chapitre 1.3.C.d – Etude technologique*, ci-dessous.

<sup>248</sup> Lassure et Villevall 1990 ; s. d.

l'assimilation de tous les éléments de pots isolés et fragmentaires à une forme type prédéfinie. Notons que nous avons fait le choix d'employer la terminologie céramique régionale de façon à maintenir une homogénéité avec les travaux auxquels succède cette recherche. Pour chaque nom régional, un rattachement à un nom plus générique est néanmoins proposé quand cela est possible.

Réactualiser les connaissances sur la typologie morphologique de la Commingeoise se fait ainsi sur deux niveaux de réflexion. Le premier, sur la base des formes complètes uniquement, permet d'établir les typologies sans *a priori*, à l'échelle intrasite. A partir des données obtenues, le second niveau rend possible la caractérisation des éléments isolés à l'échelle intrasite, mais également l'identification des tendances à l'échelle intersites.

### c. Analyses quantitatives

L'interprétation des typologies ainsi définies est possible grâce à l'étude quantitative qui les suit. La quantification est la méthode d'étude privilégiée des céramologues. Elle permet d'introduire une certaine objectivité dans l'interprétation d'un ensemble céramique en se basant sur des statistiques. « L'idée est d'obtenir une vision représentative de l'ensemble du mobilier archéologique »<sup>249</sup>. Aucune méthodologie prédéfinie ne fait encore consensus et n'est appliquée à tous les ensembles céramiques, quel que soit leur contexte chronologique ou géographique. C'est en réalité la méthode qui s'adapte au corpus<sup>250</sup>.

Deux types de dénombrement ont été utilisés pour cette recherche : le nombre de restes (NR) et le nombre minimum d'individus (NMI). Il s'agit en effet des dénombrements les plus courants et ceux qui ont été adoptés par les chercheurs qui nous ont précédés dans l'étude de certains corpus repris pour ce travail. Ces méthodes de quantification ont été appliquées au sein de chaque US en premier lieu. Cependant, des recoupements d'US ont été tentés et lorsqu'une connexion entre plusieurs d'entre elles a pu être établie par un ou plusieurs recollages, l'ensemble des US connectées est ensuite considéré afin de pondérer les quantifications si besoin.

#### i. Nombre de Restes

Le nombre de restes (ou NR) équivaut à compter le nombre de tessons retrouvés, avant qu'aucune opération de remontage ne soit menée. C'est un nombre brut, indépendant de toute interprétation qui prend en compte tous les tessons, y compris les plus petits. Dans le cas de fractures qui sont attestées comme récentes (casse lors de la fouille ou de la post-fouille), les tessons concernés sont comptabilisés pour un. Cette quantification en NR permet généralement

---

<sup>249</sup> GROS 2007, p. 255

<sup>250</sup> Pour différentes méthodes de quantification, voir CATHMA 1990 ; ARCELIN ET TUFFREAU-LIBRE 1998 ; HUSI 2001 ; GROS 2007

d'obtenir des ordres de grandeur pour les différentes productions, ainsi que de comprendre leur évolution dans le temps (apparition, disparition).

S'il s'agit du NR qui est utilisé pour nos analyses, dans notre inventaire, nous avons également indiqué le Nombre de Restes après Collages (NRC) qui, en comparaison avec le NR, peut donner une indication sur la fragmentation du corpus.

## ii. Nombre Minimum d'Individus

Le nombre minimum d'individus (ou NMI) « consiste à essayer d'estimer combien il existait au moins de récipients à partir des informations typologiques à notre disposition »<sup>251</sup>. Il est calculé à partir des pots (archéologiquement) complets et des éléments caractéristiques d'une même forme : un bord, un fond, une anse, un bec, etc. Une fois que tous les remontages et rapprochements sont réalisés, les bords et les fonds sont comptés séparément dans chaque US. Généralement, le nombre le plus élevé des deux est retenu pour le NMI. Cependant, les fonds de Commingeaise étant très irréguliers (d'après l'observation des pots les plus complets, la carène ne possède pas le même angle sur toute la circonférence du fond, ni même n'est située à la même hauteur), il est impossible d'être catégorique sur l'appartenance ou non de deux fragments de fond à un même individu, à l'inverse des bords. Ce sont uniquement ces derniers qui ont ainsi été pris en compte. Les tessons atypiques (comme un bec ou une anse) appartenant à une forme assurément distincte de celles représentées par des bords ou des individus complets sont aussi comptabilisés<sup>252</sup>.

En règle générale, ces quantifications doivent être menées indépendamment au sein de chaque groupe technique, ici les sous-groupes définis plus haut. Ainsi, si un groupe ne contient aucun élément caractéristique d'une forme et n'est représenté au sein de l'US que par des fragments de panse, l'ensemble de ces tessons devrait compter tout de même pour 1 dans le NMI. Néanmoins, dans le cas de notre étude où un seul type de production est considéré, la Commingeaise, qui est homogène malgré une certaine variation<sup>253</sup>, seuls les tessons représentant à eux seuls un sous-groupe se distinguant catégoriquement, par la nature et la couleur de leurs inclusions et de leur matrice, sont comptabilisés de la sorte. Nous craignons en effet une démultiplication irréaliste des individus alors que le NMI a pour objectif de donner une image plus concrète du corpus que le NR en approchant au plus près ce que pouvait être le vaisselier lors de son utilisation. C'est la quantification que nous utiliserons ici.

---

<sup>251</sup> Husi 2001, p. 5

<sup>252</sup> C'est le cas par exemple des anses en panier de cruche ou des becs pontés de pégau (voir les parties IV.1 – *Typologie de la Commingeaise* et III – *Analyse des corpus*, ci-dessous).

<sup>253</sup> Un exemple marquant est celui de la dourne de l'US 2215 du Castel-Minier (Annexe 4 – Pl. 31).

#### d. Étude technologique

« La technique est à la fois geste et outil, organisés en chaîne par une véritable syntaxe qui donne aux séries opératoires à la fois leur fixité et leur souplesse »<sup>254</sup>. C'est ainsi qu'André Leroi-Gourhan définit la chaîne opératoire, à savoir un processus constitué d'une succession d'opérations techniques dans un ordre fixe. L'étude technologique d'un pot a pour objectif de restituer cette chaîne opératoire dont les différentes étapes transforment progressivement la matière première, l'argile, en un produit fini, le pot. D'après le classement et la description de Valentine Roux<sup>255</sup>, ces étapes sont au nombre de huit : acquisition, transformation des matières premières, façonnage, finition, décor, traitement de surface, séchage et cuisson.

##### i. La chaîne opératoire de la céramique

L'acquisition des matières premières se fait généralement dans un rayon d'une dizaine de kilomètres autour du centre de production excepté si un transport à dos d'animal ou par l'eau est possible. L'extraction peut se faire en surface, en fosse, en galerie ou sous l'eau selon le mode de dépôt des argiles<sup>256</sup>.

Les matières premières, une fois acquises, peuvent être utilisées telles quelles si leurs propriétés physiques (malléabilité, plasticité, ténacité<sup>257</sup>) correspondent aux besoins du potier. Dans le cas contraire, ces derniers les transforment : c'est la préparation des matières premières. Cette amélioration se fait par le retrait ou l'ajout d'éléments (sable, chamotte, coquillages, etc.). Elle nécessite ensuite l'homogénéisation de la pâte par pétrissage ou malaxage.

Le façonnage d'un pot est divisé à deux sous-étapes, l'ébauche et le préformage. L'ébauche correspond à la production d'un volume creux et le préformage est la mise en forme de ce volume en un pot qui « présente les caractéristiques géométriques finales » souhaitées par le potier<sup>258</sup>. Différentes techniques d'ébauche et de préformage existent. Valentine Roux définit la technique comme « un ensemble [de] modalités physiques selon lesquelles la matière première est transformée » et elle établit une catégorisation selon cinq paramètres : la source d'énergie, le volume élémentaire, les forces appliquées, le type de pression et le degré d'hygrométrie<sup>259</sup>. La source d'énergie est le principal paramètre discriminant. Certaines techniques utilisent l'énergie cinétique rotative (ECR), c'est-à-dire une tournette ou un tour de

---

<sup>254</sup> LEROI-GOURHAN 1964, p. 164

<sup>255</sup> ROUX 2016

<sup>256</sup> *Ibid.*, p. 42

<sup>257</sup> *Ibid.*, p. 34-36

<sup>258</sup> *Ibid.*, p. 64-65

<sup>259</sup> *Ibid.*

potier<sup>260</sup>, d'autres non. Les techniques d'ébauche qui n'utilisent pas l'ECR sont le colombinage, le montage à la plaque, le modelage et le moulage. Le préformage sans ECR comprend les techniques de battage, raclage, martelage, repoussage ou encore rabotage. Le tournage est la seule technique d'ébauche avec ECR. Les ébauches réalisées sans ECR peuvent subir un préformage avec ECR. C'est le cas pour les techniques du colombinage au tour et du moulage au tour. Une ébauche avec ou sans ECR peut être préformée avec ECR par tournassage. L'énergie (cinétique rotative ou non) peut être appliquée sur une masse homogène ou bien sur des éléments assemblés (colombins, plaques). Le potier peut exercer une force par pression (continue ou discontinue) ou par percussion. Enfin, deux degrés d'hygrométrie de la pâte permettent son façonnage : l'état humide (la pâte est encore plastique) et l'état cuir (correspondant à une pâte ayant commencé à sécher, qui a donc perdu sa plasticité et ne peut plus être déformée sans casser, mais peut accepter les collages ou le retrait de copeaux).

L'étape suivante de la chaîne opératoire céramique est l'opération de finition qui régularise l'aspect extérieur des pots<sup>261</sup>. Elle impacte essentiellement la surface superficielle des parois et se décrit également en termes de degré d'hygrométrie et de types de pressions appliquées sur la pâte. Les techniques les plus répandues sont le lissage et le brossage.

Le décor et le traitement de surface ne sont pas systématiques et peuvent s'intégrer à différents moments au sein de la chaîne opératoire. Les techniques de décor sont variées, soit déposées en surface d'un pot (peinture), soit réalisées en creux et/ou relief. Valentine Roux décrit ces derniers en termes de degré d'hygrométrie, de principe d'application des forces (impression, incision, excision, éléments rapportés, modelage), de gestes continus ou discontinus et d'outils employés<sup>262</sup>. Les traitements de surface incluent des techniques par induction (glaçures, engobes, matière organique, enfumage) et par frottement (lustrage, doucissage, brunissage)<sup>263</sup>.

Le séchage et la cuisson terminent la chaîne opératoire. Le séchage doit être progressif pour éviter toute fissuration, notamment pour les pièces les plus épaisses<sup>264</sup>. C'est une phase délicate et cruciale pour une cuisson réussie. Cette dernière donne au produit fini ses caractéristiques définitives. Les paramètres de cuisson sont en effet décisifs dans l'acquisition par le pot céramique de ses propriétés physico-chimiques. Les variables comprennent la température, l'atmosphère et le temps de la cuisson. Une cuisson à une température allant au-delà de 400 °C à 650 °C transforme définitivement la pâte en céramique (synonyme de terre cuite) qui perd toute son eau et donc sa plasticité. À partir de 850-900 °C, la pâte peut commencer à se vitrifier et la vitrification peut être complète lorsque la température dépasse

---

<sup>260</sup> Ce qui différencie la tournette du tour est la vitesse de rotation. Lorsque que le tour est mis en rotation, il possède assez d'inertie pour conserver une certaine vitesse et permettre au potier de travailler, alors que la tournette est un moyen de faire tourner un pot, mais qui ne possède aucune ou très peu d'inertie.

<sup>261</sup> Roux 2016, p. 125

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 140

<sup>263</sup> *Ibid.*, p. 132

<sup>264</sup> *Ibid.*, p. 147

900-950 °C. La couleur d'une céramique constitue un bon indicateur de l'atmosphère – oxydante ou réductrice selon l'apport en oxygène – de la cuisson, la céramique présentant une couleur respectivement claire ou grise à noir<sup>265</sup>. L'étendue de cette coloration peut également nous renseigner sur les temps de cuisson<sup>266</sup>.

Ainsi, la chaîne opératoire de la céramique est un processus long et divisé en de nombreuses étapes. Dans le cadre de cette étude, ce sont essentiellement celles du façonnage et des finitions que nous allons aborder. En effet, l'acquisition des matières premières ne peut réellement être appréhendée sans site d'extraction, que nous ne connaissons pas pour la Commingeaise<sup>267</sup>. La transformation des matières premières ainsi que les techniques de séchage et de cuisson peuvent être abordées avec les méthodes d'étude que nous avons choisies, mais celles-ci n'ont pu être appliquées à l'ensemble des corpus étudiés. En revanche, le façonnage et les finitions sont des techniques accessibles par l'analyse macroscopique des pots archéologiques.

## ii. Méthodologie

### \ Étude macroscopique

Retrouver les techniques d'une chaîne opératoire, et en particulier celle du façonnage et des finitions, équivaut à rechercher les traces caractéristiques qu'elles ont laissées sur les pots<sup>268</sup>. L'examen macroscopique est ainsi la première analyse à mener lors d'une étude technologique. Les « macrotraces » sont étudiées à plusieurs échelles : à l'œil nu et à la loupe binoculaire (Tableau 2), à la fois sur les surfaces interne et externe du pot et sur la tranche observée en section radiale (structure interne). Différents marqueurs sont considérés, récapitulés dans la grille descriptive du Tableau 2 établie à partir de celle de Valentine Roux<sup>269</sup>.

Parmi ces marqueurs, ceux observables à l'œil nu témoignent des forces appliquées sur la pâte ainsi que des outils et gestes employés. Ceux qui sont observables sous loupe binoculaire renseignent sur les forces appliquées, le degré d'hygrométrie, les outils et la nature du matériau argileux<sup>270</sup>. Afin d'identifier les techniques de façonnage utilisées, les marqueurs ainsi reconnus doivent être confrontés à ceux d'un référentiel préexistant constitué d'éléments ethnographiques ou expérimentaux dont la chaîne opératoire est connue<sup>271</sup>.

---

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 150

<sup>266</sup> *Ibid.*, p. 248

<sup>267</sup> Celui-ci ou ceux-ci n'ont pas été localisés, ils peuvent par ailleurs avoir disparu, les gisements d'argile pouvant être épuisés par l'homme ou par des processus naturels.

<sup>268</sup> Livingstone Smith 2001, p. 111

<sup>269</sup> Roux 2016, p. 182, tableau 2.1.

<sup>270</sup> Roux 2016, p. 181

<sup>271</sup> L'ouvrage de Valentine Roux *Des céramiques et des Hommes* (Roux 2016) réunit l'ensemble des traits diagnostiques de chaque technique de façonnage connue.

Paramètres	Variables	
Relief	<b>Profil</b> (= épaisseur des parois) : - <u>régulier</u> ou - <u>irrégulier</u>	
	<b>Topographie</b> : - <u>régulière</u> , - <u>discontinue</u> ou - <u>irrégulière</u> (creux et saillies)	<b>Creux</b> : - <u>dépressions</u> , - <u>fissures</u> , - <u>crevasses</u> , - <u>craquelures</u> , - <u>empreintes</u> <b>Saillies</b> : - <u>concentriques</u> ou - <u>ponctuelles</u> : <i>bosses, surépaisseurs, crêtes et plis de compressions</i>
Mode de fracture	<b>Orientation</b> : - <u>préférentielle</u> ou - <u>aléatoire</u>	
	<b>Profil</b> : - <u>fractures droites</u> , - <u>en arc de cercle</u> (en U ou arrondies) ou - <u>en biseau</u> (interne ou externe)	
Surface	<b>Couleur</b> : - Atmosphère <u>oxydante</u> (couleur claire) ou <u>réductrice</u> (couleur sombre) ; - <u>Homogène</u> ou <u>hétérogène</u>	
	<b>Brillance</b> : - <u>mate</u> ou - <u>brillante</u> (degré de brillance et développement sur le récipient)	
	<b>Granularité</b> : - <u>Saillants</u> (= surface grumeleuse, grains à découvert ou recouverts partiellement ou en totalité), - <u>Flottants</u> , - <u>Insérés</u> , - <u>Micro-arrachements</u>	
	<b>Microtopographie</b> : état de la surface - <u>Lisse</u> (fluidifié ou compact), ou - <u>Irrégulier</u>	
	<b>Striation</b> :	<b>Dimensions</b> : - <u>Fines</u> , - <u>Grossières</u> , - <u>Sillons</u> (larges et profondes) <b>Disposition</b> : - <u>Régulière</u> , - <u>Erratique</u> ( <i>Orientation</i> : multidirectionnelle, verticale, horizontale, oblique ou concentrique ; <i>Organisation</i> : en bandes parallèles, subparallèles ou entrecroisées ; <i>Développement</i> : continu ou discontinu) <b>Microrelief (bord, fond)</b> : - <u>Fonds</u> : à surface fluidifiée ou compacte ; - <u>Bords</u> : Filetés, Nervurés, Empâtés, Festonnés, Ecaillés, (ou encore Indentés, Francs ou Diffus)
Traits décoratifs	<b>Morphologie</b> (technique, outils, gestes)	<b>Microrelief (bord, fond)</b> (état hygrométrique, étape de façonnage)
Tranche (section radiale)	<b>Couleur</b> : - <u>Marge externe</u> , - <u>Cœur</u> , - <u>Marge interne</u>	<b>Structure interne</b>
Dureté	Cassures <u>franches</u> ou <u>non franches</u>	

Tableau 2 : Grille descriptive des marqueurs observables à l'œil nu (sur fond blanc) ou à faible grossissement (sur fond gris), d'après Roux 2016.

L'identification des techniques utilisées par le potier n'est pourtant pas sans difficulté. D'une part, toute opération est susceptible de faire disparaître les traces de celle(s) qui la précède(nt) ; d'autre part, certains marqueurs sont équivoques : une technique peut laisser différents types de traces sur la pâte et plusieurs techniques peuvent créer une même trace ; enfin, l'état de conservation d'un pot peut rendre sa lecture technologique impossible<sup>272</sup>. De ce fait, seule une « combinatoire de traits »<sup>273</sup> diagnostiques est significative.

#### \ Expérimentations

Face à cette équivocité, une démarche expérimentale est intéressante. En effet, elle permet d'une part une meilleure compréhension de certains aspects techniques de la poterie, notamment une meilleure appréhension de macrotraces par rapport à une simple lecture de référentiels, qu'ils soient physiques ou documentaires. D'autre part, une telle démarche présente l'avantage de pouvoir constituer notre propre référentiel, adapté aux corpus céramiques étudiés, et ainsi tester le réalisme et la faisabilité de nos hypothèses de chaînes opératoires, voire proposer des explications à celles-ci. Dans notre cas (Annexe 8c), l'avantage principal était de pouvoir utiliser des pâtes céramiques s'approchant le plus possible de celles de la Commingeaise, céramique particulièrement dégraissée. La définition du protocole expérimental doit prendre en compte des conditions très strictes<sup>274</sup>, faisant varier un paramètre à la fois afin de révéler des traits diagnostiques univoques, en fonction de la problématique posée.

#### \ Echantillonnage et représentativité

Le corpus étudié pour une analyse technologique doit être numériquement important, réparti sur l'ensemble de l'aire d'étude, bien calé chronologiquement et doit documenter l'ensemble de la tranche chronologique considérée<sup>275</sup>. Dans le cadre de notre étude, les éléments les plus significatifs par leur conservation<sup>276</sup> de chaque site de notre corpus ont été sélectionnés pour une étude technologique approfondie. En effet, si l'ensemble des tessons a été observé systématiquement lors de l'inventaire et les macro-traces les plus évidentes enregistrées, l'analyse approfondie à l'œil nu et sous loupe binoculaire a porté sur un échantillon constitué des individus les plus complets et qui ont pu être attribués à une forme connue. Une forme complète est plus à même de nous informer sur l'ensemble de la chaîne opératoire, surtout si plusieurs techniques différentes ont été utilisées pour façonner le pot. De même, connaître

---

<sup>272</sup> *Ibid.*, p. 165

<sup>273</sup> *Ibid.*, p. 180

<sup>274</sup> *Ibid.*, p. 179

<sup>275</sup> ARD 2014, p. 37

<sup>276</sup> *Ibid.*, p. 40

l'emplacement du tesson sur le récipient complet est essentiel à la reconnaissance des traits diagnostiques et à leur interprétation en matière de technique.

#### *e. Analyses physico-chimiques*

L'appréciation de l'échelle macroscopique constitue la première étape nécessaire et systématique d'une étude céramologique. Elle permet de poser une première base, des hypothèses sur l'existence de différents types de production qui peuvent par la suite être testées par des analyses physico-chimiques afin de suivre une démarche « d'approche globale »<sup>277</sup> de la céramique. La répartition des tessons dans des groupes techniques et la définition de ceux-ci par observation à l'œil nu ou à la loupe binoculaire est notamment sujette à l'appréciation de celui qui les a en main. Pour dépasser ce biais et entrer dans une caractérisation plus précise de la Commingeaise, il est possible de considérer l'échelle microscopique qui a ainsi ponctuellement été intégrée à notre méthodologie. Ce changement de perspective permet par ailleurs de compléter les données technologiques pour aborder la chaîne opératoire d'une production.

L'archéométrie s'intéresse à la matière première des vestiges archéologiques en complément de l'approche historique et archéologique. Elle étudie les matériaux à l'aide de techniques analytiques physico-chimiques, en faisant appel si besoin à d'autres disciplines comme la minéralogie, la géologie ou la biologie qui permettent d'accéder à des données sur leur formation, leur transformation et leur utilisation<sup>278</sup>. Elle répond essentiellement à des objectifs de caractérisation et de datation.

Si l'étude archéométrique des céramiques en contexte archéologique est quasi systématique dans certaines régions de France et que plusieurs laboratoires du CNRS se consacrent aujourd'hui à ces méthodes<sup>279</sup>, les analyses pétrographiques et chimiques tardent à se développer dans notre région de recherche. L'introduction de ces méthodes pourrait ainsi constituer un moyen de combler ce décalage et de marquer la nécessité de regrouper différentes approches de la céramique afin d'en renouveler la vision typologique actuelle.

Une étude pétrographique passe par la constitution de lames minces d'un échantillon de céramiques et leurs descriptions. L'objectif est d'enregistrer de façon systématique et standardisée toutes les observations faites au microscope polarisant afin que la lame mince puisse être visualisée par n'importe quel lecteur. Après avoir défini la méthode d'acquisition de la lame mince (section radiale, transversale ou d'orientation inconnue, partielle ou complète), cette description considère la microstructure des différents composants de la pâte

---

<sup>277</sup> Livingstone Smith 2007, p. 4

<sup>278</sup> Regert, Guerra et Reiche 2006, p. 1

<sup>279</sup> C'est par exemple le cas du laboratoire ArAr de Lyon, de l'IRAMAT-CRP2A de Bordeaux ou encore du CRAHAM de Caen.

céramique (masse fine, fraction grossière et porosité)<sup>280</sup>. Ces données doivent ensuite être traitées et analysées.

En ce qui concerne les analyses élémentaires, la méthode choisie est celle de la spectrométrie de fluorescence des rayons X, aussi appelée fluorescence X ou ED-XRF (pour X-ray fluorescence – energy dispersive). Révélant la composition chimique élémentaire d'un échantillon, c'est une analyse à la fois qualitative et quantitative qui permet de caractériser les pâtes céramiques et distinguer d'éventuelles productions différentes. Des interprétations sur l'origine de ces pâtes peuvent également être faites. Différents groupes chimiques sont en effet susceptibles de représenter soit des sources en matières premières géographiquement limitées<sup>281</sup>, soit différentes recettes de préparation de pâtes.

L'interprétation des données élémentaires fait appel à un traitement statistique. Nous avons choisi d'utiliser tout d'abord une analyse bivariée avec matrice de corrélation<sup>282</sup> et graphiques à deux variables afin de déterminer la corrélation entre les différents éléments et s'ils permettaient de distinguer différents groupes. Néanmoins, si de nombreuses variables existent dans un jeu de données, leur degré de corrélation peut être plus complexe que ce qu'une analyse bivariée est capable de démontrer, même si cette méthode permet de premières interprétations. Ainsi, il est possible de conjecturer de l'existence de groupes différents au sein d'un corpus donné grâce à l'application de méthodes de traitement de données multivariées. Nous avons choisi l'analyse en composantes principales (ACP) qui transforme les variables (ici les concentrations élémentaires) en un nouvel ensemble plus petit de variables par ailleurs non corrélées et synthétise les résultats dans l'espace réduit d'un plan<sup>283</sup>. Cette méthode permet à la fois de distinguer des groupes différents d'individus au sein d'un jeu de données indifférenciées et de déterminer les liens entre variables (corrélation des éléments)<sup>284</sup>. De façon générale, les différences de composition entre individus sont susceptibles d'être plus grandes entre des individus de groupes différents qu'entre individus du même groupe. Ainsi, différents groupes sont identifiables par des nuages de points distincts sur les repères formés par les composantes principales.

---

<sup>280</sup> L'objectif est de caractériser les *pétrofabriques* et *pétrofaciès* de la céramique étudiée, c'est-à-dire « l'organisation multiscalaire de la masse fine et l'agencement des constituants grossiers au sein de la masse fine » et « l'ensemble des caractères pétrographiques, minéralogiques et granulométriques des constituants grossiers et des caractères minéralogiques de la masse fine » (Roux 2016, p. 167).

<sup>281</sup> Cette ambition se heurte néanmoins à cette difficulté inhérente à la céramique qui, du fait des préparations que subit sa pâte, possède une composition élémentaire rarement, voire jamais identique à celle de ses matières premières.

<sup>282</sup> Boulet et Roger 2016, p. 6

<sup>283</sup> La méthode utilisée se base notamment sur un texte standard qui a été développé par Hector Neff au sein du laboratoire d'archéométrie de l'Université du Missouri (Columbia MO, Etats-Unis) dans les années 1980-1990. Il a depuis été révisé et développé notamment par Hector Neff, Micheal Glascock et Robert J. Speakman et a été publié sous diverses formes dans plus de 300 mémoires, thèses et publications évaluées par des pairs. Il est utilisé ici avec la permission de Robert J. Speakman.

<sup>284</sup> PREYS 2016, p. 4

#### D. Conclusion : adaptabilité de la méthodologie

Une fois la méthodologie mise en place, le choix et l'enchaînement des différentes approches dépendent de chaque corpus étudié, de son état de conservation et d'étude au moment de sa prise en compte pour ce travail, ainsi que du temps dont nous avons disposé pour le considérer. Afin d'homogénéiser les données, des ajustements ont été réalisés.

En ce qui concerne l'enregistrement des fragments de Commingeoise, les données disponibles prenaient, selon les sites, la forme d'un simple décompte ou bien d'un inventaire détaillé accompagné de quantifications. La reprise de ces données s'est ainsi déroulée différemment.

Pour le Castel-Minier d'Aulus-les-Bains (Ariège), nous avons à notre disposition les inventaires céramiques dressés à l'occasion de chaque campagne annuelle de fouille, ainsi que l'inventaire des Commingeoses considérées lors de notre précédent mémoire<sup>285</sup>. Ce dernier possédait déjà le format souhaité pour notre travail. Il a donc été repris, légèrement adapté. Les nouvelles données concernant les Commingeoses issues des dernières opérations archéologiques (de 2017 à 2021) y ont été injectées<sup>286</sup>. La documentation iconographique (photographies et dessins exhaustifs) a également pu être récupérée telle qu'elle avait été produite chaque année depuis 2015 par nos soins, afin de monter les planches céramologiques d'après un classement typologique<sup>287</sup>.

Rémi Carne nous a transmis ses données brutes d'inventaire céramologique réalisé pour l'opération de fouille du Muséum de Toulouse<sup>288</sup>. Sous forme de tableur Excel tiré d'un système de gestion de base de données, elles ont facilement pu être retravaillées pour en extraire la seule Commingeoise et se conformer à notre propre base de données, l'enregistrement d'origine ayant été réalisé par individus ou lots de tessons selon la même organisation<sup>289</sup>. Une fois celle-ci propre et munie des données de Rémi Carne que nous souhaitions conserver (isolat, fait, US, groupe technique, typologie, forme, usage, bord, NR, NMI), nous avons pu la compléter lors de la consultation du mobilier. Les pots commingeois les plus complets avaient été dessinés par Rémi Carne qui nous a confié ses fichiers originaux. Ces représentations ont ainsi pu être intégrées directement à nos planches (organisées typologiquement) et complétées par de nouveaux dessins et des photographies<sup>290</sup>.

De la même façon, les données originelles concernant la céramique du site *Au Village* d'Endoufielle nous ont été communiquées par Jean Catalo<sup>291</sup>. Elles prenaient la forme d'un

---

<sup>285</sup> GERAUD 2017a

<sup>286</sup> Annexe 3 : Inventaire céramique du Castel-Minier.

<sup>287</sup> Annexe 4 : Pl. 6-35

<sup>288</sup> Nous le remercions une nouvelle fois ici pour cette transmission et l'aide qu'il a pu nous apporter.

<sup>289</sup> Annexe 3 : Inventaire céramique du Muséum de Toulouse.

<sup>290</sup> Annexe 4 : Pl. 36-47

<sup>291</sup> Nous le remercions également pour cette transmission et toutes les discussions qui l'ont suivie.

tableur Excel composé de petits tableaux d'inventaires par structure ou par unité stratigraphique. Les lots de Commingeaise en ont été extraits et ils ont servi de base lors de la consultation du mobilier pour remplir notre base de données qui reprend certaines des informations (groupe technique, NR, NMI, isolat) enregistrées par Jean Catalo<sup>292</sup>. Celui-ci nous a transmis les fichiers de ses photographies et des dessins réalisés par Sophie Cornardeau<sup>293</sup> qui ont été inclus sur nos planches céramiques classées typologiquement aux côtés de ceux que nous avons réalisés nous-mêmes<sup>294</sup>.

Enfin, le mobilier céramique issu de la fouille de la Maison de la Tour de Savoie à Aurignac avait fait l'objet d'un décompte par Bernard Jolibert dans son rapport de 2004<sup>295</sup> et au sein d'un tableau fourni sur papier<sup>296</sup>. Dans le cadre de notre travail, son enregistrement a ainsi été initié de zéro directement sur notre base de données<sup>297</sup>. Si une grande partie du corpus céramique du site a été inventoriée<sup>298</sup>, seuls les lots choisis pour notre analyse ont été repris pour y appliquer les codes typologiques établis. Dans un souci d'exhaustivité, l'ensemble des formes céramiques et des éléments caractéristiques ont été dessinés et photographiés, bien que seuls ceux des lots analysés soient représentés dans ce manuscrit<sup>299</sup>.

Une homogénéisation des données a été nécessaire entre les quatre inventaires obtenus. En effet, pour les sites du Muséum de Toulouse et *Au Village* d'Endoufielle, les méthodes de quantifications des céramologues ne correspondaient pas exactement à la nôtre<sup>300</sup>. Si leurs résultats sont indiqués dans nos bases de données, nous indiquons également nos propres quantifications. Pour le Castel-Minier et la Maison de la Tour de Savoie, nous avons directement mis en place notre méthodologie.

En ce qui concerne les analyses parallèles à l'étude céramologique classique, l'approche technologique a pu être menée sur les quatre corpus considérés sous la forme de l'enregistrement d'une fiche technologique par pot échantillonné<sup>301</sup>. Les méthodes archéométriques choisies pour approfondir certaines problématiques n'ont en revanche été mises en œuvre que pour un seul site, le Castel-Minier (Annexe 9), faute de temps, mais l'échantillonnage des trois autres corpus est d'ores et déjà réalisé dans la perspective de pouvoir les appliquer à l'ensemble des sites choisis.

---

<sup>292</sup> Annexe 3 : Inventaire céramique du site *Au Village* d'Endoufielle.

<sup>293</sup> Nous remercions Sophie Cornardeau d'avoir accepté l'utilisation de ses dessins.

<sup>294</sup> Annexe 4 : Pl.48-61

<sup>295</sup> Jolibert 2004

<sup>296</sup> Nous souhaitons remercier encore une fois Bernard Jolibert pour avoir accepté de nous confier ses données et de les discuter avec nous.

<sup>297</sup> Annexe 3 : Inventaire céramique de la Maison de la Tour de Savoie d'Aurignac.

<sup>298</sup> Les céramiques des zones A et D n'ont pas été inventoriées, seules celles des zones B et C l'ont été (voir la partie III.4 – *La Maison de la Tour de Savoie* dans le chapitre III – *Analyse des corpus*, ci-dessous).

<sup>299</sup> Annexe 4 : Pl.62-88

<sup>300</sup> Tous deux ne comptabilisent par exemple que les bords pour quantifier le NMI.

<sup>301</sup> Annexe 8b

## Chapitre II. Corpus

### 1. Critères de définition

Afin de répondre aux problématiques posées par la Commingeoise, un corpus d'étude d'un nombre limité de sites devait être constitué. La première étape a donc été de dresser un inventaire de sites à interroger. Ce travail avait pour objectif, d'une part, de permettre la sélection des sites de notre corpus à partir de critères objectifs et de préciser, d'autre part, les limites de diffusion de la Commingeoise à l'échelle régionale, celles-ci pouvant également constituer un facteur de sélection.

#### A. Diffusion et répartition régionale de la Commingeoise

##### *a. Résultats de l'inventaire*

Au terme actuel de ce travail, parmi les 261 sites consultés (Figure 8 et Annexes 1 et 2), nous en avons inventorié 74 sans Commingeoise, 106 au sein desquels elle a été détectée de façon probable (43), probablement certaine (49) et certaine (14), huit sites pour lesquels il est difficile de confirmer sa présence, 40 dont les données ne permettent aucune affirmation, 21 dont l'occupation s'est révélée chronologiquement trop ancienne ou récente pour notre propos et 12 derniers sites n'ayant fourni aucun mobilier (Figure 10).

In fine, ce sont 137 sites — voire 180 avec les « Présence probable » — qui présentent un degré de certitude suffisant pour être considérés dans notre analyse (Figure 11). Si c'est parmi eux qu'ont pu être sélectionnés ceux qui seraient utilisés dans le cadre d'une étude plus poussée de leur mobilier (afin d'opérer des zooms et ainsi répondre au mieux aux problématiques posées par la Commingeoise), c'est aussi à partir de ce corpus global de sites qu'une analyse de

dispersion de cette céramique a pu être menée (dans l'objectif de dresser une carte plus précise de la diffusion de cette production).

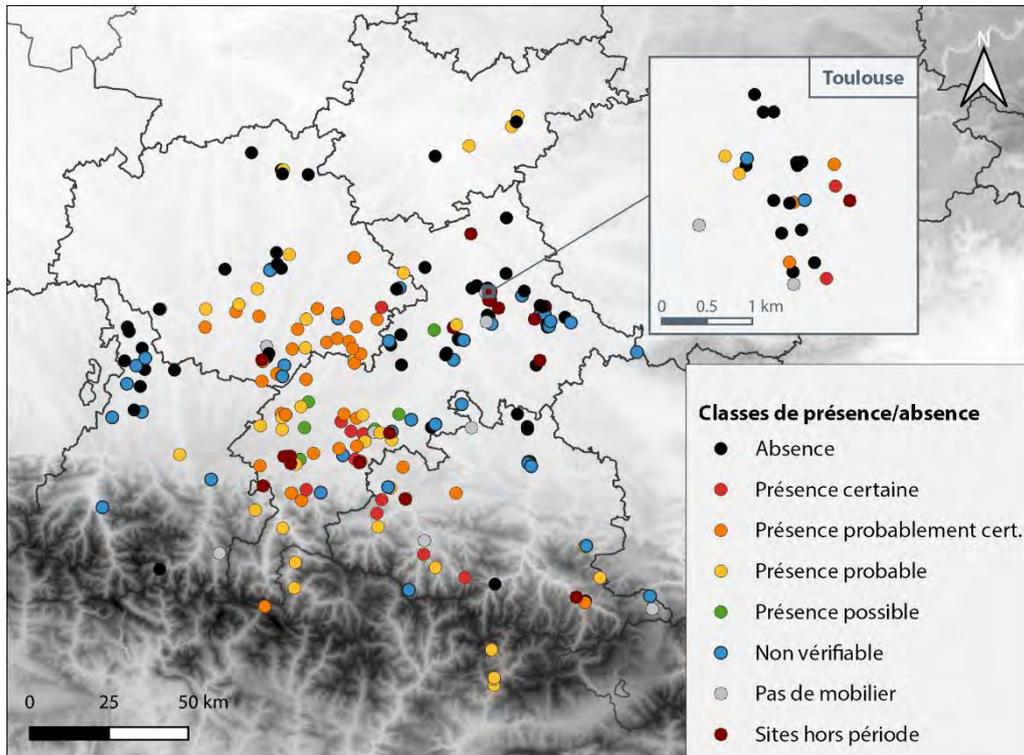


Figure 10 : Sites consultés pour l'inventaire et classés selon la présence ou absence de Commingeoise.

### b. Limites de diffusion

Ces sites-là nous permettent ainsi et en premier lieu d'affiner l'aire de diffusion de la Commingeoise (Figure 11). Nous pouvons en effet observer la nette présence de cette céramique dans les secteurs qui lui sont classiquement associés : le sud du Gers, la moitié sud de la Haute-Garonne et l'ouest de l'Ariège, qui ne comportent aucun site sans Commingeoise, à seulement trois exceptions près<sup>302</sup>. Se dessine un véritable axe nord-nord-ouest et sud-sud-est de diffusion, alors que les limites de celle-ci se précisent grâce aux sites dont l'absence est certaine (en noir), les plus marquées se situant à l'ouest, au nord et au nord-est.

À l'ouest tout d'abord, les Hautes-Pyrénées ne fournissent que peu de sites. La documentation est en effet encore relativement peu fournie pour ce département, peut-être en partie en raison de la nature de l'occupation médiévale de ce secteur<sup>303</sup>. Néanmoins, malgré un

<sup>302</sup> Il s'agit de trois opérations anciennes sur les mottes de Masseube (Annexes 1 et 2 : sites n° 174 et 194) et l'église Saint-Victor de Montesquieu-Volvestre (n° 90). Les deux premiers ont cependant une datation très haute (XIème-XIIIème siècles) et le troisième à un indice de sûreté très faible (0).

<sup>303</sup> BARBIER et BOCCACINO (dir.) 1994 relèvent notamment une « absence de site sur le plateau de Lannemezan peut-être due à une occupation partielle du sol et un habitat regroupé ».

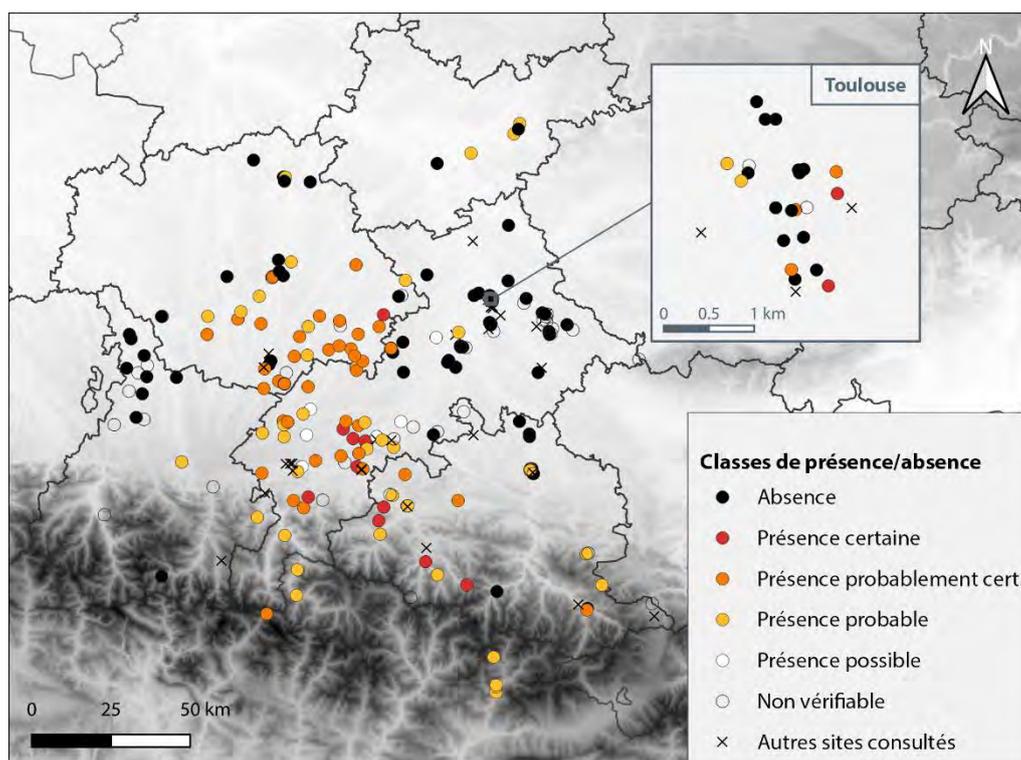


Figure 11 : Sites consultés pour l'inventaire dont le degré de certitude est suffisant pour analyser la présence ou absence de Commingeoise.

hiatus certain sur l'est et le sud du département 65, les sites consultés commencent à tracer une limite occidentale à la diffusion de la Commingeoise. Celle-ci en est en effet absente d'une large majorité (neuf sites), alors que les seuls sites du département où elle semble présente n'en ont livré que quelques tessons<sup>304</sup>. Le département constitue bien une marge à la diffusion de la Commingeoise, même s'il est difficile de la situer réellement avec précision.

En remontant vers le nord et vers le Gers, la délimitation définie par les sites haut-pyrénéens se poursuit et semble progressivement s'orienter vers l'est. Sur les 45 sites gersois consultés dans la moitié sud du département, neuf n'ont fourni aucune Commingeoise, dont sept qui poursuivent la courbe amorcée à la frontière avec les Hautes-Pyrénées. Au-delà, la Commingeoise n'est représentée que par quelques tessons au sein d'un unique site<sup>305</sup> parmi ceux intégrés à notre inventaire.

Si nous continuons à contourner le cœur de la diffusion vers l'est et la Haute-Garonne (qui est de loin la circonscription à la documentation la plus prolifique avec 140 sites qui ont

<sup>304</sup> Il s'agit de l'Abbaye de l'Escaladieu à Bonnemazon (n° 212) et de l'église Saint-Martin d'Ourde (n° 260) qui ont chacune un indice de sûreté de 1/3. La première a été sondée plusieurs fois entre 1963 et 1992. Seule l'opération originale des années 1960 (PLATT 1971) a révélé une quantité importante de mobilier *a priori* médiéval en place, mais pour lequel les informations disponibles sont relativement limitées ou trop générales. Les suivantes (VIDAILLET 1987 ; VIDAILLET ET JOLIBERT 1992a ; VIDAILLET ET JOLIBERT 1992b) ont découvert essentiellement du mobilier dans des niveaux d'occupation moderne, les céramiques médiévales y sont rares. Le second site n'a fourni que 13 tessons pour une occupation longue de trois siècles, du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle (fouille Inrap, communication personnelle de Jean Catalo).

<sup>305</sup> Il s'agit de deux tessons retrouvés lors d'un diagnostic Inrap rue Victor Hugo à Lectoure (n° 189).

pu être consultés), une frontière de diffusion plus marquée encore apparaît avec la totalité des 40 sites sans Commingeaise du département répartis sur sa vaste moitié nord, à une unique exception près déjà citée précédemment<sup>306</sup>. La céramique a été découverte au sein de seulement 10 sites de cette partie septentrionale du département. En opposition aux 39 de la moitié sud où elle est bien présente, cela semble constituer des exceptions.

Vers l'est et le sud de la zone de diffusion maximale, les limites sont moins tangibles. En Ariège, département pour lequel la documentation est beaucoup moins riche, la courbe amorcée dans les Hautes-Pyrénées semble se poursuivre au nord du département via la vallée de l'Ariège avec sept sites sans Commingeaise contre un seul avec quelques tessons<sup>307</sup>. Un huitième site catégorisé par l'absence de Commingeaise et bien plus méridional paraît également s'aligner avec cette délimitation<sup>308</sup>. Néanmoins, l'est du département comprend, parmi les quatre sites consultés qui ont fourni des données, trois lieux qui ont révélé de la Commingeaise, même en faible proportion<sup>309</sup>.

En ce qui concerne le Sud et les Pyrénées espagnoles et andorranes, face à une difficulté d'accéder facilement à la bibliographie, nous avons procédé à des sondages bibliographiques via des contacts avec des archéologues de ces régions<sup>310</sup>. Ceux-ci nous ont ainsi adressé les sites au sein desquels des tessons de Commingeaise ont pu être repérés. Ils sont généralement peu nombreux, ce qui nous pousse à considérer les Pyrénées comme une zone où la Commingeaise semble être marginale.

Finalement, il existe un fort hiatus documentaire et les données sont moins probantes dans certains secteurs. Cela crée des couloirs où il est plus difficile d'établir précisément la diffusion. Néanmoins, il est possible de préciser ses limites déjà perçues dans l'historiographie. Certains sites au sein desquels les données n'étaient pas suffisantes pour se prononcer sur l'absence réelle de Commingeaise dans leur corpus (en bleu sur la Figure 10) semblent sans trop de doute pouvoir renforcer ces éléments. Nous voyons ci-dessous que le critère de proportion nous permet par ailleurs d'étayer ces éléments.

### *c. Répartition de la Commingeaise*

Afin de tester le degré d'implantation de la Commingeaise au sein de chaque site et plus largement sur l'ensemble de son aire de diffusion, nous avons considéré la proportion de cette

---

<sup>306</sup> Il s'agit de l'église Saint-Victor de Montesquieu-Volvestre (n° 90).

<sup>307</sup> Ceux-ci ont été retrouvés lors de la fouille d'un four de potier, dans le Centre-Ville de Pamiers (n° 21).

<sup>308</sup> Il s'agit du site de Montréal-de-Sos à Auzat (n° 234).

<sup>309</sup> Le Castel Mau d'Aix-les-Thermes (n° 3) a révélé un seul tesson sur un lot de plusieurs centaines, alors que 58 tessons ont été découverts au sein du corpus conséquent (plus de 60000 restes) de Montségur (n° 14). Au Castell de Montailou (n° 13), Jean-Paul Cazes a identifié la Commingeaise en proportion très minime (communication personnelle).

<sup>310</sup> Nous adressons ici nos remerciements à Olivier Codina et Abel Fortó García, ainsi qu'à Elisa Ros Barbosa et Stéphane Piques, la première ayant accueilli ce dernier au sein du dépôt du Service du Patrimoine du Conselh Generau d'Aran, dans le cadre du PCR CeMMPy.

production dans les corpus céramiques inventoriés. Grâce aux données disponibles dans la bibliographie<sup>311</sup>, il était possible de considérer le pourcentage sur le NMI<sup>312</sup> de 14 sites — huit de façon certaine (indice de sûreté de 3 ou 2) et sept avec un degré de fiabilité moindre (indice de 1 à 0), ainsi que celui sur le NR de 54 sites — 24 pour lesquels la donnée est sûre, 30 avec un plus faible indice.

Le NMI étant souvent plus réaliste que le NR pour étudier un corpus céramique, nous souhaitons l'utiliser pour l'analyse de la répartition de la Commingeoise à l'échelle régionale. Néanmoins, au-delà du fait que 14 soit un nombre relativement petit pour être statistiquement valable, la comparaison entre les %NMI et les %NR a démontré qu'ils ne faisaient que peu varier les résultats obtenus. En effet, nous avons réparti les pourcentages de Commingeoise en dix classes (de 0,01 % à 9,99 %, de 10 % à 19,99 %, de 20 % à 29,99 %, etc.). Huit sites pour lesquels nous avons les deux taux se voient dispersés dans la même classe de proportion quelque soit la donnée utilisée<sup>313</sup> et cinq varient d'une seule classe (ce sont des sites dont le corpus fait moins de 200 restes)<sup>314</sup>. Une seule fois, la différence particulièrement marquée entre les deux taux classe un site dans deux classes éloignées, il s'agit également d'un lot céramique peu important<sup>315</sup>. En conséquence, le taux sur le NMI ne semble pas apporter d'information supplémentaire par rapport à celui sur le NR. Par ailleurs, la méthode de calcul du NMI peut varier selon les publications, alors que le NR est généralement comptabilisé de la même façon. Il est ainsi quasi systématiquement utilisé dans les rapports d'opération et facilement comparable.

Finalement, le %NR de Commingeoise de 54 sites pouvait être utilisé. Nous avons fait le choix d'intégrer à cette analyse un dernier corpus en extrapolant son %NR à partir de son %NMI. En effet, la publication du sondage du palais épiscopal d'Alan (site n° 39) révèle la découverte de trois poteries, dont au moins une est mentionnée comme « très fragmentée », mais sans précision sur le NR exact. Ces trois poteries étant des Commingeaises, le %NMI équivaut à 100 % et nous estimons que c'est également le cas pour le %NR. Malgré un indice de sûreté nul, notamment en raison du corpus extrêmement limité, la localisation du site dans le secteur des plus hauts pourcentages de Commingeoise semble nous permettre de dépasser cette faible fiabilité.

---

<sup>311</sup> Voir la fin de la sous-partie II.3.B.a – Consultation et enregistrement des sites, ci-dessus.

<sup>312</sup> Ce pourcentage sur le NMI est par la suite abrégé « %NMI », alors que celui sur le NR l'est « %NR ».

<sup>313</sup> Il s'agit du Castel-Minier d'Aulus-les-Bains (site n° 1), de la Maison de la Tour de Savoie (n° 42), du Castet d'Izaut-de-l'Hôtel (n° 57), de Pentens à Martres-Tolosane (n° 80), du Muséum de Toulouse (n° 142), des Pénitents Blancs à Toulouse (n° 143), de la Place des Chevaliers d'Antras de Marciac (n° 172) et du Parc du château de Saint-Blancard (n° 201).

<sup>314</sup> Il s'agit du Centre-Ville de Pamiers (n° 21) qui passe de 4 %NR à 14 %NMI, du château de Garrané (n° 175) qui passe de 72 %NR à 80 %NMI, de la Rue de Lorraine à Auch (n° 177) qui passe de 22 %NR à 16 %NMI, du Chemin de Ronde à Marciac (n° 206) qui passe de 24 %NR à 33 %NMI et des Parlettes à Bioule (n° 225) qui passe de 19 %NR à 6 %NMI.

<sup>315</sup> Au Barry à Touget (n° 207), le taux passe de 1 %NR à 20 %NMI sur un lot de seulement 80 restes pour cinq individus, provenant d'un remblai ayant potentiellement une position redistributionnelle (GARDES 2018).

Parmi les 55 proportions utilisées (Figure 12 et Annexe 1c), certaines possèdent un indice de fiabilité moins important<sup>316</sup>. Ce sont généralement celles calculées sur des lots relativement petits (entre 100 et 200 tessons), ainsi que celles qui ont été attribuées arbitrairement sur des données non chiffrées<sup>317</sup>. La prise en compte de l'ensemble de ces deux jeux de données permet néanmoins une meilleure répartition des sites sur l'ensemble de l'aire de diffusion. Pour discuter des proportions de Commingeaise au sein des corpus céramiques, nous avons ainsi 129 sites en comprenant les 74 dont elle est absente.

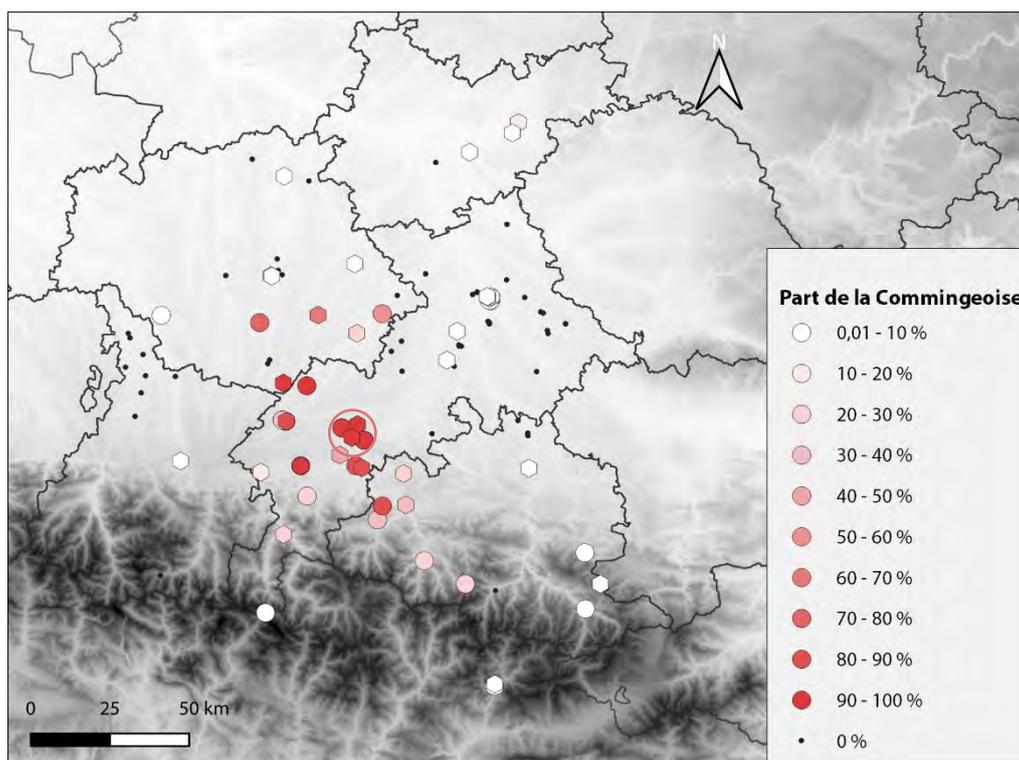


Figure 12 : Représentation des proportions de Commingeaise au sein du corpus céramique total des sites pour lesquels les données sont disponibles.

Dix sites comprennent plus de 90 % de Commingeaise au sein de leur corpus céramique. Six d'entre eux sont localisés dans un rayon de 8 km, sur quatre communes limitrophes (dans le cercle sur la Figure 12)<sup>318</sup>. Les quatre autres sont éloignés d'une vingtaine de kilomètres (entre 17 et 24 km)<sup>319</sup>. Si nous prenons cette zone resserrée comme point de repère, c'est aussi dans ce rayon de 25 km environ à vol d'oiseau que tous les sites qui possèdent une proportion

<sup>316</sup> Celles-ci sont figurées sous forme d'hexagones sur la Figure 12.

<sup>317</sup> Voir la fin de la sous-partie I.3.B.a – Consultation et enregistrement des sites, ci-dessus.

<sup>318</sup> Il s'agit des sites du Palais épiscopal d'Alan (n° 39), du château et de la Maison de la Tour de Savoie d'Aurignac (n° 41 et 42), de la Métairie de Darrée du Fréchet (n° 70) et de Pentens et du Bois Cauban à Martres-Tolosane qui se situent en réalité sur deux secteurs de la même carrière (n° 80 et 81).

<sup>319</sup> Ce sont les sites du Parc du château de Saint-Blancard (n° 201), du Cloître et de l'Ancien presbytère de Saint-Gaudens (n° 112 et 113) et du Castrum de Saint-Ferréol-de-Comminges (n° 111).

de plus de 80 % de Commingeoise se situent<sup>320</sup>. Les trois en possédant entre 60 et 80 % sont éloignés d'au moins 20 km pour l'un et jusqu'à 35 km pour les deux autres<sup>321</sup>. Si le seul pour lequel nous avons une proportion entre 40 et 50 % (il n'y en a pas entre 50 et 60 %) se situe à moins de 10 km, ceux entre 30 et 40 % sont également retrouvés dans un rayon entre 20 et 40 km autour. Cette distance est de 20 à 60 km si le taux de Commingeoise descend entre 20 et 30 %. Enfin, tous les corpus au sein desquels celui-ci est de moins de 20 % sont à plus de 30 km de l'épicentre, voire à plus de 40 km lorsque le %NR est inférieur à 10 %. Dans ces très faibles proportions, les sites sont tous situés, à l'exception de deux<sup>322</sup>, à plus de 50 km et nous retrouvons la Commingeoise parfois jusqu'à plus de 100 km. Autrement dit, il semble qu'il existe une corrélation entre la quantité de Commingeoise retrouvée dans les corpus céramiques et la distance à la zone où elle est majoritaire (Figure 13).

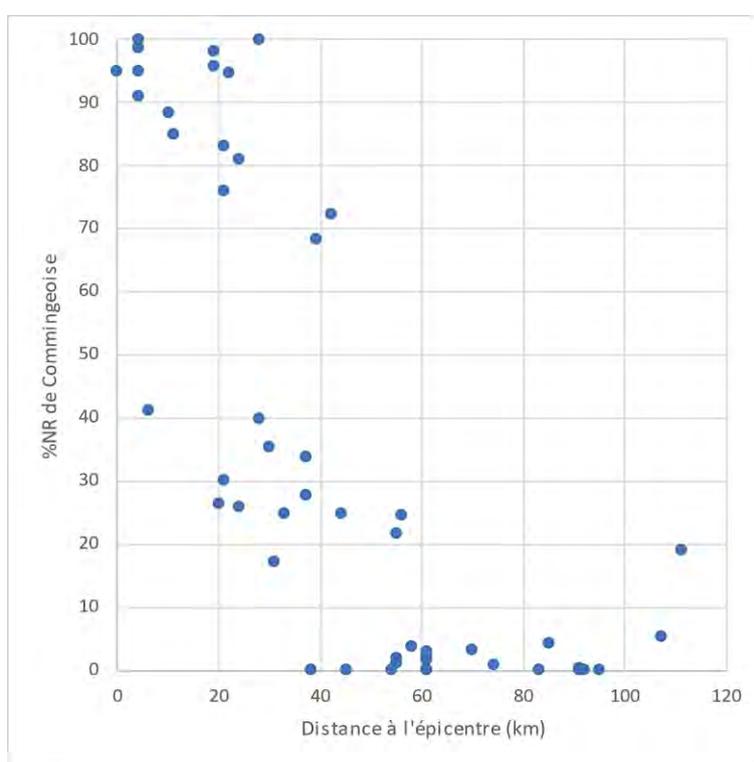


Figure 13 : Évolution du pourcentage de Commingeoise dans les corpus céramiques qui en comprennent en fonction de leur éloignement du cœur de la diffusion

Cette répartition globale, sans souci de chronologie, révèle ainsi un réel cœur de consommation où la Commingeoise constitue la principale vaisselle domestique des sites

<sup>320</sup> Les châteaux de Cazavet et de Salies-du-Salat (n° 9 et 118), la Chapelle de celui de Lespugue (n° 73) et l'église Saint-Christophe de Montsaunès (n° 98) possèdent en effet entre 81 % et 88 % de Commingeoise dans leur corpus céramique.

<sup>321</sup> Il s'agit respectivement de l'Abri Sous-les-Rideaux de Lespugue (n° 71), ainsi que du château de Garrané de Seissan (n° 175) et du monastère de Sainte-Marie-de-Boulaur (n° 184).

<sup>322</sup> Il s'agit de la Rue de la Voie Romaine de Saint-Hilaire et des Boulbènes des Vitarelles à Seysses (n° 253 et 252).

d'habitats. Plus on s'éloigne de ce cœur de consommation, plus elle côtoie d'autres productions dans les vaisseliers domestiques. Sa part devient moindre jusqu'à n'être que ponctuelle et représentée par quelques tessons seulement.

#### *d. Première discussion des résultats*

Deux niveaux de lecture viennent d'être apportés aux données sur la Commingeaise. Le premier est la confrontation de sa présence ou absence dans les corpus céramiques. Régulièrement opérée par les chercheurs depuis la reconnaissance de cette production particulière, nous avons apporté à cette analyse une exhaustivité à l'échelle de la région qui permet de confirmer la zone prédéfinie. Cette étape se heurte néanmoins à une certaine limite bibliographique. Celle-ci est parfois due à l'avancée de la recherche archéologique de certains secteurs, mais est également vouée à être comblée par de plus amples efforts dans d'autres. Nous avons vu que, malgré cela, des résultats apparaissent clairement. Ceux-ci sont renforcés par la seconde analyse menée en considérant la part de la Commingeaise au sein des vaisseliers domestiques. Bien que ces proportions aient été prises en compte globalement sans distinction ni chronologique ni quantitative<sup>323</sup>, elles désignent un secteur privilégié de consommation de la Commingeaise qui coïncide avec le centre de la zone de diffusion. Finalement, en combinant les différentes données, nous pouvons tracer les limites de celle-ci (Figure 14).

Au sud-ouest, la localisation de la limite de diffusion massive n'est pas précise, mais le dernier site où la Commingeaise est présente n'en contient *a priori* qu'une faible proportion, alors que celle-ci est d'au moins 17 % au sein des sites plus à l'est et de 0 % dans ceux plus à l'ouest. Les corpus de ces derniers comprennent *a priori* essentiellement des productions à pâte blanche (la « blanche des Hautes-Pyrénées »<sup>324</sup>) ou rouge.

Au nord-ouest, la Commingeaise est très bien implantée dans la moitié méridionale du Gers dans des proportions entre 20 % et plus de 90 % à son extrême sud. Elle ne semble toutefois pas dépasser une ligne tracée par des sites à 0 % ou à moins de 10 %. Au-delà, elle n'est présente que ponctuellement, souvent dans des positions remaniées ou intrusives, et semble « remplacée » par d'autres productions qui sont rares dans le sud du département (une céramique à pâte rouge glaçurée sur des décors de barbotine blanche ou encore les productions à traitement de surface de polissage<sup>325</sup>).

---

<sup>323</sup> Tous les sites pour lesquels une proportion était disponible ont été sélectionnés, qu'ils aient un corpus d'une centaine de tessons ou de plusieurs milliers, une occupation longue ou courte (bien que dès que possible, quand l'étude du mobilier prend en compte un certain phasage et établit des quantifications distinctes, nous ayons pris les quantifications correspondant à la période qui nous intéresse).

<sup>324</sup> Guédon et Sabathie 1996 ; Guédon et Sabathie 1997 ; Colin 2003 ; Guédon et Sabathie 2005 ; Stéphane, Hénique et Rougier 2005

<sup>325</sup> Lapart, Lafaurie et Crubezy 1984 ; Le Noheh 2001 ; Veyssière 2013 ; Massan 2013 ; Landou 2014 ; Grizeaud 2016 ; Veyssière 2016 ; Veyssière 2018 ; Gardes 2018 ; Lotti 2019 ; Veyssière 2019 ; Viers 2020

La limite de diffusion semble plonger vers le sud et couper la Haute-Garonne en deux également. En effet, nous avons vu qu'il n'y a aucun site sans Commingeoise dans la moitié sud, leur totalité se trouve au-delà d'une ligne nord-ouest/sud-est placée quelque part entre le secteur d'Aurignac et celui de Muret. Dans cette partie septentrionale, la proportion de Commingeoise est toujours en dessous des 10 %, voire limitée à quelques tessons isolés. Le contraste est manifeste avec le cœur du département où se situe l'épicentre de la diffusion et où elle dépasse ainsi généralement les 30 % au minimum. Seules les Pyrénées hautes-garonnaises font exception, mais les sites y contiennent tout de même entre 10 et 30 % de Commingeoise dans leur corpus. Quand il existe d'autres types de productions, il peut s'agir de céramiques tournées à pâte rouge souvent glaçurées ou de quelques autres productions à pâte grise. Dans le nord du département néanmoins, la Commingeoise semble laisser la place à des poteries traitées par polissage<sup>326</sup>.

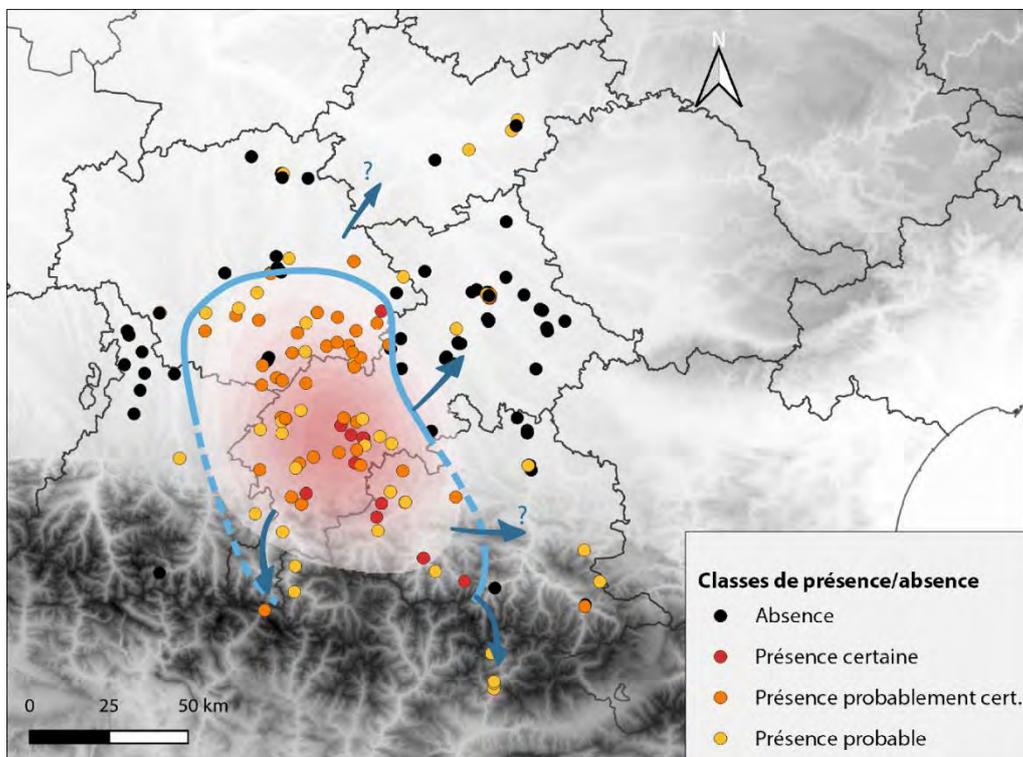


Figure 14 : Diffusion de la Commingeoise

Enfin, la limite sud-est semble difficile à matérialiser par la simple analyse de la présence ou non de la Commingeoise. Il n'y a cependant aucun site au sein desquels elle est absente dans la partie occidentale de l'Ariège où les proportions varient entre 20 et 40 %, voire montent jusqu'à 81 %. À l'est du département, les corpus à 0 % amorcent une ligne nord-sud et les autres révèlent des tessons commingeois seulement de façon ponctuelle<sup>327</sup>. Les autres productions

<sup>326</sup> CATALO 2024b

<sup>327</sup> Le Castel Mau d'Ax-les-Thermes (n° 3) a révélé un seul tesson sur un lot de plusieurs centaines, alors que 58 tessons ont été découverts au sein du corpus conséquent (plus de 60000 restes) de Montségur (n° 14). Au

retrouvées dans ce secteur semblent essentiellement être des pâtes grises ou rouges glaçurées, voire des pâtes à polissage plus au nord. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons ainsi percevoir une limite de diffusion orientale, même si elle peut difficilement être précisément située. Il existe une seule exception à ce résultat. En effet, la Commingeaise n'a pas franchi la montagne séparant deux sites pourtant proches et par ailleurs connectés<sup>328</sup>, sa limite de diffusion y est ici évidente.

Ce dernier point pourrait nous permettre de définir la chaîne des Pyrénées comme une limite de fait à la diffusion de la Commingeaise. Deux sites de haute montagne, en Val d'Aran au sud de la Haute-Garonne, semblent comprendre une proportion conséquente de Commingeaise (au-delà de quelques tessons)<sup>329</sup>. Ils se situent cependant dans la haute vallée de la Garonne donc dans le bassin de cette dernière, à l'image d'une grande part des sites inventoriés comme ayant de la Commingeaise. Dans ce même secteur pyrénéen, un troisième lieu a révélé quelques tessons à peine, mais est au contraire localisé sur le versant opposé<sup>330</sup>. La situation est similaire plus à l'est vers l'Andorre où les quatre sites au sein desquels on nous a signalé la présence ponctuelle de Commingeaise sont situés sur le versant sud de la montagne<sup>331</sup>.

Finalement, ce travail d'analyse confirme la répartition historiquement associée à la Commingeaise (Figure 14)<sup>332</sup>. Elle permet en outre de révéler un « halo » de présence résiduelle, parfois assez éloignée, autour de l'aire de dispersion stricte. Ces éléments posent alors la question des modalités de cette diffusion autour d'un épiceutre<sup>333</sup>.

## B. Critères

Les 180 sites aux données fiables étant désormais replacés au sein d'une répartition géographique précise de la Commingeaise, le choix parmi eux des corpus céramiques à étudier est possible. Ont ainsi été privilégiés les sites ayant fait l'objet d'opération(s) archéologique(s)

---

Castellas de Montailou (n° 13), Jean-Paul Cazes a identifié la Commingeaise en proportion très minime (communication personnelle).

<sup>328</sup> Un simple col sépare les sites du Castel-Minier dans la vallée du Garbet (bassin de la Garonne) et du Montréal-de-Sos dans la vallée du Vicdessos (bassin de l'Ariège). Des échanges de minerais, de bois et même de certaines céramiques probablement locales (marmites à anses coudées) sont attestés entre les deux (VERNA 2001 ; LEROY, COHEN, VERNA *ET AL.* 2012 ; GUILLOT 2017).

<sup>329</sup> Nous n'avons pas eu accès aux quantifications exactes des corpus des sites. Nous remercions néanmoins Stéphane Piques pour la transmission de cette information.

<sup>330</sup> Hospital Viejo de Benasque (n° 233).

<sup>331</sup> Il s'agit de La Roureda de la Margineda (n° 231) et du Roc d'Enclar (n° 232) à Santa Coloma, ainsi que des églises de Sant Adreu del Prat del Campanar à Arinsal (n° 229) et de Sant Marti de Nagol à Sant Julià de Loria (n° 230) dont les proportions n'ont cependant pas pu être intégrées à l'analyse de la dispersion de la Commingeaise.

<sup>332</sup> Voir la partie I.2.C – « L'invention » de la Commingeaise, ci-dessus.

<sup>333</sup> Voir la partie IV.5.A – Modalités de diffusion de la Commingeaise, ci-dessous.

d'ampleur, permettant une connaissance aboutie de leur occupation anthropique. La date de réalisation, l'équipe de recherche, la documentation disponible, ainsi que les méthodes de datations absolues et relatives utilisées doivent par ailleurs assurer de la qualité et de l'accessibilité des données scientifiques. Ces éléments méthodologiques s'appliquent en particulier au mobilier céramique. Les lots à favoriser sont conséquents en termes de quantité, dans un état de conservation suffisant et disponibles pour l'étude prévue. La possibilité de réaliser un échantillonnage pour analyses physico-chimiques est par ailleurs prise en compte.

Face à ces critères qui assurent la qualité des données disponibles et la possibilité d'appliquer la méthodologie choisie, le contexte doit également être interrogé : la position du site par rapport à l'aire de diffusion de la Commingeaise, la nature (urbaine ou rurale, domestique ou artisanale, etc.) ainsi que la chronologie (longue, stratifiée, bien établie par rapport à celle connue de la Commingeaise) de son occupation.

Comme mentionné plus haut, quatre sites ont ainsi été intégrés à notre corpus d'étude. Ci-dessous sont détaillés les arguments justifiant le choix de chacun, de même que les recherches dont ils ont déjà fait l'objet et l'histoire de leur occupation. Nous avons déjà mentionné les variations de l'état d'avancement de l'étude du mobilier céramique de ces quatre corpus choisis<sup>334</sup>.

## 2. Sites du corpus

### A. Le Castel-Minier, Aulus-les-Bains

Le Castel-Minier est situé dans les Pyrénées ariégeoises sur la commune d'Aulus-les-Bains (Figure 15). Resté dans la mémoire collective des locaux et des spécialistes notamment grâce à la publication de sa description par Jean de Malus en 1600<sup>335</sup>, des recherches archéologiques et historiques y sont désormais menées depuis le début des années 1990.

#### a. *Critères d'intégration au corpus*

Le Castel-Minier a été choisi pour faire partie du corpus, car il répond à plusieurs critères. C'est tout d'abord une opération de grande ampleur et très récente qui utilise les dernières méthodes de fouilles, d'enregistrement et d'analyse des données, assurant une fiabilité importante de ces dernières pour la compréhension de l'organisation et de la stratigraphie du site. Par ailleurs, la datation de l'occupation s'appuie sur le croisement de nombreuses données

---

<sup>334</sup> Voir la sous-partie I.3.D – Conclusion : adaptabilité de la méthodologie, ci-dessus.

<sup>335</sup> MALUS ET DU PUY, Recherche et découverte des mines des montagnes Pyrénées : faites en l'an 1600 par Jean de Malus et rédigées par Jean Du Puy, BOURNETON (éd.), 1990.

absolues : datations au carbone 14, dendrochronologie, études de mobiliers variés (numismatique, objets en métal, verre), etc. Enfin, la Commingeoise constitue un corpus important, tant en chiffre absolu que relatif (plus de 20 % des céramiques du site sont de type Commingeois).

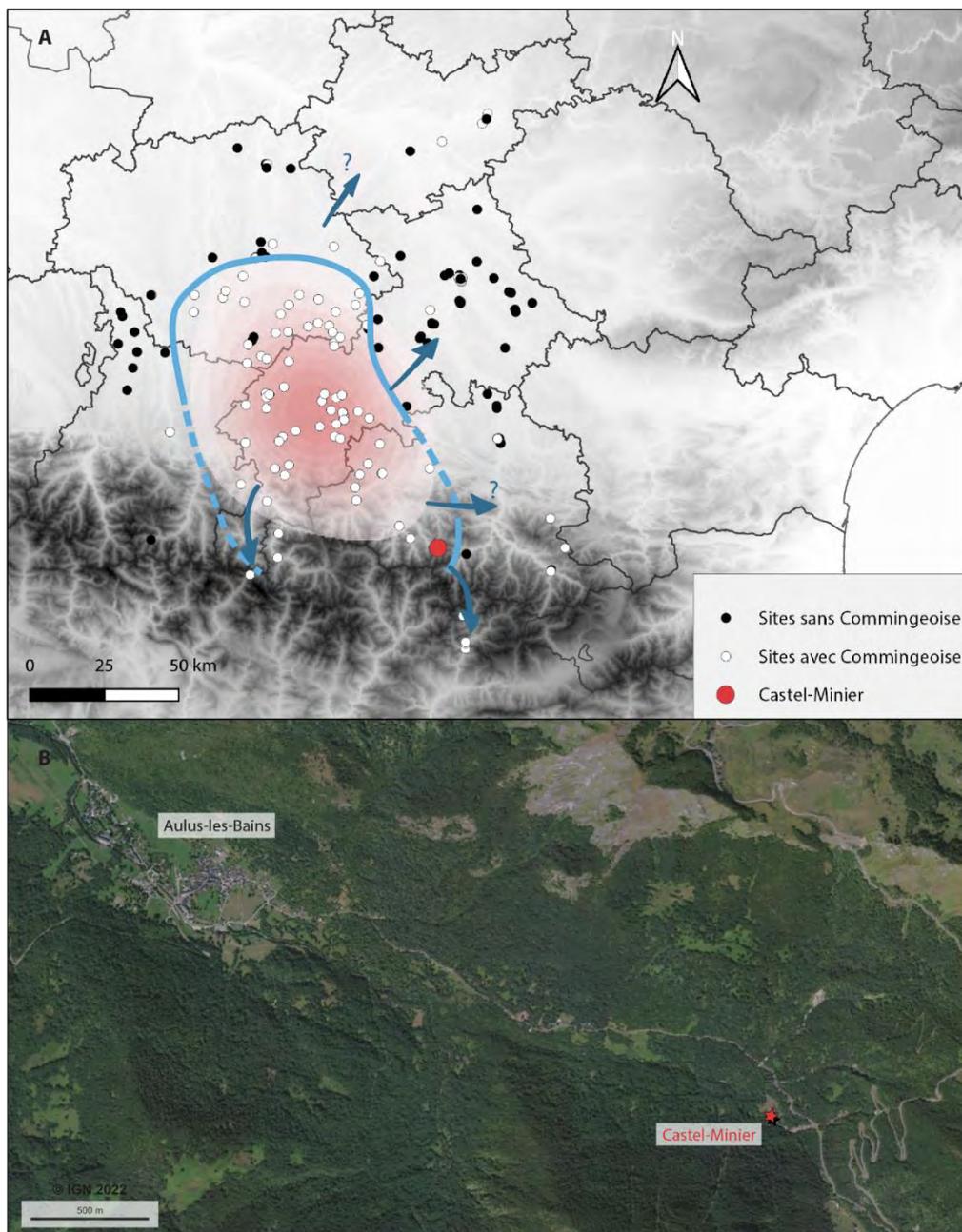


Figure 15 : Localisation du site du Castel-Minier (Aulus-les-Bains, Ariège) : A) parmi les sites inventoriés avec et sans Commingeoise et au sein de sa limite de diffusion ; B) par rapport au village d'Aulus-les-Bains

L'intérêt de l'intégration du Castel-Minier à ce travail de recherche est également contextuel. En effet, ce site se situe à l'extrême limite de la zone de diffusion qui semble être celle de la Commingeoise (Figure 15-A). Il s'agit même probablement de l'unique lieu où cette

limite est aussi marquée. En effet, les fouilles du site de Montréal-de-Sos, géographiquement voisin, n'ont révélé aucun tesson de Commingeoise. Pourtant, les deux lieux font partie d'une même communauté d'usage en termes de mobilier céramique : la plupart des catégories de pots retrouvés au sein des deux sites sont similaires<sup>336</sup>. C'est particulièrement marquant pour les marmites de cuisson munies d'anses coudées qui semblent de fait n'être retrouvées que localement<sup>337</sup>. Ces liens entre les deux vallées sont par ailleurs attestés, archéologiquement et historiquement, par la tradition métallurgique de la zone. Hormis le fait que les marmites à anses coudées sont probablement une copie de pots métalliques, un échange de matière première avait lieu entre la vallée de Vicdessos où se situe le Montréal-de-Sos, riche en minerai de fer, et celle d'Aulus-les-Bains, plus riche en bois et charbon, échange connu par une source écrite de 1347-1348<sup>338</sup>.

Par conséquent, si la géographie pourrait constituer un élément d'explication de la limite de diffusion de la Commingeoise – le Port de Saleix qui sépare les vallées de Vicdessos et d'Aulus-les-Bains pouvant être considéré comme une barrière à leur diffusion – les usages communs existants au sein des sites du Castel-Minier et du Montréal-de-Sos nous poussent à développer d'autres interprétations.

### *b. Etat de l'art*

Claude Dubois, archéologue et historien spécialiste des mines de la région, commence par y organiser des sondages en 1990 et 1991<sup>339</sup>. Une nouvelle phase d'étude dirigée par Florian Téreygeol<sup>340</sup> a débuté en 2003 par des campagnes de prospections géophysiques et géochimiques, de topographie et de sondages archéologiques sur une vaste zone autour du Castel-Minier<sup>341</sup>. Depuis 2006, elle se poursuit par des campagnes annuelles de fouille programmée, dont l'objectif est l'étude de l'organisation et du fonctionnement des mines et des ateliers métallurgiques. Dans ce cadre, une démarche pluridisciplinaire est appliquée pour l'analyse du site, de son contexte et du mobilier qui y est découvert, notamment lorsque celui-ci est associé à l'activité métallurgique<sup>342</sup>.

Un mobilier domestique, notamment céramique, en quantité relativement importante est néanmoins progressivement mis au jour lors des fouilles annuelles. Nicolas Portet<sup>343</sup> a réalisé l'étude céramologique au fur et à mesure des opérations jusqu'en 2014, avec la collaboration

---

<sup>336</sup> GUILLOT 2017, p. 213-228

<sup>337</sup> Voir la partie III.1.A – *La céramique du site du Castel-Minier*, ci-dessous.

<sup>338</sup> TEREYGEOL 2011, p. 9

<sup>339</sup> DUBOIS 1990 ; DUBOIS 1991 ; DUBOIS 1999

<sup>340</sup> Directeur de recherche au CNRS et archéologue spécialiste de la paléoméallurgie.

<sup>341</sup> Téreygeol 2005

<sup>342</sup> Par exemple : Téreygeol et Heckes 2010 ; Téreygeol et Gauthier 2013 ; Flament 2017 ; Géraud, Flament, Hunt *et al.* 2019 ; Gosselin 2021

<sup>343</sup> Archéologue-fondateur de la société d'étude et de mise en valeur du patrimoine archéologique LandArc.

de Marc Comelongue et celle de Jean-Charles Méaudre qui a réalisé l'enregistrement du mobilier (dessins, photographies, DAO)<sup>344</sup>. Il a ainsi établi la première typologie technique de la céramique du site<sup>345</sup> et dressé annuellement un inventaire détaillé et commenté. A partir de ces travaux et depuis 2015, nous avons repris l'enregistrement et l'étude du mobilier céramique du site du Castel-Minier et poursuivi le développement d'une typologie.

### c. Le site et son occupation

#### i. Historique

Le site, connu de ses contemporains sous le toponyme « *Les Ouels* », comporte un ensemble castral et un district minier fonctionnant en parallèle d'ateliers de métallurgie. Ces ensembles sont d'ailleurs à l'origine du nom « *Castel-Minier* », mentionné pour la première fois au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>346</sup>. Les recherches entreprises ont révélé une période d'occupation s'étendant du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle (Figure 17). Plusieurs phases se sont succédées qui se distinguent par la nature des activités métallurgiques. Une activité de production de métaux non-ferreux s'y développe dans un premier temps avec la mise en place d'une métallurgie du plomb et de l'argent dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle, complétée par la suite par celle du cuivre (Figure 17-A et B). Le minerai est alors extrait du gisement qui se situe là où a subsisté le toponyme *des Ouels*, séparé du Castel-Minier par la rivière Garbet (Figure 16). Cette mine est abandonnée dans le dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle, mettant fin à la production des métaux non-ferreux.

L'ensemble castral surplombant les ateliers métallurgiques est mis en place dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Il marque une différenciation dans la production du site : le minerai d'argent est transformé au sein des fortifications alors que le cuivre est produit à l'extérieur. Cette enceinte est de surcroît le symbole de l'importance du site à son époque. En effet, celui-ci fait l'objet de conflits autour de sa propriété dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>347</sup>. Les revenus importants du site générés par sa production de métal précieux attisent tour à tour les convoitises du vicomte de Couserans et du pouvoir royal. Ces conflits avec la communauté d'Aulus aboutissent à une réappropriation totale de la mine par le vicomte de Couserans dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. C'est alors pour marquer son pouvoir sur place que celui-ci fait construire le *castrum* et déplace la fonderie principale en son sein (Figure 17-C). Le château

<sup>344</sup> Cf. les rapports d'opérations des années 2006-2014.

<sup>345</sup> Ce travail a été mené en parallèle avec l'étude du mobilier céramique issu du site de Montréal-de-Sos (Ariège), situé dans la vallée voisine du Vicdessos. Nicolas Portet a ainsi établi une typologie céramique commune aux deux sites. C'est pour cette raison que la numérotation des groupes techniques du Castel-Minier n'est pas continue.

<sup>346</sup> MALUS ET DU PUY, Recherche et découverte des mines des montagnes Pyrénées : faites en l'an 1600 par Jean de Malus et rédigées par Jean Du Puy, BOURNETON (éd.), 1990.

<sup>347</sup> DUBOIS 1999, p. 191

est ensuite abandonné à la fin du XVe siècle, certainement à l'image de la mine, et ses matériaux sont réemployés au sein de nouvelles installations.

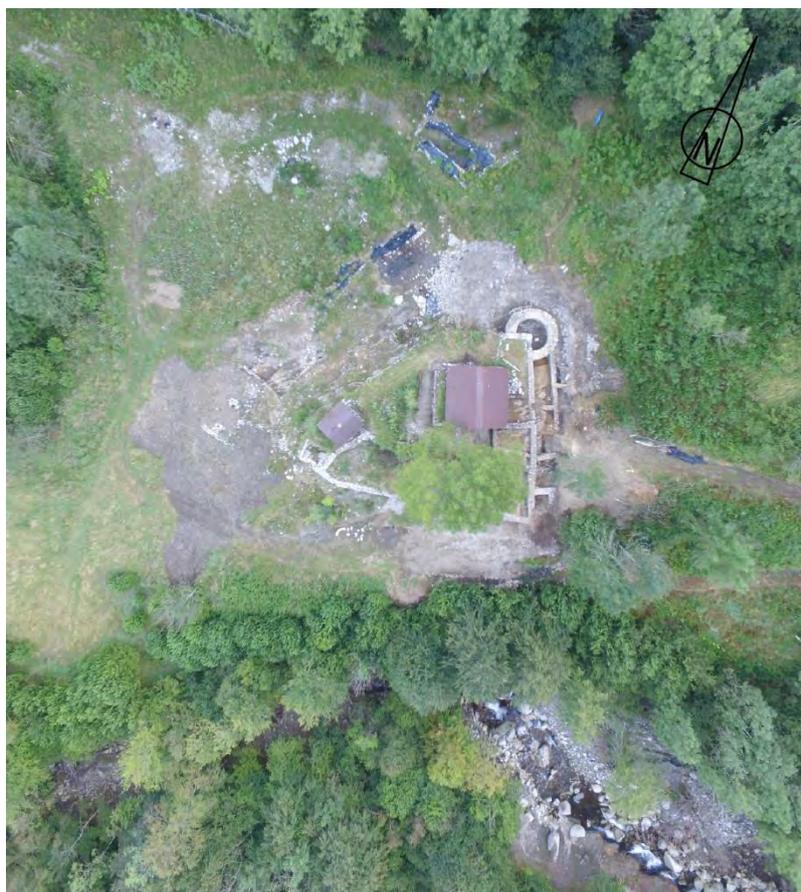


Figure 16 : Vue aérienne du site du Castel-Minier avec le cours du Garbet en contrebas (Photographie : Jean-Charles Méaudre)

Parallèlement, les premières traces d'une production sidérurgique sont observées dès le XIVe siècle. Cette production de fer semble par la suite se développer, pour finalement devenir l'activité exclusive du site et caractériser sa dernière phase d'occupation. En effet, une forge sidérurgique utilisant l'énergie hydraulique, appelée mouline, est mise en place à l'extrême fin du XIVe siècle (Figure 17-C). Déplacée et agrandie au début du XVIe siècle (Figure 17-D), elle fonctionne jusqu'à l'abandon du site entre 1554 et 1580, quand des glissements de terrain répétés découragent les exploitants<sup>348</sup>.

Associées à la richesse des vestiges conservés, plusieurs sources historiques — couvrant une période allant du XIVe au XXe siècle et mentionnant le Castel-Minier — témoignent du retentissement important du site, que ce soit durant sa phase d'exploitation ou après son arrêt<sup>349</sup>. De fait, s'il est abandonné, le Castel-Minier n'est oublié ni des populations locales ni des spécialistes. Des tentatives de reprise en mine ont ainsi lieu au XIXe siècle et au début du XXe siècle, sans succès.

<sup>348</sup> TEREYGEOL 2007, p. 39

<sup>349</sup> DUBOIS 1999

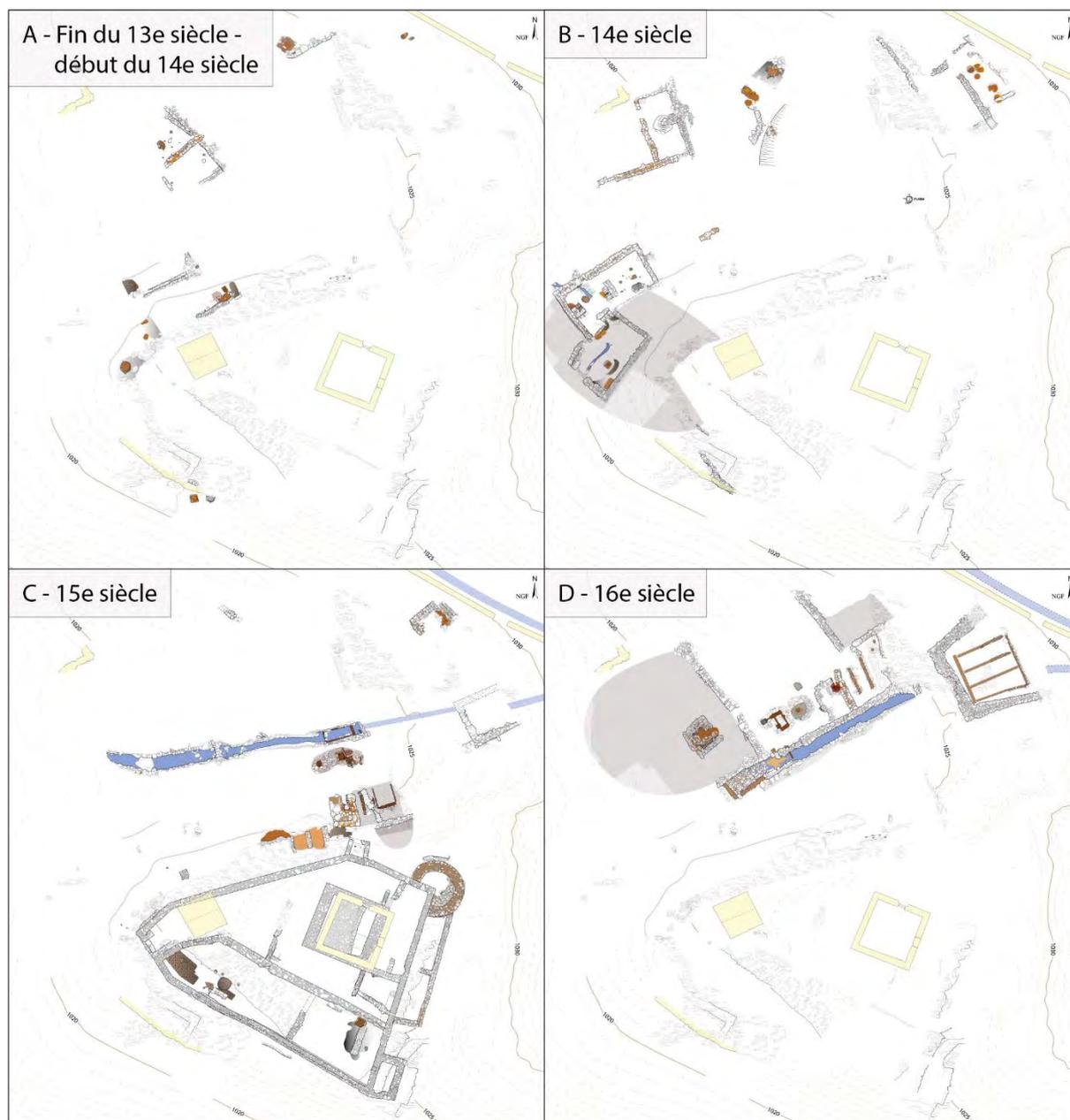


Figure 17 : Plan masse du Castel-Minier selon les différentes phases d'occupation (en jaune : les bâtiments contemporains) (Minutes : O. Vingolt et al. ; Infographie : J.-C. Méaudre)

## ii. Fonction

Le Castel-Minier est ainsi un site d'importance et complexe composé de plusieurs pôles – un réseau minier, des ateliers polymétallurgiques et un ensemble castral – qui répondent à des fonctions différentes. La première fonction, la plus évidente, est artisanale. Sur l'ensemble du site (que ce soit d'un côté ou de l'autre de la rivière, à l'intérieur ou à l'extérieur de l'enceinte castrale) ont lieu les différentes étapes de la chaîne opératoire de la métallurgie, de l'extraction du minerai à la production des métaux.

La fonction domestique du site est par ailleurs attestée au sein de plusieurs zones. C'est notamment le cas pour les bâtiments de la fonderie basse entre la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et le XIV<sup>e</sup> siècle (Figure 17-A et B, bâtiments au nord-ouest du site) et pour le bâtiment 8 en contrebas du *castrum*. Au sein de ce dernier bâtiment, la présence d'un foyer domestique permet en effet d'identifier plutôt un habitat (Figure 17-B, bâtiment sud du double bâtiment à l'ouest du site). Ce type de disposition, un logement placé à proximité immédiate de la fonderie, est mentionné par exemple sur le site minier et métallurgique de Pampailly (en région lyonnaise) au XV<sup>e</sup> siècle<sup>350</sup>. Par la suite, il est plus difficile de localiser les espaces domestiques du site. Par ailleurs, aucune trace d'habitat ne semble pouvoir être reconnue en lien avec la Mouline durant la dernière phase d'occupation du site.

En outre, l'étude du mobilier céramique met en exergue cette évolution de la fonction domestique au sein du site. En effet, la quantité de poteries retrouvées au sein des niveaux de la dernière phase d'occupation (fin XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle) est moindre par rapport aux niveaux antérieurs (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles). Depuis que la fouille se concentre exclusivement sur ces niveaux plus anciens, près de 5000 tessons ont été mis au jour, nombre bien supérieur aux 805 tessons provenant de l'ensemble des niveaux de la dernière phase d'occupation, même en tenant compte d'une période d'occupation plus brève de cette phase en regard de la première. Ce fait, associé à l'évolution de la destination des poteries entre les deux phases, est susceptible de témoigner à la fois d'une baisse de la fréquentation du site et d'une disparition des activités domestiques.

En effet, les poteries associées à la préparation et cuisson des aliments, témoignages d'une vie domestique sur place, sont retrouvées en quantité très importante tout au long de la première phase d'occupation (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles). Celles associées à la consommation sont minoritaires. Lors de la dernière phase en revanche, le mobilier céramique est caractérisé par une présence plus marquée des poteries de consommation des aliments. Si celles-ci sont une nouveauté de la période et si la consommation des aliments devait se faire dans du mobilier en bois à la fin du Moyen Âge, cette évolution pourrait néanmoins également appuyer le raisonnement arguant qu'il n'y a plus d'habitats au XVI<sup>e</sup> siècle au Castel-Minier<sup>351</sup>. Par ailleurs, les trouvailles numismatiques vont dans le même sens malgré un corpus réduit (24 monnaies pour les XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, aucune pour le XVI<sup>e</sup> siècle).

Il existe moins de certitudes quant à l'existence d'un habitat à l'intérieur de l'enceinte castrale. Cette question est en effet moins accessible du fait des réaménagements du site au XIX<sup>e</sup> siècle et de la construction de la bergerie et de la grange encore en place (respectivement au niveau de la porte et au-dessus de la tour principale). Néanmoins, tout en marquant l'implantation politique du Vicomte de Couserans, cette enceinte possède nettement une

---

<sup>350</sup> BENOIT 1997

<sup>351</sup> GERAUD 2016

fonction de défense (de la production des métaux précieux) et de surveillance avec sa tour centrale.

## B. Le Muséum d'Histoire Naturelle de Toulouse

Le site du Muséum d'Histoire Naturelle se situe à Toulouse le long de la rue Lamarck, entre celle-ci à l'ouest, le Jardin botanique Henri-Gaussen à l'est et le Jardin des Plantes au sud (Figure 18 et Figure 19). La parcelle concernée par l'opération archéologique faisait partie du Jardin botanique jusqu'à l'extension du Muséum au début des années 2000.

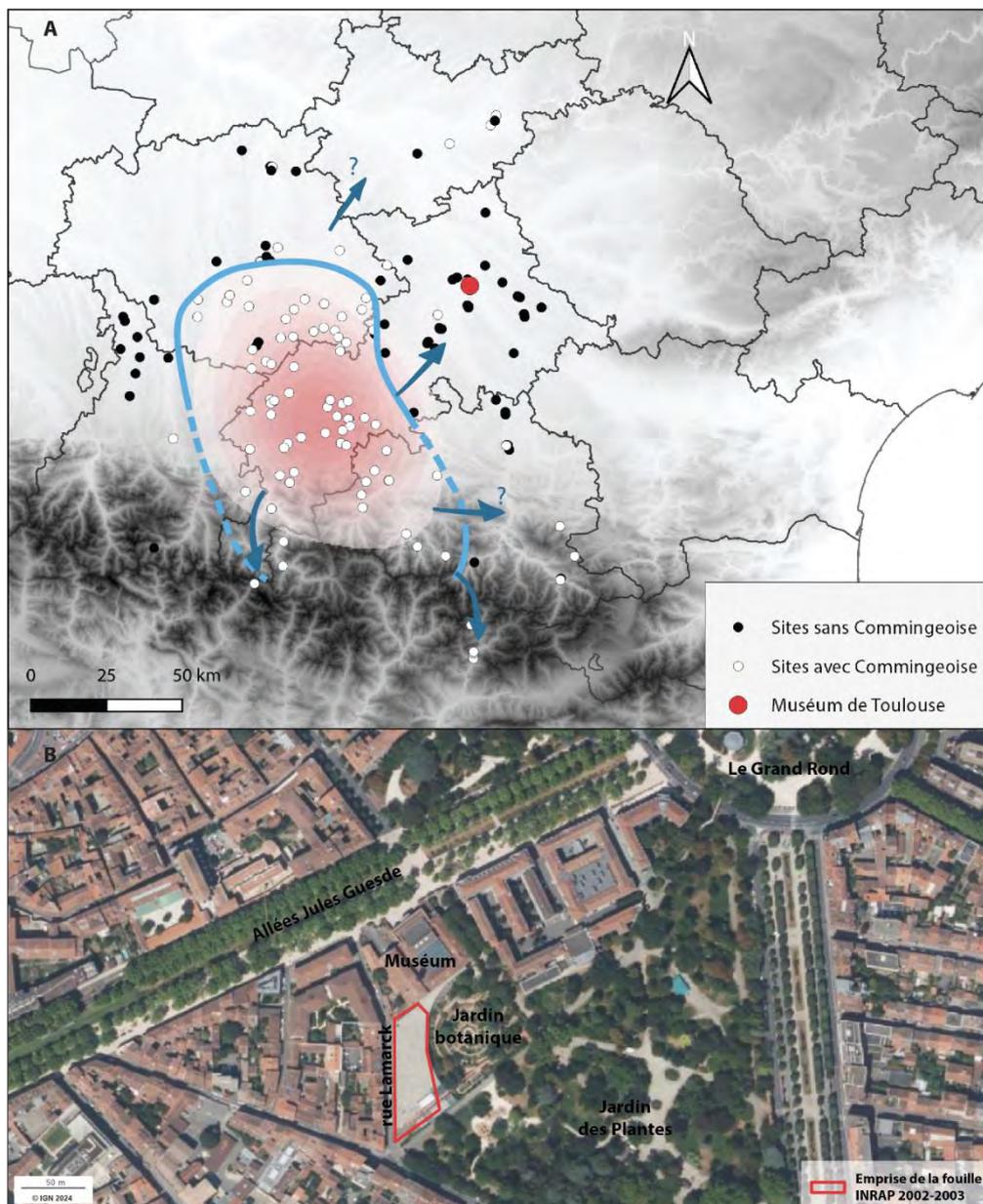


Figure 18 : Localisation du site du Muséum de Toulouse A) parmi les sites inventoriés avec et sans Commingeaise et au sein de sa limite de diffusion ; B) sur une vue aérienne du quartier

### a. Critères d'intégration au corpus

Le site du Muséum présente une importance particulière en soi, mais également pour le présent travail, en raison de multiples arguments. Sa fouille a permis de développer considérablement nos connaissances sur la ville au Moyen Âge. En effet, le contexte de cette opération est rarement abordé. Il s'agit d'un secteur urbain appartenant à une grande « agglomération » — à la différence des autres sites de notre corpus — mais qui est situé en dehors des remparts médiévaux de Toulouse<sup>352</sup> et concerne plus précisément un des faubourgs fondés *ex nihilo* au XIV<sup>e</sup> siècle dans un processus d'urbanisation planifiée (Figure 19)<sup>353</sup>. Par ailleurs, la qualité des informations issues de la fouille du Muséum provient également d'une excellente conservation de ses vestiges. Celle-ci est due à l'histoire du site qui a été occupé ponctuellement, puis est resté à l'état de jardin entre le XVII<sup>e</sup> et le XXI<sup>e</sup> siècle, protégeant ainsi les niveaux d'occupation antérieurs<sup>354</sup>.

D'un point de vue méthodologique, il a fait l'objet d'une fouille de large ampleur (environ 2000 m<sup>2</sup>), exhaustive et très bien documentée. Les corpus mobiliers qui y ont été découverts sont conséquents et variés : ustensiles en fer ou en cuivre, huisserie, numismatique, verre, faune et céramique. La plupart d'entre eux ont subi une étude spécifique dans le cadre du rapport d'opération<sup>355</sup>, puis d'une publication monographique<sup>356</sup>. C'est notamment le cas des plus de 20 000 fragments céramiques dégagés. Essentiellement médiévales et modernes, c'est Rémi Carme<sup>357</sup> qui en a dressé l'analyse<sup>358</sup>. En outre, d'importantes sources historiques sont disponibles pour ce secteur de la ville de Toulouse au Moyen Âge et ont pu être profondément analysées<sup>359</sup>. Un recoupement crucial des différentes données a ainsi été possible, afin d'aboutir à une datation circonscrite pour l'occupation du site<sup>360</sup>, créant un repère chronologique précis.

Finalement, les données disponibles pour le site du Muséum sont nombreuses et variées. Elles sont de bonne qualité en raison d'une part de l'état de conservation du site et d'autre part des multiples recoupements qui ont pu être opérés. Le site du Muséum constitue ainsi un repère

---

<sup>352</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, fig. 1

<sup>353</sup> *Ibid.*, p. 265-266

<sup>354</sup> Voir la sous-partie II.3.A.c.i – *Historique*, ci-dessous.

<sup>355</sup> Le mobilier en alliage cuivreux (174 objets) a été étudié par Michel Barrère ; l'étude numismatique (de 50 monnaies, dont 30 médiévales) a été menée par Vincent Geneviève ; Hélène Martin a pris en charge le corpus de faune (4282 vestiges examinés).

<sup>356</sup> Briand et Lotti 2023

<sup>357</sup> Rémi Carme est archéologue et céramologue. Il était contractuel pour l'Inrap au moment de l'étude et est actuellement responsable d'opération préventive chez Hadès.

<sup>358</sup> CARME 2006 ; CARME 2023

<sup>359</sup> L'étude documentaire a d'abord été menée par François Bordes (directeur des Archives Municipales de la Ville de Toulouse) dans le cadre du diagnostic, puis par Henri-Marcel Molet (chargé d'études et de recherches archéologiques à l'Inrap) dans celui de la fouille de 2006 et enfin par Christophe Calmés (Service de l'inventaire patrimonial et de l'archéologie de Toulouse métropole) pour la publication de 2023.

<sup>360</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 261-265

chronologique fiable du fait de la courte durée de son occupation et de sa datation fine, constituant un bon élément de comparaison pour une étude céramologique régionale. Sa localisation en dehors de l'aire de diffusion principale de la Commingeaise offre par ailleurs la possibilité d'analyser celle-ci jusqu'à ses limites extrêmes.

### *b. Etat de l'art*

C'est le projet d'agrandissement du Muséum d'Histoire Naturelle en 2000 qui a entraîné la mise en place d'un diagnostic archéologique sur un terrain appartenant à la ville de Toulouse, dans l'enceinte du Jardin botanique. L'évaluation a eu lieu en 2001, sous la direction de Frédéric Veyssière de l'Afan Grand Sud-Ouest, avec la collaboration de Jean Catalo et Fabien Callède. Les six sondages révèlent alors un potentiel archéologique important, avec une possible activité artisanale<sup>361</sup>.

La fouille de l'ensemble de la parcelle de près de 2000 m<sup>2</sup> (Figure 20, à gauche) est ainsi prescrite et effectuée entre 2002 et 2003. Réalisée par le nouvel Institut National de Recherches Archéologiques Préventives, elle est dirigée par Jérôme Briand et Pascal Lotti, qui collaborent avec une équipe d'une dizaine d'autres chercheurs<sup>362</sup>. Cette étape permet une confrontation conséquente entre données archéologiques et données historiques et révèle une portion importante d'une bastide périurbaine toulousaine.

Enfin, les travaux sur ce secteur se terminent par une seconde évaluation dans l'emprise du nouveau Jardin botanique Henri-Gaussen, à l'est de la première zone de fouille. En 2003, ces nouveaux sondages sont menés en prévision de l'aménagement d'un bassin et d'un chemin de circulation (Figure 20, à droite)<sup>363</sup>. Jérôme Briand (Inrap) dirige à nouveau cette opération, avec la collaboration de Robert Abila, Jean-Christophe Bats, Béatrice Boisseau, Fabien Callède, Sylvie Julien et Pascal Lotti. Le diagnostic révèle de nouvelles données complémentaires à celles de la campagne de fouille, essentiellement sous forme de structures en creux. Il débouche sur un projet de nouvelle fouille qui n'a cependant *a priori* pas abouti.

En raison de la portée historique majeure du site découvert<sup>364</sup>, les résultats de l'ensemble de ces recherches, en particulier ceux issus de la fouille de 2002-2003, ont récemment été actualisés et synthétisés au sein d'une publication monographique dirigée par Jérôme Briand et Pascal Lotti<sup>365</sup>.

Pour les rapports des deux dernières opérations archéologiques et la monographie, c'est Rémi Carme qui a réalisé l'étude des céramiques médiévales et modernes découvertes<sup>366</sup>.

---

<sup>361</sup> Veyssière 2001

<sup>362</sup> Briand et Lotti 2006, p. 14

<sup>363</sup> BRIAND 2003

<sup>364</sup> Voir la sous-partie II.3.A.c.i – *Historique*, ci-dessous.

<sup>365</sup> Briand et Lotti 2023

<sup>366</sup> CARME 2006, p. 139-198. Nous tenons ici à remercier grandement Rémi Carme qui a accepté de nous transmettre les données de cette étude.

### c. Le site et son occupation

#### i. Historique

L'occupation principale du site du Muséum d'Histoire Naturelle de Toulouse concerne le bas Moyen Âge, malgré quelques traces gauloises ou antiques<sup>367</sup>. Les sources historiques permettent d'y identifier une bastide périurbaine, la *bastita Pons de Prinhac*, du nom de son bailleur-fondateur bourgeois toulousain<sup>368</sup>. Située hors les murs, au-delà de la porte Montgaillard et à l'est du faubourg Saint-Michel (Figure 19), elle fait partie de ces fondations de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et du premier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle dont une douzaine est connue à Toulouse en 1335<sup>369</sup>. Fondée probablement entre 1297 et 1304, elle se développe durant le premier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>370</sup> et est mentionnée plusieurs fois dans les sources historiques jusqu'en 1346<sup>371</sup>.

L'archéologie confirme ces données historiques. Les fouilles de Jérôme Briand et Pascal Lotti font en effet émerger un ensemble de bâtiments (essentiellement montés en bois et terre crue), organisés autour de deux rues pavées et de nombreuses fosses. L'organisation cohérente et concertée des différentes parcelles repérées et de leurs unités d'occupation<sup>372</sup> est consistante d'une création *ex nihilo* telle une bastide<sup>373</sup>.

Des ordonnances municipales prévoient l'abandon et la destruction des bastides périurbaines toulousaines dès 1346. Les raisons avancées sont les « troubles militaires de cette période » (dus à la guerre de Cent Ans débutée dix ans plus tôt), mais aussi une nécessité de « redensifier une citée (*sic*) [intra-muros] meurtrie par les ravages successifs des épidémies de peste »<sup>374</sup>. Ces ordonnances ne sont pas appliquées immédiatement et la bastide Pons de Prinhac semble perdurer jusqu'à la fin du second tiers du XIV<sup>e</sup> siècle, subissant néanmoins les conséquences de révoltes populaires ou attaques seigneuriales<sup>375</sup>. L'archéologie révèle en effet les traces, d'une part, d'un incendie (niveau charbonneux, surface des murs et panneaux rubéfiés des parois en terre) et d'une destruction des bâtiments en terre (pans de murs effondrés, niveaux de tuiles), et d'autre part, d'un abandon volontaire du secteur (comblement anthropique des fosses avec de la démolition, faible quantité ou absence de certains mobiliers suggérant une

---

<sup>367</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 26-29

<sup>368</sup> MOLET 2006, p. 251-255

<sup>369</sup> *Ibid.*, p. 251

<sup>370</sup> *Ibid.*, p. 255 ; CALMÉS 2023, p. 31-33

<sup>371</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 262 ; CALMÉS 2023, p. 32

<sup>372</sup> « Une unité d'occupation (UO) a été définie comme un espace limité, soit par des murs de terre mitoyens, soit par des parois creusées en front de taille dans les niveaux encaissants. Chaque unité peut être cloisonnée et comprendre plusieurs pièces ou n'en constituer qu'une. » (BRIAND ET LOTTI 2006, p. 37)

<sup>373</sup> *Ibid.*, p. 271

<sup>374</sup> BRIAND 2003, p. 2

<sup>375</sup> CALMÉS 2023, p. 34-39

récupération)<sup>376</sup>. De fait, plusieurs documents historiques de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et du début du XV<sup>e</sup> siècle font mention d'orts et de bordes dans la zone<sup>377</sup>.

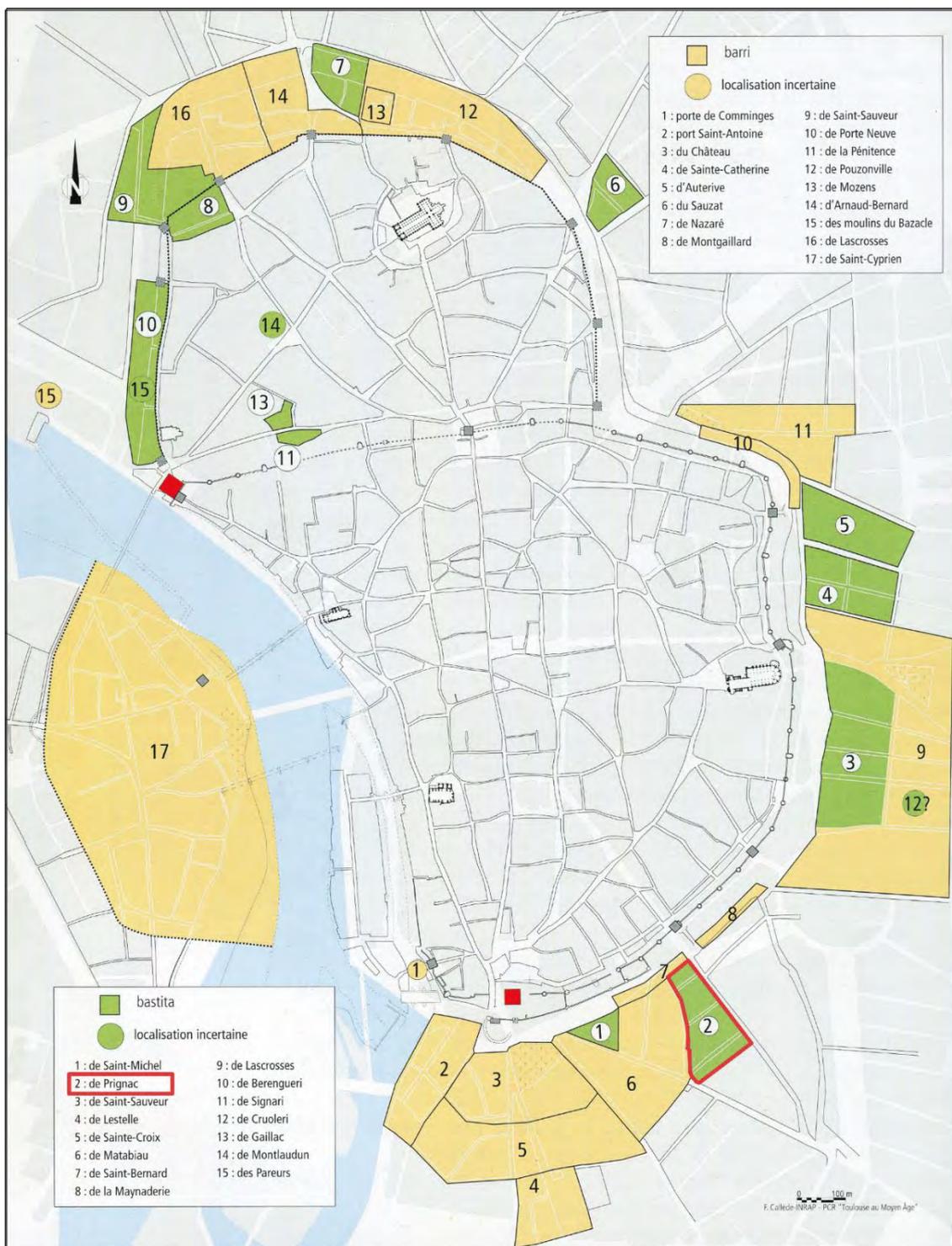


Figure 19 : Localisation des barri et bastita (dont celle de Pons de Prinhac entourée en rouge) de Toulouse au XIV<sup>e</sup> siècle (en grisé : cadastre actuel ; en traits noirs, cadastre restitué de 1550 ; les églises, dans leur état actuel, servent ici de repère topographique), d'après CATALO et CAZES 2010, fig. 86, p. 144.

<sup>376</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 286-287

<sup>377</sup> *Ibid.*, p. 256-257 ; CALMES 2023, p. 49

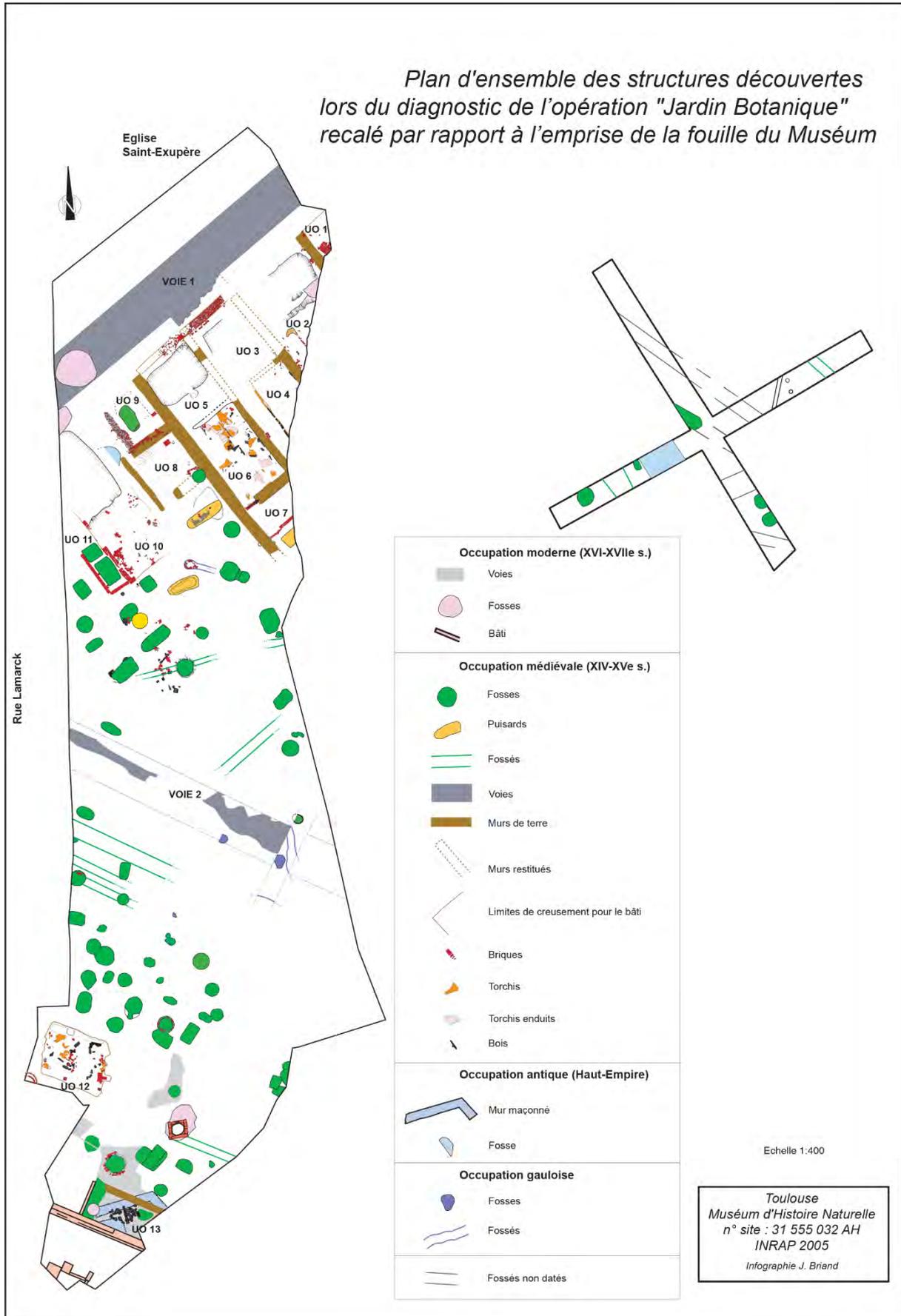


Figure 20 : Plan d'ensemble des structures des sites du Muséum d'Histoire Naturelle (à gauche) et du Jardin Botanique (à droite) (d'après BRIAND et LOTTI 2006, fig. 44).

Cette phase d'abandon est néanmoins suivie d'une période de réoccupation ponctuelle. Au nord du site (Figure 20, entre les voies 1 et 2), secteur mentionné comme espace de jardin, ont été retrouvées des fosses de récupération de matériaux creusées dans les niveaux de démolition du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>378</sup>. Le terrain est également nivelé et la numismatique retrouvée dans les remblais semble replacer cette opération dans le XV<sup>e</sup> siècle, à partir du second quart<sup>379</sup>. Dans la partie sud du site, les archéologues repèrent un nouvel habitat rattaché au même siècle via le comblement de certaines fosses et l'analyse des sources écrites<sup>380</sup>.

A l'extrême fin du XV<sup>e</sup> siècle, il est fait mention de bordes en location sur la parcelle concernée, puis de maisons à partir du début XVI<sup>e</sup> siècle<sup>381</sup>. Différents propriétaires terriens sont identifiés dans les sources historiques<sup>382</sup>. L'opération archéologique révèle d'ailleurs la présence d'une maison moderne avec cave, qui est comblée au XVII<sup>e</sup> siècle, ainsi qu'une rue<sup>383</sup>.

Finalement, le 20 mars 1629, les Carmes Déchaussés achètent la parcelle où se trouve le site<sup>384</sup>. Ces moines sont implantés dans les faubourgs depuis 1622 et leur église conventuelle est toujours en place de nos jours à une centaine de mètres au nord-est du site. Ce nouveau secteur leur permet d'agrandir le jardin du couvent, ce qui entraîne l'apport par les moines d'un important remblai – découvert par les archéologues – pour rehausser un terrain trop humide<sup>385</sup>. Cette dernière phase a permis de sceller et conserver les niveaux antérieurs<sup>386</sup>. En effet, entre 1678 et 1829 puis jusqu'à l'implantation du jardin botanique, aucune nouvelle construction ne semble toucher ce secteur<sup>387</sup>.

L'occupation principale reconnue sur le site du Muséum de Toulouse est ainsi celle du bas Moyen Âge, sous la forme des vestiges de la bastide Pons de Prinhac. La question de sa chronologie est cruciale et, dans le cadre du rapport d'opération puis de la monographie, les divers indices la concernant ont été particulièrement discutés<sup>388</sup>.

Les datations <sup>14</sup>C, dont les résultats ont été publiés en 2023, apportent peu d'éléments de réponse à cette problématique. Ils renvoient en effet à des périodes anciennes relativement larges allant de la fin du Xe siècle au XIII<sup>e</sup> siècle, probable témoignage de l'utilisation de vieux bois, à l'exception d'un résultat centré sur la fin du XIII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle (1270-1387)<sup>389</sup>. Ce sont ainsi les différentes études spécifiques menées de façon indépendante – analyse des sources

---

<sup>378</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 287

<sup>379</sup> *Ibid.*, p. 263 ; BRIAND ET LOTTI 2023, p. 126

<sup>380</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 288

<sup>381</sup> *Ibid.*, p. 263

<sup>382</sup> VEYSSIERE 2001, p. 6

<sup>383</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 120-124

<sup>384</sup> VEYSSIERE 2001, p. 6

<sup>385</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 126

<sup>386</sup> BRIAND 2003, p. 1-2 et 263-264

<sup>387</sup> VEYSSIERE 2001, p. 6 ; BRIAND 2003, p. 1

<sup>388</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 261-265

<sup>389</sup> BRIAND ET LOTTI 2023, p. 266

écrites et étude des différents types de mobilier (métallique, numismatique et céramique) – et la confrontation de leurs résultats qui permettent de proposer une datation relativement précise de l’occupation du site découvert au Muséum de Toulouse<sup>390</sup>, malgré certains décalages chronologiques relevés par les auteurs (Figure 21)<sup>391</sup>.

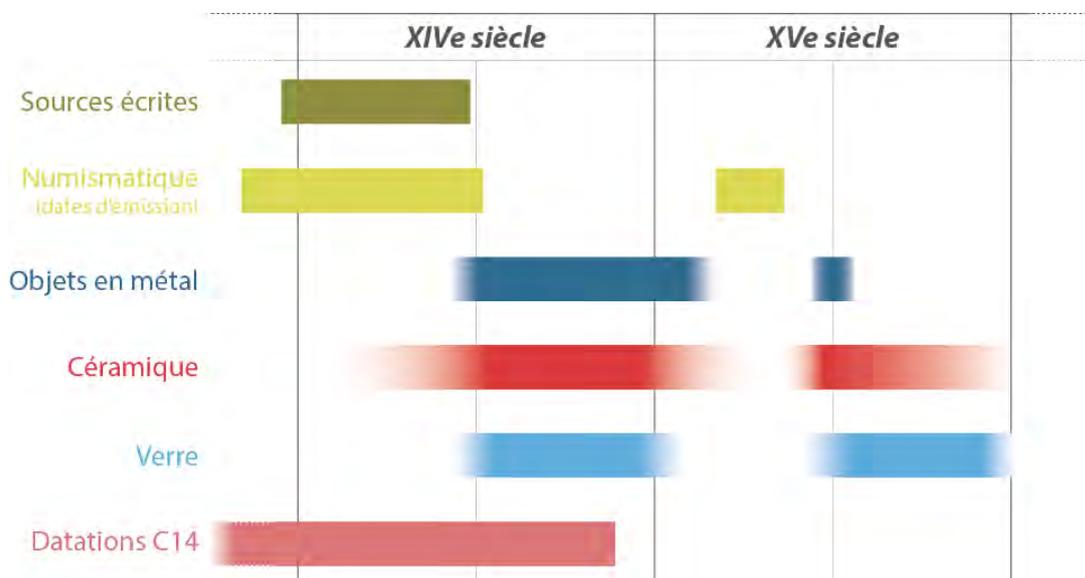


Figure 21 : Datations proposées par chaque étude spécifique (d'après Briand et Lotti 2006 et Briand et Lotti 2023).

Les sources écrites fournissent des dates ponctuelles auxquelles il est certain que le capitoul Pons de Prinhac possède des terrains dans le secteur (années 1300), puis que la *bastita* éponyme est en place (1332), mais les mentions disparaissent après 1346<sup>392</sup>. La numismatique, qui donne des *terminus post quem* mais peut être imprécise du fait de la circulation longue durée de certaines monnaies, corrobore les données historiques, avec la découverte dans les niveaux d’occupation et de démolition de monnaies uniquement émises entre la fin du XIIIe siècle et le milieu du XIVe siècle (1285-1359)<sup>393</sup>. Ces seuls éléments semblent pouvoir indiquer une occupation de la bastide au moins à partir du second tiers du XIVe siècle.

Néanmoins, les études des mobiliers métalliques et céramiques apportent des nuances. D’une part, celle des alliages cuivreux propose « une fourchette chronologique comprise entre le deuxième tiers ou le milieu du XIVe siècle et le début du siècle suivant »<sup>394</sup>, alors que des éléments de serrurerie en fer indiquent la seconde moitié du XIVe siècle<sup>395</sup>. D’autre part, la proposition des auteurs concernant la datation du mobilier céramique est plus mitigée. En effet, l’état des connaissances sur la céramique médiévale toulousaine au début des années 2000 renvoie à une chronologie du XVe siècle, qui oscille entre la première moitié et la seconde

<sup>390</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 139-260 ; BRIAND ET LOTTI 2023, p. 131-263

<sup>391</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 261-265 ; BRIAND ET LOTTI 2023, p. 265-270

<sup>392</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 255-256 ; CALMES 2023, p. 31-33

<sup>393</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 262 ; BRIAND ET LOTTI 2023, p. 266

<sup>394</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 222

<sup>395</sup> BRIAND ET LOTTI 2023, p. 267

moitié du siècle selon les structures du site<sup>396</sup>, d'après une méthode basée sur la statistique publiée par Jean Catalo<sup>397</sup>. Cependant, l'analyse qui a été menée sur le corpus dans le cadre de la monographie publiée plus récemment et qui comprend une mise en contexte avec des découvertes des années 2010, notamment issues d'ensembles datés par radiocarbone<sup>398</sup>, ouvre des perspectives de réactualisation des typhochronologies toulousaines en proposant le XIVE siècle voire la seconde moitié de ce siècle<sup>399</sup>, hypothèse que les futures études locales devront discuter. La datation céramologique diffère ainsi de près d'un siècle selon la méthode utilisée.

L'ensemble des études menées chacune indépendamment de l'analyse des données de fouille présentent des décalages, voire des incertitudes, chronologiques de plusieurs dizaines d'années entre elles. Considérant qu'une de nos problématiques porte sur l'établissement de la datation d'une production céramique, il paraît nécessaire d'appuyer notre recherche sur une analyse chronologique excluant tout raisonnement circulaire auquel les datations de contextes par l'analyse céramique participent. Nous retiendrons ainsi la datation proposée par l'analyse croisée des données historiques, numismatiques et issues du mobilier métallique. Grâce à celles-ci, les opérateurs avancent une occupation principale du site au cours du troisième quart du XIVE siècle<sup>400</sup>. Ils résolvent en effet tout d'abord la dissonance numismatique par la possibilité d'une absence de circulation des monnaies royales dans la seconde moitié du XIVE siècle identifiée depuis plusieurs années<sup>401</sup>. Par ailleurs, ils relient l'abandon soudain du site (suite à un incendie probablement volontaire) aux raids subis par les faubourgs de Toulouse à la fin du XIVE siècle, en mettant en avant le sac de Gaston II Fébus, comte de Foix, comme hypothèse principale.

Une réoccupation au cours du XVe siècle est en outre identifiée, à la fois grâce aux données archéologiques (nivellement des parcelles fouillées, postérieurement à l'incendie, mobilier du XVe siècle sous la forme d'un petit lot numismatique, de gobelets en verre et d'objets en métal) et historiques (mentions de jardins)<sup>402</sup>.

## ii. Fonction

L'analyse du site par les archéologues les a menés à conclure «qu'il s'agit principalement, si ce n'est exclusivement, d'une zone résidentielle»<sup>403</sup>, en adéquation avec son statut historique de bastide. En effet, l'organisation inter- et intraparcelle de la bastide

---

<sup>396</sup> CARME 2006, p. 160-161

<sup>397</sup> CATALO 2010

<sup>398</sup> Ce moyen de datation tend à être de plus en plus utilisé en contexte urbain toulousain ces dernières années et à apporter de nouvelles données aux discussions sur la chronologie des sites.

<sup>399</sup> CARME 2023, p. 180-188

<sup>400</sup> BRIAND ET LOTTI 2023, p. 270

<sup>401</sup> Catalo, Geneviève et Nicolas 2012

<sup>402</sup> BRIAND ET LOTTI 2023, p. 265-270

<sup>403</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 285

(interaction entre bâtis, espaces de circulation et fosses) correspond « au plan typique de nombreuses maisons urbaines médiévales » et au parcellaire médiéval classique en lanière orienté selon les rues<sup>404</sup>. Certaines fosses sont également interprétées, grâce à leur comblement, comme des dépotoirs primaires ou des zones de stockage<sup>405</sup>. Par ailleurs, plusieurs unités d'occupation de la bastide présentent des indices domestiques forts, comme des objets du quotidien ou des foyers<sup>406</sup>. Parmi le mobilier à alliage cuivreux, les éléments de costume et de parure sont majoritaires, mais ont également été retrouvés quelques dés à coudre ou éléments de mobilier meublant, indices domestiques allant dans le sens d'une « vocation prépondérante d'habitat »<sup>407</sup>. Les céramiques elles aussi sont culinaires, de stockage ou d'éclairage, même si la découverte de fusaïoles, à l'image des dés à coudre en alliage cuivreux, suggère un travail artisanal qui peut être mené dans le cadre domestique.

Archéologiquement, cette conjonction entre fonction domestique et fonction artisanale est en outre renforcée par une des interprétations proposées par les opérateurs de la fouille. Ceux-ci estiment en effet comme plausible un fonctionnement connexe de deux parcelles voisines, la première étant utilisée comme habitat, la seconde comme « cadre d'une activité spécifique »<sup>408</sup>. Les deux ensembles hypothétiques (Figure 20) sont d'une part celui des UO (unités d'occupation) domestiques 5 à 7 et des UO possiblement spécifiques 3 et 4 (le bâtiment de l'UO 3 semblant ouvert vers la rue et ainsi être potentiellement associé à une activité marchande ou artisanale<sup>409</sup>), d'autre part celui des UO domestiques 8 et 9 et des UO spécifiques 10 et 11 (au sein et autour desquelles ont été retrouvées deux concentrations de fragments en fer et des fosses carrées suggérant une possible « activité spécifique »<sup>410</sup>).

Les sources historiques révèlent d'autres témoignages allant dans le même sens. Parmi les habitants de la bastide Pons de Prinhac, outre de nombreux brassiers, se trouvaient en effet des artisans. Ils se rattachaient en particulier au travail du textile : tisserands, teinturiers, drapiers, couturiers et tailleurs d'habits<sup>411</sup>. L'implantation de la bastide dans ce secteur semble par ailleurs liée à des activités « de type pré-industriel (parerie et moulin pastelier) » à proximité de la bastide<sup>412</sup>. En outre, ces métiers mentionnés révèlent un niveau de vie modeste des tenanciers de la bastide, en adéquation avec l'absence de véritable mobilier de luxe.

---

<sup>404</sup> *Ibid.*, p. 266-270

<sup>405</sup> *Ibid.*, p. 115-116. La fosse circulaire ST 1230 (qui contenait l'oule 1229.177) comprend une grande quantité de tessons céramiques suggérant une possible fosse dépotoir, alors que dans la fosse ovale ST 1224, proche de l'UO12, un pot a été découvert posé sur le fond évoquant un lieu de stockage.

<sup>406</sup> *Ibid.*, p. 63-64 et 115. L'UO 6 a par exemple révélé un possible siège, une louche, un couteau ou encore une serrure de coffre, alors que l'UO 12 fait partie de celles qui possèdent un foyer.

<sup>407</sup> BARRERE 2006, p. 225

<sup>408</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 273

<sup>409</sup> *Ibid.*, p. 286 : c'est l'UO 3.

<sup>410</sup> *Ibid.*, p. 81-83

<sup>411</sup> *Ibid.*, p. 255-257 ; BRIAND ET LOTTI 2023, p. 265

<sup>412</sup> BRIAND ET LOTTI 2006, p. 266

### C. *Au village, Endoufielle*

Endoufielle se trouve dans l'est du département du Gers, à 8 km au sud-ouest de l'Isle-Jourdain. Situé sur une colline distante d'environ 1,5 km de la Save, sur la rive droite de celle-ci, c'est un ancien village fortifié dont l'origine semble remonter au moins au haut Moyen Âge, comme le suggère son nom d'origine germanique<sup>413</sup>. A l'occasion de travaux de lotissement, un site du bas Moyen Âge a été révélé sur la pente sud de la colline et le mobilier découvert comprend des éléments de céramique Commingeaise (Figure 22).

#### a. *Critères d'intégration au corpus*

La décision d'intégrer le site d'Endoufielle dans notre corpus principal repose sur plusieurs critères. D'une part, d'un point de vue géographique, il possède une position privilégiée, au sein du département du Gers. De nombreux sites anciens de ce secteur ont permis la définition de la Commingeaise<sup>414</sup>, il est ainsi situé au cœur de notre zone d'intérêt. Néanmoins, le sud du Gers semble également être une des limites de diffusion de cette céramique, à l'image de l'ouest de l'Ariège.

D'autre part, d'un point de vue chronologique, l'occupation du site d'Endoufielle est courte, centrée sur le XIV<sup>e</sup> siècle suivant l'étude du petit mobilier (et notamment de 53 monnaies), ce qui en fait un excellent repère dans le temps. L'opération archéologique est par ailleurs très récente (2018-2019) et ainsi très bien documentée.

La prise en compte d'Endoufielle dans le corpus peut ainsi permettre d'analyser au mieux les modalités de diffusion de la Commingeaise. Considérer ce site pour notre étude, c'est placer un repère à la fois chronologique et géographique privilégié, en soi, mais qui permet également de réexaminer les sites de tout un secteur et leurs céramiques.

#### b. *Etat de l'art*

L'histoire d'Endoufielle a tout d'abord été abordée à travers une source écrite importante du XIII<sup>e</sup> siècle. En effet, la communauté du village obtient de ses coseigneurs en avril 1261 une charte des coutumes qui a été conservée<sup>415</sup>. L'instituteur et savant local du début du XX<sup>e</sup> siècle, Paul Laporte, en réalise la première traduction<sup>416</sup>. Très intéressé par l'histoire de son village, il prépare une monographie qui n'a jamais été éditée. C'est finalement un habitant d'Endoufielle,

<sup>413</sup> CANTOURNET 2018, p. 35-36

<sup>414</sup> Voir la partie I.2.C – « L'invention » de la Commingeaise, ci-dessus.

<sup>415</sup> LAPORTE 1910, p. 280

<sup>416</sup> CANTOURNET 2018, p. 32

Guy Lafforgue, et le chercheur Alain Costes qui reprennent les notes de Laporte, les publient et les complètent en 1999<sup>417</sup>.

Par ailleurs, des découvertes archéologiques sont venues étayer les connaissances sur la commune dès la fin du XXe siècle. Alain Costes découvre des tessons de céramiques lors de prospections autour du cimetière (près duquel une église est mentionnée au moins au

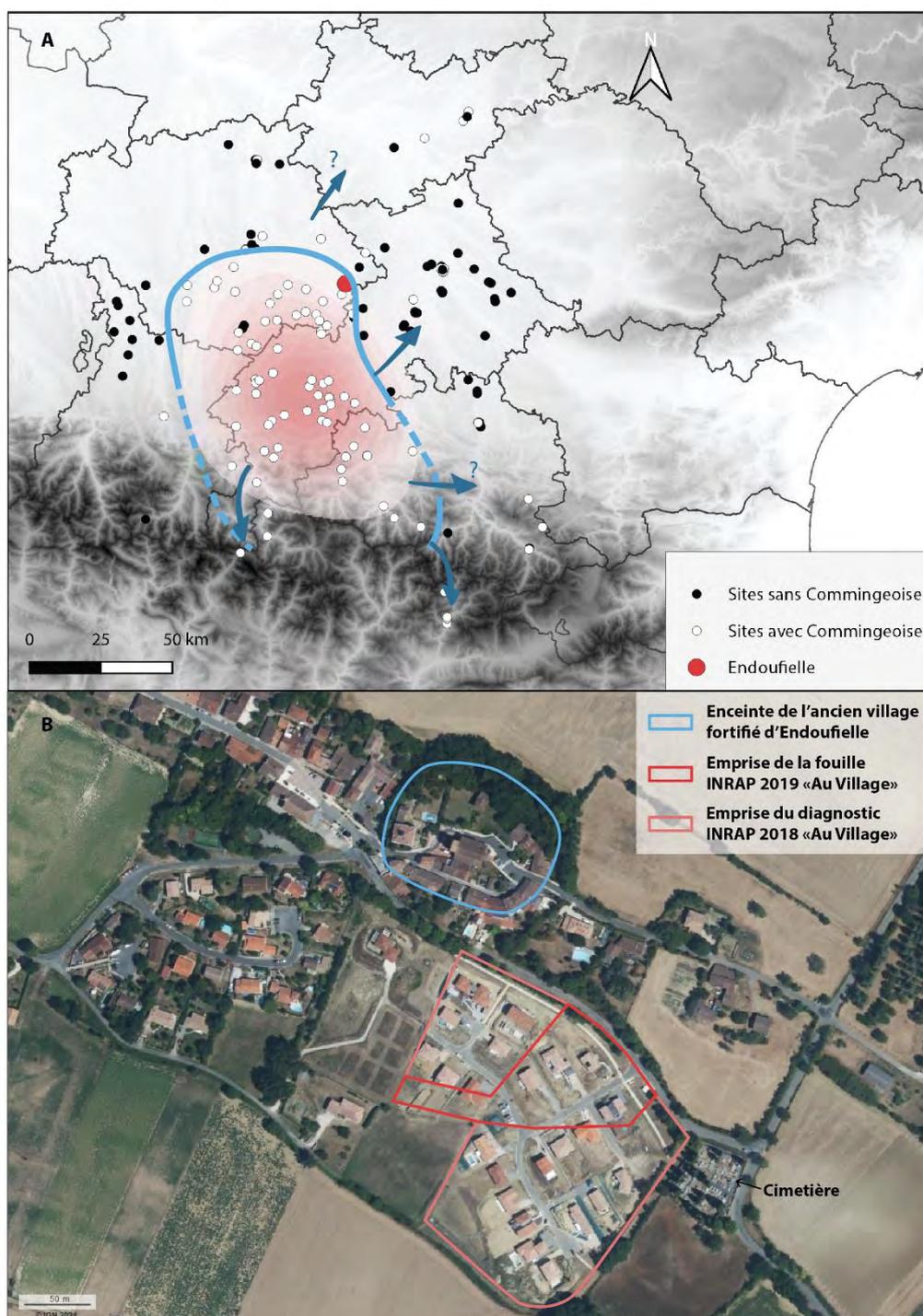


Figure 22 : Localisation du site Au Village d'Endoufielle A) parmi les sites inventoriés avec et sans Commingeaise et au sein de sa limite de diffusion ; B) sur une vue aérienne du village

<sup>417</sup> Costes et Lafforgue 1999 ; Lafforgue 1999 ; Laporte 1999 ; Cantournet 2018, p. 36

XIIe siècle, Figure 22) situé en contrebas du village et à l'est du site considéré ici<sup>418</sup>. Il les identifie comme appartenant aux productions toulousaines et commingeoises des XIIIe-XIVe siècles.

Enfin, en 2018, à l'occasion d'un diagnostic archéologique, le site du bas Moyen Âge *Au Village* est découvert<sup>419</sup>. Prescrite dans le cadre de la construction d'un lotissement à proximité du village fortifié d'Endoufielle, l'opération est réalisée par l'Inrap, sous la direction de Claude Cantournet. Elle impacte plus de 3000 m<sup>2</sup> de surface explorée en 75 sondages, dont huit ont révélé des vestiges médiévaux. L'importance de ceux-ci, notamment en deux lieux précis, a finalement poussé les services archéologiques à prescrire une fouille exhaustive.

Celle-ci a eu lieu en 2019 sur une large partie de la moitié nord du terrain diagnostiqué (Figure 22). Le rapport d'opération est en cours de réalisation<sup>420</sup>. Toutefois, le responsable, Claude Cantournet, nous a fourni un certain nombre de données et d'éléments de son analyse afin de comprendre au mieux l'occupation découverte sur le site<sup>421</sup>. Nous ont notamment été transmises différentes parties écrites par des spécialistes : étude numismatique (de Vincent Geneviève), analyses du verre (par Sophie Cornardeau) et du mobilier métallurgique (par Christophe Dunikowski). L'étude céramologique, ainsi que les fichiers liés (inventaire, figures, etc.), nous ont par ailleurs été directement communiqués par leur auteur, Jean Catalo<sup>422</sup>.

### c. Le site et son occupation

#### i. Historique

Endoufielle est ainsi un ancien village fortifié, circulaire, historiquement placé « entre les domaines féodaux des l'Isle et ceux des Comminges »<sup>423</sup>. C'est au XIIe siècle que l'on retrouve la première mention d'*Andolfia* sur un acte datant de 1168 concernant la succession du chapelain de l'église disparue<sup>424</sup>. Il s'agit alors d'une seigneurie appartenant à la famille de Montaut, branche des seigneurs de l'Isle, dont fait notamment partie Guillaume d'Andoville, archevêque d'Auch de 1126 à 1170<sup>425</sup>.

---

<sup>418</sup> CANTOURNET 2018, p. 36

<sup>419</sup> Cantournet 2018

<sup>420</sup> CANTOURNET (en cours)

<sup>421</sup> Nous le remercions ici sincèrement pour les documents fournis, ainsi que le temps qu'il nous a accordé à plusieurs reprises.

<sup>422</sup> A l'image de Claude Cantournet, l'ensemble des spécialistes nommés sont agents de l'Inrap. Nous remercions particulièrement Jean Catalo pour la transmission de son étude et les discussions qui ont pu en découler.

<sup>423</sup> Costes et Lafforgue 1999, p. 14

<sup>424</sup> CANTOURNET 2018, p. 36

<sup>425</sup> *Ibid.*, p. 32

Du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, le désormais *castrum*<sup>426</sup> constitue une coseigneurie, partagée entre la famille des Lastours et celle des De Ros<sup>427</sup>. Ces deux familles seraient originaires de Samatan, dans le comté de Comminges, les seconds servant les comtes de Foix avant de rendre hommage à la famille des Jourdain de l'Isle qui leur cède Endoufielle<sup>428</sup>. La période est marquée par plusieurs conflits entre les coseigneurs et la communauté d'Endoufielle, ce qui pousse les premiers à accorder la charte des coutumes du 14 avril 1261<sup>429</sup>.

A partir du XVI<sup>e</sup> siècle, deux nouveaux coseigneurs rejoignent le partage du domaine, mais des réorganisations successives font des Lastours les seigneurs principaux d'Endoufielle<sup>430</sup>. Ils sont toujours impliqués dans de nombreux conflits, notamment le procès des Tailles<sup>431</sup>.

Sur le site *Au Village* plus particulièrement, à part quelques indices d'une présence protohistorique et antique<sup>432</sup>, c'est la période du Moyen Âge qui a fourni les vestiges les plus conséquents lors du diagnostic<sup>433</sup>. Localisés dans le « quartier des Aunous » (référence au statut soit économique, soit géographique du lieu par rapport au village)<sup>434</sup>, plusieurs ensembles constitués de fosses, fossés ou foyers<sup>435</sup> ont été repérés. Deux d'entre eux sont particulièrement notables. Le premier, retrouvé au sein du sondage 49<sup>436</sup>, correspond à une unité d'habitation avec un foyer et une terrasse ou cour, située à proximité d'une possible limite de parcelle (Figure 23)<sup>437</sup>. Le mobilier associé à cet habitat comprend des céramiques et deux monnaies de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle-début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>438</sup>. Le second ensemble, au sein du sondage 68, est composé de possibles fossés de limite de parcelle, de fosses silos et de fosses d'extraction de molasse (Figure 23)<sup>439</sup>. Il a également révélé des céramiques, une monnaie de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle-début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>440</sup> et des objets métalliques datables entre le XII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle<sup>441</sup>.

---

<sup>426</sup> *Ibid.*

<sup>427</sup> LAPORTE 1999, p. 39-41 ; CANTOURNET 2018, p. 32

<sup>428</sup> LAPORTE 1999, p. 21, 23.

<sup>429</sup> LAPORTE 1910, p. 280

<sup>430</sup> CANTOURNET 2018, p. 33

<sup>431</sup> *Ibid.*

<sup>432</sup> *Ibid.*, p. 42-49

<sup>433</sup> *Ibid.*, p. 50-64

<sup>434</sup> *Ibid.*, p. 34-35

<sup>435</sup> Il s'agit des fosses ST 1.3, ST 6.37, ST 7.46, du fossé ST 13.48 et du foyer ST 4.24.

<sup>436</sup> CANTOURNET 2018, fig. 37

<sup>437</sup> Il s'agit du foyer ST 21.49 et ST 20.49, de la terrasse matérialisée par l'épandage de terres cuites architecturales ST 16.49 (correspondant à l'US 1020 lors de la fouille) et de la structure ST 23.49 (qui s'est avérée être une fosse et non un fossé (F51 lors de la fouille).

<sup>438</sup> CANTOURNET 2018, p. 101. Il s'agit d'un denier tournois de Philippe III (vers 1270-1280) et d'un tournois simple de Philippe IV (vers 1295-1303).

<sup>439</sup> Il s'agit respectivement des fossés ST 28.68 et ST 29.68 (F80 et F82 lors de la fouille), du silo ST 27.68 (F78 lors de la fouille) et des fosses ST 30.68, ST 31.68 et ST 32.68 (F74, F76 et F77 lors de la fouille).

<sup>440</sup> CANTOURNET 2018, p. 101. Il s'agit d'un double parisis de IV (vers 1295-1303).

<sup>441</sup> *Ibid.*, p. 85

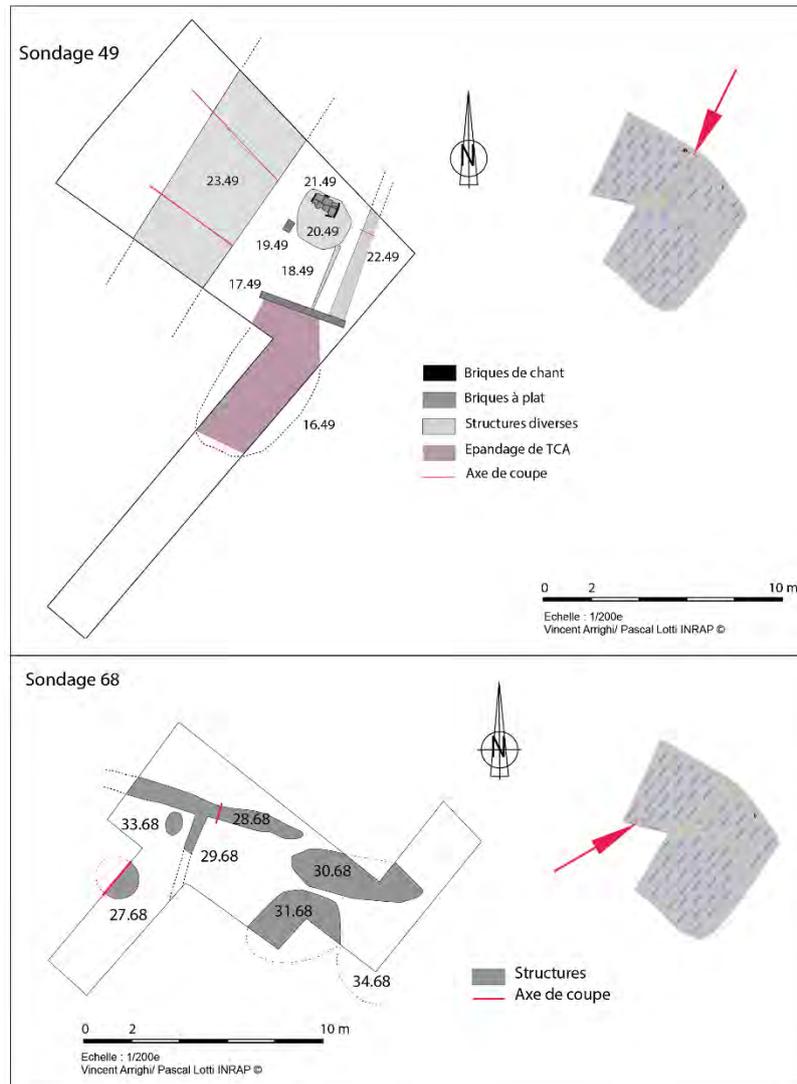


Figure 23 : Plans des sondages 49 et 68 du diagnostic Inrap 2018 d'Au Village à Endoufielle (CANTOURNET 2018, fig. 37 et 52).

Lors de la fouille, ces données ont été confirmées et complétées (Figure 24 et Annexe 1d). La dernière opération a ainsi mis en évidence une occupation en trois phases. La première correspond à une activité d'extraction de matériau au début du XIV<sup>e</sup> siècle, représentée par de nombreuses fosses à molasse réparties à plusieurs endroits du site<sup>442</sup>. En parallèle, d'autres vestiges tels des silos ont été découverts dont un dans le prolongement d'une possible sablière basse au centre du site et au fond duquel les restes d'un cheval ont été extraits<sup>443</sup>. Ces structures sont, durant une seconde phase, abandonnées et comblées. Lors de la phase 3, dans le courant du XIV<sup>e</sup> siècle, une terrasse – soulignée par un fossé préexistant et matérialisée par un vaste épandage de terres cuites architecturales, notamment tout au long de la route au nord du site<sup>444</sup>

<sup>442</sup> Il s'agit par exemple des fosses F51, F104, F106, F51, F121 et F122 au nord près de l'habitat et de F74, F76 et F77 déjà découvertes lors du diagnostic à l'ouest.

<sup>443</sup> La structure pouvant être identifiée comme sablière basse est la F21, alors que le silo est la F103.

<sup>444</sup> Le large fossé F07 est en contrebas de la terrasse formée par l'épandage correspondant aux US 1009, 1020, 1021 au nord du site et à l'US 1010 à l'est du site et également observé au centre du site (US 1028).

– est mise en place dans le secteur nord et des aménagements sont réalisés avec le creusement d'un bâtiment semi-enterré qui vient recouper des silos de la première phase<sup>445</sup>. Cet ensemble fonctionne probablement avec le foyer découvert lors du diagnostic et un petit fossé qui enserre le tout<sup>446</sup>.

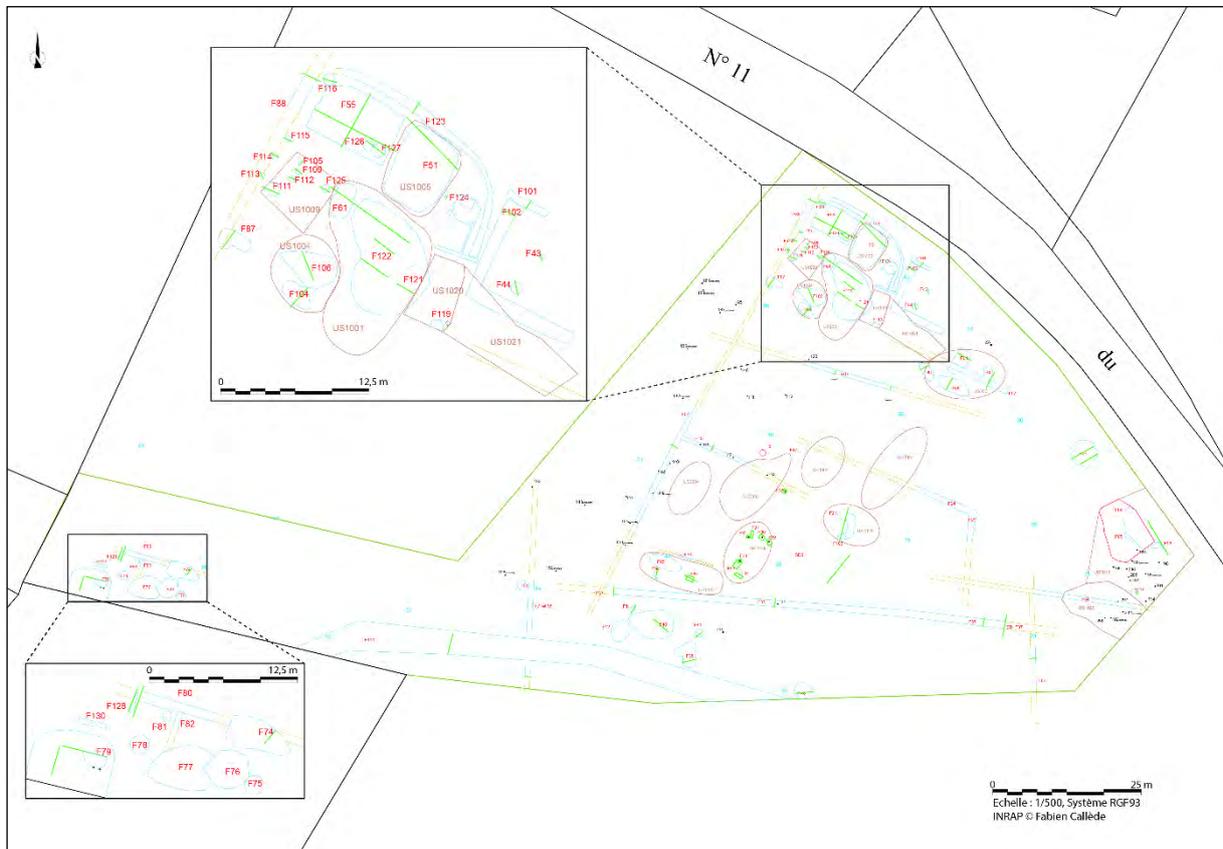


Figure 24 : Plan général de la fouille Inrap 2019 d'Au Village à Endoufielle avec vues rapprochées des zones des sondages 49 et 68 du diagnostic ( Fabien Callède et Claude Cantournet, Inrap)

En termes de mobilier, la fouille a permis la mise au jour de près de 4000 fragments de poteries médiévales, de 91 monnaies s'ajoutant aux sept issues du diagnostic, de quatre méreaux, d'une cinquantaine de déchets métallurgiques, de plus de 150 objets métalliques et d'une dizaine de fragments de verre. Parmi ces derniers items, 53 monnaies, les méreaux, une vingtaine de déchets métallurgiques et deux tessons de verre ont été rattachés aux XIIIe-XIVe siècles, voire au début ou milieu du XIVe siècle pour le verre.

Concernant la numismatique, le lot découvert renvoie à la fin du XIIIe-début du XIVe siècle notamment par la forte présence de monnaies royales<sup>447</sup>. Ces dernières correspondent à des émissions s'étalant du règne de Louis IX à celui de Jean II, avec cependant une très large surreprésentation des deniers de Philippe IV et Philippe VI<sup>448</sup>. L'ensemble des autres monnaies

<sup>445</sup> Le creusement F55 recouper les silos F126 et F127.

<sup>446</sup> Il s'agit du foyer 20.49/21.49 du diagnostic et du fossé F123.

<sup>447</sup> Ces données sont issues des études ou inventaires de spécialistes précédemment cité.e.s qui nous ont été communiquées par Claude Cantournet.

<sup>448</sup> Deux deniers tournois de Louis IX ont été découverts au décapage et la monnaie de Jean II (émise à partir du 31 octobre 1354) est un unicum sur le site. Au contraire, 27 exemplaires (de neuf types différents) de

– d’Aquitaine, d’Aragon, de Morlaàs – ont été émises au XIII<sup>e</sup> siècle ou au début du XIV<sup>e</sup> siècle, au plus tard jusqu’en 1327, à l’exception d’un double parisis de Louis II de Vaud (1337-1341) découvert au décapage et de deux oboles ou petits deniers de la Principauté d’Orange du deuxième tiers ou de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle provenant du comblement supérieur de la fosse F05 (dont le niveau le plus bas a fourni un double parisis de Philippe IV du tout début du même siècle) et de l’épandage US 1010 (qui a également révélé un denier de Jacques I<sup>er</sup> d’Aragon et deux de Philippe IV).

## ii. Fonction

Le site découvert lors des opérations préventives à Endoufielle semble ainsi avoir eu une occupation courte centrée sur le XIV<sup>e</sup> siècle, voire sa première moitié, mais dont la datation relative a permis la mise en évidence d’une chronologie en trois phases.

La nature des vestiges est en cours d’analyse. Les premiers éléments révèlent néanmoins différentes activités artisanales. Les nombreux déchets métallurgiques indiquent l’existence d’une petite production sidérurgique, en particulier avec la mise en œuvre de la réduction de minerai de fer (scories) et d’un travail de forge (culots). Possiblement associé à cette activité, un foyer a d’ailleurs été découvert sur la limite est de l’emprise<sup>449</sup>. De petits éléments tels que quelques fusaïoles ou pesons semblent également signaler une activité de production de fil, peut-être liée à la pêche<sup>450</sup>. L’artisanat principal ayant eu lieu sur place reste cependant l’extraction de molasse, probablement dans un objectif de produire du matériau de construction.

La présence d’habitat est peu développée, mais une importante quantité de mobilier domestique est associée à la principale période conservée. Les céramiques ont une fonction destinée à la cuisine ou bien au service d’eau ou vin. En outre, une partie des objets métalliques étudiés dans le cadre du diagnostic<sup>451</sup> sont individuels (boucles de ceintures, ferret et mordant de lacet), voire proviennent de possibles pièces d’ameublement<sup>452</sup>. Toutefois, la quasi-totalité de ce mobilier provient de fosses, notamment des silos, ou de fossés et sont ainsi en position de rejet<sup>453</sup>. Une des seules exceptions concerne la structure semi-enterrée F55 au nord du site qui peut être interprétée comme une possible habitation.

Le responsable de l’opération, Claude Cantournet, associe les vestiges découverts au mouvement global du XIV<sup>e</sup> siècle qui voit une restructuration de l’habitat se mettre en place avec un agrandissement des villages. Le site considéré étant localisé au bord d’une route en

---

monnaies de Philippe IV ont été mis au jour et huit de celles de Philippe VI. Parmi ces dernières, sept proviennent de la même fosse F79, dans le secteur ouest.

<sup>449</sup> Il s’agit de la structure F96.

<sup>450</sup> MERLEAU 2018, p. 100

<sup>451</sup> L’étude du mobilier issu de la fouille est en cours.

<sup>452</sup> CANTOURNET 2018, p. 100

<sup>453</sup> Les coefficients de fragmentation des céramiques calculés par Jean Catalo vont dans ce sens (CATALO (en cours)).

contrebas quasi immédiat du *castrum* d'Endoufielle, il semble pouvoir s'inscrire dans cette dynamique, d'abord en tant que carrière pour la (re-)construction ou l'élargissement du village, voire avec l'implantation d'un habitat au bord du chemin.

Par ailleurs, le lot d'objets métalliques provenant de la fouille contient un certain nombre de pièces d'harnachement de cheval. Associées au lot conséquent de monnaies découvertes, omniprésentes sur l'ensemble de la surface fouillée (points noirs sur Figure 24) et qui comprennent quelques éléments rares pour la région, les chercheurs envisagent également que le site ait pu constituer un lieu de passage important. Un méreau trouvé dans le comblement du bâtiment F55 présentant une coquille Saint-Jacques constitue en effet un indice pour une identification à une possible halte ou auberge pour pèlerins.

#### D. La maison de la Tour de Savoie, Aurignac

La maison de la Tour de Savoie se situe au cœur du bourg d'Aurignac, en Haute-Garonne. Elle forme l'extrémité nord-ouest d'une succession d'habitations entre la rue des Murs et la rue de la Tour de Savoie (Figure 25).

##### a. Critères d'intégration au sein du corpus

Les premiers critères de sélection de la maison de la Tour de Savoie pour intégrer le corpus principal de cette étude sont d'ordre méthodologique. Il s'agit en effet d'un des rares sites urbains majeurs de la zone géographique qui a pu faire l'objet d'une fouille de telle ampleur. Elle a été menée par l'archéologue Bernard Jolibert, avec une approche stratigraphique maîtrisée. Ce dernier a dirigé de nombreuses fouilles dans la région du Comminges, pour lesquelles il a souvent pris en charge l'étude du mobilier céramique. Il a ainsi rencontré la Commingeoise de multiple fois dans sa carrière (notamment sur les sites de l'abbaye de Bonnefont, de la chapelle du château de Lespugue ou de Salies-du-Salat<sup>454</sup>) et fait partie des premiers à l'avoir nommée dans les années 1990<sup>455</sup>. Ces éléments nous assurent de la qualité des données de fouille et de conservation des céramiques. Par ailleurs, malgré l'absence de datation par des méthodes absolues, l'étude du mobilier retrouvé, notamment numismatique et métallique, associée à une analyse du bâti et de l'histoire connue du village ont permis une connaissance assez fine de la chronologie du site, établie par Bernard Jolibert. L'ampleur de la stratigraphie est un argument supplémentaire au choix de ce site : l'occupation a en effet été continue entre le XIVe et le XXe siècle et cette temporalité a pu être reconnue dans les différents secteurs du site. Si les niveaux plus récents sont parfois venus bouleverser les unités

---

<sup>454</sup> JOLIBERT 1986 ; JOLIBERT 1993 ; JOLIBERT 1995b

<sup>455</sup> Voir la sous-partie I.2.C.b – Phase de transition : premières nominations, ci-dessus.

stratigraphiques médiévales, leur accumulation a aussi permis une meilleure conservation de ces dernières.

Le mobilier céramique est particulièrement conséquent : plusieurs milliers de tessons ont été inventoriés : plus de 7000 d'entre eux étaient disponibles et correspondent à un NMI de plus de 600<sup>456</sup>. De ce fait, une analyse statistique est envisageable.

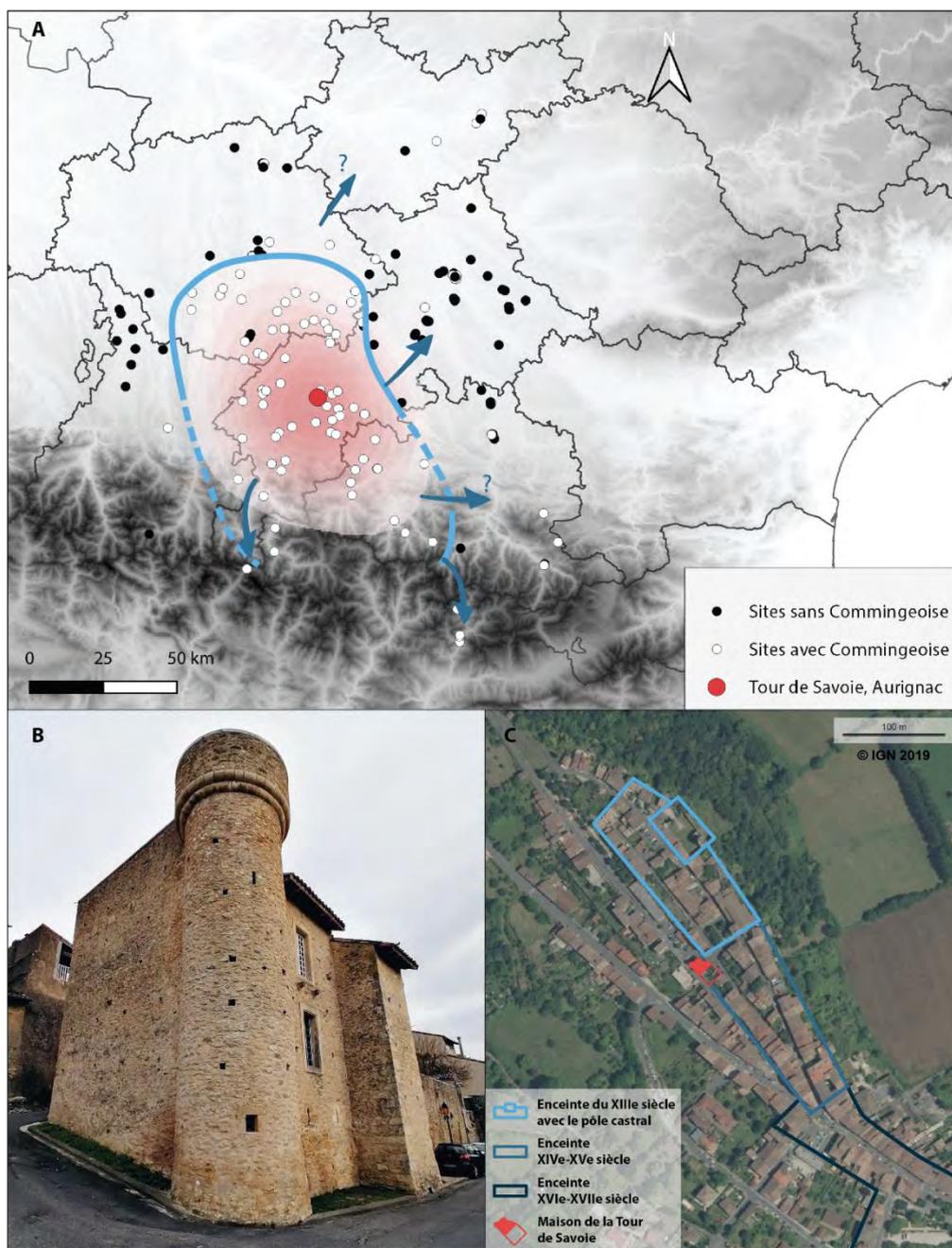


Figure 25 : A) Localisation de la Maison de la Tour de Savoie d'Aurignac parmi les sites inventoriés avec et sans Commingeoise et au sein de sa limite de diffusion ; B) Maison de la Tour de Savoie (vue depuis l'ouest) ; C) Photographie aérienne d'Aurignac (© IGN 2019) avec l'emplacement de la Maison de la Tour de Savoie et la position approximative des enceintes successives (d'après le plan de Marc Dubois dans Guilhot de Lagarde (P.).

<sup>456</sup> Ces quantifications (NR de 7116 et NMI de 612) sont le fait de notre étude du mobilier (voir la partie III.4 – La maison de la Tour de Savoie, Aurignac, ci-dessous).

D'un point de vue contextuel, la validation du choix de la Tour de Savoie repose sur sa situation privilégiée au sein de l'aire de diffusion de la Commingeaise. En effet, Aurignac se trouve précisément au cœur du Comminges et de la zone de découverte de cette céramique. Ce secteur est celui des plus fortes concentrations de Commingeaise dans les corpus céramiques connus. A la Tour de Savoie, la proportion de cette production approche les 100 % et est donc très proche de celles connues sur les sites voisins<sup>457</sup>. Par ailleurs, ce site est l'un des plus rapprochés du seul potentiel lieu de production connu de la Commingeaise, Le Fréchet, situé à moins de 5 km à vol d'oiseau<sup>458</sup>.

Enfin, le dernier argument en faveur de l'intégration de ce site dans le corpus est l'accessibilité du mobilier. En effet, grâce à l'aide de Bernard Jolibert et des propriétaires de la Tour de Savoie, le mobilier, conservé chez ces derniers, a pu être provisoirement transféré pour étude dans les locaux du laboratoire TRACES<sup>459</sup>.

### *b. Etat de l'art*

La maison de la Tour de Savoie fait partie des nombreux bâtiments remarquables d'Aurignac. Son intérêt historique a ainsi permis qu'elle soit inscrite au titre des Monuments Historiques en 1926. Si cette inscription n'a pas empêché plusieurs écroulements tout au long du XXe siècle<sup>460</sup>, les nouveaux propriétaires ont lancé, en 2001, une importante campagne de travaux et de restauration sous la maîtrise d'œuvre d'architectes du patrimoine. Ces derniers ont dressé des relevés exhaustifs du bâtiment, en plan et en coupe. Ils ont permis sa réfection, notamment au niveau de la tour et des façades, et prévu des travaux respectant l'histoire de la maison.

À l'intérieur, au niveau du rez-de-chaussée, une série de travaux d'aménagement a nécessité des décaissements importants. Dans l'espace cuisine, ces excavations (Figure 26-A, zones 4R et 2R) ont révélé du mobilier ancien. Les propriétaires sont ainsi entrés en contact en 2003 avec Bernard Jolibert qui a reconnu le potentiel archéologique de la maison<sup>461</sup>. Une fouille de sauvetage a par conséquent été prescrite par le SRA et a eu lieu en août 2004. Elle a consisté en la réalisation de sondages recoupant une grande partie du rez-de-chaussée (Figure 26-A : zones 1 à 9). Bernard Jolibert a par ailleurs opéré une surveillance régulière des travaux de rénovation et procédé à une étude du bâti extérieur et intérieur des étages<sup>462</sup>. Complété par les

---

<sup>457</sup> Voir la sous-partie II.1.A – *Diffusion et répartition régionale de la Commingeaise*, ci-dessus.

<sup>458</sup> Voir la sous-partie IV.4.B – *Le Fréchet*, ci-dessous.

<sup>459</sup> Nous tenons à adresser nos remerciements à M. et Mme Rièrre qui ont accepté ce transfert, ainsi qu'à Bernard Jolibert qui l'a facilité.

<sup>460</sup> 2001, La porte et la tour de « Savoie », M.H.I.. Dossier d'état des lieux en vue de la restauration de ces deux édifices et des bâtiments qui leur sont adossés, Commune d'Aurignac - Haute-Garonne.

<sup>461</sup> JOLIBERT 2004, p. 1-2

<sup>462</sup> Jolibert 2004 ; Jolibert 2005 ; Jolibert 2007

apports de plusieurs spécialistes<sup>463</sup>, son travail a permis l'élaboration d'une chronologie fine de l'occupation de la maison de la Tour de Savoie<sup>464</sup>.

Concernant les céramiques issues de la fouille, elles ont fait l'objet dans le rapport d'un inventaire par unité stratigraphique par Bernard Jolibert avec identification et description succincte associées à une datation globale de l'ensemble du mobilier de toute nature de l'US<sup>465</sup>.

### *c. Le site et son occupation*

#### *i. Historique*

Aurignac est une commune de Haute-Garonne située sur un coteau à environ 9 km en rive gauche de la Garonne. L'agglomération possède un château construit au XIII<sup>e</sup> siècle (probablement entre 1230 et 1240<sup>466</sup>) et muni d'une cour comprenant un donjon toujours en élévation, ainsi qu'une chapelle et un logis qui y sont adossés et dont subsistent quelques vestiges encore visibles (Figure 63). Auparavant seigneurie de la famille d'Aurignac, la nouvelle châellenie est rattachée au comté de Comminges en 1234, sous le comte Bernard V. Le castrum se développe vraisemblablement au XIII<sup>e</sup> siècle sur le modèle des castelnaux gascons. Une seconde enceinte villageoise est édifiée durant la guerre de Cent Ans. La châellenie est finalement intégrée au royaume de France en 1454 avec tout le comté de Comminges. Le XVI<sup>e</sup> siècle est une période faste pour le bourg d'Aurignac qui prend de l'importance au sein du comté du Comminges<sup>467</sup> ; le château perd cependant son rôle initial et semble délaissé, n'accueillant que quelques hommes de garnison. Il attire ponctuellement des « malfaiteurs », qui poussent les consuls d'Aurignac à demander sa destruction, en vain<sup>468</sup>. Une troisième enceinte est néanmoins construite afin d'abriter les nouvelles habitations<sup>469</sup>. Après la Révolution, l'importance de la châellenie lui vaut d'être promue au rang de chef-lieu d'un des 56 cantons de la Haute-Garonne. Depuis 2015, Aurignac est une simple commune appartenant au nouveau canton de Cazères.

Les conclusions de l'étude archéologique de Bernard Jolibert nous permettent de raccrocher l'histoire de la maison de la Tour de Savoie à celle du bourg d'Aurignac<sup>470</sup>. Au sein de celui-ci, elle forme l'angle nord-ouest de la seconde enceinte juste à la limite de l'enceinte

---

<sup>463</sup> Michel Barrère a réalisé l'étude du mobilier en alliage cuivreux ; Francis Dieulafait a fourni une étude numismatique de la centaine de monnaies retrouvées dans les sondages (JOLIBERT 2004, p. 56-60 ; DIEULAFAIT 2004).

<sup>464</sup> JOLIBERT 2004, p. 62-67 et fig. 66-70 ; JOLIBERT 2005 ; JOLIBERT 2007

<sup>465</sup> JOLIBERT 2004, p. 16-55

<sup>466</sup> ROUQUEROL (dir.), 2005, p. 3

<sup>467</sup> Guilhot de Lagarde 1949

<sup>468</sup> ROUQUEROL (dir.), 2005

<sup>469</sup> Guilhot de Lagarde 1949

<sup>470</sup> *Ibid.*

originelle (Figure 25-B et C). Son premier état date du XIV<sup>e</sup> siècle : construite juste à l'extérieur de l'enceinte primitive, elle est alors composée d'un bâtiment rectangulaire doté d'une tour circulaire dans son angle ouest (Figure 26-B). Isolée, il s'agit probablement d'un poste avancé du château.

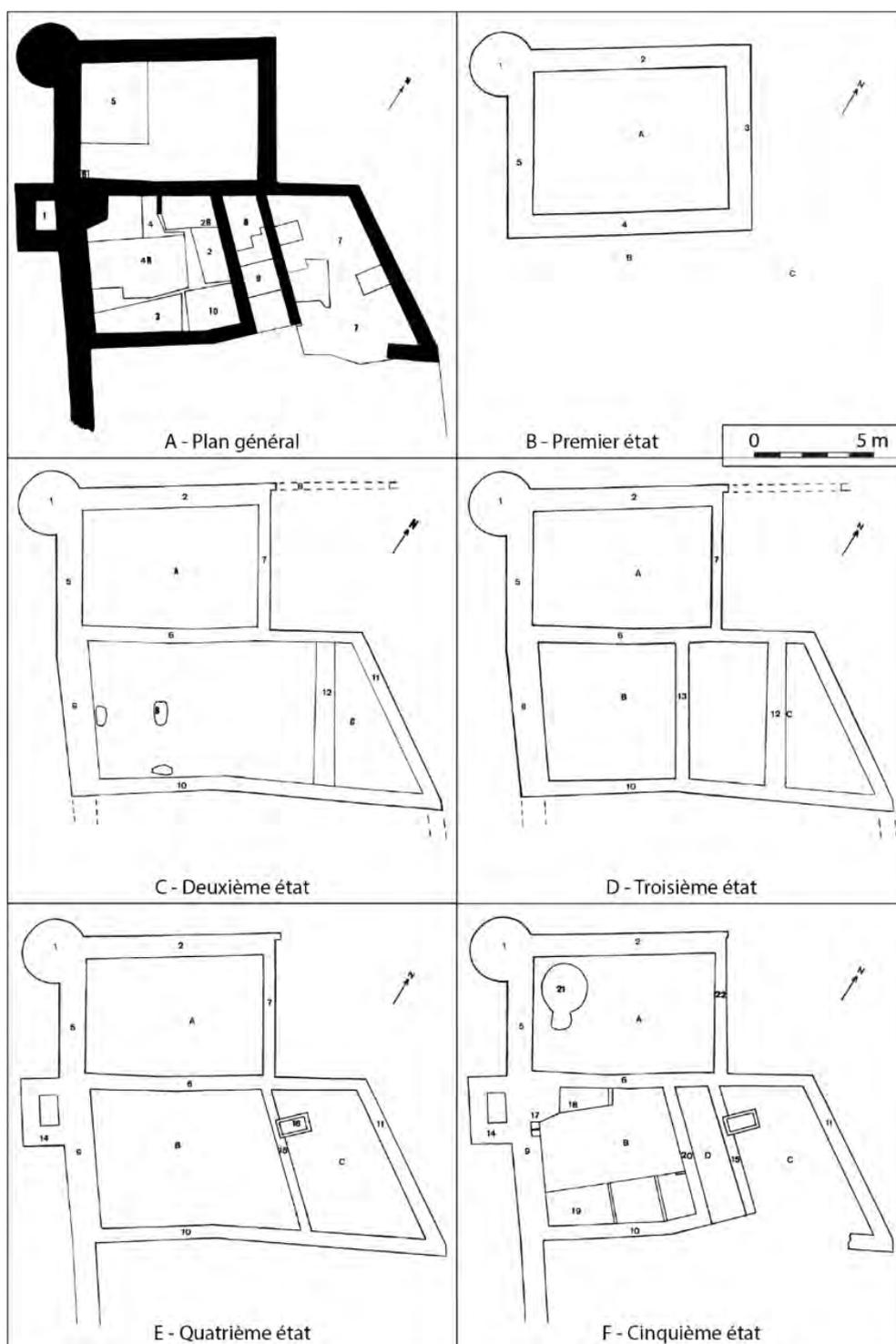


Figure 26 : Plan général de la Maison de la Tour de Savoie avec les différents secteurs de fouille (A) et plans par phase chronologique (B à F) (Jolibert 2004, fig. 2 et 66-70)

Au XIV<sup>e</sup> ou XV<sup>e</sup> siècle, l'évolution du bourg d'Aurignac provoque la construction d'une nouvelle enceinte dont la Tour de Savoie semble constituer le point de départ<sup>471</sup>. Le bâtiment originel est modifié. Ses murs nord-est et sud-est sont rebâties, respectivement pour l'aménagement de la porte de ville et pour un large agrandissement vers le sud (Figure 26-C)<sup>472</sup>, alors que la tour et le mur nord-ouest sont rehaussés<sup>473</sup>. À la fin du XV<sup>e</sup> siècle et lors du siècle suivant, des aménagements « luxueux » semblent être réalisés, marqués par un style architectural qui annonce la Renaissance partout dans le bourg.

Quelques travaux de restructuration et d'amélioration de la défense sont entrepris dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle : les sous-sols sont remblayés, les baies du mur nord-ouest sont obstruées et munies de bouches à feu<sup>474</sup>. À cette époque, le propriétaire porte le nom de Sauvole. La porte, qui est alors mentionnée comme « la porte de l'allée du couvent », aurait pris ce nom « porte de Sauvole » qui finit par être déformé devenant « porte de Savoie »<sup>475</sup>.

À la suite d'une longue période d'aménagements mineurs, la quatrième phase d'occupation de la maison de la Tour de Savoie est marquée par d'importants travaux. Ceux-ci sont *a priori* réalisés par Jean-Pierre Cazeneuve, propriétaire et forgeron de son état, entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il améliore l'habitat (adjonction d'un cabinet d'aisance et de portes et fenêtres notamment) et installe une forge (Figure 26-E : zone C). Par ailleurs, la porte de ville est détruite. Au XIX<sup>e</sup> siècle, une nouvelle restructuration a lieu avec le réaménagement de la cuisine (nouvelle cheminée, construction d'un potager) et d'un couloir (Figure 26-F : zones B et D). Jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, la maison reste la demeure et l'atelier d'artisans forgerons et maréchaux-ferrants<sup>476</sup>.

## ii. Fonction

La maison de la Tour de Savoie est à elle seule une bonne représentation de l'histoire d'Aurignac. Ses fonctions domestique, défensive ou artisanale, contemporaines ou successives, ainsi que leur intensité, semblent être symptomatiques du contexte politique et économique de la ville.

Sa fonction défensive est attestée dès sa construction et malgré sa position extérieure à l'enceinte castrale. Ses caractéristiques (une tour, un mur renforcé et des archères) font d'elle

<sup>471</sup> 2001, La porte et la tour de « Savoie », op. cit.

<sup>472</sup> JOLIBERT 2004, p. 62 ; Musée-Forum, Nathalie Rouquerol 2005, p. 5

<sup>473</sup> JOLIBERT 2007, p. 23

<sup>474</sup> JOLIBERT 2004, p. 66

<sup>475</sup> 2001, *La porte et la tour de « Savoie »*, op. cit.. Cette hypothèse se confronte néanmoins à celle d'une origine remontant au XVI<sup>e</sup> siècle, selon laquelle la Tour aurait été baptisée d'après Honorat II de Savoie-Villars. En effet, le monogramme « SV » pouvant faire référence à ce personnage, créateur de la poste d'Aurignac au tournant de 1574, a été retrouvé sur un fragment de cheminée (JOLIBERT 2004, p. 65)

<sup>476</sup> D'après les Aurignacais, elle était habitée et sa forge fonctionnait au moins jusque dans les années 1930. (2001)

un probable poste avancé du château comtal<sup>477</sup>. Au XVe siècle, sa place dans la défense de la ville est renforcée par l'adjonction directe d'une porte de ville et son intégration à la nouvelle enceinte. C'est par la suite au début du XVIIe siècle que cette fonction est de nouveau affirmée. En témoignent notamment l'obturation des baies septentrionales et la mise en place de bouches à feu à leur place, ainsi que la découverte de nombreuses balles de mousquet. Enfin, lors des dernières phases d'occupation, entre la fin du XVIIIe siècle et le XXe siècle, la fonction défensive de la Tour de Savoie disparaît, à l'image de celle de la ville. La porte est démantelée, symptôme de la perte d'intérêt du poste de défense qu'était le bâtiment et de l'enceinte dont les dernières traces s'effacent au profit d'une meilleure circulation<sup>478</sup>.

La Tour de Savoie retrouve alors une fonction uniquement domestique. Cette fonction est présente dès sa construction, et lors des différentes phases d'occupation, un habitat est systématiquement reconnaissable : aménagement d'une cheminée à l'étage du premier état (XIVe siècle), des sous-sols et de zones foyères culinaires<sup>479</sup> au rez-de-chaussée du deuxième état, peinture murale à l'étage (XVe siècle), nivellement du sol de la cuisine du troisième état (premier XVIIe siècle), ou encore aménagements modernes de Jean-Pierre Cazeneuve (potager, fosse d'aisances) qui ont perduré jusqu'aux travaux du XXIe siècle. La découverte systématique de céramiques culinaires ou de service renforce au demeurant cette fonction domestique évidente.

Les ornements retrouvés dans l'habitat, tels que la peinture murale ou des éléments lapidaires de style Renaissance, semblent indiquer des occupants civils plutôt que militaires. Ils révèlent en outre de par leur richesse le statut social élevé de ceux-ci. C'est particulièrement le cas de la peinture murale retrouvée au premier étage. Si Bernard Jolibert propose une possible fonction "(para-)religieuse" du bâtiment en raison de son thème iconographique (Sainte-Anne apprenant à lire à la Vierge<sup>480</sup>), ce détail va en tout cas dans le sens d'un statut social proche de l'aristocratie. De même, le mobilier retrouvé en fouille indique une certaine richesse des habitants. D'une part, le corpus numismatique s'élève à une centaine de monnaies. Cette quantité est plutôt considérable et révélatrice soit d'un lieu d'échange (un péage au niveau de la porte de l'enceinte castrale ?), soit de la condition économique des occupants. D'autre part, la céramique elle-même constitue la manifestation d'un certain luxe, en particulier au XVIe siècle avec des céramiques vernissées régionales privilégiées par rapport aux productions locales, ou encore des importations italiennes<sup>481</sup>.

Enfin, une nouvelle fonction, artisanale, est mise en évidence à partir de la fin du XVIIIe siècle et jusqu'au début du XXe siècle. L'établissement d'une forge (cheminée, bac de trempe)

---

<sup>477</sup> JOLIBERT 2004, p. 62

<sup>478</sup> 2001, La porte et la tour de « Savoie », op. cit.

<sup>479</sup> JOLIBERT 2004, p. 64

<sup>480</sup> *Ibid.*, p. 67

<sup>481</sup> *Ibid.*, p. 65

est en effet associé à la découverte de nombreux déchets sidérurgiques, tels que des scories, des objets en fer ou encore des couches importantes de cendres et charbons.

Pour notre étude, ce sont essentiellement les phases 1 et 2, correspondant aux XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, qui nous intéressent. La Tour de Savoie est alors foncièrement une habitation qui renvoie l'image d'occupants appartenant plutôt à une classe proche de l'aristocratie et qui assure une fonction collective de défense de la ville d'Aurignac, plus ou moins développée.

### **3. Conclusion**

Les quatre sites ainsi choisis couvrent des échelles géographiques, chronologiques et contextuelles variées. Celui de la Tour de Savoie à Aurignac se situe au cœur de l'aire de la diffusion principale de la Commingeaise, alors que le Castel-Minier et Endoufielle se trouvent aux marges de celle-ci et le Muséum de Toulouse en dehors. Les occupations de la Maison de la Tour de Savoie et du Castel-Minier s'étendent sur plusieurs siècles et sont connues grâce à d'amples stratigraphies. Au contraire, celles du Muséum et d'Endoufielle sont plus resserrées sur une seule et même période, le XIV<sup>e</sup> siècle, voire sur une moitié ou un quart de celui-ci. D'un point de vue contextuel, espaces urbains, périurbains et ruraux sont couverts par les quatre sites, tout comme sont associés des lieux domestiques et/ou artisanaux dont le niveau social diffère.

De cette façon, l'analyse comparée de leurs quatre lots céramiques peut permettre d'aborder les problématiques que la Commingeaise pose. Peuvent en effet être traitées les questions de son homogénéité sur l'ensemble de la zone géographique où elle est retrouvée (les quatre sites), ainsi que sur toute la période couverte par l'occupation longue de deux sites (la Tour de Savoie et le Castel-Minier), celle de l'influence du contexte socio-économique sur sa consommation et sa dispersion (les quatre sites), ou encore celle des modalités de diffusion entre des zones où elle est prédominante et d'autres où elle est moins présente (les quatre sites). L'ensemble de ces points permettront par ailleurs de définir et caractériser précisément la Commingeaise, notamment lors son « âge d'or » (les quatre sites au XIV<sup>e</sup> siècle), tout en abordant l'aspect de sa production et de son origine (les quatre sites mis en contexte au sein de la totalité des découvertes inventoriées).

## Chapitre III. Analyse des corpus : typologies commingeoises

### 1. Le Castel-Minier, Aulus-les-Bains

La succession d'opérations et de rapports sur le Castel-Minier est une documentation riche qui a permis de mettre en œuvre une étude céramologique importante. Celle-ci a abouti à la mise en place d'une typologie à la fois technique, morphologique et fonctionnelle, ainsi qu'une certaine analyse chronologique et de provenance, dont nous reprenons l'essentiel ici<sup>482</sup>.

#### A. La céramique du site

##### a. *Les productions majoritaires*

Le corpus du Castel-Minier est relativement fractionné, peu de formes archéologiquement complètes ont été découvertes parmi les individus. Les éléments typologiques, notamment les bords, sont néanmoins récurrents et ont permis l'identification des productions principales consommées sur le site, dont la Commingeoise fait partie.

---

<sup>482</sup> L'étude céramologique a été engagée par Nicolas Portet (LandArc) en parallèle de l'étude qu'il a réalisée du corpus céramique issu de la fouille du site de Montréal-de-Sos à Auzat, dans la vallée voisine du Vicdessos. Il est ainsi à l'origine de la typologie établie pour le Castel-Minier qui a par la suite été complétée et développée (voir GERAUD 2021, le dernier rapport d'opération publié, celui de la dernière triennale terminée en 2023 est en cours de réalisation).

Les céramiques les plus répandues sont des pots de cuissons à pâtes communes cuites en atmosphère oxydante ou réductrice<sup>483</sup>. Le pot caractéristique est la marmite à col<sup>484</sup> qui possède des bords en bandeau<sup>485</sup> ou en poulie<sup>486</sup>, un fond lenticulaire ou rond et des anses généralement rubanées ou plus rarement rondes et/ou coudées<sup>487</sup>. Ces marmites à col proviennent de niveaux du XIVe ou du XVe siècle, voire du XIIIe siècle. Leur production est probablement locale, car elles sont présentes également sur le site de Montréal-de-Sos dans la vallée voisine dès le XIIIe siècle et surtout à partir du milieu du XIVe siècle<sup>488</sup>. Si des marmites communes similaires à anses rubanées et bord en bandeau sont connues dans la région jusqu'à Toulouse aux XIVe et XVe siècles (à la différence que leurs anses ne sont pas rattachées au col, mais à l'épaule)<sup>489</sup>, la marmite à anses coudées en revanche est une forme qui ne semble pas s'être diffusée au-delà des Pyrénées ariégeoises. Sa présence, qui coïncide avec celle des bords en poulie, n'est en effet attestée qu'à Montréal-de-Sos où elle apparaît dans des niveaux datés des deux derniers tiers du XIVe siècle<sup>490</sup>.

Dans ces mêmes types de pâtes communes, sont également retrouvées des oules à bord en bandeau, parfois très décorées<sup>491</sup>. Cette forme, qui perdure tout au long du Moyen Âge, est retrouvée indifféremment dans des niveaux du XIVe et du XVe siècle. Tout comme les marmites, elle semble être le témoignage d'une production locale de céramique commune. Quelques rares lèchefrites<sup>492</sup>, forme basse de cuisson apparaissant entre le XVe et le XVIe siècle<sup>493</sup>, étaient également utilisées. Hormis ces pots de cuisson, les groupes techniques communs regroupent plus rarement des pégaus ou des pichets et des gargoulettes<sup>494</sup>, formes à liquide du XIVe siècle<sup>495</sup>.

---

<sup>483</sup> Il s'agit essentiellement des productions de types 5 et 1 (Annexe 4, Pl.1) représentant 37 % à elles deux et respectivement 25 % et 12 % du corpus global, de type 16 représentant 9 % (Pl.2), mais aussi 4 % de types 10, 17 et 18 (Pl.1-2). Ces quantifications ont été calculées sur le corpus céramique global du Castel-Minier découvert entre 2015 et 2021 qui est de 5058 restes pour un NMI de 943. Les pourcentages mentionnés ici proviennent du NMI.

<sup>484</sup> Toutes les planches céramiques sont placées en Annexe 4. Pour cette note, voir la céramique numérotée 1 de la planche 6 (Pl.6.1).

<sup>485</sup> Pl.5-bords 6 et Pl.6.1 et 4

<sup>486</sup> Pl.5-bord 7 et Pl.6.2.

<sup>487</sup> Pl.6.4.

<sup>488</sup> GUILLOT 2017

<sup>489</sup> Lassure et Villeval 1990 ; Briand et Lotti 2006

<sup>490</sup> GUILLOT 2017

<sup>491</sup> Pl.5-bord 3 et Pl.6.3 et 6.

<sup>492</sup> Pl.6.8.

<sup>493</sup> Ollivier, Calmès, Carme *et al.* 2016

<sup>494</sup> Pl.6.7 et 10.

<sup>495</sup> Lassure et Villeval 1990 ; Catalo 2010

Une production modelée<sup>496</sup> ne fait pas partie des productions majoritaires du Castel-Minier, mais est représentée par une forme très commune : l'oule<sup>497</sup>. Ce type de pot de cuisson comptabilise quelques individus à peine, provenant de niveaux du XIVe siècle, alors qu'il est dominant à Montréal-de-Sos dans des niveaux du XIIIe siècle<sup>498</sup>. Leur production diminue donc au XIVe siècle, pour disparaître au XVe siècle. Elle semble être remplacée par la Commingeoise<sup>499</sup> qui est la seconde production la plus fréquemment retrouvée sur le site<sup>500</sup> (24 % du NMI).

### *b. Autres productions*

Parmi les poteries récurrentes, mais en moindre quantité, le site du Castel-Minier a révélé des productions d'une certaine qualité, telles que des trompes d'appel ou des cruches ou pichets<sup>501</sup>. Des éléments d'importation sont également arrivés jusqu'au site : des majoliques<sup>502</sup> probablement valenciennes, décorées au bleu de cobalt et au lustre métallique ou au vert de cuivre et au brun de manganèse. Couverte d'un émail (glaçure stannifère) qui la caractérise, cette production est très rare dans notre région alors qu'elle s'est largement diffusée par la mer en Languedoc-Roussillon ou en Provence dès la fin du XIIIe siècle<sup>503</sup>. Les importations se multiplient à partir de la seconde moitié du XIVe siècle, c'est à partir de la fin de ce siècle et durant le suivant qu'elles se retrouvent marginalement dans notre région<sup>504</sup>, parfois sous forme de copies locales.

Une céramique moderne témoigne enfin de l'occupation la plus récente (fin XVe-XVIe siècle) du site<sup>505</sup>. Des pots associés aux fonctions de service ou de préparation des aliments sont en effet retrouvés, dans des pâtes très épurées qui apparaissent au XVIe siècle pour les plus anciennes. Il s'agit de formes ouvertes glaçurées sur engobe, de type écuelle ou bol et d'assiettes ou plats décorés *a sgraffito*. Cette forme de pot apparaît en terre cuite dans le courant du XVIe siècle alors que la technique *a sgraffito* semble perdurer jusqu'au milieu du

---

<sup>496</sup> Il s'agit du type 2 (Pl.1).

<sup>497</sup> Pl.6.5.

<sup>498</sup> GUILLOT 2017

<sup>499</sup> Dans la typologie établie pour le site, la Commingeoise constitue de type 12 (Pl.1).

<sup>500</sup> Elle représente 24 % du corpus global en NMI.

<sup>501</sup> Ce type 13 (Pl.2 et Pl.6.11-12) compose 6,5 % du corpus.

<sup>502</sup> 1,6 % du corpus du site appartient à ce type 9 (Pl.1 et 6.9).

<sup>503</sup> Leenhardt et Vallauri 1997

<sup>504</sup> Lassure et Villeval 1990, p. 338

<sup>505</sup> GERAUD 2016. Le type 15 regroupe les productions concernées représentant 9,5 % du corpus (Pl.2 et Pl.6.13 et 14).

XVII<sup>e</sup> siècle<sup>506</sup>. Dans la région, plusieurs ateliers sont connus<sup>507</sup> et il semblerait que ce soit l'atelier de Plagne (Haute-Garonne) qui ait produit les écuelles modernes du Castel-Minier<sup>508</sup>.

### c. Bilan

Le corpus céramique du Castel-Minier se rattache essentiellement aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Il s'agit d'un assemblage homogène avec tout d'abord une production céramique « commune » composée essentiellement de pots de cuisson de production essentiellement locale. Les pichets ou pégaus caractéristiques du XIV<sup>e</sup> siècle sont également présents. Cet assemblage évolue dans le courant du XIV<sup>e</sup> siècle avec l'apparition des marmites à anses coudées ou à bord en poulie en pâtes de type 1. La disparition progressive des oules en pâtes de type 2 semble également se ressentir : elles se font beaucoup plus rares dans les contextes du XV<sup>e</sup> siècle. Ces derniers sont en outre marqués par la découverte ponctuelle d'éléments d'importation valencienne.

En plus de ces considérations chronologiques, le vaisselier céramique témoigne des échanges importants qui ont lieu avec la vallée voisine du Vicdessos (marmites). Il révèle néanmoins que le site était aussi tourné vers l'ouest et la vallée de la Garonne (pichets, Commingeaise). Enfin, la majolique valencienne rend compte de l'importation d'un certain mobilier de qualité. On pourrait qualifier celui-ci comme tel par sa rareté et par l'absence des pots de service (écuelles, coupes) des contextes du XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle. Ceux-ci devaient en effet être façonnés dans des matières périssables telles que le bois. Dans ce contexte, une coupe en céramique décorée et d'importation pouvait constituer un objet « de luxe ».

Par ailleurs, le corpus céramique du Castel-Minier est caractéristique de la transition typologique qui a lieu entre le XV<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup>. Cette période voit apparaître des poteries de service et de consommation en céramique (écuelles, coupes) : le vaisselier se diversifie.

## B. La Commingeaise

Au sein du vaisselier céramique du Castel-Minier, la Commingeaise – qui correspond, au stade actuel de l'étude, à 1506 restes et 411 individus identifiés<sup>509</sup> – constitue la seconde production la plus répandue globalement, avec 24 % du NMI global<sup>510</sup>. Au fil des opérations, une typologie morphologique a pu être identifiée, qui a été complétée par une étude des pâtes<sup>511</sup>.

---

<sup>506</sup> COSTES 1998

<sup>507</sup> Lassure et Villeval 1991 ; Costes 1997 ; Lassure et Villeval 2000b

<sup>508</sup> PIQUES 2000

<sup>509</sup> Parmi ces individus sont comprises 314 formes.

<sup>510</sup> Le NMI de Commingeaise est de 411 au total, dont 314 ont pu être identifiés à une forme ou à une catégorie.

<sup>511</sup> GERAUD 2017a

## a. Les formes

### i. Les pots associés à la cuisson

#### \ L'oule et la marmite

La forme majoritaire du site du Castel-Minier est le pot de cuisson, forme fermée à fond lenticulaire et panse globulaire. Si celle-ci est généralement continue (Pl.9.1), elle peut également être marquée par une légère rupture entre le haut de panse (dont la courbure est moins prononcée quelques centimètres en-dessous du bord) et le reste du pot (Pl.9.2). Le bord le plus répandu pour ces deux formes est long et très éversé. Ce bord caractéristique de la Commingeoise forme un angle entre 80° et 95° avec le haut de panse et leur jonction est particulièrement marquée. Leur longue lèvre est le plus souvent arrondie, parfois élargie (Pl.7 – bords 1a et 1d<sup>512</sup>) ; elle peut aussi être en amande (bord 1b) ou plus rarement en bandeau (bord 1c). Dans tous les cas, elle forme un large méplat interne qui peut être plus ou moins concave jusqu'à parfois former une gorge (Pl.17.11). Ce méplat a pour fonction d'accueillir un couvercle. La jonction entre certains bords et le haut de panse est parfois moins marquée, ce qui dessine un très court col (bord 1e). Un seul individu archéologiquement complet a été retrouvé à Castel-Minier (Pl.12), permettant d'associer un fond lenticulaire à ces pots de cuisson commingeois. Le diamètre à l'ouverture varie entre 14 et 27 cm, mais pour une large majorité des individus identifiés, il se situe entre 16 et 20 cm (Figure 27).

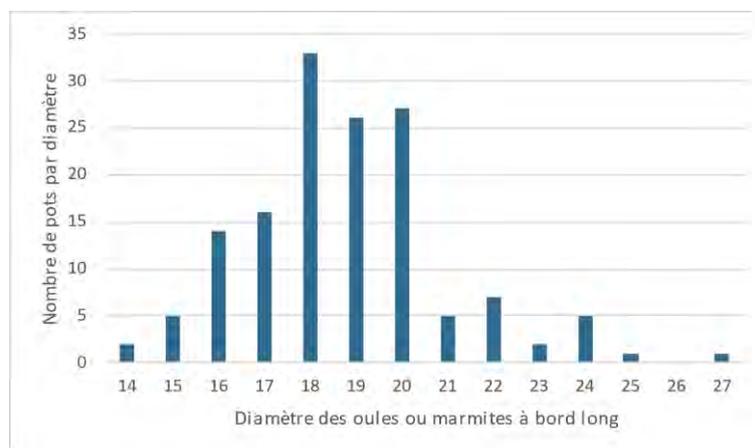


Figure 27 : Répartition des diamètres des oules et marmites à bord long (Castel-Minier)

Ces pots caractéristiques de la production Commingeoise, décorés sur le haut de panse d'impressions digitées alignées, de boutons rapportés ou de lignes ondulées incisées (Pl.10, 12, 16.12 et 19), s'avèrent être soit des oules (appellation régionale des pots simples sans anses ni bec), soit des marmites. Ce qui distingue les premières (Pl.8, 9.1-2 et 10.1) des secondes est

<sup>512</sup> La typologie des bords est visible sur la planche 7 de l'Annexe 4.

l'adjonction de deux anses rubanées latérales et opposées qui sont rattachées au haut de panse (Pl.11, 12, 13.5, 15.2 et 16.12). En l'absence d'indice de ces éléments, il est impossible de les distinguer.

Par ailleurs, le bord très long et éversé est systématique sur les oules, mais ce n'est potentiellement pas le cas sur les marmites. En effet, un pot (Pl.22.7) présente des caractéristiques classiques de cette forme (diamètre de 19 cm et anse latérale rattachée à la panse), mais avec un bord court éversé (bord 3a).

Si ce dernier élément est du même gabarit que les oules et marmites précédemment décrites, il semble qu'il existe un format de pots de cuisson plus petit. Ce second type de pots de cuisson à anse(s) nous est connu grâce à un individu de diamètre de 10 cm environ présentant une anse latérale rattachée à un bord court et éversé (bord 3a) et la naissance de ce qui pourrait être une seconde anse à l'opposé (Pl.25.1). Néanmoins, cet élément rapporté opposé à la première anse pourrait également être un bec ponté, rien ne nous permettant d'être catégorique en raison de l'état de conservation du pot. Il s'agirait alors d'une autre forme associée à la cuisson des aliments, plutôt liquides : le pégau. En effet, un fragment de bord du même type (bord 3a) présente un départ de bec ponté, élément caractéristique de cette dernière forme (Pl.23.5). Il semblerait ainsi que nous pouvons attribuer la forme de marmite ou de pégau à ce type de bord court (Pl.23.2 et 8, 24.1, 3 et 5), présentant parfois un départ d'anse rubanées latérale (Pl.25.5).

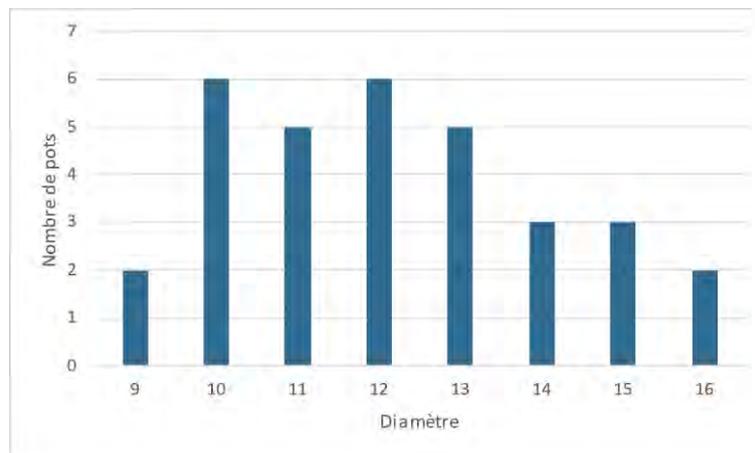


Figure 28 : Répartition des diamètres des marmites et pégaus à bord court (Castel-Minier)

Par ailleurs, un autre individu à bec ponté (Pl.23.6) présente une lèvre légèrement plus affinée (bord 3b). Ce bord est également observé sur des fragments avec départ d'anse latérale (Pl.24.11 et 25.4), mais aucun individu plus complet n'a été retrouvé qui permettrait de les associer à une marmite ou un pégau. De ce fait, une catégorie de petits (par opposition aux grandes oules et marmites) pots de cuisson à anse(s) semble devoir être définie et comporter ces deux formes. Les bords de ces pots sont donc généralement courts et éversés (bords 3), mais nous y associons aussi plus rarement des lèvres « en bourrelet » (bords 4b-c et Pl.25.2-3) rattachées à des anses. L'ensemble de ces pots ont un diamètre d'ouverture entre 9 et 16 cm

(Figure 28) et certains sont ornés d'impressions digitées alignées ou d'incisions ponctuelles sur la panse (Pl.24.2, 9 et 11, 25.2). L'ensemble des anses rubanées latérales retrouvées isolées est susceptible d'appartenir à cette catégorie (Pl.34).

### \ Le pégau

S'il existe une incertitude sur certains pégaus, d'autres sont parfaitement identifiables. En effet, la découverte d'un individu archéologiquement complet (Pl.21) assure la présence de cette forme dans le corpus du Castel-Minier. Le pégau est un pot à tout faire typique de la région, souvent associé à la fonction de cuisson dont la panse est ici globulaire et le fond lenticulaire. Il est constitué d'une anse latérale rattachée à son bord et d'un bec opposé de type ponté. Celui-ci est obtenu en ajoutant sur le bord et le haut de panse un morceau de pâte plus ou moins triangulaire et replié, formant ainsi un canal de coulée. La panse est percée au même niveau, entre ce bec et le bord du pot dont la circonférence reste intacte et forme ainsi un « pont ». Il faut noter que le bec ponté de ce pégau est un peu inédit : ses deux côtés sont resserrés sur leur partie supérieure et entrent en contact au niveau du bord, alors qu'habituellement les deux côtés d'un bec ponté sont complètement séparés et plus évasés.

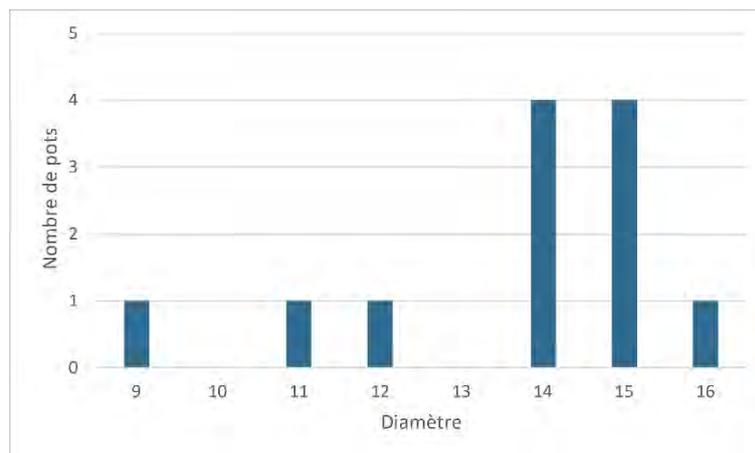


Figure 29 : Répartition des diamètres des pégaus à bord mi-long (Castel-Minier)

Le bord permettant d'identifier ces pégaus est très éversé et un peu moins long que celui des grandes oules et marmites, mais plus que ceux de la catégorie précédente, ce qui nous pousse à le décrire comme « mi-long » (bord 2). Un seul autre individu muni de ce bord présente un bec ponté (Pl.23.4) alors que plusieurs sont rattachés à une anse latérale (Pl.22.1-3). Cela nous semble suffisant pour associer tous les bords mi-longs du corpus à cette forme (Pl.22.4-6), à l'exception des rares dont le diamètre d'ouverture se rapproche de celui des grandes oules ou marmites (Pl.23.3). En effet, celui des pégaus à bord mi-long, même s'il est majoritairement de 14 ou 15 cm, oscille entre 9 et 16 cm, à l'image des pots de cuisson à anse(s) précédents (Figure 29).

### \ Le couvercle

Les pots de cuisson qui viennent d'être décrits possèdent pour la plupart un bord muni d'un méplat interne plus ou moins grand et concave qui a pour fonction d'accueillir un couvercle lors de leur utilisation. Les éléments correspondants sont très peu nombreux et fragmentaires au Castel-Minier, leur redondance typologique permet néanmoins d'avoir une bonne idée de leur forme (Pl.32). Les six couvercles identifiés sont plus ou moins plats ou lenticulaires et munis d'un rebord. Celui-ci est plus ou moins éversé et long, mais la lèvre est soit arrondie (bord 6a : Pl.32.1 et 5), soit plate (bord 6b : Pl.32.2-4). Ils devaient posséder une anse centrale, à l'image des couvercles classiquement retrouvés dans la région. Cette forme semble pouvoir épouser parfaitement la forme de bords éversés des pots de cuisson, ce qu'appuient leurs diamètres qui varient entre 15 et 20 cm (Figure 30).

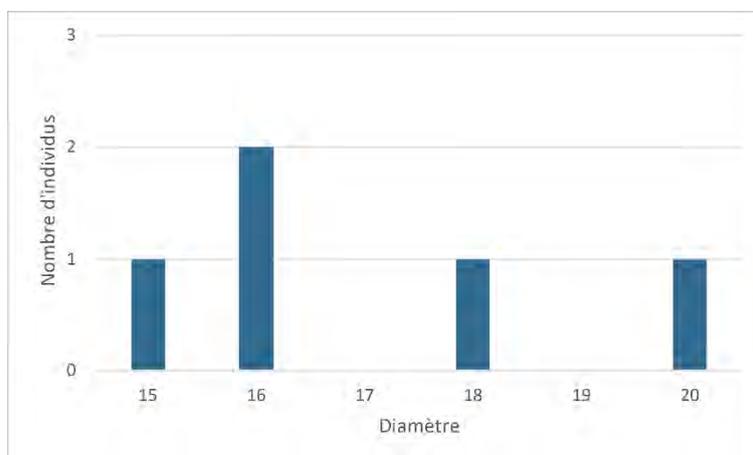


Figure 30 : Répartition des diamètres des couvercles (Castel-Minier)

### ii. Les pots à liquide

#### \ La cruche

Les pots à liquide retrouvés au sein du corpus Commingeois du Castel-Minier appartiennent à deux catégories à bec verseur tubulaire, reconnaissables par la variation de leur moyen de préhension, mais aussi par leur gabarit.

Tout d'abord, la cruche est une forme fermée à panse globulaire (qui peut présenter la même rupture que les pots décrits précédemment, Pl.26.1) et fond probablement lenticulaire, bien qu'aucune cruche archéologiquement complète ne nous permette de le confirmer au sein de ce site. Elle est munie d'un bec verseur tubulaire et d'une anse « en panier » rattachée au bord et parallèle à l'axe du bec (Pl.26 et 27). L'anse peut être de section ronde dont on a aplati la partie supérieure (« en haricot » : Pl.30.2-7) ou bien rubanée avec des faces latérales plus ou

moins planes (Pl.26.1-2 et 30.1). Ces anses se détectent facilement, y compris lorsqu'elles sont isolées, grâce à leur courbure (plus ronde et symétrique que les anses latérales) et à leurs attaches avec le pot lorsque celles-ci sont conservées. Elles peuvent ainsi permettre d'identifier la présence d'une cruche dans un ensemble sans autres éléments caractéristiques de cette forme. On note souvent, mais pas systématiquement, la présence de plusieurs trous plus ou moins profonds et larges régulièrement positionnés le long de l'anse (Pl.26.2 et 30).

Les cruches du Castel-Minier peuvent présenter différents types de bord. La majorité possède un bord à lèvre arrondie verticale formant un bourrelet (bord 4b). Ceux-ci sont en effet souvent rattachés à une anse « en panier » (Pl. 26.1 et 28.2 et 4), nous permettant d'associer ce type de bord, même isolé, à des cruches (Pl.26.3, 28.3 et 6 et 29.1 et 9). Deux cruches, dont l'une est relativement bien conservée (Pl.27 et 28.8) possède un bord vertical également, mais à lèvre aplatie (bord 5), alors que celui de trois autres est en bourrelet recourbé (bord 4a : Pl.26.2 et 28.1) ou plat (bord 4c : Pl.29.6). Si les bords verticaux plats semblent pouvoir être caractéristiques des cruches (Pl.28.5 et 7), ceux en bourrelet sont similaires sur certaines dournes, rendant difficile leur attribution à l'un ou l'autre des pots à liquide Commingeois lorsqu'ils sont isolés sans élément apparent d'anse. Le seul indice qui puisse être discriminant est l'inclinaison du tesson et la courbure de son haut de panse. Sur une cruche, ce dernier se « verticalise » dès 4-5 cm, alors que celui de la dourne est subhorizontal sur une dizaine de centimètres<sup>513</sup>. Ces critères peuvent néanmoins être indéterminables selon l'état de conservation. Le diamètre à l'ouverture, lorsqu'il a pu être mesuré, varie entre 9 et 13 cm pour les cruches (Figure 31). Plusieurs becs tubulaires ont été retrouvés isolés (Pl.33.1-4), ils peuvent appartenir à une cruche ou bien à une dourne.

Parmi les cruches que nous avons identifiées, certaines présentent un décor. Hormis, les incisions ponctuelles plus ou moins larges et profondes sur les anses (Pl.26.2, 28.1 et 8 et 30), il s'agit d'impressions digitées alignées horizontalement (Pl.28.1-2 et 4 et 29.6), ou encore les mêmes incisions ponctuelles que sur les anses qui se prolongent autour du bec (Pl.27).

#### \ La dourne

La dourne est la deuxième catégorie de pot à liquide. Si elle possède le même bec tubulaire que la cruche, elle s'en distingue par son système de préhension et son gabarit. La dourne est en effet un grand pot très pansu et haut possédant au moins une large anse rubanée latérale opposée au bec et rattachée au haut de panse. La dourne la mieux conservée du Castel-Minier suggère un unique élément de préhension pour nos individus (Pl.31.1). Avec le second individu le plus identifiable, nous pouvons rattacher des bords en bourrelet à ce type de pot (bords 4a et 4c), qu'ils soient recourbés (Pl.29.11 et 31.1) ou débordants et plats (Pl.31.2).

---

<sup>513</sup> C'est ce critère qui nous a poussé à identifier le bord n°6 de la planche 29 comme une cruche et non une dourne.

Comme pour les pots de cuisson, il semble ainsi que nous devons associer certains bords (en bourrelet) à une catégorie vaste de pots de liquide, sans pouvoir toujours préciser s'il s'agit de cruches ou de dournes (Pl.28.9 et 29.11 par exemple). Le diamètre d'ouverture des dournes est dans la même fourchette que celui des cruches, mais il est circonscrit à 10 ou 11 cm (Figure 31). Nous retrouvons peu de décors sur les quelques éléments identifiés comme des dournes, si ce n'est des incisions ponctuelles sur une anse et autour de son attache supérieure (Pl.31.2).

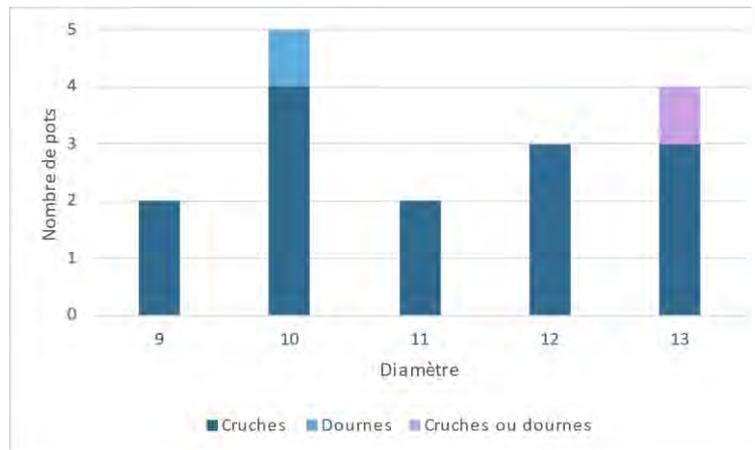


Figure 31 : Répartition des diamètres des cruches et dournes (Castel-Minier)

### iii. Autres formes

Enfin, notons la présence dans notre corpus de deux individus à petit diamètre d'ouverture (Pl.29.7-8). L'un possède un bord vertical à lèvre aplatie (type 5) formant un méplat interne et sa panse semble peu globulaire. L'autre présente un bord vertical très légèrement éversé à lèvre arrondie et à léger méplat interne, sa panse semble globulaire et ne pas dépasser les 10 cm de diamètre maximal. Le diamètre à l'ouverture de ces deux pots est respectivement de 6 cm et 7 cm.

Par ailleurs, des tessons de Commingeoise ont été retaillés pour former des fusaïoles ou encore ce qui pourrait être un petit bouchon.

### iv. Bilan

Le corpus typologique de la Commingeoise du Castel-Minier, dans une analyse intrasite, regroupe ainsi six types de pots formellement identifiés : les grandes oules et marmites à bord très long éversé, le pégau à bord mi-long ou court éversé, le couvercle plat, la cruche et la doune. Une variation (dans des détails morphologiques) d'une de ces formes pourrait également être présente : la petite marmite à bord court éversé.

### *b. Les décors et marques*

Plus de 20% des individus commingeois présentent un indice de décoration. Les impressions digitées alignées horizontalement sur le haut de panse sont les plus répandues. Elles sont observées à la fois sur des grands pots de cuisson, des cruches, voire des pégous (Pl.10, 13.5, 19.2-3, 23.10, 24.2, 29.6). Des décors appliqués sont également retrouvés sous forme de cordons rapportés « boutonnés » disposés verticalement et/ou horizontalement sur des pots de cuisson ou des éléments indéterminés (Pl.12, 16.12, 19.1, 23.7).

Des décors incisés sont par ailleurs retrouvés. Certains hauts de panse, essentiellement de pots de cuisson, sont décorés de lignes ondulées concentriques (Pl.19.4-6). Les incisions ponctuelles et répétées sont de même courantes, si l'on comprend celles présentes sur toute la longueur des anses les plus épaisses (appartenant à certaines cruches ou dournes). Ces trous peuvent plus rarement orner des hauts de panse (Pl.25.2 et 27). Des incisions ponctuelles à l'angle sont enfin également observées anecdotiquement. Alignées verticalement sur un haut de panse (Pl.24.2) ou alignées sur un méplat interne (Pl.29.4), elles pourraient néanmoins n'être que des empreintes accidentelles dues au façonnage.

Des marques incisées plus localisées sont également observées sur les hauts de panse de certains pots. Elles se présentent sous plusieurs formes au Castel-Minier. Il peut s'agir d'un simple trait vertical (Pl.15.2), mais qui appartient parfois à une marque incomplète du fait de fractures (Pl.10.1 et 20.4), qui pourrait ainsi appartenir à une des marques suivantes. Elles sont alors retrouvées sur des pots de cuisson à bord long éversé, oules ou marmites. Un double trait parallèle vertical (Pl.11) a été retrouvé sur une marmite, à proximité d'une de ses anses, alors qu'un triple trait parallèle sub-vertical (Pl.22.1) se trouve sur un pégau au niveau de l'anse. Une marque composée d'un double trait parallèle horizontal est présente sur deux pots à cuisson de type oule ou marmite (Pl.20.3 et 10.2) et sur l'extérieur d'un couvercle (Pl.32.4), bien que le caractère volontaire de cette dernière puisse être questionné. Des entrecroisements de deux ou plusieurs lignes forment également des croix. Certaines sont de type simple « grec », formées d'un trait (sub-)vertical et d'un trait horizontal sur des hauts de panse de possibles pots de cuisson (Pl.20.6-7). D'autres sont plus complexes avec plusieurs traits se croisant (Pl.20.5). Deux lignes courbées se rejoignent à leur(s) extrémité(s), formant un œil vertical (Pl.20.1, incomplète) sur une oule ou marmite. Enfin, des incisions ponctuelles fines sont alignées verticalement sur une oule ou marmite (Pl.20.2) ou en croix de saint André (en « X ») (Pl.20.8) au niveau d'un bec ponté ou tubulaire (appartenant donc soit à un pégau, soit à une cruche ou dourne).

c. Les pâtes

i. Groupe 1:

Le premier groupe macroscopique inclut des pâtes de couleur gris foncé qui tire sur le bleu (Munsell : 5PB 4/1, 5PB 5/1). Les inclusions, qui sont principalement de couleur blanche et calibrées, sont généralement fines (Figure 32a), mais peuvent être de taille moyenne (Figure 32b). On trouve néanmoins de rares inclusions très grossières de couleur noire. Des micas essentiellement blancs apparaissent en surface. Le ratio entre la matrice argileuse et les inclusions est généralement de 80/20, il peut être de 70/30.



Figure 32 : Groupe macroscopique 1

ii. Groupe 2:

Le deuxième groupe inclut des pâtes de couleur gris clair à gris (Munsell : 5Y 6/1, N 5-7/). Les inclusions sont de couleur blanche ou grise, rarement de couleur sombre, soit calibrées fines à moyennes (Figure 33a), soit non calibrées fines à grossières, voire très grossières (Figure 33b). Des micas blancs apparaissent en surface. Le ratio entre la matrice argileuse et les inclusions est de 70:30.



Figure 33 : Groupe macroscopique 2

iii. Groupe 3:

Le troisième groupe inclut des pâtes de couleur gris clair, beige ou brune (Munsell : 10Y 8/1, 2.5Y 7/2, 7.5YR 6/4, 2.5YR 6/2, 5YR, 5/6). Leurs inclusions sont majoritairement de couleur grise à sombre, calibrées moyennes (Figure 34a-b) ou non calibrées fines à grossières (Figure 34c). Des micas cuivrés et blancs apparaissent en surface. Le ratio entre la matrice argileuse et les inclusions est de 60:40 à 50:50.



Figure 34 : Groupe macroscopique 3

iv. Groupe 4:

Le quatrième groupe inclut des pâtes de couleur orange à rose en surface (Munsell : 5YR 6/6, 7.5YR 6/6) et grise au cœur (Munsell : 5Y 5/1, 2.5Y 4/1). Leurs inclusions sont non calibrées, fines à grossières, blanches et grises, plus rarement sombres. Les inclusions blanches

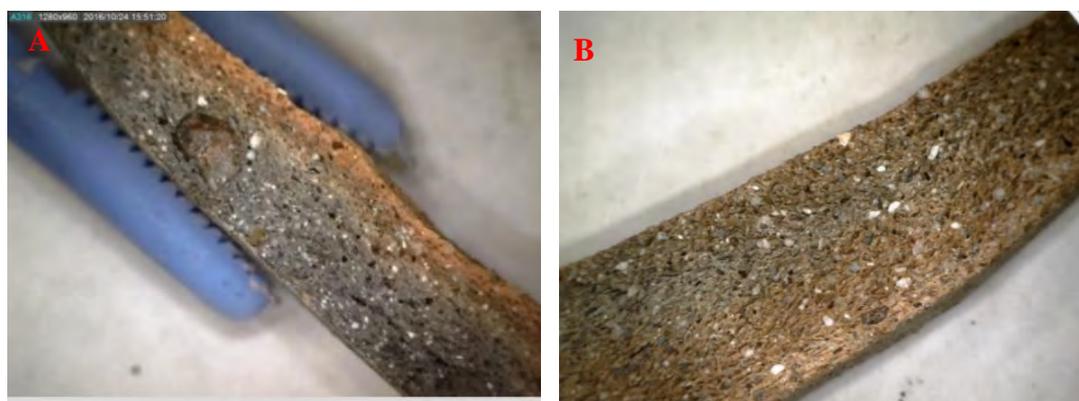


Figure 35 : Groupe macroscopique 4

sont les plus grossières (Figure 35a-b). Des micas cuivrés et blancs apparaissent en surface. Le ratio entre la matrice argileuse et les inclusions est de 70:30. Ce groupe semble regrouper des pâtes similaires à celle du groupe 2, mais qui ont subi une cuisson partiellement réductrice. Il est difficile de déterminer si c'est volontaire ou accidentel.

#### v. Pâtes anecdotiques

Certaines des pâtes commingeoises sont par ailleurs inclassables. Ces quelques éléments incluent des pâtes de couleurs variées, orange à brune en surface, grise au cœur, qui peuvent sembler moins poreuses, et leurs inclusions, assez similaires à celles des autres pâtes semblent parfois moins abondantes (ratio 80:20) que dans les quatre premiers types de pâte (Figure 36).



Figure 36 : Exemples de pâtes anecdotiques

### C. Quantifications

#### a. Groupes techniques

La répartition des pâtes en fonction du NMI (Figure 37) révèle la prédominance des groupes macroscopiques 2 et 3 qui en constituent 65 % du corpus à eux deux. Les pâtes des groupes 1 et 4 représentent quant à elles 12 % de l'ensemble chacune.

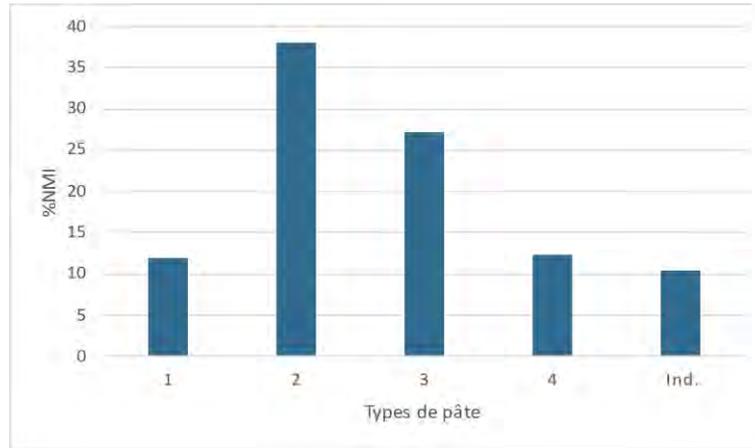


Figure 37 : Répartition des groupes techniques selon le NMI (Castel-Minier)

### b. Typologie morphologique

Concernant la typologie morphologique de la Commingeoise du Castel-Minier, seuls 24 % des individus n'ont pu être identifiés, souvent car ils sont représentés par une simple anse. Parmi les différentes formes, les grandes oules et marmites sont très nettement majoritaires avec 50 % du NMI total<sup>514</sup> (Figure 38). L'identification aisée de ces types de pots en raison de leur bord long et éversé très reconnaissable est susceptible d'expliquer en partie cette surreprésentation, alors que d'autres formes ne sont pas systématiquement identifiables. Néanmoins, le taux est assez élevé pour faire quoiqu'il en soit des grandes oules ou marmites la forme la plus répandue du corpus Commingeois du Castel-Minier<sup>515</sup>.

Les pots de cuisson (oules, marmites, pégaus et « petits pots de cuisson » compris) qui représentent en tout 64,5 % des Commingeoses identifiées sont donc essentiellement de grandes oules ou marmites. Les plus petits pots de cuisson (comprenant les pégaus formellement identifiés et les potentiels pégaus ou petites marmites) constituent 14,8 %. Notons par ailleurs qu'environ un tiers des individus non identifiés présentent des traces de passage au feu (suie ou coloration) pouvant témoigner d'une potentielle fonction culinaire.

Près des trois quarts des pots à liquide qui constituent 9 % du corpus<sup>516</sup> sont représentés par des cruches. Cependant, nous avons également vu que l'identification de celles-ci est plus aisée que celle des dournes en raison de leur anse en panier très reconnaissable. Leur prévalence est ainsi à relativiser en partie. Les dournes ont été très peu identifiées, mais des pots à liquide sont attestés par des becs tubulaires ou des bords non distinctifs.

<sup>514</sup> Ce chiffre cumule les catégories « oules », « marmites » et « oules ou marmites » correspondant respectivement à 1,2 %, 1,5 % et 47 %.

<sup>515</sup> 193 des 277 individus identifiés par leur bord sont des oules ou marmites.

<sup>516</sup> Ce chiffre comprend les catégories « cruches », « dournes » et « cruches ou dournes » représentant respectivement 6 %, 1 % et 1,7 % du corpus.

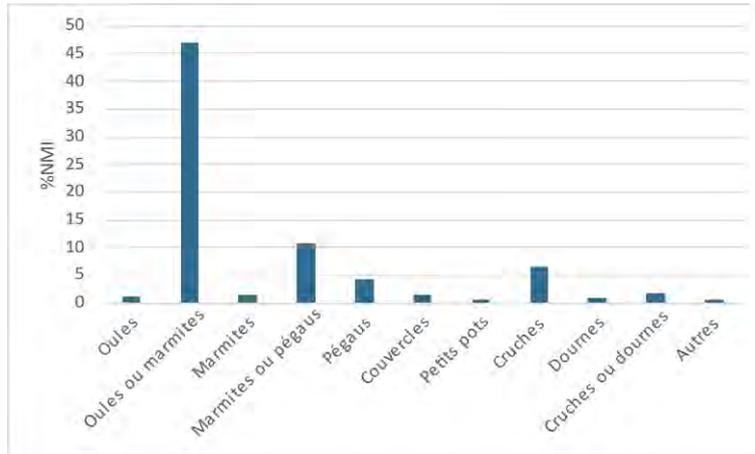


Figure 38 : Répartition des différentes formes selon le NMI (Castel-Minier)

Finalement, ces données permettent de démontrer que, malgré une identification rapide et facile des grands pots de cuisson, oules ou marmites, leur importance semble significative. Accompagnée des autres pots de cuisson, c'est bien cette catégorie fonctionnelle qui domine le mobilier étudié ici, en comparaison avec celle des pots à liquide.

Concernant les pâtes dans lesquelles nous retrouvons chaque pot, la répartition est plus ou moins similaire à celle du corpus global (Figure 39).

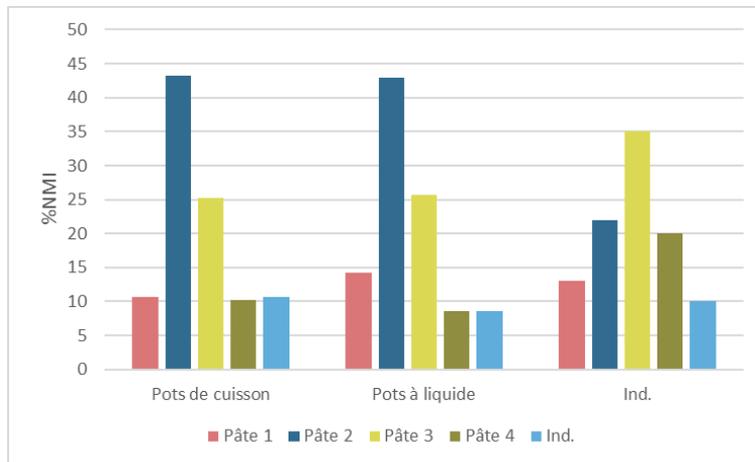


Figure 39 : Répartition des différentes pâtes par catégorie de formes (Castel-Minier)

#### D. Analyse typonologique

Le site du Castel-Minier présente l'avantage d'avoir une occupation longue, permettant une analyse chronologique. Afin de tester l'existence d'une évolution dans la typologie de la Commingeoise sur ce site, les ensembles stratigraphiques au sein desquels elle est retrouvée ont été regroupés par phase : la phase Ia correspond à la fin du XIIIe et la première moitié du

XIV<sup>e</sup> siècle, la phase Ib à la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, la phase IIa à la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, la phase IIb à la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle et enfin la phase III au XVI<sup>e</sup> siècle.

Grâce aux données de fouille et à l'analyse stratigraphique fine, agrémentée de datations absolues physico-chimiques notamment, chaque US (et donc son lot céramique) a pu être attribuée à une phase<sup>517</sup>. Les quantifications ont cependant exclu celles dont la datation était trop large (sur un ou deux siècles, par exemple XIV<sup>e</sup> siècle ou XIV-XV<sup>e</sup> siècles) ou indéterminée et celles qui correspondent à des niveaux d'abandon ou de démolition et dont la datation s'étend jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle. Ce choix permet d'obtenir l'évolution la plus précise possible. Finalement, le corpus considéré pour cette chronologie est constitué de 258 individus : 116 pour la phase Ia, 35 pour la phase Ib, 76 pour la phase IIa, 15 pour la phase IIb et 16 pour la phase III. Certains de ces effectifs sont relativement faibles et ainsi peu fiables statistiquement, notamment si nous en excluons les individus dont la pâte ou la forme n'ont pu être déterminées (respectivement 10 % et 28 % des 258 individus<sup>518</sup>). Ils permettent néanmoins de saisir des tendances.

#### a. Groupes techniques

Le corpus de Commingeaise du Castel-Minier est sur les trois premières périodes dominé par les pâtes du groupe 3, alors qu'il l'est pas celles du groupe 1 pour la phase IIb (Figure 40). En seconde position, nous retrouvons le groupe 2 lors des phases Ia, IIa et IIb, alors que c'est le groupe 4 qui figure en seconde position pour la période intermédiaire Ib. De cette façon, la troisième proportion la plus importante est occupée respectivement par les groupes 1, 2, 4 et 3 pour les phase Ia à IIb. Concernant la phase III, seuls deux groupes ont été observés (les pâtes des types 2 et 3) parmi lesquels le groupe 2 domine largement. Il est difficile de cerner des tendances dans cette évolution des différentes pâtes, notamment en raison des faibles corpus des deux dernières phases dont les proportions ne sont ainsi pas tout à fait réalistes. La perte d'importance de la Commingeaise au sein de l'ensemble du vaisselier céramique du site à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et au XVI<sup>e</sup> siècle peut expliquer ce dernier état de fait. Néanmoins, la seule certitude que nous pouvons extraire de ces données est que tous les types de pâtes sont présents dès le début du XIV<sup>e</sup> et au moins jusqu'à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Les pâtes des groupes 3 et 2 sont par ailleurs dominantes à toutes les périodes au Castel-Minier. Ne considérant que les phases

---

<sup>517</sup> Cf. TEREYGEOL 2021b et rapports précédents.

<sup>518</sup> Concernant les pâtes, ce sont 13 %, 11 % et 8 % des lots des phases respectives Ia, Ib et IIa (toutes les pâtes des groupes IIb et III ont pu être associées à un groupe). Pour les formes, au contraire, c'est la phase IIb pour laquelle le plus d'indéterminées existent (47 %, taux qui peut en partie être justifié par le petit lot concerné (15 individus). La proportion de formes indéterminées atteint les 34 %, 12 %, 17 % et 3 % des autres phases Ia, Ib, IIa et III. Une partie des corpus des deux dernières phases (IIb et III) ne nous était plus accessible au moment de ce travail, leur attribution a ainsi porté sur des données enregistrées et non directement sur les céramiques elles-mêmes, d'où la part relativement importante d'indéterminés. Voir Annexe 6a.

les plus représentatives Ia à IIa (de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle à la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle), si les groupes 2, 3 et 4 se maintiennent relativement au même niveau, celles du groupe 1 diminuent en proportion.

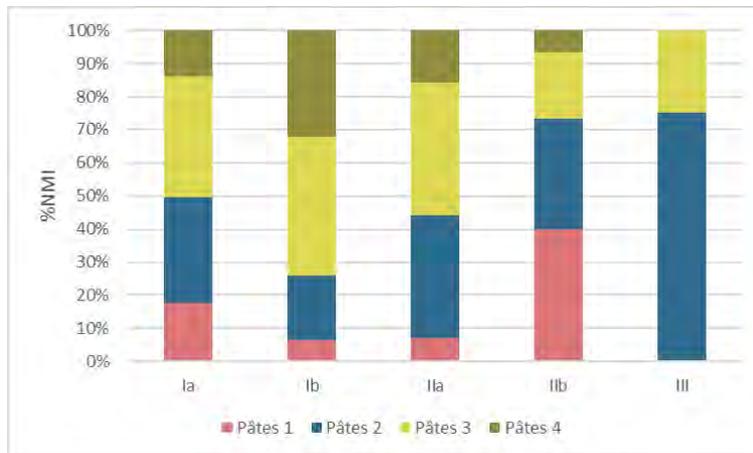


Figure 40 : Evolution de la répartition des groupes techniques selon le NMI en fonction des phases chronologiques (Castel-Minier)

### b. Typologie morphologique

Les difficultés d'interprétation mentionnées en raison des individus indéterminés doivent également être prises en compte si nous considérons leurs formes. Les taux d'indéterminés oscillent en effet entre 19 % (phase III) et 47 % (phase IIb)<sup>519</sup>. Ces deux extrêmes considèrent néanmoins les deux lots les moins fiables. Pour les trois autres (phases Ia à IIa), la proportion d'individus non attribués à une forme est relativement stable (respectivement 27 %, 34 % et 22 %), ce qui permet une discussion de l'évolution de la typologie morphologique au moins de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle au milieu du XV<sup>e</sup> siècle.

Les oules ou marmites sont systématiquement majoritaires dans le vaisselier de chaque période avec un taux variant de 54 % (phase III) à 88 % (phase IIb). Pour la période des phases Ia à IIa cependant, ce chiffre est compris entre 63 % et 74 % (Figure 41). Parmi les autres pots de cuisson, l'ensemble des marmites ou pégaus reste stable sur la même période avec une proportion de 19-22 %. Concernant les pots à liquide, leur part augmente progressivement entre le XIV<sup>e</sup> siècle et le XV<sup>e</sup> siècle. C'est notamment le cas des cruches. Pour les petits pots et les couvercles, il est seulement possible de déterminer leur présence dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle pour les premiers, jusqu'au milieu du XV<sup>e</sup> pour les seconds.

A partir de ces données, il semble que l'on puisse ainsi observer une tendance qui voit les grands pots de cuisson (oules ou marmites) diminuer en faveur de cruches plus nombreuses, le reste des pots de cuisson restant dans des proportions stables. Avec la disparition probable des

<sup>519</sup> Voir Annexe 6b.

couvercles, des petits pots et des dournes, nous observons une simplification du vaisselier Commingeois au Castel-Minier, probablement face à la concurrence d'autres productions qui sont de plus en plus nombreuses sur le site.

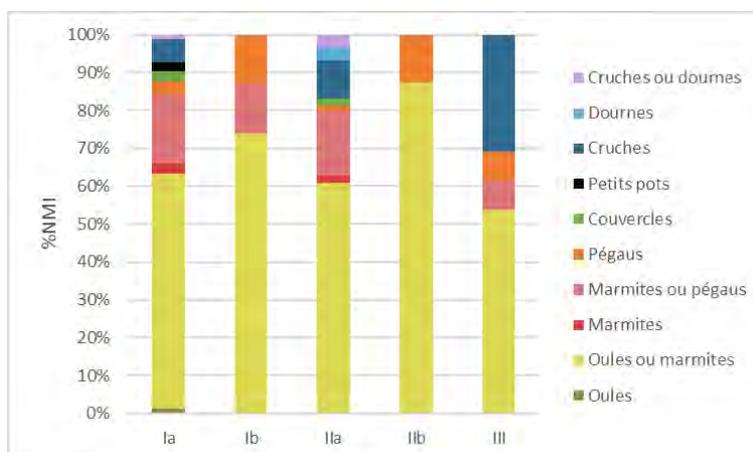


Figure 41 : Evolution de la répartition des différentes formes de pots selon le NMI en fonction des phases chronologiques (Castel-Minier)

### c. Place de la Commingeoise au sein du site

Afin de considérer l'évolution de la part prise par la Commingeoise dans le corpus total du site du Castel-Minier, plusieurs types de données ont dû être prises en compte. En effet, ce travail a été mené avant l'achèvement de la fouille du site, ainsi l'approche typo-chronologique n'a pas encore été réalisée comme elle l'a pu l'être pour la Commingeoise. Les quantifications disponibles à partir des données des rapports sont globales sur l'ensemble de la période d'occupation principale du site. De ce fait, nous avons extrait du dernier rapport publié<sup>520</sup> les quantifications des lots attribués au XIVe siècle et de ceux du XVe siècle. Pour le siècle suivant, nous avons pu obtenir des données plus fines concernant ses deux moitiés à partir du travail mené sur la céramique de la dernière phase d'occupation du site au XVIe siècle<sup>521</sup>.

Nous pouvons ainsi observer une baisse de la proportion de Commingeoise entre le XIVe siècle et la seconde moitié du XVIe siècle. Alors qu'elle atteint les 24 % des individus identifiés dans le premier tiers de la période considérée, elle baisse jusqu'à 15 % durant la seconde moitié du XVIe siècle (Figure 42<sup>522</sup>). En considérant le NR, la part Commingeoise descend même à 6 % en fin d'occupation, en raison probablement de son taux de fragmentation moins élevé que les autres productions céramiques. Il est ainsi évident que la Commingeoise prend progressivement moins de place au sein du vaisselier du Castel-Minier.

<sup>520</sup> Téreygeol 2021a

<sup>521</sup> Dans ce travail de master, la Commingeoise constitue le groupe technique dit des « pâtes très sableuses » qui compose 19 % du corpus global alors considéré (GERAUD 2016).

<sup>522</sup> Voir aussi Annexe 6d.

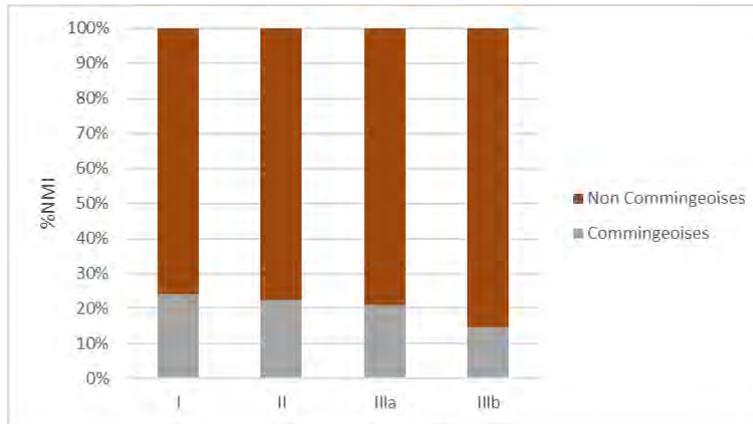


Figure 42 : Evolution des parts des Commingeoises et des autres productions céramiques selon le NMI et en fonction de phases chronologiques (Castel-Minier)

En ce qui concerne le début de la période, comme précédemment cité, la vision des assemblages pour chaque période d'occupation du site n'est pas encore aboutie. C'est notamment le cas pour le début de cette occupation, placée dans le 13<sup>e</sup> siècle. Il a cependant déjà été perçu que la Commingeoise compense la disparition de céramiques modelées essentiellement représentées par des oules<sup>523</sup>, notamment en raison de sa forte présence sur le site voisin du Montréal-de-Sos.

## 2. Le Muséum de Toulouse

La fouille d'ampleur et exhaustive du site du Muséum de Toulouse a permis la mise au jour d'un corpus céramique conséquent. Celui-ci comprend en effet 22 617 fragments pour un nombre d'individus minimum estimé à 2030. Les données relativement brutes du rapport final d'opération ont été analysées et interprétées de façon plus approfondie pour la publication de la monographie<sup>524</sup>. Dans ce cadre, l'étude a bénéficié d'une part des références aux nombreux sites découverts à Toulouse durant les deux dernières décennies, d'autre part des répertoires typologiques établis pour la base de données Iceramm<sup>525</sup>, permettant une approche céramologique de qualité et représentative d'un corpus bien conservé menée par Rémi Carme et résumée ci-dessous.

<sup>523</sup> Pl.1 : type 2

<sup>524</sup> CARME 2006 ; CARME 2023

<sup>525</sup> <https://iceramm.huma-num.fr/>

## A. La céramique du site

### a. Les céramiques communes

La catégorie la plus largement retrouvée<sup>526</sup> au Muséum comprend les céramiques à pâtes sableuses rouges (cuisson en atmosphère oxydante), dont une grande part est partiellement recouverte d'une glaçure plombifère (Figure 43). Sans surprise pour un contexte d'habitat du bas Moyen Âge, les pots de ce groupe sont majoritairement associés à une fonction de cuisson et essentiellement des formes de marmites à deux anses rubanées rattachées sur la panse. Celles-ci présentent fréquemment un col à bord en bandeau quadrangulaire ou triangulaire et un fond arrondi ou lenticulaire (Figure 43 : Marmites 2-1 et 2-3). L'intérieur de leur col et de leur fond est systématiquement glaçuré, alors que seuls quelques individus sont décorés de pastilles ou cordons rapportés ou bien de fines cannelures incisées concentriques. L'apparition de ces marmites à col à Toulouse est placée dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>527</sup>. Quelques rares variations de ce type principal existent avec des anses rattachées au col (Figure 43 : Marmite 2-2). D'autres sont généralement plus tardives (pleinement du XV<sup>e</sup> siècle, voire plus récentes) : leurs bords s'affinent et ne sont glaçurés que sur leur partie supérieure ou leurs anses sont rondes. Font également partie du lot des céramiques rouges glaçurées des marmites à bord éversé sans col, partiellement glaçurées elles aussi (Figure 43 : Marmite 1-1).

La surface supérieure des bords de ces marmites est plus ou moins concave, ce qui permet la réception d'un couvercle. Cette dernière forme est ainsi la deuxième la plus répandue au sein du corpus du Muséum. Il s'agit de couvercles soit plats à rebord arrondi ou aplati et anse sommitale ronde (Figure 43 : Couvercles 1-1 et 1-2), soit plats à anse carrée, mais sans rebord et décorés de médaillons ou blasons estampés (Figure 43 : Couvercle 1-3). De rares traces ponctuelles de glaçure plombifère peuvent être observées sur les premiers. Les seconds semblent être une spécialité des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles toulousains<sup>528</sup>.

D'autres pots de cuisson glaçurés ont pu fonctionner avec des couvercles au sein des habitats découverts. C'est notamment le cas des oules (appelés pots sans anse dans l'étude de Rémi Carme) qui présentent des glaçures similaires aux marmites sur leurs bords et fonds. Elles possèdent toutes un bord éversé, mais trois types se distinguent (Figure 43 : Oules 2, 3-3 et 3-4) essentiellement selon le profil de la lèvre (arrondi ou en bandeau plat ou mouluré), le méplat du bord (convexe, plat ou concave, voire avec gorge), la rupture plus ou moins marquée entre bord et panse et le profil du fond (lenticulaire ou arrondi) et général (surbaissé ou globulaire). A l'exception des oules à bord en bandeau mouluré et ressaut interne qui se rattachent aux

---

<sup>526</sup> Les graphiques de répartition des différentes catégories techniques et morpho-fonctionnelles des céramiques du Muséum sont présentés dans la monographie en ligne (CARME 2023, p. 132 et 134). Les pâtes rouges représentent 80 % du lot.

<sup>527</sup> *Ibid.*, p. 146

<sup>528</sup> *Ibid.*, p. 164

derniers temps du Moyen Âge (seconde moitié XVe-XVIe siècle), la datation retenue pour ces pots toulousains correspond à la seconde moitié du XIVe-début du XVe siècle.

Si les marmites, couvercles et oules correspondent aux deux tiers du corpus total, une variété d'autres formes était utilisée sur le site. En pâtes rouges glaçurées pouvant recevoir un couvercle, nous retrouvons ainsi le pégau et les plats à cuire. Le premier, appellation régionale du pot à bec ponté, apparaît ici avec une panse surbaissée, un bord éversé à lèvre en bandeau, un fond plat ainsi qu'une anse latérale opposée au bec et rattachée au bord (Figure 43 : Pégau 5). La glaçure est localisée comme sur les autres pots de cuisson. Le pégau est une forme récurrente de l'ensemble du Moyen Âge régional. Le poêlon et la lèchefrite, au contraire, sont des nouveautés de la fin du bas Moyen Âge. Ces formes ouvertes basses plus ou moins larges peuvent posséder un manche, un ou plusieurs becs pincés. Leur surface interne est systématiquement couverte d'une glaçure (Figure 43 : Poêlons 2 et non référencé).

Les habitants du site recouraient à de plus rares pots glaçurés pour d'autres usages que la cuisson. Le stockage et transport de liquides étaient en effet assurés par de grandes cruches à bec tubulaire consolidé à la panse par un jambage, munies d'une anse et couramment décorées de cordons rapportés moletés (Figure 43 : Cruche 2-4). La glaçure est ici extérieure et très partielle. Les aliments étaient eux entreposés dans de rares imposantes jarres renforcées d'une succession de cordons rapportés horizontaux et glaçurées partiellement en interne (Figure 43 : Jarre 2). Des pichets permettaient le service des boissons : ils sont généralement élancés, à pied balustre plus ou moins haut, bord court et bec rapporté ponté ou non (Figure 43 : Pichet 1-3, et Pichet 1-2 non figuré), ou bien ovoïdes, à haut col et bec pincé (Figure 43 : Pichet 2-2). Ces différents types, plus ou moins couverts de glaçure externe, s'inscrivent entre le milieu du XIVe et le milieu du XVe siècle. D'autres éléments plus originaux ont également été découverts : gargoulettes, flacon, chevette, ou encore fragments de pichets décorés de pastilles (Figure 43). Par ailleurs, les aliments pouvaient exceptionnellement être servis dans de la vaisselle individuelle, sous forme de coupes céramiques locales glaçurées qui marquent la dernière occupation du site au XVe siècle (Figure 43 : Bol 2). Enfin, les céramiques glaçurées sont aussi représentées par des jattes ou bassins, des pots à une anse ou encore des lampes et des trompes (Figure 43).

Présentes à près de 20 %, les céramiques grises (cuites en atmosphère réductrice) représentent la seconde famille de pâtes la plus répandue dans le corpus global issu de la fouille du site. Elles se répartissent néanmoins en cinq catégories qui se distinguent par leur traitement de surface (simple lissage ou polissage) ou l'abondance de leurs inclusions, parmi lesquelles se trouve la Commingeoise.

La forme principale identifiée dans ces pâtes grises est l'oule – ou pot sans anse – destinée à la cuisson. Un premier type se caractérise par un bord éversé et lèvre arrondie, une panse surbaissée, un fond lenticulaire et un décor fréquent d'impressions digitées marquant

l'épaulement (Figure 43 : Oule 2). Il est daté de la fin du bas Moyen Âge (seconde moitié XIVe-XVe siècle). Un autre format est typique de la céramique Commingeaise : l'oule globulaire à bord long éversé dont la rupture avec la panse est saillante et fond lenticulaire (Figure 43 : Oule 3-2).

Des pots à liquide sont également façonnés dans ces familles de pâtes. Il s'agit soit de grandes cruches globulaires à bec tubulaire de la famille de la Commingeaise, régionalement appelées dournes (Figure 43 : Cruche non référencée), soit de cruches à bec pincé polies, ou

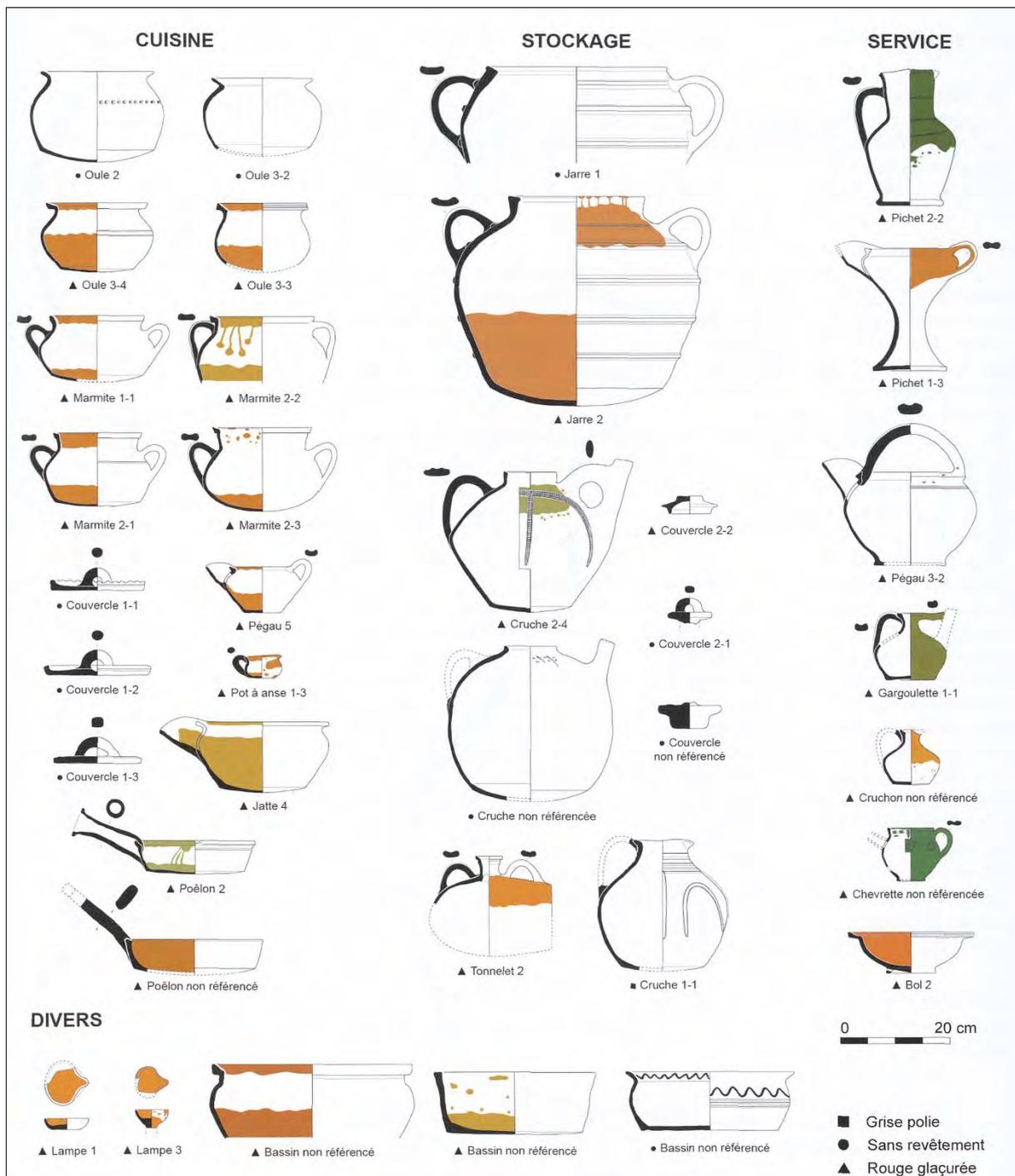


Figure 43 : Typologie des principales formes découvertes sur le site du Muséum de Toulouse (DAO : Rémi Carme, Hadès), Carme 2023, p. 135.

encore de jarres renforcées de cordons rapportés horizontaux (Figure 43 : Cruche 1-1). Enfin, des formes plus rares de bassins (Figure 43), couvre-feux et godets de noria ont été repérées.

### *b. Autres productions*

Le reste du corpus céramique comprend des catégories répondant à des techniques de fabrication différentes des précédentes et qui sont largement minoritaires<sup>529</sup>. Des pots de service (assiettes ou coupes, mais surtout pichets) sont en effet façonnés dans des pâtes fines claires (rosées ou blanches) couvertes de glaçure plombifère ou stannifère, voire de décors de barbotine. Il s'agit souvent d'importations : majoliques à décor vert et brun (du XIV<sup>e</sup> siècle) ou bleu et or (plutôt XV<sup>e</sup> siècle) de Catalogne ou de Valence, pichets à barbotine de la basse vallée de la Garonne (datés du milieu XIV<sup>e</sup>-milieu XV<sup>e</sup> siècle) ou encore céramiques blanches glaçurées de l'ouest de la France.

### *c. Bilan*

Le corpus céramique mis au jour lors de la fouille de la bastide *Pons de Prinhac* sur le site du Muséum de Toulouse est typique des ensembles découverts dans cette ville au bas Moyen Âge. La prépondérance des poteries communes, notamment de cuisson, reflète la vie domestique d'un quartier d'habitat urbain qui emploie encore de la vaisselle de service individuelle probablement en bois, tout en commençant à s'approprier quelques formes nouvelles en céramique. L'approvisionnement en pots de terre cuite se fait en local avec des productions toulousaines, alors que les rares importations proviennent essentiellement de la haute et basse vallée de la Garonne, à l'exception des majoliques espagnoles.

Sur la chronologie, l'auteur de l'étude céramologique présente les débats scientifiques actuels en opposant deux méthodes de datation dont résultent des âges divergents de près d'un siècle<sup>530</sup>. En confrontant les deux points de vue<sup>531</sup>, il propose ainsi une actualisation des typochronologies actuelles et suggère un vieillissement de certains marqueurs. De ce fait, le lot céramique est ici daté du XIV<sup>e</sup> siècle, voire de la seconde moitié de ce siècle<sup>532</sup>, en accord avec les autres données archéologiques et historiques du site.

---

<sup>529</sup> Elles correspondent à 2,7 % du corpus.

<sup>530</sup> CATALO 2010 ; CARME 2023, p. 180-188

<sup>531</sup> Voir la sous-partie *II.3.A.c.i – Historique* du Muséum, ci-dessus.

<sup>532</sup> CARME 2023, p. 188

## B. La Commingeoise

En raison des conditions de consultation du mobilier<sup>533</sup>, la totalité des fragments de Commingeoise issus de la fouille du site du Muséum n'a pas pu être observée<sup>534</sup>. Le choix, contraint, de privilégier l'observation des pièces les plus complètes, des bords et des lots les plus conséquents a été fait. Pour le reste du corpus, nous utilisons ainsi les données fournies par l'inventaire de Rémi Carme que celui-ci a accepté de nous communiquer<sup>535</sup>. Une fraction des identifications de Commingeoise est ainsi le fait de Rémi Carme qui a par ailleurs démontré à diverses reprises sa connaissance de la céramique régionale et particulièrement toulousaine<sup>536</sup>. A chaque fois que cela était possible, les autres céramiques grises des lots extraits ont été au moins prises en main et consultées afin de se familiariser avec toutes les productions consommées sur le site et leur distinction.

La Commingeoise du Muséum provient de 110 unités stratigraphiques (US), réparties au sein de 64 contextes parmi lesquels se trouvent 47 structures en creux et dix unités d'occupation (UO). Le lot concerné de 505 tessons pour 43 individus correspond à 2 % du corpus céramique total. Ces comptages sont ceux de Rémi Carme. La méthodologie choisie par ce dernier, adaptée à l'étude d'une grande quantité de fragments, ne comprend cependant pas la comptabilisation d'un individu pour le NMI dans le cas de la représentation d'un groupe (ou sous-groupe) technique par de simples tessons non identifiés au sein d'un ensemble clos sans forme. Seuls les bords sont comptabilisés, sans pondération<sup>537</sup>.

Afin d'avoir un corpus d'observation comparable à ceux des autres sites étudiés pour lesquels le calcul du NMI intègre les tessons indéterminés des ensembles clos sans forme<sup>538</sup>, nous avons choisi de reconsidérer le NMI en intégrant cette donnée également. Le corpus du Muséum étant relativement petit et n'ayant pas pu faire l'objet d'une observation systématique en raison du temps imparti, cela nous permettait par ailleurs de baser nos observations, notamment des sous-groupes de pâtes commingeoises, sur un lot d'individus plus conséquent afin d'avoir des données statistiques plus fiables et comparables. Les ensembles clos considérés sont les US, à l'exception des cas où celles-ci proviennent de structures excavées et ne sont pas facilement distinguables par nos soins. Dans ce cas, c'est l'échelle de la structure qui est

---

<sup>533</sup> La collection du Muséum de Toulouse a pu être consultée durant la période de sa récollection par le Musée Saint-Raymond en novembre 2021. En raison des différentes contraintes que cela supposait, seuls 5 jours ont pu être consacrés à son étude.

<sup>534</sup> 184 tessons sur les 505 du corpus n'ont pas été observés.

<sup>535</sup> Qu'il en soit une nouvelle fois remercié ici.

<sup>536</sup> Sur le lot observé, seuls cinq tessons identifiés par Rémi Carme comme des céramiques grise non tournée ou grise grenue ont été réattribués en Commingeoise. Ces erreurs, inévitables en raison du facteur humain (en particulier sur un corpus de plus de 20 000 fragments), restent ainsi dans une proportion peu signifiante (moins de 1 %).

<sup>537</sup> CARME 2023, p. 131

<sup>538</sup> Voir la partie *I.3.C.c.ii – Nombre Minimum d'Individus*, ci-dessus.

considérée. Par ce moyen, nous obtenons la distinction de 90 individus (soit 47 de plus que les quantifications originelles avaient permis de comptabiliser). La grande dispersion des fragments de Commingeoise au sein du site est une des raisons à ce delta relativement important<sup>539</sup>.

### a. Les formes

Parmi les 90 individus identifiés, près de la moitié est représentée par des éléments de formes<sup>540</sup> qui ont pu être associés à un pot connu.

#### i. L'oule

Avec 35 individus identifiés, la forme largement majoritaire du lot de Commingeoise est l'oule. Elle possède une panse globulaire typique de sa fonction, qui peut être parfaitement continue (Pl.36.MUS1 et Pl.38.MUS3) ou bien marquée par une carène plus ou moins concentrique au niveau de l'épaule (Pl.37.MUS2 et Pl.40.MUS7). Leur bord est systématiquement long et éversé à large méplat interne et marque une rupture nette avec le haut de panse selon un angle d'environ 90°. Si l'extrémité de la lèvre est systématiquement arrondie, l'épaisseur du bord varie : elle est le plus souvent régulière et de même taille que celle de la panse (bord 1a : Pl.41-42.MUS10 à 15)<sup>541</sup>, mais peut également être en amande (bord 1b : Pl.36.MUS1) ou bien régulière, mais plus fine que la panse (bord 1f : Pl.37.MUS2, Pl.38.MUS3 et Pl.39.MUS4). Le fond, lorsqu'il est conservé, est lenticulaire avec une jonction plus ou moins marquée avec la panse. Les diamètres à l'ouverture mesurables oscillent entre 14 et 22 cm, mais les deux tiers d'entre eux se situent entre 16 et 19 cm (Figure 44).

En termes de décoration, ces oules sont pour quatre d'entre-elles agrémentées de cordons verticaux soit rapportés (Pl.40.MUS8), soit repoussés depuis l'intérieur (Pl.36.MUS1), qui peuvent être positionnés aux quatre positions cardinales. Sont également retrouvées des impressions alignées horizontalement sur le haut de panse, réalisées au doigt (Pl.41.MUS9) ou à l'aide d'un outil (Pl.40.MUS8). Les deux types de décors peuvent être cumulés sur un même pot. Par ailleurs, des marques incisées alternant une succession de points et de lignes verticales s'observent sur deux individus (Pl.36.MUS1 et Pl.40.MUS7), alors qu'une croix incisée et un cercle ornent respectivement la petite oule MUS2 (Pl.37) et le pot MUS10 (Pl.42).

---

<sup>539</sup> Seules douze des 110 US comprennent plus de dix tessons de Commingeoise, quatorze en ont entre six et dix, le reste est constitué de lots de cinq tessons ou moins.

<sup>540</sup> Il s'agit essentiellement de bords (37), mais aussi de pots archéologiquement complets (5) et d'une anse caractéristique.

<sup>541</sup> C'est le cas pour 25 oules.

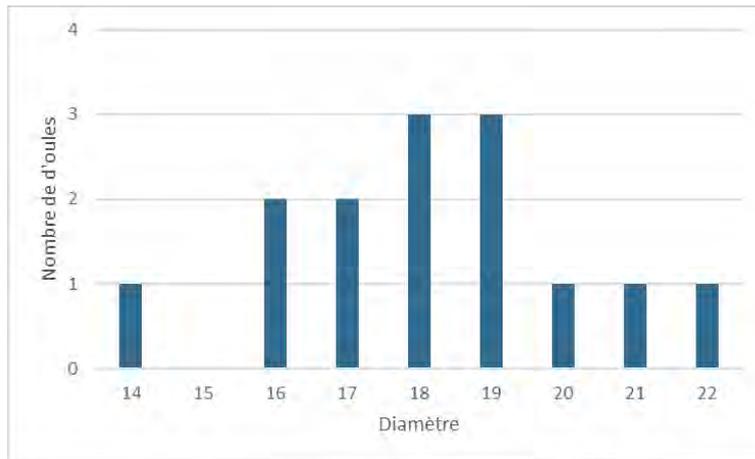


Figure 44 : Répartition des diamètres des oules (Muséum)

## ii. La doune

Le second pot commingeois retrouvé au Muséum est un récipient utilisé pour le transport ou le stockage d'eau : la doune. Cette grande cruche, découverte en trois exemplaires, possède un bec tubulaire opposé à une large anse rubanée latérale. Celle-ci est rattachée à l'épaule subhorizontal d'une panse globulaire se terminant par un fond lenticulaire. Son ouverture est étroite, elle varie entre 9 et 10,5 cm, et est munie d'un bord en bourrelet à lèvre arrondie (bord 4b : Pl.44.MUS6 et Pl.43.MUS18) ou aplatie (bord 4c : Pl.45-47.MUS5).

A l'image des oules, ces dournes présentent certains éléments de décor. En effet, l'une d'entre-elles (Pl.45-47.MUS5) possède quatre cordons rapportés verticaux placés sous le bec, sous l'anse et sur les côtés opposés, ainsi qu'une marque incisée du même style que celles des pots de cuisson, alors que les deux autres révèlent des incisions ponctuelles au niveau du haut de l'anse (Pl.44.MUS6) ou de la lèvre (Pl.42.MUS10).

## iii. Autres formes plus discrètes : la cruche et le pégau

Des indices pourraient par ailleurs signaler l'existence de deux autres formes dans le vaisselier commingeois du site. En premier lieu, une cruche est en effet identifiée grâce à son anse en panier ovale, probablement rattachée à un bord vertical en bourrelet arrondi (bord 4b : Pl.43.MUS17). En second lieu, si aucune trace de bec ponté n'a été détectée, des bords éversés à 90° « mi-longs » à lèvre arrondie (bord 2 : Pl.43.MUS16), c'est-à-dire plus courts que ceux des oules (de l'ordre de 1-1,5 cm, plutôt que de 2-2,5 cm), par ailleurs associés à la forme de pégau au Castel-Minier (Pl.21-23), ont été découverts. Il reste difficile, en l'absence de formes plus complètes, de les attribuer à cette dernière forme ou bien à celle de l'oule, bien que leurs diamètres tendent à nous orienter vers des pots à bec ponté (Figure 29).

#### iv. Formes absentes

S'il est permis de douter de l'utilisation de pégaus commingeois par les occupants du site découvert au Muséum de Toulouse, cette « absence » peut trouver une explication dans la diversité du reste du vaisselier céramique qui constitue tout de même 98 % de l'ensemble découvert sur le site.

Parmi les productions majoritaires (Figure 43), le pégaou tient en effet une place notable avec plus de 100 individus retrouvés. Par ailleurs, nous avons vu que les pots à longue lèvre éversée pouvaient appartenir à des marmites et pas seulement à des oules<sup>542</sup>. Les premières se distinguant des secondes par l'adjonction sur l'épaule de deux anses rubanées latérales (Pl. 11-12). Au Muséum, aucun indice ne révèle cette caractéristique. Il serait prématuré d'en conclure à une absence incontestable de marmites commingeoises, mais, à l'image des pégaus, l'utilisation massive des marmites glaçurées locales pourrait expliquer cet état de fait. De même, les couvercles commingeois fonctionnant avec les pots de cuisson semblent totalement absents. S'ils sont généralement très minoritaires dans les corpus plus imposants étudiés<sup>543</sup> et peuvent ainsi avoir échappé aux différents chercheurs dans celui moins conséquent du Muséum, il nous semble que la remarquable collection de couvercles plats en pâtes rouges<sup>544</sup> pouvait également convenir à la couverture des pots de cuisson Commingeois.

#### b. Les décors et marques

Parmi les individus observés, nous avons vu que certains (12 % du lot) portaient des éléments de décor. Trouvés indifféremment sur les oules et sur les dournes, il s'agit majoritairement de cordons rapportés en quatre exemplaires diamétralement opposés sur les hauts de panse (Pl.45-47.MUS5, Pl.40.MUS8), mais ces cordons peuvent également être simplement repoussés depuis l'intérieur du pot (Pl.36.MUS1). Des impressions digitées ou à l'outil sont retrouvées sur l'épaule, alignées de façon rythmée, de certaines oules (Pl.40.MUS8 et Pl.41.MUS9), alors que des incisions ponctuelles ou onglées successives ornent le bord ou l'anse des dournes (Pl.43.MUS18 et Pl.44.MUS6).

Si ces éléments sont déposés d'une façon organisée qui témoigne de leur emploi décoratif, d'autres incisions plus délimitées ne semblent pas potentiellement répondre à une fonction simplement esthétique. Ces marques se situent sur le haut de panse des pots et se classent selon trois principaux styles. Le plus récurrent, découvert sur deux oules et une dourne, représente une succession de points et de lignes en alternance (Pl.36.MUS1, Pl.45-47.MUS5 et Pl.40.MUS7). Assez similaires, elles se distinguent par le nombre de points situés entre et autour des deux

---

<sup>542</sup> Voir la sous-partie *Chapitre III.1.B.a – L'oule et la marmite du Castel-Minier*, ci-dessus.

<sup>543</sup> Seuls six individus ont été identifiés au Castel-Minier, trois à Endoufielle et dix à la Tour de Savoie.

<sup>544</sup> Plus de 400 exemplaires ont été décomptés par Rémi Carme.

lignes verticales ou obliques. Une quatrième marque de ce type a également été observée sur un tesson de l'US 1325 (FS 1214), mais, incomplète, il est difficile de déterminer le nombre de points qui la constituent<sup>545</sup>. Deux autres marques sont d'une toute autre forme : un cercle ou demi-cercle entourant un point (Pl.42.MUS10), à l'image des deux signes centraux incisés sur une oule découverte sur le site des Pénitents Blancs de Toulouse (Pl. 89.5)<sup>546</sup>. Celle de l'oule MUS10 (Pl.42) est incomplète, mais elle est mieux conservée sur un tesson de l'US 2027 (FS 2026).

### c. Les pâtes

Comme précédemment signalé, une partie du lot de Commingeoise du Muséum n'a pu être observée et reste ainsi non attribuée à un des sous-groupes techniques. Cette portion correspond à 184 tessons sur les 505 du corpus n'ont pas été observés, soit 36 %. En termes de NMI, il s'agit de 40 individus qui n'ont pu être associés à un sous-type de pâtes commingeoises. Ces 44 % des 90 pots estimés correspondent à des tessons isolés dans de petits lots sans forme. Ils ont ainsi été exclus pour la suite de notre propos sur les pâtes.

L'étude du mobilier toulousain s'étant déroulée après celle du corpus du Castel-Minier, les groupes techniques établis dans le cadre de cette dernière ont été pris comme référence. Il s'est ainsi avéré que tous les fragments observés au Muséum ont pu être rattachés à des groupes déjà existants, dont les descriptions détaillées se trouvent ci-dessus<sup>547</sup>. Il s'agit des groupes 1 (pâtes gris foncé à inclusions majoritairement blanches, Figure 32), 2 (pâtes grises à inclusions blanches ou grises, Figure 33) et 3 (pâtes grise à brune à inclusions majoritairement grises à noires, Figure 34). Une seule exception, provenant de l'US 1094 (UO 6), présente une coloration orangée, résultant possiblement d'un passage au feu post-dépositionnel, et intègre ainsi le groupe 4 (Figure 35).

Une particularité du vaisselier céramique toulousain est la coexistence de la Commingeoise avec un autre type de pâte, relativement rare<sup>548</sup>, qui s'en approche et est appelée « grise grenue » par les chercheurs locaux. De couleur grise et contenant un dégraissant blanc en quantité similaire aux pâtes commingeoises, elle se distingue de celles-ci par un aspect plus bosselé et rugueux des surfaces, en raison d'une taille plus grossière des inclusions qu'elle comprend. La forme façonnée dans ces pâtes grises grenues est également l'oule, ce qui peut

---

<sup>545</sup> Il faut noter qu'une marque comparable (composée d'une simple ligne verticale entourée de deux points) est visible sur un pot gris non tourné toulousain retrouvé au Muséum (CARME 2006, p. 143 ; CARME 2023, fig. 89, n°1). Cette oule est par ailleurs également décorée d'impressions digitées alignées sur l'épaulement, à l'image du reste du corpus des grises tournées du site.

<sup>546</sup> Ollivier, Calmès, Carme *et al.* 2016, fig. 222

<sup>547</sup> Voir la sous-partie *Chapitre III.1.B.c – Les pâtes du Castel-Minier*, ci-dessus.

<sup>548</sup> 0,2 % du corpus est identifié par Rémi Carme comme étant de la grise grenue (CARME 2023, p. 133).

rendre la distinction entre les deux productions encore plus délicate, malgré les différences morphologiques attestées<sup>549</sup>.

### C. Quantifications

#### a. Groupes techniques

Au sein du corpus du Muséum, c'est une nouvelle fois le groupe 2 qui est le mieux représenté avec deux tiers des individus dont la pâte a pu être observée (Figure 45). Suivent les groupes 1 et 3 constituant respectivement près de 20 % et de 15 % chacun.

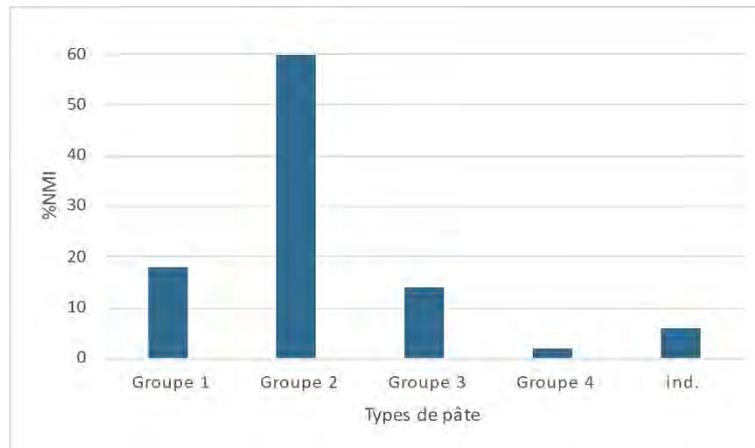


Figure 45 : Répartition des groupes techniques selon le NMI (Muséum)

A une échelle plus globale, comme déjà mentionné plus haut, la Commingeoise reste très minoritaire en ne formant que 2 % de l'ensemble du corpus céramique face à des productions grises ou glaçurées d'origine toulousaine (Figure 46).

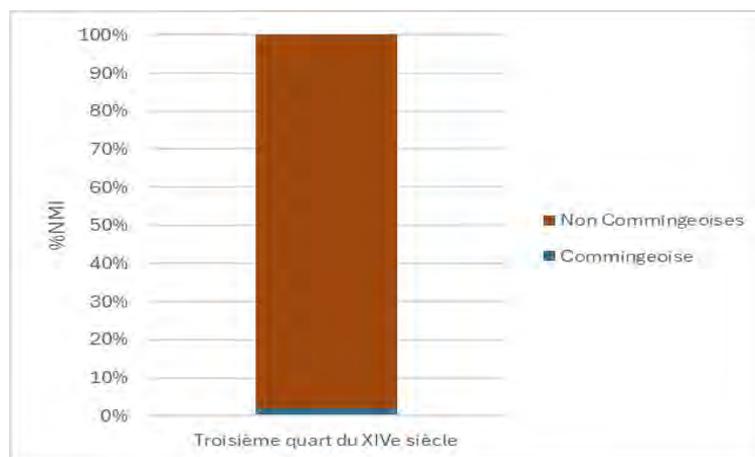


Figure 46 : Répartition entre les Commingeoses et les autres céramiques (Muséum)

<sup>549</sup> *Ibid.*, p. 136

### b. Typologie morphologique

Concernant la typologie morpho-fonctionnelle, la répartition des formes est centrée sur la large prévalence de l'oule de cuisson, face à quelques rares pots à liquide, essentiellement de stockage (Figure 47).

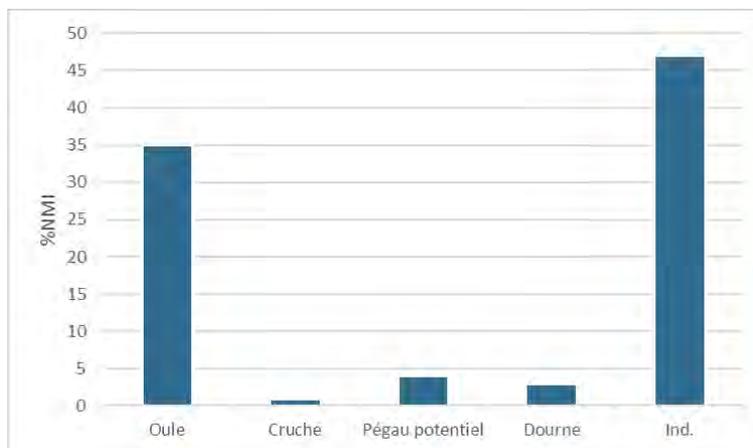


Figure 47 : Répartition des différentes formes selon le NMI (Muséum)

Seuls 50 pots identifiés ont vu leurs pâtes attribuées à un des sous-groupes techniques de la Commingeoise (Figure 48). Si les oules sont découvertes dans tous les types de pâtes, les autres formes sont principalement façonnées dans le groupe majoritaire, les pâtes grises 2.

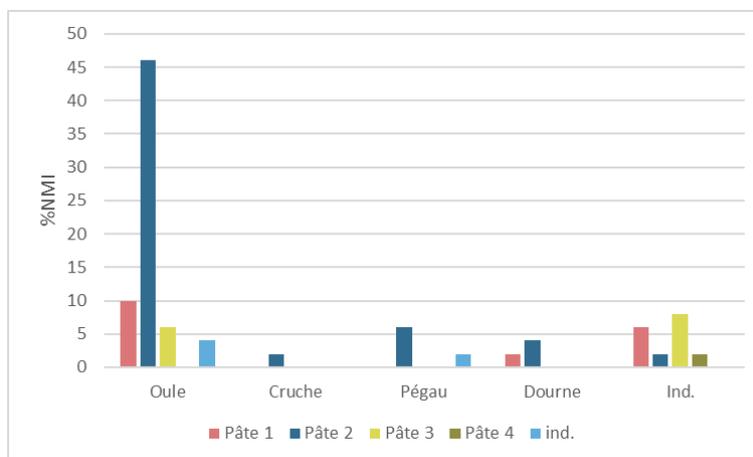


Figure 48 : Répartition des différentes pâtes par catégorie de formes (Muséum)

## D. Synthèse et analyse typo-chronologique

Les données historiques et archéologiques poussent les chercheurs à dater du troisième quart du XIV<sup>e</sup> siècle l'occupation du secteur de la bastide *Pons de Prinhac* découvert sur le site

du Muséum<sup>550</sup>. Il est ainsi possible de dresser une typologie précise de la Commingeaise en circulation à cette époque-là dans ou autour de la cité de Toulouse. Il s'agit essentiellement de pots de cuisson simples, les oules. Ce « mono-type » s'insère dans un vaisselier local déjà très complet, au même rang que d'autres oules en pâtes grises. Alors que les céramiques rouges glaçurées comprennent une typologie assez diverse, avec une large domination de la marmite à col, les céramiques grises, et notamment la Commingeaise, occupent une place secondaire tout en assurant des fonctions complémentaires.

### 3. Au Village, Endoufielle

Les deux opérations successives d'archéologie préventive, diagnostic puis fouille, en contrebas du village d'Endoufielle, ont permis la mise au jour de près de 5000 fragments de céramiques associées à la période médiévale : 635 lors du diagnostic et 3855 au cours de la fouille. Tous les deux étudiés par Jean Catalo, ces lots ont fait l'objet d'inventaires et d'analyses typo-chronologiques séparés<sup>551</sup> qui nous ont été communiqués par l'auteur<sup>552</sup>. Dans le cadre du présent travail, seul le corpus issu de la fouille a été observé et les données présentées ci-dessous résument l'étude de l'archéologue. Celui-ci utilise les nombreuses références locales et régionales disponibles (notamment en archéologie préventive) ainsi que les répertoires typologiques de la base de données Iceramm<sup>553</sup> pour établir ses interprétations chronologiques et fonctionnelles (cohérentes pour les deux opérations).

Parmi les 3855 restes de la fouille, un nombre minimal d'individus de 424 a été comptabilisé<sup>554</sup>. L'ensemble, représentatif et très homogène, provient essentiellement de structures en creux (47 fosses, fossés et silos contre huit unités stratigraphiques) et une large majorité (80 %) est divisée au sein de lots de plus de 50 voire 100 tessons<sup>555</sup>.

#### A. La céramique du site

##### a. *Les céramiques majoritaires*

La méthode de classification par groupes techniques d'Iceramm, utilisée par Jean Catalo, distingue ces derniers par leur couleur (induite par l'atmosphère de cuisson) et leur traitement de surface. Elle implique également une réflexion par assemblage considérant les proportions

---

<sup>550</sup> BRIAND ET LOTTI 2023, p. 270

<sup>551</sup> CANTOURNET 2018 ; CATALO (en cours)

<sup>552</sup> Nous le remercions sincèrement pour ces transmissions et les discussions qui ont pu en découler.

<sup>553</sup> <https://iceramm.huma-num.fr/>

<sup>554</sup> Ces quantifications correspondent au nombre de restes avant remontage et recollage et aux individus identifiés d'après les seuls bords.

<sup>555</sup> Parmi les 21 lots de plus de 50 restes, 13 en comptent plus de 100 dont six plus de 200.

de chaque groupe technique par lot. S'il n'y a ainsi pas de comptabilité globale à l'échelle du corpus total, les céramiques grises sont néanmoins systématiquement et largement majoritaires.

Parmi elles, trois catégories ont été reconnues, dont la mieux représentée au sein de chaque lot est la Commingeoise (7 à 77 %) et ses oules, cruches ou dournes (types Iceramm Oule 3-2, Cruche 4 et non référencée, Figure 49 : F7-sd1-1, F80-2 et Sd68sud-1). Une autre céramique grise bien présente (jusqu'à 16 % des lots) se caractérise par un polissage de surface. Typique des XIIIe-XVe siècles dans la région d'après l'auteur de l'étude, elle comprend elle aussi des pots à liquide sous la forme de dournes (type Iceramm Cruche 2, Figure 49 : Sd68sud-3) et des pots à une anse (Figure 49 : F84-1). Les dernières productions à pâtes grises présentent une pâte sableuse et micacée et un simple lissage externe des parois. Elles se matérialisent par des pots associés à la fonction de cuisson : des oules trapues (types Iceramm Oule 1 et Oule 2, Figure 49 : F122-2) assorties de couvercles plats à anse en panier (type Iceramm Couvercle 1, Figure 49 : F106-1).

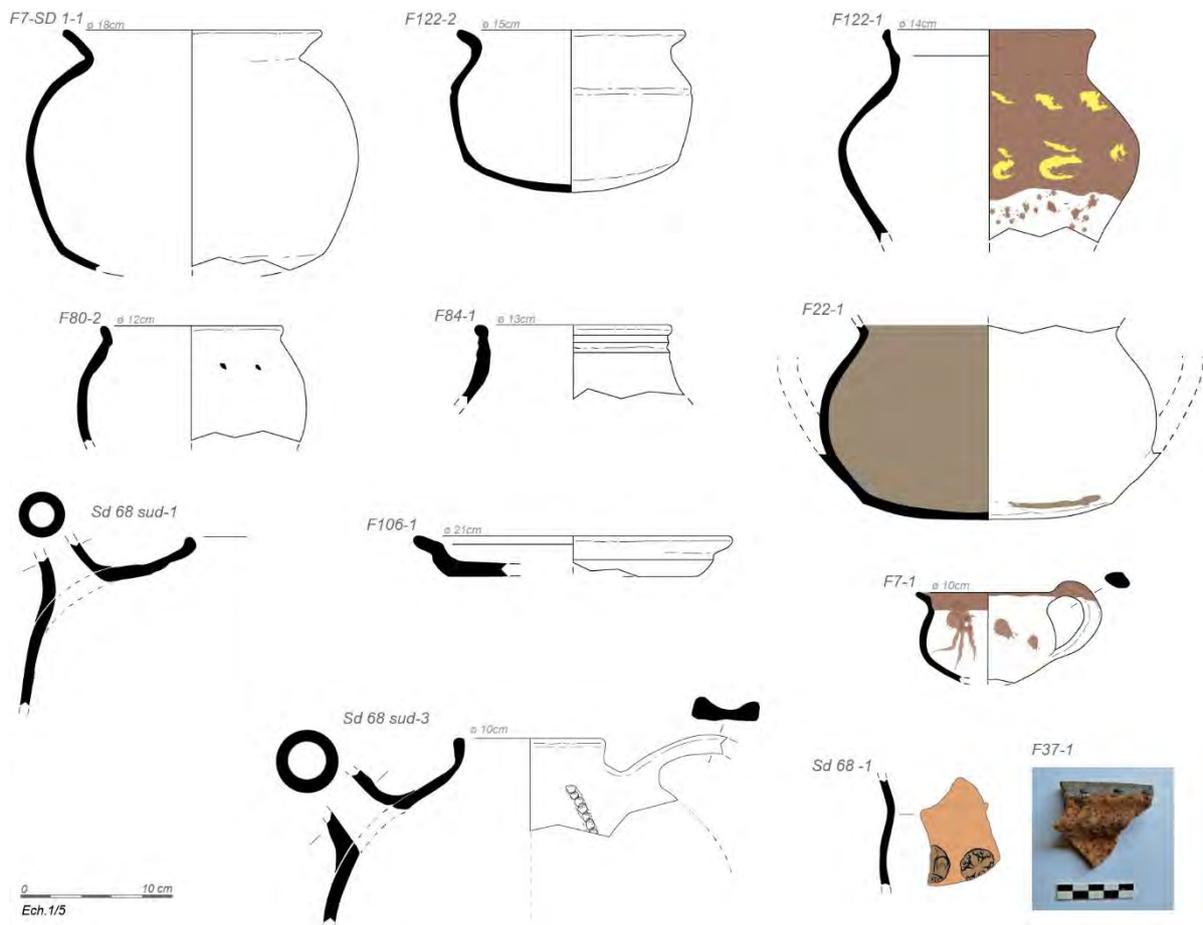


Figure 49 : Typologie des principales formes découvertes sur le site Au Village à Endoufielle (DAO : Sophie Cornardeau, Inrap ; Photographie : Jean Catalo, Inrap)

### b. Autres productions

Par ailleurs, une certaine proportion (jusqu'à 15 %) de céramiques rouges est reconnue dans la plupart des lots<sup>556</sup>. Ces productions fines ont subi une cuisson ou post-cuisson oxydante, leur cœur peut ainsi être gris. Apparaissant à l'extrême fin du XIIIe siècle, elles sont généralement glaçurées, souvent partiellement, avec parfois des décors d'engobe sous le traitement de surface ou bien des décors rapportés tels que des cordons ou des appliques qui sont de temps en temps estampées (Figure 49 : Sd68-1 et F37-1). La fréquence de ces éléments est relativement faible, peu de formes sont reconnaissables. Néanmoins ont été identifiés des pots à liquide, pichets gersoises à bec pincé et anse rattachée au col et pégaus toulousains à bec ponté et anse rattachée au bord, voire cruches à bec tubulaire (Figure 49 : F122-1), et des pots de cuisine, petit pot à une anse (Figure 49 : F7-1) et marmites à col (type Iceramm Marmite 2-2, Figure 49 : F22-1 et F37-1).

Enfin, certains assemblages<sup>557</sup> comprennent une petite part d'une production à pâtes claires (elle ne dépasse jamais les 6 % pour un maximum de cinq tessons). Ces céramiques micacées plus ou moins fines sont essentiellement représentées par des tessons indéterminés isolés. Les seules exceptions sont un fragment d'une anse rubanée et quelques bords dont deux appartiennent probablement à des cols à ressaut de cruches<sup>558</sup>. Ce fractionnement important est probablement dû à la chronologie de production et diffusion de ces céramiques caractéristiques du XIIIe siècle en Savès<sup>559</sup>.

### c. Bilan

Le corpus issu de la fouille du site *Au Village* à Endoufielle constitue un ensemble homogène représentatif d'un espace à la croisée de plusieurs influences et aires de diffusion céramique. S'y côtoient en effet des productions toulousaines (grise polie, marmites glaçurées), commingeoises et locales (oules grises, cruches claires). Témoignage d'activités domestiques (cuisson, stockage et service des liquides), il se rattache par ailleurs à une période resserrée : le XIVe siècle. Hormis la cohabitation entre pâtes claires du XIIIe siècle et productions glaçurées apparaissant à l'extrême fin du même siècle qui indique une datation de la fin du XIIIe-début du XIVe siècle, c'est également la part de céramiques rouges à glaçure dans les assemblages qui permet la proposition d'une chronologie relative plus fine. D'après les quantifications proposées pour Toulouse par Jean Catalo<sup>560</sup>, une proportion jusqu'à 10 % suggérerait

---

<sup>556</sup> Une quarantaine sur les 62 considérée (toutes US de remplissage des structures comprises).

<sup>557</sup> 16 lots.

<sup>558</sup> MASSAN 2011, fig. 29a

<sup>559</sup> MASSAN 2011 ; GARY 2017b

<sup>560</sup> CATALO 2010

effectivement un rattachement au début du XIV<sup>e</sup> siècle, alors que 10 à 15 % et plus de 15 % évoquent respectivement le deuxième et le dernier tiers du siècle, ces trois phases étant confortées par les formes qu'elles regroupent : pichet exclusif pour la première, marmites glaçurées en interne à bord en bandeau, cruches à bec tubulaire et cordon cranté et décors d'engobe blanc pour la deuxième, marmites à bord en poulie, cruches à col droit et cordon réticulé et couvercles pour la troisième.

## B. La Commingeoise

L'ensemble du corpus de Commingeoise du site *Au Village* a été observé, à l'exception de quelques petits lots sans formes. En effet, après les premières observations, il s'est avéré qu'en raison des conditions de conservation du mobilier, celui-ci a dû en partie faire l'objet d'une identification renouvelée. Cette opération a ainsi occupé une place plus importante que prévu sur le temps imparti à notre étude<sup>561</sup>. Toutes les céramiques grises découvertes dans les lots les plus conséquents lors de la fouille préventive ont ainsi été observées de façon à comptabiliser le plus précisément possible les tessons de Commingeoise. Afin de gagner en efficacité, l'enregistrement iconographique n'a pas été exhaustif : seules les formes observées pour la première fois ont été dessinées puis, dès que cela était possible, prises en références pour l'enregistrement des suivantes<sup>562</sup>.

La Commingeoise a ainsi été découverte dans le comblement de 38 structures en creux et lors de la fouille de neuf unités stratigraphiques d'épandage, décapage ou occupation. Au sein de la majorité des structures considérées, une seule US de comblement a été identifiée par les opérateurs, à l'exception de sept d'entre-elles qui étaient stratifiées<sup>563</sup>. Les comptages opérés par Jean Catalo dans le cadre de son étude préventive considéraient un lot de Commingeoise correspondant à 1310 tessons pour un nombre minimum d'individus de 210, ce dernier ne comptabilisant que les bords. Après l'observation du corpus dans le cadre de cette étude et la réidentification de certains éléments en pâtes grises, nous estimons le lot de Commingeoise à 2120 restes pour un NMI de 295<sup>564</sup>. Celui-ci, à l'image des précédents corpus étudiés, est dénombré selon les bords et les tessons isolés au sein des lots clos sans éléments de forme afin de pouvoir opérer des comparaisons intersites.

---

<sup>561</sup> Cette étude a pu être menée au sein des locaux de l'Inrap de Saint-Orens, durant deux semaines. Nous remercions l'équipe de cette base pour leur accueil, en particulier Philippe Marsac, Frédérique Durand et Jean Catalo qui ont facilité notre travail là-bas.

<sup>562</sup> Les références à des formes déjà enregistrées sont indiquées dans la colonne « Observations » de l'inventaire.

<sup>563</sup> Il s'agit des fosses F5, F6, F51 (dont le comblement supérieur est constitué de l'US 1005) et F121/F122 (dont les parties supérieures respectives étaient comblées par l'US de décapage 1001), du fossé F7 et de la structure linéaire F97.

<sup>564</sup> Les réidentifications ont essentiellement concerné des fragments de panses isolées et très peu d'éléments de formes. Le NMI de la Commingeoise d'après la comptabilisation des seuls bords serait de 254.

La datation du site étant relativement resserrée (sur le XIV<sup>e</sup> siècle) bien que des phases aient pu être mises en évidence, nous avons fait le choix de traiter l'ensemble du mobilier comme un tout, avant de tenter de cerner une évolution à l'aide de lots chronologiquement épars.

### a. Les formes

Parmi les 295 individus identifiés dans le corpus d'Endoufielle, 26 n'ont pu être interprétés, généralement car ils sont représentés par un fond ou bien une panse dans un lot sans éléments de forme. Pour le reste, les pots ont été associés à une forme ou une catégorie de formes grâce à 254 bords ou individus archéologiquement complets<sup>565</sup>, cinq anses et dix becs.

#### i. Les pots associés à la cuisson

##### \ L'oule et la marmite

Forme typique de la Commingeoise, l'oule est évidemment présente dans le corpus d'Endoufielle. Les quatre exemplaires assurés possèdent un bord long éversé (type 1) sans éléments ajoutés et sont ornés d'une marque incisée composée soit de la succession d'une ligne verticale et de points alignés (Pl.49 : F7-SD1-1 et Pl.51 : F106-2), soit de points alignés formant une croix grecque (Pl.50 : F80-1). Leur diamètre oscille entre 17 et 19 cm. L'adjonction d'une anse latérale probablement rubanée sur un pot à bord long témoigne par ailleurs de l'existence de marmites associées à ce type 1 de lèvre (Pl.54 : F6-sup-2). Son diamètre est de 16,5 cm. Ainsi, les nombreux bords longs découverts parfois dans les mêmes lots que des anses rubanées latérales façonnées dans les mêmes types de pâtes<sup>566</sup> sont susceptibles d'appartenir à des marmites. En l'absence de remontage, il est cependant impossible de distinguer les oules des marmites des 184 autres bords de type 1 retrouvés (Pl.48-53 et Pl.54 : 1010-10). La totalité de cette catégorie de pots de cuisson possède un diamètre variant de 14 à 25 cm, mais les deux tiers mesurent entre 16 et 19 cm (Figure 50).

En termes de décor, des cordons rapportés sont observés sur trois individus, alors qu'ils semblent simplement repoussés depuis l'intérieur de la panse sur trois autres (Pl.48 : F7-dcpg-2 et Pl.54 : 1010-10). Nous retrouvons en outre sur près de 10 % de ces grands pots de cuisson des marques incisées similaires à celles des oules précédemment citées qui sont ainsi constituées de la succession d'une ligne verticale et de points alignés (Pl.48 : F6-sup-1 et F7-dcpg-3 ; Pl.49 : F76-1 ; Pl.51 : F106-2 ; Pl.52 : 1005-1 et Pl.53 : 1009-3) ou d'une croix grecque

---

<sup>565</sup> Ceux-ci sont mentionnés comme PAC (Pot Archéologiquement Complet) dans la colonne « Élément » de l'inventaire.

<sup>566</sup> Nous suspectons une association probable entre une anse et un bord long dans les lots F74 et F126 notamment.

formée par des points (Pl.48 : F5-1 et Pl.50 : F79-1). D'autres compositions présentent une grappe de points (Pl.50 : F80-3), un entrecroisement de lignes (Pl.53 : F1010-2) ou encore une succession de lignes obliques et d'un cercle (Pl.53 : F1010-1/F131-1).

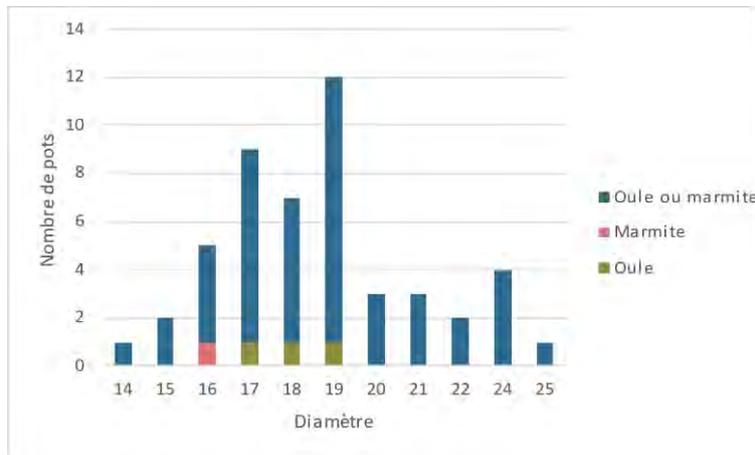


Figure 50 : Répartition des diamètres des oules et marmites à bord long (Endoufielle)

Nous notons par ailleurs l'existence de pots à bord mi-long de type 2 (Pl.54 : F79-2 et Pl.60 : F27-4) qui présentent, lorsqu'ils peuvent être mesurés, des diamètres compris dans la même fourchette que les précédents individus (entre 18 et 19 cm, Figure 51). La panse de l'un d'eux forme un renflement qui pourrait constituer le départ d'un élément ajouté (Pl.54 : F6-4). Ce type de bord mi-long est dans d'autres corpus (Castel-Minier, Tour de Savoie) associé au pégau ou à la marmite. Ici, en raison de ces diamètres relativement grands, nous pensons qu'il pourrait s'agir de marmites à l'image de celle du Castel-Minier (Pl.22.7). Deux des sept pots à bord mi-long sont incisés d'une marque formée soit d'une ligne oblique et d'un large point (Pl.54 : F79-2), soit de points formant un ovale horizontal (Pl.60 : F27-4).

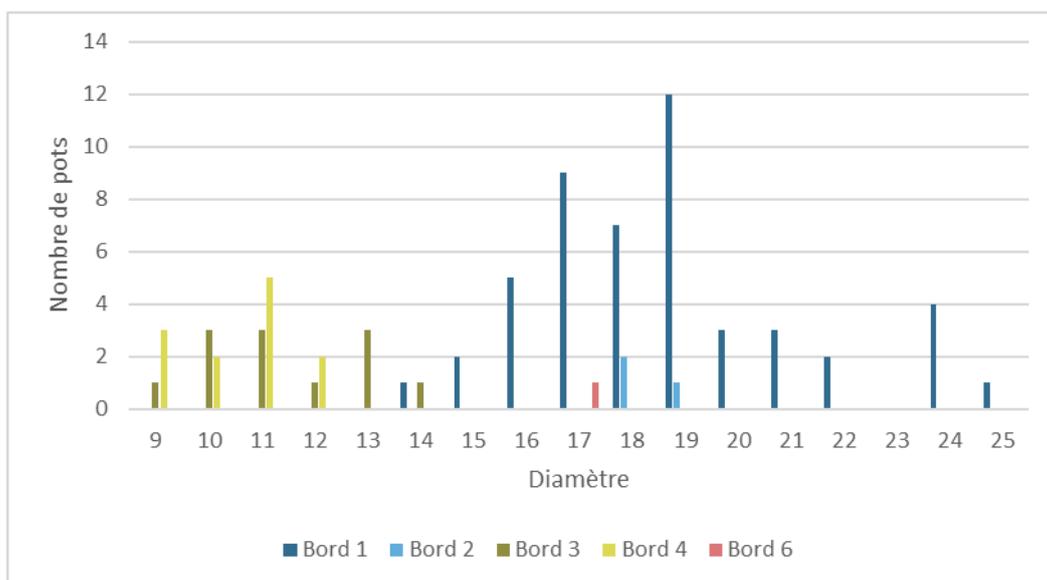


Figure 51 : Répartition des types de bords en fonction de leur diamètre (Endoufielle)

Une partie des 32 anses rubanées isolées du corpus d'Endoufielle est susceptible d'appartenir aux deux différents types de marmites décrites ci-dessus. Elles peuvent cependant également appartenir à une autre forme de pot de cuisson : le pégau.

#### \ Le pégau

Un seul fragment céramique permet d'assurer que des pégaus ont été utilisés sur le site d'Endoufielle. Il s'agit d'un bord court éversé arrondi (type 3a) sur lequel se distingue la naissance d'un bec ponté dont on perçoit également le trou percé dans la panse (Pl.55 : F5-3). Un second pot muni du même bord comprend la naissance d'une anse latérale rattachée à celui-ci, ce qui constitue aussi une des caractéristiques du pégau (Pl.55 : F5-5). Nous pensons ainsi que les bords courts arrondis, qui semblent à même de recevoir des éléments ajoutés tels que des anses et becs pontés, peuvent probablement être associés à cette forme de pégau (Pl.55 : 1010-6, F27-3, 1005-4, F51-4, F78-2, mais également F80-9 et F84-3 non figurés). Les diamètres de ces individus oscillent entre 10 et 14 cm (Figure 52).

D'autres bords courts éversés présentent des diamètres similaires (de 9 à 13 cm, Figure 52). Il s'agit de ceux correspondant au type 3b, plus affiné que le 3a. Huit individus possèdent ce bord (Pl.56), mais aucun indice morphologique ne vient indiquer quelle forme privilégier pour leur interprétation. La combinaison d'un tel diamètre et d'un bord court peut toutefois renvoyer au pégau. Nous notons que deux d'entre eux sont potentiellement incisés d'une marque : trois lignes verticales (Pl.56 : F80-6) ou des incisions ponctuelles semblant former un ovale (Pl.56 : F55-1).

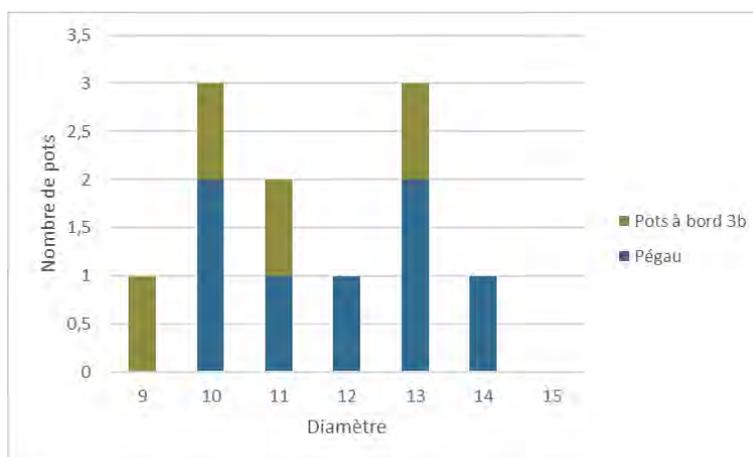


Figure 52 : Répartition des diamètres des pégaus et autres pots à bord 3b (Endoufielle)

## \ Le couvercle

Enfin, parmi les pots de cuisson, nous incluons les trois couvercles découverts sur le site. Ils sont plats à bord aplati (type 6b) et devaient probablement être munis d'une petite anse en panier sur le dessus (Pl.60 : F55-2 et 1010-3). Le seul diamètre mesurable de cette forme est d'environ 16 cm.

## ii. Les pots à liquide

### \ La cruche

Les pots à liquide sont tout d'abord représentés par des cruches dont 19 individus ont été identifiés de façon formelle ou probable (Pl.57 : F78-3, F80-2 et 1010-11, mais aussi F106-13 non figurée). Il semble que l'on puisse les reconnaître grâce à leur bord en bourrelet arrondi (type 4b) ou plus rarement aplati (type 4c : 1001-1 non figuré). L'un de ces bords (non figuré) présente en effet la naissance d'une anse en panier. Cette dernière caractéristique de la forme permet de comptabiliser trois autres individus. Elles sont de section ronde (Pl.57 : F122-3 et 1001-2 non figurée), ovale (F104-2 non figurée) ou en haricot (F84-5 non figurée). Les diamètres des cruches varient entre 9 et 12 cm (Figure 53). Une seule marque est visible sur ce type de pot : il s'agit d'une succession de points et d'au moins une ligne verticale alignés sur le haut de panse (Pl.57 : F80-2).

La cruche possède généralement un bec tubulaire. Vingt-cinq (non figurés) ont été découverts dans le lot céramique d'Endoufielle, dont les diamètres vont de 4 à 6 cm. Isolés comme ils le sont, ils pourraient cependant appartenir autant à des cruches qu'à des dournes.

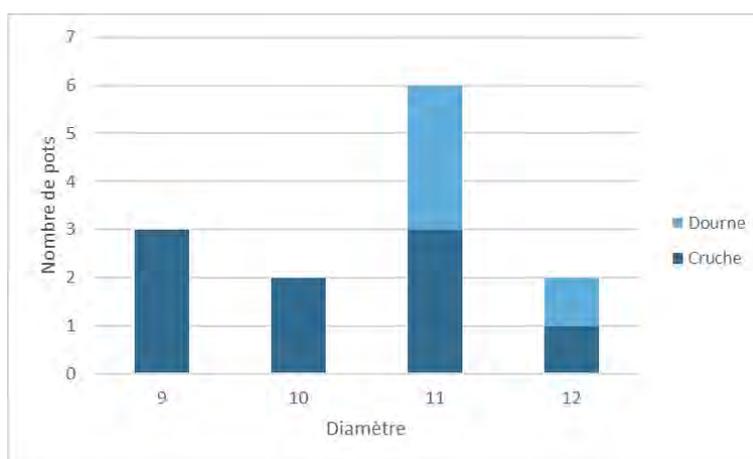


Figure 53 : Répartition des diamètres des cruches et dournes (Endoufielle)

## \ La dourne

Trois becs (de 3 à 6 cm de diamètre) peuvent être associés de façon certaine à la forme de la dourne en raison du décor qu'il présente : un cordon rapporté vertical partant de leur base inférieure (Pl.58 : F24-1 ; Pl.59 : F80-4 et 1023-1 non figuré). Ce détail a en effet plusieurs fois été observé sur des dournes au sein d'autres corpus (Pl.45-47 et Pl.70 : 216-17). Sinon, en plus de deux individus comptabilisés grâce à leur bec, neuf bords en bourrelet plat (type 4c) semblent pouvoir être associés à cette forme (Pl.58 et Pl.59 : F74-1, mais aussi F78-4 et F84-4 non figurés) dont l'ouverture serait large de 11 à 12 cm (Figure 53). Plusieurs anses rubanées isolées ont également dû appartenir à des dournes : certaines sont percées d'incisions ponctuelles plus ou moins fines (Pl.59 : F27-5 et F80-5).

Des marques incisées visibles sont composées d'une succession de points ou lignes verticales (Pl.61 : F55-3 et 1005-2) ou bien possiblement d'un cercle ou ovale formé de petits traits obliques (Pl.58 : F51-1).

Distinguées par leur taille et leurs anses, il est parfois délicat de trancher entre une cruche et une dourne en présence d'un seul fragment de bord. Ceux en bourrelet (type 4) dont l'état de conservation ne permet pas de connaître l'orientation ont ainsi été classés dans la catégorie « cruche ou dourne ». Aucun des diamètres de ces 15 individus n'a pu être mesuré.

### *b. Les décors et marques*

Concernant les décors du corpus de Commingeoise d'Endoufielle, les plus communs sont les cordons rapportés déjà mentionnés qui s'observent sur des oules ou marmites à bord long ou sur des dournes (Pl.58 : F24-1 ; Pl.59 : F80-4), bien que les tessons isolés décorés de la sorte puissent aussi appartenir à d'autres formes (Pl.61 : F80-7, 1009-5 et 1010-9). En revanche, seules des oules ou marmites présentent des cordons repoussés (Pl.48 : oule F7-dcpg-2 et Pl.54 : oule 1010-10). Au moins quatre pots ou tessons sont ornés d'impressions digitées alignées horizontalement (Pl.61 : 1005-3 et F106-7), alors qu'un seul fragment présente une ligne ondulée (Pl.61 : F27-7). En termes d'incisions, certaines des anses du corpus sont une nouvelle fois percées de trous sur leur longueur ou leur base supérieure (Pl.59 : F27-5, F74-1 et F80-5). Enfin, il est parfois difficile d'identifier comme décor ou marque certaines incisions ponctuelles ou incomplètes (Pl.55 : F5-3).

En revanche, d'autres semblent clairement constituer des marques qui se répartissent en plusieurs catégories. Il y a des successions d'une ligne verticale et de points alignés, visibles sur des oules ou marmites<sup>567</sup>, des cruches (Pl.57 : F80-2) ou encore des dournes (Pl.61 : F55-3

---

<sup>567</sup> Pl.49 : F7-SD1-1 ; Pl.51 : F106-2 ; Pl.48 : F6-sup-1 et F7-dcpg-3 ; Pl.49 : F76-1 ; Pl.51 : F106-2 ; Pl.52 : 1005-1 ; Pl.53 : 1009-3 et F1010-1/F131-1 ; Pl.54 : F79-2 ; Pl.61 : F126/F128-1

et 1005-2). La ligne s'avère parfois oblique et répétitive (Pl.56 : pot F80-6), voire s'agrémenté d'un cercle (Pl.53 : F1010-1/F131-1, voire Pl.60 : F5-4 et Pl.61 : F104-1). D'un style différent, des points alignés forment soit une croix grecque sur certaines oules ou marmites<sup>568</sup>, soit un rond ou ovale<sup>569</sup>. Une grappe de point est également considérée comme une marque (Pl.50 : F80-3), tout comme des croix complexes formées d'un entrecroisement de lignes (Pl.53 : F1010-2 ; Pl.61 : 1010-4).

### c. Les pâtes

En ce qui concerne les pâtes de la Commingeaise du site d'Endoufielle, une proportion relativement importante de fragments (624 soit 29 % du NR et 69 individus soit 23 % du NMI) n'a pu être observée correctement pour être associée à un groupe technique en raison de l'état de conservation du corpus. En effet, une partie du lot était encore couverte d'une fine couche de terre qui ne permettait pas la lecture de la pâte. Malheureusement, le temps imparti pour l'étude du mobilier ne permettait pas de réaliser un lavage exhaustif.

Une majorité des tessons (71 %NR et 77 %NMI) a cependant pu être attribuée à des groupes techniques. En raison du calendrier des études réalisées dans le cadre de cette thèse, les sous-types Commingeois établis pour le corpus du Castel-Minier, dont les descriptions détaillées se trouvent ci-dessus<sup>570</sup>, ont pu être pris comme référence. Ils ont permis le classement de tous les fragments issus du site d'Endoufielle. Ceux-ci rentrent en effet dans la description des groupes 1 (pâtes gris foncé à inclusions majoritairement blanches, Figure 32), 2 (pâtes grises à inclusions blanches ou grises, Figure 33) et 3 (pâtes grises à brunes à inclusions majoritairement grises à noires, Figure 34).

## C. Quantifications

### a. Groupes techniques

Comme au sein des corpus issus des deux sites déjà présentés ci-dessus, les pâtes grises du groupe technique 2 dominant en comprenant 44 % des individus (Figure 54), valeur qui se rapproche de celle du Castel-Minier. Les groupes 1 et 3 constituent respectivement 18 % et 14 % du lot considéré.

Si nous considérons la totalité du corpus céramique qui comprend les autres types de production, après réidentification d'une partie des tessons originellement classés dans les

---

<sup>568</sup> Pl.50 : F80-1 ; Pl.48 : F5-1 ; Pl.50 : F79-1 ; Pl.60 : F51-3 ; Pl.61 : F79-3 et F106-5, voire 106-6

<sup>569</sup> Pl.60 : F27-4 ; Pl.56 : F55-1 et probablement Pl.58 : F51-1 et Pl.61 : 1009-4

<sup>570</sup> Voir la sous-partie *Chapitre III.1.B.c – Les pâtes du Castel-Minier*, ci-dessus.

catégories « grise » ou « grise polie » par Jean Catalo, le NR de la Commingeoise correspond à 55 % de l'ensemble et leur NMI à 60 %<sup>571</sup>.

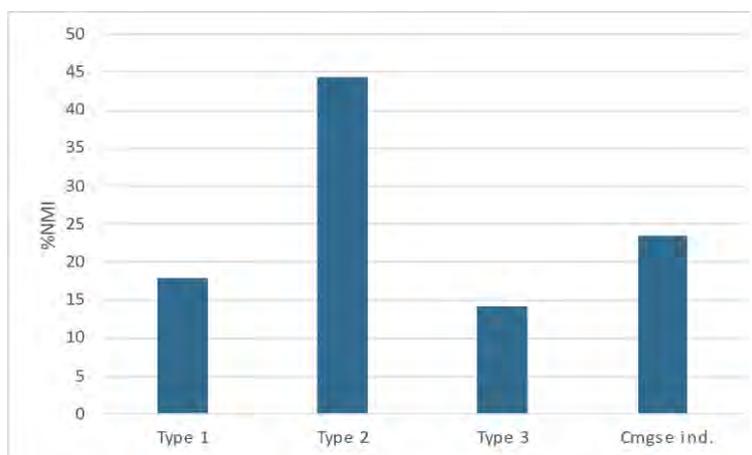


Figure 54 : Répartition des groupes techniques selon le NMI (Endoufielle)

### b. Typologie morphologique

Au sein du corpus d'Endoufielle, ce sont les pots de cuisson à bord long éversé (type 1), oules ou marmites, qui sont clairement majoritaires avec un taux de plus de 60 %, voire de 66 % si l'on y ajoute les probables marmites à bord mi-long de type 2 (Figure 55).

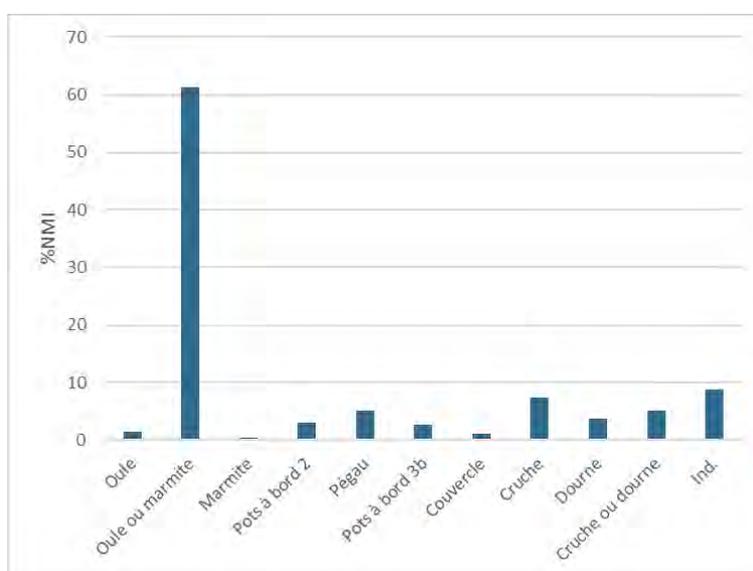


Figure 55 : Répartition des différentes formes selon le NMI (Endoufielle)

<sup>571</sup> Ce dernier taux a été calculé à partir d'un NMI de 254 calculé à partir des seuls bords du corpus, afin de pouvoir être comparé au NMI de 424 établi par Jean Catalo qui ne comptabilise que les bords.

#### D. Analyse typo-chronologique

Le site d'Endoufielle a pu être daté par la numismatique, le mobilier métallique, le verre et la stratigraphie<sup>572</sup>. Sa datation globale est ainsi centrée sur le XIV<sup>e</sup> siècle, voire la première moitié de celui-ci. La chronologie établie par ailleurs distingue trois phases. La première, située dans la fin du XIII<sup>e</sup> siècle ou le début du XIV<sup>e</sup> siècle, voit la mise en place d'une activité d'extraction de molasse. Du fait de la nature de ces vestiges (creusements), aucun lot céramique n'y est associé. La phase II intervient au début du XIV<sup>e</sup> siècle ou dans sa première moitié : les fosses précédentes sont comblées. La dernière phase se place dans le courant du XIV<sup>e</sup> siècle, peut-être au milieu du siècle, avec l'aménagement d'une terrasse et d'un bâtiment entourés de fossés. Centrée sur un demi-siècle, une analyse typo-chronologique peut ainsi être envisagée entre les phases II et III. Seuls les lots céramiques dont l'attribution à l'une des deux phases était certaine ont été pris en compte<sup>573</sup>. Le corpus de la phase II comprend ainsi 794 fragments pour 120 individus et celui de la phase III 725 restes correspondant à 81 individus.

Concernant les types de pâtes, les proportions des trois groupes techniques Commingeois n'évoluent pas au cours du demi-siècle séparant les deux phases considérées (Figure 56).

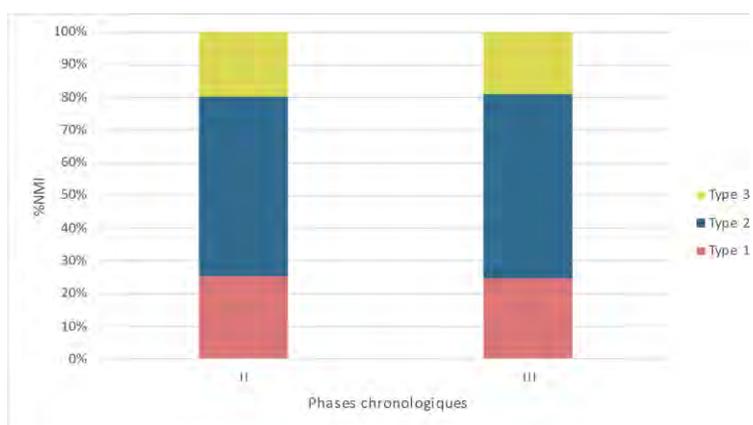


Figure 56 : Évolution de la répartition selon le NMI des groupes techniques Commingeois en fonction du NMI selon les phases chronologiques (Endoufielle)

En considérant la totalité des restes découverts dans chaque phase, toutes céramiques comprises<sup>574</sup>, nous constatons en revanche une très légère baisse de la proportion de Commingeoise (Figure 57). Celles-ci occupent en effet 59 % du corpus lors de la phase II, alors

<sup>572</sup> Voir la sous-partie II.3.B.c.i – Historique du site et de son occupation, ci-dessus.

<sup>573</sup> Pour la phase II, ont été sélectionnés les faits F74, F75, F76, F77, F78, F104, F106, F111, F121, F122, F126 et F127, ainsi que les US 1001 (F121/F122), F51-inf et F5-inf. Pour la phase III, ont été sélectionnés les faits F55 (bâtiment excavé), F123 et F7, ainsi que les US 61.1 (F61), sup-F5, 1005 (F51), 1009, 1010, 1020, 1021, 1023.

<sup>574</sup> Seule la donnée du NR a pu être considérée dans ce cas, car notre méthode de comptage du NMI diffère de celle de Jean Catalo et leurs résultats ne peuvent ainsi pas être comparés.

qu'elles n'en constituent que 56 % en phase III. Il serait possible de relier cette baisse à l'augmentation de la part de productions glaçurées observée au sein du site, mais également à une échelle régionale<sup>575</sup>. Cependant, les deux taux restent proches et leur évolution faiblement significative en l'état actuel.

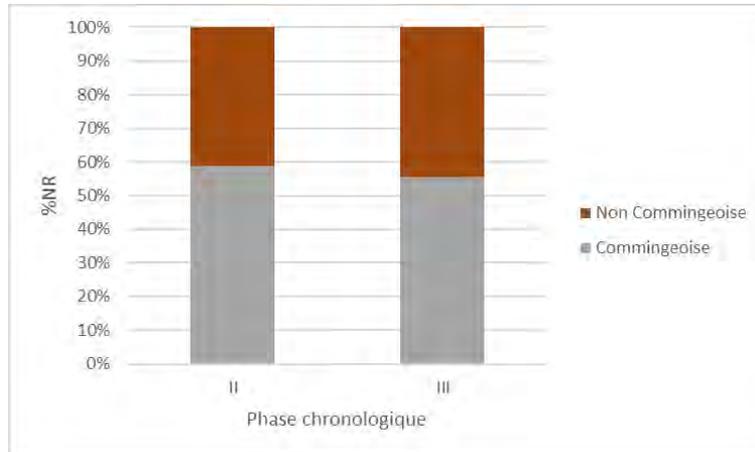


Figure 57 : Évolution de la répartition entre Commingeuses et autres céramiques selon le NMI et en fonction des phases chronologiques (Endoufielle)

Pour ce qui est des formes retrouvées dans les deux corpus (Figure 58), nous observons une augmentation des pots de cuisson, notamment des oules ou marmites (qui passent de 64 % à 72 %), alors que le taux des pots à liquide diminue de moitié sur la période (passant de 20 % à 10 %). Ici encore, il existe une cohérence avec l'augmentation des productions glaçurées, qui comprennent justement des pots à liquide<sup>576</sup>. Le pégau toulousain glaçuré entre également dans cette catégorie. Son développement au XIV<sup>e</sup> siècle peut ainsi être mis en parallèle avec la diminution des pégaus Commingeois (de 8 %, leur taux passe à 4 %).

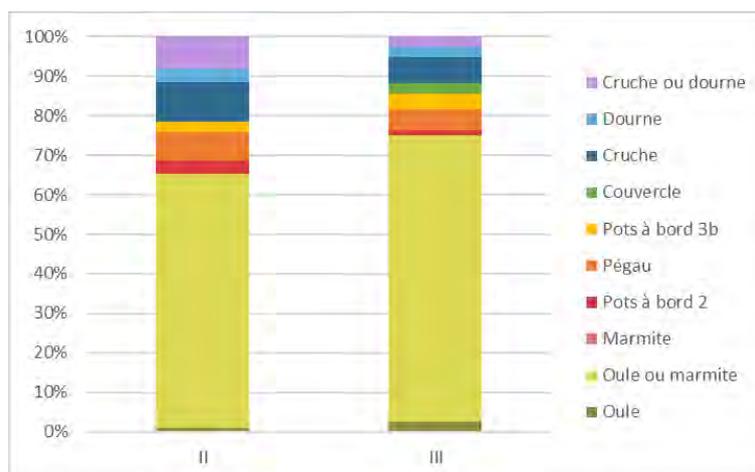


Figure 58 : Évolution de la répartition des formes en fonction du NMI selon les phases chronologiques (Endoufielle)

<sup>575</sup> CATALO 2010 ; CATALO (en cours)

<sup>576</sup> Voir la sous-partie III.3.A.a – La céramique du site d'Endoufielle, ci-dessus.

## E. Synthèse

Le vaisselier domestique Commingeois du site « Au Village » d'Endoufielle comprend ainsi des catégories de pots pour la cuisson et pour les liquides. Les premiers se divisent en grands pots à bords longs ou mi-longs qui s'avèrent être soit des oules, soit des marmites, et en pots plus petits à bord court dont les plus reconnaissables sont les pégaus. Quant aux seconds, les pots pour le service ou le transport de liquide, les plus grands gabarits sont les dournes à anses latérales, alors que des cruches sont plus petites et à anse en panier.

L'échelle de lecture chronologique relativement fine montre une légère progression des grands pots de cuisson, tout en révélant une possible tendance à la baisse de la proportion de l'ensemble du corpus Commingeois face à la concurrence des autres productions retrouvées sur place.

## **4. La maison de la Tour de Savoie, Aurignac**

### A. Reprise des données de la fouille

La fouille qu'a réalisée Bernard Jolibert en 2004 au sein de la maison de la Tour de Savoie faisait suite à des travaux de décaissement ayant révélé des vestiges archéologiques. L'archéologue est ainsi intervenu en réalisant des sondages qui ont permis l'appréhension d'une importante stratigraphie et ont abouti à la publication d'un rapport d'opération archéologique conséquent enrichi de deux compléments<sup>577</sup>. Dans ceux-ci, chacun des neuf sondages, mentionnés comme « secteurs », a fait l'objet d'une numérotation indépendante de ses unités stratigraphiques de 1 à x. Pour faciliter notre travail, nous avons fait le choix de les renuméroter en y intégrant le secteur comme centaine. Par exemple, les US 1 à 38 du secteur 2 sont devenues les US 201 à 238 (Figure 59).

Les sondages sont répartis au sein de quatre zones de A à D correspondant aux différents espaces délimités suite aux évolutions architecturales du bâtiment (Figure 26F). La zone B, actuelle cuisine, a été choisie pour notre analyse<sup>578</sup>. Au sein de celle-ci, des lots

---

<sup>577</sup> Jolibert 2004 ; Jolibert 2005 ; Jolibert 2007

<sup>578</sup> Le temps limité pour finaliser cette thèse dans le cadre du congé de recherche autorisé par notre employeur a nécessité des choix méthodologiques qui ne permettaient pas l'analyse exhaustive du mobilier de la maison de la Tour de Savoie comme cela a été fait pour les autres sites. Les céramiques de la zone D (secteurs 8 et 9) ont cependant été inventoriées également (voir Annexe 3d). Concernant la construction primitive, la zone A a fait l'objet de deux sondages peu profonds dont n'ont été extraits que 10 tessons médiévaux, le reste du mobilier datant de l'époque contemporaine. En effet, le sous-sol de cette zone a été décaissé notamment au XVe siècle (JOLIBERT 2004, p. 63). Le secteur 7 (zone C) a quant à lui été mis de côté (pour le moment) en raison de sa

chronologiquement cohérents ont été sélectionnés, notamment en raison de la présence de mobilier datant non céramique, de la quantité de poteries qu'ils comprenaient et de leur répartition au sein de la stratigraphie. Les recouvrements entre les US indépendantes de chaque

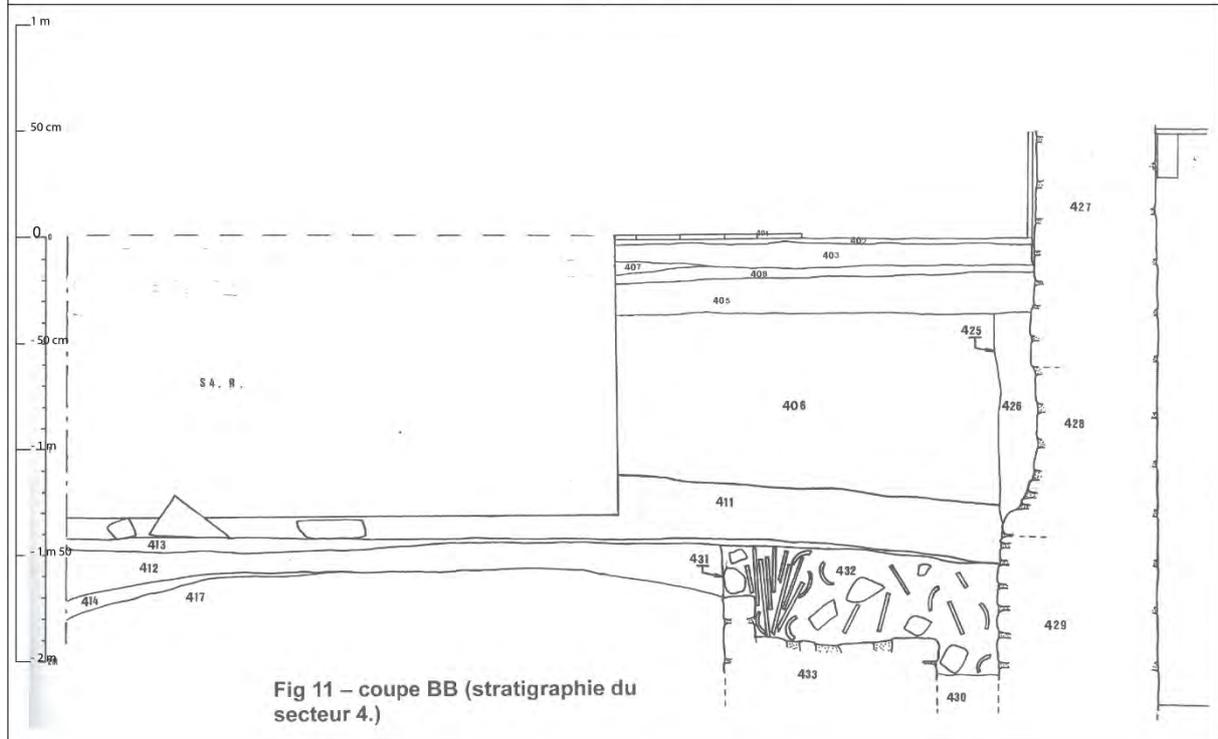
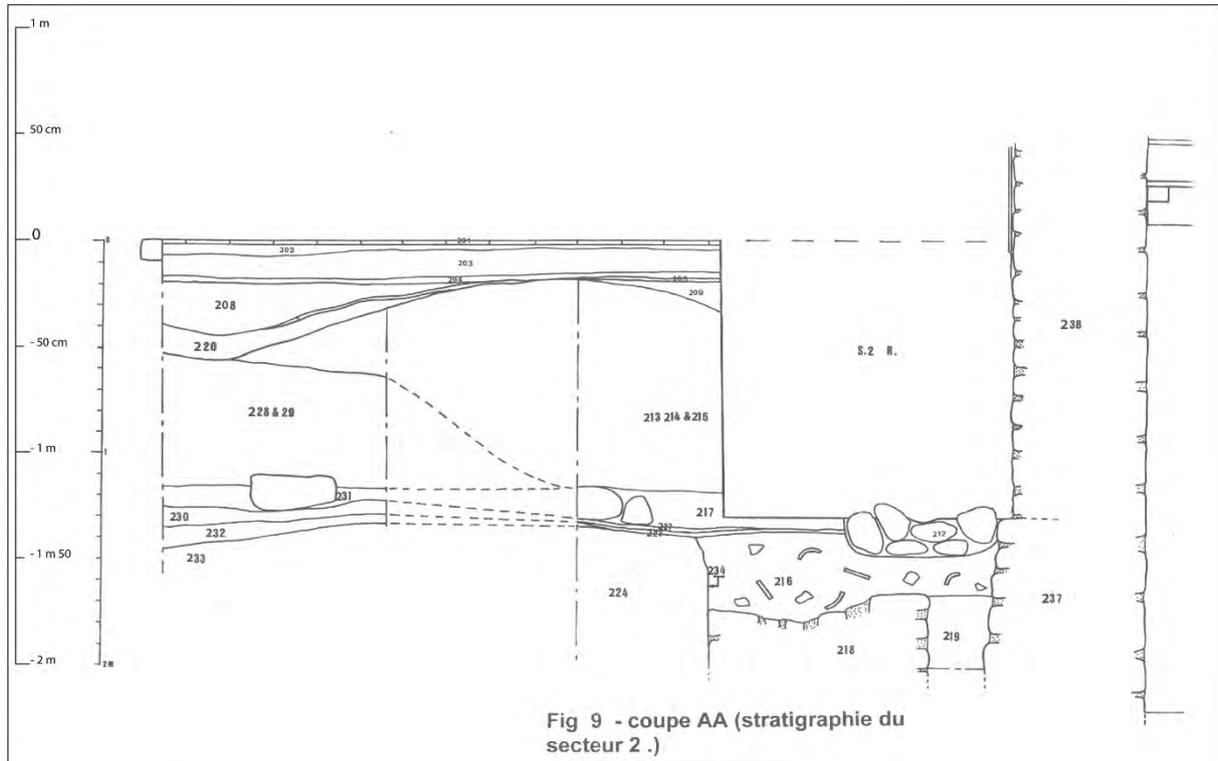


Figure 59 : Les deux principales coupes des secteurs 2 et 4 de la cuisine de la maison de la Tour de Savoie relevées par Bernard Jolibert (Jolibert 2004) avec les numérotations d'US modifiées.

stratigraphie amputée en grande partie par les travaux engagés avant l'intervention de l'archéologie (JOLIBERT 2004, p. 64).

secteur (2, 3, 4 et 10) de cette zone B sont mentionnés dans le rapport de fouille (Figure 60). Seuls certains cas ont nécessité une relecture de la stratigraphie. Les secteurs 2 et 4 ont été privilégiés la plupart du temps, d'une part en raison de leurs amples stratigraphies qui pouvaient

Etat	Datation	Secteur 2	Secteur 3	Secteur 4	Secteur 10	Nature de l'US	%MR Commin geoise	%NMI Commin geoise	Types céramiques non Commingeoises
5	seconde moitié XIXe	201 202 239 = 240	301 302	401 402	1002	dermier sol de carreaux cheminée			
4	trois 1er 1/4 XIXe	203 204 208	303 304 305 307 312	403 407 ? 408 ?	1003 1004 ?	grave de nivellement pour dernier sol carrelé US 01  sol de terre battue grave de nivellement comblement drain 312 (faïences XVIIIe et monnaies TPQ 1783) comblement drain 312 creusement tranchées contre M10 (drain) mur M20 épierement M13	0,0	0,0	Faïence XIXe / Rouge / Glaçurée Glaç. sur eng. Faïence XVIIIe / Pastillage
4	fin XVIIIe- début XIXe				1020-1019 1029	comblement M13 couche cendreuse			
	XVIIIe	205 = 209 = 220		405 = 424 ?		couche charbonneuse rubéfiée, sol	5,4	9,1	Poterie de Gênes / Faïence / Glaç. sur eng. / Rouge / Glaçurée
3-4	seconde moitié XVIIe			434 442 426 427 = 428 425		comblement tranchée d'épierrement mur M09 reconstruction mur M09 comblement tranchée d'épierrement M06 reconstruction mur M06 épierement M06	0,0	0,0	Ver&Bron / Marmite grise / Glaç. sur eng. / Rouge Sgraffito / Ver&Bron / Glaç. sur eng. / Rouge / Glaçurée
3	milieu XVIIe	213 = 214 = 215 228 = 229	310 313 ?	406	1011 1008 ? 1012 ?	comblement tranchée d'épierrement M13 remblai pour nivellement démolition	18,1	26,9	Sgraffito / Ver&Bron / Majolique / Glaç. sur eng. / Rouge / Glaçurée Sgraffito (1012) / Marmite grise / Rouge
3	1er 1/4 XVIIe	217 = 231	313 ?	411	1016	démolition des piliers ? démolition avec blocs (du mur M13 ?) effondrement de toiture sur sol 413-223-314	73,4	67,2	Sgraffito / Glaç. sur eng. / Rouge / Glaçurée
2-3	2de moitié XVe-XVIIe	227 = 230		437	1018	couche cendreuse	92,7	75,0	Grise
2	XVe	223	316	441 419		comblement fosse creusement dans sol 413-223-314 pour dépôt monétaire XVIIe creusement fosse (drain ?) dans 315-232 (et dans sol 223-314-413 ?)			
1-2	seconde moitié XVIe	216 (= 219 ?) 237 234	314	413 432 443 429		sol comblement tranchée d'épierrement M04 mur M09 mur M06	98,9	91,4	Grise / Décor eng. blanc / Glaçurée
1	XIVe	232	315	412 = 447	1027 ?	épierement M04 couche charbonneuse préparation sol 223-314-413			
1	XIVe	(219) = 224 = 233 218		414 423 et 439 422 et 450 417 = 430	1025	couche charbonneuse pilier est et pilier ouest creusement pour pilier est 423 et pilier ouest 439 nivellement du substrat mur M04	99,8	96,2	Glaçurée
				433			100,0	100,0	

Figure 60 : Tableau synoptique des données stratigraphiques et des recoupements entre US de la zone B (cuisine) de la maison de la Tour de Savoie, d'après le rapport de Bernard Jolibert (Jolibert 2004). Les ensembles chronologiquement intéressants sont dans des cases grisées, les niveaux d'occupation supposés ou attestés sont en gras et les lots choisis pour l'analyse sont en rouge.

plus aisément être confrontées grâce à leurs quatre coupes parallèles ou perpendiculaires entre elles présentées dans le rapport (Figure 59)<sup>579</sup>, d'autre part car ils sont les plus vastes et regroupent près des deux tiers de la surface de la pièce. Seuls les recoupements entre US assurés par les données disponibles ont été considérés<sup>580</sup>.

## B. La céramique du site

Le corpus céramique de la maison de la Tour de Savoie auquel nous avons eu accès et qui a fait l'objet de notre inventaire et étude comprend 7119 fragments pour un NMI estimé à 620<sup>581</sup>.

### a. Une hégémonie de la Commingeoise

La moitié de ce corpus<sup>582</sup> est composée de céramiques non Commingeaises qui proviennent majoritairement des niveaux les plus récents (à partir du XVI<sup>e</sup> siècle). Seuls trois lots attestés comme médiévaux<sup>583</sup> contiennent des tessons qui ne sont pas de la Commingeoise. Il s'agit de quelques fragments généralement indéterminés, issus de productions grises ou bien rouges glaçurées. Deux éléments peuvent être identifiés plus précisément parmi eux : un bec tubulaire glaçuré appartenant à une probable cruche (Figure 61) et un bord éversé (216-26,

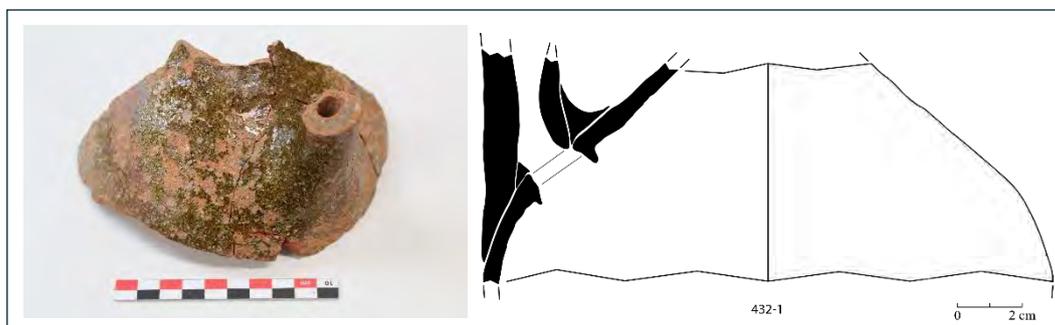


Figure 61 : Fragment d'une cruche rouge glaçurée (432-1) découverte au sein de l'US 432.

<sup>579</sup> JOLIBERT 2004, fig. 9-15

<sup>580</sup> Par exemple, les US 432 et 216 forment de façon évidente un seul et même fait et ont pu être considérées de concert. En revanche, l'observation des coupes AA et BB des secteurs 2 et 4 ne semblait pas nous permettre de confirmer l'unicité de l'US 219 avec les US 224 et 233 et US 417 et 430, elle a donc été exclue de notre étude.

<sup>581</sup> Une partie des céramiques issues de la fouille de la maison de la Tour de Savoie était toujours en possession de Bernard Jolibert au moment de notre étude. Les lots concernés proviennent essentiellement des niveaux modernes en vue de leur publication au sein d'une synthèse sur des lieux de production locaux (JOLIBERT 2022). D'après l'inventaire compris dans le rapport de fouille, le corpus céramique initial comprend 10227 fragments.

<sup>582</sup> NR de 3348 (soit 47 % du corpus total) et NMI de 356 (soit 58 %).

<sup>583</sup> Il s'agit des lots des US 412, 432-216 et 441, qui comprennent respectivement 1, 10 et 2 tessons (correspondant à 1, 4 et 2 individus au minimum) de céramiques non Commingeaises. Leur proportion au sein de leur lot est de 0,2 à 2,8 % en NR et de 4,3 à 22 % en NMI.

Pl.70). De ce fait, l'occupation médiévale de la Tour de Savoie a fourni un corpus céramique constitué systématiquement de plus de 90 % de Commingeoise, voire de 100 % ou presque.

L'évolution de la proportion de Commingeoise au sein des lots révèle une nette diminution au cours du temps (Figure 62 et Annexe 6d). Les deux courbes suivent sensiblement la même progression, la surreprésentation du NR par rapport au NMI au Moyen Âge pouvant être expliquée par la qualité des pâtes commingeoises de cette époque plus épaisses que les productions modernes qui sont de fait plus fragmentables. Notons par ailleurs, que ces chiffres ne prennent pas en compte la totalité du mobilier moderne, seulement celui disponible lors de notre étude. Ainsi, la part de Commingeoise pour les ensembles des XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles et postérieurs est probablement surestimée. Quoiqu'il en soit, la Commingeoise est incontestablement dominante au Moyen Âge avant de drastiquement disparaître. Celle présente dans les niveaux modernes et contemporains est en effet dans une position souvent résiduelle. C'est notamment le cas dans les niveaux de remblai qui ont ainsi été exclus de l'analyse<sup>584</sup>, alors que dans les niveaux de sol considérés<sup>585</sup> datant de la transition entre la 3<sup>ème</sup> et la 4<sup>ème</sup> phase ou de cette dernière (fin XVIII<sup>e</sup>-début XIX<sup>e</sup> siècle), les quelques tessons observés ne sont pas de la Commingeoise.

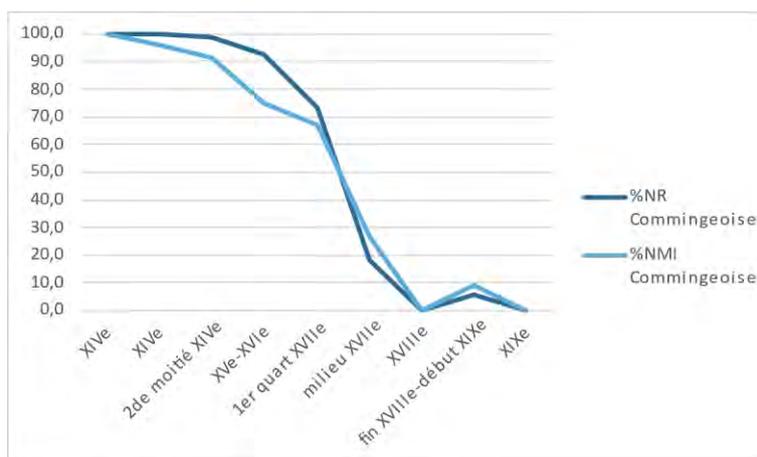


Figure 62 : Evolution de la part de Commingeoise dans les lots céramiques de la maison de la Tour de Savoie en fonction de la chronologie des lots céramiques

### b. Autres productions céramiques

Parmi les productions céramiques non Commingeoises, différents groupes techniques ont été observés. De rares tessons à pâtes grises tout d'abord sont difficilement identifiables dans les lots médiévaux<sup>586</sup>. Des fragments d'anses rondes provenant de niveaux plus récents<sup>587</sup>

<sup>584</sup> Tels les US 406-213-214-215 du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle ou 203-403 du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>585</sup> US 205-209-220 et US 204

<sup>586</sup> US 432, 441, voire 829

<sup>587</sup> US 434, 1012

appartiennent probablement à des marmites du même type que celle issue d'un contexte de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle étudiée par Bernard Jolibert<sup>588</sup>. Quelques fragments de panses présentent parfois une fine glaçure jaune ou orange clair. Dans la catégorie sans traitement de surface cependant se trouvent également des productions modernes à pâtes rouges. Il s'agit de bords longs éversés appartenant vraisemblablement à des oules<sup>589</sup>, voire des marmites, l'un d'entre eux étant rattaché à une anse latérale<sup>590</sup>. Des fragments de pégaus<sup>591</sup> et couvercles<sup>592</sup> ont également été découverts. Ces pots sont parfois décorés de cordons rapportés<sup>593</sup>.

Le reste des productions présente systématiquement un traitement de surface. Les céramiques rouges glaçurées sont déjà ponctuellement présentes dans certains contextes médiévaux. Hormis la cruche à bec tubulaire déjà citée (Figure 61)<sup>594</sup>, les tessons appartenant à cette catégorie ne sont pas identifiables<sup>595</sup>. C'est aussi le cas de certains fragments issus de niveaux modernes qui possèdent une glaçure généralement plus couvrante et une pâte plus fine<sup>596</sup>. Parmi les formes reconnaissables se trouvent néanmoins des jattes<sup>597</sup>, écuelles<sup>598</sup>, couvercles à encoche<sup>599</sup>, oules<sup>600</sup>, anses rondes de marmites<sup>601</sup> ou assiettes<sup>602</sup>. Nous notons par ailleurs la présence d'éléments de céramiques dites « de Gênes »<sup>603</sup>. Lorsqu'un engobe est apposé sous la glaçure, les poteries sont généralement de formes ouvertes pour le service ou la consommation individuelles (bords verticaux, fond plats) telles des bols, écuelles, assiettes, voire des plats ou jattes<sup>604</sup>. Le décor de pastillage typique du XVIII<sup>e</sup> siècle est parfois observé<sup>605</sup>. Le principal ornement visible sur la vaisselle engobée reste cependant la technique dite *a sgraffito*. Ces dessins gravés dans l'engobe avant pose de la glaçure et cuisson sont une spécialité des potiers du Comminges<sup>606</sup> appliquée sur les mêmes formes ouvertes (assiettes, plats, jattes, écuelles), mais également sur des cruches, réchauds et autres bénitiers ou

---

<sup>588</sup> JOLIBERT 2022, p. 115

<sup>589</sup> US 405, 213-214-215

<sup>590</sup> US 213-214-215, céramique 213-1 à 3

<sup>591</sup> US 406

<sup>592</sup> US 434

<sup>593</sup> US 406 et 411 (JOLIBERT 2004, fig. 52), US 231, 403, 434 et 1012, ainsi que US 806 et 809.

<sup>594</sup> Céramique 432-1

<sup>595</sup> US 412 et 432.

<sup>596</sup> US 411 et 426, voire 810 et 813

<sup>597</sup> US 403

<sup>598</sup> US 406

<sup>599</sup> US 424

<sup>600</sup> US 231

<sup>601</sup> US 406

<sup>602</sup> Les lots concernés sont également ceux des US 403, 405, 406, 424, 205-209-220, 231, 1006, 1016 et des US 801, 802 et 819.

<sup>603</sup> US 405

<sup>604</sup> US 204, 208, 213-214-215, 231, 405, 406, 411, 434, 426, 1011, 1012, 1015, 1016 et 1018, voire US 803, 809, 822/825, 824, 829 et 830

<sup>605</sup> US 305 (JOLIBERT 2004, fig. 55)

<sup>606</sup> JOLIBERT 2022

sculptures<sup>607</sup>. D'autres productions à décor peints en vert de cuivre et brun de manganèse proviennent du Comminges ou de Lomagne<sup>608</sup>. Il s'agit une nouvelle fois de formes ouvertes (bols, écuelles, assiettes, plats) et fermées (cruches, aiguères, vases, albarelli)<sup>609</sup>. La description de ces dernières céramiques modernes découvertes à la Tour de Savoie est ici sommaire. Pour plus de précisions, nous renvoyons à la publication récente de Bernard Jolibert consacrée à ces productions essentiellement locales<sup>610</sup>.

Un dernier groupe technique moderne et contemporain a été découvert à la maison de la Tour de Savoie. Les premières faïences, dites majoliques, sont sans doute d'origine italienne<sup>611</sup>. Les plus récentes (assiettes, albarelli, bouteilles) sont locales<sup>612</sup> : ateliers du XVIIIe siècle de Martres-Tolosane<sup>613</sup> ou du XIXe siècle de Marignac-Laspeyres<sup>614</sup>.

### C. La Commingeaise

Si toutes les céramiques disponibles provenant de la zone B ont été inventoriées, l'analyse suivante porte sur une sélection de lots répartis chronologiquement (Figure 60). Chacun de ces lots est étudié de façon indépendante, avant d'être regroupé par phase chronologique pour dresser un bilan global de la typologie Commingeaise retrouvée au sein de la maison de la Tour de Savoie. La totalité du corpus étudié comprend ainsi 2829 restes céramiques pour un NMI total estimé à 171 – dont 94 % des fragments (soit 2660) et 82 % des individus (soit 140) sont des Commingeaises.

#### a. Etude par lot céramique

##### i. US 233-1025 (équivalentes aux US 224, 417 et 430, voire 219) – état 1 (XIVe siècle)

Ce petit lot, provenant du premier remblai de la zone pour le nivellement du substrat rocheux, comprend 14 restes pour deux individus au minimum<sup>615</sup>. Le seul identifié est une doune (233-1) à bord en bourrelet de type 4b (Pl.62). Concernant les catégories de pâtes

---

<sup>607</sup> US 213-214-215, US 406 (JOLIBERT 2004, fig. 47-48), US 426, 231, 1012 et 1016, voire US 806, 830, 903 et 909

<sup>608</sup> *Ibid.*, p. 46

<sup>609</sup> US 213-214-215, US 406 (*Ibid.*, fig. 50-51), US 426 et 434, voire US 909 et 913

<sup>610</sup> JOLIBERT 2022

<sup>611</sup> US 710-727, équivalente aux US 213-214-215, 406 et 310 (JOLIBERT 2004, fig. 49)

<sup>612</sup> US 203, 205-209-220, 305, 403, 424 et 1006, voire US 803, 810, 802 et 804

<sup>613</sup> US 305 (JOLIBERT 2004, fig. 55)

<sup>614</sup> US 203

<sup>615</sup> L'US 233 comprend un NR de 4 et un NMI de 1, l'US 1025 un NR de 10 et un NMI de 1.

commingeoises, il s'agit de celles déjà identifiées au sein des autres corpus étudiés<sup>616</sup>. Le type 2 domine (57 %NR), alors que l'on retrouve également les types 3 et 4 (22 %NR chacun)<sup>617</sup>.

## ii. US 412-447 – état 1 (XIV<sup>e</sup> siècle)

Les US 412-447 correspondent à un nouvel apport de nivellement. Elles ont fourni 598 restes céramiques au sein desquels un NMI de 26 a été estimé<sup>618</sup>.

Parmi ceux-ci, une possible marmite à anses rondes rattachées à un bord mi-long (type 2), fond arrondi et diamètre de 15 cm, bien que très fragmentée, est la pièce la mieux conservée des pots de cuisson (Pl.63 : 412-1). Une autre anse ronde pourrait ainsi être associée à une marmite (447-1, non figurée). Cependant, la céramique 412-1 n'est pas complète, il est ainsi impossible de dire si elle possède bien les deux anses d'une marmite (bien qu'une seconde anse ronde présente exactement la même pâte). Il est également envisageable qu'elle soit munie d'un bec opposé à son anse conservée : il s'agirait alors d'un pégau. Dans la même catégorie fonctionnelle, quinze bords longs éversés (types 1) appartiennent à de grands pots, oules ou marmites (Pl.62 et 64 : 412-2, 412-5 à 8, 412-13, 412-17, 412-21 et 447-4 non figuré), alors qu'un bord mi-long rattaché à un départ d'anse rubanée peut témoigner de la présence d'une marmite plus petite (16 cm de diamètre) ou d'un pégau (Pl.64 : 412-18). Des anses rubanées latérales sont isolées (Pl.62 : 412-12). Deux éléments de couvercles à anse supérieure complètent le lot (412-14 non figuré, Pl.64 : 412-20).

Les pots à liquide se font plus discrets. Au moins une cruche ou dourne de 9 cm de diamètre à l'ouverture est représentée par un bord court de type 3b (Pl.64 : 447-2) et un bec tubulaire très fragmenté. Une cruche de 9 cm de diamètre (Pl.64 : 412-19) est par ailleurs attestée par un bord en bourrelet arrondi (type 4b), alors que des fragments d'anses en haricot, souvent percées, appartiennent aussi à cette forme (Pl.64 : 412-25). Si un second bord court éversé (type 3) est trop fractionné pour l'identification de son pot (412-22, non figuré), un autre en bourrelet aplati (type 4c) provient d'un individu (Pl. 64 : 447-3) à ouverture probablement large (diamètre incertain, mais estimé entre 13 et 15 cm). Les fonds restent lenticulaires (Pl.62 : 412-3 à 4).

Quelques éléments isolés laissent deviner des décors de cordons rapportés arrondis (Pl.63 : 412-9 à 11), triangulaire (Pl.63 : 412-24), digité (Pl.63 : 412-23) ou de boutons (412-16, non figuré). Des marques incisées sont également visibles. Sur la marmite 412-1, elle est incomplète, mais composée d'au moins deux lignes formant une croix de Saint-André. Sur le

<sup>616</sup> Voir la partie III.1 – *Le Castel-Minier, Aulus-les-Bains*, ci-dessus.

<sup>617</sup> Voir Annexe 6e.

<sup>618</sup> L'US 412 comprend un NR de 550 et un NMI de 23, l'US 447 un NR de 48 et un NMI de 3.

tesson 412-15 (Pl.63), la croix est complexe avec au moins trois si ce n'est quatre lignes entrecroisées.

Les proportions des différentes pâtes évoluent peu<sup>619</sup> avec un type 2 toujours à 57 %NR, mais l'apparition du type 1 à 13 %, le maintien du type 3 à 19 % et la baisse du type 4 à 4 %. Le principal changement est néanmoins la présence de deux nouveaux types de pâtes non observés au sein des corpus des trois précédents sites étudiés<sup>620</sup> : le type 5 à 1 % et le type 6 à 4 %, ainsi que celle d'une céramique glaçurée non Commingeoise sous la forme d'un simple tesson.

### iii. US 232 – état 1 (XIVe siècle)

L'US 232 est un des rares niveaux d'occupation, ici une couche charbonneuse, qui a fourni des tessons de céramiques. Au nombre de huit pour deux individus identifiés, le lot est peut parlant quantitativement, mais permet de révéler l'existence de larges pots de cuisson (oules ou marmites), avec un bord très long et éversé (type 1c) dont le diamètre est certes indéterminable avec précision, mais dépasse probablement les 25 cm (Pl.64 : 232-1). Les fragments de ce lot se répartissent entre les groupes de pâtes 1 et 3 (50 %NR chacun)<sup>621</sup>.

### iv. US 432-216 – transition état 1 à 2 (seconde moitié du XIVe siècle)

Le lot 432-216 provient du comblement de la tranchée d'épierrement du mur sud (mur 4) du bâtiment originel de la Tour de Savoie. D'après le mobilier numismatique découvert dans ce niveau, celui-ci ne peut pas être antérieur à 1340 et la seconde moitié du XIVe siècle constitue la période de destruction du premier état. Le corpus céramique de l'US 432-216 est composé de 1474 tessons pour une estimation de 58 individus<sup>622</sup>.

Ceux-ci sont dominés par les grands pots de cuisson à bord long éversé (type 1) dont les diamètres fluctuent entre 15 et 27 cm. Vingt-huit bords peuvent appartenir à une oule ou une marmite (Pl.65-66 : 432-3 à 8 et 432-23 à 28), alors que l'état de conservation de deux autres permet d'exclure la présence d'anses et de les considérer comme des oules (Pl.65 : 432-2 et 216-3). Sur l'individu 432-8 (Pl.66), un cordon vertical repoussé est visible ainsi qu'une ligne incisée verticale qui pourrait constituer une marque de potier. De même, un bord fracturé qui semble appartenir à un pot de cuisson à longue lèvre éversée présente une marque incisée partielle formée de deux lignes verticales séparées d'une plus courte (Pl.70 : 432-42). Les pots

---

<sup>619</sup> Voir Annexe 6e.

<sup>620</sup> Voir la sous-partie III.4.B.c.iii – *Les pâtes*, ci-dessous.

<sup>621</sup> Voir Annexe 6e.

<sup>622</sup> L'US 432 comprend un NR de 985 et un NMI de 40, l'US 216 un NR de 489 et un NMI de 19.

de cuisson sont également représentés par des bords courts éversés (type 3) pouvant appartenir soit à des marmites, soit à des pégaus (Pl.67 : 432-10, 432-12, 432-15 et 16 ; Pl.68 : 432-20 et 21 et Pl.73 : 216-4 et 5) dont le diamètre oscille entre 11 et 15 cm. Bien qu'aucun bec ponté n'identifie formellement les seconds, au moins huit anses rubanées pourraient appartenir à l'une de ces deux formes (Pl.74 : 432-34 à 36, 432-46 et 216-10 à 13). Parmi elles, certaines présentent des incisions ponctuelles (parfois très profondes) sur toute leur longueur (432-34, 216-10) ou bien sur leur partie haute (432-46). Une marque provient possiblement d'un pot de cuisson de ce type de par sa localisation sur un tesson muni d'un départ d'anse (Pl.70 : 432-45) : elle se compose d'au moins cinq incisions courtes obliques alignées au-dessous desquelles se trouvent deux croix situées soit au-dessus de l'anse soit à sa gauche. Enfin, deux couvercles plats à probable anse supérieure ont été identifiés (Pl.69 : 432-30 et 31).

Les pots à liquide sont représentés par quatre probables cruches à bord en bourrelet arrondi de type 4b (Pl.67 : 432-44, 432-13 et 14 ; Pl.68 : 432-22). Leurs diamètres varient de 10 à 12 cm. Des cruches peuvent également être repérées grâce à leur anse particulière dont deux fragments ont été découverts (Pl.74 : 216-8), au moins l'une d'elles portant les incisions ponctuelles régulièrement rencontrées sur les anses de Commingeaise (Pl.74 : 216-9). Une marque incisée en forme de croix oblique orne le haut de panse de la cruche 432-44 (Pl.67). Par ailleurs, cinq dournes avec bords en bourrelet de type 4 (Pl.67 : 432-9, 432-11 ; Pl.68 : 432-17 et Pl.71-73 : 216-1 et 2) présentent des diamètres de 8 à 10 cm. Le départ d'une anse est visible sur l'un d'entre eux (432-9), alors que les deux individus les mieux conservés (216-1 et 216-2) possèdent une anse latérale rubanée à bord plat plus large que les anses précédemment mentionnées des pégaus ou marmites. Ces deux dournes présentent des incisions ponctuelles plus ou moins profondes sur toute la longueur de l'anse, voire autour de l'attache supérieure de celle-ci (Pl.72 : 216-1). C'est l'inclinaison de la panse lorsque les tessons peuvent être orientés qui permet de distinguer un bord 4b de doune de celui d'une cruche. Ce n'est cependant pas toujours le cas, ainsi les bords de type 4b des individus 432-18 à 19 et 216-6 (Pl.68 et 73) peuvent appartenir à des cruches ou dournes. Leur diamètre de 12 cm est plus proche de ceux des cruches, mais leur inclinaison laisse un doute quant à leur identification. Sept becs tubulaires peuvent être associés à des cruches ou des dournes mais l'absence de formes complètes ne permet pas de les associer à un individu (Pl.68 : 432-29 et 43 et Pl.73 : 216-7).

En termes de décors, nous notons la présence de cordons rapportés triangulaires verticaux sur des fragments de panse (Pl.70 : 216-14 à 17), dont deux semblent être situés sous l'anse ou le bec de doune (216-14 et 17). Alignés horizontalement sur des hauts de panses peuvent également se trouver des impressions digitées (voire onglées) alignées horizontalement (Pl.70 : 216-20) ou bien des boutons repoussés (Pl.70 : 432-33). Plus ponctuellement, de possibles marques de potiers forment une croix de Saint-André peut-être agrémentée d'au moins une ligne horizontale supplémentaire (Pl.70 : 432-32) ou bien un cercle composé d'incisions ponctuelles (Pl.70 : 216-18 et 19).

Concernant les différents types de pâtes, leurs parts dans le lot se maintiennent<sup>623</sup> : le type 2 en constitue plus de la moitié avec 52 %NR, puis les proportions atteignent 19 % pour le type 1 et 9 % pour les types 3 et 4. Les types 5 et 6 ne sont pas ici présents. Le bec tubulaire glaçuré (Figure 61), le bord à pâte rouge (216-26) et quelques tessons rouges ne forment que 1 % de l'ensemble.

v. US 441 – transition état 2 à 3 (seconde moitié du XVe-XVIe siècle)

L'US 441 correspond au comblement d'une fosse stratigraphiquement bien située durant la phase de transition entre l'état 2 et l'état 3, soit entre la seconde moitié du XVe et le XVIe siècle. Elle comprend un petit lot céramique de 71 restes pour neuf individus minimum.

Ceux-ci sont en majorité représentés par trois bords longs éversés (type 1a) d'oules ou marmites très fragmentées (Pl.75 : 441-3 et 4), alors qu'un quatrième mi-long éversé de type 2 possède un diamètre de 17 cm permettant probablement de l'associer à cette même forme de grand pot de cuisson (Pl.75 : 441-2). Un second bord du même type 2 pourrait aussi appartenir à cette catégorie de pot ou bien à un pégau (Pl.75 : 441-6).

L'individu le mieux conservé du lot est toutefois une doune dont il manque la lèvre, mais conserve une panse avec son anse et son bec tubulaire (Pl.76 : 441-1). Son diamètre est difficilement mesurable. L'anse large rubanée est percée d'incisions allongées profondes sur toute sa longueur, alors que la panse est incisée d'une possible marque formée de cinq lignes entrecroisées. Une autre anse rubanée latérale pourrait appartenir à la même forme, mais il n'est pas exclu qu'elle provienne d'une marmite ou d'un pégau (Pl.75 : 441-7).

En termes d'ornement, alors qu'une oule ou marmite (441-4) est probablement décorée d'un cordon rapporté triangulaire (Pl.75 : 441-5), un tesson présente deux traits incisés (Pl.75 : 441-9 : marque ?) et un autre un dépôt externe qu'il est difficile d'identifier comme volontaire ou non (Pl.75 : 441-8).

Les pâtes commingeoises sont encore très largement majoritaires<sup>624</sup> (les deux tessons gris d'une autre catégorie ne constituent que 3 %NR du lot). Les proportions, malgré la relative faible quantité de restes, sont similaires à celles des précédents lots : le type 2 constitue 51 %, les types 1 et 3 respectivement 14 et 18 %, et le type 4 forme 7 % de l'ensemble, alors que les types 5 et 6 ne sont pas présents.

---

<sup>623</sup> Voir Annexe 6e.

<sup>624</sup> Voir Annexe 6e.

vi. US 227-230-1018 – transition état 2 à 3 (seconde moitié du XVe-XVIe siècle)

Les US 227-230 et 1018 constituent un niveau d'occupation très cendreuse et charbonneuse. Les fragments de céramiques qui y ont été découverts sont au nombre de 110 pour une estimation de huit individus.

Parmi ceux-ci, se trouve une probable marmite de 18,5 cm de diamètre (Pl.77 : 1018-1) dans un bon état de conservation, munie d'un bord mi-long éversé (type 2) auquel est rattachée une anse ronde du même type que celles de la marmite 412-1 (Pl.63). Le fait qu'elle soit incomplète ne permet cependant pas d'exclure la possibilité qu'il s'agisse d'un pégau. Un bord isolé du même type 2 pourrait aussi appartenir à une de ces deux formes (Pl.75 : 1018-2) et un autre long éversé (non figuré) à une grande oule ou marmite. Un fragment de couvercle (Pl.75 : 230-2) peut être associé à ces pots de cuisson. Enfin, un bord court éversé de type 3b pourrait témoigner de la présence d'une dourne (Pl.75 : 230-1).

La pâte gris clair de type 2 devient encore plus majoritaire avec 71 %NR du lot, alors que les types 1, 3 et 4 correspondent respectivement à 4 %, 10 % et 1 %<sup>625</sup>. Le type 6 réapparaît à hauteur de 2 %. Les 7 % de céramiques non Commingeoises sont des tessons isolés à glaçure parfois sur engobe.

vii. US 217-231-411-1016 – état 3 (1<sup>ère</sup> moitié du XVIIe siècle)

Le lot 217-231-411-1016 provient d'un niveau de démolition que les monnaies datent de la première moitié du XVIIe siècle. Il est constitué de 554 fragments céramiques pour 65 individus identifiés.

Une panse munie d'un bord long éversé (type 1a) appartient à une grande marmite de 18 cm de diamètre, car elle présente les empreintes d'une attache d'anse latérale (Pl.78 : 231-13). L'individu le mieux conservé reste néanmoins une oule (Pl.86 : 231-822-1) dont une partie a été découverte dans le secteur 8 (couloir de la maison, voir Figure 26F). Elle possède un diamètre à l'ouverture de 16 cm, son bord long éversé (type 1a) est en partie affaissé et son haut de panse est à la fois décoré de cordons repoussés depuis l'intérieur placés aux quatre points cardinaux et marqués d'une ligne verticale entourée de quatre points alignés répartis sur ses deux côtés. Sinon, vingt bords longs éversés (type 1) proviennent d'oules ou marmites dont les diamètres mesurables oscillent entre 16 et 21 cm (Pl.79 : 231-1 à 3 et 231-25 ; Pl.81 : 231-5 à 6 ; Pl.80 : 231-14 à 17, 411-3 ; Pl.86 : 1016-1 et 411-7 non figuré). L'une d'entre elles présente un cordon repoussé (Pl.80 : 231-14), une autre trois incisions ponctuelles sur le méplat interne (Pl.80 : 231-17) et la lèvre d'une troisième est aussi incisée (Pl.80 : 411-3) sans que l'on puisse

---

<sup>625</sup> Voir Annexe 6e.

dire si c'est volontaire ou accidentel. Deux hauts de panse (Pl.81 : 231-10 et 7) dont le bord était probablement long ou mi-long éversé (oule, marmite ou pégau) présentent des impressions digitées ou onglées alignées horizontalement. Dans la même catégorie fonctionnelle des pots de cuisson, nous retrouvons une probable marmite à bord mi-long auquel sont rattachées des anses rondes (Pl.87 : 1016-5). Il est également possible d'ajouter : deux bords mi-longs éversés (type 2) appartenant également probablement à des oules, marmites ou pégaus de 13 à 16 cm de diamètre (Pl.81 : 231-19 à 20), un bord court éversé (type 3a) appartenant probablement à un pégau ou une marmite (Pl.82 : 231-9) de diamètre de 15 cm, deux anses (Pl.87 : 1016-2 et 6) et deux fragments de panses (US 231) avec des départs d'anses, pouvant être des marmites, dournes ou pégaus bien que souvent ces derniers aient leur anse rattachée directement au bord et non au haut de panse comme c'est le cas pour les dournes ou certaines marmites. Enfin, trois bords aplatis (Pl.85 : 231-18 et 29, 411-6) et un arrondi (Pl.85 : 231-28) de couvercles de 16 à 21 cm de diamètre ont été découverts dans le lot. Les fonds découverts sont tous lenticulaires (Pl.84 : 231-23 à 25, 231-27)

Les pots à liquide identifiés sont tout d'abord une probable cruche (Pl.82 : 231-8) à bord en bourrelet arrondi (type 4b) de 9 cm de diamètre et deux fragments d'anses en haricot (Pl.85 : 411-1 et 2) appartenant à la même forme. Par ailleurs, quatre bords en bourrelet (type 4) témoignent de la présence de dournes (Pl.82-83 : 231-4, 231-21 et 22, 231-26) de 10 à 11 cm de diamètre, tout comme probablement un bord court éversé de type 3b (Pl.83 : 217-1). Les éléments les plus marquants de cette grande forme sont néanmoins un col (Pl.82 : 411-4) de 10 cm de diamètre à bord en bourrelet arrondi (type 4b), associée à un grand tesson de panse avec un bouton rapporté (ou bien un apport d'argile lors du façonnage) et un fragment de panse présentant un épais cordon triangulaire horizontal de renforcement (Pl.83 : 411-5), qui devait ainsi appartenir à une grande forme céramique (le diamètre externe est estimé à 36 cm). Nous n'avons pas de parallèle extrasite connu à ce jour pour ce type d'ajout, mais la taille semble cependant indiquer une dourne. Ces formes étant généralement identifiées par leur seul haut de panse, il n'est pas exclu que certaines possèdent un renforcement tel que celui de la céramique 411-5. A noter que le seul bec tubulaire de ce lot (Pl.87 : 1016-4) devait appartenir à une dourne en raison de sa taille imposante. Comme précédemment énoncé, il n'est pas toujours évident de distinguer une dourne d'une cruche par le simple bord, ainsi ceux en bourrelet arrondi (type 4b) peuvent appartenir à l'une ou l'autre des deux formes (Pl.83 : 217-2), comme c'est le cas pour les deux fragments de panses avec naissance d'un bec tubulaire.

En termes de décors, un tesson est muni de boutons rapportés (Pl.85 : 411-9), alors qu'un autre possède un cordon rapporté triangulaire (Pl.87 : 1016-3). Enfin, un fragment présente deux facettes séparées par un sillon possiblement dus au déplacement de matière durant le façonnage et lissage du pot (Pl.85 : 411-8).

La part de chaque catégorie de pâte évolue dans ce lot. Le type 2 est toujours majoritaire, mais correspond à 38 %NR du lot, alors que les types 1, 3 et 4 en constituent respectivement 9 %NR, 12 %NR et 5 %NR. Les types 5 et 6 représentent eux chacun 2 %. Les autres céramiques atteignent désormais 26 %NR de la totalité. Il s'agit d'au moins neuf bols ou écuelles modernes glaçurés sur engobe, décorés *a sgraffito* ou peints de vert et brun<sup>626</sup>, d'éléments de pots à cuissons, de possibles cruches, et d'écuelles en pâte rouge non glaçurée, parfois à décors de cordons rapportés quadrillés et enfin de fragments de marmites glaçurées à pâte beige.

### b. Synthèse typologique

Suite à cette analyse des céramiques retrouvées dans chaque lot étudié, une typologie morphologique et technique peut être dressée pour le site de la Maison de la Tour de Savoie d'Aurignac.

En ce qui concerne les formes, sur les 140 individus commingeois estimés, 126 ont pu être associés à une forme de façon certaine ou probable. Certains éléments permettent d'identifier quasi systématiquement un type de pot, alors que d'autres, comme certains bords, ne semblent pas discriminants. Ainsi, des comparaisons et renvois à des corpus extrasite ont été nécessaires, notamment à ceux des sites précédemment étudiés dans le cadre de ce travail, mais également à celui issu d'opérations archéologiques menées au XXe siècle sur le site du château d'Aurignac (Figure 63)<sup>627</sup>.



Figure 63 : Château d'Aurignac avec son donjon

---

<sup>626</sup> Ces découvertes de céramiques à décors peints verts et bruns datent du XVIIe siècle, alors que celles à décor sgraffité de la seconde moitié du XVIe siècle ou de la première moitié du XVIIe siècle (JOLIBERT 2004, p. 19, 33 et 39).

<sup>627</sup> SALLES 1987 ; ROUQUEROL (dir.), 2005 ; ALGANS s. d.

### i. Le mobilier du château d'Aurignac

Si une opération de sondage a été menée en 1987 par Dominique Salles révélant un lot de céramiques comprenant de la Commingeaise dans un contexte stratifié<sup>628</sup>, le château d'Aurignac (qui aurait été construit entre le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>629</sup>) a tout d'abord fait l'objet de premières observations archéologiques au milieu des années 1960 lors de travaux de restauration entrepris par l'abbé Algans. La fouille du cellier au rez-de-chaussée du donjon a alors permis la mise au jour d'environ un millier de fragments de céramiques provenant de déblais et de cinq individus particulièrement bien conservés, complets ou quasi complets, retrouvés dans une armoire<sup>630</sup>. Ce mobilier est actuellement conservé dans les réserves du Musée de l'Aurignacien où nous avons pu le consulter (Pl.88)<sup>631</sup>. Le peu d'informations disponibles sur le contexte de découverte et sa stratigraphie ne permettent pas une datation du mobilier, bien que l'abbé Algans datait les « poteries intactes du XIII<sup>e</sup> siècle »<sup>632</sup>.

Ces cinq pots complets ou presque constituent ainsi les principales découvertes des années 1960. Il s'agit de deux oules, d'un pégau, d'une cruche et d'un pot à une anse (Figure 64, Figure 66, Figure 68 et Figure 73). Les céramiques issues des déblais du donjon sont pour leur part exclusivement des fragments (Pl.88). Parmi ceux-ci, près de cinquante anses sont soit rubanées avec ou sans incisions sur toute leur surface (ces trous sont systématiquement allongés), soit rondes et souvent fines (diamètre de 1 à 1,5 cm). Les éléments de forme présents (environ une centaine) sont essentiellement des bords (environ 80) mi-longs à peine éversés ou verticaux à méplat interne creux (formant une gorge) et léger col (proches du type 2), parfois avec une anse latérale qui leur est rattachée, et quelques bords courts également légèrement éversés ou verticaux à méplat interne creux (que l'on pourrait rapprocher du type 3) ou bien en bourrelet arrondi (proche du type 4b). Treize bords de couvercles plats ont également été découverts, une dizaine de fonds lenticulaires et quatre panses laissant apercevoir la naissance d'un probable bec verseur. Les panses portent occasionnellement des incisions (lignes verticales ou obliques, croix, triangles ou ovales) ou des cordons rapportés (digités, plats ou à boutons).

En termes de pâtes céramiques, elles peuvent être associées principalement au groupe 2 défini précédemment (Figure 33)<sup>633</sup>, ou dans de plus faibles proportions (non mesurées) aux groupes 4 et 1 (Figure 35 et Figure 32).

---

<sup>628</sup> SALLES 1987

<sup>629</sup> *Ibid.* ; ROUQUEROL (dir.), 2005

<sup>630</sup> ALGANS s. d., p. 55

<sup>631</sup> Je remercie Joëlle Arches, alors directrice du Musée de l'Aurignacien, Nathalie Rouquerol, alors chargée des collections, et Marie Soubira pour leur accueil et disponibilité lors de ma visite au Musée de l'Aurignacien en 2018.

<sup>632</sup> ALGANS s. d., p. 54

<sup>633</sup> Voir la sous-partie *Chapitre III.1.B.c – Les pâtes du Castel-Minier*, ci-dessus.

## ii. Les formes

### \ Les pots associés à la cuisson : oule, marmite et pégau

La forme la plus répandue, comme pour les autres sites étudiés, est celle du grand pot de cuisson à longue lèvre éversée. Ce type 1 de bord est présent au nombre de 72 sur les 171 individus étudiés dans le cadre de cette analyse. Trois oules ont pu être identifiées grâce à leur état de conservation (Pl.65 : 216-3 et 432-2 ; Pl.86 : 231-822-1). Leur diamètre est de 16 cm ou 22 cm. Ceux-ci sont exactement du même ordre que les deux oules quasi complètes découvertes au château d'Aurignac (Figure 64)<sup>634</sup>. Une marmite est probablement reconnue grâce aux attaches de l'une de ses anses (Pl.78 : 231-13). Celle-ci semble venir s'intégrer entre son long bord et sa panse, à la différence de certaines marmites à bord 1 découvertes sur d'autres sites. Les 68 autres individus (Pl.62, 64-66, 75 et 79-81) peuvent ainsi constituer soit des oules soit des marmites. Les diamètres mesurables<sup>635</sup> de ces grands pots de cuisson varient entre 15 et 27 cm, les deux tiers étant cependant compris entre 16 et 19 cm (Figure 65).



Figure 64 : Oules du château d'Aurignac (fouilles de l'abbé Algans)

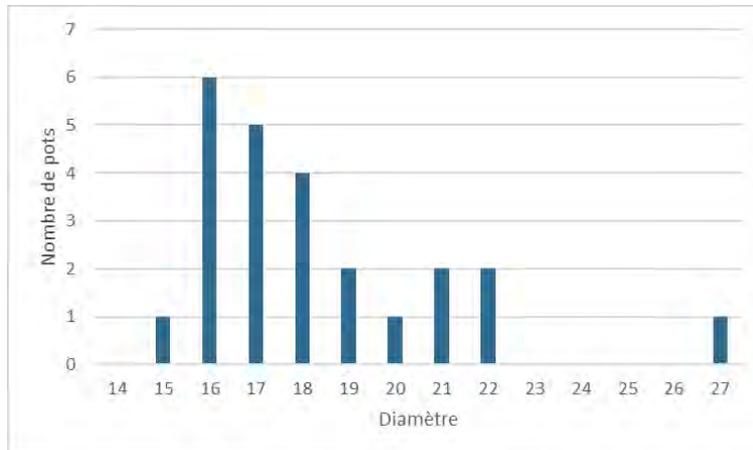


Figure 65 : Répartition des diamètres des oules et marmites à bord long (Tour de Savoie)

Un élément complet, que nous n'avons pu observer, mais a été étudié par Bernard Jolibert<sup>636</sup>, provient d'un contexte de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et constitue *a priori* l'unique marmite quasi complète du corpus céramique de la Tour de Savoie. Elle comporte deux anses latérales rondes rattachées à un bord mi-long (type 2) éversé, mais dont la jonction

<sup>634</sup> SALLES 1987 ; Archéologie et vie quotidienne aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles en Midi-Pyrénées 1990, p. 162-163 ; ROUQUEROL (dir.), 2005

<sup>635</sup> L'état de conservation de 24 des 72 pots à bords longs de type 1 a permis la mesure d'un diamètre.

<sup>636</sup> JOLIBERT 2004 ; JOLIBERT 2022, p. 115

avec la panse est moins marquée que les autres bords commingeois (il se rapproche d'un bord en « S »). Ce sont ces formes rondes d'anses qui nous poussent à identifier les individus avec cette caractéristique comme des marmites. Trois éléments rentrent dans cette description : les céramiques 412-1 (Pl.63), 1018-1 (Pl.77) et 1016-5 (Pl.87). Cependant, chacune d'elles n'a conservé qu'une seule anse. Si la position stratigraphique et chronologique et la forme du bord de la dernière (Pl.87 : 1016-5) semblent bien permettre une identification à la marmite complète, les deux premières présentent un bord de type 2 formant classiquement un certain angle avec la panse.

Le bord mi-long (type 2) est toutefois observé dans des contextes hors de la Tour de Savoie sur la forme du pégau. C'est le cas au Castel-Minier (Pl.21)<sup>637</sup>, mais c'est également le cas à Aurignac même dans le château (Figure 66)<sup>638</sup>. Ils ont généralement une anse rubanée à l'opposé de celles des individus que nous venons de mentionner qui sont rondes. Aucun réel indice de pégau n'a été découvert dans le corpus céramique de la Tour de Savoie (aucun fragment de bec ponté n'a notamment été identifié). Des fragments d'anses rubanées sont néanmoins présents (Pl.62 et 74). Cette caractéristique morphologique peut-elle permettre la distinction entre marmite et pégau à bord de type 2 ? Nous supposons en tout cas qu'une anse ronde a plus de probabilité d'appartenir à la première alors qu'une forme rubanée reste équivoque.



Figure 66 : Pégau du château d'Aurignac (fouilles de l'abbé

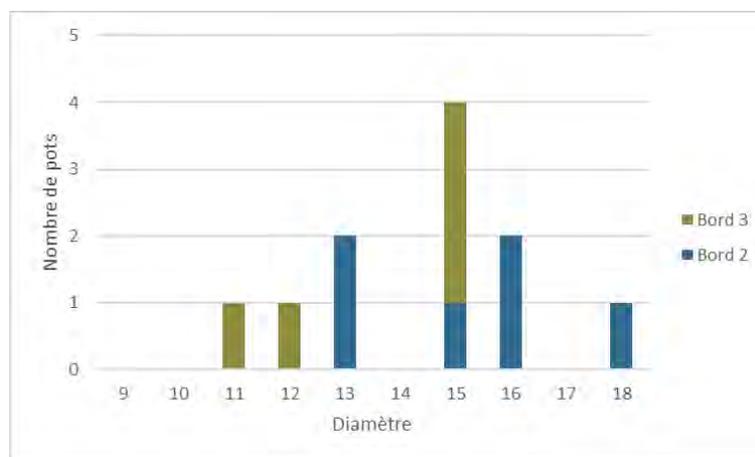


Figure 67 : Répartition des diamètres des marmites ou pégaus à bord mi-long ou court (Tour de Savoie)

<sup>637</sup> Voir la sous-partie III.1.A.b – La Commingeoise du Castel-Minier, ci-dessus.

<sup>638</sup> SALLES 1987 ; Archéologie et vie quotidienne aux XIIIe et XIVe siècles en Midi-Pyrénées 1990, p. 173

Nous proposons cependant d'interpréter les bords mi-longs (type 2) du corpus de la Tour de Savoie comme des pots de cuisson, marmites ou pégaus, dont les diamètres oscillent entre 13 et 18 cm (Figure 67). Par ailleurs, des bords courts (type 3) peuvent également renvoyer à des pots de cuisson de cette catégorie d'après notamment des comparaisons extrasites (Castel-Minier). Ces bords courts sont du même type que celui du pot à une anse découvert au château d'Aurignac<sup>639</sup> qui possède également un diamètre similaire (13,5 cm). Il serait



Figure 68 : Pot à une anse du château d'Aurignac (fouille de l'abbé Algans)

ainsi possible d'envisager l'existence de pots munis d'un seul élément ajouté, une anse, dans cette seconde catégorie de pots de cuisson (Figure 68). Les diamètres de ceux-ci entre 11 et 15 cm entrent dans la même échelle que les précédents (oules ou marmites) ou bien sont plus réduits (Figure 67). D'après la répartition des diamètres en fonction du type de bord (Figure 69), nous pensons que ceux dépassant les 14 cm sont effectivement à associer à des pots de cuisson, alors que les plus petits pourraient plutôt renvoyer à des pots à liquide.

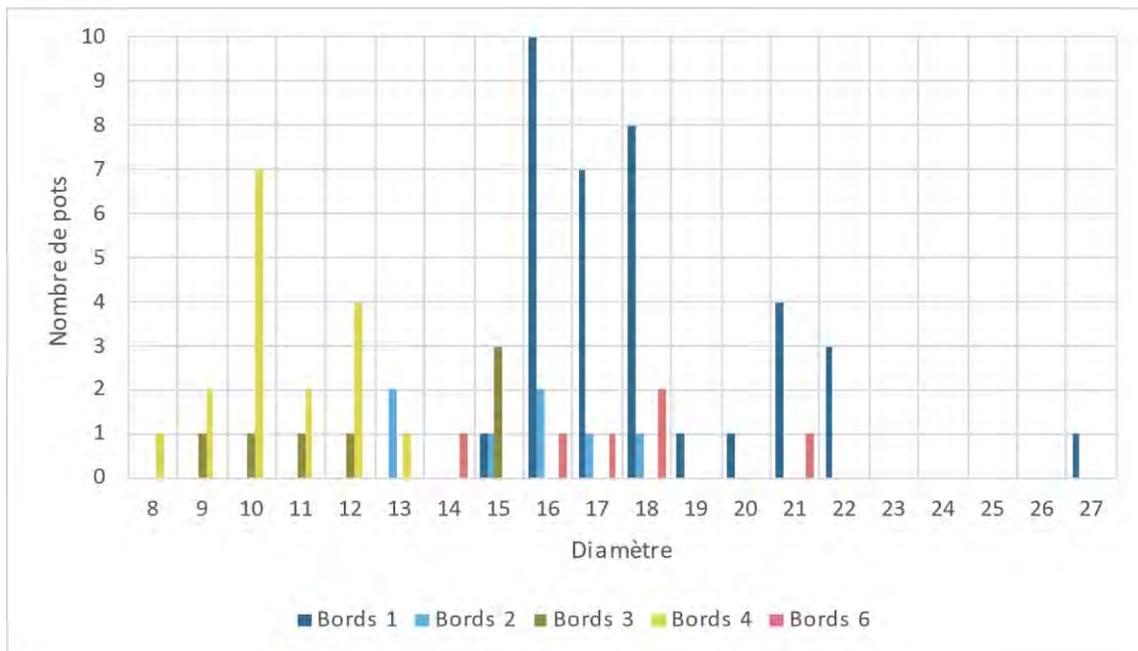


Figure 69 : Répartition des pots en fonction de leur bord et de leur diamètre (Tour de Savoie)

<sup>639</sup> SALLES 1987 ; Archéologie et vie quotidienne aux XIIIe et XIVe siècles en Midi-Pyrénées 1990, p. 171

## \ Le couvercle

Une fonction culinaire peut également être associée à une dernière forme, celle du couvercle, celui-ci étant utilisé pour fermer les pots de cuisson lors de leur utilisation. Dix individus de ce type ont été découverts dans le lot étudié (Pl. 62 : 412-4 ; Pl.64 : 412-20 ; Pl.69 : 432-30 et 31 ; Pl.75 : 230-2 ; Pl.85 : 231-18, 231-28 et 29 et 411-6). Il s'agit de couvercles plats à rebord dont la lèvre est arrondie ou plate (bord de type 6a ou 6b). Ils étaient probablement munis d'une anse supérieure dont on devine la naissance sur un individu (Pl.64 : 412-20). Les diamètres mesurables sont du même ordre que ceux des pots à cuisson entre 14 cm et 21 cm (Figure 71). Nous souhaitons par ailleurs noter que, s'ils n'ont pas été intégrés dans notre analyse, des lots céramiques (US 822-825<sup>640</sup>) a fourni des éléments morphologiquement similaires au couvercle, mais qui s'en distinguent par la présence de trous circulaires sur toute leur base (Figure 70). En outre, deux couvercles extérieurs aux lots étudiés présentent une « surépaisseur » de pâte sur leur fond (l'un est percé, l'autre *a priori* non). N'ayant aucun élément complet, il est difficile de dire si cela est dû au façonnage de ces couvercles qui les rend irréguliers ou bien à l'ajout d'un élément, tel une anse. Dans ce dernier cas, cela pourrait supposer une utilisation « renversée », dans le sens contraire à celui que nous connaissons pour ce type de couvercle : « en cloche ».

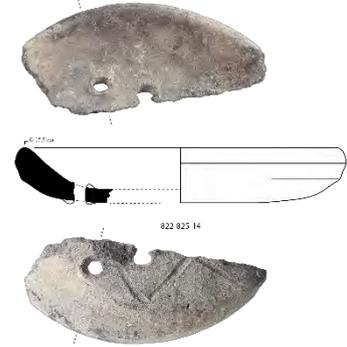


Figure 70 : Couvercle percé 822-825-14 de la Tour de Savoie

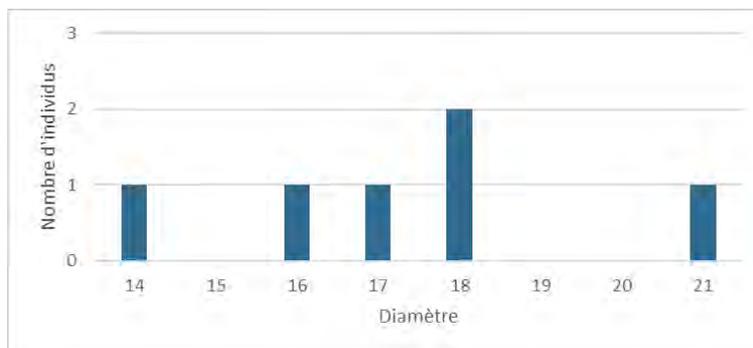


Figure 71 : Répartition des diamètres des couvercles (Tour de Savoie)

<sup>640</sup> Cette US 822-825 est la même que celle dont ont été extraits des fragments de l'ouïe 231-822-1 (Pl.86). Elle est probablement équivalente ou en tout cas contemporaine de l'US 217-231-411-1016 en raison de sa nature, du mobilier numismatique qu'il comprenait en parfaite cohérence avec celui des US étudiées et de cette portion de l'ouïe 231-822-1 qui y a été découverte.

\ Les pots à liquide : dourne et cruche

En ce qui concerne les pots à liquide, c'est la dourne qui semble la plus commune dans le lot étudié avec 15 individus identifiés (Pl.62 : 233-1 ; Pl.67 : 432-9 et 11 ; Pl.68 : 432-17 ; Pl.75 : 230-1 ; Pl.82-83 : 217-1, 231-4, 231-21 et 22, 231-26, 411-4, Pl.87 : 1016-4), dont certains à l'aide de grands tessons munis de leur anse rubanée large et percée d'incisions ponctuelles rondes ou allongées plus ou moins profondes (Pl.71-73 : 216-1 et 2 ; Pl.76 : 441-1). De diamètre à l'ouverture variant entre 8 et 11 cm (Figure 74), elles possèdent dans une large majorité un bord en bourrelet (type 4), mais deux d'entre elles ont un bord court affiné de type 3b (Pl.75.230-1 et Pl.83 : 217-1). L'ensemble des becs tubulaires isolés peuvent appartenir à cette grande forme à liquide (Pl.68 : 432-29 et 43, Pl.73 : 216-7), mais c'est particulièrement le cas des plus gros éléments (Pl.87 : 1016-4). Par ailleurs, il est possible que les plus grands individus aient pu porter de larges cordons triangulaires horizontaux sur leur panse, tel celui du fragment 411-5 (Pl.83). A la différence des fins cordons verticaux souvent observés sous le bec ou l'anse (Pl.70 : 216-14 et 17), cette forme d'ajout a pu avoir vocation à renforcer des pièces plus grandes. Sans parallèle extrasite connu à ce jour, un autre fragment mieux conservé du même type a néanmoins été découvert dans le même lot que la portion de l'oule 231-822-1 (Figure 72). Il est aussi envisageable que ces éléments aient appartenu à une forme de jarre.

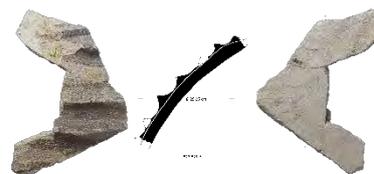


Figure 72 : Panse à larges cordons rapportés triangulaire (céramique 822-825-6)

Le second type de pot à liquide est la cruche généralement munie d'un bec tubulaire également et d'une anse « en panier » (Pl.74 : 216-8). Encore une fois, nous n'avons observé aucun individu archéologiquement complet, mais les bords de type 4b sont souvent attribués à cette forme (Pl.64 : 412-19 ; Pl.67 : 432-13 et 14, 432-44 ; Pl.68 : 432-22 ; Pl.82 : 231-8) dont l'ouverture varie entre 9 et 12 cm (Figure 74). Les anses caractéristiques permettent également de les identifier avec certitude (Pl.64 : 412-25 ; Pl.74 : 216-8 et 9 ; Pl.85 : 411-1 et 2), alors que les becs tubulaires déjà mentionnés sont susceptibles d'appartenir à cette forme. Ces singularités morphologiques sont validées par la cruche complète découverte au château d'Aurignac (Figure 73).



Figure 73 : Cruche du château d'Aurignac (fouille de l'abbé Algans)

Certains bords en bourrelet (type 4) ne peuvent pas être catégoriquement identifiés comme dourne ou cruche (Pl.68 : 432-18 et 19 ; Pl.73 : 216-6 ; Pl.83 : 217-2). Nous avons par ailleurs déjà mentionné des bords courts (type 3) pouvant être associés à des pots à liquide en raison de leur diamètre (Pl.64 : 447-2). Celui-ci varie généralement entre 9 et 12 cm (Figure 74).

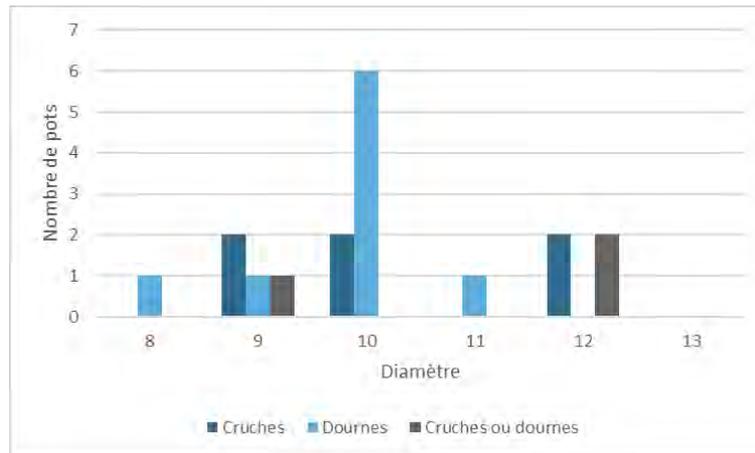


Figure 74 : Répartition des diamètres des dournes et cruches (Tour de Savoie)

### iii. Les décors et marques

Nous avons observé des décors ou marques incisées sur 10 % des 140 individus commingeois étudiés (toutes les formes sont concernées) et 3 % des 2660 fragments.

Le type le plus courant est le cordon rapporté vertical. Quatre cordons plats ornent notamment l'oule 231-822-1 de façon opposée sur ses quatre points cardinaux (Pl.86). Leur section peut donc être plate (Pl.87 : 1016-2), arrondie (Pl.63 : 412-9 à 11), digitée (Pl.63 : 412-23), mais elle est le plus souvent triangulaire. C'est le cas sur une oule ou marmite à bord long (Pl.75 : 441-1) et sur de nombreux fragments de panses (Pl.63 : 412-24, Pl.70 : 216-14 à 17 ; Pl.87 : 1016-3), particulièrement sous l'anse ou le bec de probables dournes (Pl.70 : 216-14 et 17). Dans le même genre de décor, des cordons verticaux repoussés depuis l'intérieur du pot ont également été observés, notamment sur des oules ou marmites à bord long (Pl.66 : 432-8 et Pl.80 : 231-14). Enfin, un grand pot (probable dourne) est muni d'un large cordon rapporté triangulaire horizontal (Pl.83 : 411-5) qui, d'après un parallèle découvert dans un lot non considéré pour l'analyse (US 822-825, Figure 72), devait se répéter sur la panse que sa vocation soit esthétique ou fonctionnelle (renforcement).

Les autres types de décors observés sur les hauts de panse sont soit des boutons alignés généralement horizontalement (Pl.70 : 432-33 ; Pl.85 : 411-9 ; 412-16, non figuré), soit des impressions digitées alignées horizontalement de la même façon sur lesquelles l'empreinte d'un ongle est parfois visible (Pl.70 : 216-20, Pl.81 : 231-7 et 10). Enfin, des incisions ponctuelles peuvent orner certains bords : il y en a trois fines sur le méplat interne de l'oule ou marmite 231-17 (Pl.80), au moins deux larges et oblongues sur un autre (Pl.62 : 412-5), alors que la lèvre d'un troisième bord est elle aussi entamée de deux incisions larges obliques (Pl.80 : 411-3) sans que l'on puisse être certain de leur caractère volontaire. Pour finir, les anses sont, nous l'avons vu, régulièrement percées d'incisions ponctuelles plus ou moins profondes sur toute leur longueur (Pl.74 : 432-34 et 216-10) ou bien sur leur partie haute (Pl.432-46). C'est le cas des

anses des marmites ou pégous, mais aussi de quelques-unes appartenant à des cruches (Pl.74 : 216-9) ou bien de celles des dournes (Pl.71-73 : 216-1 et 2 ; Pl.76 : 441-1).

Par ailleurs, des motifs incisés constituent des marques qui n'ont potentiellement pas qu'une vocation esthétique. Il s'agit en majorité de croix. Sur la marmite 412-1, probablement incomplète, elle est composée d'au moins deux lignes formant une croix de Saint-André (Pl.63). C'est également le cas sur la cruche 432-44 (Pl.67). Des croix plus complexes existent également. Celle de Saint-André du haut de panse 432-32 est peut-être agrémentée d'au moins une ligne horizontale supplémentaire (Pl.70). Au-dessus d'un départ d'anse de pégau ou marmite, elle se compose d'au moins cinq incisions courtes obliques alignées au-dessous desquelles se trouvent deux croix de Saint-André (Pl.70 : 432-45). Sur le tesson 412-15, la croix comprend au moins trois si ce n'est quatre lignes entrecroisées (Pl.63). Enfin, la panse d'une dourne révèle cinq lignes entrecroisées (Pl.76 : 441-1).

Une autre catégorie de marques organise des lignes verticales parfois agrémentées de points. Si une ligne est simple sur l'oule ou marmite 432-8 (Pl.66), sur un bord fracturé de pot de cuisson au moins deux lignes verticales sont séparées d'une plus courte (Pl.70 : 432-42). L'oule 231-822-1 est marquée d'une ligne verticale entourée de quatre points alignés répartis sur ses deux côtés (Pl.86). Enfin, deux traits incisés incomplets sont observables sur un tesson isolé (Pl.75 : 441-9).

Les derniers éléments que nous pouvons associer à ces marques forment des cercles ou des fractions de cercles, soit composés de petites incisions ponctuelles (Pl.70 : 216-18 et 19), soit d'une ligne en U (Pl.77 : 1018-1).

#### iv. Les pâtes

L'étude du mobilier de la Tour de Savoie s'est déroulée après la mise en place de la typologie technique du corpus du Castel-Minier. Les groupes techniques préétablis dans ce cadre ont donc été pris comme référence pour l'ensemble des sites de ce travail. Une grande partie du mobilier céramique d'Aurignac a ainsi pu être rattachée aux groupes existants dont le détail peut être retrouvé ci-dessus<sup>641</sup>. Il s'agit des groupes 1 (pâtes gris foncé bleuté à inclusions majoritairement blanches, Figure 32), 2 (pâtes grises à inclusions blanches ou grises, Figure 33), 3 (pâtes grise à brune à inclusions majoritairement grises à noires, Figure 34) et 4 (pâtes orange à rose à inclusions blanches ou grises, Figure 35). Toutefois, une proportion des tessons étudiés ne pouvait être associée à aucun de ces groupes et deux nouveaux ont ainsi été créés. Leur description se trouve ci-dessous.

---

<sup>641</sup> Voir la sous-partie *Chapitre III.1.B.c – Les pâtes du Castel-Minier*, ci-dessus.

\ Groupe 5 :

Le premier nouveau groupe macroscopique observé à la Maison de la Tour de Savoie inclut des pâtes de couleur grise (Munsell : 5Y 6/1, 5G 7/1). Les inclusions sont de couleur blanche brillante ou mate<sup>642</sup>, grise, parfois de couleur sombre ou jaune, plutôt calibrées fines à moyennes (Figure 32). Des micas essentiellement cuivrés apparaissent en surface. Le ratio entre la matrice argileuse et les inclusions est généralement de 70/30.

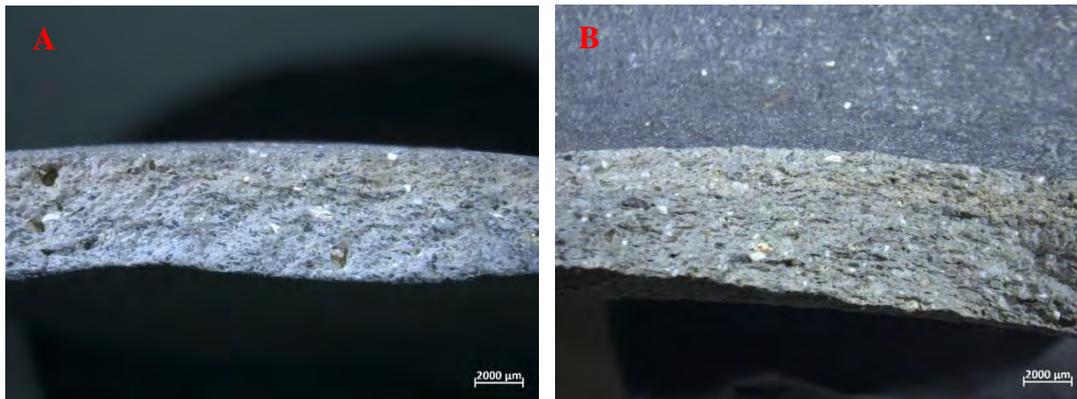


Figure 75 : Groupe macroscopique 5

\ Groupe 6 :

Le second groupe identifié inclut des pâtes de couleur gris clair (Munsell : 5Y 6/1, N 5-7/) à beige rosé (Munsell 7.5YR 8/4, 5YR 8/4). Les inclusions sont essentiellement de couleur blanche ou grise (quartz) et calibrées moyennes à grossières (Figure 33). Des micas blancs apparaissent en surface. Le ratio entre la matrice argileuse et les inclusions est de 70/30.

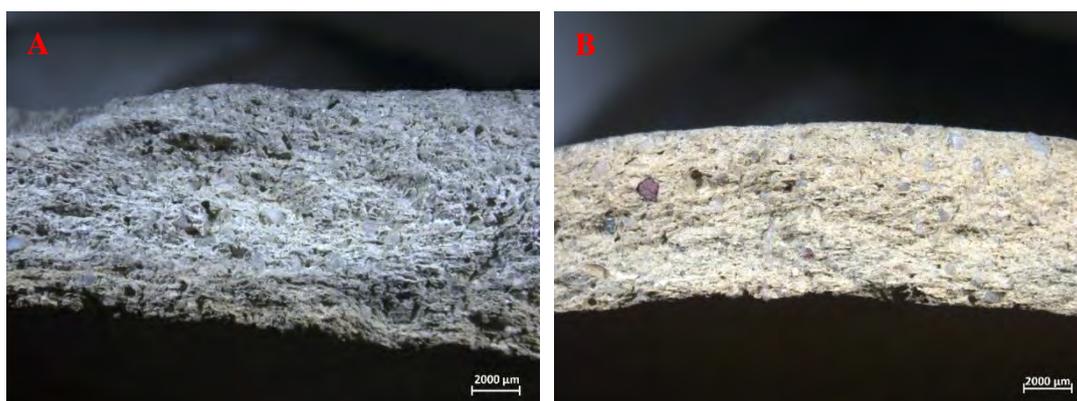


Figure 76 : Groupe macroscopique 6

<sup>642</sup> Ces inclusions mates blanchâtres constituent la caractéristique principale différenciant ce groupe 5 du groupe 2.

## D. Quantifications

### a. Groupes techniques

Au sein du corpus, une certaine portion des fragments et individus observés ne permettait pas l'observation de leur type de pâte. La raison principale se trouve dans les résidus pouvant couvrir les poteries, notamment dus à un passage au feu. Si seulement deux des 27 pots à liquides présentent ce qui pourrait constituer une trace de passage au feu, pour les pots à cuisson, la part de présence de suie ou de coloration due à leur fonction monte à près de 42 %NMI. Les couvercles en particulier sont généralement très noircis, y compris dans leur épaisseur. De ce fait, il est difficile d'identifier les types de pâte dans lesquels ils sont façonnés, y compris sous loupe binoculaire.

La répartition des pâtes en fonction du NMI (Figure 77) révèle la prédominance du groupe 2 qui constitue 53 % du corpus. Suivent les groupes 1 et 3 composant chacun 14 % du lot global, alors que les groupes 4, 5 et 6 sont bien plus minoritaires en représentant respectivement une part de 4 %, 1 % et 3 %.

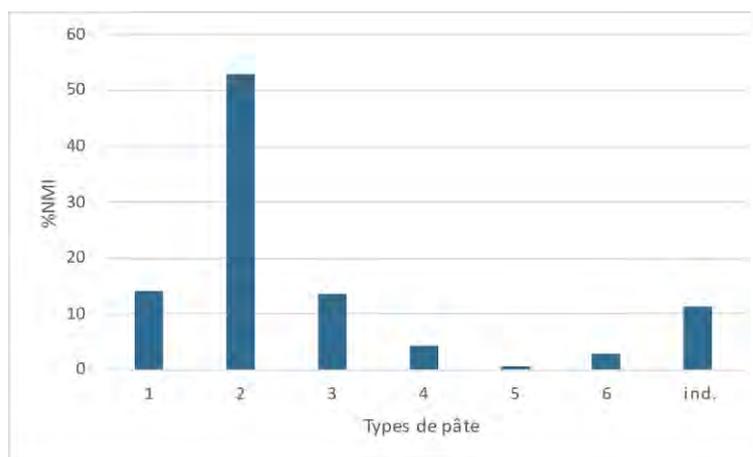


Figure 77 : Répartition des groupes techniques selon le NMI (Tour de Savoie)

### b. Typologie morphologique

Concernant les différentes formes identifiées au sein du corpus Commingeois de la Tour de Savoie, ce sont les pots de cuisson qui sont majoritaires avec 72 % des individus identifiés. Parmi eux, les oules ou marmites à bord long éversé (type 1) dominent encore une fois largement en constituant 49 % de l'ensemble des pots (Figure 78), chiffre qui monte à 52 % en incluant les oules et marmites parfaitement identifiées comme telles<sup>643</sup>. Les autres pots de

<sup>643</sup> Les oules ou marmites indifférenciées à bord long éversé constituent à 69 des 140 pots commingeois, alors que trois oules et deux marmites ont été identifiées comme telles.

cuissons (marmites, pégaus ou autres) représentent eux une part de 12 %<sup>644</sup>, alors que les dix couvercles constituent 7 % des pots identifiés. Comme mentionné plus haut, nous rappelons que 42 % de l'ensemble de ces pots à cuisson présentent des traces témoignant de leur fonction (essentiellement de la suie, mais aussi une coloration ou un dépôt<sup>645</sup>).

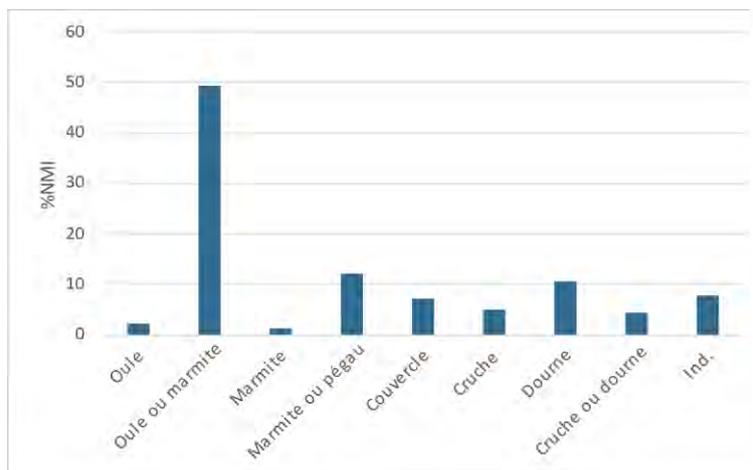


Figure 78 : Répartition des différentes formes selon le NMI (Tour de Savoie)

Plus de la moitié des pots à liquide constituant 19 % des individus identifiés est représentée par des dournes qui forment 11 % du lot global de céramique Commingeoise. Les cruches en composent près du tiers avec une part du corpus total à 5 %. Enfin, les derniers 4 % sont des éléments associables de façon indifférenciée à une cruche ou à une dourne<sup>646</sup>.

Concernant les pâtes dans lesquelles nous retrouvons chaque pot, la répartition est plus ou moins similaire à celle du corpus global (Figure 79). C'est notamment le cas pour les pots de cuisson. Ils sont essentiellement façonnés dans des pâtes du groupe 2 (54 %), les groupes 1

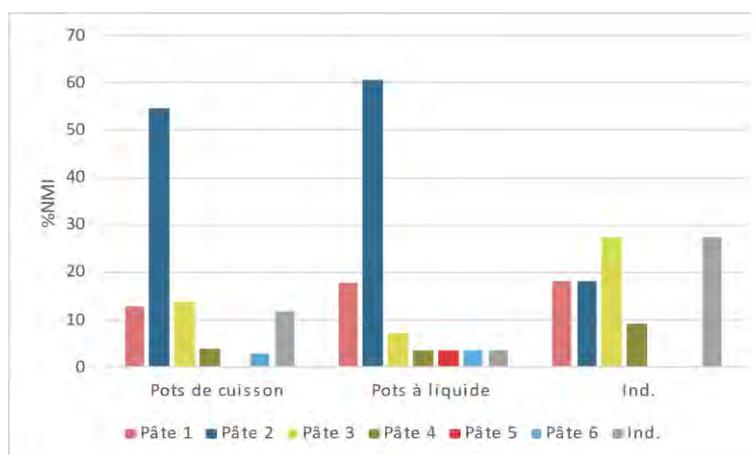


Figure 79 : Répartition des différentes pâtes par catégorie de formes (Tour de Savoie)

<sup>644</sup> Cela correspond à 15 marmites ou pégaus et deux pots de cuisson à anse(s).

<sup>645</sup> De la suie a été observée sur 31 pots, une coloration suspecte sur 11 autres.

<sup>646</sup> Quinze des 27 pots à liquide sont des dournes, sept sont des cruches, cinq sont l'une ou l'autre.

et 3 suivant en proportion (13 % et 14 %) et les groupes 4 et 6 étant plus anecdotiques (4 % et 3 %). Pour les 27 pots à liquide, les quantifications ne peuvent être aussi fiables, mais il est évident que les pâtes du groupe 2 sont une nouvelle fois dominantes (63 %), suivies par celles du groupe 1 (19 %). En revanche, tous les autres groupes ne forment que 4 % chacun du lot, les pâtes 5 comprises ce qui n'était pas le cas pour les pots de cuisson.

## E. Synthèse et analyse typonchronologique

Le corpus typologique de Commingeoise de la Maison de la Tour de Savoie, dans une analyse intrasite, regroupe ainsi cinq catégories de pots : les grands pots de cuisson de type oules ou marmites à bord très long éversé, les pots de cuisson à bord mi-long ou court éversé, marmites ou bien pégaus, le couvercle plat, la cruche et la dourne. L'un des intérêts majeurs de ce site aurignacien est l'amplitude de sa stratigraphie qui permet d'appréhender l'évolution du corpus céramique sur le temps long.

En prenant les lots sélectionnés individuellement ci-dessus, les quantités de céramiques considérées ne sont pas toutes statistiquement utilisables ou fiables<sup>647</sup>. En revanche, cette difficulté est éclipsée par le regroupement des lots par phase chronologique. Tous les états chronologiques n'ont pas pu être représentés pour des raisons de conservation des corpus, mais quatre phases peuvent être abordées. Il s'agit de l'état 1 datant du XIV<sup>e</sup> siècle représenté par les US 233-1025, 412-447 et 232 dont le lot comprend ainsi 620 fragments pour 30 individus ; de la transition entre les états 1 et 2 établie dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle (US 216-432) et pour laquelle nous avons accès à 1474 restes et 59 individus ; de la transition entre les états 2 et 3 placée dans le courant de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> ou le XVI<sup>e</sup> siècle (US 441 et 227-230-1018) comportant 181 tessons pour 17 individus ; et enfin de l'état 3 daté de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle (voire de son premier quart) dont les US associées comptent un total de 554 fragments pour 65 individus. Le lot de la transition entre les états 2 et 3 est relativement petit par rapport aux autres, ses données sont à prendre avec plus de précautions.

### *a. Analyse par phase chronologique*

#### i. Etat 1

L'état 1 datant du XIV<sup>e</sup> siècle comprend ainsi les 620 fragments et 30 individus des US 233-1025, 412-447 et 232.

Les pâtes de ce lot sont majoritairement du groupe 2 (41 %NMI), alors que celles des groupes 1 et 3 varient entre le cinquième et le quart du lot (respectivement 21 % et 24 %). Pour

---

<sup>647</sup> C'est particulièrement le cas pour les lots des US 233-1025 et 232 qui comprennent respectivement 14 et 9 fragments pour un NMI de 2.

finir, les pâtes de type 4 représentent une part de 3 %, tout comme les non Commingeaises, alors que celles qui n'ont pu être intégrées à aucun groupe constituent 10 % du corpus total.

En ce qui concerne les formes de cette phase chronologique, si nous excluons les céramiques non Commingeaises, sur les 29 individus restants, 17 % (soit cinq) n'ont pu être associés à une forme de façon certaine. En revanche, plus de la moitié (55 %, soit 16 pots) sont des oules ou marmites à bord long (Pl.62 et 64 : 412-2, 412-5 à 8, 412-13, 412-17, 412-21, 232-1 et 447-4 non figuré), alors que les marmites ou pégaus à bord mi-long et couvercles complètent les pots de cuisson avec une part respective de 7 % ((Pl.63 : 412-1 ; Pl.64 : 412-18 ; 412-14 non figuré, Pl.64 : 412-20). Les anses de ces formes découvertes dans les lots de cette phase sont rondes (Pl.63 : 412-1, 447-1, non figurée) ou bien rubanées (Pl.62 : 412-12). Les pots de cuisson atteignent ainsi un taux de près de 70 %, alors que ceux réservés aux liquides constituent les derniers 13 % : il s'agit de dournes (Pl.62 : 233-1) ou cruches (Pl.64 : 412-19) à bord en bourrelet (Pl.64 : 447-2) et anse en haricot pour les dernières (Pl.64 : 412-25).

Enfin, en termes de décors, les pots présentent des cordons ou des boutons rapportés (Pl.63 : 412-9 à 11 ; 412-23 et 24), alors que les marques incisées sont des croix de Saint-André (Pl.63 : 412-1) ou complexes (Pl.63 : 412-15).

## ii. Transition état 1 à 2

La transition entre les phases 1 et 2 se place dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et est représentée par le seul lot de l'US 216-432, soit par 1474 restes et 59 individus.

Pour rappel, dans ce lot, les pâtes commingeaises appartiennent toujours majoritairement au groupe 2 (54 %) alors que le groupe 1 tombe à 12 % et la part des pâtes de type 3 et 4 est de 5 % chacune. Une proportion plus importante de ce lot est de pâte commingeoise indéterminable (15 %), alors que les céramiques non Commingeaises atteignent les 8 %.

Les oules ou marmites à bord long stagnent à 56 % du lot (Pl.65-66 : 432-2 à 8, 432-23 à 28 et 216-3), tandis que les marmites ou pégaus (15 %) semblent désormais plutôt posséder des bords courts (Pl.67 : 432-10, 432-12, 432-15 et 16 ; Pl.68 : 432-20 et 21 et Pl.73 : 216-4 et 5). Les anses pouvant appartenir à ces formes sont systématiquement rubanées (Pl.74 : 432-34 à 36, 432-46 et 216-10 à 13) et les couvercles conservent leur part de 6 % et sont toujours plats (Pl.69 : 432-30 et 31). Les pots à liquide (22 %) possèdent toujours des bords en bourrelet (Pl.68 et 73 : 432-18 à 19 et 216-6), qu'il s'agisse de cruches (Pl.67 : 432-44, 432-13 et 14 ; Pl.68 : 432-22) à anse en panier (Pl.74 : 216-8 et 9) ou de dournes (Pl.67 : 432-9, 432-11 ; Pl.68 : 432-17 et Pl.71-73 : 216-1 et 2). Leurs becs sont tubulaires (Pl.68 : 432-29 et 43 et Pl.73 : 216-7).

Les décors de cordons rapportés (Pl.70 : 216-14 à 17) – présents notamment sous le bec ou l'anse des dournes (Pl.70 : 216-14 et 17) – et de boutons (Pl.70 : 432-33) se complètent désormais d'impressions digitées alignées horizontalement (Pl.70 : 216-20), ainsi que de cordons repoussés depuis l'intérieur (Pl.66 : oule 432-8). Nous retrouvons des marques incisées

toujours en forme de croix simples ou complexes (Pl.70 : dourne 432-45 ; 432-32 et Pl.67 : cruche 432-44), mais également organisées différemment en successions de lignes verticales et/ou points alignés (Pl.70 : 432-42) ou bien en cercles composés d'incisions ponctuelles (Pl.70 : 216-18 et 19).

### iii. Transition état 2 à 3

C'est dans la seconde moitié du XVe siècle et le XVIe siècle que se place chronologiquement la transition entre les phases 2 et 3. Deux lots céramiques ont été regroupés pour la caractériser : ceux des US 441 et 227-230-1018, qui comprennent au total 181 tessons pour 17 individus.

L'importante augmentation de la part des céramiques non Commingeoises (24 %) entraîne une diminution de celle des différentes Commingeoises. Cependant, c'est toujours le groupe 2 qui domine avec 35 %, suivi cette fois par les 12 % du groupe 4, puis par les 6 % respectifs des groupes 1, 3 et 6, ce dernier faisant son apparition. A noter que les Commingeoises indéterminées occupent toujours 12 % de ce petit lot.

Parmi les individus commingeois, les oules ou marmites à bord long (Pl.75 : 441-3 et 4) en constituent désormais un peu plus des deux tiers (38 %), alors que les autres pots de cuisson (marmites ou pégaus) qui retrouvent des bords mi-longs (Pl.75 : 441-2 et 6, 1018-2 ; Pl.77 : 1018-1) atteignent les 23 %. Des anses rondes sont de nouveau présentes (Pl.77 : 1018-1). La forme et la proportion (8 %) des couvercles sont similaires à celles des phases précédentes (Pl.75 : 230-2). Enfin, si aucune cruche n'a été trouvée dans ce lot (certes plus petit que les trois autres), quelques dournes à bord court existent (Pl.75 : 230-1 ; Pl.76 : 441-1) atteignant 15 % du corpus considéré.

Les décors sont toujours des cordons rapportés (Pl.75 : oule 441-5). De nouvelles marques incisées sont également observées en plus d'une croix complexe (Pl.76 : 441-1) : en forme de « U » (Pl.63 : marmite 412-1) ou deux traits horizontaux (Pl.75 : 441-9).

### iv. Etat 3

L'état 3, datée de la première moitié du XVIIe siècle, est représenté par un seul lot céramique provenant des US 217-231-411-1016 qui comprennent 554 tessons pour 65 individus.

Nous rappelons ainsi que ce corpus comprend encore une majorité de pâtes du groupe 2 (37 %), que celles du groupe 4 sont absentes, mais les types 3, 1 et 6 prennent respectivement une part de 12 %, 9 % et 5 %, alors qu'apparaissent les nouvelles pâtes du groupe 5 (2 %). La part de Commingeoises indéterminées diminue à 5 %, mais les autres céramiques prennent désormais près du tiers du lot (32 %).

Les pots commingeois restent en majorité (50 %) des oules ou marmites à bord long (Pl.78 : 231-13 ; Pl.86 : 231-822-1 ; Pl.79 : 231-1 à 3 et 231-25 ; Pl.81 : 231-5 à 6 ; Pl.80 : 231-14 à 17, 411-3 ; Pl.86 : 1016-1 et 411-7 non figuré). Leurs diamètres sont compris dans une fourchette moins large que celles des phases précédentes (ils passent d'une amplitude de 15 à 27 cm au XIV<sup>e</sup> siècle à celle de 16 à 20 cm au XVII<sup>e</sup> siècle). Nous retrouvons des marmites ou pégaus (9 %) à bord mi-long (Pl.81 : 231-19 à 20) qui diffère légèrement parfois : celui de la marmite à anses rondes 1016-5 (Pl.87) présente une rupture moins marquée avec la panse. Ce type de bord 2 a aussi été observé dans le lot contemporain 822-825. Quelques pots à cuisson conservent un bord court (Pl.82 : 231-9). Les anses pouvant être associées à ces formes sont rubanées (Pl.87 : 1016-2 et 6) ou rondes (Pl.87 : 1016-5). Les couvercles (9 %) sont toujours identiques (Pl.85 : 231-18, 231-28 et 29, 411-6), bien qu'il faille noter que le lot 822-825 en ait fourni des percés (Figure 70). Enfin, les cruches (Pl.82 : 231-8) et dournes (Pl.82-83 : 231-4, 231-21 et 22, 231-26 et 411-4) du lot constituent 23 % du corpus considéré et possèdent toujours des bords en bourrelet (Pl.83 : 217-2), voire courts pour les dournes (Pl.83 : 217-1), alors que les anses typiques des cruches sont toujours épaisses en haricot (Pl.85 : 411-1 et 2). Pour ces pots à liquide nous observons également une restriction des diamètres à une certaine fourchette (qui passe de 8 à 13 cm au XIV<sup>e</sup> siècle à une variation de 9 à 11 cm au XVII<sup>e</sup> siècle), alors que certains indices semblent pourtant révéler des formes plus imposantes : retrouvés également dans le lot 822-825, il s'agit de grands becs tubulaires (Pl.87 : 1016-4) et de larges cordons triangulaires horizontaux (Pl.83 : 411-5 et Figure 72).

En termes de décor, les cordons (Pl.87 : 1016-3) ou boutons (Pl.85 : 411-9) rapportés sont encore présents, tout comme les cordons repoussés (Pl.86 : oule 231-822-1 ; Pl.80 : 231-14) et les impressions digitées alignées horizontalement (Pl.81 : 231-10 et 7). Des incisions ponctuelles sont par ailleurs observées sur le méplat ou la lèvre de certaines oules ou marmites (Pl.80 : 231-17 et 411-3). Enfin, la seule marque incisée du lot est une succession de deux points, une longue ligne verticale et deux autres points alignés horizontalement (Pl.86 : 231-822-1).

### *b. Bilan*

Si aucun niveau ne semble documenter une période antérieure au XIV<sup>e</sup> siècle pour percevoir comment la Commingeoise a évolué au début de sa production et comment elle s'est mise en place, la maison de la Tour de Savoie est un site qui de par le continuum chronologique de son ample stratigraphie du XIV<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle permet d'apprécier d'une part l'évolution de cette céramique au sein de sites de consommation à proximité du centre potier qui l'a probablement produite<sup>648</sup>, d'autre part sa « disparition ». Y comparer par ailleurs les quelques

---

<sup>648</sup> Voir la partie IV.4 – *Ateliers et artisans : l'origine de la Commingeoise*, ci-dessous.

données existantes pour le château d'Aurignac voisin pourrait permettre de compléter la chronotypologie du site, d'un point de vue des pâtes, et des formes céramiques.

### i. Pâtes

En ce qui concerne les différents types de pâtes commingeoises, les proportions de chaque groupe technique semblent se maintenir globalement à des niveaux équivalents. A noter que le taux d'individus dont la pâte n'a pu être reconnue se maintient globalement entre 5 % et 17 % selon les phases, ce qui n'apparaît pas comme modifier de façon significative la répartition et l'évolution des différents groupes (cf. Annexe 6f). Il a donc été décidé de travailler sur les données déterminées, afin d'obtenir une meilleure lisibilité du graphique. D'après le NMI, l'évolution qui apparaît est essentiellement l'apparition des types 5 et 6 à partir de la fin XV<sup>e</sup> ou du XVI<sup>e</sup> siècle. Cependant, les données en fonction du NR (cf. Annexe 6e) révèlent que ceux-ci étaient déjà présents en petite quantité durant l'état 1.

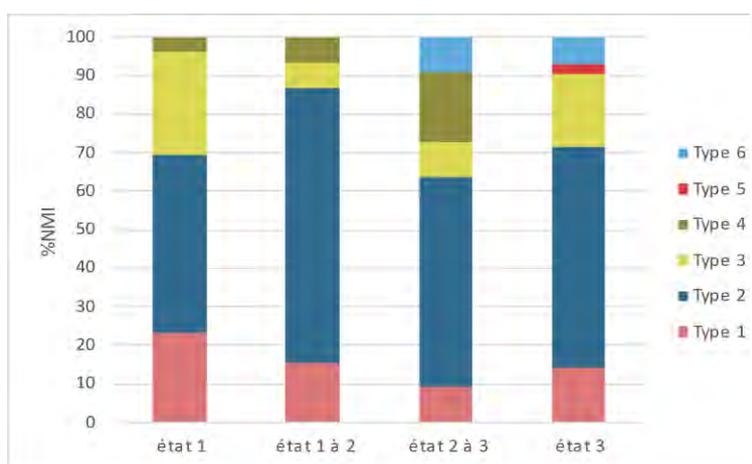


Figure 80 : Evolution de la répartition selon le NMI des groupes techniques Commingeoises en fonction du NMI selon les phases chronologiques (Tour de Savoie)

Le point le plus intéressant concernant les groupes techniques, qui a déjà été abordé plus haut<sup>649</sup>, reste ainsi l'analyse de la proportion des autres productions céramiques au sein de chaque phase chronologique (Figure 81). Celle-ci ne cesse en effet de progresser en fonction du temps, passant d'un taux à 3 % au XIV<sup>e</sup> siècle (état 1) à celui de 32 % au XVII<sup>e</sup> siècle (état 3). Les premiers tessons des états 1 ou 1 à 2 sont à pâte rouge glaçurée ou non. Au cours de la transition entre les états 2 et 3, ces mêmes productions glaçurées sont accompagnées de quelques fragments à pâtes grises plus fines que la Commingeoise. L'état 3 voit apparaître des productions modernes glaçurées sur engobe pouvant présenter des décors *a sgraffito* ou peints en vert et brun, ou encore des pots de cuisson glaçurées à pâte claire.

<sup>649</sup> Voir la sous-partie III.4.B.a.i – Une hégémonie de la Commingeoise, ci-dessus.

Nous rappelons en outre qu'en raison de la non-accessibilité au mobilier moderne issu de la fouille de la Maison de la Tour de Savoie, la part de celle-ci est potentiellement sous-estimée. Il n'est par ailleurs pas exclu que la Commingeoise découverte dans la dernière phase ici considérée (état 3 de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle) soient en partie résiduelle. En effet, leur typologie reste proche de celle des phases précédentes<sup>650</sup> et nous avons observé une proportion de Commingeoise encore relativement importante dans certains lots céramiques plus récents des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles (cf. Annexe 6d : US 203-403-303-1003 et US 208). Il s'agit généralement de niveau de remblai de nivellement, donc d'apports qui ont pu brasser une part de céramiques plus anciennes. En comparaison de notre lot le plus récent (US 217-231-411-1016, état 3) daté de la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, une couche de nivellement du milieu du même siècle (US 406-213-214-215-310) ne contient qu'environ 20 % de Commingeoise dans son corpus (cf. Annexe 6d). Malgré cela, il est clair que la Commingeoise a occupé une place de moins en moins importante au sein du vaisselier du site.

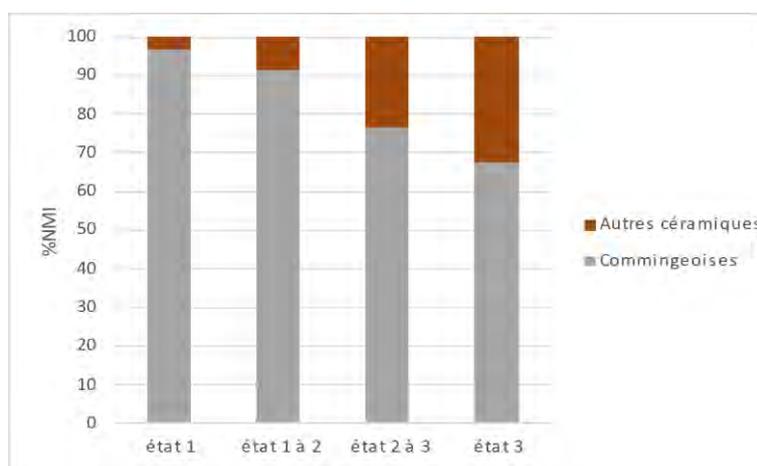


Figure 81 : Evolution de la répartition entre Commingeaises et autres céramiques en fonction du NMI et selon les phases chronologiques (Tour de Savoie)

## ii. Formes

En ce qui concerne la typologie morphologique, la part des formes indéterminées oscille selon les phases chronologiques entre 2 % et 17 %, ce qui correspond à la fluctuation maximale des différentes catégories (cf. Annexe 6g). Ne considérant que les formes déterminées, nous observons principalement une augmentation de la part des dournes à partir de la fin du XV<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle (Figure 82), avec la conséquence d'une diminution de celle des oules ou marmites à bord long qui passent de 67 % à 51 %. Si la part prise par les couvercles évolue peu et n'est pas significative, celle des autres pots de cuisson (marmites ou pégaus) semble en légère

<sup>650</sup> Voir la sous-partie III.4.B.e.v – Bilan : formes, ci-dessous.

augmentation<sup>651</sup>. Ainsi, la proportion de l'ensemble des pots de cuisson change d'environ 85 % à 75 % sur toute la période. Les pots à liquide, comprenant dournes, cruches et indéterminés (c'est-à-dire les bords qu'il est impossible de distinguer entre cruche et dourne), qui représentent 16 % du lot durant l'état 1 progressent jusqu'à atteindre les 24 %.

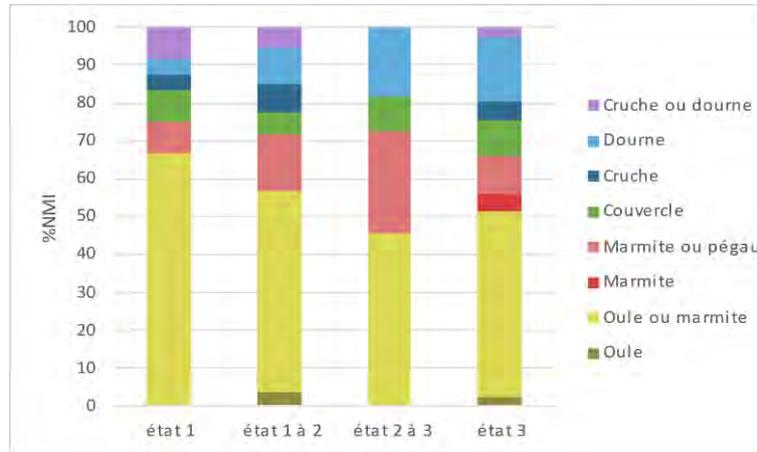


Figure 82 : Evolution de la répartition des formes en fonction du NMI selon les phases chronologiques (Tour de Savoie)

Afin de rendre plus objectives ces observations, il est intéressant de considérer les seuls bords qui sont dénués de toute interprétation et constituent des données brutes. L'évolution des de leurs proportions révèlent ainsi bien une diminution de la part occupée par les bords longs éversés (type 1) généralement associés à la catégorie des oules et marmites. La baisse de la part de l'ensemble des pots de cuisson est encore relativement visible, malgré des données concernant les bords de couvercles (type 6) et les bords mi-longs (type 2) généralement attribués à des marmites ou pégaus. Les données concernant les bords courts (type 3) qui sont alternativement associés à des marmites, pégaus ou dournes et ceux en bourrelet (type 4) des pots à liquide ne semblent pas démontrer de tendance significative.

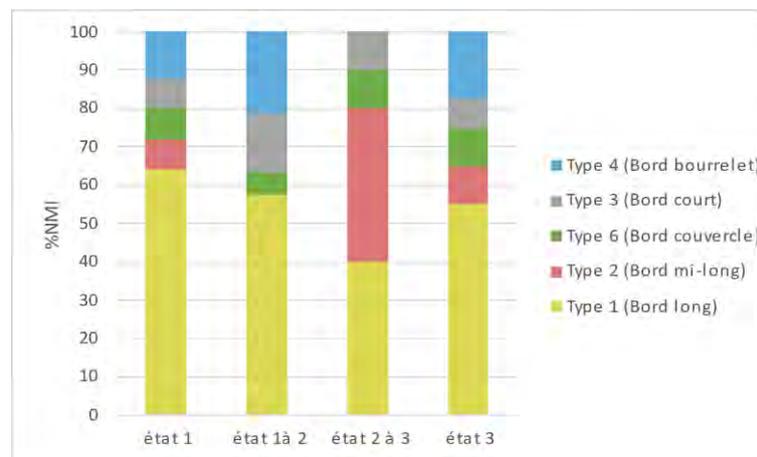


Figure 83 : Evolution de la répartition des bords en fonction du NMI selon les phases chronologiques (Tour de Savoie)

<sup>651</sup> Le léger décalage des données que le lot de la transition entre les états 2 et 3 a fourni peut s'expliquer par la faible quantité d'individus qu'il comprend (ici seulement 11 individus sont considérés pour cette phase).

Ainsi, il semblerait qu'il s'agisse de l'évolution de la part des oules ou marmites à bord qui soit le changement principal du vaisselier au cours du temps. Cette baisse des pots de cuisson pourrait peut-être s'expliquer par l'arrivée des nouvelles productions céramiques. En effet, si parmi elles se trouvent principalement des pots répondant à une fonction de service, notamment individuel (écuelles, assiettes), des fragments de marmites glaçurées à pâte claire sont également présents et ont pu répondre aux besoins des consommateurs à la place de la Commingeoise. En réintégrant les données des productions non Commingeaises, nous observons en effet que l'évolution de celles-ci semble jouer pour beaucoup dans la diminution des pots de cuisson Commingeois (Figure 84). Une interprétation possible consiste en un maintien plutôt constant des cruches, mais surtout des dournes Commingeaises jusqu'au XVIIe siècle, alors que l'arrivée de nouvelles formes (de service) et principalement de nouvelles productions de pots de cuisson (glaçurés) impliqueraient une baisse dans l'approvisionnement en oules ou marmites Commingeaises.

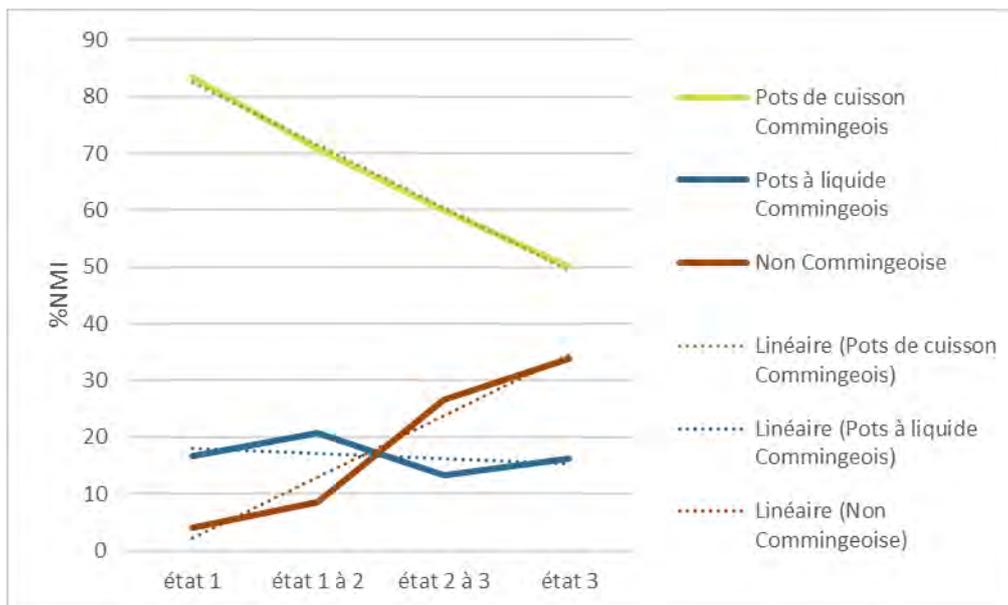


Figure 84 : Evolution de la part des pots de cuisson et à liquides Commingeois et des autres productions selon le NMI (Tour de Savoie)

En parallèle de ces évolutions globales, certaines transformations morphologiques semblent se présenter qui se placent plutôt dans les détails des formes. Nous avons déjà mentionné une restriction de l'étendue des diamètres mesurés sur deux types de pots : les oules ou marmites à bord long (type 1) et les pots à liquide à bord en bourrelet (type 4). Alors que les premiers présentent des diamètres oscillant entre 15 et 22 cm (voire 27 cm pour un individu) au XIVe siècle, ceux-ci ne varient plus qu'entre 16 et 20 cm au XVIIe siècle. Dans le même ordre d'idée, les bords de type 4 qui sont attribués à des cruches ou des dournes sans que l'on puisse toujours être catégorique possèdent des diamètres variant de 8 à 13 cm au XIVe siècle, alors que leur variation est seulement de 9 à 11 cm au XVIIe siècle. Ce dernier point va probablement

dans le sens d'une progressive surreprésentation des dournes parmi les pots à liquide au cours du temps. Notons que parmi les céramiques non Commingeoises, des fragments pouvant appartenir à des cruches ont été découverts dans le lot de l'état 3 : les cruches Commingeoises ont pu elles aussi céder en partie la place à ce type de pots issu d'autres productions.

Un autre point d'évolution se trouve peut-être dans la forme des anses découvertes au sein des lots. En effet, si nous retrouvons des anses rondes dans les lots de l'état 1 et ceux de l'état 3, ce n'est pas le cas durant la transition entre les deux. Par opposition, les anses rubanées sont systématiquement présentes durant toute la période. Il est ainsi possible de poser la question de l'existence d'un marqueur typologique dans ce détail morphologique.

Le bord mi-long peut également être interrogé en ce sens. En effet, celui typique de la classification que nous avons établie pour l'ensemble des sites étudiés (Pl.7) présente une jonction avec la panse bien marquée (à l'image de celle des bords de type 1). Dans les lots issus des trois premières phases (état 1, transition état 1 à 2, transition état 2 à 3), c'est bien ce bord-là (types 2a ou 2b) qui est retrouvé. En revanche, les bords mi-longs de l'état 3 ne répondent pas toujours à cette description. Ils sont plus irréguliers, plus épais (Pl.81 : 231-19 et Pl.87 : 1016-5) et la jonction bord/panse extérieure peut être moins marquée d'un angle prononcé. Dans le cas du pot 231-7 (Pl.81), la forme du bord a déjà été observée sur d'autres sites (par exemple au château d'Aurignac, voir Pl.88) et est comprise dans la classification (Pl.7 : bord 2c) : elle possède un méplat interne creux. Dans celui de la marmite 1016-5, c'est un nouveau type que l'on pourrait qualifier de bord en « S » en l'absence de méplat (Pl.87) également observé dans le lot 822-825 qui a fourni de nombreuses comparaisons pour l'état 3.

C'est aussi le rapprochement avec le lot issu de la fouille de l'US 822-825 qui confirme l'existence, durant la dernière phase considérée, de formes qui paraissent plus imposantes. Dans ce lot hors analyse quantitative, nous retrouvons en effet deux éléments témoignant de grands gabarits de pots également découverts au sein des US 231-217-411-1016 de l'état 3. Il s'agit de becs tubulaires plus larges (Pl.87 : 1016-4) que ceux des phases précédentes (le diamètre de ces derniers oscille entre 2 et 3 cm et leur longueur entre 4 et 6,7 cm, alors que ceux de la dernière phase ont des diamètres de 3,5 à 4,2 cm et des longueurs de 7,5 à 9 cm) et de panses agrémentées de larges cordons (potentiellement de renforcement) horizontaux (Pl.83 : 411-5 et Figure 72) appartenant à des pots de plus de 35 cm de diamètre maximal.

Enfin, un dernier détail morphologique qui semble marquer la dernière phase considérée est l'existence de couvercles percés (Figure 70) dans le lot contemporain 822-825, bien qu'il soit impossible à quantifier à l'état actuel de ce travail.

### iii. Décors et marques

Quelques remarques peuvent également être faites sur les décors et marques découvertes sur le corpus céramique de la Maison de la Tour de Savoie. Si les cordons rapportés et les

boutons semblent orner des pots commingeois tout au long de la période du XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, les cordons simplement repoussés apparaissent durant la transition entre les états 1 et 2. C'est également le cas des impressions digitées alignées horizontalement qui ne sont observées qu'à partir de la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Notons que si les cordons rapportés sont récurrents, ceux qui peuvent être localisés sur des dournes (sous leur bec ou leur anse) n'ont été observés que dans le lot de la transition entre les états 1 et 2.

En ce qui concerne les marques incisées sur les hauts de panse ou au-dessus des anses, elles sont proportionnellement présentes (Figure 85) de façon constante sur toute la période considérée (entre 2 et 4 %), hormis un pic lors de la transition entre les états 2 et 3 où tout de même 18 % des individus en sont dotés (bien que le lot de 17 céramiques ne soit pas aussi statistiquement fiable). De la première à la troisième phase, des marques en forme de croix simple ou complexe sont observées (Pl.63, 70 et 76). A partir de la deuxième phase, d'autres types apparaissent : des successions de lignes et/ou de points alignés durant la deuxième phase (Pl.70) et la quatrième (Pl.86), des cercles de points durant la deuxième phase (Pl.70) et un « U » durant la troisième phase. Ces données sont encore cependant insuffisantes pour dresser une chronotypologie des marques incisées.

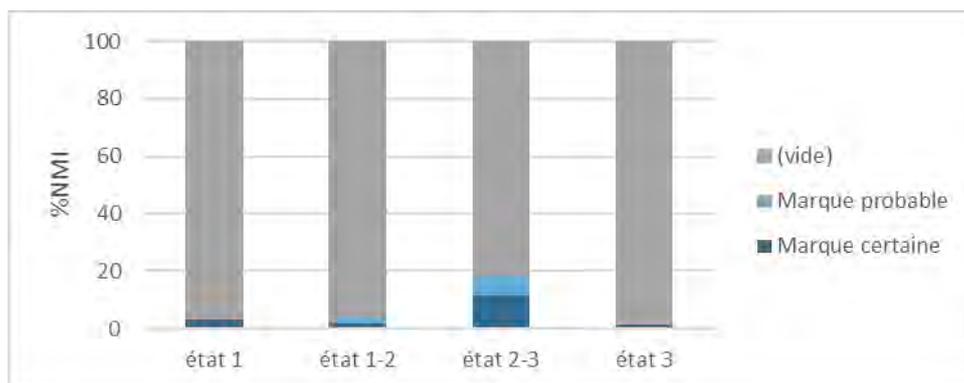


Figure 85 : Evolution de la proportion de pots présentant une marque incisée certaine ou probable (Tour de Savoie)

Le bilan de l'étude du corpus céramique de la Maison de la Tour de Savoie semble ainsi révéler une certaine stabilité dans la typologie de la Commingeoise avec des catégories de formes communes à toutes les phases considérées. Cependant, l'analyse des proportions de chaque forme commingeoise, notamment en confrontation avec les autres productions, révèle quelques tendances intéressantes, tout comme la considération de détails morphologiques soulève la question de l'existence de marqueurs temporels. Les hypothèses dressées nécessitent une mise en contexte régionale et multisite afin d'être questionnées.



# **Chapitre IV. La Commingeaise, une production spécifique dans un maillage régional de céramiques communes**

## **1. Typologie de la Commingeaise**

Afin de dresser la typologie générale de la Commingeaise à partir de l'analyse céramologique des quatre sites étudiés, les données de ceux-ci ont été compilées. En tout, le corpus céramique considéré comprend ainsi un total de 6791 fragments pour une estimation de 935 individus au minimum. Avant de quantifier le corpus dans une démarche, notamment typo-chronologique, nous dressons un bilan général des typologies morphologique et technique, cette dernière étant mise en regard d'analyses complémentaires.

### **A. Une histoire de pâtes : la ou les Commingeaise(s) ?**

Les études céramologiques des quatre corpus ont tout d'abord révélé l'existence de différents groupes techniques auxquels rattacher la pâte commingeaise.

### *a. Approche macroscopique*

Sans entrer dans les détails de leur description, mentionnés dans le chapitre précédent<sup>652</sup>, ils se distinguent par l'aspect de leur matrice argileuse et des inclusions qu'elle comprend (Figure 86). Le groupe 1 est reconnaissable par sa couleur grise plutôt foncée qui tire sur le bleu, par des inclusions essentiellement blanches nombreuses, fines à moyennes (les autres étant plus masquées à l'œil nu par la couleur de la pâte) et par des particules fines de mica (généralement blanc) visibles en surface. Les pâtes du groupe 2 présentent une couleur grise à gris clair, des inclusions plus hétérogènes à l'œil nu, grises, blanches ou noires, fines à moyennes, voire grossières, et du mica plutôt blanc en surface. Le groupe 3 s'identifie par des pâtes gris beige à brun, des inclusions grises et sombres plus nombreuses que les deux précédents, fines à moyennes et du mica blanc et cuivré en surface. Le quatrième groupe réunit des pâtes orange à rose en surface et sur les marges, mais dont le cœur s'avère souvent gris, contenant des inclusions majoritairement blanches et grises fines à moyennes, voire grossières, et du mica cuivré ou blanc en surface. Cette catégorie semble comprendre des pâtes identiques à certains autres groupes (notamment le groupe 2), mais qui ont subi une atmosphère oxydante. Le groupe 5 est caractérisé par des pâtes grises tirant parfois vers le beige, des inclusions hétérogènes, grises, sombres, jaunes ou blanches, ces dernières étant parfois mates contrairement à celles des autres catégories, et du mica plutôt cuivré en surface. Le sixième et dernier groupe comprend des pâtes de couleur hétérogène variant du gris clair au beige rosé, contenant des inclusions de taille plus importante, moyenne à grossière, voire très grossière, essentiellement blanche et du mica blanc en surface.

Les trois premiers groupes sont retrouvés au sein de tous les corpus étudiés. Le quatrième est seulement absent de celui d'Endoufielle, alors qu'au contraire les groupes 5 et 6 n'ont été identifiés que dans la Maison de la Tour de Savoie. Cette plus grande variété doit probablement être mise en regard de la position d'Aurignac au sein du cœur de la diffusion de la Commingeoise, à proximité d'un potentiel lieu de production<sup>653</sup>.

Des sous-groupes de Commingeoise avaient déjà été établis par Nicolas Portet en 2012<sup>654</sup>. S'il est possible d'envisager la correspondance de nos groupes 3 voire 2 avec la catégorie 1 de Cazavet, ainsi que celle potentielle du groupe 6 avec la catégorie 2, nous ne pouvons, à ce stade, pas identifier les catégories 3 et 4 aux pâtes que nous avons observées. Cette mise en parallèle avec la catégorisation d'un autre site suppose ainsi l'existence potentielle de huit sous-groupes techniques différents au sein de la Commingeoise.

---

<sup>652</sup> Voir les sous-parties III.1.B.c – *Les pâtes du Castel-Minier* et III.4.C.b.iv – *Les pâtes de la Maison de la Tour de Savoie*, ci-dessus.

<sup>653</sup> Voir la partie IV.4 – *Ateliers et artisans : l'origine de la Commingeoise*, ci-dessus.

<sup>654</sup> AUDABRAM 2012, p. 53-87



Figure 86 : Sous-groupes techniques macroscopiques de la Commingeoise

### *b. Approche microscopique*

Afin de tester la réalité de la discrimination des pâtes de la Commingeoise, l'échelle microscopique a été abordée ponctuellement. Cette partie archéométrique de notre travail a été réalisée en partie au Center for Applied Isotope Studies de l'University of Georgia (Etats-Unis) et au sein du laboratoire TRACES sur le corpus du site du Castel-Minier. L'échantillonnage s'est basé sur plusieurs critères : individus dont la forme est bien identifiée, provenant d'unités stratigraphiques anthropiques et/ou chronologiquement bien datées et qui sont les plus caractéristiques de chacun des sous-groupes techniques définis. Au total, 140 tessons ont été sélectionnés.

Les lames minces utilisées pour la pétrographie ont été en partie préparées par le laboratoire Quality Thin Sections de Tucson (Arizona) aux Etats-Unis et par Christophe Constantin du Laboratoire Magmas et Volcans de l'Université Clermont Auvergne. Leur observation et analyse ont été réalisées sur un microscope optique à lumière transmise et polarisant du laboratoire TRACES<sup>655</sup>. Dans le cadre de ces recherches, un corpus de quinze

<sup>655</sup> Il s'agit d'un OMAX 40X-1000X PLAN Trinocular Infinity Polarizing Microscope de modèle M838PL, agrémenté d'une caméra digitale de 10MP. Sa lampe halogène a une puissance de 24V/100W.

lames minces a été étudié, choisi dans les quatre sous-groupes techniques macroscopiques du corpus du Castel-Minier.

#### i. Groupes pétrographiques

Les descriptions des lames minces ont été regroupées en Annexe 9b. Leur analyse permet d'identifier leurs similarités et différences, afin de distinguer et définir un ou plusieurs groupes techno-pétrographiques. La description de ceux-ci doit être celle d'une lame mince typique qui résume les caractéristiques de toutes les lames minces du groupe en incluant leur diversité. Nous souhaitons rappeler ici que cette étude pétrographique ne constitue que l'introduction d'une recherche plus approfondie qui reste à mener. En effet, d'une part, nos compétences en la matière restent limitées suite à une formation relativement courte. D'autre part, le corpus de lames minces étudiées est faible, sa représentativité de l'ensemble de la Commingeaise est à relativiser.

La définition des groupes pétrographiques nous a posé quelques difficultés. En effet, lors d'une première observation rapide, une apparente homogénéité des lames minces apparaît. Cependant, il existe en réalité une variété importante au sein des critères observés suivants : couleur et activité de la matrice argileuse, répartition des inclusions et nature des inclusions les plus rares. Créer des groupes pétrographiques exclusifs pouvait ainsi signifier qu'ils n'incluent qu'une ou deux lames minces. Nous avons pris le parti, dans la mesure où la couleur de la matrice argileuse et son ratio avec la fraction grossière (f/c) semblent deux critères qui coïncident véritablement, de créer deux groupes pétrographiques principaux à partir de ceux-ci. En effet, un ratio f/c d'environ 30/70 est observé sur les échantillons dont la matrice argileuse est marron, alors qu'un ratio plus équilibré ou inversé de 45/55 à 60/40 est associé à une matrice argileuse grise. Au sein de ces deux groupes, des sous-groupes ont été créés d'après la nature des combinaisons minérales, qui se distingue par l'absence ou la présence de tourmaline, d'amphibole ou de pyroxène. Les groupes et sous-groupes définis sont décrits ci-dessous.

#### \ Groupe I

Le premier groupe pétrographique que nous distinguons comprend les échantillons 1.06, 1.11, 1.17, 2.07, 2.15, 2.22, 2.27, 2.40 et 4.04. Leur matrice argileuse est gris foncé à clair en LPNA ; elle est active en LPA, mais celle des échantillons 2.15, 2.22, 2.27 et 4.04 est en partie inactive. Elle inclut des quartz épars (3-7 %), de rares opaques noirs (1-3 %) jusqu'à 1 mm, et de très rares micas (jusqu'à 1 %). Vésicules et fissures modérées à communes (10-20 %), jusqu'à 1,5 mm. Les inclusions (f/c ratio = 45-60/55-40) sont faiblement à modérément triées.

- *Groupe I.1*

Pour le sous-groupe I.1 (échantillons 2.15, 2.22, 2.40 et 4.04), elles incluent un limon grossier à un sable très grossier, arrondi à anguleux, de quartz (5-10 %) et de micas (2-5 %), des biotites et muscovites. Sable moyen à grossier, arrondi à anguleux, de fragments de roche épars (3-7 %), et rare sable fin à grossier de feldspath alcalin ou plagioclase (1 %). Très rares pyroxènes et minéraux de tourmaline, jusqu'à 50 µm, inclus dans des minéraux de quartz. Un échantillon (2.15) comprend un grenat.

- *Groupe I.2*

Les inclusions du sous-groupe I.2 (échantillons 1.06, 1.11, 1.17, 2.07 et 2.27) incluent un sable très fin à très grossier, arrondi à anguleux, de quartz (7-10 %) et de micas (1-3 %), biotites et muscovites. Sable moyen à grossier, arrondi à anguleux, de fragments de roche épars (2-5 %), et rare sable fin à grossier de feldspath alcalin ou plagioclase (1 %). Très rares sables très fins à moyens composés d'amphiboles, de pyroxène et grains de tourmaline, jusqu'à 50 µm, inclus dans des minéraux de quartz.



Figure 87: Groupe pétrographique I en LPNA et LPA

\ Groupe II

Le second groupe pétrographique comprend les échantillons 1.07, 3.03, 3.15, 3.43, 4.06 et 4.10. Leur matrice argileuse est marron jaunâtre à foncé en LPNA ; elle est active en LPA, celle de l'échantillon 3.03 est en partie inactive au cœur. Elle inclut des quartz épars (1-3 %), de rares opaques noirs (1-5 %) jusqu'à 1 mm, et de très rares micas et opaques rouges. Vésicules et fissures modérées à communes (10-30 %), jusqu'à 2 mm. Les inclusions (f/c ratio = 30/70) sont faiblement à modérément triées.

- *Groupe II.1*

Pour le sous-groupe II.1 (échantillons 3.43 et 4.06), elles incluent un sable très fin à très grossier, arrondi à anguleux de quartz mono- ou polycristallin (5-7 %), et de rares micas (1-2 %), principalement des biotites. Sable moyen à très grossier, arrondi à subanguleux de fragments de roche (5 %), composés notamment de quartz et micas et sable fin à grossier de feldspath (1 %), dont de très rares microclines.

- *Groupe II.2*

Les inclusions du sous-groupe II.2 (échantillons 1.07 et 3.03) incluent un sable épars très fin à très grossier, arrondi à très anguleux, de quartz mono- ou polycristallin (3-7 %) et de mica (2-3 %), muscovites et biotites. Sable moyen à très grossier de fragments très arrondis à subarrondis de roche (3-7 %) composés notamment de quartz et micas. Très rares pyroxènes, et très rares minéraux de tourmaline, jusqu'à 20 µm, inclus dans des grains de quartz.

- *Groupe II.3*

Les inclusions du sous-groupe II.3 (échantillons 3.15 et 4.10) incluent un limon grossier à un sable très grossier, arrondi à anguleux, de quartz mono- ou polycristallin (5-10 %), et de micas (2-7 %), biotites et muscovites. Rare sable moyen à très grossier de fragments de roche (2-5 %), comprenant quartz et micas, et de feldspath (1 %). Très rare sable moyen à grossier d'amphiboles et de pyroxènes et très rares minéraux de tourmaline inclus dans des grains de quartz. L'échantillon 3.15 semble contenir au moins une inclusion de calcite.

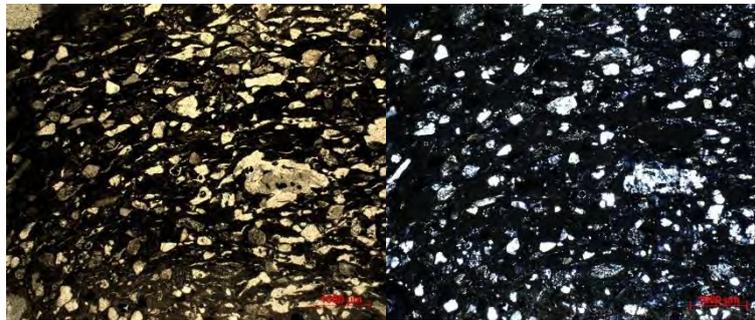


Figure 88: Groupe pétrographique II en LPNA et LPA

Finalement, à l'exception des échantillons 4.04 et 1.07, la répartition observée par l'étude macroscopique est en partie retrouvée pétrographiquement. En effet, l'ensemble des échantillons des groupes macroscopiques 1 et 2 font partie du groupe pétrographique I, alors que les échantillons des groupes macroscopiques 3 et 4 font partie du groupe pétrographique II.

Ainsi, la distinction que nous opérons macroscopiquement semble en partie justifiée, notamment dans le choix du critère de la couleur de la matrice argileuse. Celui des inclusions avait également été déterminant dans la constitution des groupes macroscopiques. Tout d'abord leur aspect nous avait semblé distinguer les différents groupes. Néanmoins, excepté quelques inclusions rares, les principales (quartz, roches, micas) semblent être similaires en pétrographie. Nous estimons ainsi que les particules blanches sont des grains de quartz, souvent majoritaires à l'observation des lames minces. Quant aux particules plutôt sombres, elles peuvent être associées soit aux fragments de roche (souvent plus sombres que les grains de quartz<sup>656</sup>), soit aux opaques. L'observation de ces derniers à l'aide d'un microscope à transmission ne permet

---

<sup>656</sup> Dans un granite par exemple, les grains noirs visibles sur la roche sont des minéraux de mica noir (biotite).

pas d'identifier leur nature. L'utilisation d'un microscope à réflexion sera nécessaire pour cela. Des micas à la fois cuivrés et blancs étaient aussi observés macroscopiquement. Nous pouvons estimer qu'il s'agit de la distinction entre les biotites, aussi appelées micas noirs, et les muscovites, ou micas blancs.

C'est en revanche la quantité des inclusions qui diffère. Nous l'avons déjà observé macroscopiquement, ayant attribué aux groupes 1, 2 et 4 un ratio matrice argileuse/fraction grossière (f/c) de 70/30 et au groupe 3 celui de 60/40 à 50/50. Nous pouvons noter, d'une part, que ces parts diffèrent de celles estimées pétrographiquement. Cela est probablement dû à la plus grande précision d'observation de l'échelle microscopique. Néanmoins, nous avons, d'autre part, observé que le groupe macroscopique 3 possédait un dégraissant en quantité plus importante que les groupes 1 et 2, distinction retrouvée au sein des groupes pétrographiques I et II. Le cas du groupe macroscopique 4 est plus problématique, sa part en inclusions paraissant en effet avoir été sous-estimée macroscopiquement. Ce décalage peut s'expliquer par : une erreur d'observation macroscopique, à l'opposé une erreur d'observation microscopique ou un problème de représentativité des lames minces observées. En effet, nos réflexions se basent sur seulement trois échantillons du groupe macroscopique 4, dont un a été associé au groupe pétrographique I et non au II. Ainsi, il est difficile de considérer nos observations comme définitives.

Ce problème de représentativité se pose également pour les autres groupes macroscopiques, chacun ayant fourni moins de cinq lames minces. L'échantillon 1.07 a aussi été rattaché au groupe pétrographique II à l'opposé des autres lames du groupe macroscopique 1. Ainsi, notre sélection de lames minces semble révéler des erreurs d'attribution macroscopique. Seule une étude plus développée permettra d'affiner nos groupes pétrographiques afin d'établir de véritables sous-groupes techniques, s'ils existent, dans l'objectif à terme de les distinguer macroscopiquement.

## ii. Analyses élémentaires

La dernière méthodologie que nous avons employée dans le cadre de l'étude du corpus de Commingeaise du Castel-Minier à l'échelle microscopique est l'analyse chimique élémentaire par spectrométrie de fluorescence des rayons X. Aussi appelée fluorescence X ou ED-XRF (pour X-ray fluorescence – energy dispersive), cette méthode permet de connaître la composition chimique élémentaire d'un échantillon. Jusqu'à 80 éléments d'une concentration de 100 % à quelques ppm (partie par million) peuvent être reconnus grâce à cette méthode<sup>657</sup>. Ce sont à la fois des éléments majeurs (éléments qui prédominent dans la croûte terrestre), parmi lesquels seuls le Sodium et les éléments plus légers sont indétectables (c'est-à-dire ceux dont le numéro atomique est inférieur à 11), et des éléments mineurs (présents à moins de

---

<sup>657</sup> Regert, Guerra et Reiche 2006, tab. 3, p. 10

0.1 %) <sup>658</sup>. Cette analyse est à la fois qualitative et quantitative et rend possible la caractérisation des pâtes céramiques et la distinction d'éventuelles productions différentes, tout en nous donnant des informations supplémentaires sur leur origine. Des sources en matières premières distinctes ou bien des recettes de préparation de pâte différentes formeront en effet différents groupes chimiques.

Les analyses élémentaires ont été menées sur l'analyseur ED-XRF du CAIS <sup>659</sup>, sous la direction d'Alice M.W. Hunt et de Jeff Speakman <sup>660</sup>. Afin d'obtenir de bons résultats, les échantillons analysés par XRF doivent être parfaitement homogènes. Les tessons ont ainsi été transformés en pastilles lisses et d'une granulométrie régulière <sup>661</sup>. Les données brutes obtenues sont mises en forme et analysées pour pouvoir être interprétées grâce à une méthodologie établie par Alice M.W. Hunt et Robert J. Speakman <sup>662</sup>.

L'analyseur fournit des données brutes (Annexe 9d : Tableau 1) qui doivent être mises en forme et analysées avant de pouvoir être interprétées. Pour chaque échantillon, les résultats de trois analyses de chaque élément chimique sont d'abord regroupés. Leur moyenne (mean) est calculée, ainsi que leur coefficient de variation (%RSD) (Annexe 9d : Tableau 2). Ce dernier (qui équivaut à l'écart-type de la série de trois données rapporté à la moyenne et multiplié par 100) permet de connaître la dispersion de ses données par rapport à la moyenne. Cela rend également comparables les degrés de variation de chaque élément (exprimés en %wt ou en ppm). Ces calculs nous permettent de sélectionner les données fiables : seules celles dont le coefficient de variation est inférieur à 10 % sont conservées <sup>663</sup>.

En effet, deux critères d'évaluation sont à prendre en compte pour l'analyse des données : leur exactitude et leur précision. Les chercheurs du CAIS ont établi la liste des éléments dont la concentration peut être considérée comme juste (exacte) dans les conditions analytiques de l'analyseur ED-XRF du Centre <sup>664</sup>. Le coefficient de variation exprime lui la précision des données. Il illustre à la fois la limite de détection (c'est-à-dire la plus basse énergie émise pouvant être distinguée du bruit de fond) et la limite de quantification (c'est-à-dire la plus basse énergie émise pouvant être convertie en concentration élémentaire) de l'analyseur pour chaque élément <sup>665</sup>. Les limites de détection incluent également les interférences possibles entre éléments : deux éléments peuvent produire les mêmes ordres de grandeur d'énergie sans que le

---

<sup>658</sup> ROLLINSON 1993, p. 10

<sup>659</sup> L'analyseur ED-XRF utilisé est un ThermoScientific ARL Quant'X. Il fonctionne de la manière suivante : dans une atmosphère vide, l'échantillon est excité à l'aide d'un tube en rhodium (Rh) avec une fenêtre en béryllium (Be) et les rayons X sont collectés par un détecteur à dérive au silicium (SDD). Le temps de mesure varie d'une dizaine de secondes à 1 min par élément.

<sup>660</sup> We'd like to thank Alice Hunt and Jeff Speakman for their training and help with this part of my work.

<sup>661</sup> HUNT, DVORACEK, GLASCOCK *ET AL.* 2014, p. 506

<sup>662</sup> Hunt, Dvoracek, Glascock *et al.* 2014 ; Hunt et Speakman 2015b

<sup>663</sup> HUNT, DVORACEK, GLASCOCK *ET AL.* 2014, p. 511

<sup>664</sup> *Ibid.*, p. 508.

<sup>665</sup> Hunt et Speakman 2015a, p. 38

détecteur puisse les distinguer. Les chercheurs du CAIS ont également publié les limites de détection des éléments analysés par leur ED-XRF<sup>666</sup>.

Les données pour un élément peuvent être conservées pour un ou plusieurs échantillons, mais être mises de côté pour d'autres, toujours en fonction du coefficient de variation, des limites de détection et des interférences. N'ont ainsi pas été pris en compte : le sodium Na<sub>2</sub>O, le phosphore P<sub>2</sub>O<sub>5</sub>, le cadmium Cd, le cobalt Co, le lanthane La, le molybdène Mo (absent), le niobium Nb, l'antimoine Sb (interférence avec le plomb), l'étain Sn (interférence avec le plomb), le tellure Te, le thorium Th et le vanadium V. Les concentrations des éléments suivants sont aussi à prendre avec précaution : le soufre SO<sub>2</sub>, le chrome Cr, le cuivre Cu, le nickel Ni et l'yttrium Y. Après ce tri, les données de tous les échantillons sont finalement regroupées et seules les moyennes sont conservées (Annexe 9b : Tableau 3).

Au total, nous avons pu analyser la moitié des échantillons sélectionnés dans le corpus du Castel-Minier, soit 70 échantillons. Les données finales de leur analyse sont regroupées en Annexe 9d : Tableau 4.

#### \ La particularité du Plomb

La première donnée à prendre en compte dans les résultats obtenus est celle de la concentration extrêmement variée en plomb Pb des céramiques. Si la moyenne est de 1518 ppm et la médiane de 1208 ppm, les concentrations varient d'un échantillon à l'autre entre 53 ppm et 8218 ppm. Ces quantités sont très importantes dans la mesure où la quantité médiane des teneurs totales naturelles en plomb en France est de 25.6 ppm<sup>667</sup>. Le Castel-Minier étant un site métallurgique qui a produit du plomb à partir du minerai provenant de la mine voisine des *Ouels*, des prospections géochimiques par fluorescence X portable (pXRF) ont été menées autour et sur le site par l'équipe de Florian Téreygeol afin de tester sa pollution<sup>668</sup>. Elles ont révélé des teneurs moyennes en plomb de 500 ppm en dehors des zones anthropisées et un taux de pollution des sols de 3000 ppm jusqu'à plus de 10 000 ppm sur les zones d'activité métallurgique (Figure 89).

De ce fait, la première explication envisagée est celle d'une pollution post-dépositionnelle due au contexte artisanal du site. Néanmoins, le plomb est considéré comme stable et très peu mobile<sup>669</sup>, sa diffusion au sein des pâtes céramiques semble donc discutable. Deux autres hypothèses peuvent ainsi être émises quant à l'origine de ces teneurs importantes en plomb. La première est celle d'une concentration en plomb provenant des matières premières utilisées pour le façonnage des pots. Si celles-ci sont polluées, cette pollution sera retrouvée dans les céramiques. Auquel cas, l'élément plomb pourrait constituer un marqueur utile à la localisation

<sup>666</sup> Hunt, Dvoracek, Glascock *et al.* 2014, p. 511

<sup>667</sup> BAIZE 2010, p. 129

<sup>668</sup> Téreygeol, Arles, Foy *et al.* 2010

<sup>669</sup> BAIZE 2010, p. 129

des gisements de matière première. La seconde hypothèse est celle d'un réemploi des céramiques domestiques dans le cadre de l'activité métallurgique du site, en tant que creuset notamment.

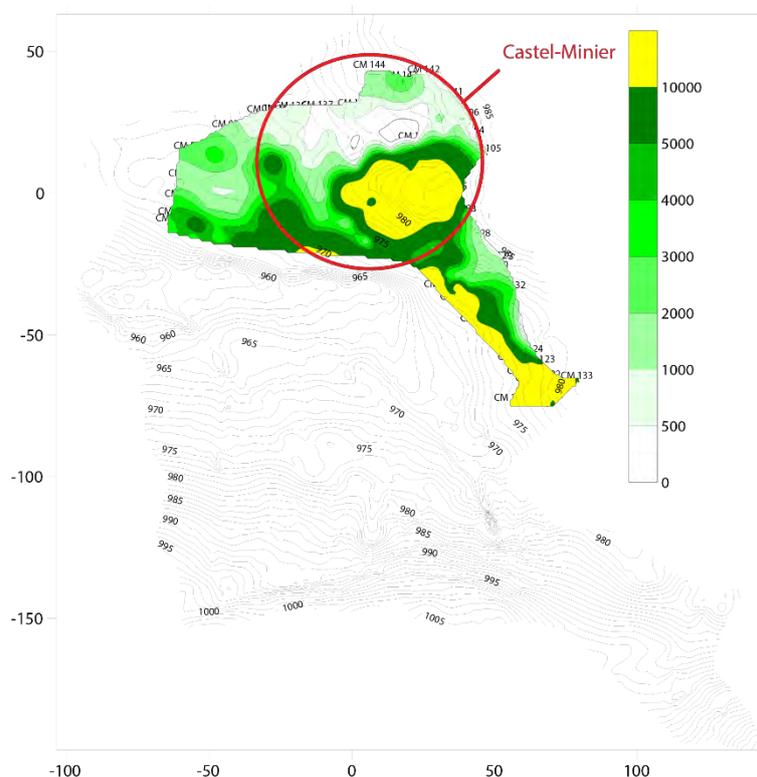


Figure 89: Carte de distribution du plomb dans le sol sur le site de Castel-Minier (Infographie : F. Téreygeol)

Afin de vérifier ces conjectures, il a été proposé de mener des analyses élémentaires à partir de la même méthode sur des céramiques du Castel-Minier appartenant à un autre type de production que la Commingeaise et sur des tessons de Commingeaise provenant d'un contexte autre que celui d'un atelier métallurgique (donc non soumis au même type de pollution). Dix fragments de céramique du mobilier du Castel-Minier ont pu être échantillonnés. Thibaut Lasnier<sup>670</sup> nous a également fourni huit fragments de céramiques provenant du château de Mirabat, site localisé à une quinzaine de kilomètres au nord-ouest du Castel-Minier<sup>671</sup>. Parmi eux, seuls cinq se sont cependant avérés être de la Commingeaise et uniquement trois ont pu faire l'objet d'analyse par XRF. L'ensemble des résultats des analyses sur les 13 échantillons en question sont regroupés en Annexe 9b : Tableau 5<sup>672</sup>.

<sup>670</sup> Responsable d'opération chez Archeodunum, archéologue du bâti et castellologue. Nous le remercions pour cette transmission de mobilier.

<sup>671</sup> Site n°36.

<sup>672</sup> Les échantillons de céramiques domestiques appartenant à des groupes autres que la Commingeaise sont numérotés de 6.01 à 6.10, alors que ceux du Mirabat sont numérotés M01, M03 et M05.

Les teneurs en plomb des céramiques domestiques du Castel-Minier sont du même ordre que celles qui ont été observées dans la Commingeaise, elles varient de 496 ppm à 5108 ppm (Tableau 3). En revanche, celles du mobilier du Mirabat n'excèdent pas 50 ppm. Face à ces éléments, l'hypothèse d'une pollution liée au contexte métallurgique semble renforcée. Celle de l'argile utilisée pour le façonnage en revanche est infirmée, à moins que la Commingeaise du Mirabat proviennent d'un lieu de production et d'un réseau d'approvisionnement différents.

Dans l'objectif de tester l'hypothèse d'une pollution post-dépositionnelle, nous avons souhaité réaliser une analyse isotopique du plomb contenu dans nos Commingeaises. Doug Dvoracek, chercheur associé du CAIS, a généreusement accepté de mener les analyses<sup>673</sup>. Les résultats qu'il a obtenus (Annexe 9b : Tableau 6) ont pu être comparés aux analyses isotopiques menées au Castel-Minier, données communiquées par Julien Flament<sup>674</sup>. Ils concordent parfaitement avec les données isotopiques de fragments de plomb retrouvés au Castel-Minier. L'hypothèse de la pollution semble ainsi pouvoir être confirmée.

Au-delà de l'intérêt intrinsèque au site du Castel-Minier de cette pollution par l'activité métallurgique des poteries domestiques (posant notamment la question de l'utilisation ou du recyclage de celles-ci dans le cadre artisanal), elle doit nous pousser à prendre des précautions quant à l'interprétation des résultats, en particulier quand il sera question de les comparer à ceux des corpus d'autres sites. La composition de certains éléments (l'antimoine Sb et l'étain Sn notamment) entre en effet en interférence avec celle du plomb.

#### \ Groupes élémentaires

Le principal objectif d'une analyse élémentaire de pâtes céramiques est donc à la fois de caractériser des pâtes céramiques et de distinguer au sein de celles-ci d'éventuels groupes de production différents. La distinction de ces groupes repose sur l'analyse statistique des données.

#### Analyse bivariée

L'analyse bivariée est une première manière simple de révéler d'éventuels liens de corrélation entre deux éléments. Cela peut également permettre de faire apparaître rapidement

	<b>Pb</b> ppm
<b>6.01</b>	1883
<b>6.02</b>	1806
<b>6.03</b>	855
<b>6.04</b>	469
<b>6.05</b>	536
<b>6.06</b>	3204
<b>6.07</b>	679
<b>6.08</b>	1019
<b>6.09</b>	2647
<b>6.10</b>	5108
<b>M01</b>	32
<b>M03</b>	33
<b>M05</b>	47

Tableau 3 : Teneurs en plomb des céramiques non-commingeaises de Castel-Minier et des Commingeaises de Mirabat

<sup>673</sup> We would like to thank him here for his help.

<sup>674</sup> Ces données proviennent du travail de thèse de Julien Flament (FLAMENT 2017). Nous souhaitons ici le remercier pour leur transmission et la discussion des résultats.

si différents groupes se distinguent par ces éléments. Pour ce faire, des graphiques à deux variables sous forme de nuage de points ont été créés pour chaque couple de variables possible. Une répartition aléatoire des points est synonyme d'une faible corrélation entre les deux variables (Figure 90), alors qu'une répartition linéaire témoigne d'une forte interdépendance entre elles (Figure 91).

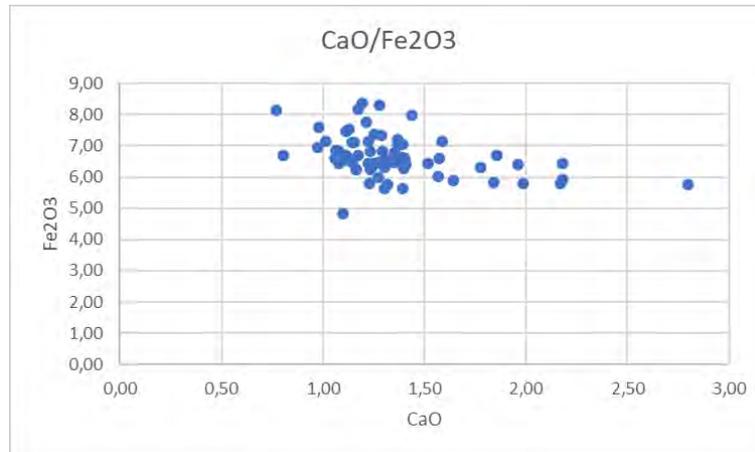


Figure 90 : Rapport entre calcium CaO et fer Fe2O3

Une des corrélations les plus importantes entre deux éléments est celle entre l'alumine et la silice (Figure 91). Ceci s'explique dans la mesure où ce sont les deux composants principaux d'une argile<sup>675</sup>.

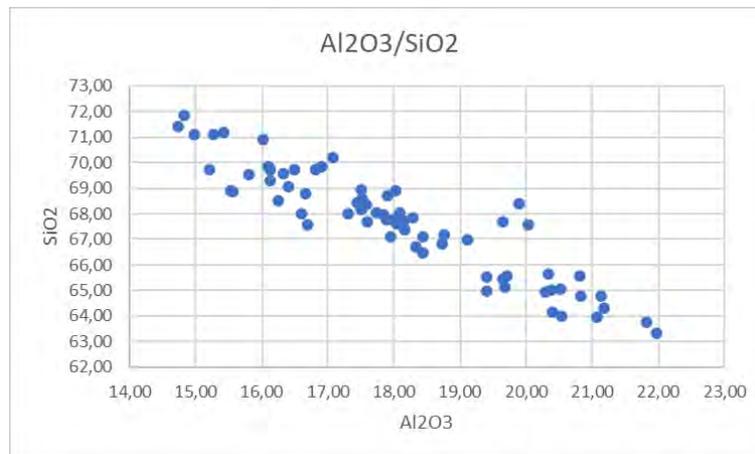


Figure 91 : Rapport entre alumine Al2O3 et silice SiO2

De même, si l'ensemble des points du graphique sont groupés dans un même espace (Figure 90), les éléments dont les concentrations sont représentées ne semblent pas pouvoir permettre de distinguer différents groupes de céramiques. Au contraire, si les points forment plusieurs nuages (Figure 91), les éléments considérés pourraient distinguer plusieurs groupes. Suite à la constitution de l'ensemble des graphiques à deux variables possibles, il a été établi

<sup>675</sup> Roux 2016, p. 44.

que seuls les éléments silice et alumine sont susceptibles de distinguer des pâtes relativement différentes (Figure 91). Les concentrations de 66 % et 70 % en silice semblent en effet pouvoir établir une limite entre deux groupes, tout comme les concentrations d'environ 17 %, voire de 19 % d'alumine. Les paliers ainsi définis sont toutefois très proches. Considérant que le corpus étudié (70 échantillons) est relativement faible et donc que sa représentativité est limitée, il est possible que cette distinction ne soit pas réelle.

Afin de tester cette conjecture, nous avons néanmoins ajouté un degré d'information supplémentaire aux graphiques à deux variables en identifiant chaque échantillon représenté par le groupe macroscopique auquel il avait été attribué. Ainsi, alors que ces groupes macroscopiques apparaissent indistinguables d'après les concentrations des autres éléments, telles celles en calcium et en fer (Figure 92), ils sont tout à fait dissemblables grâce à l'alumine et à la silice (Figure 93).

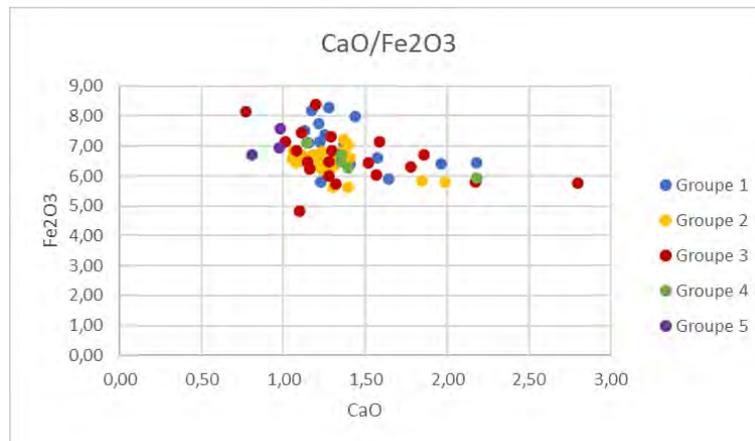


Figure 92 : Rapport entre calcium (CaO) et fer (Fe2O3) avec distinction des groupes macroscopiques

La part de ces deux éléments semble opérer une distinction nette entre trois groupes qui correspondent relativement bien avec les groupes macroscopiques 1, 2 et 3. A l'exception d'un échantillon, tous les individus du groupe macroscopique 1 présentent une concentration en alumine de moins de 17 % et une concentration en silice de plus de 67,5 %. La majeure partie de ceux du groupe 2 possède une concentration en alumine entre 17 % et 19 % et une concentration en silice entre 66 % et 69 %. Les individus du groupe 3 ont pour la plupart un taux d'alumine au-dessus de 19 % et un taux de silice de moins de 66 %. A chaque fois, seuls quelques échantillons sortent du lot, ce qui peut être dû à une mauvaise attribution macroscopique. En ce qui concerne le groupe 4, il n'est pas chimiquement individualisé. Parmi ses cinq individus qui ont été analysés, quatre ont une même composition que les individus du groupe 2, le cinquième s'intégrant plutôt au groupe 1. Les trois échantillons dits du « groupe 5 » (qui n'est pas le groupe 5 identifié à la Tour de Savoie d'Aurignac) sur les graphiques n'appartiennent pas un réel groupe technique, il s'agit de pâtes isolées qui, anecdotiques, n'avaient pu être macroscopiquement associées à l'un des quatre premiers identifiés au Castel-

Minier. Ils se répartissent finalement au sein des groupes 1 et 2. Nous notons également que trois individus du groupe 3 se placent en dehors des trois nuages de points.

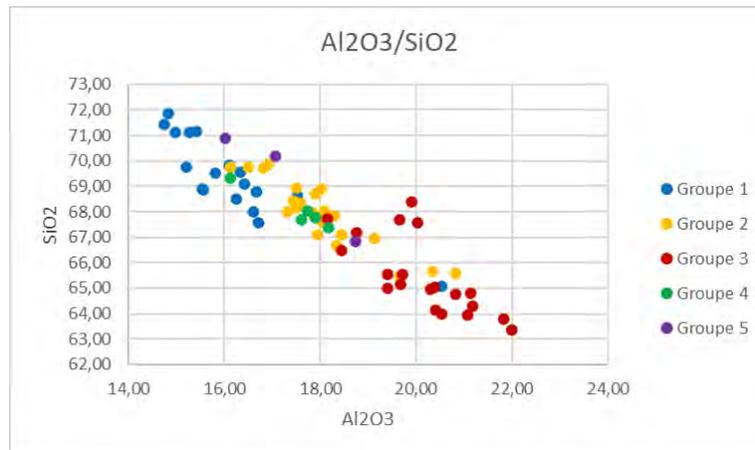


Figure 93 : Rapport entre alumine  $Al_2O_3$  et silice  $SiO_2$  avec distinction des groupes macroscopiques

Un simple graphique à deux variables nous permet finalement de confirmer en partie la distinction macroscopique que nous avons observée. En considérant les données élémentaires seules, nous pourrions ainsi estimer que les trois premiers groupes techniques définis sont bien réels, que le quatrième regroupe les mêmes pâtes que le groupe 2, mais cuites en atmosphère oxydante plutôt que réductrice (le groupe 4 présentait en effet des caractéristiques relativement similaires à celles du groupe 2 à l'exception de la couleur de sa matrice argileuse) et enfin que les pâtes isolées doivent finalement être attribuées à un des quatre premiers groupes.

Leur distinction semble ne reposer que sur les concentrations en silice et alumine, les composants principaux de l'argile. La silice est, par ailleurs, un élément qui se trouve dans de nombreux minéraux et notamment le quartz. Il peut ainsi être difficile d'estimer qui de la matrice argileuse ou du dégraissant influence le plus sa concentration. Nous avons observé macroscopiquement que les groupes 1, 2 et 4 possédaient un ratio f/c de 70/30 et le groupe 3 de 60/40 à 50/50. Le groupe 3 est donc celui qui possède le plus de dégraissant, mais les concentrations en silice les moins importantes. A l'opposé, les groupes 1, 2 et 4 présentent un dégraissant moins abondant, mais une proportion en silice plus importante. Le taux de silice augmente donc avec la part de matrice argileuse et il diminue lorsque la quantité d'inclusions augmente.

D'un point de vue pétrographique, le groupe 3 est celui qui comprend effectivement le moins de quartz et légèrement plus de fragments de roches. Macroscopiquement, il est celui qui présente le plus d'inclusions sombres. Si celles de couleur blanche peuvent être associées aux grains de quartz, les sombres correspondent ainsi sûrement aux éléments de roches identifiés en pétrographie, notamment des micas. Le quartz étant composé de silice quasi pure, il est ainsi cohérent que sa diminution en proportion face à des minéraux moins riches en silice entraîne la baisse du taux de cet élément Si.

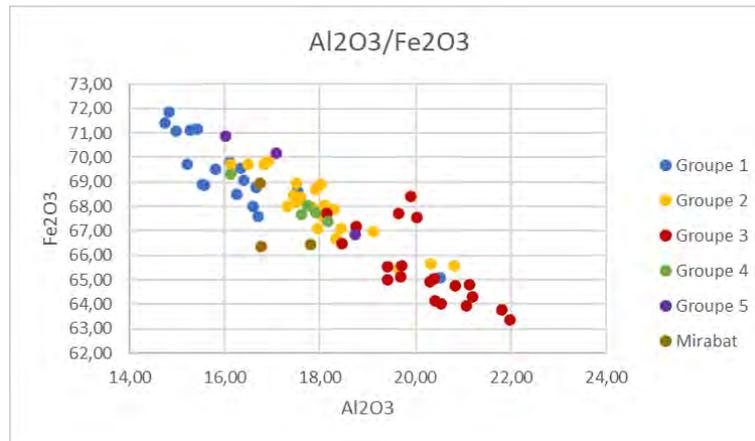


Figure 94 : Rapport entre alumine  $Al_2O_3$  et silice  $SiO_2$  avec distinction des groupes macroscopiques et des échantillons de Mirabat

Nous venons de voir que l'homogénéité de la Commingeoise au Castel-Minier n'est pas aussi forte que nous pouvions à l'origine le penser. L'analyse élémentaire menée sur des céramiques du château de Mirabat en vue d'expliquer les concentrations en plomb de nos propres échantillons était également l'occasion de vérifier l'homogénéité intersite de la Commingeoise. Nous avons donc intégré les données des trois échantillons qui avaient été testés (Figure 94). Il est difficile de faire des interprétations fiables sur une base de trois échantillons. Cependant, ces individus pourraient indiquer qu'une partie de la Commingeoise de Mirabat serait similaire à celle du Castel-Minier, les échantillons M01 et M03 sont en effet respectivement soit très proche de notre groupe 2, soit inclus dans le groupe 1. Le troisième échantillon M05 s'éloigne un peu plus de nos données, sa composition en silice et alumine semble ainsi légèrement différente et pourrait éventuellement révéler l'existence d'un autre groupe. Ces éléments ne sont toutefois statistiquement pas assez fiables pour que nous puissions en conclure de réelles hypothèses.

#### Analyse en composante principale<sup>676</sup>

L'existence de groupes différents au sein d'un corpus donné peut également être conjecturée grâce à l'application de méthodes de traitement de données multivariées. Les variables au sein de notre jeu de données archéologiques sont les concentrations élémentaires. Elles sont généralement corrélées et nombreuses, ce qui complique leur interprétation. Il peut ainsi être utile de transformer ces variables en un nouvel ensemble de variables non corrélées et en nombre plus restreint. Parmi les méthodes de traitement de données multivariées, l'analyse en composantes principales (ACP) transforme justement rapidement un large nombre de

<sup>676</sup> La description de la méthode qui suit se base notamment sur un texte standard développé par Hector Neff au sein du laboratoire d'archéométrie de l'Université du Missouri (Columbia MO, Etats-Unis) dans les années 1980-1990. Il a depuis été révisé et développé notamment par Hector Neff, Micheal Glascock et Robert J. Speakman et publié sous diverses formes dans plus de 300 mémoires, thèses et publications évaluées par des pairs. Il est utilisé ici avec la permission de Robert J. Speakman.

données en un nouveau jeu moins important de données non corrélées. Les résultats peuvent en outre être synthétisés dans l'espace réduit d'un plan. Cette méthode permet à la fois de distinguer des groupes différents d'individus au sein d'un jeu de données indifférenciées et de déterminer les liens entre variables (corrélation des éléments)<sup>677</sup>.

Sur une représentation graphique de données élémentaires, un groupe d'échantillons qui se distingue par sa composition peut être vu comme un nuage de point. Il se caractérise par le centre de ce nuage et par la corrélation entre les variables. Néanmoins, un jeu de données à variables multiples se représente graphiquement dans un repère qui comprend autant d'axes que de variables et est donc difficile à interpréter. L'ACP crée un nouveau repère bidimensionnel (les nouvelles variables sont appelées composantes principales) qui rend compte de la variation initiale du jeu de données<sup>678</sup>. Les composantes principales individuelles sont des combinaisons linéaires des variables d'origine. Les données peuvent être représentées sur un repère dont les axes sont les composantes principales, comme elles peuvent l'être sur les axes originaux de concentrations élémentaires. De façon générale, les différences de composition entre individus sont susceptibles d'être plus grandes entre des individus de groupes différents qu'entre individus du même groupe. Ainsi, différents groupes sont identifiables par des nuages de points distincts sur les repères formés par les composantes principales.

Les ACP de données élémentaires ont tendance à être dominées par les éléments dont les concentrations sont relativement importantes<sup>679</sup>. Une des méthodes de standardisation les plus communes est la transformation logarithmique de base 10. Cette transformation compense en effet les différences de grandeur entre les éléments majeurs (exprimés en %) et les éléments traces (exprimés en ppm) et crée une distribution plus normale pour certains des éléments traces.

Une des forces de l'ACP<sup>680</sup> est qu'il est possible de représenter à la fois les individus (échantillons analysés) et les variables (concentrations élémentaires) sur le même repère. Les variables sont représentées sous forme de points, les vecteurs que ces points forment à partir du centre du nuage de points sont appelés loadings<sup>681</sup><sup>682</sup>. Un angle entre deux vecteurs indique la corrélation entre les deux éléments qu'ils représentent. Un angle très aigu signifie que la corrélation est positive (une concentration augmente lorsque l'autre augmente) et forte ; un angle à 90° traduit l'absence de corrélation ; un angle proche de 180° indique une forte corrélation négative.

Représenter les individus et les variables sur le même graphique permet d'observer la contribution de chaque élément à la séparation et aux formes distinctes des différents groupes

---

<sup>677</sup> PREYS 2016, p. 4

<sup>678</sup> *Ibid.*, p. 7

<sup>679</sup> Mardia, Kent et Bibby 1979

<sup>680</sup> Discutée dans : BAXTER 1992 ; NEFF 1994 ; BAXTER ET BUCK 2000 ; NEFF 2002.

<sup>681</sup> PREYS 2016, p. 10

<sup>682</sup> Preys 2016a, p. 10.

repérés. Un tel graphique est appelé « biplot » en référence à cette représentation simultanée des individus et des variables d'un jeu de données. Les relations entre variables déduites d'un biplot peuvent être vérifiées à l'aide de graphiques à deux variables.

Nos analyses par XRF ont porté sur 19 éléments (MgO, Al<sub>2</sub>O<sub>3</sub>, SiO<sub>2</sub>, SO<sub>2</sub>, K<sub>2</sub>O, CaO, TiO<sub>2</sub>, MnO, Fe<sub>2</sub>O<sub>3</sub>, Ba, Cr, Cu, Ni, Pb, Rb, Sr, Y, Zn, and Zr). En raison de leur faible concentration, les éléments chrome Cr, cuivre Cu, nickel Ni et yttrium Y n'ont pas pu être détectés dans l'ensemble des échantillons. Plus de 5% des valeurs étant manquantes, leurs données n'ont pas été utilisées pour l'ACP. En raison de l'importance de la pollution en plomb observée dans nos céramiques, cet élément n'a pas non plus été considéré. En outre, il existe une interférence entre les concentrations en soufre S et celles en plomb. L'élément S n'est donc pas pris en compte. L'analyse des données a ainsi porté sur 13 éléments aux concentrations desquelles nous avons appliqué une transformation logarithmique de base 10 (Annexe 9e : Tableau 7). L'analyse en composantes principales de nos données a été réalisée avec l'aide de Robert J. Speakman lors de notre stage au CAIS. Nos connaissances en matière de statistiques et de traitement de données multivariées sont en effet encore très limitées. L'étude que nous présentons ici est une première approche qu'il nous faudra largement développer.

En plus de nos données sur les Commingeaises, nous avons intégré à notre ACP les données de l'analyse par XRF de céramiques ramassées lors de prospections autour de Giroussens<sup>683</sup> (Annexe 9d : Tableau 8). En effet, leur ajout donne une autre dimension à la dispersion de nos propres données et peut aider à visualiser leur variabilité.

Sur les repères créés à l'aide des composantes principales 1 et 2, puis 1 et 4 (Annexe 9e : Figure 1 et 3), nous pouvons observer que notre jeu de données qui concerne 70 individus présente une dispersion à peine plus importante que celle des 17 individus de Giroussens. La variation chimique des échantillons de Commingeoise analysés semble ainsi limitée. Le nuage de points qui constitue les données des Commingeaises ne permet *a priori* pas de distinguer des groupes différents.

Les biplots (Annexe 9e : Figure 2 et 4), outre le fait qu'ils révèlent que les céramiques de Giroussens sont nettement plus enrichies en zirconium, alors que les Commingeaises comprennent une part plus importante en calcium et en strontium, nous indique les corrélations entre les différents éléments. C'est notamment visible à l'aide des composantes principales 1 et 4, les éléments métalliques titane, nickel et fer évoluent de la même façon, tout comme le potassium, le magnésium et le rubidium. Ces données ne nous permettent néanmoins toujours pas de distinguer des groupes différents au sein de la Commingeoise.

Un retour au graphique bivarié semble néanmoins pouvoir révéler une certaine distinction. Quatre échantillons semblent en effet se détacher par leur concentration en

---

<sup>683</sup> Celles-ci nous ont été fournies et leur utilisation permise par Ted Gragson, que nous remercions ici.

strontium (Annexe 9e : Figure 5 et 6). Trois appartiennent au groupe macroscopique 1 (1.01, 1.03 et 1.29) et le quatrième (2.02) au groupe 2, mais celui-ci se rapprochait des individus du groupe 1 lors de notre étude du rapport  $Al_2O_3/SiO_2$ . L'effectif de ce groupe est extrêmement faible, mais c'est une piste qu'il nous faudra suivre et approfondir, d'une part par la multiplication des échantillons analysés afin de vérifier l'importance de ce groupe, d'autre part par l'étude pétrographique de ces quatre échantillons. Celle-ci pourrait éventuellement révéler une particularité minéralogique qui pourrait expliquer une concentration plus importante en strontium.

Ces résultats ont ensuite été rapidement testés par la réalisation d'une ACP limitée aux seuls échantillons de Commingeaise, ceux de Mirabat inclus (Annexe 9e : Tableaux 4 à 6 et Figures 7 à 16). Cependant, les graphiques bivariés Sr/Fe et Sr/Zr (Annexe 9e : Figure 13 et 14) n'indiquent pas de distinction réelle entre différents groupes comme les quatre échantillons isolés précédemment auraient pu nous indiquer. En revanche, les différents biplots, qu'il sera nécessaire d'agrémenter avec des données provenant d'autres sites, semblent confirmer la distinction entre les trois groupes macroscopiques identifiés. Pour tester la possibilité que celle-ci ne soit pas uniquement liée à la proportion de silice et alumine, la même analyse ACP a été réalisée sans ces éléments (Annexe 9e : Figure 15 et 16). Les groupes macroscopiques ne sont plus aussi distinguables, mais d'autres apparaissent en lien avec les concentrations de zirconium notamment, ou encore de potassium et rubidium.

L'analyse reste, à ce stade, trop succincte pour en tirer de réelles conclusions et devra être poursuivie. La comparaison avec les résultats de l'ACP menée à la fois sur la Commingeaise du Castel-Minier et sur les céramiques de Giroussens (qui distingue clairement les deux groupes) démontre une certaine homogénéité de la Commingeaise, mais des sous-groupes semblent tout de même apparaître.

L'ACP ne semble finalement pas nous fournir d'informations supplémentaires à celles que pourrions extraire des graphiques bivariés. Néanmoins, nous n'avons à ce jour pas exploité tout le potentiel d'une telle méthode. La représentativité statistique de nos échantillons est tout d'abord limitée. La prise en compte d'un corpus plus important permettra de confirmer nos premières observations. En outre, une étude de provenance suppose la comparaison de nos données avec des échantillons de matières premières, la composition d'un tel référentiel est ainsi une des prochaines étapes de ce travail.

### *c. Bilan et perspectives*

Finalement, les résultats obtenus en fonction des différentes méthodes mises en place sont assez cohérents. A l'exception de quelques échantillons possiblement mal répartis au moment de l'étude macroscopique, les principales distinctions entre groupes macroscopiques,

péetrographiques et élémentaires sont récurrentes. Néanmoins, la mauvaise répartition mentionnée révèle la difficulté à choisir des critères de distinction évidents. Le tri reste encore difficile en raison d'une homogénéité globale de la Commingeaise. Nous gardons en considération notre manque d'expertise en archéométrie comme potentielle source d'erreur. Cependant, il est permis de se poser la question du réalisme de nos sous-groupes techniques : n'est-ce pas une surinterprétation que de vouloir en distinguer à tout prix au sein de la Commingeaise ? L'apparente homogénéité de celle-ci pourrait en effet aller dans le sens d'une unicité du lieu de production, hypothèse que nous suggérons dans ce travail<sup>684</sup>. Quoiqu'il en soit, les différentes approches des pâtes commingeaises ont vocation à être approfondies afin de tester similarités et différences potentielles à l'échelle de l'aire de diffusion.

## B. La Commingeaise sous toutes ses formes

« Une typologie n'est [...] ni unique ni universelle ; elle est le résultat d'un choix de l'archéologue qui l'a conçue et imposé à la communauté scientifique. Il est fréquent de rencontrer en archéologie des typologies différentes du même corpus et en compétition scientifique. »<sup>685</sup> Celle des formes de la Commingeaise est un de ses critères de caractérisation les plus anciens qui, régulièrement actualisé, fait néanmoins l'objet d'un consensus. Nous apportons ici le bilan de l'étude des quatre sites de notre corpus, afin de tenter de préciser cette typologie pour la période du XIV<sup>e</sup> siècle au XVII<sup>e</sup> siècle.

### a. La question des bords

Face à la fragmentation des corpus de mobilier auxquels il a affaire, le céramologue identifie régulièrement les pots par leur simple bord. Néanmoins, cet élément de forme au sein des lots de Commingeaise que nous avons étudiés n'est pas toujours univoque. Nous aurons ainsi ici d'abord une réflexion sur cette seule partie des pots.

La typologie des bords constituée se base sur des critères de taille et d'orientation afin de distinguer six types différents (Pl. 7). Le premier (bord long éversé) est reconnaissable par l'angle à 90° qu'il forme avec la panse. Très éversé, il est aussi plutôt long (au moins 2 cm) et présente un méplat interne, mais divers profils, plus ou moins droits, plus ou moins fins. Le bord 2 (mi-long éversé) est de forme, d'orientation et de variations similaires au premier, mais il s'avère plus court (entre 1,5 et 2 cm). De même, le troisième (court éversé) est lui aussi éversé avec méplat interne selon un angle très marqué avec la panse. Il est cependant encore plus court (1 cm environ) et distinct, deux versions, une arrondie et une affinée. Le bord 4 est dit « en

---

<sup>684</sup> Voir les parties II.1.A – *Diffusion et répartition régionale de la Commingeaise*, ci-dessus, et IV.4 – *Ateliers et artisans : l'origine de la Commingeaise*, ci-dessous.

<sup>685</sup> DJINDJIAN 2011, p. 225

bourrelet », car, généralement vertical ou légèrement orienté vers l'extérieur, il forme une protubérance circulaire lorsque le diamètre des pots est conservé. Le cinquième bord, plus rare, est lui aussi vertical, mais sa lèvre est aplatie et un peu plus longue parfois. Enfin, le bord 6 est orienté vers l'extérieur avec une simple lèvre arrondie ou bien aplatie. Au sein de chaque type de bord, une certaine variété est ainsi visible.

En termes de répartition (Annexe 6m : A et B), le bord 1 est nettement majoritaire (environ 70 %), suivi de loin par les bords 3 et 4 (environ 11 %), puis les bords de type 2 (5 %) et 6 (2,7 %). La prise en compte des diamètres associés à chacun révèle par ailleurs l'existence de deux classes de taille principales, voire trois. La première, composée essentiellement des multiples bords 1 et des moins courants bords 6, mais également de certains bords 2, comprend de grands diamètres oscillant majoritairement entre 16 et 20, voire 22 cm. Les petits diamètres de la seconde classe sont groupés entre 9 et 12, voire 13 cm, et sont représentés par tous les bords 5, presque tous les bords 4, mais aussi de nombreux bords 3. Une classe intermédiaire semble en outre dessiner, entre 13 et 16 cm, qui comprend majoritairement les types de bords 2 et une partie de ceux de types 3, comme quelques bords 1 et 6.

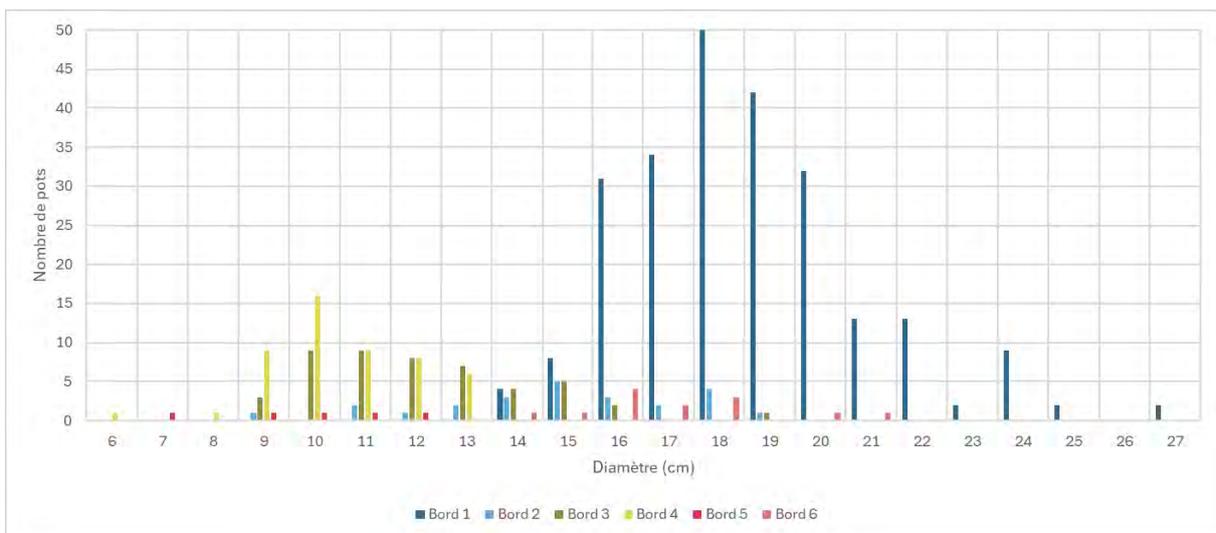


Figure 95 : Répartition générale des types de bords en fonction de leur diamètre

Du fait de cette répartition différentielle des diamètres, la distinction des bords que nous avons opérée semble réaliste. Nous allons voir, cependant, que si certains d'entre eux peuvent sans peu de doute être associés à une forme typique (bords 1, 4, 5 et 6), d'autres sont plus équivoques (bords 2 et 3).

### b. Formes

Après comparaison des quatre corpus étudiés, nous pouvons établir une typologie comprenant trois principales catégories de pots : les grands pots de cuisson, les petits pots de

cuisson et les pots à liquide. Associés à une fonction, ils n'en sont pas moins reconnaissables par leur morphologie.

### i. Grands pots de cuisson

Les grands pots de cuisson constituent une catégorie de formes typique de la Commingeaise. Ils regroupent en effet des oules et des marmites à bord généralement long éversé. Ce qui caractérise ces pots sont, d'une part, ce type 1 de bord qui est systématiquement associé à cette catégorie (Annexe 7a) et, d'autre part, leur diamètre appartenant à la première classe mentionnée plus haut : celle des grands diamètres. Ceux-ci sont en grande majorité compris entre 16 et 22 cm, mais ils peuvent descendre jusqu'à 14 cm, voire atteindre de très grands diamètres entre 24 et 27 cm (Figure 96). Le bord 1, typique de la Commingeaise, a longtemps été systématiquement associé à la seule forme de l'oule. Cependant, plusieurs exemples issus des études ci-dessus (Pl. 11, 12, 13.5, 16.12, 35, 54 : F6-sup-2 et 78) ou encore d'autres sites (Château de Salies-du-Salat<sup>686</sup>) démontrent que des anses rubanées ont pu être ajoutées sur la panse pour en faire une marmite (un exemple de la Tour de Savoie témoigne de la possibilité qu'elles viennent également s'accrocher au bord, Pl. 78). Ainsi, l'état de conservation ne permet pas toujours de distinguer uneoule d'une marmite, d'où la création de la catégorie « grands pots de cuisson ». Nous pouvons éventuellement rapprocher cet acte de déposer des anses sur un pot à une volonté d'imiter d'autres productions céramiques, les marmites constituant des pots qui se diffusent de plus en plus massivement durant le bas Moyen Âge, comme en témoigne le corpus issu du Muséum de Toulouse.

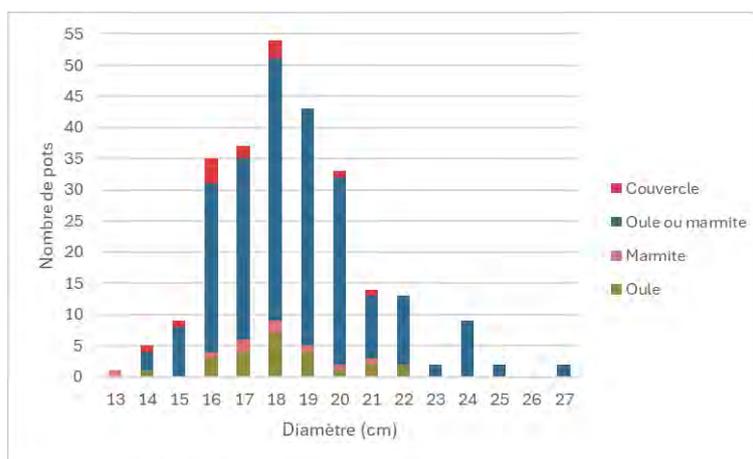


Figure 96 : Répartition générale des diamètres des grands pots de cuisson

Si les bords longs éversés sont typiques des grands pots de cuisson, les diamètres d'individus à bords différents semblent indiquer une même fonction, dans la mesure où aucune

<sup>686</sup> Archéologie et vie quotidienne aux XIIIe et XIVe siècles en Midi-Pyrénées 1990, p. 164

des autres formes de la typologie ne présente d'aussi grands diamètres. On observe ainsi quelques individus à bord 2 (Pl. 54 : F6-4) ou plus rarement à bord 3 (Pl. 22.7). Quoiqu'il en soit, ces grands pots présentent une même morphologie générale à panse globulaire et fond lenticulaire (« apte à diffuser la chaleur »<sup>687</sup>), et bord à méplat interne pouvant accueillir les couvercles dont les diamètres sont similaires (Figure 96). Ils sont découverts quasi systématiquement au sein des corpus de Commingeaise<sup>688</sup>.

## ii. Petits pots de cuisson

La deuxième catégorie de pots pourrait également s'appeler pots à anse(s). En effet, elle comprend *a priori* trois types de formes constituées d'au moins une anse : le pégau, la marmite et le pot à une anse, qui tous présentent une panse globulaire et un fond lenticulaire. Le pégau, forme typique de la région, possède une anse latérale rattachée à son bord et se distingue par son bec ponté, parfois très resserré (Pl. 21)<sup>689</sup>. La petite marmite possède deux anses latérales opposées et positionnées sur son bord (Pl. 25). Le pot à une anse (Figure 68) n'a pas été à proprement parlé identifié dans les collections étudiées, mais, en cas de fragmentation importante, il est susceptible d'être confondu avec l'une ou l'autre des précédentes formes en raison de son unique élément ajouté : une anse latérale rattachée à son bord. Nous notons que les trois formes sont munies d'anses *a priori* rubanées, seule la petite marmite peut en avoir des rondes (Pl. 77).

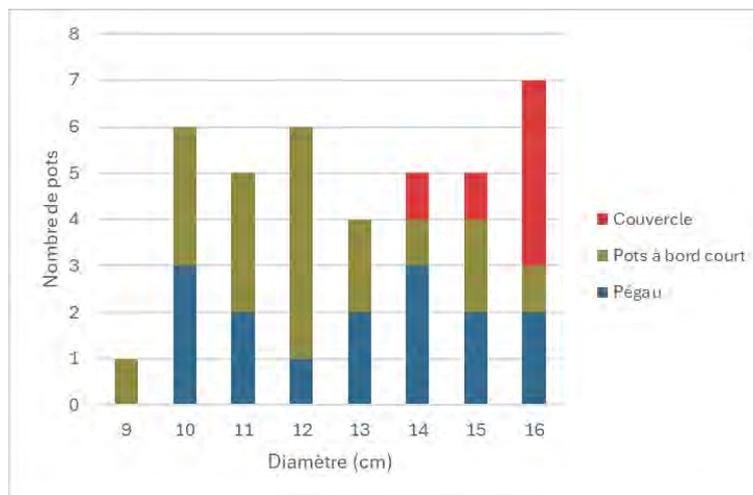


Figure 97 : Répartition générale des diamètres des petits pots de cuisson

<sup>687</sup> LASSURE ET VILLEVAL 1990, p. 171, n°199

<sup>688</sup> Par exemple, et pour ne citer qu'eux, Salies-du-Salat, Alan, Saint-Ferréol-de-Comminges ou encore Saint-Blancard (VILLEVAL 1983 ; LASSURE 1987 ; COSTES 1999 ; JOLIBERT 2006).

<sup>689</sup> Le bec ponté de ce pégau (ainsi que de celui du château d'Aurignac, Figure 66) est en effet un peu inédit : ses deux côtés sont resserrés sur leur partie supérieure et entrent en contact au niveau du bord, alors qu'habituellement les deux côtés d'un bec ponté sont complètement séparés et plus évasés. Cette particularité forme comme un stade intermédiaire entre le bec ponté et le bec tubulaire.

Ces trois types de pots sont caractérisés par des bords éversés plus courts que la catégorie précédente (bords mi-longs éversés et bords courts éversés) et par leur appartenance à la classe de petits ou moyens diamètres de 10 à 16 cm (Figure 97). Aucun des bords 2 et 3 ne semble, cependant, parfaitement univoque (Annexe 7a). Le bord 2 est en effet plutôt associé au pégau au Castel-Minier (Pl. 21), alors qu'il est observé sur au moins une marmite à Aurignac (Pl. 63). De même, les bords de type 3 peuvent être identifiés à des marmites au Castel-Minier (Pl. 25) ou à des pégaus au Castel-Minier et à Endoufielle (Pl. 23.6 et 55), à l'un ou l'autre à Aurignac. Le seul moyen de distinguer ces deux formes est ainsi d'identifier leurs caractéristiques individuelles : le bec ponté pour le pégau<sup>690</sup>, les deux anses pour la marmite. Une bonne conservation est cependant nécessaire pour cela, encore plus pour le pot à une anse dont la seule caractéristique individuelle est l'absence d'éléments ajoutés autres que son moyen de préhension. Cette difficulté de discrimination<sup>691</sup> nous pousse ainsi à créer cette catégorie générale de petits pots de cuisson.

### iii. Pots à liquide

La dernière catégorie morphologique identifiée pour la Commingeaise est celle des pots à liquide, parmi lesquels on retrouve deux formes bien distinctes par leur gabarit.

La première est la dourne. Celle-ci se caractérise par sa grande taille dépassant les 25 cm en hauteur et en largeur, son bec tubulaire opposé à une anse latérale large (au moins 4 cm) rattachée à la panse (Pl. 45)<sup>692</sup>. La seconde forme à liquide est la cruche (Pl. 27)<sup>693</sup>, elle aussi munie d'une panse globulaire et d'un fond lenticulaire, mais d'un gabarit bien plus petit, à l'image de ceux des petits pots de cuisson. Ses attributs individuels sont une anse supérieure, dite « en panier », de section ronde ou ovale et placée dans l'axe d'un bec tubulaire. Si elles se distinguent par leurs anses et leurs tailles, les deux formes à liquide partagent néanmoins leur type de bec (bien que ceux des dournes puissent être plus imposants parfois, Pl. 87), leur classe de diamètres et presque tous leurs types de bord. En effet, dournes et cruches possèdent de petites ouvertures de 8 à 13 cm au maximum, les diamètres de 9 à 12 cm étant les plus courants (Figure 98).

---

<sup>690</sup> Des pégaux ont notamment été découverts à Salies-du-Salat, Saint-Ferréol-de-Comminges et Saint-Blancard (LASSURE 1987 ; COSTES 1999 ; JOLIBERT 2006)

<sup>691</sup> Arnaud Coiffé a déjà mentionné cette distinction délicate entre plusieurs formes pour les bords courts éversés (COIFFE 2014, fig. 150, n°6-8 et 14-15).

<sup>692</sup> Cette forme peut dans la région être munie de plusieurs anses : soit deux opposées sur un axe perpendiculaire à celui du bec, soit trois disposées sur le même axe que le bec pour l'une et sur celui qui lui est perpendiculaire pour les deux autres (COSTES 1992).

<sup>693</sup> Un exemplaire particulièrement bien conservé a notamment été découvert au sein du Palais épiscopal d'Alan (VILLEVAL 1983), ou encore au château d'Aurignac (Figure 73).

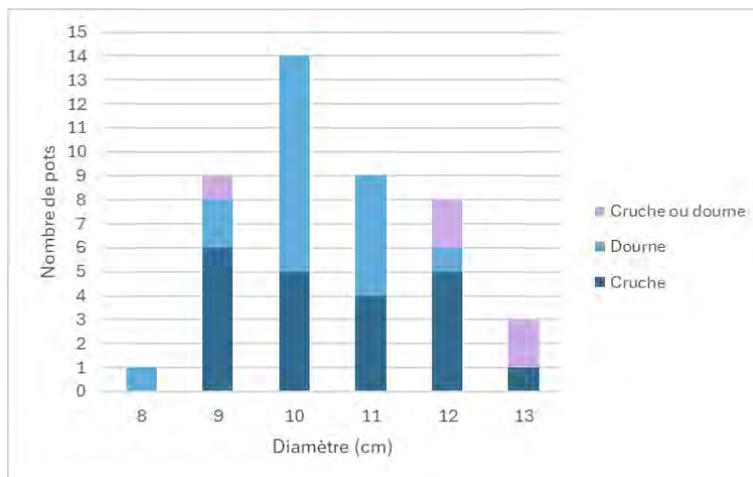


Figure 98 : Répartition générale des diamètres des pots à liquide

Concernant les bords associés à ces formes, il s'agit principalement du type 4. Ces bords en bourrelet sont de façon indifférenciée trouvés sur l'une et l'autre des formes, bien que certains sous-types soient plus caractéristiques : le bord 4b appartient le plus souvent à des cruches et le bord 4a à des dournes. De même, quelques bords sont légèrement plus éversés et sont plutôt identifiés comme courts éversés (bord 3), à l'image de certains petits pots de cuisson. Ainsi, identifier chaque pot à une forme connue de la Commingeaise doit passer par l'analyse de l'association entre le bord, le diamètre et les attributs individuels de chaque pot (Annexe 7b). En l'absence des derniers et présence de diamètres ou bords équivoques, un critère supplémentaire peut permettre l'identification d'une dourne : l'orientation de son haut de panse. En effet, son envergure associée à son petit diamètre nécessite un départ de panse subhorizontal, à l'inverse de la panse plus verticalisée des cruches ou des petits pots de cuisson.

A l'image des grands pots de cuisson Commingeois, les pots de liquides sont assez systématiquement retrouvés dans les lots de Commingeaise de la région, ils constituent une forme de triade Commingeaise.

#### iv. Autres

##### \ Couvercle

Malgré cette typologie relativement restreinte, d'autres formes sont également à mentionner, dont la première est le couvercle. Dans les corpus étudiés, celui-ci présente systématiquement la même morphologie. Il s'agit de couvercle plat à rebord plus ou moins vertical, lèvre arrondie ou plate (bord 6) et petite anse supérieure, dont des individus mieux conservés ont pu être découverts sur d'autres sites<sup>694</sup>. Les diamètres mesurés tombent dans les

<sup>694</sup> C'est le cas à Salies-du-Salat, Landorthe, Saint-Ferréol-de-Comminges ou encore Alan (*Ibid.* ; JOLIBERT 1995a ; COSTES 1999 ; JOLIBERT 2006).

mêmes classes que ceux des grands pots de cuisson et d'une partie des petits pots de cuisson (Figure 96Figure 97), indiquant nettement une utilisation concomitante. Le décalage entre les diamètres des couvercles et ceux des petits pots de cuisson (le diamètre des couvercles ne descendant pas au-dessous de 14 cm) pourrait être l'indication que les plus petits gabarits de petits pots de cuisson (probablement des pégaus et pots à une anse) ne seraient en réalité pas dévolus à une fonction culinaire, à moins que des couvercles plus petits aient existé dans d'autres matières.

#### \ Petit pot

Enfin, la dernière forme, relativement rare, à mentionner est de taille *a priori* très réduite (Pl. 29.7-8), que l'on pourrait éventuellement rattacher à un individu découvert dans l'abri Sous-les-Rideaux de Lespugue<sup>695</sup>. Le diamètre mesuré de ces deux petits pots est en effet d'à peine 6 ou 7 cm. Un troisième individu, non figuré, présente même une ouverture estimée à 5 cm. Les deux premiers ont été retrouvés au Castel-Minier. Connaissant la nature de l'occupation de ce site, il est possible d'envisager une fonction dévolue à la métallurgie (creuset ?), ce qui serait cohérent avec la faible quantité de céramiques métallurgiques spécialisées découvertes au Castel-Minier. Est-il possible que les artisans y aient utilisé des céramiques « domestiques » pour leur activité ? Les scories observées sur certains pots pourraient aller dans ce sens (Pl. 11).

#### *c. Autres caractéristiques de la Commingeaise : décors et marques*

La typologie Commingeaise doit être complétée par la description de ses décors. Ils sont récurrents sur l'ensemble des quatre sites et se répartissent au sein de plusieurs catégories : les impressions, les décors rapportés et les incisions. Dans la première, nous retrouvons à la fois les impressions digitées alignées horizontalement sur toute la circonférence des hauts de panse et les cordons verticaux repoussés depuis l'intérieur souvent placés aux quatre points cardinaux des pots de cuisson (Pl. 86 et 36). Dans la deuxième, des cordons verticaux existent également (Pl. 40), apposés dans les mêmes positions que les repoussés. Sur certaines dournes, ils peuvent être très allongés et se placer sous leur bec (Pl. 45), alors qu'au contraire de plus petits cordons sont observés sur d'autres formes telles que le pégau (Figure 66) ou la grande marmite (Pl. 12). Des boutons rapportés sont parfois également présents alignés sur les hauts de panse à l'image des impressions. Dans la catégorie des décors incisés, la ligne ondulée n'est retrouvée qu'au Castel-Minier (Pl. 19.4-6) et en Endoufielle, alors que des pots de toute origine présentent des incisions ponctuelles ou onglées sur leur méplat (Pl. 43).

Tous les stigmates incisés découverts sur la Commingeaise ne peuvent cependant être considérés comme des éléments de décor. En effet, une des caractéristiques esthétiques de la

---

<sup>695</sup> FOUCHER 2000, fig. 17

Commingeaise est la présence quasi systématique de trous incisés sur les anses. Ils semblent généralement avoir été réalisés à l'aide d'outils ronds et incisifs plus ou moins fins (branchette, pointe, etc.). Cette particularité (observée autant sur les grandes anses latérales de dournes que sur celles rondes ou en haricot des cruches, voire parfois sur de plus petites anses rubanées) devait avoir un rôle technique à l'origine. En effet, ces anses constituent souvent la partie la plus épaisse des pots et les percer permet un séchage et une cuisson plus homogène en prévenant l'apparition de fissures. Lorsque les trous sont de très faible profondeur, il est néanmoins possible de s'interroger sur l'efficacité d'un tel rôle et d'envisager également ces incisions comme un élément de décor, peut-être dérivé d'une contrainte à l'origine technique.

Si les incisions des parties épaisses de pots sont retrouvées sur d'autres productions céramiques que la Commingeaise, il est plus rare d'identifier des signes complexes incisés tels que ceux décrits dans le chapitre précédent. Cette particularité fait ainsi l'objet d'une sous-partie qui lui est propre, ci-dessous<sup>696</sup>.

#### *d. Bilan*

##### *i. Une typologie classique...*

Finalement, la typologie morphologique de la Commingeaise s'avère classique dans le classement des formes découvertes. Oule, dourne, pégau sont autant de pots régionaux dont la morphologie générale est partagée par des multiples productions tout au long du Moyen Âge.

La panse globulaire et le fond bombé des pots de cuisson permettent d'assurer une cuisson lente révélant toutes les saveurs d'un plat<sup>697</sup>. Leur bord à méplat pouvant accueillir un couvercle, ils peuvent également être utilisés pour des cuissons bouillies, notamment de potages, et servir à réchauffer des liquides. La pâte commingeaise non glaçurée et bien dégraissée semble pouvoir répondre à la définition « de grosse terre » épaisse et sans glaçure qui était employée, d'après Danièle Alexandre-Bidon, à la fois pour imprégner les aliments d'un goût de terre apprécié et imbiber les pots de graisses pour donner leur saveur aux prochains mets préparés. Nos identifications des pots à bords 1, 2 ou encore 3 à cette fonction culinaire sont par ailleurs confirmées par l'observation régulière de traces de passages au feu sur leur panse ou fond. En effet, à l'exception d'une potentielle cruche de la maison de la Tour de Savoie (Pl. 82), tous les pots présentant de la suie sont des individus attribués aux grands pots de cuisson, aux pégaus ou aux petits pots de cuisson.

La seconde catégorie fonctionnelle est celle du service, de la consommation, du transport et du stockage des liquides, représentée par deux formes : la cruche et la dourne. La cruche par son gabarit est à rapprocher du service des liquides et notamment de l'eau. Néanmoins, si une

---

<sup>696</sup> Voir la sous-partie IV.4.D – Des « marques de potiers-marchands » ?, ci-dessous.

<sup>697</sup> Alexandre-Bidon 2005

anse latérale facilite le service, une anse en panier permet aussi un transport plus aisé, la cruche pouvait ainsi avoir une double fonction. La dourene est probablement associée de façon plus évidente au transport ou au stockage des liquides, sa forme plus pansue et refermée limitant les renversements.

Cette combinaison pots de cuisson et pots à liquide correspond à la « gamme minimale »<sup>698</sup> observée dans de nombreux contextes, notamment ruraux. Au contraire des zones urbaines qui voient leur mobilier céramique se diversifier, notamment à partir du bas Moyen Âge, la production de la Commingeaise maintient une typologie restreinte de pots. De ce fait, il est probable que, bien qu'associés par nos soins à une fonction précise, les usages de chaque pot devaient être multiples. Cette vision fonctionnelle de la typologie est aussi impactée par le point de départ de sa mise en place, à savoir les corpus de sites de consommation. Elle reste ainsi « virtuelle » tant qu'un ou des ateliers n'ont pas été fouillés et leurs corpus étudiés.

## ii. ... avec ses spécificités

Si les formes sont classiques, leurs détails morphologiques (aspect des bords, de certaines anses ou becs qu'ils soient pontés ou tubulaires, etc.) sont néanmoins assez caractéristiques pour identifier clairement une Commingeaise parmi d'autres productions.

C'est aussi dans ces détails que la difficulté majeure posée par la Commingeaise réside : sa variabilité dans son homogénéité, que ce soit d'un point de vue de ses pâtes ou de ses formes. Notre étude approfondie nous pousse en effet à relever leur systématique irrégularité : pas un seul pot ne possède un bord identique à son voisin<sup>699</sup> et ni une pâte exactement identique. Il faut certainement voir là une conséquence du mode de façonnage employé, le modelage, pour la production de Commingeaise, voire de la qualité des matières premières utilisées<sup>700</sup>.

Si cette hétérogénéité facilite les remontages et l'identification des tessons appartenant à un même individu, il rend la définition d'une typologie fixe difficile. En outre, tous les pots étant différents, il est possible de poser la question de la perspicacité d'entrer dans autant de détails que nous l'avons fait pour les différents types de bord (Pl. 7). Il est possible par exemple d'envisager, qu'à la lumière de la méthode de façonnage, un glissement d'un bord à l'autre ait pu avoir lieu : le bord 2 ne peut-il pas constituer une évolution du bord 1 ou une « erreur » quand le pot dont il provient présente une grande ouverture ?

Quoiqu'il en soit, c'est la combinaison d'au moins deux critères parmi ceux du bord, du diamètre, des éléments rapportés, voire de la forme de la panse ou des décors, qui permettent une identification correcte des pots commingeois au sein de chaque lot étudié (Annexe 7b). Cette typologie désormais établie, la multiplication des études est souhaitable afin de la

---

<sup>698</sup> *Ibid.*, p. 43

<sup>699</sup> Cette observation avait déjà été relevée par Bernard Jolibert (JOLIBERT 1995a).

<sup>700</sup> Voir la partie IV.3 – *La chaîne opératoire de la Commingeaise*, ci-dessous, et notamment les résultats de nos expérimentations (Annexe 8c).

compléter, voire de la préciser, en attendant que la fouille d'un lieu de production puisse fournir une collection de référence.

### iii. La Commingeaise au sein des céramiques domestiques

Nous avons vu par ailleurs dans le chapitre précédent que cette typologie n'est pas identique au sein de tous les sites étudiés (Annexe 7a et Figure 99). Elle est bien plus fournie dans la Maison de la Tour de Savoie, au Castel-Minier et à Endoufielle qu'elle ne l'est au Muséum de Toulouse. Ce point peut sembler paradoxal à la lumière de ce que nous venons de mentionner, à savoir que la variété des formes céramiques en zone urbaine est plus importante que dans les milieux ruraux. Cependant, la Commingeaise ne constitue qu'une infime part du vaisselier utilisé dans la bastide de *Pons de Prinhac* découverte au Muséum. L'étude de Rémi Carne a en effet révélé un nombre important de pots différents (Figure 43) dont des pégaus, des marmites et des cruches. Les grandes oules et les dournes Commingeaises sont ainsi possiblement venues combler un certain manque dans ce vaisselier. Des pots gris ou glaçurés de mêmes gabarits et formes (oules 2, 3-4 et 3-3, Cruche 2-4) ayant cependant été découverts, il est probable que la Commingeaise du Muséum résulte d'un achat ponctuel opportuniste et non de l'inscription de la ville dans le réseau commercial de la Commingeaise, comme l'analyse de sa dispersion l'avait déjà montré<sup>701</sup>.

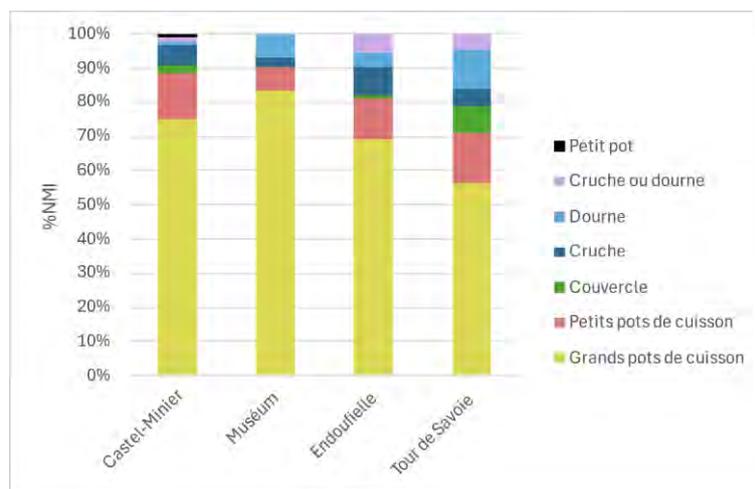


Figure 99 : Assemblage typologique de la Commingeaise au sein de chaque site étudié

<sup>701</sup> Voir la sous-partie II.1.A – Diffusion et répartition régionale de la Commingeaise, ci-dessus.

Au contraire, à Aurignac où la Commingeaise est exclusive, celle-ci devait nécessairement satisfaire tous les besoins des habitants et, malgré la multiplicité des usages possibles des différents pots, la production avait ainsi pour vocation de développer une certaine diversité (toute relative par rapport à celle des productions toulousaines). Retrouver une typologie complète de la Commingeaise au Castel-Minier et à Endoufielle malgré la disponibilité d'autres productions – qui comprennent notamment des marmites, des pégaus ou encore des oules et des dournes (Pl. 6 et Figure 49) – ne peut témoigner de cette même nécessité. En revanche, cela exprime une évidente intégration des deux sites aux réseaux commerciaux empruntés par la Commingeaise.

Malgré cela et la diversité partagée par les trois sites d'Endoufielle, du Castel-Minier et d'Aurignac, les proportions de chaque catégorie de pot au sein de ce dernier sont mieux réparties que pour les deux autres (Figure 99). Une sélection semble ainsi s'opérer tout de même dans les sites situés aux marges de l'aire de diffusion, alors que tous les pots circulent de façon relativement plus homogène au cœur de la diffusion. Nous notons enfin que certaines différences dans les détails morphologiques des pots apparaissent de façon privilégiée au sein de la Tour de Savoie. C'est le cas notamment des marmites à anses rondes (Pl. 63, 77 et 87), ou encore des couvercles percés et des grands pots, possibles dournes ou jarres (Figure 70 et Figure 72). Une nouvelle fois, cela exacerbe l'aspect plus fourni de la typologie au sein de ce site. Associé à sa localisation au cœur de l'aire de la diffusion de la Commingeaise, c'est un argument supplémentaire pour la détection d'un potentiel lieu de production à proximité.

## C. Quantifications globales

### *a. Répartition des groupes techniques*

La répartition des pâtes en fonction du NMI (Figure 100) est similaire à celle des quatre sites. Le groupe 2 est prédominant, suivi par le groupe 3, puis le groupe 1 et enfin le groupe 4. Les deux derniers groupes 5 et 6 sont anecdotiques en raison de leur origine unique (la Tour de Savoie d'Aurignac) et de leur faible proportion dans ce dernier corpus.

Au regard de l'analyse pluridisciplinaire des pâtes commingeaises présentées plus haut qui révèle des variations fines au sein d'un groupe technique général plutôt homogène, cette répartition pourrait indiquer qu'une source de matières premières a été privilégiée pour la fabrication de la Commingeaise (groupe 2), alors que plusieurs autres, probablement proches géographiquement, ont été moins exploitées. Dans ce cas, l'existence de différents lieux d'acquisition de matières premières pourrait témoigner de l'existence de plusieurs ateliers, situés cependant à proximité les uns des autres.

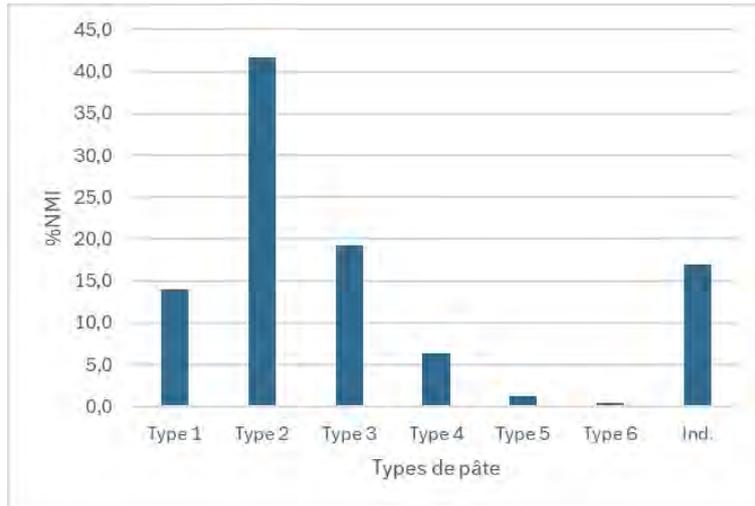


Figure 100 : Répartition générale des groupes techniques selon le NMI

### b. Répartition morphologique

Nous venons de voir qu’afin de limiter les erreurs d’identification, du moins les approximations, il peut être plus judicieux de regrouper les pots de Commingeoise au sein de catégories de formes globales. Comme la distinction entre les pots de cuisson s’opère en raison de leur gabarit, qui implique potentiellement des fonctions différentes, nous choisissons cependant de représenter dournes et cruches de façon distincte, en conservant également le taux des pots à liquide indéterminés, afin de conserver la même distinction fonctionnelle dans les deux catégories fonctionnelles. Les données par formes et par grandes catégories de formes sont néanmoins visibles en Annexe 6p. La répartition entre ces catégories révèle, sans surprise, la prédominance des grands pots de cuisson (Figure 101), mais nous avons vu plus haut qu’elle est à relativiser selon les sites (Figure 99).

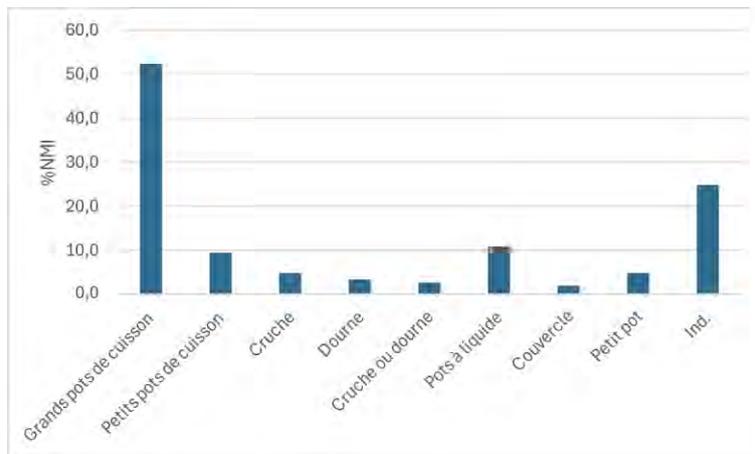


Figure 101 : Répartition générale des différentes formes selon le NMI

Concernant les pâtes dans lesquelles nous retrouvons chaque type de pots ( Figure 102), la répartition pour les grands pots de cuisson et les petits pots de cuisson est similaire à celle du corpus global (Figure 100). En revanche, les pots à liquide, en particulier les dournes, sont proportionnellement d'avantage fabriqués en pâtes de type 1 et moins en pâtes de type 3 que les pots de cuisson. A l'inverse, les couvercles ne semblent jamais être façonnés dans les pâtes du groupe 1, seulement dans les pâtes 3 et 2, et les petits pots dans des pâtes 1 ou 2<sup>702</sup>. Si nous partons de l'hypothèse que différents ateliers se sont approvisionnés en ressources distinctes, ses différences de répartition sont susceptibles d'indiquer que chaque pot n'est pas forcément fabriqué dans tous les ateliers, ou en tout cas dans des proportions différentes. Existe-t-il peut-être des spécialités par atelier.

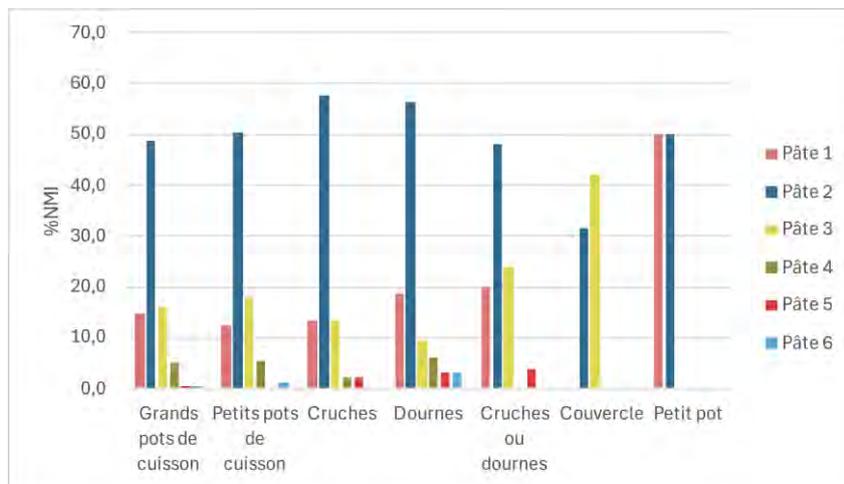


Figure 102 : Répartition générale des différentes pâtes par catégorie de forme

De même, la comparaison de cette répartition en fonction des sites (Figure 103) révèle des taux relativement comparables pour le Muséum, Endoufielle et la Tour de Savoie pour les groupes 1 à 3, voire 4 bien que celui-ci soit absent à Endoufielle. Au Castel-Minier, les groupes 3 et 4 prennent beaucoup plus de place dans cette répartition. La surreprésentation des pâtes du groupe 4 peut s'expliquer par la nature de l'occupation, sachant qu'il s'agit d'un site artisanal et que les pâtes du groupe 4 sont susceptibles d'avoir subi une cuisson ou un passage au feu ayant modifié leur aspect macroscopique. En revanche, le taux du groupe 3 ne peut trouver une telle justification, comme la présence des groupes 5 et 6 à Aurignac seulement. Toujours dans la même hypothèse de production au sein de différents ateliers, cela pourrait suggérer que ceux-ci occupent des réseaux commerciaux différents : certains très resserrés dans le cœur de diffusion, d'autres à des échelles plus grandes, mais parfois plus tournés vers le sud.

L'analyse du corpus total considéré dans ce travail permet finalement, non seulement d'établir une typologie de la Commingeaise, mais également de commencer à discuter de son

<sup>702</sup> Il est intéressant de noter que ce sont les pâtes qui comprennent le plus de quartz, alors que nous avons émis l'hypothèse, loin d'être confirmée, que ces petites formes puissent être des céramiques métallurgiques.

lieu de production et l'organisation de celui-ci, mais également de son ancrage différentiel dans la région et ses réseaux commerciaux. Cette approche sera développée par la suite à la lumière

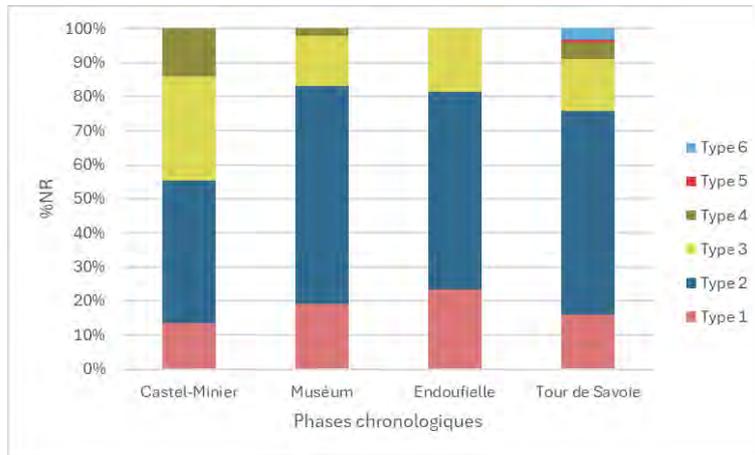


Figure 103 : Comparaison des répartitions des groupes techniques de chaque site selon le NMI

de données technologiques, historiques et archéologiques supplémentaires<sup>703</sup>. Une vision globale est ainsi possible, mais doit être replacée dans une diachronie afin de tester la possibilité de faire de la Commingeaise un réel marqueur chronologique.

## **2. Chronotypologie de la Commingeaise : un fossile directeur ?**

### **A. Phasage**

Les occupations des quatre sites considérés s'étendent sur des chronologies différentes qui permettent d'aborder une période longue courant de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Le phasage réalisé pour chacun considère sensiblement les mêmes durées, ce qui permet d'en établir un global (Figure 104). Les phases restent cependant déséquilibrées en termes de représentativité. La première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle peut être abordée par trois sites, mais c'est la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle la plus fournie en comprenant des lots provenant des quatre sites. À l'inverse, les deux moitiés du XV<sup>e</sup> siècle et le XVI<sup>e</sup> siècle ne peuvent être considérés que via le corpus céramique du Castel-Minier, bien que l'état 2-3 de la Tour de Savoie (couvrant les phases D et E) puisse être interrogé en complément pour les deux cumulées. Enfin, seul ce dernier site concerne le XVII<sup>e</sup> siècle. Notons par ailleurs que si un découpage en demi-siècle est possible pour les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, la phase E représente un siècle dans toute sa durée.

<sup>703</sup> Voir les parties IV.3, IV.4 et IV.5, ci-dessous.

Finalement, les phases A à F, comprennent respectivement : 1904 restes pour 265 individus (phase A), 2770 restes pour 260 individus (phase B), 240 restes pour 76 individus (phase C), 35 restes pour 15 individus (phase D), 43 restes pour 16 individus (phases E) et 554 restes pour 65 individus (phases F). Nous estimons que les lots correspondant aux phases D et E s'avèrent insuffisants pour être statistiquement comparés aux autres. Nous avons ainsi fait le choix de les réunir, ce qui permet d'obtenir 249 restes pour 44 individus pour la phase DE, ordre de grandeur encore statistiquement faible, mais comparable au moins à la phase F.

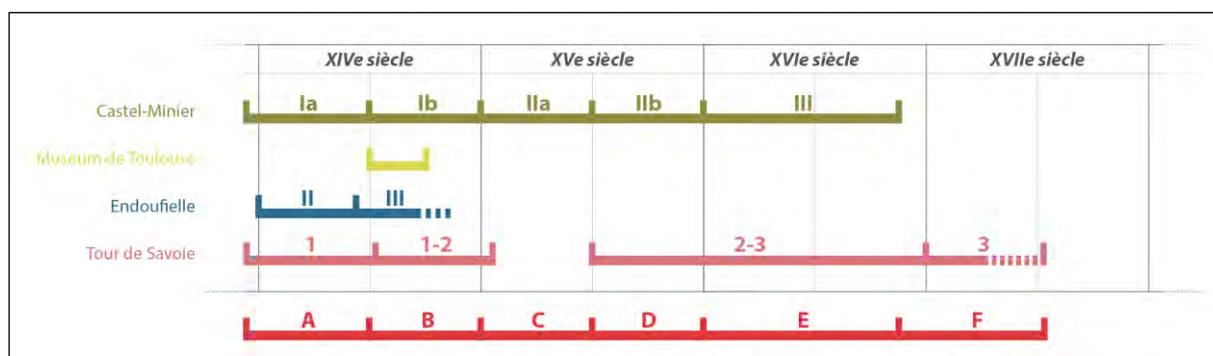


Figure 104 : Phasage de chaque site et phasage global utilisé pour la typo-chronologie (en rouge)

Le phasage ainsi défini laisse envisager la possibilité de dresser une typo-chronologie de la Commingeoise entre la fin du XIIIe siècle et le XVIIe siècle. Il révèle également un potentiel de réalisation d'une analyse centrée sur le XIVe siècle. Cependant, nous ne pourrions, en l'état actuel de ce travail, aborder les prémices de la production de Commingeoise au XIIIe siècle ou à des périodes antérieures, bien que la mise en perspective avec des sites rattachés à ces chronologies soit possible.

## B. Groupes techniques

L'évolution de la répartition des pâtes de la Commingeoise au cours du temps ne semble pas indiquer de tendances majeures (Figure 105). Le groupe 2 reste majoritaire presque tout au long de la période, à l'exception du XVe siècle pendant lequel il est supplanté par le groupe 3 durant la première moitié (le Castel-Minier étant le seul site de référence pour cette phase, cela n'est pas surprenant). Si aucun individu du groupe 4 n'est comptabilisé pour la dernière phase F, des tessons leur appartenant ont néanmoins été découverts (Annexe 61 : Tableau et graphique A). De même, en ce qui concerne les deux groupes anecdotiques 5 et 6, leurs fragments sont découverts à la fois durant le XIVe siècle et durant les XVIe-XVIIe siècles.

Si nous conservons l'hypothèse d'une source principale de matière première à proximité de laquelle seraient exploités d'autres bancs d'argile, il semblerait que cette diversité d'approvisionnement ait été conservée durant toute la période considérée.

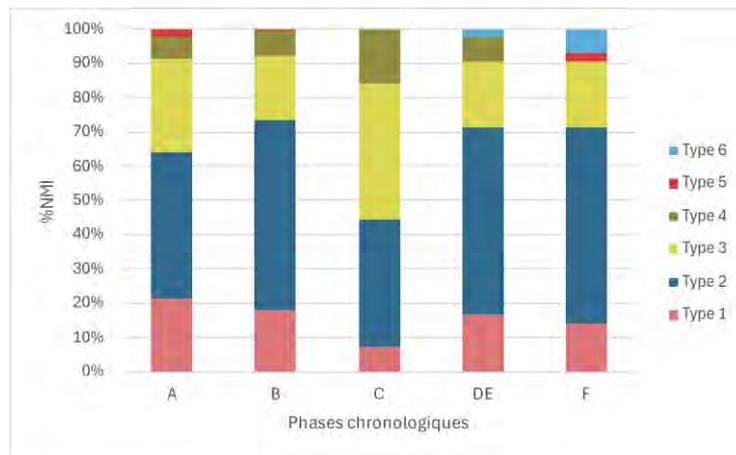


Figure 105 : Évolution de la répartition générale des groupes techniques selon le NMI en fonction des phases chronologiques

D'un point de vue archéologique, les différentes pâtes de la Commingeaise, retrouvées lors de chaque phase, ne peuvent être considérées comme de bons marqueurs chronologiques. De même, utiliser leur place dans l'assemblage Commingeois (leurs taux les uns par rapport aux autres) est encore prématuré. Un élargissement des corpus, couplé à une meilleure définition microscopique, est nécessaire. En revanche, nous avons perçu lors des études séparées de chaque site<sup>704</sup> une diminution systématique de la Commingeaise dans les assemblages céramiques complets, qui a lieu au même moment, à partir de la seconde moitié du XVe siècle qui s'accroît dans le XVIe, puis XVIIe siècle. La diversité des échelles de proportion qu'elle occupe est trop vaste selon la zone géographique d'où provient le corpus considéré pour qu'une démarche telle que celle entreprise par Jean Catalo à Toulouse puisse être envisagée à ce jour. L'archéologue a en effet établi une corrélation entre le temps et la part de céramique rouge glaçurée dans les lots toulousains : elle est retrouvée en quantité de plus en plus importante à partir de la fin du XIIIe siècle et jusqu'au XVe siècle pendant lequel elle finit par être exclusive<sup>705</sup>. Sa proportion peut ainsi être utilisée pour dater de façon absolue, parfois à quelques dizaines d'années près, les contextes clos dans lesquels elle est découverte. Pour atteindre une telle précision, des études de la Commingeaise sur des zones géographiques plus petites sont nécessaires. À ce jour, nous pensons que le cœur de la diffusion pourra constituer un bon terrain d'expérimentation pour tester cette méthode, tout comme éventuellement le sud du Gers qui comprend de nombreux sites à Commingeaise. Cependant, au stade actuel de ces recherches, la place de la Commingeaise dans les assemblages ne peut constituer qu'un éventuel marqueur de datation relative intrasite.

<sup>704</sup> Voir le précédent Chapitre III – Analyse des corpus : typologies Commingeaises, ci-dessus.

<sup>705</sup> CATALO 2010

### C. Typologie morphologique

L'évolution de la typologie morphologique au cours du temps apporte-t-elle de plus amples informations ? La répartition des trois catégories de formes démontre une diminution de la part occupée par les grands pots de cuisson. Dans la mesure où ces pots sont les plus reconnaissables et sont donc moins susceptibles de figurer parmi les formes indéterminées (Annexe 6p : F), cette tendance apparaît comme réaliste. À l'inverse, les pots à liquide, qui sont eux aussi encore des formes relativement aisées à déterminer par leur bord ou leurs attributs individuels univoques, voient leur proportion augmenter, notamment sous l'influence des dournes. Il est de même pour les couvercles, dont la quantité découverte rend cependant les données qui les concernent moins fiables. En revanche, les petits pots de cuisson semblent occuper une position stable, alors que les rares petits pots au diamètre inférieur à 9 cm n'apparaissent que dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle. Cette dernière forme pourrait ainsi constituer un marqueur chronologique. Cependant, en raison de sa présence anecdotique, par ailleurs potentiellement liée à la nature artisanale du site dont elle provient, nous ne pouvons l'affirmer sans que de plus amples études soient menées afin de collecter éventuellement plus d'individus. Elle nous révèle néanmoins l'intérêt de revenir plus précisément aux formes et non pas à leur catégorie.

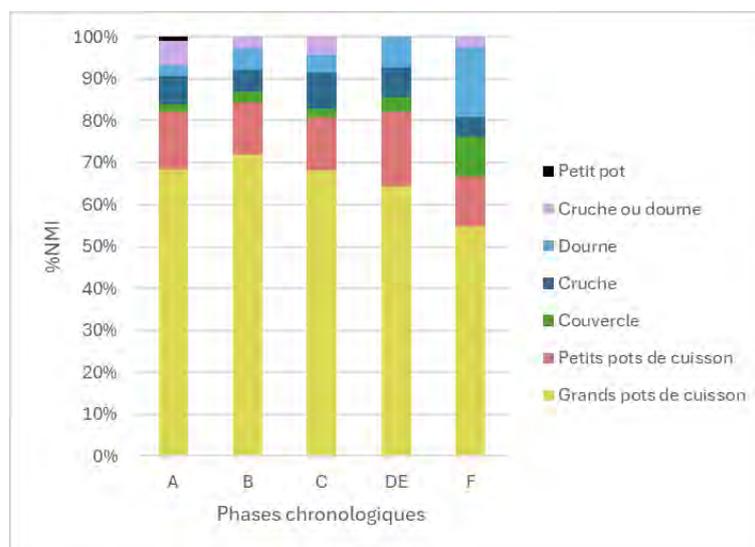


Figure 106 : Évolution de la répartition des catégories de pots selon le NMI en fonction des phases chronologiques

Parmi les grands pots de cuisson (Figure 107), davantage de grandes marmites sont observées en fin de période. La confusion possible avec l'oule en cas de mauvaise conservation ne permet cependant pas d'être catégorique sur ce point. Le grand pot de cuisson, qu'il soit oule ou marmite, semble être le produit-phare de la Commingeoise et perdurer tout au long de la période considérée. Parmi les petits pots de cuisson, les pégaus n'apparaissent plus dans les lots après le XVI<sup>e</sup> siècle, mais les bords courts non identifiés ou associés soit à la marmite, soit au

pégau perdurent sur toute la période. Leur proportion globale étant stable, cette donnée ne peut, à ce stade, être significative en termes de marqueur chronologique. Concernant les pots à liquide, nous avons déjà mentionné l'augmentation du taux des dournes qui crée une augmentation générale de la catégorie fonctionnelle. Il faut néanmoins ajouter que la phase F voit l'arrivée de pots de tailles plus conséquentes. C'est en effet au début du XVII<sup>e</sup> siècle que des becs plus imposants sont retrouvés (Pl. 87), ce qui coïncide avec l'identification de fragments de larges pots munis d'épais cordons rapportés triangulaires et horizontaux (Pl.83 et Figure 72). Au-delà du diamètre supposé de ces dernières pièces (entre 30 et 35 cm là où il est mesurable), cet ajout de bandes d'argile de façon concentrique est généralement observé sur de grandes pièces, de type jarre ou cuvier, afin de les renforcer<sup>706</sup>. Malgré l'absence de contexte archéologique avéré et un aspect assez différent (cordons verticaux), il est possible de faire un lien avec les jarres découvertes à l'abbaye de Bonnefont probablement modernes<sup>707</sup>.

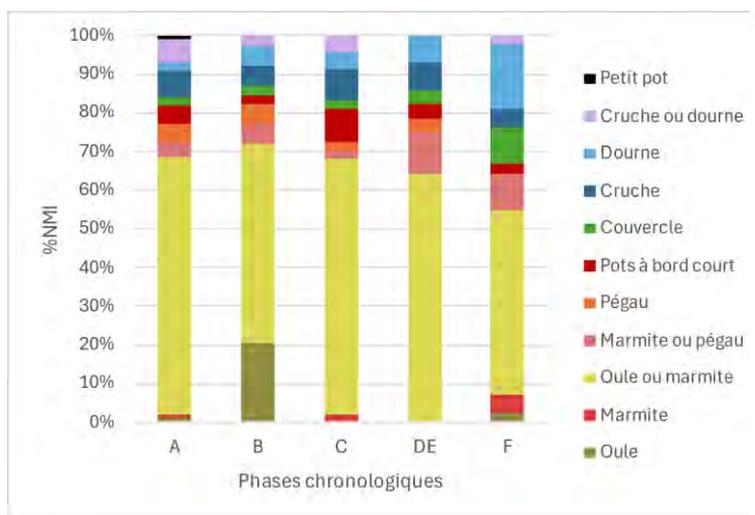


Figure 107 : Évolution de la répartition des formes de pots selon le NMI en fonction des phases chronologiques

Il est aussi intéressant de réinterroger la répartition des bords en fonction des phases établies (Figure 109 et Annexe 6m). On observe tout d'abord, une tendance à la baisse (passant de 67 % à 55 %) des bords 1, évidemment associée à celle des grands pots de cuisson, même si leur taux est relativement stable au XIV<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle. De même, les bords courts éversés (type 3) diminuent de moitié en proportion (de 16 % dans la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, ils passent à 8 % au XVII<sup>e</sup> siècle). À l'inverse, et également lié à l'augmentation des formes à liquide, les bords 4 sont retrouvés en quantité plus importante au XVII<sup>e</sup> siècle.

Si ces évolutions semblent très progressives, celle des bords de type 2 est bien plus marquée, avec un taux qui passe d'environ 2 % jusqu'au milieu du XV<sup>e</sup> siècle à plus de 20 %

<sup>706</sup> Des jarres munies de cordons horizontaux ont notamment été découvertes sur le site du Muséum (Figure 69).

<sup>707</sup> JOLIBERT 2022, p. 122

durant la seconde moitié du XVe siècle et le XVIe siècle. Nous avons déjà mentionné l'hypothèse que les bords de ce type puissent constituer un glissement du bord 1 au bord 2. L'observation d'une telle augmentation de leur taux durant la toute fin du bas Moyen Âge pourrait aller dans le sens d'un raccourcissement progressif des bords (ou d'un agrandissement en ce qui concerne les bords courts 3 qui diminuent en proportion également), comme un mouvement de « dé-standardisation ». Nous percevons à la Tour de Savoie une autre évolution concernant ces bords mi-long. En effet, certaines marmites du site (Pl. 87 : 1016-5 et celle étudiée par Bernard Jolibert, Figure 108) possèdent un bord mi-long, mais dont la jonction avec la panse est moins marquée (bord en « S »). Nous serions donc ici en présence d'un marqueur de la production tardive de Commingeaise.



Figure 108 : Marmite de la Tour de Savoie découverte dans un contexte du XVIIe siècle (JOLIBERT 2022)

À l'inverse, le bord 5 de certaines cruches n'a été repéré que dans la première moitié du XIVe siècle. En quantité numériquement faible, une vérification sur d'autres corpus reste néanmoins à mener pour valider ce bord comme marqueur.

Les diamètres sont un critère qu'il est en outre permis de mentionner parmi ceux pouvant nous donner des informations chronologiques. En effet, nous avons vu qu'à Aurignac, les deux principales classes de diamètres, celle des grands pots de cuisson et celle des pots à liquide, diminuent en étendue. La première passe d'une fourchette de 16 à 27 cm au XIVe siècle à celle entre 15 et 20 cm au XVIIe siècle, alors que la seconde varie de 8 à 13 cm, puis de 9 à 11 cm aux mêmes périodes.

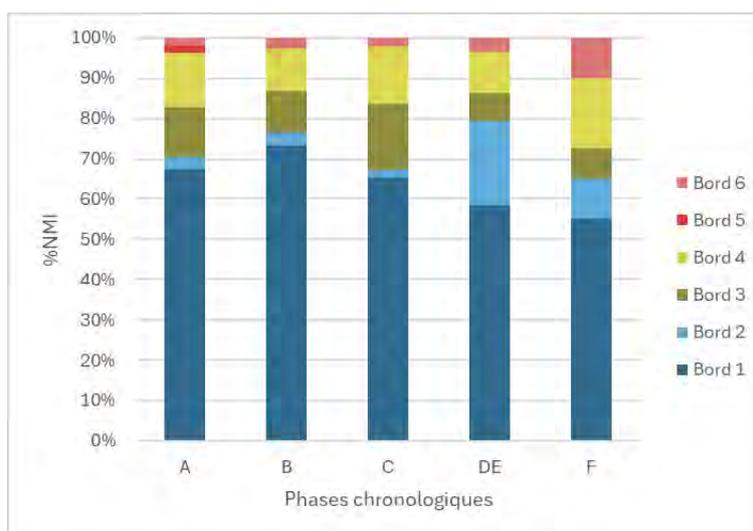


Figure 109 : Évolution de la répartition des types de bords selon le NMI en fonction des phases chronologiques

Au-delà des bords, d'autres détails morphologiques ont été repérés à des périodes précises. Nous parlions des marmites à bord en « S », celles-ci possèdent aussi des anses de

section ronde. Cette morphologie d'anse latérale est découverte à Aurignac soit au tout début de l'occupation considérée (phase A), soit à partir du XVI<sup>e</sup> siècle (phase E). Elle est cependant absente des périodes intermédiaires au sein de ce site et complètement des trois autres sites. De même, les couvercles percés (Figure 70) semblent typiques des périodes les plus récentes.

L'évolution perçue, malgré son ancrage majoritaire sur seulement deux sites à occupation longue durée, fait néanmoins percevoir quelques tendances (Annexe 10b). Si la proportion de chaque catégorie et de certaines formes semble pouvoir constituer un bon marqueur chronologique, c'est dans le cadre d'une datation relative qu'il sera permis de l'utiliser, dans une démarche intrasite, à l'image de l'approche par les pâtes commingeoises. Cependant, malgré une importante homogénéité pendant la période des XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles, il semble que certains détails morphologiques ou formes puissent être utilisés comme indicateurs temporels. C'est probablement dans la combinaison entre ces différents critères que l'analyse archéologique d'un lot céramique comprenant de la Commingeaise pourra trouver des éléments datant.

Cet état de fait vaut cependant pour la période majeure de la diffusion de la Commingeaise. Si nous remontons le temps, il semble qu'une typo-chronologie plus fine puisse en effet être mise en place.

#### D. La Commingeaise avant la Commingeaise

Les conditions dans lesquelles ce travail a été achevé n'ont pas permis le développement souhaité de cette partie. Nous avons ainsi fait le choix de sélectionner quelques sites de référence (Annexe 1e), dont le corpus céramique est bien étudié, qui pourront faire l'objet d'une analyse selon la méthodologie établie par ailleurs.

Lors de l'étude du mobilier de la Tour de Savoie, nous avons fait référence à plusieurs reprises à celui du château de la même ville d'Aurignac. En plus des quelques pots complets découverts dans un coffre, de nombreux tessons proviennent de déblais extraits du donjon<sup>708</sup>. Leur typologie comprend à la fois des anses rondes et des bords mi-longs légèrement différents de nos bords 2 qui pourraient indiquer une datation moderne. Les anses rondes étant cependant également découvertes dans les premiers temps de la Maison de la Tour de Savoie et la construction du château d'Aurignac datant du milieu du XIII<sup>e</sup>-début XIV<sup>e</sup> siècle, il est permis de nous interroger sur leur possible antériorité à la Commingeaise classique. En effet, des anses rondes ont également été découvertes au sein de l'Abbaye de Bonnefont (commune de Proupiary) dans un contexte rattaché à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>709</sup>, alors que celles issues de

---

<sup>708</sup> SALLES 1987 ; ALGANS s. d.

<sup>709</sup> US 6 (JOLIBERT 1985)

niveaux postérieurs, des XIVe-XVe siècles, sont systématiquement rubanées, à l'image de ce que nous avons observé dans notre étude comparée de quatre sites.

La prise en compte des études réalisées sur des sites clairement antérieurs au XIVe siècle ne nous donne pas plus d'indications sur une chronotypologie éventuelle des anses. Cependant, ils peuvent nous aider à cerner différentes évolutions.

Le Castet de Montmaurin (Haute-Garonne) a été découvert lors d'un diagnostic préventif de l'Inrap dirigé par Marc Jarry<sup>710</sup>. L'étude du bâti, du mobilier métallique et des datations radiocarbone indiquent une occupation courte entre la fin du XIIe siècle et le début du XIIIe siècle. Près de 30 % du mobilier céramique y a été identifié comme Commingeaise par Jean Catalo<sup>711</sup>. Des éléments caractéristiques de la typologie que nous avons dressée sont reconnus : quelques bords de type 2 ou 1, un pégau à bord 3 ou encore un bec tubulaire sous lequel un cordon vertical est visible. La majorité des bords sont cependant éversés sans rupture nette avec la panse et à lèvres triangulaire, forme mentionnée également en céramique grise non Commingeaise sur le site et pouvant être rattachés aux XIe-XIIe siècles. D'autres bords sont également plus larges à méplat supérieur.

Des bords éversés à lèvres triangulaire ont par ailleurs été observés au sein du corpus de Commingeaise du château de Cazavet (Ariège) lors de sondages réalisés sous la responsabilité de Pascal Audabram<sup>712</sup>. L'archéologue chargé de l'étude céramologique, Nicolas Portet<sup>713</sup>, identifie ces bords comme des formes datant du XIIe siècle habituellement façonnées dans d'autres pâtes que celles de la Commingeaise. Au sein du mobilier provenant de ce site daté entre la fin du XIIe et le début du XIVe siècle, des formes comprises dans notre typologie apparaissent aussi : une cruche à anse en panier et bord 3, un bord 4b, quelques bords 3 et au moins deux bords 1.

Les bords larges à méplat supérieur du Castet de Montmaurin rappellent en revanche des formes de pégaus découvertes au sein de la grange de Pentens à Martres-Tolosane (Haute-Garonne). Ce site rattaché à une période d'occupation entre la seconde moitié du XIIe siècle et le milieu du XIIIe siècle a été fouillé en 2010 sous la responsabilité de Yann Henry<sup>714</sup>. L'étude de Magali Gary<sup>715</sup> présente un corpus constitué presque exclusivement de céramiques à pâte commingeaise. En plus des pégaus à bord large et méplat supérieur, le lot comprend des pots ou cruches à bord éversé sans rupture avec la panse, mais aussi des oules à bord long très éversé<sup>716</sup> très similaires au bord 1 de notre typologie, alors que Magali Gary indique que d'autres bords sont habituellement plutôt rattachés aux IXe-XIe siècles et façonnés dans

---

<sup>710</sup> JARRY 2011. Marc Jarry est responsable d'opération à l'Inrap.

<sup>711</sup> CATALO 2011

<sup>712</sup> AUDABRAM 2012. Pascal Audabram est archéologue et professeur d'histoire.

<sup>713</sup> Archéologue fondateur de la société Landarc.

<sup>714</sup> HENRY (dir.), 2017 ; HENRY 2024. Yann Henry est responsable d'opération chez Hadès.

<sup>715</sup> Céramologue chez Archeodunum.

<sup>716</sup> GARY 2017b, p. 104 et fig. 56

d'autres types de pâtes. Cette étude nous pousse ainsi à croire que des imitations de formes connues ont été réalisées localement avec de nouvelles matières premières (la pâte commingeoise) avant la mise en place d'une typologie propre (dérivée des précédentes) et la spécialisation d'une production. Nous sommes ainsi d'accord avec l'analyse proposée par Magali Gary en 2017 : le corpus céramique de Pentens révèle les prémices d'un artisanat local. Une autre forme notable du site de Pentens est un couvercle à ergot tout à fait dissemblable des couvercles plats de la typologie classique Commingeoise.

Ce format d'opercule rappelle par ailleurs un exemplaire découvert à l'abbaye de Bonnefont dans la même unité stratigraphique que les anses rondes<sup>717</sup> ou un autre provenant du site *La Chapelle* à Villeneuve-de-Rivière (Haute-Garonne)<sup>718</sup>. Le lot céramique de celui-ci renvoie selon plusieurs aspects à celui de Pentens, mais aussi à celui d'un site voisin de *La Chapelle* au lieu-dit *La Grange*. L'abandon des deux sites de Villeneuve-de-Rivière ont été datés des XIIe-XIIIe siècles<sup>719</sup> par le recoupement de sources historiques, alors qu'une datation radiocarbone indiquant la fin du IXe-Xe siècle pourrait faire remonter l'occupation à une période plus ancienne encore. Le corpus céramique, bien que comprenant des formes tout à fait distinctes de la typologie classique de la Commingeoise, est façonné en partie dans des pâtes sableuses que les auteurs ont rapprochées des pâtes commingeoises, en y faisant même référence comme « proto-commingeoises »<sup>720</sup>. Cette dernière comparaison confirme la datation haute de la Commingeoise de Pentens et, avec, l'existence d'une typologie primitive associée.

D'après les diverses études que nous venons de mentionner, nous proposons ainsi de rattacher des pégaus à bord large et méplat supérieur, des couvercles à ergot et des pots ou cruches à lèvre éversée sans rupture avec la panse à une phase du XIIe-début du XIIIe siècle. Nous supposons par ailleurs l'apparition de Commingeoise à bord éversé et lèvre triangulaire dans le courant de la même période, qui serait marqueur du XIIIe siècle en particulier. Enfin, nous envisageons les bords numérotés 4 de Pentens comme les prémices des bords longs éversés de type 1 des grands pots de cuisson de la Commingeoise classique.

Ses prémices de la Commingeoise ou « proto-Commingeoise » indiqueraient alors qu'un nouvel artisanat, saisissant probablement l'opportunité d'exploiter une matière première locale, a débuté sa production en imitant des poteries existantes, avant d'établir sa propre typologie.

---

<sup>717</sup> JOLIBERT 1985, p. 329

<sup>718</sup> Arramond 1994

<sup>719</sup> Hautefeuille 2000

<sup>720</sup> C'est Nicolas Portet qui rapporte cette appellation et la repositionne dans des discussions informelles, notamment avec Rémi Carme et Florent Hautefeuille (AUDABRAM 2012, p. 57).

## E. Une évolution séculaire

Du fait de cette analyse chronologique, nous pouvons finalement distinguer plusieurs phases dans la production de la Commingeoise. La première est encore difficile à dater avec précision : c'est donc la mise en place d'un nouvel artisanat qui reprend des formes connues. Aux XIIe-XIIIe siècles, il semble déjà assez conséquent pour atteindre les limites occidentales du Couserans, les piémonts pyrénéens et le secteur de Martres-Tolosane, dont les proportions quasi exclusives semblent indiquer une proximité avec le lieu de production. L'ampleur que prend alors la diffusion de la Commingeoise pourrait s'expliquer par des qualités de sa pâte déjà mentionnées pour la cuisson ou la conservation des liquides<sup>721</sup>. Ses produits viennent en effet progressivement remplacer des productions plus anciennes.

La deuxième phase est celle de « l'âge d'or » de la Commingeoise : le XIVe siècle, surtout, et la première moitié du XVe siècle. La typologie est fixée, quasi standardisée. Son homogénéité est telle que l'on perçoit difficilement des évolutions durant cette période. La diffusion est maximale, elle atteint des extrêmes géographiques (Toulouse, les Pyrénées).

Une troisième phase est celle d'un déclin régional face à la concurrence. La Commingeoise diminue dans les assemblages pour laisser la place, notamment à la céramique glaçurée. Elle semble néanmoins se maintenir encore dans le cœur de sa diffusion. C'est la diffusion lointaine qui perd en intensité, mais les lieux proches du secteur de production continuent de s'y approvisionner et la Commingeoise reste majoritaire. Si la typologie classique reste utilisée, certaines adaptations se font sentir, notamment vers une production de grandes formes. Des détails morphologiques changent également et nous percevons une baisse dans la standardisation, avec notamment des bords très sensiblement plus variés. De même, certains archéologues parlent d'une coloration plus brune des dernières formes de la Commingeoise, des panses plus épaisses<sup>722</sup> : la production et la cuisson sont moins homogènes, voire moins maîtrisées, potentiels signes supplémentaires d'une disparition de la spécialisation de l'artisanat.

Si des études additionnelles sont à envisager afin de confirmer cette évolution chronologique de la Commingeoise, en particulier sa genèse, nous pouvons affirmer qu'il s'agit d'une production séculaire dont le « succès » est indéniable, marqué notamment par une certaine capacité d'adaptation. Prolonger les recherches est en outre nécessaire afin de cerner l'évolution de son aire de diffusion.

---

<sup>721</sup> Voir la partie IV.1.A – *Une histoire de pâtes : la ou les Commingeoise(s) ?*, ci-dessus.

<sup>722</sup> JOLIBERT 2022, p. 36

### **3. La chaîne opératoire de la Commingeaise**

La technique de façonnage de la Commingeaise constitue une de ses particularités identifiées dès ses premières découvertes et études. Elle était, en effet, décrite comme fabriquée par modelage et « tournassage » de ses bords. Ce dernier point constitue un mauvais usage d'un terme renvoyant en réalité à une technique de préformage utilisant le tour de potier<sup>723</sup> qui consiste à retirer des copeaux sur le fond d'un pot à consistance cuir<sup>724</sup>. La chaîne opératoire employée pour la fabrication des céramiques faisant partie de leurs critères de définition et caractérisation, il était ainsi nécessaire de préciser celle de la Commingeaise et retrouver les techniques derrière les modelages et tournassages identifiés.

#### **A. Analyse technologique des pots commingeois**

Pour chaque site, les pots les mieux conservés ont été sélectionnés pour une étude approfondie des traces technologiques qu'ils présentent, bien que l'ensemble des céramiques a fait l'objet d'une attention particulière et que les résultats font autant que possible référence à d'autres individus. Dans le cadre de ce travail, qui a vocation à être enrichi, 21 individus ont été choisis : quatre oules, deux cruches, un petit pot de cuisson, une dourne et un fragment de fond de panse dans le corpus du Castel-Minier<sup>725</sup>, quatre oules et une dourne dans celui du Muséum de Toulouse<sup>726</sup>, deux oules, une probable marmite et un fragment de fond dans le lot d'Endoufielle<sup>727</sup> et une oule, une marmite et une dourne de la Tour de Savoie d'Aurignac<sup>728</sup>. Les grilles de descriptions de chacun de ces pots sont rassemblées en Annexe 8a. Leur analyse révèle une similitude quasi parfaite entre les différentes formes étudiées. Les différents marqueurs reconnus sur l'ensemble des pots sont ainsi regroupés et, en raison des conditions déjà mentionnées dans lesquelles ce travail s'est achevé, sont principalement présentés les résultats obtenus sur les pots du Castel-Minier, en faisant référence autant que possible aux similitudes observées sur ceux des trois autres sites.

---

<sup>723</sup> Par tour de potier, nous entendons tour rapide qui se distingue de la tournette par l'inertie qu'il est possible de lui donner à force de bâton, de pied ou encore d'électricité pour les plus récents.

<sup>724</sup> L'état cuir correspond à une pâte qui a commencé à sécher, a donc perdu sa plasticité et ne peut plus être déformée, mais peut néanmoins accepter les collages ou le retrait de copeaux. Il se distingue de l'état humide qui permet la déformation infinie de la pâte.

<sup>725</sup> Oules : Pl. 8, 9 et 10.1. Cruches : Pl. 26.1 et 28.1. Petit pot de cuisson : Pl. 25.1. Dourne : Pl. 31.1. Fond : Annexe 8b, fig. 1.

<sup>726</sup> Oules : Pl. 36, 37, 38 et 39. Dourne : Pl. 45-47.

<sup>727</sup> Oules F106-4 (Pl. 52) et F7-SD1-1 (Pl. 49). Probable marmite F6-4 (Pl. 54). Fond F80-8 (Pl. 60).

<sup>728</sup> Oule 231-822-1 (Pl. 86). Marmite 1018-1 (Pl. 77). Dourne 216-1 (Pl. 72).

### *a. Observations tracéologiques*

#### *i. Relief*

Le profil des pots est généralement irrégulier, bien que l'épaisseur de la paroi soit relativement décroissante de haut en bas. Entre les profils différents d'un même pot, les bords, voire les hauts de panse, présentent néanmoins une régularité plus importante que le reste de la panse et le fond.

La topographie externe apparaît régulière à première vue. De légères dépressions et bosses plus ou moins diffuses apparaissent cependant sur toute la paroi et une bosse concentrique forme parfois une ondulation sous la jonction entre le bord et la panse<sup>729</sup>. La topographie externe est aussi discontinue : une rupture dans la courbure est visible parfois en partie médiane (jonction entre le haut et le bas de la panse) et quasi systématiquement en partie basse (jonction entre la panse et le fond lenticulaire). Au niveau de cette carène sur la panse, nous pouvons parfois observer une saillie ondulée concentrique ou ponctuelle, il s'agit d'une surépaisseur fine délimitant deux facettes dues à un déplacement de matière (Figure 110)<sup>730</sup>.



*Figure 110: Surépaisseur fine délimitant deux facettes (Marmite 3074-3126 du Castel-Minier)*

La topographie interne des pots est systématiquement plus irrégulière. Comme la surface externe, l'intérieur des pots est bosselé, mais de façon plus prononcée : des bosses et creux sont visibles sur l'ensemble de la paroi. Cette irrégularité présente les mêmes caractéristiques sur tous les individus, elle est néanmoins plus marquée sur certains<sup>731</sup>. Sur ceux-ci, nous observons ainsi mieux la nette distinction qui existe entre le haut de panse et le reste de la panse. Le

<sup>729</sup> Pl. 8, 10.1 et 28.1

<sup>730</sup> Pl. 8, 9, 12, 25.1, 36, 37, 38, 52, 72, 77 et 86. Annexe 8b, Fig. 21 et 22.

<sup>731</sup> Pl. 46-47, 52, 60, 72, annexe 8b : Fig. 1, mais aussi Pl. 15, 22.5



*Figure 111: Surépaisseur et détachement du haut de panse (Cruche 2299-2342 du Castel-Minier)*

premier est relativement régulier : il présente des bosses et creux très diffus et de légères ondulations concentriques, qui peuvent n'être perceptibles qu'au toucher. Il forme souvent une surépaisseur par rapport à la panse, marquée par un détachement ponctuellement visible associé à une crevasse (Figure 111), particulièrement sur les dournes ou cruches<sup>732</sup>. Le reste de la panse est beaucoup plus bosselé. Des dépressions ponctuelles, plus ou moins allongées et obliques selon les individus, se succèdent de façon rythmée (Figure 112)<sup>733</sup>, ce sont des empreintes de doigts<sup>734</sup>. En ce qui concerne les bas de panse, une surépaisseur concentrique du même type que celle retrouvée sur les hauts de panse est souvent visible juste au-dessus de la naissance du fond encadrée de deux dépressions concentriques également<sup>735</sup>. Quand le fond est mieux conservé (Pl. 60 : F80-8), des successions de saillies et dépressions concentriques peuvent être observées régulièrement jusqu'au centre.



*Figure 112: Dépressions rythmées (Dourne 2338 du Castel-Minier)*

<sup>732</sup> Pl. 25.5 et 72.

<sup>733</sup> Pl. 41, 46-47, 52 et 72.

<sup>734</sup> Roux 2016, p. 183

<sup>735</sup> Annexe 8b, Fig. 1, Pl. 45 et 86

## ii. Mode de fracture

Le mode de fracture est décrit selon l'orientation et le profil des fractures. Une orientation préférentielle est parfois observée sur certains individus. En effet, de nombreuses fractures horizontales, dont certaines courent sur la totalité de la circonférence conservée<sup>736</sup>, en croisent d'autres orientées verticalement, de façon à former un damier (Figure 114) dans de nombreux cas<sup>737</sup>. Les fractures horizontales coïncident en partie avec la topographie ondulée du haut de panse ou du fond. Le profil des fractures est généralement droit, parfois légèrement en biseau. Le profil en biseau s'observe notamment sur des éléments de fond (Figure 113).



Figure 113: Fragment de fond à fracture en biseau alterné (US 2342 du Castel-Minier)

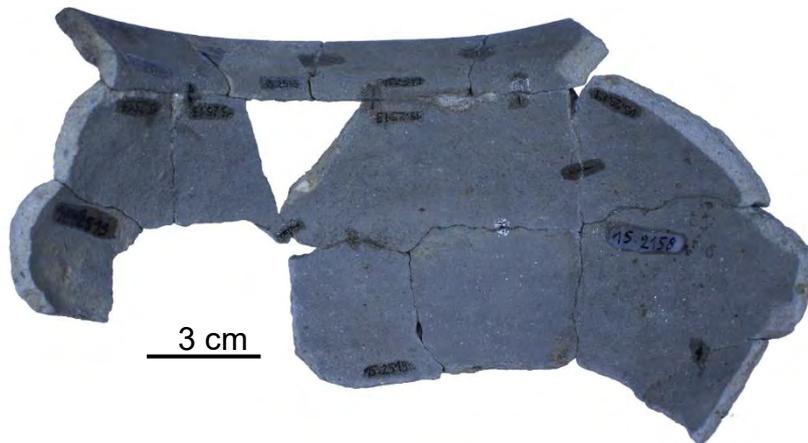


Figure 114: Fractures en damier (Oule 2518-2519 du Castel-Minier)

## iii. Surface

La couleur de la surface des pots n'étant pas influencée par le façonnage, nous ne détaillerons pas ce marqueur ici qui a été décrit pour chaque individu au sein de sa fiche technologique (Annexe 8a). Notons néanmoins que tous les pots présentent une surface mate.

Nous avons choisi de décrire la granularité, la microtopographie, c'est-à-dire l'état de la surface entre les grains<sup>738</sup> et la striation de la surface par zone : bord, haut de panse, partie basse de la panse, fond.

Le bord des individus observés présente quasi systématiquement des grains saillants découverts ou localement recouverts par un filet de barbotine (dans le méplat interne ou au

<sup>736</sup> Pl. 11, 18.10, 27, 31.1, 46, 51, 65 et 77.

<sup>737</sup> Pl. 10.1, 15, 21, 46-47, 58, 77 et Annexe 8b : Fig. 1.

<sup>738</sup> Roux 2016, p. 191

creux du col, Annexe 8b, Fig. 2), une microtopographie lisse fluidifiée et des stries, lorsqu'elles sont visibles, parallèles, concentriques, à bord fileté et fond fluidifié (Annexe 8b, Fig. 3). Ces marqueurs sont ceux que l'on peut observer sur les bords de nos pots expérimentaux qui ont été régularisés lorsque la pâte était encore humide à l'aide de la main régulièrement réhumidifiée.

De même que le bord, le haut de panse présente des grains saillants découverts ou partiellement recouverts de façon locale, que ce soit en face interne ou externe de la panse. Sa microtopographie est généralement lisse fluidifiée (Annexe 8b, Fig. 4), plus rarement irrégulière. Lorsqu'elle est irrégulière, les grains sont découverts. La striation lorsqu'elle est visible sur le haut des panses est semblable à celle des bords : concentrique, à fond fluidifié et bord fileté (Annexe 8b, Fig. 5).

La partie principale de la panse, à l'intérieur des pots présente toujours des grains saillants partiellement recouverts, une microtopographie lisse fluidifiée ou irrégulière (Annexe 8b, Fig. 6). Des stries en bandes parallèles verticales ou obliques et à bord fileté sont observables (Annexe 8b, Fig. 7). La surface extérieure des pots au niveau de leur moitié basse de panse est semblable à celle des hauts de panse à l'exception des stries qui les parcourent : celles-ci sont d'orientation plus erratique et elles sont organisées en bandes parallèles discontinues, toujours à bord fileté (Annexe 8b, Fig. 8). En dessous de la surépaisseur qui marque une rupture de courbe en milieu de panse, la surface externe est différente. Sur des zones ponctuelles ou souvent plus étendues, les grains sont en effet insérés, la microtopographie est lisse, mais compacte, les stries ont des bords plus francs (Annexe 8b, Fig. 9) et on observe sur certains individus des microarrachements (Annexe 8b, Fig. 10-11).

#### iv. Tranche

Hormis l'observation de la couleur qui renvoie au type de cuisson utilisé, les tranches peuvent nous informer sur la structure interne des pots. Lors de nos observations, nous avons ainsi pu distinguer des jointures entre plusieurs éléments assemblés. Ces jointures sont généralement en biseau et situées essentiellement au niveau des hauts de panse (Annexe 8b, Fig. 12). Plusieurs peuvent se succéder (Annexe 8b, Fig. 13 et 18). Dans le cas des fonds de panse, elles ont été observées au plus près de la naissance du fond (Annexe 8b, Fig. 14). L'observation de ces jointures en biseau est régulièrement accompagnée d'une orientation « en S » des inclusions et vides présents dans la pâte (Annexe 8b, Fig. 13, 15 et 20), comme c'est encore une fois particulièrement visible sur un fragment fond (Figure 115).



*Figure 115: Orientation en S de la masse argileuse (US 2342 du Castel-Minier)*

#### v. Anses

En ce qui concerne les anses, nous avons observé sur leur surface des grains saillants découverts ou partiellement recouverts, des stries filetées et une microtopographie lisse fluidifiée (Annexe 8b, Fig. 16). Lors de nos expérimentations, nous avons tenté plusieurs méthodes de façonnage des anses. Certaines ont été tirées : une petite motte d'argile est étirée, c'est-à-dire qu'un geste répétitif réalisé sur pâte constamment réhumidifiée est appliqué de bas en haut de façon à « tirer » l'argile. La terre est alors délavée, les inclusions tracent des stries, mais celles-ci sont à bord nervuré. Ce type d'anses est généralement « évasé » : l'anse est plus fine à l'extrémité inférieure. On peut obtenir soit une section ronde, soit une section rubanée.

Des anses ont été façonnées à partir d'un colombin. Par cette méthode, l'épaisseur de l'anse est relativement régulière et de section ronde. Une anse rubanée peut néanmoins être obtenue en tirant légèrement l'anse et en la pinçant pour l'aplatir. Des stries à bord fileté apparaissent alors. Un trou se forme parfois au cœur du colombin, semblable à ceux observés au cœur de certaines pièces archéologiques (Figure 116).



*Figure 116: Anses expérimentales (à gauche) et archéologiques du Castel-Minier (à droite) présentant une cavité centrale*

Des anses ont également été tirées à la clé : une clé est plongée verticalement dans une grosse masse homogène d'argile et en est extraite rapidement dans un geste horizontal. Le boudin créé par le « creux » de la clé prend la forme de celui-ci (ronde à cannelée, voire de forme plus complexe) et peut être utilisé comme anse. Ce type d'anses présente une largeur régulière sur toute leur longueur. La surface est à grains saillants et à microtopographie irrégulière et on observe des stries à bord plus franc.

De ce fait, nous estimons que les anses des cruches et de la marmite archéologiques étudiées, d'une largeur régulière sur toute leur longueur et présentant des stries filetéées ont été façonnées à partir d'un colombin. La cavité centrale plus ou moins grande visible au creux de certaines anses (Figure 117) va dans ce sens.



Figure 117: Anse à cavité centrale (Cruche 3021 du Castel-Minier)

#### *b. Premières hypothèses de chaîne opératoire*

La première évidence à mentionner est la non-utilisation de l'ECR, soit du tour rapide de potier, pour le façonnage des pots commingeois. Ceci a été confirmé lors de nos expérimentations pendant lesquelles les pots ont été façonnés en double, une fois à l'aide d'un tour, une seconde fois sans (Figure 118). Sur les pots tournés, des stries de tournage apparaissent et la surface n'est pas bosselée comme l'est celle des pots modelés sans tour. Combinée à des profils irréguliers, cette absence de stries est caractéristique d'un ébauchage sans ECR<sup>739</sup>.



Figure 118: Cruche tournée (à gauche) et cruche modelée (à droite) comparées à une cruche archéologique (Cruche 3021)

<sup>739</sup> *Ibid.*, p. 200

Un relief marqué par des ondulations concentriques, la présence de surépaisseurs concentriques et une orientation préférentielle horizontale des cassures permettent de préciser la technique employée : ce sont les traces d'un montage au colombin<sup>740</sup>. Cette technique consiste à former des rouleaux de pâtes, les colombins, puis à les superposer les uns sur les autres pour former la forme voulue. Les colombins sont ensuite assemblés par pincement, écrasement ou étirement<sup>741</sup>. Que certaines fractures courent sur l'ensemble de la circonférence des pots est généralement le fait d'un séchage intermédiaire lors du façonnage<sup>742</sup>. Un profil de fracture droit est créé lorsque des colombins sont déposés l'un sur l'autre sans que leur section soit modifiée, alors qu'un profil en biseau, qui est parfois observé dans la partie supérieure du pot commingeois ou au contraire près du fond, indique une pose de colombin par pincement ou écrasement<sup>743</sup>. Ce profil biseauté est retrouvé dans la structure interne de la pâte lorsque des jointures ont pu être identifiées. L'orientation « en S » de la structure interne d'un pot peut être créée par une faible déformation des colombins lorsque la technique du pincement est utilisée. C'est particulièrement ce critère et celui de la présence de surépaisseurs qui semblent pouvoir identifier la technique du colombinage par pincement. Les autres critères pouvant également être reconnus lors d'un montage à la plaque<sup>744</sup>, autre technique d'ébauche sans ECR à partir d'éléments assemblés.

Il semble ainsi que la technique du colombinage par pincement puisse être celle qui a servi au façonnage de la Commingeaise. Néanmoins, l'ensemble des traits mentionnés ont été observés essentiellement en partie haute et en partie basse des pots. Aucune jointure n'a à ce jour été mise en évidence dans la partie médiane de la panse lorsqu'elle a été conservée. Les profils des fractures y étaient généralement droits. La surface bosselée, notamment interne, peut être le fait d'un modelage par pincement ou par étirement<sup>745</sup>. Néanmoins, si la partie haute et basse des pots sont façonnées aux colombins comme nous en émettons l'hypothèse, il nous paraît raisonnable de penser que la partie intermédiaire le soit également. La continuité des fractures en damier sur la panse de l'oule 2518-2519 (Figure 114) pourrait renforcer cette idée.

La technique de préformage se définit par l'état hydrométrique de la pâte lorsqu'elle est appliquée et par le type de force employé : pression ou percussion. Les dépressions rythmées sur les parois internes correspondent aux empreintes des doigts d'une main venue en support lors de la mise en forme du pot<sup>746</sup>. Elles sont caractéristiques d'un état humide de la pâte. C'est également le cas de la présence de stries sur une surface à grains saillants et dont la

---

<sup>740</sup> *Ibid.*, p. 200-202

<sup>741</sup> *Ibid.*, p. 80

<sup>742</sup> *Ibid.*, p. 202

<sup>743</sup> *Ibid.*, p. 203

<sup>744</sup> *Ibid.*, p. 207

<sup>745</sup> *Ibid.*, p. 208

<sup>746</sup> *Ibid.*, p. 214

microtopographie est lisse fluidifiée ou irrégulière<sup>747</sup>. Leur orientation nous informe sur le geste du potier. L'ensemble de ces marqueurs sont ceux d'un préformage par pression sur pâte humide. Cet état hydrométrique semble pouvoir être confirmé par la présence de ce qui pourrait être des plis de compression sur certains fragments d'oule (Figure 119, Pl. 36), qui sont symptomatiques d'une compression du diamètre sur pâte humide<sup>748</sup>. Leur orientation oblique témoigne d'un mouvement rotatif. Celui-ci a probablement créé les stries continues et concentriques du bord. Ainsi c'est une pression continue sur pâte humide qui semble avoir mis en forme les bords de nos pots.

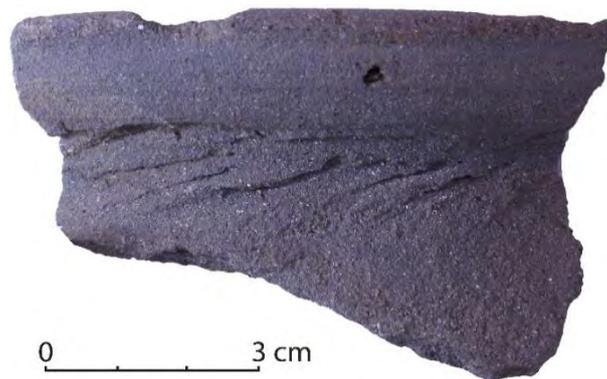


Figure 119: Plis de compressions (Oule - US 3031 du Castel-Minier)

Des stries à bord fileté telles qu'on les observe sur les bords ou sur les hauts de panse peuvent également être les traces d'une opération de finition par lissage sur pâte humide. Les grains saillants partiellement recouverts et la microtopographie lisse fluidifiée indiquent que l'outil utilisé était imprégné d'eau<sup>749</sup>.

Des grains insérés, une microtopographie compacte et la présence de microarrachements sont en revanche généralement caractéristiques d'une technique de préformage sur pâte à consistance cuir<sup>750</sup>. Ces marqueurs témoignent du rabotage ou raclage de la paroi qui crée une striation erratique et peut éventuellement mener à un déplacement de pâte, tel celui qui est marqué par la surépaisseur au niveau de la rupture de courbe de la panse. Les microarrachements apparaissent lorsque l'outil utilisé marque un angle trop important avec la panse.

Lors d'expérimentations, nous avons pris le parti de mettre en forme les bords de nos pots en exerçant une pression sur pâte humide à l'aide d'une main humidifiée et les panses à l'aide de la technique du battage (percussion sur pâte à consistance cuir). Les marqueurs observés sur les bords expérimentaux correspondent à ceux des pots archéologiques (grains

---

<sup>747</sup> *Ibid.*

<sup>748</sup> *Ibid.*

<sup>749</sup> *Ibid.*, p. 236-237

<sup>750</sup> *Ibid.*, p. 216

saillants en partie recouverts, microtopographie fluidifiée, stries). Cependant, si les pots expérimentaux présentent des grains insérés et une microtopographie compacte semblables aux pots archéologiques, aucune strie n'est visible.

## B. L'apport des analyses physico-chimiques

L'étude technologique d'un corpus céramique peut être complétée par un examen microscopique. Celui-ci permet de mieux appréhender certaines des étapes de la chaîne opératoire de la céramique.

### *a. Acquisition des matières premières*

La première est l'acquisition des matières premières dont l'étude minéralogique par la pétrographie permet d'obtenir des données concernant leur origine géologique.

Les argiles utilisées pour le façonnage des céramiques proviennent de l'altération de roches. Par l'effet de processus à la fois physiques (érosion, chocs thermiques ou mécaniques) et chimiques (dissolution, hydrolyse), les roches – des matériaux formés d'agrégats de minéraux et constituant l'écorce terrestre – s'altèrent : leurs minéraux se séparent. Ceux-ci sont transportés par l'action du vent ou de l'eau, deviennent de plus en plus petits et s'arrondissent. Ils peuvent conserver en partie leur état d'origine (et constituer les inclusions des pâtes céramiques) ou se désagréger complètement à leur tour et former de l'argile, classe granulométrique qui regroupe les particules sédimentaires les plus fines (moins de 4 µm de diamètre<sup>751</sup>) et constitue la matrice argileuse des pâtes. L'ensemble des minéraux, argileux ou non, finit par se déposer et par former des couches ou des poches de sédiments dans lesquelles les potiers viennent puiser leur matière première.

Sur les 15 lames minces réalisées sur le corpus du Castel-Minier<sup>752</sup>, les minéraux observés, leurs proportions et leur taille sont ainsi autant d'indications sur la roche dont sont dérivées les matières premières utilisées pour les pâtes céramiques. Une fois l'association des minéraux de la pâte céramique (ou « pétrofaciès »<sup>753</sup>) identifiée, la géologie locale, puis régionale, doit être étudiée afin de localiser les roches dont peuvent être issues ces matières premières et délimiter une zone où leurs sources étaient susceptibles de se trouver.

L'analyse de ces données indique une association de minéraux de quartz, de mica (biotites et muscovites) et de feldspath plagioclases et alcalins. Des fragments de roches à quartz et mica sont aussi présents. Ces éléments, notamment par l'importance des minéraux de quartz à la fois

---

<sup>751</sup> NICHOLS 2010, p. 21

<sup>752</sup> Les descriptions des lames minces sont regroupées dans l'Annexe 9b.

<sup>753</sup> ROUX 2016, p. 174

au sein des inclusions et de la matrice argileuse, semblent aller dans le sens d'une matière première dérivée du granite. Cependant, la découverte ponctuelle de minéraux détritiques équivoques – amphibole, tourmaline, grenat – ou encore de pyroxènes pourrait renvoyer également à des roches métamorphiques (telles que le schiste) ou magmatiques (comme les gabbros et basaltes)<sup>754</sup>. En outre, la présence au sein d'une lame mince d'une probable inclusion de calcite pourrait également être le témoignage d'un matériau issu de roches calcaires. Cette présence différenciée de minéraux est susceptible d'indiquer que différents gisements ont été exploités.

Cependant, les indications restent à ce stade trop ambiguës pour être exploitées en termes de réflexion sur la provenance des matières premières utilisées pour le façonnage de la Commingeaise. Les premiers résultats de leur analyse ont, en effet, dans un premier temps, été interprétés dans le sens d'une origine granitique en ne considérant que le corpus céramique du Castel-Minier. L'Ariège prise comme lieu de référence, l'hypothèse proposée<sup>755</sup> indiquait alors le Massif du Bassiès en Ariège (formé de monzogranite à biotite et muscovite, de monzogranite à biotite et de monzogranite à tendance granodioritique) comme potentielle roche mère des matières premières utilisées, tout comme des schistes et des calcaires dolomitiques voisins<sup>756</sup>. La correspondance entre ces profils géologiques et les données minéralogiques de nos lames minces nous semblait suffisante pour identifier l'origine ariégeoise des matières premières utilisées pour le façonnage de la Commingeaise du Castel-Minier. Néanmoins, nous verrons, ci-dessous, qu'un indispensable élargissement à la région est nécessaire pour discuter des résultats de l'analyse pétrographique, en raison notamment de la localisation potentielle d'un centre de production au cœur de la Haute-Garonne et non en Ariège<sup>757</sup> et de la nécessaire comparaison des résultats pétrographiques avec la géologie de ce secteur<sup>758</sup>.

### *b. Préparation des matières premières*

La préparation des matières premières suggère l'ajout ou le retrait d'éléments par le potier afin d'obtenir une pâte adaptée à ses besoins. L'opération qui a été menée peut être identifiée en pétrographie par l'analyse de la distribution des inclusions selon leur taille<sup>759</sup>. Une distribution normale est unimodale (Figure 120a). Si des éléments ont été ajoutés, la courbe de distribution présente deux pics (Figure 120c). Au contraire, si des éléments ont été enlevés, la courbe n'est pas complète (Figure 120b). L'ajout d'un dégraissant peut également être suspecté

---

<sup>754</sup> KERR 1977

<sup>755</sup> GERAUD 2017b

<sup>756</sup> GENNA 2008 ; CANEROT 2008

<sup>757</sup> Voir la sous-partie IV.4 – *Ateliers et artisans : l'origine de la Commingeaise*, ci-dessous.

<sup>758</sup> Stéphane Piques discute de la géologie de ce secteur dans sa thèse de doctorat (PIQUES 2012).

<sup>759</sup> Livingstone Smith 2001, p. 80

s'il n'est pas d'origine naturelle (chamotte), si les inclusions sont particulièrement anguleuses (sable) ou si le mode de distribution est plat (Figure 120d).



Figure 120 : Courbe de distribution a) unimodale, b) incomplète, c) à deux pics, d) mode de distribution plat.

Les méthodes de quantifications des inclusions sont nombreuses<sup>760</sup>. Pour notre part, sur une prise de vue la plus représentative de chaque lame mince, chaque catégorie granulométrique fait l'objet d'un décompte : les inclusions microscopiques (jusqu'à 0,05 mm), mésoscopiques (entre 0,05 mm et 0,5 mm), macroscopiques (entre 0,5 mm et 2 mm) et « mégascopiques » (plus de 2 mm). Les courbes de distributions sont visibles en Annexe 9c. A l'exception de l'échantillon 2.15, elles sont toutes unimodales. Cette continuité granulométrique est associée à une continuité minéralogique : les inclusions de la matrice argileuse sont de même nature que la fraction grossière. Ces caractéristiques vont dans le sens d'une matière première brute non modifiée à faiblement modifiée<sup>761</sup>. La quasi-absence des inclusions « mégascopiques » dans nos lames minces et une certaine sous-représentation de celles macroscopiques pourraient témoigner d'un certain degré de tri granulométrique afin de supprimer les inclusions les plus grosses. Celui-ci, s'il a eu lieu, pourrait être réalisé par tamisage<sup>762</sup>.

En outre, il est possible que les pâtes utilisées pour la Commingeoise aient compris de façon ponctuelle des éléments végétaux. En effet, trois échantillons<sup>763</sup> présentent de très rares vides de taille supérieure à 1.5 mm. Cette porosité est peut-être le fait de matières végétales consommées pendant la cuisson<sup>764</sup>. L'inclusion retrouvée au centre de l'anse de l'US 2070 du Castel-Minier n'a pas pu être identifiée (Figure 121), mais du fait de sa structure circulaire, il est cependant possible qu'il s'agisse d'un élément végétal. L'aspect très ponctuel de cette caractéristique ne permet pas selon nous de conclure à l'ajout d'un dégraissant de type végétal à la pâte céramique. Nous pensons ainsi qu'il pourrait s'agir de débris accidentels. Si tel était le cas, cela pourrait renforcer l'idée d'un degré d'implication modéré dans la transformation des matières premières, envisagé par la continuité granulométrique et minéralogique mentionnée plus haut.



Figure 121: Inclusion (végétale ?) (échantillon 1.06)

<sup>760</sup> Freestone 1991

<sup>761</sup> Roux 2016, p. 176

<sup>762</sup> *Ibid.*, p. 51

<sup>763</sup> 1.07, 1.17 et 2.07

<sup>764</sup> Roux 2016, p. 196

### c. Façonnage et finition

Les différentes techniques de façonnage (ébauche ou préformage) supposent l'application d'une force, pression ou percussion, sur la masse argileuse. Elle entraîne la déformation de celle-ci (masse fine et porosité) et oriente plus ou moins les inclusions<sup>765</sup>. Ces microstructures peuvent être observées sur les lames minces. L'étape de finition n'impactant quant à elle que la surface superficielle des parois, les techniques employées ne sont pas identifiables par la pétrographie.

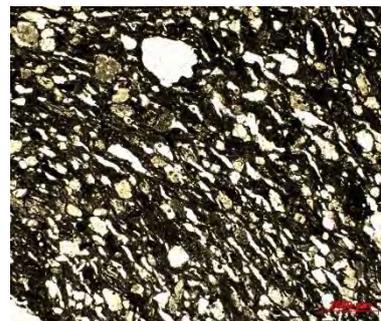


Figure 122: Microstructure subparallèle aux parois au sein d'une lèvres d'oule (échantillon 2.22)

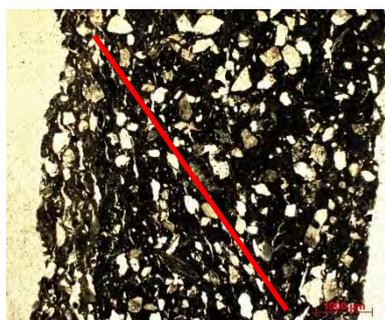


Figure 124: Juxtaposition de deux microstructures : aléatoire en haut à droite et sub-parallèle en bas à gauche (échantillon 2.15)

L'orientation de la porosité et des inclusions varie de subparallèle aux parois à aléatoire au sein de la plupart de nos échantillons. Ceci suggère une technique d'ébauche par pressions<sup>766</sup>. Particulièrement, l'observation de la microstructure des fragments de bords<sup>767</sup> révèle une orientation préférentielle des inclusions et de fines fissures qui sont alignées de façon subparallèle ou oblique aux parois (Figure 122). Cela pourrait suggérer une pression appliquée pour étendre l'argile depuis le bas vers le haut et former la lèvres

lorsque la pâte est humide.

Au sein de quatre échantillons<sup>768</sup> (bords, hauts de panse ou fragments indéterminés), cette orientation préférentielle est associée à des zones à orientation aléatoire des inclusions et à la porosité surtout composée de vésicules (Figure 124). Cette discontinuité est caractéristique d'un ébauchage par éléments assemblés, la limite entre les deux microstructures marquant la jointure entre eux<sup>769</sup>. Au sein d'un échantillon<sup>770</sup>, un haut de panse, cette jointure est marquée par une fine épaisseur de matrice argileuse sans inclusions (Figure 123). Ceci pourrait éventuellement être l'indice d'une phase de séchage intermédiaire entre le façonnage de la panse et celui du bord. En effet, lorsqu'un élément est laissé à sécher, un enduit de barbotine



Figure 123: Jointure entre deux éléments assemblés marquée par une couche de matrice argileuse non dégraissée (échantillon 3.03)

<sup>765</sup> *Ibid.*, p. 194-198

<sup>766</sup> *Ibid.*, p. 208

<sup>767</sup> Échantillons 1.11, 1.17, 2.07, 2.22 et 3.43

<sup>768</sup> 1.07, 1.11, 2.15 et 3.03

<sup>769</sup> Roux 2016, p. 205

<sup>770</sup> 3.03

(argile très humide à texture de « crème épaisse ») est déposé sur celui-ci afin que le second élément adhère correctement<sup>771</sup>.

#### *d. Décor et traitement de surface*

Les quinze échantillons sélectionnés pour l'étude pétrographique ne présentaient aucun élément de décor. Les techniques de décoration ne sont donc pas traitées dans le cadre de ce mémoire. Nous voulions néanmoins préciser que si l'observation macroscopique est généralement la plus utile pour identifier la technique utilisée, l'organisation de la structure de la pâte peut néanmoins être impactée par un décor (arrachement, compression, fente de jonction). La Commingeaise ne présente par ailleurs aucun traitement de surface en tant que tel.

#### *e. Séchage et cuisson*

L'étape du séchage se manifeste au cœur d'une céramique par la présence de fissures<sup>772</sup>. En ce qui concerne la cuisson, la pétrographie donne des informations sur la méthode employée. En effet, l'activité optique de la masse fine peut nous indiquer les conditions thermiques qu'a subies le pot : si elle est active, la température n'a pas dépassé les 850°C, sinon la cuisson a été menée à haute température (au-dessus de 900°C) et la pâte a commencé à vitrifier<sup>773</sup>. De même, certains minéraux s'altèrent à partir d'une certaine température et peuvent agir comme marqueur de palier thermique. C'est le cas par exemple de la biotite (mica noir) qui noircit et se fracture au-dessus de 900-1000°C ou de l'hornblende qui devient optiquement inactif (opaque) à partir de 750°C.

La couleur de la section fine est également un indicateur de l'atmosphère de cuisson, oxydante ou réductrice. Un groupe d'échantillon (groupe pétrographique I) semble ainsi avoir subi une atmosphère réductrice, alors que d'autres (ceux du groupe II) ont subi une cuisson en atmosphère oxydante. Ainsi, les pâtes de couleur gris foncé ou clair des groupes techniques macroscopiques 1 et 2 seraient issues d'une cuisson réductrice alors que les pâtes grises à brunes du groupe technique 3 et les pâtes orange à roses du groupe 4 auraient subi une cuisson oxydante. Cette donnée est en cohérence avec les observations à l'œil nu.

---

<sup>771</sup> Roux 2016, p. 80

<sup>772</sup> *Ibid.*, p. 198

<sup>773</sup> *Ibid.*

La matrice argileuse de nos échantillons est généralement active, ce qui semble indiquer que la Commingeaise du Castel-Minier a été cuite à des températures comprises entre 600°C et 850°C. Cependant, la matrice argileuse d'un tiers des quinze échantillons<sup>774</sup> est partiellement inactive et suggère que la température de cuisson ait pu atteindre 900°C au moins pendant un certain temps. Dans le cas de trois d'entre eux<sup>775</sup>, la partie inactive est située au cœur de la pâte, la matrice argileuse des bords étant active (Figure 125). Cette configuration est inhabituelle, une cuisson ayant normalement lieu tout d'abord en périphérie avant d'atteindre le cœur de la pâte. A ce jour, nous n'avons pas su trouver d'explication à ce phénomène.

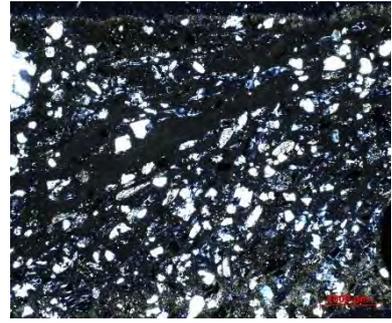


Figure 125: Matrice argileuse active en surface et inactive au cœur, en bas de l'image (échantillon 3.03)

#### *f. Discussion*

Finalement, la pétrographie apporte des données nouvelles sur nos connaissances de la chaîne opératoire de la Commingeaise. D'une part, cette méthode a permis de préciser l'origine géologique potentielle des matières premières qui devra être discutée au regard des données archéologiques régionales, tout en indiquant un investissement relativement faible dans la préparation de la pâte céramique utilisée pour le façonnage de la Commingeaise.

D'autre part, cette étude semble supporter nos hypothèses quant aux techniques de façonnage employées. En effet, les jointures observées supportent l'hypothèse de la technique du colombinage. La présence de ce qui pourrait être une couche de barbotine entre deux éléments assemblés suggère une phase de séchage intermédiaire que l'observation macroscopique de fractures courant sur la totalité de la circonférence des pots laissait envisager.

La nature des inclusions au sein de la pâte amène une autre réflexion. En effet, le quartz est majoritaire. Celui-ci a un coefficient de dilatation faible ( $0.58 \times 10^{-6} \text{K}^{-1}$ ) qui lui donne une excellente résistance aux chocs thermiques<sup>776</sup>. Sa présence importante dans des pots de cuisson tels des oules, marmites ou pégaus Commingeois est donc un avantage. En outre, pour conserver l'eau dans des conditions de fraîcheur optimales, une pâte doit être « hydrocérame », c'est-à-dire avoir « la capacité de « suer » suite à la condensation et à l'évapotranspiration de l'eau »<sup>777</sup>. De ce fait, la pâte commingeoise semble pouvoir constituer un choix technique de la part des potiers, car répondant à deux fonctions domestiques recherchées : les pots de cuisson et les pots à liquide.

<sup>774</sup> 2.15, 2.22, 2.27, 3.03 et 4.04

<sup>775</sup> Echantillons 2.15, 3.03 et 4.04

<sup>776</sup> Cette donnée est tirée de la fiche matière quartz publiée par Sceram ceramics et disponible en ligne : <http://www.sceram.com/upload/fiches%20mati%C3%A8res/pdf%20mati%C3%A8res/quartz.pdf>

<sup>777</sup> Roux 2016, p. 58

### C. Apport de l'expérimentation

Les gestes expérimentaux mentionnés jusqu'à présent semblent aller dans le même sens ou du moins ne pas infirmer cette hypothèse de chaîne opératoire. En effet, nous avons pris le parti de mettre en forme les bords de nos pots en exerçant une pression sur pâte humide à l'aide d'une main humidifiée et les panses à l'aide de la technique du battage (percussion sur pâte à consistance cuir). Les marqueurs observés sur les bords expérimentaux correspondent à ceux des pots archéologiques (grains saillants en partie recouverts, microtopographie fluidifiée, stries). Cependant, si les pots expérimentaux présentent des grains insérés et une microtopographie compacte semblables aux pots archéologiques, aucune strie n'est visible alors que c'est le cas sur les pots archéologiques.

Des expérimentations plus poussées ont ainsi été mises en place après cette première interprétation de la chaîne opératoire probable de la Commingeaise (Annexe 8c). Elles ont consisté en la fabrication de plusieurs séries de pots, chaque série reprenant une chaîne opératoire particulière (soit celle des pots archéologiques, soit avec tournage au tour de potier notamment) et chaque pot étant façonné dans des pâtes contenant une quantité différente de dégraissant. Le mélange de matières premières, prélevées en partie par nos soins, a en effet été choisi afin de correspondre au mieux à la pâte de la Commingeaise archéologique.

Les résultats de ces expérimentations révèlent ainsi que la proportion de dégraissant impacte le choix de la technique de façonnage<sup>778</sup>. A partir de 30 % d'inclusions (en volume), le tournage rapide est difficile, voire impossible, à mettre en œuvre. Par ailleurs, les stigmates du tournassage (étape de préformage nécessaire en fin de façonnage au tour) sont parfaitement incompatibles, notamment dans leur étendue, avec les observations technologiques des pots archéologiques (Annexe 8c, Fig. 15). De même, au-delà de 40 % de dégraissant, le montage des pots par colombinage s'est avéré délicat et la finesse des parois des céramiques archéologiques ne pouvait être atteinte.

En revanche, le façonnage de pots selon la technique du colombinage confirme l'utilisation d'un mouvement de rotation pour le façonnage final des bords des formes commingeoises, qui entraîne la formation de stries concentriques, voire de plis de compression, correspondant à ceux observés durant l'étude technologique des pots.

---

<sup>778</sup> Cette conclusion a déjà été observée notamment pour les grés de Garos et Bouillon (BERDOY 2015, p. 159).

#### D. La chaîne opératoire de la Commingeoise

Finalement, la chaîne opératoire de la Commingeoise peut être décrite de la façon suivante. Une matière première est prélevée et traitée relativement peu : aucun ajout *a priori* de dégraissant, peut-être les inclusions les plus grossières ont-elles été retirées cependant. Cette étape de la chaîne opératoire, tout comme celle de l'acquisition des matières premières, reste à interroger au regard des données archéologiques concernant un potentiel lieu de production<sup>779</sup>. Cela permettra notamment d'expliquer éventuellement les inclusions d'argile pure observées dans certains tessons (Figure 126).



Figure 126 : Inclusions d'argile pure mal mélangées lors de la préparation de la pâte (céramique 208-2, maison de la Tour de Savoie, Aurignac)

En raison de cette pâte chargée en inclusions, le façonnage utilise ensuite la technique du montage aux colombins régularisés par pincement ou étirement en deux temps. La partie basse du pot est d'abord constituée, puis mise un moment à sécher. De nouveaux colombins sont ensuite disposés pour continuer le haut de panse et le bord. Ces deux parties sont préformées par un mouvement de rotation et pression continue sur pâte humide. La fabrication du pot se termine par une étape de finition par lissage, sur pâte cuir pour le bas de panse ou *a minima* le fond (en raison du séchage intermédiaire), sur pâte humide pour le haut de panse et le bord.

Les anses sont façonnées également à partir d'un colombin. Leur attache au pot indique quelques variations dans la chaîne opératoire. En effet, sur les dournes, certaines devaient être fixées sur pâte cuir (Pl. 73), alors que d'autres devaient l'être possiblement au moment du façonnage du haut de panse sur pâte humide, en témoignent les anses des dournes venant « percer » la panse à laquelle elles s'attachent (Pl. 72).

En ce qui concerne les décors et marques, leur réalisation avait lieu entre le façonnage du haut de panse et du bord et le lissage final du pot. En effet, les cordons sont toujours encadrés de deux bandes verticales de 5 cm environ de stries fines parallèles à bord fileté et fond généralement fluidifié, probablement faites aux doigts (Pl. 36 et 45-47). Nous supposons que pour les cordons repoussés, un doigt venait en support à l'intérieur pour repousser la pâte, alors que deux doigts créaient le relief en glissant à l'extérieur et que pour les cordons rapportés, il s'agit des traces du lissage des bords du cordon pour le fixer sur la panse. Il n'est pas exclu que les cordons estimés comme repoussés soient des cordons rapportés très fins. Dans tous les cas, il doit s'agir d'un glissement léger d'une technique à l'autre. Les marques incisées devaient être tracées au même moment, certaines d'entre elles ayant été en partie « effacées » par le lissage (Pl. 37).

Pour finir, la Commingeoise subit une cuisson, probablement en atmosphère réductrice pas complètement maîtrisée à une température pouvant monter jusqu'à 900°C.

<sup>779</sup> Voir la sous-partie IV.4 – Ateliers et artisans : l'origine de la Commingeoise, ci-dessous.

La chaîne opératoire ainsi définie devra être confirmée d'une part par l'étude de pots plus nombreux et plus complets, d'autre part par de nouvelles expérimentations s'achevant notamment par une étape de cuisson.

#### **4. Ateliers et artisans : l'origine de la Commingeoise**

Comprendre et caractériser une céramique passe de façon indispensable par l'identification de sa chaîne opératoire. Si celle-ci peut être abordée via l'étude des produits finis, les pots, elle ne peut être pleinement saisie qu'en abordant la question et l'organisation de son lieu de production.

##### **A. La question des lieux de production potière au Moyen Âge**

###### *a. Historiographie*

Comme déjà mentionnés plus haut<sup>780</sup>, les modèles de production potière diffèrent selon les régions et périodes. Ainsi, à l'image des travaux sur leurs produits finis — les céramiques — la recherche sur les lieux de production est régionalisée et a longtemps été marquée par un relatif retard en Midi-Pyrénées par rapport à d'autres zones de France. En effet, des synthèses ont été produites qui concernent différents territoires régionaux ou locaux dès les années 1970 et 1980, mais surtout à partir des années 1990<sup>781</sup>. Elles sont utilisées comme exemples dans le chapitre-synthèse consacré à l'artisanat de la terre cuite de l'ouvrage de la collection Flaran consacré à l'artisan au Moyen Âge et à l'époque moderne<sup>782</sup>, puis citées dans un bilan historiographique réalisé en 2013<sup>783</sup>. Une réflexion à plus large échelle a par la suite été lancée par l'organisation d'un colloque international concrétisé par l'ouvrage *Tourner autour du pot*, dirigé par Freddy Thuillier et Étienne Louis<sup>784</sup>. Cette publication ne considère cependant que les deux premiers tiers du Moyen Âge (Ve-XIIIe siècles). Le décalage dans la recherche sur les ateliers de l'ancienne Midi-Pyrénées y est néanmoins visible : sur les 21 articles de *Tourner autour du pot*, aucun ne concerne ce secteur, bien qu'au sein du *Corpus des ateliers de potiers médiévaux en France* réalisé dans le même cadre<sup>785</sup> soient toutefois référencés treize sites.

---

<sup>780</sup> Voir la sous-partie *1.1.B.b – La poterie*, contexte historique, ci-dessus.

<sup>781</sup> Chapelot 1975 ; Thiriot 1986 ; Fichet de Clairfontaine 1996 ; Faure-Boucharlat, Vicard, Maccari-Poisson *et al.* 1996 ; Marchesi, Thiriot, Vallauri *et al.* 1997 ; Guadagnin 2000 ; Flambard Héricher et Fichet de Clairfontaine 2002 ; Peytremann, Meyer, Bertrand *et al.* 2009 ; Berdoy 2015

<sup>782</sup> Chapelot et Chapelot 2000

<sup>783</sup> THUILLIER 2013, p. 117-118

<sup>784</sup> Thuillier et Louis 2015

<sup>785</sup> Thuillier 2015

Dans notre région, des programmes de recherche se sont bien intéressés aux ateliers de potiers, mais généralement à ceux de l'époque moderne<sup>786</sup>. Ces travaux ont été menés essentiellement par des historiens de l'économie et permettent de disposer de synthèses sur les conditions de production et de commercialisation liées à plusieurs ateliers. Les recherches de Jean Michel Lassure sur la céramique de Cox ou sur les centres potiers du Lauragais sont centrées sur des questions typologiques, les fouilles de fours de la fin du Moyen Âge ou de l'époque moderne restant exceptionnelles<sup>787</sup>. Dans le cadre du PCR dirigé par Jean-Michel Minovez (*Céramique en Midi-Pyrénées : production, circulation, consommation, XVIe-XXe siècles*), une dizaine de mémoires de master ont été soutenues à Toulouse, permettant de disposer de focus et d'inventaires d'ateliers dans plusieurs secteurs de Midi-Pyrénées à l'Époque moderne. Ils font apparaître une organisation en petits ateliers dispersés dans des zones de production qui recouvrent généralement plusieurs paroisses et des concentrations parfois très fortes dans quelques villages. L'exemple de la production céramique et faïencière du secteur de Martres-Tolosane et des Petites Pyrénées, étudié par Stéphane Piques, est l'un des mieux connus<sup>788</sup>.

Les approches plus strictement archéologiques et découvertes centrées sur la fin du Moyen Âge se font rares et succinctes (souvent sous la forme d'un simple dépotoir ou des restes d'un unique four). Cet état de fait n'a ainsi donné lieu à un premier bilan qu'au début des années 2010. Dans son travail universitaire, qu'elle publie en 2011<sup>789</sup>, Nathalie Chauvin dresse un inventaire des découvertes médiévales : 22 sites sont mentionnés dont neuf appartiennent au bas Moyen Âge (les autres étant ceux repris dans le *Corpus* de 2015 cité ci-dessus). Cependant, elle conclut face à la fugacité des vestiges que seule une typologie des fours peut être esquissée : les individus d'environ 1 m de diamètre des XIe-XIIe siècles à sole suspendue laissent la place aux siècles suivants à des installations plus grandes (jusqu'à 2 m de diamètre) avec support de sole sous la forme de pilier ou de muret(s).

#### *b. Esquisse de l'organisation des lieux de production au bas Moyen Âge*

Seules des considérations générales nous permettent ainsi d'esquisser un schéma d'organisation des lieux médiévaux de production potière. Durant le Moyen Âge central, alors que dans d'autres régions commencent à émerger de véritables villages spécialisés dans

---

<sup>786</sup> Voir les PCR « Les ateliers de potiers et les métiers de la terre en Midi-Pyrénées, XVIe-XIXe siècles » sous la direction de Serge Brunet (1999 – 2003) et « Céramique en Midi-Pyrénées : production, circulation, consommation (XVIe-XXe siècles) » sous la direction de Jean-Michel Minovez (2013 – 2016).

<sup>787</sup> LASSURE 2004

<sup>788</sup> PIQUES 2012 ; PIQUES 2018

<sup>789</sup> CHAUVIN 2011

l'artisanat de la poterie<sup>790</sup> et qu'en marge des villes des quartiers de potiers se constituent<sup>791</sup>, le secteur qui nous intéresse voit plutôt, d'après l'état actuel de nos connaissances<sup>792</sup>, les petits ateliers ruraux perdurer. Il semblerait ainsi que le four isolé associé à des potiers occasionnels ou saisonniers, certainement laboureurs en premier lieu (des « potiers-paysans »), puisse être la norme, pour une production et diffusion locale (à l'image d'autres artisanats<sup>793</sup>). Cette situation serait ainsi la raison de la faible densité de découvertes potières dans notre région.

À la fin du Moyen Âge, notamment à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, les changements dans les fours mentionnés plus haut accompagnent une évolution de l'artisanat potier vers une augmentation de la production et de la productivité qui se manifeste par une progressive spécialisation du métier. De premiers ateliers apparaissent qui se transmettent parfois leurs savoirs techniques et des pots peuvent ainsi être produits présentant des typologies similaires sur de vastes secteurs<sup>794</sup>. Dans les villes, ces transformations peuvent se traduire par la création de corporations qui réglementent et organisent la production<sup>795</sup>. À cette période, les pots sont produits par des artisans à temps plein qui organisent encore eux-mêmes la diffusion de leur production (ils sont « potiers-marchands »).

Ce n'est qu'au début de l'époque moderne qu'une véritable standardisation se met en place. L'organisation artisanale se fait à l'échelle subrégionale de plusieurs villages spécialisés associés, des fours collectifs se mettent en place<sup>796</sup>. La production se distingue de la diffusion : les « potiers-artisans » fabriquent les pots qui sont revendus par des marchands<sup>797</sup>, à l'image d'autres « pré-industries » comme celle du textile<sup>798</sup>. L'artisanat n'est plus que rarement rural, il est spécialisé et commence à s'industrialiser<sup>799</sup>.

## B. Le Fréchet

Parmi les sites inventoriés par Nathalie Chauvin s'en trouve un mentionné comme lieu de production de la « céramique grise modelée désignée par le terme de "Commingeoise" »<sup>800</sup>. Situé à proximité de la Métairie de Darré sur la commune du Fréchet (Figure 127), il a fait l'objet d'une opération archéologique en 1994.

---

<sup>790</sup> C'est, par exemple, le cas de Saint-Victor-des-Oules (Gard). Cf. CHAPELOT ET CHAPELOT 2000

<sup>791</sup> Un des témoignages de ceux-ci se trouve dans la toponymie de certaines rues ou places (par exemple : la rue des Potiers à Toulouse).

<sup>792</sup> Nous rappelons que les informations qui suivent sont en grande majorité issues de discussions avec les archéologues, et notamment avec Jean Catalo, en l'absence de synthèse sur le sujet.

<sup>793</sup> FOSSIER 2000, § 2

<sup>794</sup> La céramique rouge polie est un exemple à large diffusion.

<sup>795</sup> MARANDET 1986, p. 126

<sup>796</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 86

<sup>797</sup> Dans notre région, les exemples les mieux connus sont ceux des céramiques de Cox-Lomagne et de Giroussens.

<sup>798</sup> MINOVEZ 2012

<sup>799</sup> FOSSIER 2000, § 58

<sup>800</sup> CHAUVIN 2011, p. 282-283

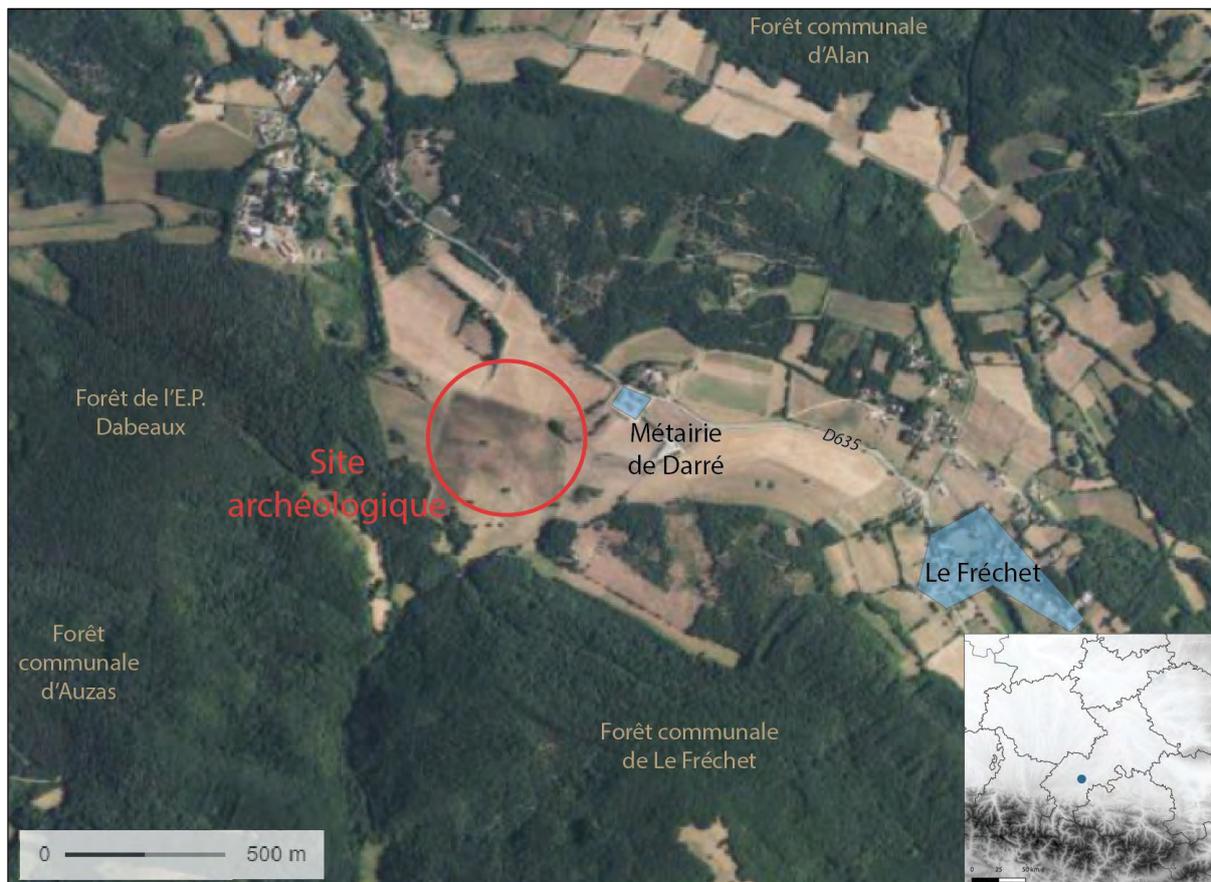


Figure 127 : Localisation approximative du lieu de production supposé de la Commingeoise découvert au Fréchet.

### a. Données archéologiques

#### i. Un site inédit

Découvert fortuitement par un agriculteur lors d'un travail de déboisement afin d'agrandir ses parcelles cultivables, le site de la Métairie de Darré<sup>801</sup>, au lieu-dit Saint-Rame, a fait l'objet d'une fouille de sauvetage, dirigée par Bernard Jolibert, pour préserver les vestiges menacés par les travaux agricoles. Si elle n'a pu être menée à son terme en raison d'un conflit avec le propriétaire, des données précieuses ont néanmoins pu en être extraites<sup>802</sup>.

Localisé sur une butte naturelle culminant à environ 393 m d'altitude, c'est tout un ensemble villageois rural comprenant des zones artisanales associées qui a été mise au jour sur plus de 3000 m<sup>2</sup>. Le centre névralgique de l'occupation semble incarné par une église romane longue de 16 m dont les murs sont encore en partie en élévation et remploient des fragments de

<sup>801</sup> Ce site porte le numéro 70 dans notre inventaire global (Annexe 1).

<sup>802</sup> JOLIBERT 1994 ; SRA Midi-Pyrénées s. d.

sarcophages<sup>803</sup>. Autour de cet édifice religieux, un cimetière s'étend sur au moins trois de ses côtés (est, sud et ouest). Il comprend des sépultures bâties à logette céphalique datées des XIIe-XIIIe siècles et au moins une, probablement plus ancienne, taillée dans le substrat. Par ailleurs, ont été mises au jour et datées des XIIIe-XIVe siècles des couches d'occupation associées à des vestiges interprétés comme de l'habitat : sablières basses, trous de poteau, foyers. La zone nord de l'église est couverte par des silos, probablement nombreux. La fouille du comblement de quatre d'entre eux a fourni un lot homogène de céramiques du début du XIIIe siècle<sup>804</sup>. Enfin, un secteur artisanal a été identifié au nord du site. Deux types d'activités devaient s'y dérouler : plusieurs structures de chauffe sont associées à la sidérurgie (scories, minerai) et réparties sur une vaste étendue (400 m<sup>2</sup>), alors que d'autres pourraient être liées à de nombreux éléments céramiques identifiés comme des ratés de cuisson. Dans cette dernière zone d'environ 50 m<sup>2</sup> interprétée comme un atelier de potier, une prospection géophysique a été réalisée en 1997 en vue d'implanter de nouveaux sondages. Si ces derniers n'ont pas eu lieu, les données ont révélé de possibles trous de poteaux alignés associés à des zones subcirculaires<sup>805</sup>.

Le mobilier issu de la fouille a été inventorié, mais n'a, à notre connaissance, pas fait l'objet d'étude spécialisée. En ce qui concerne la céramique, près de 3500 tessons ont été comptabilisés. Parmi eux, Bernard Jolibert, le responsable de l'opération, a formellement identifié de la Commingeaise, notamment au sein de la zone de production qu'il rapproche de l'atelier artisanal mentionné dans les sources historiques<sup>806</sup>.

## ii. Autres indices archéologiques

Malgré l'accès difficile aux données issues de cette fouille à fort potentiel, la découverte de 1994 sur la commune du Fréchet constitue un indice frappant pour la localisation d'un secteur de production de la Commingeaise. En effet, d'autres éléments archéologiques viennent renforcer cette hypothèse.

Le plus ancien est la mention de deux découvertes ponctuelles au milieu des années 1960 probablement liées à l'artisanat potier et situées à proximité du site archéologique<sup>807</sup>. Un « dépotoir de potier » stratifié mis au jour à l'occasion de travaux agricoles a été fouillé, en tout cas son mobilier a été étudié, par Gabriel Manière. D'après les informations publiées, il se situait sur une parcelle adjacente à la route RN635 (actuelle D635) et appartenant au propriétaire de la métairie de Darré. Nous supposons que le terrain concerné se situe entre ladite ferme, la route et le village (Figure 127). Parmi les céramiques retrouvées, la « poterie de

---

<sup>803</sup> Des traces antérieures au Moyen Âge ont par ailleurs été retrouvées. Elles datent de la préhistoire, du Néolithique ou de l'Antiquité Tardive.

<sup>804</sup> Nous n'avons pas plus de détails quant à la caractérisation de ces céramiques.

<sup>805</sup> Ces informations proviennent du SRA et nous ont été transmises par Anne Berdoy, que nous remercions ici.

<sup>806</sup> Voir la sous-partie III.4.B.b – *Données historiques*, ci-dessous.

<sup>807</sup> SAPENE 1966

facture médiévale » n'est pas décrite de façon plus détaillée, mais provient de niveaux compris entre des productions antiques bien identifiées et des faïences polychromes modernes. Par ailleurs, la seconde découverte, non étudiée, est signalée par le même propriétaire terrien au cours de la réalisation de travaux au sein même de sa maison : il s'agirait d'un « four circulaire de construction rudimentaire » d'environ 1 m de diamètre<sup>808</sup>. Il est délicat d'associer avec certitude ses deux seules structures à une fonction artisanale, en raison des données très succinctes qui nous sont parvenues. Néanmoins, leur proximité géographique conforte la probabilité d'un lieu localement étendu de production potière.

Par ailleurs, si peu d'éléments sont à notre disposition pour observer le mobilier céramique dont il est question, que ce soit pour les découvertes des années 1960 ou celles des années 1990, la mairie du Fréchet conserve dans une vitrine des fragments céramiques découverts fortuitement sur la commune qui sont clairement identifiables comme de la Commingeoise (Figure 128). Celles-ci accompagnent les productions des faïenceries contemporaines de la commune.



Figure 128 : Céramiques en vitrine dans la mairie du Fréchet : A-B) Fragments de bords, anses et panses décorées de Commingeoise ; C) Assiettes et plats en faïence contemporaine du Fréchet

<sup>808</sup> La présence d'un four dans une habitation répond au schéma classique d'« intégration four-atelier-habitat » connu pour le bas Moyen Âge (CHAPELOT ET CHAPELOT 2000, § 144).

En effet, Le Fréchet possède une tradition potière qui remonterait au XIXe siècle d'après les historiens<sup>809</sup>. Il faisait partie d'un ensemble de villages faïenciers<sup>810</sup> dont l'activité pérenne s'est développée dès le XVIe siècle avec les poteries décorées *a sgraffito*, a explosé au XVIIIe siècle avec les premières faïences et perdue encore à Martres-Tolosane sous forme de céramique d'art<sup>811</sup>. Des traces de cet artisanat moderne fréchetois existent : la rue de la Faïencerie traverse le bourg et passe devant la salle des fêtes, bâtiment dans lequel s'est installé le premier faïencier du village en 1820<sup>812</sup>.

Si la faïencerie du Fréchet ne s'est pas maintenue après la fin du XIXe siècle, une tuilerie moderne était installée à proximité du site archéologique de la Métairie de Darré. Sa carrière (« située à moins de cent mètres de l'église [fouillée] ») aurait été comblée au début des années 1990<sup>813</sup>. Il est permis d'y associer les bâtiments à l'abandon dans la forêt attenante d'Auzas (Figure 127), localisés sur le lieu de la *Tuilerie de Garet* indiquée sur les cartes d'état-major du XIXe siècle<sup>814</sup>, voire les quelques ruptures topographiques, talus — anciennes fosses d'extraction ? — qui sont visibles sur les cartes IGN ou sur place pour les plus petites (Figure 129), à moins que celles-ci ne soient plus anciennes.



Figure 129 : Dépression visible dans la forêt au sud du site archéologique de la Métairie de Darré

---

<sup>809</sup> Les éléments concernant cette production de faïence peuvent également provenir en partie de la rubrique « Patrimoine » du site de la commune (<https://lefrechet.fr/>) et des discussions avec Frédéric Lavail, maire de Le Fréchet, que nous remercions pour le temps qu'il nous a accordé.

<sup>810</sup> Certains sont voisins du Fréchet comme Marignac-Laspeyres, Mancieux.

<sup>811</sup> PIQUES 2019

<sup>812</sup> TOULET 1996

<sup>813</sup> SRA Midi-Pyrénées s. d.

<sup>814</sup> Une seconde tuilerie est indiquée sur les mêmes plans, au sud-est de la zone, dans les bois de la commune de Mancieux.

## *b. Données historiques*

Les indices archéologiques trouvent par ailleurs un certain écho dans les sources historiques.

### *i. Le site de Saint-Rame*

Concernant le site archéologique fouillé en 1994, le responsable de l'opération le rattache au territoire appelé Saint-Rame dont l'emplacement était perdu et qui est mentionné au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle comme appartenant à l'abbaye de Bonnefont voisine de 6,5 km au sud-est<sup>815</sup>. En effet, en 1248, le lieu-dit Saint-Rame serait donné par Bernard-Odon de Benque à l'abbé de Bonnefont, Arnaud, « en réparation de dommages »<sup>816</sup>. Une autre mention citée par Bernard Jolibert indique d'en 1456, l'abbé de Bonnefont, Bertrand, cède à son tour ce territoire en fief à la communauté d'Auzas<sup>817</sup>. Ainsi, entre le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle et celui du XV<sup>e</sup> siècle, une partie du secteur où se situe le site archéologique et un atelier de potier appartient à l'abbaye de Bonnefont. L'implantation de celle-ci dans cette zone est par ailleurs bien marquée : dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, elle installe une grange rurale à enceinte fossoyée à Pentens situé à environ 4 km de Saint-Rame<sup>818</sup> et en 1269 elle fonde la bastide de Boussens, probablement pour renforcer son emprise sur la voie et les flux garonnais<sup>819</sup>.

### *ii. Un pouillé du XIV<sup>e</sup> siècle*

Cependant, la source historique la plus importante qui soit concernant Le Fréchet et la production potière qui devait s'y trouver au Moyen Âge est un pouillé du XIV<sup>e</sup> siècle, édité en 1939<sup>820</sup>. Ce registre qui dresse l'inventaire des possessions et revenus ecclésiastiques du diocèse de Comminges auquel appartient la paroisse du Fréchet est rédigé entre la fin de 1387 et 1388. Il comporte 60 feuillets, plus ou moins bien conservés, mais essentiellement lisibles, qui ont été reliés au XVII<sup>e</sup> siècle<sup>821</sup>. Mis en place grâce à la consultation par le vicaire général et un chanoine de Saint-Bertrand-de-Comminges de représentants ecclésiastiques et laïcs des paroisses et communautés civiles du diocèse<sup>822</sup>, il permet notamment une délimitation précise

---

<sup>815</sup> SRA Midi-Pyrénées s. d.

<sup>816</sup> Jolibert 1994

<sup>817</sup> *Ibid.*

<sup>818</sup> HENRY (dir.), 2017

<sup>819</sup> HENRY 2024. Voir également la sous-partie IV.5.A.b – *Modalités géopolitiques de diffusion de la Commingeaise*, ci-dessous.

<sup>820</sup> CORRAZE 1939

<sup>821</sup> *Ibid.*, p. 101

<sup>822</sup> *Ibid.*, p. 103

du diocèse et révèle également, d'après l'éditeur, à la fois un appauvrissement général des campagnes du diocèse de Comminges, cité comme une des conséquences de la guerre, et une désertification de certains lieux<sup>823</sup>.

Dans ce texte, un paragraphe concerne la paroisse du Fréchet et décrit ses redevances au diocèse. Parmi elles, Raymond Corraze relève la mention d'une « dîme personnelle ou industrielle » unique en son genre payée par les potiers sur les pots de terre<sup>824</sup>. Une telle dîme sur des poteries est singulière et constitue un *unicum* dans la région<sup>825</sup>. Les productions potières, comme leurs produits, sont, d'une part, généralement absentes des sources historiques du fait de leur valeur, économique et matérielle, toute relative<sup>826</sup>. Les évocations des dîmes sur des productions artisanales sont, d'autre part, rares, cet impôt concernant généralement des produits agricoles<sup>827</sup>. Ce caractère exceptionnel, déjà relevé par Charles Higoumet<sup>828</sup>, ne peut ainsi que signifier l'importance de l'activité potière au Fréchet, de sa distinction au sein de cet artisanat anonyme, au point que l'autorité ecclésiastique s'y intéresse et impose une forme de contrôle<sup>829</sup>. En effet, le revenu des dîmes constitue l'une des ressources les plus importantes du diocèse de Comminges<sup>830</sup>. Dans d'autres secteurs de France, si des redevances payées par des potiers peuvent exister, elles portent généralement sur l'extraction de la matière première ou plus rarement sur le bois et non sur les pots<sup>831</sup>. Dans tous les cas, elles concernent des villages spécialisés, des centres potiers — « lieu[x] où plusieurs artisans ou artisanes pratiquent individuellement leur activité, tout en constituant une communauté à la fois technique, sociale et économique »<sup>832</sup> — qui comprendraient une vingtaine d'artisans voire plus.

Nous notons par ailleurs que, dans le pouillé, la paroisse est nommée « Ecclesia de Fraxineto et Sti Michaelis »<sup>833</sup>. L'église Saint-Michel du village du Fréchet a perduré jusqu'à nos jours (avec son abside romane à voûte en cul-de-four). Il serait ainsi tentant de voir dans la chapelle découverte lors de la fouille le premier lieu de culte mentionné dans le pouillé (*Fraxineto*), matérialisant ainsi un ensemble villageois au sein duquel s'organisait la production potière, et dans l'église actuelle l'annexe (*Sti Machaelis*). Une seconde hypothèse cependant tient dans l'identification de Saint-Michel en l'église qui porte ce nom à Laffite-Toupière,

---

<sup>823</sup> *Ibid.*, p. 118-119

<sup>824</sup> *Ibid.*, p. 118 et 176-177 : « Item rector recipit pro se decimam ollarum et carnalagiorum, valent communiter XII franchos ».

<sup>825</sup> Nous remercions ici Roland Viader pour la discussion autour de cette dîme et son caractère exceptionnel.

<sup>826</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 121-122

<sup>827</sup> VIADER 2010, p. 15

<sup>828</sup> HIGOUNET 1984, p. 325

<sup>829</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 145

<sup>830</sup> HIGOUNET 1984, p. 324

<sup>831</sup> CHAPELOT ET CHAPELOT 2000, § 46 et 92-94. Dans le Bessin par exemple, où une importante production potière a perduré durant plus de six siècles à Molay (FLAMBARD HERICHER 2000).

<sup>832</sup> BERDOY 2019, fol. 7

<sup>833</sup> CORRAZE 1939, p. 118 et 214

commune voisine du Fréchet qui n'est jamais mentionnée dans le pouillé du XIV<sup>e</sup> siècle, la principale église pouvant avoir été déplacée du lieu découvert en fouille vers sa situation actuelle. Il semblerait que Le Fréchet et Laffite-Toupière puissent ainsi constituer un bloc uni au sein d'une même paroisse et taxé ensemble au XIV<sup>e</sup> siècle.

En complément des sources historiques, la toponymie peut constituer un bon moyen d'identifier la présence de lieux de production potière<sup>834</sup>. Dans le cas de la Commingeaise, elle nous aide à mieux appréhender l'étendue possible de la production. En effet, si le nom Le Fréchet est peu parlant, celui de Laffite-Toupière ne laisse que peu de doute sur l'activité potière qui a dû y avoir lieu, «touièrre» étant un dérivé de «toupin» ou «toupis» qui signifient «pot en terre». On le retrouve d'ailleurs dans le nom d'un centre potier attesté des Hautes-Pyrénées : Lahitte-Toupière<sup>835</sup>. Cette adjonction provient généralement de la façon dont les habitants d'un lieu étaient qualifiés et témoigne ainsi de l'importance de l'activité artisanale «et de sa renommée»<sup>836</sup>. À notre connaissance, seule la prospection a révélé des traces archéologiques d'activité potière sur la commune de Laffite-Toupière<sup>837</sup>, elle possède néanmoins elle aussi toutes les caractéristiques géographiques nécessaires à cet artisanat et est notamment traversée par le même ruisseau du Rieutort que le site du Fréchet<sup>838</sup>. Dans le cadre des villages spécialisés, il est en outre courant que le toponyme faisant référence à l'activité potière, malgré l'ancienneté de celle-ci, soit tardivement ajouté au nom originel du village<sup>839</sup>. Cela semble être le cas pour Laffite-Toupière. Le second mot est en effet adjoint au nom d'origine *La Fitte* sur la carte de Cassini comme un complément<sup>840</sup>. Ce caractère récent (ou hésitant si l'artisanat n'est plus présent?) du rattachement de *Toupière* est appuyé par le fait que seul le nom *La Fitte* soit indiqué sur les cartes d'état-major postérieures de moins d'un siècle à la carte de Cassini.

### *c. Un lieu propice à la production potière*

Les sources historiques et archéologiques convergent ainsi, comme les chercheurs l'avaient énoncé dès la fin du XX<sup>e</sup> siècle, vers l'existence d'un lieu de production de la Commingeaise sur les communes du Fréchet et de Laffite-Toupière constituant une paroisse unie. Cet état de fait n'est pas surprenant et s'inscrit dans une tradition séculaire observée dans le bassin de la Garonne, zone fort propice à l'artisanat de la terre.

---

<sup>834</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 91-100

<sup>835</sup> CARRAZE 2000 ; BERDOY 2015

<sup>836</sup> BERDOY 2015, p. 119

<sup>837</sup> Mentionnées par Stéphane Piques dans sa thèse en 2012 (PIQUES 2012, p. 41), nous ne connaissons pas les résultats de ces prospections (quels types de vestiges : céramiques, fours ?).

<sup>838</sup> Lors de nos prospections pédestres dans le secteur, une partie des argiles prélevées l'a été sur la commune de Laffite-Toupière.

<sup>839</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 98

<sup>840</sup> Aucune indication supplémentaire n'est fournie dans l'état des villes accompagnant la carte de Cassini, que ce soit concernant Le Fréchet ou Laffite-Toupière.

Le site archéologique de la métairie de Darré se situe en effet dans un secteur où se concentrent les ressources indispensables à cette activité : argile, eau, combustible. La commune possède en premier lieu un sol argileux dont la qualité a notamment été comparée dans les années 1960 à celle des argiles de Marignac-Laspeyres exploitées à l'époque pour la production faïencière de Martres-Tolosane<sup>841</sup>. L'implantation au XVIIIe siècle d'une faïencerie dans le village même du Fréchet et d'une tuilerie au XXe siècle à proximité immédiate du site atteste de l'étendue et de l'exploitation avérée des gisements disponibles. Cette matière première des Petites Pyrénées a été identifiée et décrite dès le XIXe siècle<sup>842</sup>, puis commentée en regard de l'artisanat céramique par Stéphane Piques<sup>843</sup>. Ce dernier a mis en évidence l'utilisation des certaines argiles du secteur pour la poterie, notamment dans le secteur du Fréchet<sup>844</sup>. Par ailleurs, des prospections pédestres réalisées dans le secteur de la Métairie de Darré, si elles révèlent des dépressions pouvant être associées à des fosses d'extraction (Figure 129)<sup>845</sup>, permettent aussi de prendre conscience de la nature argileuse évidente du substrat alentour (Figure 130.B). L'eau du Rieutort, ruisseau longeant le secteur sur lequel a été identifié le lieu de production céramique, en est un témoin privilégié : l'argile y est en suspension et vient se déposer sur ses bas-côtés (Figure 130. A et C).

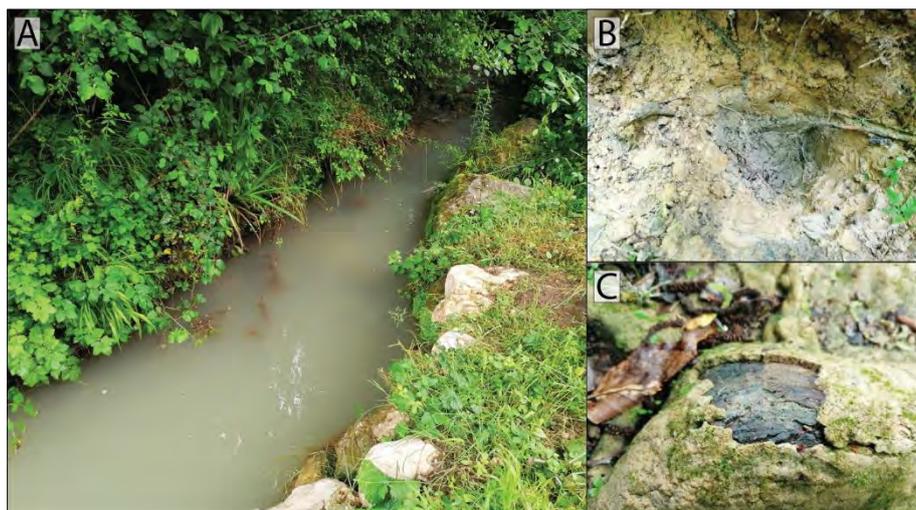


Figure 130 : A) Argile en suspension dans le ruisseau le Rieutort, B) Échantillonnage (n° AR-LF\_21-4) d'argile à proximité, C) Dépôt d'argile sur une racine en bordure du ruisseau

L'eau est d'ailleurs le second élément nécessaire à la fabrication de poterie. Le site identifié se situe au cœur d'une zone où les ruisseaux sont nombreux. Il se trouve notamment aux abords du ruisseau *Rieutort*, affluent de *La Noue* qui se jette dans la Garonne à environ 4,5 km au sud-est (Figure 131). Par ailleurs, le petit cours d'eau contournant le site par l'est

<sup>841</sup> LEYMERIE 1881, p. 688 ; SAPENE 1966 ; GAULEJAC 1983 ; JOLIBERT 1990

<sup>842</sup> LEYMERIE 1881, p. 641 et 687-688

<sup>843</sup> PIQUES 2012, p. 25-29

<sup>844</sup> *Ibid.*, p. 31-32 et carte 2

<sup>845</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 45

apparaît sur le cadastre napoléonien sous le nom de « ruisseau de Darré » et semble relier deux possibles retenues d'eau.

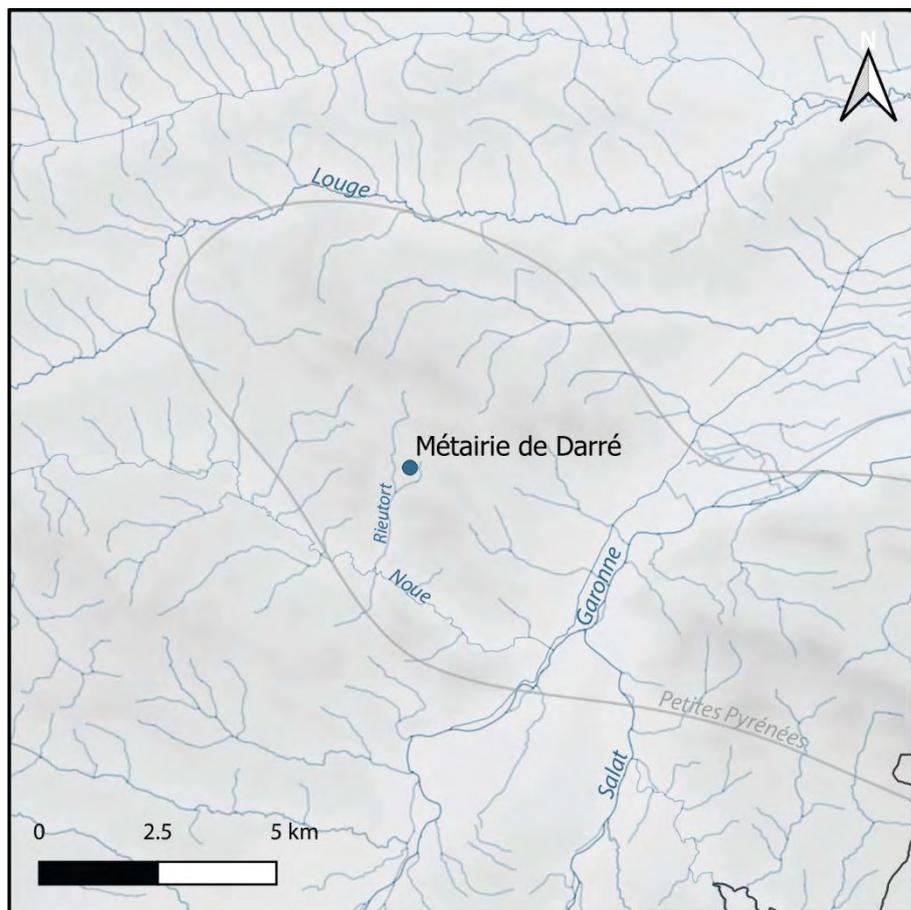


Figure 131 : Localisation du site la Métairie de Darré au sein du réseau hydrique local

Enfin, la cuisson, ultime étape de la chaîne opératoire potière, requiert une quantité importante de bois, quelle que soit son essence<sup>846</sup>. Encore de nos jours, de nombreux lambeaux de forêts existent dans le secteur de l'atelier localisé et sur les communes attenantes à celle du Fréchet. Aux alentours se trouvent, par exemple, les forêts communales du Fréchet et d'Alan, respectivement au sud et au nord, ou encore la forêt de l'E. P. Dabeaux à l'ouest (Figure 127). Ce couvert forestier relativement important (au moins 25 km<sup>2</sup>) semble, d'après les plans anciens disponibles (Carte de Cassini, plans d'état-major du XIXe siècle, photographies aériennes anciennes), avoir perduré depuis plusieurs siècles sur des étendues variables. Diverses coupes successives subies de la main de l'homme suggèrent même qu'ils sont moins vastes de nos jours qu'ils ont pu l'être à la fin du Moyen Âge<sup>847</sup>. Il est ainsi probable que la forêt tenait une place importante ici, comme le nom originel du Fréchet le suggère d'ailleurs : *Fraxineto* est tiré du latin *Fraxinus* signifiant le frêne. Le secteur constitue ainsi une situation favorable et

<sup>846</sup> *Ibid.*, § 49 ; BREICHNER, CHABAL, LECUYER *et al.* 2002, p. 82-83

<sup>847</sup> HIGOUNET 1984, p. 464

indispensable à l'approvisionnement régulier (pas toujours évident selon les régions<sup>848</sup>) en combustible pour la mise en place des cuissons céramiques.

#### *d. Un centre de production probable*

##### *i. Une datation large*

Estimer la durée de vie d'un artisanat est délicat en l'absence de données archéologiques fines sur son lieu de production<sup>849</sup>. Néanmoins, quelques éléments chronologiques liés au site archéologique fouillé permettent d'appréhender son occupation. Il est en premier lieu constitué de vestiges qui ont été associés à des périodes plus ou moins longues. Son église est de style roman, utilisé dans la région jusqu'à la fin du XIIe siècle. Elle est entourée d'un cimetière comprenant des tombes rattachées aux XIIe et XIIIe siècles en raison de leur logette céphalique. Par ailleurs, les céramiques provenant des silos étudiés ont toutes été datées du début du XIIIe siècle. Il semblerait ainsi que l'on vive et meure sur place au moins à partir de cette période-là. Les couches d'occupation probablement liées à un habitat contiennent un mobilier à datation trop large pour être réellement fiable (XIIIe-XIVe siècles). Cependant, plusieurs sources mentionnent le lieu-dit Saint-Rame en 1248 et 1456 et laissent ainsi supposer une longue occupation sur au moins deux siècles, entre le milieu du XIIIe et celui du XVe siècle.

Concernant l'artisanat potier, si une dîme est prélevée en 1387 sur les pots, nous pouvons considérer d'une part que la production est toujours active à ce moment-là, d'autre part que la fin du XIVe siècle est ou suit une période à laquelle elle a atteint une importance majeure, qu'elle perdure depuis au moins plusieurs décennies et n'est pas complètement en train de s'éteindre.

##### *ii. Un atelier de potier avéré, parmi d'autres*

La localisation d'un atelier de potier au Fréchet peut ainsi être attestée par les données à la fois géographiques, historiques et archéologiques. La découverte fortuite des vestiges d'un lieu de production est en effet venue éclairer la mention d'une dîme exceptionnelle sur des pots due par les habitants d'un village inscrit dans une région où le travail de la terre cuite a jusqu'à très récemment constitué une tradition. Son association avec la Commingeoise est évidente par les découvertes de nombreux de ses fragments sur le site même et sur la commune : en conclure que les produits issus de cet atelier étaient ceux que l'on appelle Commingeaises en devient aisé.

---

<sup>848</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 48

<sup>849</sup> *Ibid.*, § 44

En outre, Le Fréchet est situé dans le secteur où cette production occupe une proportion majoritaire, si ce n'est absolue, des corpus céramiques découverts sur les sites inventoriés, à l'épicentre de sa diffusion (Figure 132)<sup>850</sup>. Les produits d'un artisanat, quel qu'il soit, se retrouvent principalement et en priorité à proximité immédiate du lieu où celui-ci est implanté. Plus on s'éloigne du centre producteur, plus les consommateurs peuvent avoir accès à d'autres potentiels réseaux d'approvisionnement concurrentiels. Dans ce sens, l'analyse de la dispersion de la Commingeaise délimitait une zone probable de production, la localisation du site découvert au Fréchet au cœur de celle-ci la confirme.

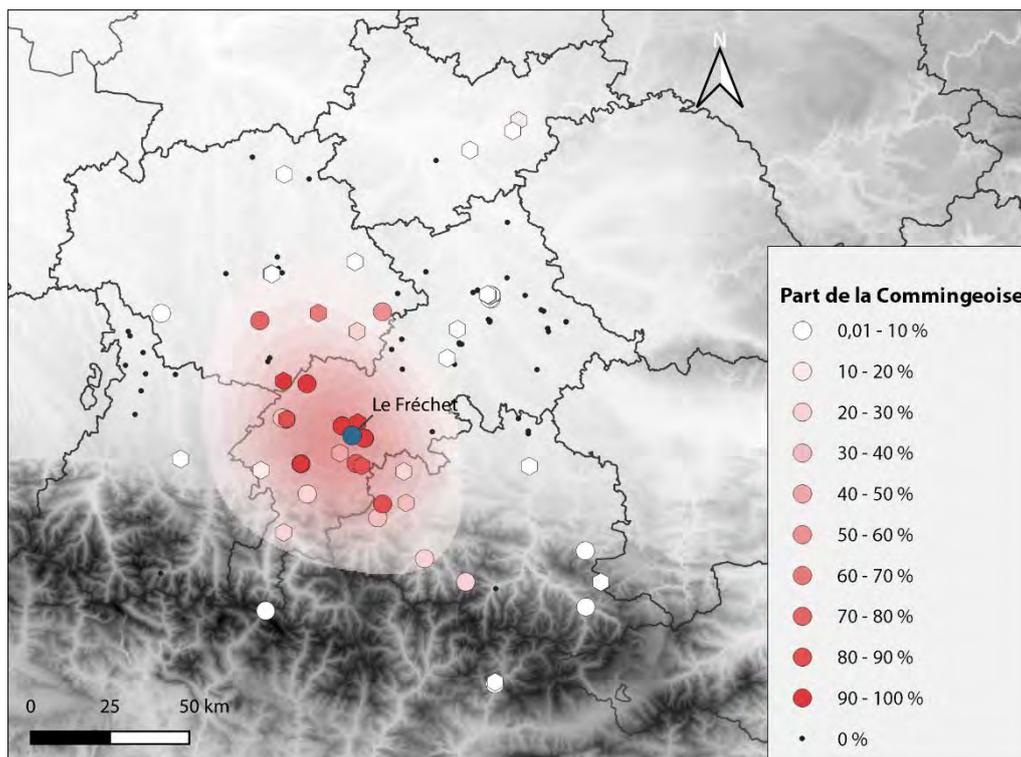


Figure 132 : Position de Le Fréchet sur la carte des proportions de Commingeaise au sein du corpus céramique total de chaque site

Est-ce à dire que l'atelier fouillé par Bernard Jolibert est le seul à produire la Commingeaise? Cela semble peu probable, en raison notamment de l'importance de la production, perceptible à la fois par sa dispersion géographique (la zone de diffusion s'étend sur environ 110 km du nord au sud et 60 km d'est en ouest<sup>851</sup>) et chronologique (environ trois siècles) et par la redevance remarquable dont elle a fait l'objet. Ces éléments, s'ils convergent vers un secteur unique de production, impliquent également un effort de production et de productivité qu'un atelier unique ne peut assumer. À l'image d'exemples issus d'autres régions

<sup>850</sup> Voir la partie II.1.A – Diffusion et répartition de la Commingeaise, ci-dessus.

<sup>851</sup> Cette échelle correspond à la diffusion proposée pour la production d'un village spécialisé, d'après l'estimation du nombre de pots et cuissons réalisés par année à l'aide de sources historiques concernant des secteurs mieux connus (CHAPELOT ET CHAPELOT 2000, § 139).

ou d'autres époques<sup>852</sup>, le site de la Métairie de Darré devait être partie prenante d'un ensemble d'ateliers producteurs répartis sur une zone plus ou moins étendue. La toponymie, nous l'avons vu, semble permettre d'en localiser au moins sur la commune immédiatement voisine de Laffite-Toupière qui réunit les mêmes critères géographiques propices à l'artisanat potier, or redevance et toponymie sont souvent les deux seules sources permettant la localisation des villages spécialisés potiers avant la fin du Moyen Âge<sup>853</sup>.

Il est cependant difficile d'appréhender précisément les dimensions de la production. Dans des exemples extrarégionaux pour lesquels un village potier a perduré et s'est développé (à l'inverse de l'ensemble villageois du Fréchet qui s'est éteint), les découvertes médiévales sont largement dispersées<sup>854</sup>.

Caractériser la Commingeaise, c'est aussi la replacer dans l'histoire et dans un territoire. Au sein du comté de Comminges médiéval, l'économie rurale serait basée sur la variété des activités dans le but de répondre aux besoins locaux des habitants et consommateurs<sup>855</sup>. Les ateliers de potiers domestiques dont la production est saisonnière correspondent à ce schéma : ce sont les paysans qui font également office de potiers, comme ils peuvent être tisserands, bûcherons, etc<sup>856</sup>. Néanmoins, la production de Commingeaise prend suffisamment d'ampleur pour être associée à un village (au Fréchet par la dîme qui est imposée à ses habitants sur les pots produits, à Laffite-Toupière par le qualificatif qui lui est associé) et pour développer la diffusion que nous lui connaissons. Si elle a pu correspondre, à son origine, à une production domestique, il semblerait qu'une spécialisation ait eu lieu, que des ateliers aient pu essaimer qui ont partagé des techniques, des connaissances, des typologies et des ressources, formant un « embryon d'industrie »<sup>857</sup>, une « marque de fabrique » : celles de la Commingeaise.

Peut-on parler de villages spécialisés ? La localisation du site de la Métairie de Darré dans un ensemble villageois complet avec son église, son cimetière, sa zone d'ensilage, celle de sidérurgie et ses habitats<sup>858</sup> ainsi que l'appellation de Laffite-Toupière nous tenteraient de le faire. Positionnée au sein d'un secteur argileux, situé par ailleurs à proximité d'axes routiers majeurs<sup>859</sup>, la production Commingeaise répondrait de ce fait au schéma des XIe-XIIIe siècles qui voient dans d'autres secteurs de France l'apparition de ces localités organisées autour d'une économie artisanale particulière et à la définition admise du village potier<sup>860</sup>, évacuant le léger

---

<sup>852</sup> Voir notamment : FICHET DE CLAIRFONTAINE 1996 ; BERDOY 2015 ; HUSI 2015. Voir également la partie V.5 – *La Commingeaise dans le mobilier domestique de la fin du Moyen Âge*, ci-dessous.

<sup>853</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 92

<sup>854</sup> *Ibid.*, § 90 ; BERDOY 2015

<sup>855</sup> HIGOUNET 1984, p. 471

<sup>856</sup> *Ibid.*

<sup>857</sup> *Ibid.*

<sup>858</sup> L'association d'un habitat à une zone artisanale est classique des ateliers médiévaux (CHAPELOT ET CHAPELOT 2000, § 37 et 43).

<sup>859</sup> Voir la partie IV.5.A – *Modalités de diffusion*, ci-dessous.

<sup>860</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 16 et 88

décalage que l'historiographie pensait percevoir dans notre région où nous voyions les ateliers ruraux et isolés sembler perdurer jusqu'à la fin du Moyen Âge.

### C. L'humain dans l'atelier

#### a. « Potiers ou potières ? »

« Potiers ou potières ? », telle est la question que la chercheuse Anne Berdoy propose de poser dès qu'il s'agit de recherches sur les centres potiers<sup>861</sup>. Elle relève en effet que ce thème est rarement abordé, alors même qu'il a des implications sur la compréhension de certains phénomènes sociaux-économiques liés à l'artisanat de la terre cuite, la femme et l'homme n'occupant pas la même place dans les sociétés, notamment anciennes, et dans les foyers<sup>862</sup>. Dans notre région, nous avons vu que l'activité potière ne constitue pas encore un élément de réflexion courant, c'est d'autant plus le cas sous le prisme du genre, notion proposée comme un nouvel outil de lecture des données historiques et archéologiques, les potières étant souvent si ce n'est toujours ignorées<sup>863</sup>. Hormis pour l'artisanat textile dans lequel la place active de la femme est depuis longtemps admise, il est supposé dans les autres domaines qu'une femme prenne part souvent par défaut seulement à l'activité : le travail féminin est considéré comme secondaire ou venant accompagner celui des hommes ou y palier par veuvage ou hérédité<sup>864</sup>. Pourtant, des femmes sont actives dans l'artisanat au Moyen Âge, elles sont simplement encore peu considérées en raison de l'absence d'indices de leur présence, mais surtout d'études sur le sujet, du moins de recherches pensant leur existence<sup>865</sup>. Par exemple au Castel-Minier, il est probable qu'elles aient pu participer à la chaîne de production de l'argent. En effet, dans un rapport du XIV<sup>e</sup> siècle qui a vocation à organiser le travail des entreprises minières des Pyrénées, elles sont mentionnées comme contribuant à la phase de préparation du minerai en sortie de mine, après que des hommes l'ait extrait et avant qu'un autre ne le broie au moulin<sup>866</sup>.

L'hypothèse d'un artisanat féminin en ce qui concerne la Commingeoise a été émise par le chercheur Alain Costes et elle trouve ainsi un écho particulier à la lumière des travaux d'Anne Berdoy<sup>867</sup>. Cette dernière expose plusieurs pistes, qu'il est nécessaire de croiser, afin d'identifier les potiers ou potières d'un centre de production. La première est la considération

---

<sup>861</sup> BERDOY 2019. Les idées développées dans les paragraphes suivants proviennent en majorité de cette communication présentée dans le cadre des Journées internationales d'histoire 2019 de Flaran : « Le village à l'épreuve du genre dans l'Occident médiéval et moderne ».

<sup>862</sup> *Ibid.*, fol. 6

<sup>863</sup> BERDOY 2019 cite notamment JEANNE 2008 et COUDART 2015 sur le thème du genre et de l'archéologie du Moyen Âge.

<sup>864</sup> CHAPELOT ET CHAPELOT 2000, § 106 ; FOSSIER 2000, § 49 ; BERDOY 2019, fol. 4

<sup>865</sup> BERDOY 2019

<sup>866</sup> MUGUETA MORENO 2004, p. 103

<sup>867</sup> Nous souhaitons remercier une nouvelle fois Alain Costes pour nous avoir partagé ses réflexions sur la Commingeoise et Anne Berdoy pour les discussions autour de ce sujet.

du temps long et l'analyse régressive pour remonter aux origines d'une activité potière. Elle se base en effet sur le constat que de nombreux centres potiers (dont celui de Garos et Bouillon dans le Béarn est son exemple le plus étudié<sup>868</sup>) se sont maintenus jusqu'aux XIXe-XXe siècles et sur l'observation d'une permanence dans l'organisation de l'activité artisanale entre ses débuts et sa réalité contemporaine due à l'accès constant aux matières premières et à « la transmission d'un savoir-faire au fil des générations »<sup>869</sup>. Pour la Commingeoise, cette continuité qui fournit des données historiques précieuses n'a pas eu lieu. Ainsi, les sources écrites, qui se multiplient surtout à partir du XVe siècle et constituent un des moyens d'accès aux artisanes ou artisans<sup>870</sup>, sont plus complexes à faire parler. Aucun travail d'archives pour le Moyen Âge n'a révélé, à notre connaissance, des mentions de potiers ou potières dans le secteur du Fréchet et de Laffite-Toupière, à l'exception du pouillé de 1387 qui ne parle cependant que de celui qui reçoit la dîme sur les pots et non de ceux qui la payent. Cette absence pourrait être un indice dans le sens d'une identification de femmes en tant que fabricantes de la Commingeoise, les mentions textuelles concernant les activités potières attestées étant plus prolixes lorsque les artisans sont des hommes<sup>871</sup>. Toutefois, nous ne connaissons également aucune mention de potiers dans notre région d'étude, cet état de fait reste donc à vérifier par de plus amples recherches archivistiques qui n'ont pas pu être menées dans le cadre de ce travail.

Néanmoins, d'autres éléments pourraient aller dans le sens de l'identification d'une activité féminine. La toponymie en constitue le premier : le terme de *Toupière* associé tardivement à Lafitte peut en effet renvoyer non seulement au pot de terre « toupin », mais aussi à « topières » qui signifie potières<sup>872</sup>. Il n'est cependant pas exclu que le caractère féminin du mot soit lié à celui de *La Hitte* qui signifie « la borne, la limite » qu'il vient qualifier. Il est difficile de trancher entre *La Hitte des toupières* (« la hitte des potières ») et *La Hitte toupière* (« la hitte potière »).

Le second élément, constituant l'indice central d'une activité féminine de la poterie, est la prise en compte des techniques utilisées dans la fabrication potière. D'après Anne Berdoy, l'identification du genre d'un artisanat repose sur une seule étape de la chaîne opératoire de la poterie : le façonnage. Celui-ci suppose en effet un apprentissage relativement long qui ancre durablement des techniques dans les gestes potiers. Il ne nécessite pas l'intervention d'un tiers et ne peut pas être réalisé par n'importe qui de façon interchangeable<sup>873</sup>. Ainsi, il « conditionne l'existence et la pérennité de l'activité artisanale ». Le façonnage « "signe" le potier ou la potière au travail » : si l'homme façonne l'activité est masculine, si la femme façonne l'activité est féminine<sup>874</sup>. Partant de ce constat, l'auteur démontre la nature genrée de la poterie en relevant

---

<sup>868</sup> BERDOY 2015

<sup>869</sup> BERDOY 2019, fol. 9

<sup>870</sup> Chapelot et Chapelot 2000

<sup>871</sup> BERDOY 2019, fol. 5 et 7

<sup>872</sup> BERDOY 2015, p. 88

<sup>873</sup> Sur le sujet de l'expertise technique, voir également les travaux de Valentine Roux (ROUX 2016).

<sup>874</sup> BERDOY 2019, fol. 2

les techniques et outils utilisés pour cette étape dans les centres potiers où ce sont des artisanes qui façonnent les pots : en France ou ailleurs dans le monde (exemples ethnologiques compris), il s'agit systématiquement de « tournettes » ou de « modelage » « à la main », « sans tour »<sup>875</sup>. A l'opposé, les lieux où les artisans sont des hommes, le tournage est la méthode employée<sup>876</sup>. De ce fait, l'absence du tour constitue un fort marqueur d'une activité féminine.

Nous avons vu que la chaîne opératoire de la Commingeoise<sup>877</sup> ne comprend pas l'utilisation du tour de potier pour son façonnage, mais la technique du colombinage. Elle cohabite cependant, en particulier dans les marges de son aire de diffusion, avec d'autres productions qui sont tournées. Le colombinage est donc un choix technique et non une méconnaissance du tournage, le tour se diffusant largement à partir du XIII<sup>e</sup> siècle<sup>878</sup>. Associé à la toponymie et au silence probable des sources écrites, il converge vers la même hypothèse : les indices sont succincts (c'est là aussi un potentiel élément parlant), mais il semble que l'on puisse proposer que la Commingeoise soit une production de femmes.

Cela n'exclurait pour autant pas complètement les hommes de l'activité<sup>879</sup>. Comme les femmes ont pu aider leurs maris potiers en prenant part à l'extraction des matières premières et aux finitions ou cuissons dans les cas de productions masculines, les hommes participent à ces étapes voire à la diffusion des produits. Le schéma anthropologique de la femme active à l'intérieur alors que l'homme l'est à l'extérieur peut s'appliquer ici<sup>880</sup>.

En outre, malgré une possible « division sexuée du travail » (hommes et femmes ne participent pas à la même activité économique), les deux époux agissent ensemble pour la subsistance de leur foyer<sup>881</sup>. L'activité de l'épouse ne constitue cependant jamais la première source de revenus. Il s'agit de celle du mari, le chef de famille, qui est d'ailleurs mise en avant dans les sources écrites lorsqu'elles existent<sup>882</sup> et qui, même si elle est complétée par une activité ponctuelle de potier pour aider la potière du foyer, reste sa principale occupation et profession<sup>883</sup>. Le travail féminin conserverait ainsi une place secondaire. L'activité des potières est spécialisée, mais reste complémentaire par rapport à celle de leur mari et par rapport à une économie essentiellement agricole<sup>884</sup>. La typologie limitée de la Commingeoise semble aller dans ce sens : à l'inverse de certaines productions contemporaines voisines (comme la grise polie toulousaine) qui constituent l'activité principale de leurs artisans et tendent vers une

---

<sup>875</sup> *Ibid.*, fol. 6

<sup>876</sup> *Ibid.*, fol. 7. TESTART 2014 allait dans ce sens en rapportant que les hommes prennent le pas sur le travail des femmes dès qu'une machine (ici le tour) entre en jeu.

<sup>877</sup> Voir la partie IV.2 – *La chaîne opératoire de la Commingeoise*, ci-dessus.

<sup>878</sup> BERDOY 2019, fol. 7

<sup>879</sup> BERDOY 2015, p. 79-90

<sup>880</sup> BERDOY 2019, fol. 7

<sup>881</sup> *Ibid.*, fol. 2

<sup>882</sup> *Ibid.*, fol. 7

<sup>883</sup> BERDOY 2015, p. 97

<sup>884</sup> *Ibid.*, p. 97-106

diversification du vaisselier afin d'élargir leur marché, les formes produites au Fréchet sont limitées.

Par ailleurs, hormis pour la cuisson, l'artisanat potier féminin n'a pas besoin d'infrastructures dédiées, car ses outils sont déplaçables et peu coûteux, à l'inverse du tour. Si le façonnage (donc la production) est réalisé dans le cadre domestique<sup>885</sup>, il peut ne pas exister d'espace dédié (il ne laisse alors que peu de traces archéologiques). Toutefois, il n'est pas domestique dans le sens où il ne répond pas simplement aux besoins locaux : la mise sur le marché des produits est évidente pour la Commingeoise et concerne une échelle telle que l'existence d'un véritable centre potier ne peut être qu'attestée et la spécialisation de l'artisanat soulignée<sup>886</sup>. Néanmoins, par la position de la production qui se tient probablement au sein de l'espace domestique et celle des femmes dans leur foyer, ces dernières n'ont pu « accéder au statut professionnel » que possédaient les potiers-tourneurs d'autres villages spécialisés<sup>887</sup>.

Ces considérations générales nous permettent finalement d'appréhender un peu mieux ce que pouvait être la production de la Commingeoise au Moyen Âge. Son caractère spécialisé est démontré par l'étendue de sa diffusion et la localisation d'un réel centre potier. Néanmoins, l'identification potentielle de femmes en tant que fabricantes démontrerait que, malgré cette importance notable de l'artisanat, celui-ci conservait un cadre domestique et ne constituait probablement pas la ressource principale de la communauté<sup>888</sup>.

## *b. La communauté artisanale et sa production*

### *i. Une communauté et une production conséquentes*

L'ampleur de la diffusion de la Commingeoise et le fait qu'elle fasse l'objet d'une redevance au XIV<sup>e</sup> siècle supposent ainsi une « concentration de personnes occupées à une même activité »<sup>889</sup>. Cette communauté artisanale, composée possiblement de *toupières* et implantée sur la paroisse du Fréchet et de Laffite-Toupière, devait être suffisamment conséquente pour assurer la production que nous connaissons. S'agissant d'une activité médiévale qui s'étale sur un territoire relativement étendu d'au moins deux villages, il est cependant actuellement difficile d'estimer le nombre de personnes qui ont pu y prendre part, que ce soit par les sources historiques ou les données archéologiques<sup>890</sup>.

---

<sup>885</sup> BERDOY 2019, fol. 7

<sup>886</sup> *Ibid.*

<sup>887</sup> *Ibid.*, fol. 8

<sup>888</sup> Voir la partie IV.5.B – *La Commingeoise, un unicum?*, ci-dessous, concernant l'impact qu'une telle organisation a pu avoir sur la disparition de la production potière.

<sup>889</sup> BERDOY 2015, p. 119

<sup>890</sup> CHAPELOT ET CHAPELOT 2000, § 90 ; BERDOY 2015, p. 120-123

Des travaux autour de certains centres potiers ont néanmoins permis d'avancer quelques éléments de réponse. Ces villages spécialisés ont en effet été reconnus comme tels en raison, outre de la toponymie, du nombre d'artisans identifiés grâce notamment aux redevances<sup>891</sup>. Ces informations permettent de proposer pour la période du bas Moyen Âge un chiffre oscillant entre 10 et 30 artisans, qui n'auront peut-être pas eu le temps d'atteindre un nombre de plus de 40 ou 50 observé à partir du XVe ou XVIe siècle dans certains lieux qui ont perduré<sup>892</sup>.

De telles considérations chiffrées sont délicates et en l'absence de recherches historiques et archéologiques plus poussées, ces éléments restent à l'état d'hypothèses. Cependant, un autre indice pourrait témoigner de l'importance de la communauté, en tout cas de son implantation profonde dans le territoire. Il s'agit de la présence d'un maître d'école dans la paroisse, mentionné dans le pouillé de 1387<sup>893</sup>. Un rapide inventaire de ces *scolaris* au sein du comté de Comminges révèle que seules 23 paroisses en sont munies, soit uniquement 6 % de l'ensemble. La présence d'une école pour les enfants locaux n'est ainsi pas tout à fait classique et peut témoigner de moyens particuliers.

Redevances et coutumes donnent également parfois accès à des données à propos du volume de production d'un centre potier<sup>894</sup>. Les chiffres ne peuvent qu'être estimés et variables par ailleurs en fonction des lieux et sont généralement connus plutôt pour les productions tournées. Ils portent néanmoins à croire que pour atteindre une aire de diffusion du rang de celle de la Commingeaise, il fallait qu'au moins 5000 pots sortent chaque année des cuissons qui ont lieu jusqu'à une dizaine de fois<sup>895</sup>, ce qui correspond à une production minimale d'une centaine de pots par semaine pour le centre potier.

## ii. Un besoin relatif d'infrastructures

Cette étape de la cuisson nous pousse à considérer les besoins en infrastructures artisanales. Le mode de façonnage de la Commingeaise suppose peu d'investissement en ce sens, une production sans l'utilisation du tour pouvant être mouvante. Nous avons vu que l'hypothèse d'une production féminine suppose également une nature domestique dans le sens où elle aurait lieu au sein du foyer d'habitation. Ainsi, à l'échelle du village, il est peu probable qu'un quartier artisanal ait pu exister comme cela peut être le cas en ville. La fabrication devait

---

<sup>891</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 90-97

<sup>892</sup> CHAPELOT ET CHAPELOT 2000 avancent par exemple les chiffres d'une douzaine d'ateliers à Lachapelle-aux-Pots (Charente-Maritime), de vingt potiers en 1409 à Nibelle, Chambon et Courcy dans le Loiret ou encore 20 à 34 potiers au XVe siècle dans le village de La Poterie (Côtes-d'Armor) pour 22 à 47 tours. Au début du XVe siècle, les potiers de Chartre-en-Bretagne constituent un tiers de la population (soit 64-80 artisans) alors qu'à Sadirac (Gironde) ils sont entre 26 et 49 au XVIe siècle.

<sup>893</sup> CORRAZE 1939

<sup>894</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 64-69

<sup>895</sup> Les exemples de CHAPELOT ET CHAPELOT 2000 mentionnent une limite de 120 pots par semaine ou de 25 pots par jour dans les ateliers ruraux respectifs de Molay (Calvados) et Sevrey (Saône-et-Loire).

être dispersée à l'image de l'habitat<sup>896</sup>. A cette échelle individuelle du foyer, de l'habitation, l'activité potière devait donc être organisée dans l'espace domestique, mais sans lieu qui lui soit réservé, du fait de l'utilisation d'outils mobile<sup>897</sup>.

La seule exception à la non-nécessité d'infrastructures réside dans la mise en place du four de cuisson. Nous avons vu par les données pétrographiques<sup>898</sup> que la Commingeoise subit probablement une cuisson dont la maîtrise n'est pas absolument parfaite en raison d'une atmosphère réductrice qui peut cependant être en partie oxydante parfois et d'une température généralement autour des 850 °C maximum, mais qui peut néanmoins fluctuer et dépasser les 900 °C. Malgré cette relative maîtrise des paramètres de cuisson, les pots montrent une régularité et une qualité qui impliquent une montée et un maintien en température certains. Même si ces critères sont plus généralement associés à des techniques de cuisson en four, ils peuvent également être obtenus par des cuissons en aire ouverte<sup>899</sup>. Toutefois, les quelques données archéologiques connues pour le secteur de production identifié auraient révélé des structures de chauffe associées à la production potière<sup>900</sup>. La cuisson en four semblant être la norme observée au Moyen Âge dans notre région, nous supposons ainsi qu'elle était utilisée pour la fabrication de la Commingeoise. Dans le cadre de la production de Garos et Bouillon, chaque officine<sup>901</sup> possède son propre four de l'époque moderne au XXe siècle. L'hypothèse d'une transposition de cette organisation à l'époque médiévale a ainsi été émise, expliquant le nombre de structures de chauffe identifiées en prospection<sup>902</sup>. Dans notre cas, ce type de découverte n'est pas assez documenté pour pouvoir le dire bien qu'un four semble avoir été identifié au sein des bâtiments de la Métairie de Darré<sup>903</sup>, mais du fait des quelques similitudes entre les deux centres potiers nous pouvons faire la conjecture d'une association systématique du four et de la maison. Cela fait sens si le four collectif est une pratique qui ne paraît en effet se diffuser qu'à partir du XVIe siècle<sup>904</sup>.

Ainsi au Fréchet, s'il semble qu'une concentration villageoise a aujourd'hui disparu, les quelques traces qu'a pu laisser l'artisanat potier pourraient y être découvertes concentrées au sein des bâtiments d'habitation. Il est cependant fort probable qu'elles soient aussi disséminées que le sont les habitations encore existantes ou anciennes.

---

<sup>896</sup> BERDOY 2015, p. 68

<sup>897</sup> *Ibid.*, p. 64 ; BERDOY 2019, fol. 7

<sup>898</sup> Voir la partie IV.3 – *La chaîne opératoire de la Commingeoise*, ci-dessus.

<sup>899</sup> ROUX 2016, p. 151-160

<sup>900</sup> Voir la sous-partie IV.4.B.a – *Le Fréchet : données archéologiques*, ci-dessus.

<sup>901</sup> Par ce terme, Anne Berdoy désigne « l'unité de production tout entière (c'est-à-dire dans ses dimensions humaine et matérielle) » quand elle emploie celui d'atelier pour nommer le « lieu, spatialement limité, dans lequel était notamment pratiqué le façonnage » (BERDOY 2015, p. 55).

<sup>902</sup> *Ibid.*, p. 56-59 et 63-65

<sup>903</sup> SAPENE 1966

<sup>904</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 86

#### D. Des « marques de potiers-marchands » ?

Tant qu'il est question de l'organisation de la production et de ses artisans ou artisanes, il est nécessaire de discuter de la présence de marques incisées sur les pots commingeois. Celles-ci se distinguent en effet des éléments de décors qui sont reconnus par leur répétition ou leur étendue (souvent concentrique)<sup>905</sup>. A l'opposé, des incisions s'observent ponctuellement et de façon localisée sur le haut de panse de certains pots (Figure 133), plus rarement sur le méplat interne des bords de grandes oules ou marmites. Il s'agit généralement d'une combinaison de traits et/ou points, réalisés sur pâte humide avant cuisson, formant des motifs particuliers parfois similaires ou identiques d'un individu à l'autre. Les marques découvertes sur les méplats, généralement deux larges et courtes lignes verticales parallèles, étant rares<sup>906</sup>, l'analyse suivante porte sur les 122 marques incisées certaines ou supposées observées sur des hauts de panses de pots commingeois.



Figure 133 : Marque incisée sur une oule de la Maison de la Tour de Savoie à Aurignac (822-231-1)

##### *a. Des marques omniprésentes...*

Nous avons identifié ces marques sur les corpus de 20 des 106 sites au sein desquels la présence de Commingeaise est certaine, avérée ou probable. Si ne sont considérés que les trente sites comportant un indice de fiabilité de 2 ou 3, alors les corpus avec marques incisées sont au nombre de 14, ce qui correspond à un pourcentage de 47 %<sup>907</sup>. L'ensemble des céramiques de ces sites n'a toutefois pas été observé, notamment en vue d'identifier de potentielles marques qui ne sont pas toujours décrites ou illustrées dans les études céramologiques. Cependant, tous les corpus que nous avons étudiés ou observés comportent au moins une de ces marques. Nous pouvons ainsi supposer que les corpus avec marque sont plus nombreux, voire potentiellement que ces incisions ponctuelles sont quasi systématiques dans les lots de Commingeaise. A Toulouse par exemple, alors que la ville se situe hors de la zone de diffusion principale et de dominance de la Commingeaise et que celle-ci s'y trouve en faible proportion, nous observons une plus forte présence de marques au sein de cinq des sept lots céramiques toulousains comportant de la Commingeaise de façon certaine, avérée ou probable<sup>908</sup>. En termes de

<sup>905</sup> Voir les sous-parties A.B.ii – *Les décors et marques* dans la partie III – *Analyse des corpus*, ci-dessus.

<sup>906</sup> En tout, quatre marques de ce type ont été observées sur les corpus Commingeois des sites de la Tour de Savoie (Pl.62 : 412-5) et *Au Village* d'Endoufielle (Pl. 52 : 1009-1), mais aussi au Castéra de Landorthe (BOUDARTCHOUK 1995, vol. 2, Pl.102.9).

<sup>907</sup> Il s'agit des sites n°1, 42, 57, 60, 98, 111, 118, 142, 143, 147, 175, 185, 200 et 231, alors que les sites d'indices 0 ou 1 dont les lots présentent au moins une marque sont les n°41, 74, 86, 107, 144 et 145.

<sup>908</sup> Des marques ont été observées au sein des lots provenant du Muséum (site n°142), des Pénitents Blancs (n°143), du parking Esquirol (n°144), du métro B Aubuisson (n°145) et de l'ancien Hôpital Larrey (n°147), alors que

répartition, il semblerait que les pots présentant ces incisions non décoratives soient présents de façon relativement homogène sur l'ensemble de l'aire de dominance de la Commingeaise. Seul le sud et sud-est de l'aire de diffusion correspondant à la zone pyrénéenne ou pré-pyrénéenne est moins fourni, même si un biais bibliographique ou historiographique ne peut être complètement exclu. L'existence des marques sur les céramiques du Castel-Minier indiquant bien leur circulation dans cette direction, y compris jusqu'aux bornes extrêmes de la diffusion de la Commingeaise en dehors de la zone principale (Figure 134). Des marques ont en effet été observées à Toulouse, mais également au sein d'un des sites andorrans, la Roureda de la Margineda à Santa Coloma.

Au sein des quatre corpus étudiés, la proportion des marques identifiées sur l'ensemble d'un corpus varie selon les sites (Figure 135 et Annexe 6j). Au Castel-Minier, dix-sept marques identifiées correspondent à 1,1 % des tessons, mais seules dix ont été observées sur des pots comptabilisés pour le NMI, ce qui correspond à 3,9 % des individus. Au Muséum de Toulouse, six des 90 individus sont marqués, soit 6,7 %, alors que huit marques ont été retrouvées sur l'ensemble des restes observés, soit 1,6 % du lot. A Endoufielle, ce pourcentage de restes marqués monte à 1,8 % avec 39 tessons, alors que 25 individus présentent une marque probable ou certaine, soit 8,5 % de l'ensemble des 295 identifiés. Dans la maison de la Tour de Savoie, treize potentielles marques ont été observées parmi les 2660 restes Commingeois considérés,

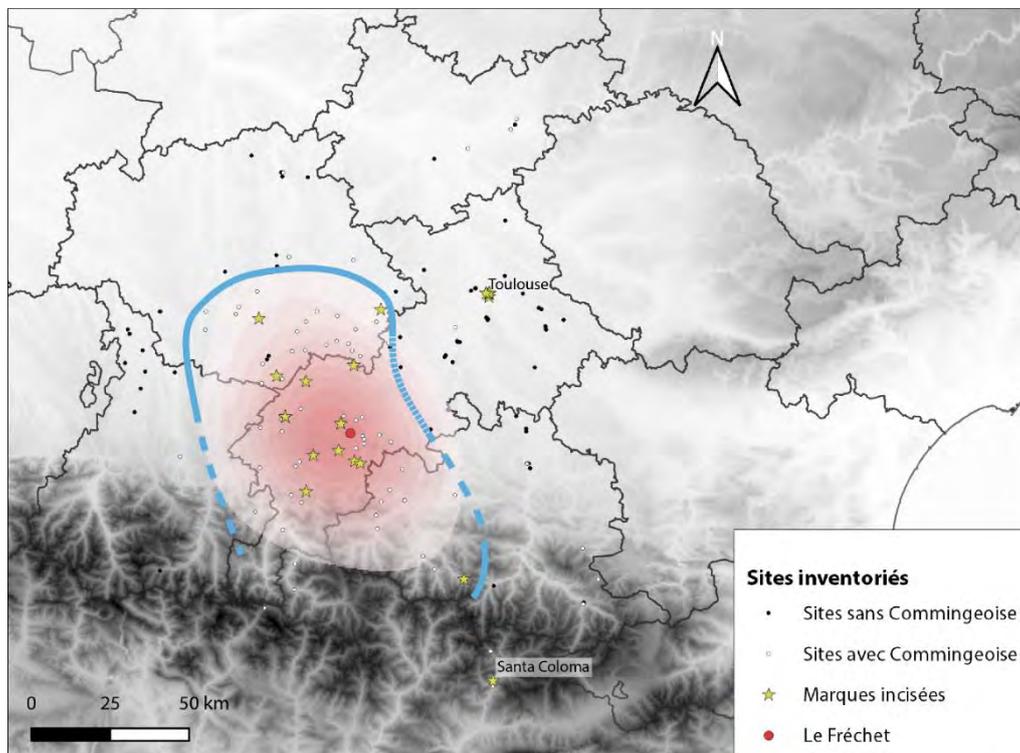


Figure 134 : Localisation des marques incisées identifiées sur la Commingeaise.

ceux des sites du métro B Place du Salin (n°146) et d'École d'Économie (n°148) n'en présentent aucune en l'état actuel de nos connaissances.

dont sept sur des tessons appartenant aux 140 individus identifiés<sup>909</sup> : si seuls 0,5 % des fragments étudiés sont ainsi marqués, le taux atteint 5 % des individus. Bien que le %NR soit bien moins élevé que le %NMI<sup>910</sup>, les deltas entre les deux taux sont quasi identiques entre les sites à l'exception de celui de la Tour de Savoie qui est bien plus élevé, probablement en raison du fractionnement important de son corpus.

Considérant le taux calculé à partir du NMI, ce sont ainsi ceux d'Endoufielle puis du Muséum de Toulouse qui sont les plus élevés, suivis par celui de la Tour de Savoie, le Castel-Minier étant le site où le moins de marques ont été proportionnellement observées. Aucune corrélation avec la distance au centre de production identifié ne peut être faite (Annexe 6j : tabl. E et graph. F), bien que les deux taux les plus importants à Endoufielle et Toulouse par rapport à celui plus bas de la maison de la Tour de Savoie à Aurignac (proche du centre de production) pourraient s'expliquer par une nécessité de marquer des lots à destination de marchés lointains approvisionnant le nord de l'aire de diffusion. Ces deux taux concernent par ailleurs les lots céramiques dont la datation est concentrée sur le seul XIVe siècle, voire sur une portion de celui-ci. Les proportions plus faibles des sites d'Aurignac et du Castel-Minier pourraient s'expliquer par leur occupation plus longue. La question se pose ainsi de l'association de ces motifs incisés à une période précise.

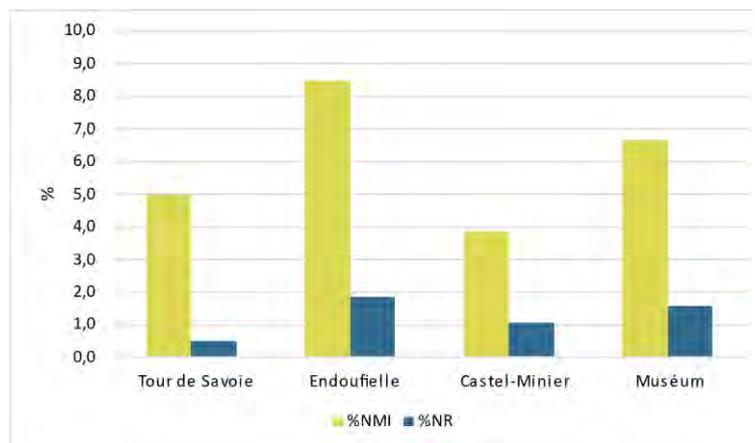


Figure 135 : Proportion de pots et de restes marqués au sein des quatre sites étudiés

### b. ... marquant une période ?

D'un point de vue chronologique en effet, les marques identifiées sont principalement issues de contextes centrés sur les XIVe-XVe siècles (Annexe 5 et Annexe 6i : tabl. B). Au

<sup>909</sup> Quatre potentielles marques supplémentaires ont été identifiées sur des fragments provenant de la Tour de Savoie mais non considérés pour l'analyse céramologique (Annexe 5 : marques n° 77 à 80), dont deux sous le fond de couvercles (voir la Figure 70).

<sup>910</sup> La localisation ponctuelle des marques incisées explique cette différence, un pot marqué brisé possédant plus de tessons sans marque que de fragments avec.

Castel-Minier, les lots avec marques sont datés entre le premier tiers du XIV<sup>e</sup> siècle et la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Au Village d'Endoufielle et au Muséum de Toulouse, elles sont forcément attribuées au XIV<sup>e</sup> siècle, voire à son troisième quart pour le second site. Dans la Maison de la Tour de Savoie, une majorité des marques provient de lots du XIV<sup>e</sup> siècle (sept marques), alors que trois sont rattachées à la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle-XVI<sup>e</sup> siècle et une à la dernière phase chronologique considérée. Les marques de deux autres sites toulousains, l'ancien Hôpital Larrey et les Pénitents Blancs, proviennent de lots respectivement du XIV<sup>e</sup> siècle ou des XIV<sup>e</sup>-milieu XV<sup>e</sup> siècles, tout comme celles du Castet d'Izaut-de-l'Hôtel dans les Pyrénées sont issues de contextes milieu XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle, à l'exception d'un lot daté milieu XIII<sup>e</sup>-milieu XIV<sup>e</sup> siècle. Dans le Castrum de Saint-Ferréol-de-Comminges, la majorité des marques est identifiée dans des contextes de la première moitié-milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, sauf une seule liée à la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle. Les châteaux de Salies-du-Salat et de Garrané à Seissan sont rattachés respectivement aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle ou à la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Enfin, la marque de la cruche sortie du four d'Au Berdue à Saint-Blancard dans le Gers est datée du XIV<sup>e</sup> siècle par la découverte de la monnaie qui a donné sa chronologie originelle à la Commingeaise<sup>911</sup>, à l'image de celles des sites du Castéra à Landorthe et de l'église Saint-Christophe à Montsaunès. Notons par ailleurs qu'à notre connaissance, aucun des corpus les plus anciens qui soient bien étudiés, notamment ceux de la grange cistercienne de Pentens à Martres-Tolosane (datée de la fin du XII<sup>e</sup>-début du XIII<sup>e</sup> siècle) et du Castet de Montmaurin (rattaché à la fin du XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle<sup>912</sup>), ne présentent *a priori* de marque incisée. L'unique exemplaire inventorié qui pourrait appartenir au XIII<sup>e</sup> siècle est la marque représentant trois points alignés (Pl.91.10) provenant d'un sol d'occupation à Izaut-de-l'Hôtel daté d'une phase seconde moitié XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle, qui pourrait donc tout aussi bien être du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>913</sup>.

De ce fait, les marques incisées ne semblent pas exister avant le XIV<sup>e</sup> siècle, cette période étant celle où elles sont le plus observées (63 % des marques inventoriées, Annexe 6i : tabl. B). Le XV<sup>e</sup> siècle seul ne comprend que 5,7 % des marques identifiées, mais les deux derniers siècles du bas Moyen Âge réunis en regroupent 78 % (95 marques). S'il est nécessaire de le confirmer par une étude plus approfondie des corpus anciens, il est ainsi possible de suggérer l'apparition concomitante des marques avec la mise en place de la typologie propre à la Commingeaise. L'analyse chronologique de la présence des marques incisées signe probablement le début de la spécialisation de la production au XIV<sup>e</sup> siècle.

L'importance des marques incisées au XIV<sup>e</sup> siècle, voire au siècle suivant, ne semble cependant pas indiquer une période d'exclusivité de ces motifs incisés. En effet, le phasage des corpus céramiques permis par les sites du Castel-Minier et de la Tour de Savoie révèlent finalement leur présence plus marquée lors de la période allant de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> au

---

<sup>911</sup> Voir la sous-partie I.2.C.a.ii – *Années 1970-1980 de « L'invention » de la Commingeaise*, ci-dessus.

<sup>912</sup> Il s'agit respectivement des sites n°80 et n°95 (Annexe 2).

<sup>913</sup> COIFFE 2018, p. 50-52

XVI<sup>e</sup> siècle (Annexe 6j : tabl. A et D). Les lots rattachés à ces périodes sont toutefois ceux qui comprennent le moins d'individus (entre 13 et 16 pots), ce qui rend leur analyse moins fiable statistiquement. A Aurignac, l'état 3 (daté du premier quart du XVII<sup>e</sup> siècle et pour lequel 44 individus ont été comptabilisés), a fourni d'ailleurs moins de marques que lors des phases précédentes. Il est ainsi difficile d'établir une réelle corrélation entre le temps et la proportion de pots marqués. Si les marques sont liées au commerce des pots, leur augmentation en proportion en fin d'occupation au Castel-Minier, alors qu'elles diminuent à Aurignac signe potentiellement la baisse d'intensité de la production Commingeaise. Les pots arrivant jusqu'au Castel-Minier à la fin de son occupation sont forcément ceux qui avaient une destination d'exportation dès leur production, ils sont ainsi plus fortement marqués (à l'image des pots du Muséum qui semblent au XIV<sup>e</sup> siècle répondre à une commande) que lors de l'âge d'or de la Commingeaise durant lequel la diffusion pouvait être plus dense. Au contraire, à Aurignac, l'approvisionnement direct en poterie auprès d'un centre de production local ne nécessite potentiellement plus autant de marquage, car une moins grande portion de la production à vocation à être exportée.

Finalement, l'importance des marques au XIV<sup>e</sup> siècle pourrait indiquer cette période comme l'âge d'or de la diffusion de la Commingeaise, plutôt que celui de l'utilisation de marques incisées.

### *c. Des marques diverses...*

Parmi les 122 marques des hauts de panse des pots commingeois, 114 sont conservées sur une assez bonne proportion pour reconnaître le motif qu'elles représentent. Toutes les marques découvertes au sein des quatre lots céramiques étudiés dans le cadre de ce travail ont été décrites dans les paragraphes dédiés aux décors et marques de leurs études céramologiques<sup>914</sup>. Les autres, identifiées par l'observation d'autres lots céramiques ou de la bibliographie qui leur est consacrée, le sont dans l'inventaire proposé en Annexe 5<sup>915</sup>. En raison de leur nombre relativement important, une répétition de styles de motif a pu être observée et permettre la constitution d'une typologie (Figure 136) et un examen de leur répartition. Les styles les plus répandus sont nettement les types 1, 2 et 3 : les croix, les successions de lignes et points ou les lignes seules. Viennent ensuite les types 7, 6, 8 et 5, composés respectivement de croix formées par des lignes de points, de grands cercles, d'une succession de points alignés horizontalement ou de points formant un cercle plus ou moins resserré. Les trois derniers types sont plus anecdotiques (types 9, 4 et 10).

---

<sup>914</sup> Voir la partie III – *Analyse des corpus*, ci-dessus.

<sup>915</sup> Dans cet inventaire, est précisée pour chaque marque la planche de l'Annexe 4 sur laquelle elle est visible. Celles des quatre sites de notre corpus sont représentées en dessin ou photographie sur les planches respectives au pot ou tesson sur lequel elles apparaissent. Celles provenant d'autres sites ont été regroupées sur les planches 89 à 92.

Typologie des marques	Nombre de marques	Taux	Description du style de motif
Type 1	25	20,5	Croix grecques ou en forme de X (appelées aussi croix de Saint-André), soit simples à deux branches croisées, soit complexes avec de multiples lignes s'entrecroisant ou agrémentées de points
Type 2	23	18,9	Alternances de points et de lignes (sub-)verticales, les points étant parfois verticalement doubles ou triples entre les lignes
Type 3	22	18,0	Lignes (sub-)verticales successives
Type 4	2	1,6	Lignes (sub-)horizontales placées l'une sur l'autre
Type 5	7	5,7	Cercles de points incisés formant soit une grappe, soit un cercle ou ovale
Type 6	10	8,2	Lignes formant un cercle (ou portion de cercle) contenant parfois un point à l'intérieur ou une ligne, et pouvant être agrémenté de lignes (sub-)verticales
Type 7	11	9,0	Successions de points alignés formant des croix grecques ou de Saint-André
Type 8	9	7,4	Successions d'incisions circulaires plus ou moins petites alignées horizontalement
Type 9	3	2,5	Palmettes
Type 10	2	1,6	Lignes courbes formant un « œil » horizontal ou vertical
Ind.	8	6,6	
<b>Total</b>	<b>122</b>		

*Figure 136 : Tableau de synthèse typologique des marques incisées Commingeaises*

En termes de répartition géographique (Figure 137), il apparaît que certains lieux comprennent une variété importante de marques. C'est le cas notamment à la Tour de Savoie d'Aurignac et à Endoufielle où sept types différents sont observés, ou encore à Toulouse et au Castel-Minier où les marques sont respectivement de six ou cinq styles distincts. A l'opposé, au château de Salies-du-Salat, à l'exception d'une croix (Pl.92.3), les cinq autres marques identifiées sont composées de lignes verticales (type 3).

Par ailleurs, quelques types sont retrouvés à peu près sur l'ensemble de l'aire de diffusion (types 1, 2, 3 et 7, voire 8), alors que les marques appartenant à d'autres semblent plutôt regroupées sur certaines zones. C'est le cas pour les types 5 et 6 observés seulement sur des pots de la moitié nord de la zone, alors que les types 4 et 10 le sont plutôt dans la partie sud. Cependant, ces données sont à prendre avec précaution, certains styles ne comprenant pas plus de 2 à 4 marques recensées et la moitié sud de l'aire de diffusion étant bien moins fournie en sites et en marques (Figure 134).

Par rapport au centre de production identifié, tous les types de marques sont retrouvés à proximité plus ou moins immédiate (dans un rayon d'environ 10 km autour), à l'exception du type 7 (croix formées de points) plutôt découvert aux marges de l'aire de diffusion. Nous notons également que presque tous les styles de motifs incisés sont découverts au moins au sein de deux sites différents, alors que les palmettes (type 9) ne sont liées qu'à un seul lieu, l'Abbaye de Bonnefont, où elles sont observées en trois exemplaires (Pl.90.7, 9 et 10). Les pots en question sont une jarre et deux boulines de colombier, alors qu'une quatrième marque incomplète est également observée sur une jarre (Pl.90.8). Ces formes, qui sortent de la typologie classique

de la Commingeaise, sont les plus récentes à notre connaissance. Elles sont par ailleurs proches du secteur de production et associées à une institution pour laquelle un lien avec la gestion de la production se pose<sup>916</sup>. Ils pourraient ainsi constituer les traces du maintien d'un artisanat

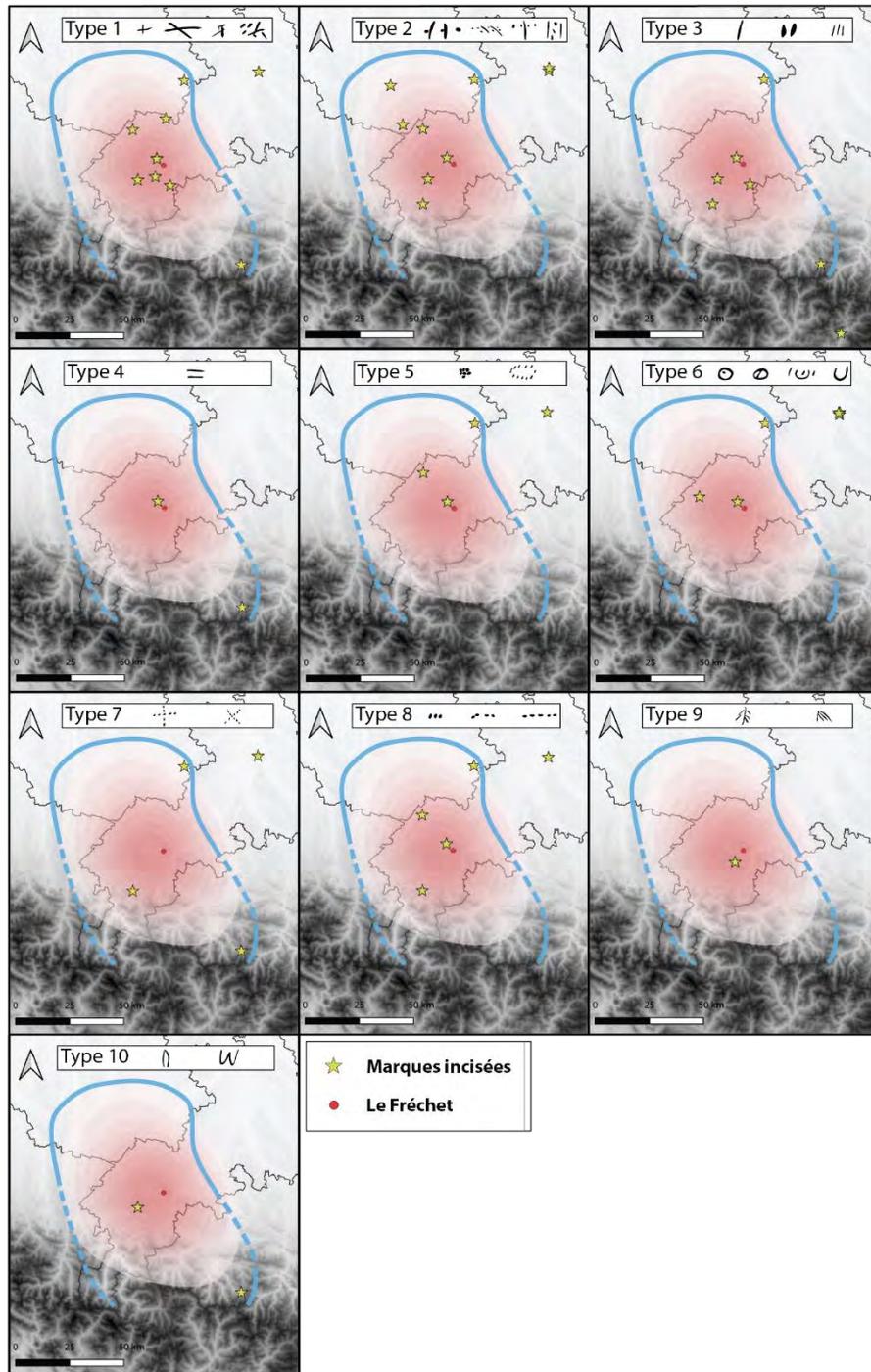


Figure 137 : Localisation des pots présentant des marques incisées selon la typologie établie

<sup>916</sup> Voir les sous-parties IV.4.B.b – Données historiques, ci-dessus, et IV.5.A.b – Modalités géopolitiques de diffusion, ci-dessous.

Commingeois et les palmettes constituer un type de marques associé à une période tardive de production.

D'ailleurs, si la plupart des marques (73) qui ont pu précisément être associées à une des phases restreintes établies appartiennent à un type retrouvé lors de plusieurs d'entre-elles, les palmettes sont les seuls motifs exclusifs à une seule phase (Annexe 6k : tabl. A). Celle-ci correspondant à la totalité du XVI<sup>e</sup> siècle alors que les phases A à D couvrent chacune un demi-siècle, il faut cependant noter que les types 6 et 8 semblent également spécifiques du XIV<sup>e</sup> siècle (phases A et B). A l'opposé, les trois premiers types de marques paraissent être en circulation sur la totalité de la période considérée. Sachant qu'ils sont les plus répandus, il reste envisageable que d'autres aient pu circuler aussi longtemps, mais que le corpus actuel ne permette pas de s'en assurer. Cependant, si chaque officine possède son propre type de marque afin d'identifier les productions qu'il commercialise, il est possible d'imaginer que les motifs connus sur plusieurs siècles correspondent à des familles dont l'activité perdure, alors que ceux qui sont spécifiques d'une période (types 6 et 8 pour le XIV<sup>e</sup> siècle et type 9 pour le XVI<sup>e</sup> siècle) sont liés à des officines dont l'activité a été plus courte. Une nouvelle fois, cela pourrait indiquer un âge d'or de la production au XIV<sup>e</sup> siècle en raison du travail concomitant de nombreuses officines distinctes, alors que celles-ci voient leur nombre diminuer avec la baisse d'intensité de l'artisanat Commingeois.

Parmi les 115 marques dont le style appartient à l'un ou l'autre des types définis, certaines s'avèrent être extrêmement similaires, voire identiques. Les ayant strictement isolées, leur cartographie renforce notre analyse. Les petites croix simples appartenant au type 1 (Figure 138 : A) sont découvertes un peu partout à l'exception du secteur le plus septentrional de l'aire géographique considérée (Endoufielle et Toulouse sont par exemple exclues). Lorsqu'elles sont agrémentées de points, ces croix sont cependant localisées proches du centre de production (Figure 138 : B), tout comme les marques composées de trois lignes verticales (Figure 138 : G). Ces dernières proviennent en réalité d'un seul site, le château de Salies-du-Salat, à l'image des palmettes de type 9 des pots de l'abbaye de Bonnefont. A l'opposé, plusieurs marques identiques de type 2 (Figure 138 : C, D, E et F), mais également 5 et 7 (Figure 138 : H et I) sont reconnues uniquement dans le nord de l'aire de diffusion et en dehors à Toulouse, jamais à proximité du centre de production identifié.

Ces marques redondantes sont essentiellement reconnues au XIV<sup>e</sup> siècle (Annexe 6k : tabl. B), les petites croix semblant aller au moins jusqu'à la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle (phase C). Au contraire, les deux marques F composées de deux lignes verticales séparées par trois points sont toutes les deux rattachées à la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle (phase D) et pourraient constituer un marqueur chronologique à l'image des palmettes au XVI<sup>e</sup> siècle, bien qu'une nouvelle fois, le faible nombre de marques recensées ne permet que des hypothèses.

Enfin, les marques Commingeaises sont retrouvées sur toutes les formes de façon indifférenciée (Annexe 6i : tabl. A et Annexe 6k) dans des proportions qui correspondent à celles des formes elles-mêmes au sein de la typologie : ce sont les grandes oules ou marmites qui sont principalement marquées. La seule exception est le boulin dont les deux exemplaires portés à notre connaissance sont marqués du même type, la palmette, que l'on a cependant vu pouvoir être caractéristique d'une période tardive de la production. Si l'on observe la répartition des pots marqués en fonction justement des phases chronologiques établies (Annexe 6k : tabl. C), la tendance semble être à la diminution du nombre de formes différentes marquées au cours du temps, aucun pot à liquide marqué n'ayant été observé à partir du XVe siècle. Seules exceptions probables, les deux jarres provenant de l'Abbaye de Bonnefont n'ont pu être datées précisément, mais leur contexte de « découverte »<sup>917</sup> pourrait suggérer la période moderne, ce qui coïncide avec la datation des palmettes dont l'une d'entre-elles est marquée.

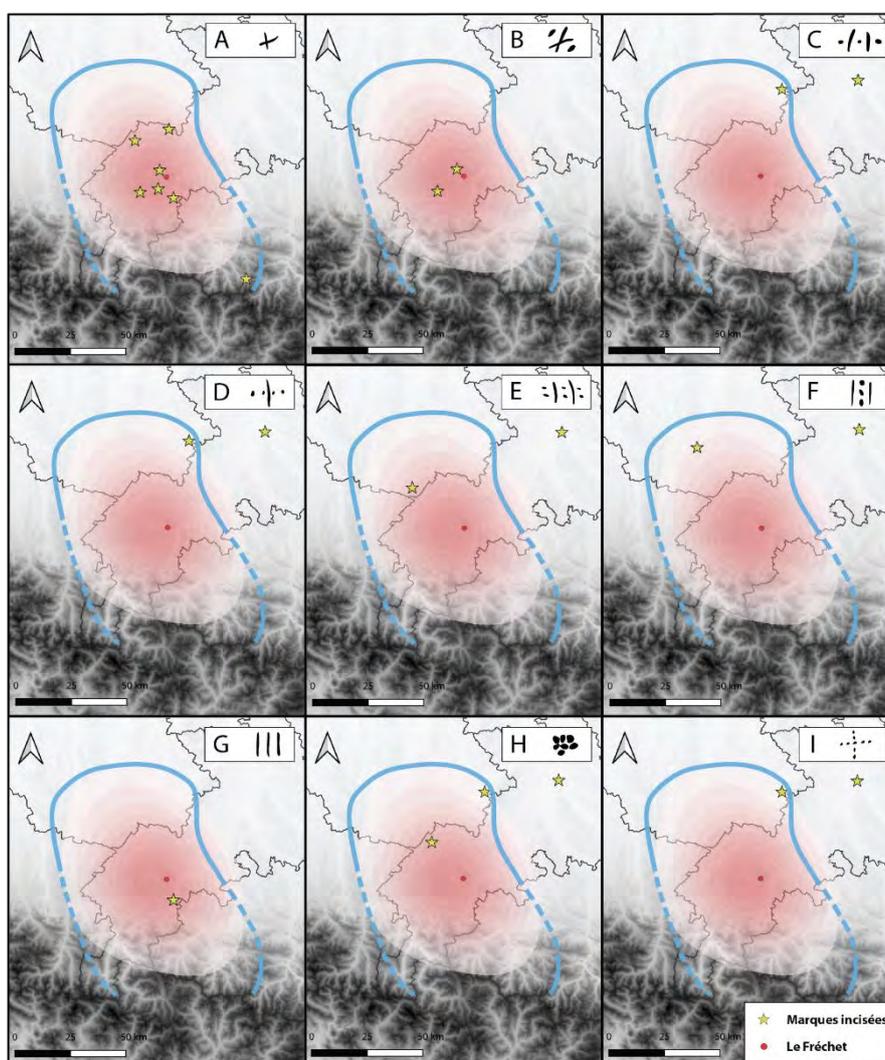


Figure 138 : Localisation des pots présentant des marques similaires ou identiques

<sup>917</sup> JOLIBERT 2022, p. 122

*d. ... à fonction économique ?*

Sur les céramiques, les marques connues pour signer les pots sont courantes à partir de l'époque contemporaine essentiellement. Sur les faïences puis les porcelaines, elles constituent des signatures qui permettent de valoriser des productions spécialisées, de distinguer les divers produits issus d'une même fabrique ou bien ceux de concurrents qui seraient similaires<sup>918</sup> (voire même de créer une confusion entre eux pour développer des ventes<sup>919</sup>). Une notion artistique commence à apparaître ici. Généralement apposées sous le fond des pots, la technique d'application par impression en creux, peinture ou relief rend alors possible le choix de marques complexes constituées du nom de l'atelier, de l'artisan ou de leurs initiales respectives, parfois associés à une date, un motif ou autres numéros correspondant à des formes ou des tailles<sup>920</sup>.

Pour les périodes plus anciennes, de telles marques de potiers sont bien plus rares dans la mesure où la poterie constitue un artisanat non industriel et loin de l'aspect artistique : une production utilitaire n'appelle alors aucune individualisation des productions. Même des céramiques à très large diffusion que l'on pourrait mettre en parallèle des faïences ou porcelaines contemporaines ne sont pas marquées, c'est le cas par exemple des majoliques de la région de Valence ou Barcelone en Espagne<sup>921</sup>. Parmi les productions céramiques médiévales sur lesquelles des marques incisées ont été observées se trouvent les grès de Garos et Bouillon<sup>922</sup> ou encore des céramiques grises de la fin du XIIe-XIIIe siècle en Catalogne<sup>923</sup>. Citons également deux croix incisées avant cuisson découvertes sur un pot intact dans un silo fouillé autour de l'église de Courondes dans le Tarn-et-Garonne<sup>924</sup>. Les exemples médiévaux, la Commingeoise comprise, ne semblent ainsi pas pouvoir être associés à une volonté d'individualisation de leurs produits par rapport à d'autres.

Peut-on ainsi voir dans cette pratique du marquage une action pragmatique en lien avec l'économie, l'organisation de la production ou de la diffusion au sein de laquelle s'inscrivent les pots marqués ? Des parallèles peuvent être proposés avec d'autres types de matériaux connus pour des périodes synchrones ou presque des céramiques médiévales.

---

<sup>918</sup> Un ouvrage regroupe par exemple l'ensemble des marques de fabrique des faïences de Sarreguemines : Henri Gauvin 2005, alors qu'un guide du XIXe siècle identifie de nombreuses marques de porcelaines et poteries d'Europe et d'Asie : GRAESSE 1873.

<sup>919</sup> PIQUES 2012, p. 316

<sup>920</sup> DECK 1887, p. 273-286

<sup>921</sup> AMIGUES 1995

<sup>922</sup> BERDOY 2015, p. 178

<sup>923</sup> Padilla Lapuente 1984

<sup>924</sup> Hautefeuille 1993

Dans le Luchonnais, secteur de montagne compris dans notre zone d'intérêt, mais encore peu sujet aux recherches archéologiques malgré un potentiel important<sup>925</sup>, un inventaire et une étude des marques-signatures du XVI<sup>e</sup> siècle ont été réalisés à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>926</sup>. A l'opposé des signatures lettrées et chiffrées des faïences, les marques représentent généralement ici des signes « géométriques » composés de lignes, voire de points, organisés de façon plus ou moins complexe (Figure 139). Des similitudes avec celles observées sur la Commingeaise peuvent ainsi être retrouvées : notons particulièrement les motifs de palmettes qui sont dans les deux cas associés au XVI<sup>e</sup> siècle. Dans le Pays de Luchon, il s'agit de « signets » *a priori* héréditaires, car encore utilisés par certaines familles au moment de leur étude, témoignant ainsi d'une persistance longue de plusieurs siècles qu'il n'est pas exclu de pouvoir faire remonter au Moyen Âge. Pour la période moderne, ils ont été découverts sur des actes notariés, mais sont également utilisés à l'époque contemporaine comme marque de propriété sur le bois abattu avant son transport ou bien sur des outils (sur le bois de ceux-ci ou bien plus rarement sur le fer) en cas de prêt ou de gage<sup>927</sup>. Ces marques sur bois ont aussi été relevées et étudiées par Anh Lin François dans le cadre de sa thèse sur le flottage sur la Garonne entre le XVI<sup>e</sup> siècle et le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>928</sup>. Cette chercheuse les a replacées dans la chaîne des étapes d'utilisation du bois de forêts et a identifié leur rôle. Le martelage (les bois sont marqués à l'aide d'un marteau) est réalisé soit par un officier pour signaler une coupe, une transaction ou un délit, soit par le propriétaire du bois abattu qu'il soit marchand ou non afin d'identifier sa marchandise. Dans le cas d'une vente ou d'un transport, la même marque est apposée sur l'acte régissant l'opération. Ainsi, dans ce cas de figure, l'objectif est essentiellement de signaler la propriété d'un lot en cas de déplacement ou de stockage de celui-ci.

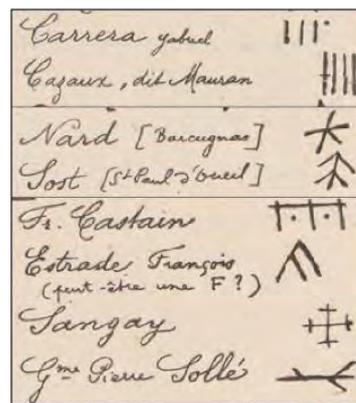


Figure 139 : Exemples de marques d'objets du XVI<sup>e</sup> siècle du Pays de Luchon (Sarrieu 1926)

Transposons cette hypothèse à la céramique. Dans la mesure où la marque est réalisée avant cuisson, il est délicat d'envisager que ce soit le marchand qui l'appose, à moins que marchand et artisan se confondent<sup>929</sup>. Au stade de la fabrication, les incisions pourraient être une façon de marquer l'appartenance d'un lot de céramiques, de distinguer le fabricant qui l'a produit. Dans ce cas, une forme de mutualisation dans le courant de la chaîne opératoire est envisageable. Si nous considérons que la fabrication de la Commingeaise avait lieu dans le

<sup>925</sup> GUEDON 2001

<sup>926</sup> SARRIEU 1926

<sup>927</sup> *Ibid.*, p. 151

<sup>928</sup> FRANÇOIS 2021, p. 165-171

<sup>929</sup> Notons que des exemples de marques de marchands ou négociants ont été observés sur de grands contenants tels des jarres ou amphores, mais elles étaient généralement peintes. Ces grands contenants pouvaient notamment être utilisés pour le transport de pots céramiques de petites tailles, notamment les majoliques de Valence ou Barcelone (voir par exemple PASSARRIUS 2016).

cadre du foyer domestique, alors la mise en commun ne pouvait avoir lieu que lors de la cuisson si des fours collectifs étaient utilisés. Le fait que tous les pots ne soient pas marqués va peut-être à l'encontre de cette hypothèse, mais à l'inverse du bois qui constitue très vite de grands volumes pour peu d'individus (troncs), la poterie produit beaucoup d'unités qu'il pourrait être « contre-productif » de toutes marquer. L'exemple de Garos et Bouillon témoigne en outre de l'utilisation de quelques marques incisées tout en conservant *a priori* un four par officine. En l'absence de vestiges archéologiques, il est ici difficile d'apporter des éléments de confirmation pour l'une ou l'autre des organisations possibles des cuissons de Commingeaise.

Une mise en commun, et donc une nécessité de distinguer les productions de plusieurs artisans ou officines afin peut-être que les paiements soient correctement attribués, pouvait également avoir lieu au moment de la mise en commerce. Dans ce cas, cela impliquerait qu'un marchand doive gérer la vente des pots de différents producteurs.

La production de Commingeaise faisant l'objet d'un paiement de dîme, le lien avec des officiers comme pour le martelage du bois peut être interrogé : les marques des potiers sont-elles un moyen de comptage, puis d'identification de la part due à l'évêché ? La proportion de pots marqués est relativement cohérente avec cette idée, mais pas leur dispersion notamment au sein de lieux *a priori* non liés à l'évêché.

Une autre fonction des marques découvertes sur les bois anciens est celle de faciliter le montage des charpentes ou autres architectures nécessitant un assemblage de plusieurs pièces. Cette destination est commune à celle de certains signes lapidaires. Ces dernières marques, autrefois qualifiées « de tâcherons », sont probablement les plus étudiées en archéologie et en histoire des artisanats<sup>930</sup>. Gravées dans de nombreux blocs de pierre des édifices médiévaux, diverses interprétations en ont été faites<sup>931</sup>. A l'origine considérées comme des signatures individuelles de tailleurs de pierre<sup>932</sup>, les dernières recherches les associent plutôt à un outil de gestion des pierres d'un chantier, dans un but d'identifier un lot, sa provenance, une équipe de tailleurs ou encore un travail particulier en raison de sa spécificité ou de la nécessité de son paiement. La mise en parallèle de ces marques attestées qui renvoient au travail d'artisans et de celles incisées sur les poteries pourrait bien indiquer une destination utilitaire des dernières : identification d'un lot céramique à destination d'un marché particulier, d'une commande de marchand ou consommateur, mais également identification de provenance, d'un atelier de production (comme pour les marques sur bois). Cette dernière fonction, déjà suggérée plus haut, justifierait ainsi l'appellation de « marques de potiers » souvent utilisée en céramologie, mais qu'il est peut-être nécessaire de remettre en question à l'image de l'expression « marques de tâcherons » pour les signes lapidaires.

---

<sup>930</sup> BERNARDI 2013, p. 135

<sup>931</sup> *Ibid.*, p. 136

<sup>932</sup> *Ibid.*, p. 38-39 et 135

Ces hypothèses peuvent être mises en regard de la répartition des divers types de marques analysée plus haut. En effet, certaines sont retrouvées au sein d'un seul site : les trois lignes verticales (marque G) au château de Salies-du-Salat, les palmettes (type 9) à l'Abbaye de Bonnefont. D'autres le sont seulement dans le secteur nord de l'aire de diffusion : essentiellement des marques de type 2, mais aussi des successions de points formant des croix grecques ou des cercles (marque I et H). S'il ne s'agissait pas d'individualiser la production de son officine, mais pour l'artisan de marquer une commande ou la destination de différents lots de pots, il est logique d'observer des concentrations de marques identiques ou de même type dans des secteurs restreints, zone « cible ». S'il s'agit de marques identifiant et différenciant les productions de plusieurs artisans ou officines, les localisations relativement ciblées de marques similaires seraient alors l'indication que chaque potier ou officine posséderait ses propres réseaux commerciaux, sur des distances plus ou moins éloignées.

Dans les deux cas, un lien évident semble se dessiner entre les marques incisées et leur diffusion. Cette difficulté de trancher entre les deux hypothèses vont cependant bien dans le sens du développement des « potiers-marchands » au bas Moyen Âge qui produisent et vendent, et ainsi d'une spécialisation de la production de la Commingeaise à partir du XIV<sup>e</sup> siècle.

#### *e. Des marques de potiers-marchands spécialisés*

Finalement, l'étude des marques incisées sur les hauts de panse des pots commingeois, souvent peu exploitée dans les analyses céramologiques, nous apporte des éléments renforçant nos hypothèses sur l'organisation de la production de la Commingeaise. Elle constitue en effet un appui à la caractérisation de la spécialisation de la production, à la fois par l'apparition et l'intensité du phénomène au XIV<sup>e</sup> siècle et par sa répartition typologique différenciée autour du centre de production. Les différentes conjectures concernant leur fonction et leur origine semblent marquer la nécessité pour les artisans ou artisanes d'assurer également la mission de marchand ou marchandes de leurs produits.

Avec l'hypothèse de « marques de potiers-marchands », la variété des motifs incisés pourrait en outre nous donner des indications sur le nombre d'artisans ou d'officines ayant été en activité dans le secteur de production. Parmi les 122 marques inventoriées, nous avons vu que neuf motifs (Figure 138) se répètent de façon quasi identique au moins deux fois, les autres étant toujours plus ou moins singuliers. Nous pouvons ainsi estimer qu'au moins une trentaine de marques strictement différentes existaient tout au long de la diffusion de la Commingeaise, donc potentiellement une trentaine d'officines.

### E. La Commingeaise, une production spécialisée d'une communauté de paysans-potiers

La prise en compte concomitante des données archéologiques, céramologiques et historiques disponibles apporte une meilleure connaissance de l'origine de la Commingeaise et de l'organisation de sa production. Un centre artisanal est ainsi identifié au moins au sein d'un secteur comprenant une partie des communes du Fréchet et de Laffite-Toupière qui comportent un certain nombre de vestiges archéologiques appuyés par des données historiques. Cependant, en l'absence de ces indices, nous avons pu voir que l'analyse de la place de la Commingeaise dans les assemblages mobiliers apporte des indications précieuses pour localiser le lieu de production d'une céramique.

Le centre potier identifié est le résultat d'une spécialisation de l'artisanat Commingeois visible par l'intensité de la diffusion de ces produits qui d'une part a nécessité la mise en place de moyens d'organisation incarnés potentiellement par les marques de potiers-marchands et d'autre part a poussé une autorité à taxer la production par l'instauration d'une dîme sans égale régionale. La communauté au sein de laquelle s'est mise en place cette production spécialisée devait ainsi être relativement importante. Son étendue est encore difficile à estimer malgré les indices disponibles. Une des raisons à cet obstacle réside néanmoins peut-être dans la structure même de l'activité potière. En effet, la chaîne opératoire identifiée pour la Commingeaise laisse envisager un travail domestique qui pourrait être principalement mené par des femmes. Dispersé au sein d'un habitat aujourd'hui en partie disparu, il laisserait ainsi peu de traces, voire constituerait une activité secondaire en termes de subsistance des foyers.

Si une réelle convergence existe entre différents types d'indices pour comprendre l'organisation de la production de la Commingeaise et que les infrastructures liées ont dû être peu impactantes, une confirmation par l'archéologie doit être envisagée, en visant en priorité le secteur du Fréchet et de Laffite-Toupière, voire de la métairie de Darré.

## **5. La Commingeaise dans le mobilier domestique de la fin du Moyen Âge**

Comment la Commingeaise s'est-elle imposée comme céramique omniprésente dans la région ? Est-elle la seule à répondre à de telles modalités de diffusion ? Quelle place prend-elle au sein du mobilier céramique et du quotidien des populations de la fin du Moyen Âge ?

## A. Modalités de diffusion de la Commingeaise

Notre étude sur la répartition de la Commingeaise a permis de confirmer ses limites traditionnellement admises<sup>933</sup> et l'épicentre de sa diffusion (coïncidant avec des données archéologiques et historiques) révèle le secteur où devait avoir lieu sa production<sup>934</sup> (Figure 140). A partir de ce secteur artisanal, il est nécessaire de se poser la question des modalités de sa diffusion qui lui ont permis d'atteindre des zones géographiques parfois éloignées jusqu'à 60 km, cette distance dépassant celle que l'on estime comme pouvant être parcourue (30-40 km) en une journée. Pour les échanges et le transport des marchandises, les moyens utilisés sont la marche à pied, avec cheval ou mulet, voire charrette<sup>935</sup>. Comment ont-ils ainsi servi la diffusion de la Commingeaise ?

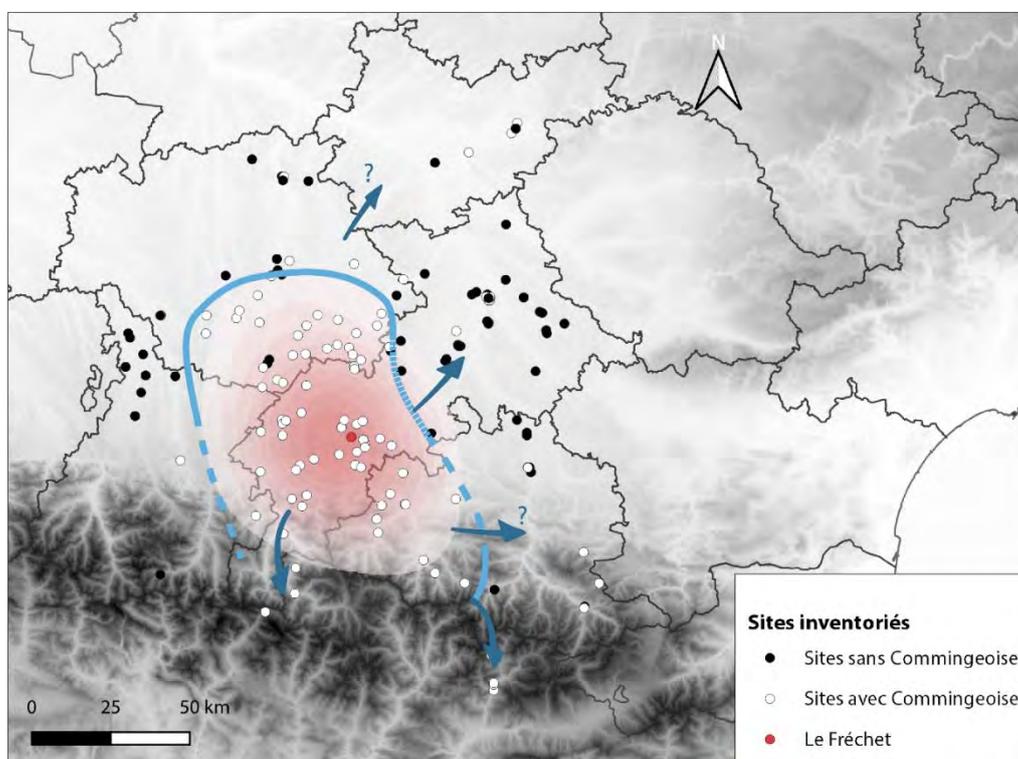


Figure 140 : Diffusion de la Commingeaise autour du secteur de production

### a. Géographie

La géographie de la région semble, en premier lieu, jouer un rôle dans la diffusion de la Commingeaise (Figure 141). En effet, hormis le fait que la montagne ait fourni moins de sites

<sup>933</sup> Voir la partie II.1.A.b – Diffusion et répartition régionale de la Commingeaise, ci-dessus.

<sup>934</sup> Voir la partie IV.4.B – Le Fréchet, ci-dessus.

<sup>935</sup> HIGOUNET 1984, p. 487

que la plaine<sup>936</sup>, nous avons déjà vu qu'elle paraît constituer une barrière à sa diffusion massive. Au contraire, les sites où cette céramique est présente se trouvent tous dans le haut bassin de la Garonne et celui de ses principaux affluents : le Salat (Figure 141 : 7) au sud-est, la Louge (2) parallèle à la Garonne (1), puis la Save (3), la Gimone (4), l'Arrats (5) et le Gers (6) en allant vers l'ouest. Si la Louge, le Salat et la Garonne traversent l'épicentre de la diffusion de la Commingeaise et se situent dans un rayon de 6 km autour du secteur de production identifié, les autres cours d'eau sont dans des vallées parallèles.

Celles-ci sont néanmoins reliées entre elles par des chemins. En effet, les principales routes du bas Moyen Âge longent les cours d'eau et assurent le déplacement des personnes et le transport de produits si les rivières ne sont pas navigables<sup>937</sup>. Cependant, elles communiquent entre elles par de multiples chemins secondaires. Il s'agit notamment des réseaux de la « vallée subpyrénéenne de la Garonne » et de la vallée de la Save. Le premier est organisé autour de la principale route qui longe la Garonne et passe par Martres-Tolosane, Mancieux et Saint-Martory à proximité du Fréchet et de Laffite-Toupière (3-4 km à vol d'oiseau). Le second constitue un réseau de chemins de crête entre coteaux reliés par des axes perpendiculaires, schéma retrouvé également dans la vallée du Gers, de la Gesse et de la Gimone<sup>938</sup>.

La zone artisanale est ainsi localisée entre les voies longitudinales principales qui traversent le comté du Comminges vers les comtés voisins, selon un axe nord-est/sud-ouest, et qui sont connectées par ailleurs par des routes secondaires. La diffusion Commingeaise semble suivre ce réseau de vallées et de chemins sur lesquels circulent hommes et marchandises. La localisation extrême de certains éléments de Commingeaise coïncide par ailleurs avec des lieux de passage : l'Hospital Viejo de Benasque, lieu d'accueil des voyageurs, ou encore Toulouse la principale agglomération de la région (Figure 141). Les routes étaient en effet animées par des acteurs économiques, mais également par les voyageurs et pèlerins, notamment depuis ou vers l'Aragon<sup>939</sup>.

Avec un centre de production localisé sur la rive gauche de la Garonne, mais qui a abondé également et largement sa rive droite vers le sud-est, les réseaux de diffusion de la Commingeaise devaient emprunter les divers moyens de franchissement du fleuve existant à l'époque médiévale. Récemment, les vestiges d'un pont médiéval, qui fût remplacé par un bac à l'époque moderne, ont notamment été découverts à Palaminy située à moins de 15 km du centre potier identifié<sup>940</sup>. Plus proche encore cependant se trouvait au sud la ville de Saint-Martory qui devait déjà permettre le passage d'une rive à l'autre.

---

<sup>936</sup> Cette situation doit également être imputée à la documentation disponible, l'occupation de montagne étant moins bien connue.

<sup>937</sup> HIGOUNET 1984, p. 474-475

<sup>938</sup> GUINAUDEAU 2012, p. 310-313

<sup>939</sup> HIGOUNET 1984, p. 473

<sup>940</sup> FRANÇOIS 2021, p. 388-389

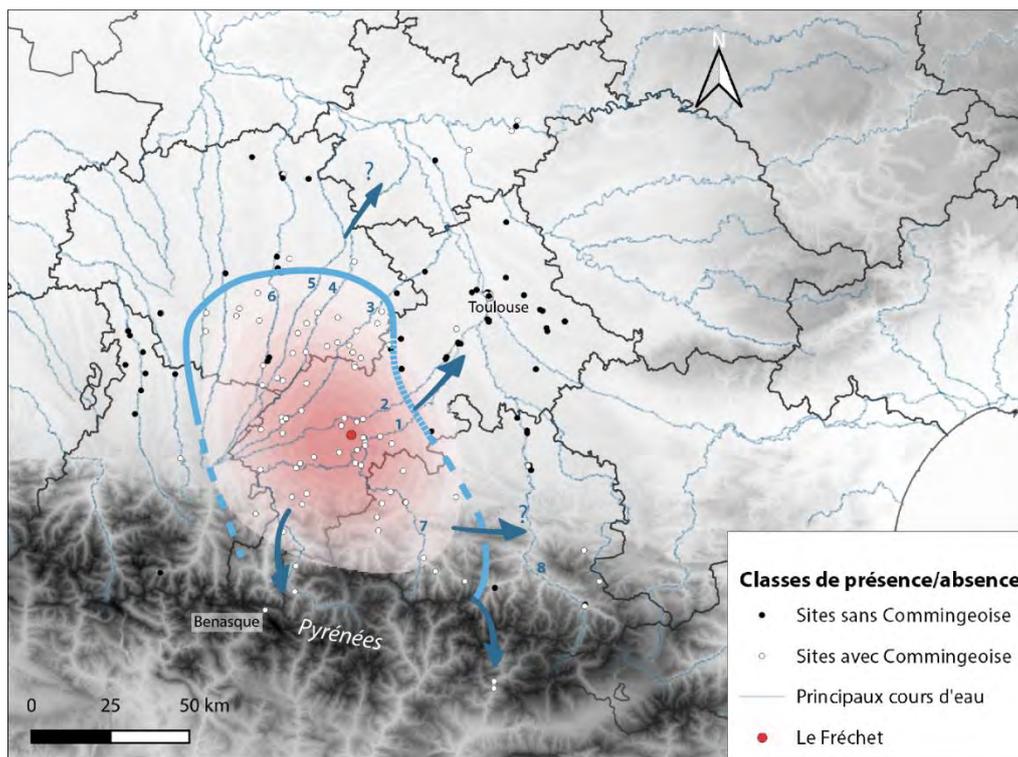


Figure 141 : Diffusion de la Commingeaise sur la carte des principaux cours d'eau.

À l'opposé, des routes devaient exister entre les vallées du bassin de la Garonne et de celui de la rivière Ariège (Figure 141 : 8), mais la Commingeaise ne se déplace pas massivement dans ce dernier qui constitue un ensemble géographique distinct. De même, les réseaux routiers continuent dans le Toulousain, vers le nord et vers l'ouest, sans pour autant que la Commingeaise ne semble les emprunter. En outre, nous avons pu voir qu'elle franchit parfois ponctuellement la montagne vers l'Espagne (dans le Val d'Aran<sup>941</sup> ou vers l'Andorre), alors qu'elle ne le fait pas ailleurs où des échanges ont pourtant bien lieu<sup>942</sup>.

Les critères géographiques, naturels ou anthropiques, ne peuvent ainsi suffire à expliquer la dispersion de la Commingeaise telle que nous la percevons à ce jour. Les produits issus du centre Le Fréchet-Laffite-Toupière circulent abondamment sur le réseau routier du Comminges jusqu'à une certaine distance. Une « anomalie » notable existe cependant vers le Muretain et Toulouse. En effet, si la diffusion de la céramique était constante et homogène, son aire formerait un cercle quasi parfait autour de son lieu de production. Cela est plus ou moins le cas dans toutes les directions, à l'exception du nord-est de la zone.

<sup>941</sup> Par le col du Portillon, un des principaux lieux de franchissement déjà au Moyen Âge (GARCIA, BOUIRON (dir.), 2023).

<sup>942</sup> Entre la vallée du Garbet appartenant au haut bassin de la Garonne et où se situe le Castel-Minier et celle de Vicdessos dans le bassin de l'Ariège où le site de Montréal-de-Sos est implanté (voir notamment VERNA 2001).

## *b. Géopolitique*

Le cas de l'extrême limite sud-orientale de diffusion de la Commingeaise nous pousse à questionner le lien avec le découpage politique de la région à la fin du Moyen Âge. En effet, la vallée du Garbet et celle du Vicdessos appartiennent à deux ensembles géographiques distincts. Certains échanges (notamment de quelques vaisselles céramiques) sont pourtant attestés entre elles tout en ne concernant absolument pas la Commingeaise. Si les exemples précédents de déplacements ponctuels de cette production au-delà d'une montagne sont des lieux de passage dans les deux sens (depuis et vers le Royaume d'Aragon), au sud de la frontière entre le Couserans et le comté de Foix seuls les hommes de ce dernier se déplacent. Ils emportent du minerai au Castel-Minier qu'ils échangent contre du charbon local. Ils peuvent ainsi se déplacer avec leur propre matériel de consommation (ou proposer d'autres produits marchands de chez eux), mais ils n'ont aucun intérêt à repartir avec la vaisselle utilisée (et non produite ou vendue) par les occupants du Castel-Minier. De ce fait, des marmites à anses coudées produites localement dans la vallée de Vicdessos sont retrouvées au Castel-Minier<sup>943</sup>, amenées comme objets quotidiens (ou comme marchandises ?), mais la Commingeaise est absente à Montréal-de-Sos. La frontière géographique n'est ici pas pleinement satisfaisante pour expliquer la non-diffusion de la Commingeaise.

Ce qui sépare également les deux secteurs mentionnés ici est l'entité politique à laquelle ils sont chacun rattachés. Le site du Castel-Minier (Figure 142 : 1) est situé dans la vicomté du Couserans alors que le castrum du Montréal-de-Sos (2) appartient au domaine du comte de Foix. Élargissant cette réflexion à l'ensemble de l'aire de diffusion, d'autres concordances apparaissent. C'est dans le comté de Comminges que le cœur de consommation de la Commingeaise se trouve. En revanche, à l'ouest, les sites où elle est absente dépendent du comté de Bigorre (qui appartient à partir du XIII<sup>e</sup> siècle par intermittence aux royaumes de France, d'Angleterre, aux comtés d'Armagnac ou de Foix-Béarn). Au nord, ils sont sur le territoire des comtes d'Astarac, alors que les seigneurs de Savès sur les terres desquels la Commingeaise est bien présente font partie de la famille de Comminges qui par ailleurs obtient certains lieux appartenant au Savès. Une influence et des affinités existent entre les autorités et les familles de ces deux derniers comtés<sup>944</sup>. Au nord-est, c'est dans le comté de Toulouse que nous retrouvons la grande majorité des sites sans Commingeaise actuellement en Haute-Garonne. À l'est, nous retrouvons donc le comté de Foix là où la Commingeaise ne se diffuse pas massivement. Au sud enfin, les Pyrénées matérialisent la frontière avec le comté de Pallars et le royaume d'Aragon.

---

<sup>943</sup> Nous retrouvons sur le site du Castel-Minier des fragments de ces marmites à anses coudées qui sont découvertes en quantité durant les deux derniers tiers du XIV<sup>e</sup> siècle à Montréal-de-Sos (GUILLOT ET PORTET 2017).

<sup>944</sup> Voir notamment la sous-partie II.2.C – Au Village, *Endoufielle*, ci-dessus.

Les frontières du Comminges restent sensiblement les mêmes au cours du bas Moyen Âge et malgré son entrée dans le jeu des féodalités au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>945</sup>. Les traités de 1360 (Calais et Brétigny) qui cèdent aux Anglais une grande partie de l'Aquitaine dans les premiers temps de la guerre de Cent Ans, notamment l'Astarac et la Bigorre, ne font que renforcer la frontière occidentale du comté qui sépare désormais deux royaumes ennemis<sup>946</sup>.

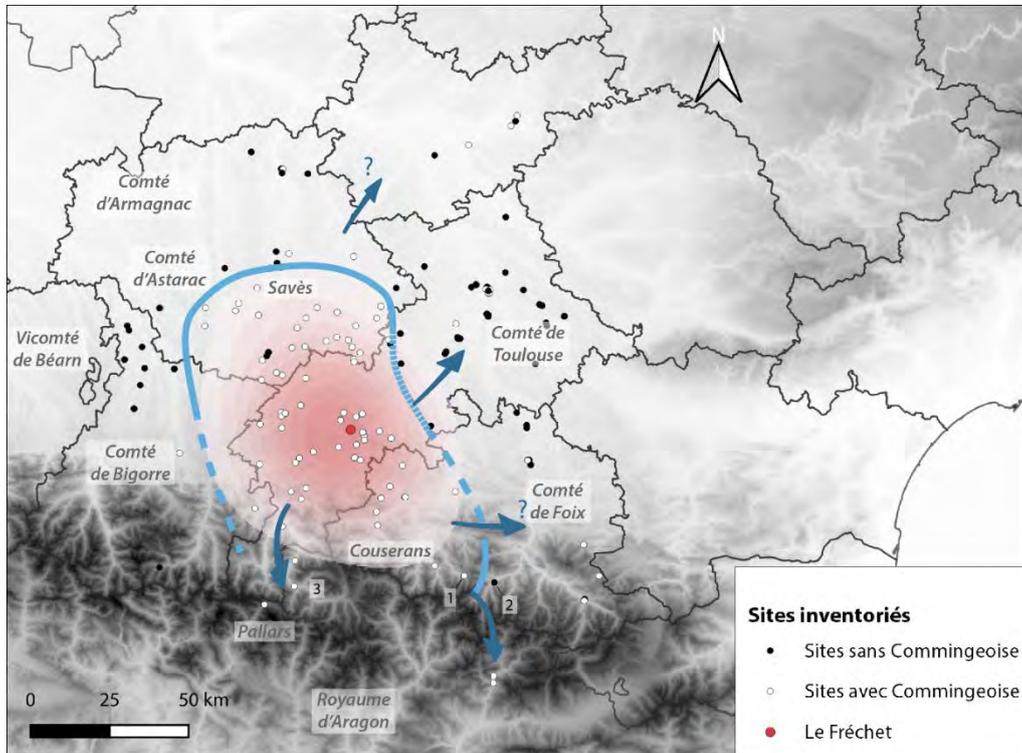


Figure 142 : Diffusion de la Commingeaise en fonction des entités géopolitiques

Si les évolutions géopolitiques civiles sont la principale influence sur le partage des territoires au Moyen Âge, les seigneurs ecclésiastiques prennent également une place primordiale. La stabilité des circonscriptions religieuses est cependant plus importante dans le temps et généralement détachée des fluctuations politiques. La Commingeaise semble ainsi se diffuser principalement au sein du diocèse de Comminges (dont l'évêché se situe à Saint-Bertrand-de-Comminges), mais également au sein de celui de Saint-Lizier à l'est et dans la partie sud de celui de Lombez au nord-ouest qui correspondent respectivement peu ou prou au Couserans et au Savès. Les limites du diocèse de Comminges sont bien connues notamment grâce au pouillé de 1387 déjà mentionné<sup>947</sup>. Dans sa partie sud, elles correspondent à celles du comté, à une exception près : le Val d'Aran (Figure 142 : 3). Ce territoire appartient au royaume d'Aragon, mais est rattaché au diocèse de Saint-Bertrand de Comminges. Il est intéressant de noter que des sites de ce secteur (situé sur le versant nord des Pyrénées, là où est localisée la

<sup>945</sup> Voir la sous-partie I.1.B.a – *Le Comminges et sa région*, ci-dessus.

<sup>946</sup> BOVE 2014, p. 115. Le comté de Comminges est devenu vassal du roi de France quand celui-ci a récupéré en 1271 le domaine du comte de Toulouse auquel avait rendu hommage celui de Comminges.

<sup>947</sup> CORRAZE 1939, p. 105-109

source de la Garonne) présentent des proportions non anecdotiques de fragments de Commingeaise bien qu'il soit en dehors des frontières du comté<sup>948</sup>.

C'est la dîme prélevée par l'évêque qui constitue un des indices prépondérants à la localisation du secteur de production de la Commingeaise<sup>949</sup>. Elle nous permet également de percevoir l'importance de cet artisanat<sup>950</sup>. Est-ce à dire que le pouvoir ecclésiastique possède un certain poids dans la diffusion de ses produits, et impose une forme de contrôle de la fabrication ? En tout cas, la présence d'un atelier en son cœur qui lui rapporte des bénéfices a pu ou dû mener le diocèse à développer la production et encourager sa diffusion d'une façon ou d'une autre, et ses membres à utiliser les produits qu'ils reçoivent en redevance sur leur territoire.

L'influence d'une seconde autorité religieuse peut en outre être questionnée. En effet, au moins un atelier se situe sur des terres appartenant *a priori* à l'abbaye de Bonnefont<sup>951</sup>. Par ailleurs, si la dîme, notamment sur les pots de terre, du Fréchet semble perçue par l'évêque en 1387, un acte de 1200 témoigne du don de dîmes de cette paroisse à l'abbaye de Bonnefont<sup>952</sup>. Suite à diverses donations depuis sa création<sup>953</sup>, l'église du Fréchet et les terrains et dépendances attenants sont de plus mentionnés comme possessions de l'abbaye vers 1200<sup>954</sup>. Au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, l'établissement monastique reçoit encore de nouvelles terres au Fréchet, notamment Saint-Rame. Enfin, aux XVI<sup>e</sup>, XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, des actes mentionnent encore Le Fréchet et Laffite-Toupière comme faisant partie du temporel de l'abbaye de Bonnefont (Figure 143)<sup>955</sup>. Les éditeurs du cartulaire de cette dernière relèvent d'ailleurs la contradiction entre le pouillé de 1387 qui mentionnent des revenus issus du Fréchet comme bénéfice du diocèse et les actes antérieurs et postérieurs qui semblent les attribuer à l'abbaye<sup>956</sup>. Cette situation peut également découler de l'existence de dîmes laïques dans la région comme a pu le montrer Florent Hautefeuille<sup>957</sup>. Dans le cas du Fréchet, c'est effectivement un seigneur civil qui fait don des dîmes à l'abbaye de Bonnefont<sup>958</sup>.

---

<sup>948</sup> Nous souhaitons encore remercier ici Stéphane Piques pour ces indications suite à sa consultation de mobilier du Val d'Aran.

<sup>949</sup> CORRAZE 1939

<sup>950</sup> Voir la sous-partie IV.4.B – *Le Fréchet*, ci-dessus.

<sup>951</sup> A Saint-Rame, voir la sous-partie IV.4.B – *Le Fréchet*, ci-dessus.

<sup>952</sup> Charles Samaran, Charles Higounet 1970, p. 26 Acte n° 205.

<sup>953</sup> Jolibert et Cessin 2001

<sup>954</sup> Charles Samaran, Charles Higounet 1970, p. acte n°207 ; JOLIBERT ET CESSIN 2001

<sup>955</sup> Charles Samaran, Charles Higounet 1970, p. 26 et fig. 5 p. 34

<sup>956</sup> *Ibid.*, p. 26

<sup>957</sup> Hautefeuille 2007

<sup>958</sup> Il s'agit de Raymond-Guilhem de Benque (Charles Samaran, Charles Higounet 1970, p. 107).



Figure 143 : Localisation du centre de production et limite de diffusion de la Commingeoise (en bleu) sur la carte du temporel de l'abbaye de Bonnefont aux XVIIe et XVIIIe siècles. Légende : 1) Abbaye ; 2) Granges ou métairies ; 3) Seigneuries ou coseigneuries ; 4) Bastides ; 5) Droits isolés ; 6) Moulins (Charles Samaran et Charles Higounet 1970, fig. 5)

Quels que soient les droits (dîme, cens) de l'abbaye de Bonnefont sur le centre potier, sa connexion avec Le Fréchet est forte. C'est également perceptible par la présence de deux des principales granges lui appartenant, Auzas et Pentens, à proximité immédiate (Figure 144)<sup>959</sup>. La première est créée dès le milieu du XIIe siècle et se situe juste à côté de Laffite-Toupière. La seconde, plus proche du Fréchet, est créée dans la seconde moitié du même siècle. Découverte en 2003 lors d'un diagnostic préventif<sup>960</sup>, cette dernière a fait l'objet d'une fouille archéologique en 2010<sup>961</sup> qui a révélé un corpus céramique important. Celui-ci, daté de la fin du XIIe siècle-XIIIe siècle par le contexte, est composé à 99 % de Commingeoise qui ont la particularité d'être les plus anciennes actuellement connues et de présenter une typologie morphologique que l'on pourrait qualifier de « proto-commingeoise »<sup>962</sup> semblant préfigurer les formes classiques connues par la suite. Nous sommes ainsi d'accord avec l'analyse proposée par Magali Gary en 2017 : le corpus céramique de Pentens révèle les prémices d'un artisanat local<sup>963</sup>. Cet état de fait vient en outre renforcer la localisation du centre potier dans ce secteur.

<sup>959</sup> *Ibid.*, p. 27-30

<sup>960</sup> CHALARD 2004

<sup>961</sup> HENRY (dir.), 2017

<sup>962</sup> Ce terme est une appellation informelle non publiée et partagée oralement par différents chercheurs, notamment Rémi Carme, Florent Hautefeuille et Nicolas Portet (AUDABRAM 2012, p. 56-57).

<sup>963</sup> GARY 2017a

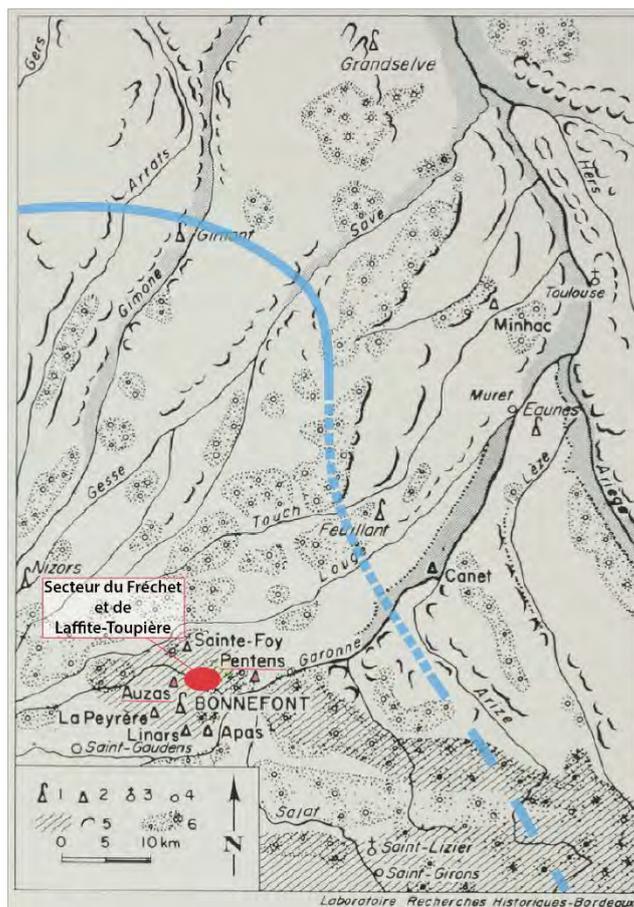


Figure 144 : Localisation du centre de production et limite de diffusion de la Commingeoise sur la carte des granges de l'abbaye de Bonnefont (Charles Samaran et Charles Higounet 1970, fig. 3).

Le site de Pentens, création de l'abbaye de Bonnefont qui a rayonné au moins jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>964</sup>, démontre ainsi le lien important entre les moines cisterciens et la production de Commingeoise dès le début de celle-ci. La circulation des hommes et des produits entre l'abbaye, ses granges (dont Pentens et Auzas) et ses territoires (dont Le Fréchet et probablement Laffite-Toupière) est obligatoire. C'est d'autant plus vrai qu'une des ressources principales des religieux de Bonnefont était l'élevage et que les territoires de transhumance et estive des troupeaux de l'abbaye recouvrent également une partie de l'aire de diffusion de la Commingeoise (Figure 145)<sup>965</sup>. Il est probable que l'abbaye profite de la proximité du centre potier pour se fournir, ainsi que ses différentes possessions, en vaisselle domestique. Au sein de l'abbaye même, les données archéologiques concernant l'occupation du Moyen Âge sont peu nombreuses, les sondages ayant plutôt documenté les niveaux modernes<sup>966</sup>. Cependant,

<sup>964</sup> Pentens fait partie des quatre dernières granges de l'abbaye mentionnées en 1331 (Charles Samaran, Charles Higounet 1970, p. 30).

<sup>965</sup> *Ibid.*, p. 31-32

<sup>966</sup> Jolibert 1985 ; Jolibert 1986

dans les lots médiévaux découverts, les quelques céramiques<sup>967</sup> sont aussi constituées entre 60 et 100 % de Commingeaise. Quelques-unes des autres granges cisterciennes se trouvent en dehors de l'aire de diffusion de la Commingeaise (Figure 144), l'influence de l'abbaye de Bonnefont dans sa dispersion a ainsi probablement pu jouer à une petite échelle géographique seulement. Un des sites aux limites extrêmes de la dispersion de la Commingeaise est l'abbaye de l'Escaladieu<sup>968</sup> au sein de laquelle, malgré un indice de fiabilité faible qui lui est attribué, quelques tessons peuvent être identifiés comme de la Commingeaise. Cette abbaye est cistercienne, à l'instar de celle de Bonnefont, et contemporaine de cette dernière<sup>969</sup>. Ce lien pourrait expliquer aussi la pénétration ponctuelle de la céramique jusqu'à ce site occidental. La question reste posée cependant des circonstances créant cette étendue parallèle entre possessions de l'abbaye et dispersion de la Commingeaise : est-ce la proximité géographique ou parce que l'abbaye possède le centre potier dans son temporel et une possible politique de diffusion ?

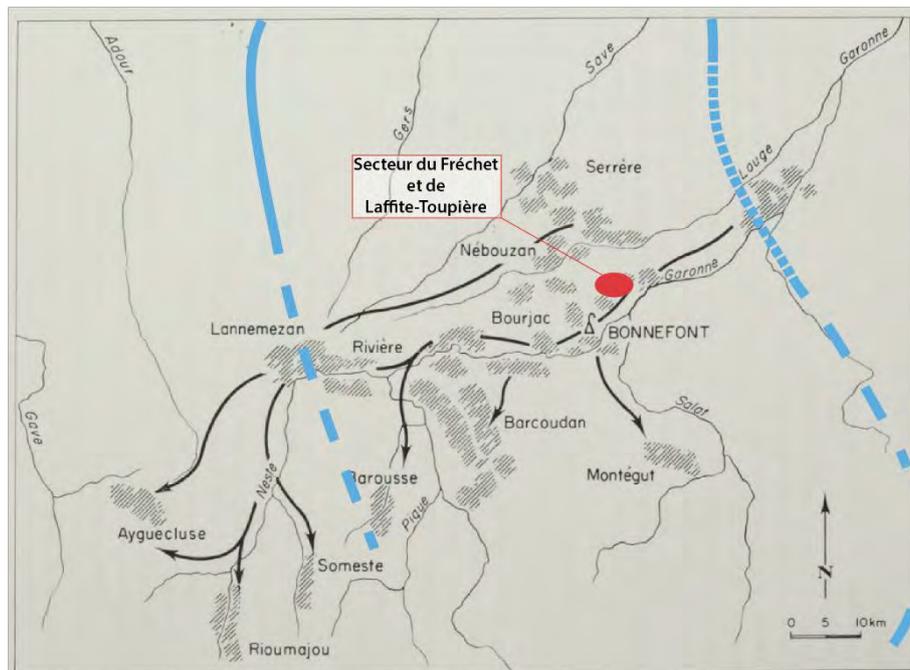


Figure 145 : Localisation du centre de production et limite de diffusion de la Commingeaise sur la carte des terrains de parcours et estives des troupeaux de Bonnefont (Charles Samaran et Charles Higounet 1970, fig. 4).

<sup>967</sup> NR compris entre 8 et 30

<sup>968</sup> Site n°212

<sup>969</sup> Charles Samaran, Charles Higounet 1970, p. 24. Une troisième abbaye cistercienne est fondée au même moment à Berdoues (Gers) en Astarac. Ce lieu se situe au sein de l'aire de diffusion principale de la Commingeaise. Il serait ainsi intéressant de vérifier si des fragments de celle-ci ont pu y être identifiés, ce qui n'a pas pu être mené dans le cadre de ce travail. Des données archéologiques existent notamment grâce à deux opérations de sondages préventifs réalisés par la société Hadès en 2005 et 2006 (<https://www.hades-archeologie.com/operation/abbaye-de-berdoues/>).

En somme, les limites de l'aire de diffusion de la Commingeaise semblent se superposer assez bien aux frontières des entités politiques et ecclésiastiques régionales, et notamment à celles du comté de Comminges et de ses alliés. L'hypothèse d'une influence de l'organisation ecclésiastique, de ses réseaux de possessions et connexions (au cœur desquels se trouve le centre potier) sur la distribution céramique semble pouvoir être validée. A travers les dîmes, d'une part, et la structure des membres de l'abbaye de Bonnefont, d'autre part, on peut affirmer que la diffusion à petite échelle géographique ressort de cette organisation. Concernant l'influence seigneuriale sur la diffusion Commingeaise en revanche, un travail reste à mener pour en rechercher des indices dans les sources historiques<sup>970</sup>. Malgré cela, il est certain que les moteurs de cette diffusion sont polymorphes et le poids respectif de l'influence de l'Eglise, des seigneuries et des logiques strictement économiques reste difficile à établir.

### *c. Économie*

La Commingeaise étant un produit de consommation dont la diffusion semble coïncider avec les frontières d'un comté et d'un diocèse, il est également nécessaire de s'interroger sur l'impact de l'économie locale sur sa diffusion. L'ampleur de cette dernière indique en effet que cette céramique était bien intégrée dans les réseaux commerciaux de la région.

#### *i. L'influence des lieux économiques du Comminges*

Les recherches historiques ont permis de mieux percevoir le déplacement des marchandises, qui circulent sur les chemins avec voyageurs et marchands. Ces derniers distribuent leurs produits sur les marchés ou les foires, qui se multiplient particulièrement au cours du XIIIe-début du XIVe siècle<sup>971</sup> et dont plusieurs se tiennent à proximité du Fréchet : ce sont les marchés hebdomadaires à Alan (Figure 146 : 9), Mondavezan (10) ou Saint-Marcet (8) ou encore les foires (pluri-)annuelles de Saint-Marcet, Lestelle (12) ou Saint-Julien (11)<sup>972</sup>. Près d'une cinquantaine sont attestés au Moyen Âge dans le Comminges : à Aurignac, Martres-Tolosane, Marignac-Laspeyres, etc., jusqu'à Samatan (3) près du Savès et Luchon (14) au sud<sup>973</sup>. Les sources historiques permettent par ailleurs de placer des produits céramiques sur les étals de certains de ces lieux d'échange. C'est le cas à Saint-Gaudens (2) au XIVe siècle (« vaisselle vinaire »), à Aspet (13) à la fin du XIVe siècle (« poterie ») et à Saint-Marcet dans la seconde moitié du XVe siècle (« pots »)<sup>974</sup>. Les poteries produites dans le secteur artisanal

---

<sup>970</sup> Des recherches historiques ont en effet déjà pu montrer que des autorités ont régi les échanges de produits mobiliers (voir par exemple DERVIN ET BOCQUET-LIENARD 2015).

<sup>971</sup> PETROWISTE 2004, p. 10. Voir également, entre autres : PETROWISTE ET THOMAS 2004 ; MINOVEZ, POUJADE (dir.), 2005.

<sup>972</sup> HIGOUNET 1984, p. 491-492

<sup>973</sup> PETROWISTE 2004 ; PETROWISTE ET THOMAS 2004. Pour la période moderne, voir notamment POUJADE 2008.

<sup>974</sup> HIGOUNET 1984, p. 492-493

autour du Fréchet ont ainsi pu être écoulées dans ces multiples lieux de commerces qui constituent des relais de diffusion<sup>975</sup>.

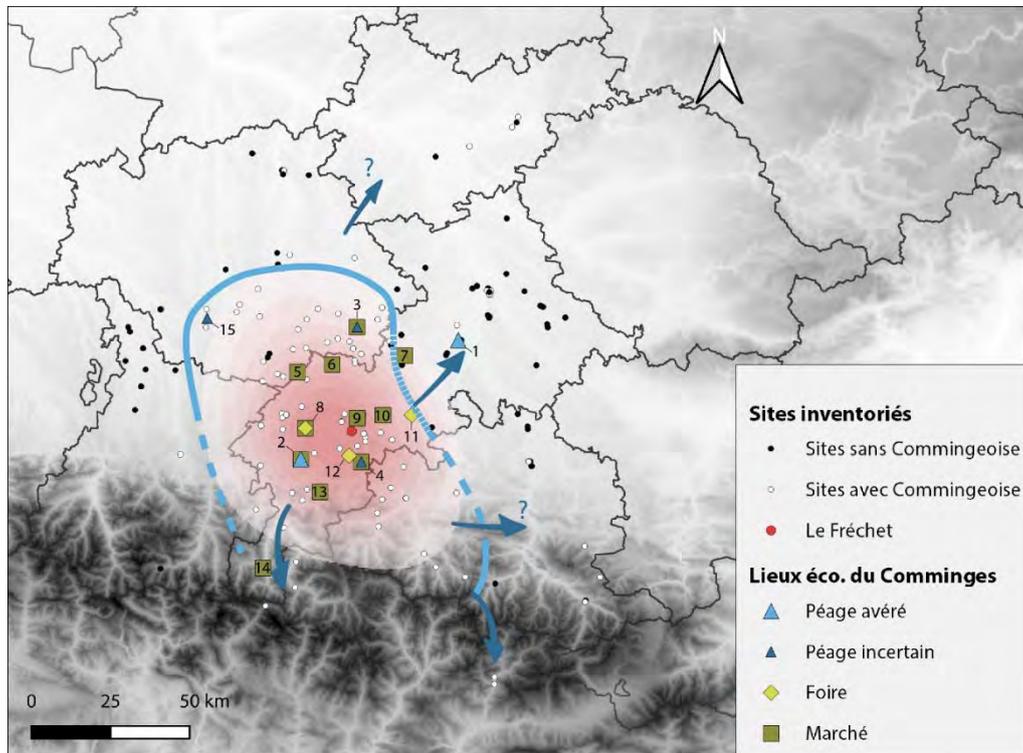


Figure 146 : Diffusion de la Commingeaise en fonction de lieux économiques du Comté de Comminges (d'après Higounet 1984 et Petrowiste 2005 pour le n°15)

Un second élément témoigne de l'importance du commerce d'un secteur : la présence de péages. Ces lieux participent d'une politique active des autorités pour le développement économique de leurs territoires. Dans le Comminges, il s'en trouve un par exemple à Saint-Gaudens (Figure 146 : 2, vers le Béarn ?), alors qu'un second est supposé avoir existé à Salies-du-Salat (4). Tous deux se situant dans la zone principale de dispersion de la Commingeaise, ils ont probablement vu passer cette dernière en tant que marchandise vers le sud et le sud-est. Les trois autres péages dont la réalité est attestée ou supposée sont placés au contraire en limite de diffusion voire à l'extérieur de l'aire principale. Le lieu-dit *Le Péage* (Figure 146 : 15) sur la commune de Monclar dans le Gers permet d'en restituer un en bordure de l'Astarac qui comprend par ailleurs diverses bastides au sein desquelles les chartes de coutumes font apparaître des droits de péage<sup>976</sup>. Un deuxième serait implanté à Samatan (3), alors que celui de Muret (1), un des principaux de la région, constitue un passage obligatoire des marchands vers ou depuis le comté de Toulouse<sup>977</sup>. Il s'agirait d'«un des plus redoutables de Comminges », qui fait par exemple l'objet d'un procès en 1340 contre les Toulousains<sup>978</sup>. Ainsi,

<sup>975</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 122

<sup>976</sup> GUINAUDEAU 2012, p. 309-310

<sup>977</sup> HIGOUNET 1984, p. 194

<sup>978</sup> *Ibid.*, p. 520

si les péages à proximité plus ou moins immédiate de son centre de production ne freinent pas la diffusion de la Commingeaise, celle-ci ne semble pas toujours résister aux taxes qui peuvent être imposées à une distance plus lointaine. Il faut probablement voir là l'influence du coût de déplacement dans le marché de la céramique. En effet, plus un artisan-marchand s'éloigne du centre potier, plus les frais en temps, en pertes possibles et en taxes sont importants. Un équilibre entre valeur intrinsèque (relativement faible), résistance au transport et coût devait être respecté. La situation de Muret est légèrement en décalage, la limite de diffusion semblant se situer au nord-est plus proche du lieu de production et plus loin de ce péage qu'elle ne l'est par rapport aux autres, anomalie déjà relevée ci-dessus. La dynamique des lieux économiques du Comminges n'est pas pleinement suffisante pour définir ces contours.

## ii. Un maillage régional de céramiques communes

L'aspect irrégulier des limites de diffusion n'est pas exceptionnel et a déjà été observé dans d'autres régions de France, notamment dans le Centre-Ouest (Figure 147)<sup>979</sup>. Les travaux de Philippe Husi et ses collaborateurs y ont en effet révélé un découpage en « aires céramiques » distinctes qui s'étendent dans diverses directions ne répondant pas à une distribution « normale » circulaire, mais dépendent en réalité notamment les unes des autres et entrent en contact dans certaines zones<sup>980</sup>. La céramique constitue en effet un produit marchand confronté par définition à la concurrence<sup>981</sup>.

Nous l'avons vu, la Commingeaise n'est exclusive que dans quelques-uns des lots céramiques considérés dans notre inventaire. Ailleurs, elle cohabite avec d'autres productions ou bien n'est pas du tout utilisée. La diminution de sa proportion dans les corpus observés est ainsi liée d'une part à la distance au centre potier, mais également à la disponibilité d'autres poteries. Les aires de diffusion de quelques-unes de ces dernières ont été identifiées et publiées récemment. D'une part dans le Toulousain, les nombreuses opérations d'archéologie préventive ont permis d'établir l'apparition au XIII<sup>e</sup> siècle d'une production grise polie qui constitue une majorité dominante des lots céramiques dès la fin du même siècle et jusqu'à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, avant que la céramique glaçurée ne prenne le pas sur elle<sup>982</sup>. Elle est retrouvée sur une zone étendue du sud du Lot-et-Garonne et nord du Gers au nord de l'Ariège et de l'Aude en passant par le Tarn-et-Garonne, le nord de la Haute-Garonne et l'ouest du Tarn (Figure 148). Jean Catalo fait le lien entre cette diffusion de poteries toulousaines et les lieux liés à la ville par traités commerciaux. Comme dans le Centre-Ouest, cette poterie grise est également remise dans un contexte de « territorialisation d'un type de production céramique »<sup>983</sup> en confrontation

---

<sup>979</sup> HUSI 2003 ; HUSI 2015

<sup>980</sup> Husi 2015, p. 33, fig. 9 ; voir également : GRENOUILLEAU-ABUOUEDEH, NOËL, HENIGFELD ET AL. 2020

<sup>981</sup> Sur ce sujet, voir également : DERVIN ET BOCQUET-LIENARD 2015

<sup>982</sup> CATALO 2024b

<sup>983</sup> *Ibid.*, p. 286

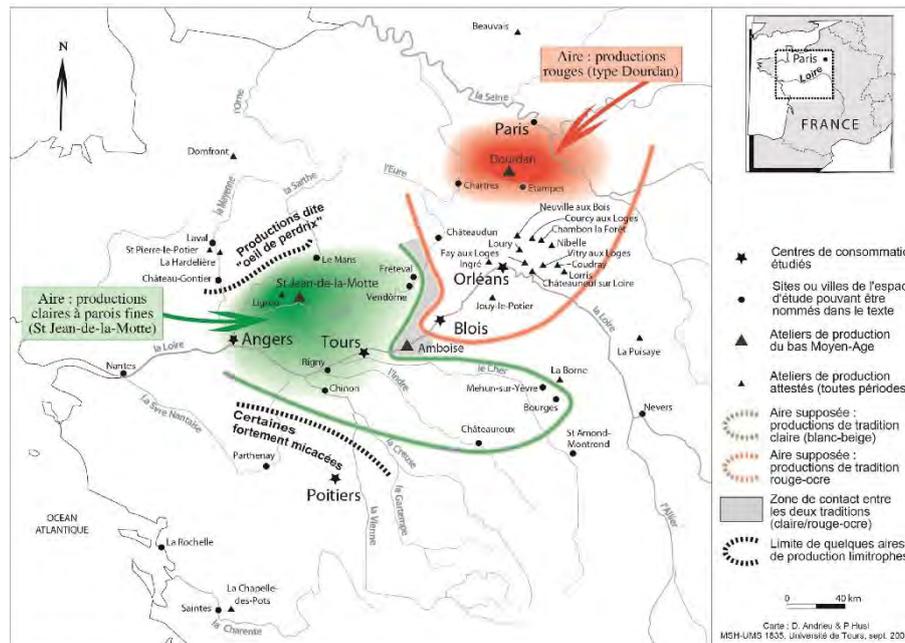


Figure 147 : Aires céramiques du Centre-Ouest de la France du XIIIe au XVe s. (Husi 2003, p. 84 et Husi 2015, p. 33).

avec la rouge polie tardive et avec la Commingeoise. D'autre part dans le Béarn à l'ouest, une poterie apparue à la même période compose la majeure partie des lots céramiques découverts : la production grésée du secteur de Garos et Bouillon<sup>984</sup>. Diffusée largement dans tout le Sud-Ouest à l'époque contemporaine, voire Outre-Atlantique à l'époque moderne, elle est retrouvée au bas Moyen Âge dans un secteur plus restreint autour de son centre artisanal à une échelle régionale sensiblement similaire à celles identifiées pour la Commingeoise ou la grise polie (Figure 148).

Ainsi, la diffusion de la Commingeoise semble confronter celles d'autres productions contemporaines qui comportent une typologie répondant aux mêmes fonctions et utilisent des techniques de fabrication proches (cuisson, modelage, non utilisation de la glaçure). Si les deux que nous citons ont fait l'objet d'une synthèse publiée, ce sont les rapports d'opérations archéologiques ou les publications monographiques qui doivent être interrogés pour les autres productions et secteurs en l'absence de travaux plus globaux. Il est difficile de la sorte de repérer d'autres aires céramiques similaires à la Commingeoise ou à celles que nous venons de mentionner, une des raisons à cette situation (hormis l'état de la recherche) pouvant être trouvée dans l'organisation de la production de ces céramiques qui devait possiblement encore répondre à un schéma domestique satisfaisant des besoins locaux. Les céramiques retrouvées dans les sites à l'extérieur de la zone principale de diffusion Commingeoise sont en effet rattachées à des groupes techniques généraux, décrits essentiellement par leurs méthodes de cuisson et de traitement de surface et leur dégraissant. Il s'agit ainsi principalement de poteries grises (cuisson réductrice) à lissage simple constituées d'oules, puis de formes plus diverses à partir

<sup>984</sup> BERDOY 2015, p. 143-144

du XIV<sup>e</sup> siècle et surtout du XV<sup>e</sup> siècle, mais également dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et de plus en plus à compter du XIV<sup>e</sup> siècle de productions à pâtes rouges (cuisson oxydante) recouvertes de glaçure plombifère partielle. Ces éléments sont découverts dans tous les espaces limitrophes à l'aire de diffusion Commingeaise, mais également à l'intérieur de celle-ci dans les lots où la Commingeaise n'est pas exclusive<sup>985</sup>.

Parmi ces groupes techniques généraux, les archéologues ont mis en évidence quelques particularités céramiques locales qui permettent de compléter en partie la carte des aires de diffusions (Figure 148), pour une période légèrement antérieure. A l'ouest, une poterie claire sableuse et modelée, dite « claire bigordane » (ou encore « blanche des Hautes-Pyrénées »), est majoritaire au sein des corpus de Tarbes et ses alentours jusqu'au XIV<sup>e</sup> siècle<sup>986</sup>. Au nord, il semblerait que le Gers soit une zone de diffusion de la poterie « claire du Savès » jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>987</sup>. Il faut noter que les informations disponibles pour certains secteurs sont encore peu nombreuses compte tenu de l'état soit de la recherche (les opérations archéologiques sont peu fréquentes notamment dans le département des Hautes-Pyrénées), soit de nos connaissances actuelles (un travail bibliographique important reste à mener sur le versant espagnol particulièrement) : la carte obtenue constitue à l'heure actuelle un résumé historiographique plus qu'historique. Néanmoins, grâce aux données disponibles, la confrontation entre les différentes aires identifiées régionalement révèle à la fois une complémentarité au bas Moyen Âge des espaces de domination (Figure 148) de chaque céramique considérée (à l'image de ce qui est observé ailleurs, Figure 147) et le relais pouvant être pris sur des productions plus anciennes.

Notons que cette esquisse considère essentiellement des productions à cuisson réductrice, composée d'une typologie similaire (oules, marmites, cruches), voire fabriquée selon des techniques proches (sans tour). Les poteries cuites en atmosphère oxydante et glaçurées (qui se développent dès la fin du XIII<sup>e</sup> siècle) n'ont pas fait l'objet dans le cadre de ce travail d'une analyse synthétique dans le but de distinguer leurs aires de production et de diffusion distinctes.

Nous avons vu que la Commingeaise est découverte également ponctuellement en dehors de son aire de diffusion principale. Cette situation, déjà observée par ailleurs dans d'autres régions<sup>988</sup>, est elle aussi possible à expliquer d'un point de vue économique. Des liens commerciaux importants existent en réalité avec le comté de Toulouse ou encore avec le Val d'Aran<sup>989</sup>. Concernant le premier, certains avantages fiscaux sont en effet parfois accordés aux

---

<sup>985</sup> Voir également la sous-partie *II.1.A.d – Première discussion des résultats* sur la diffusion et répartition régionale de la Commingeaise, ci-dessus.

<sup>986</sup> Guédon et Sabathie 1996 ; Guédon 2008 ; Cantournet 2021

<sup>987</sup> MASSAN 2011 ; MASSAN 2013

<sup>988</sup> Henigfeld 2021

<sup>989</sup> Higounet 1984

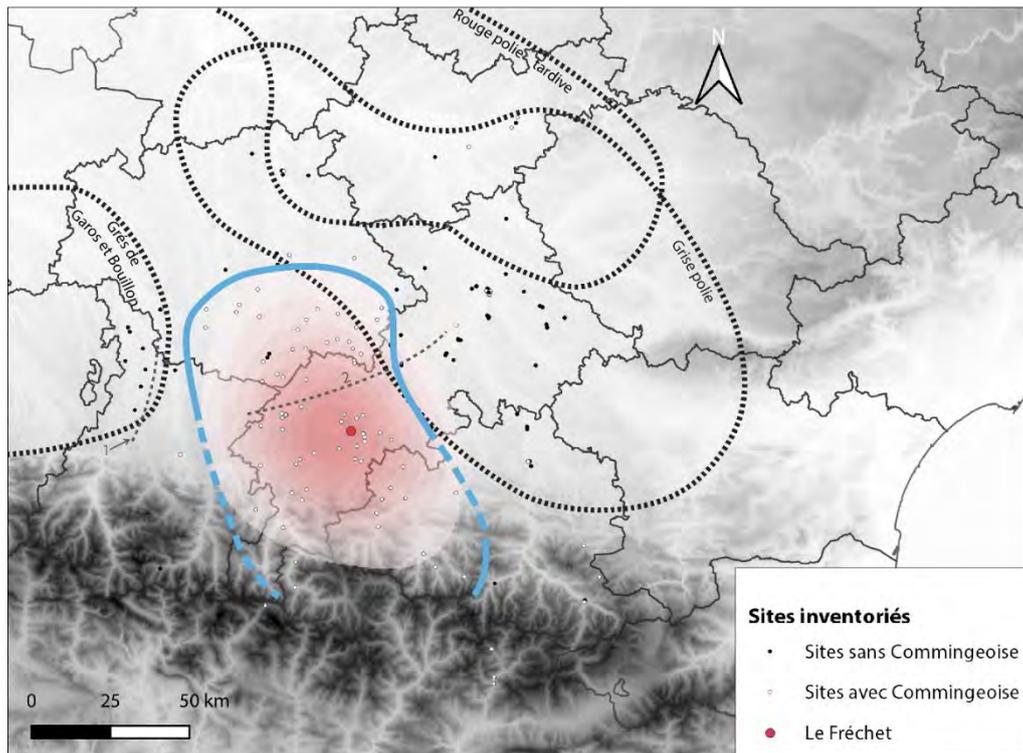


Figure 148 : Diffusion de la Commingeaise en fonction d'autres aires céramiques régionales (en noir) : céramiques toulousaines grise polie (XIIIe-XVe siècles) et rouge polie tardive (jusqu'au XIIIe siècle) (d'après Catalo 2024) et productions grésées des XIIIe-XVe siècles de Garos et Bouillon (d'après Berdoy 2015). En gris, des limites de diffusion établies à partir de la littérature grise : 1) céramique claire bigordane (fin XIIIe-XIVe siècles) ; 2) céramique claire du Savès (XIe-XIIIe siècles).

marchands toulousains<sup>990</sup> qui circulent sur les chemins du comté à partir du XIIIe siècle<sup>991</sup>. Le lot de Commingeaise étudié dans le cadre de ce travail<sup>992</sup> qui provient d'un des faubourgs de la ville est considéré comme une véritable importation par rapport à d'autres productions plus « anecdotiques »<sup>993</sup>. En effet, sa typologie est simple, des oules et des cruches, et semble pouvoir correspondre à une commande, un achat, et non à l'arrivée ponctuelle des quelques éléments du fait d'un apport individuel<sup>994</sup>. Les céramiques locales toulousaines constituaient un important marché local concurrentiel, des importations ont néanmoins eu lieu, malgré le péage de Muret ou grâce aux privilèges octroyés. Toulouse est le lieu où les découvertes extra-Comminges sont les plus importantes, signe du lien économique qui peut exister entre la ville et le Comminges. En comparaison, d'autres importations extrarégionales ont pu y être découvertes (Saintongeaise, majolique espagnole), mais toujours très ponctuellement.

Le comté de Comminges reste une zone de passage et de circulation majeure de voyageurs, mais aussi économique entre diverses entités politiques et espaces géographiques.

<sup>990</sup> Les Pyrénées et le Comminges fournissent notamment une grande partie des besoins en bois de la ville de Toulouse (*Ibid.*, p. 463).

<sup>991</sup> *Ibid.*, p. 473

<sup>992</sup> Voir la partie III.2 – *Le Muséum de Toulouse*, ci-dessus.

<sup>993</sup> CARMÉ 2023, p. 180

<sup>994</sup> Voir la partie III.2 – *Le Muséum de Toulouse*, ci-dessus.

Si le cas entre le Couserans et le Vicdessos semble être un contre-exemple, c'est probablement que l'économie en jeu là-bas répond purement à des besoins locaux liés à l'exploitation minière et que le lieu ne constitue pas une voie de circulation par ailleurs. D'ailleurs, le mobilier du site du Castel-Minier révèle une influence intellectuelle plutôt méridionale (architecture minière, exceptionnelle dague à oreille), mais une économie essentiellement tournée vers le nord (installations métallurgiques, monnaies, verre)<sup>995</sup>.

Considérer les modalités économiques intrinsèques à la Commingeaise et au comté permet de comprendre comment elle a pu se diffuser largement en Comminges. Cependant, c'est la prise en compte des produits concurrentiels et la confrontation de leurs aires céramiques qui semblent expliquer les limites de celle de la Commingeaise en parallèle avec la distance au centre potier.

#### *d. La Commingeaise, produit d'une économie de marché locale*

Après discussion des critères géographiques, politiques et économiques, il est ainsi possible de dresser un tableau des différentes modalités qui ont permis la diffusion de la Commingeaise sur l'aire identifiée (Figure 149).

Le premier point concerne l'organisation de sa production. Nous avons vu que de nombreux indices tendent à nous indiquer l'existence d'un secteur de production majeur et relativement étendu : un véritable centre potier qui comprend probablement plusieurs officines connectées entre elles par des techniques communes et des matières premières partagées notamment. Un artisanat d'une telle importance qui a produit des quantités non négligeables de pots devait avoir les moyens conséquents pour permettre l'écoulement de ses produits<sup>996</sup>, en tout cas être intégré à des réseaux commerciaux bien structurés<sup>997</sup>.

Cet état de fait a dû par ailleurs profiter de la géographie de la région. En effet, les nombreuses et quasi rectilignes vallées où courent les principaux cours d'eau du haut bassin de la Garonne constituaient autant de réseaux routiers interconnectés permettant le déplacement des hommes et produits. La zone artisanale identifiée se trouve notamment à proximité immédiate de l'un des axes principaux de ces réseaux, la voie garonnaise. Les habitants du Comminges pouvaient ainsi aisément venir se procurer des céramiques auprès de leurs artisans et ceux-ci pouvaient se déplacer pour vendre. Les nombreux chemins reliaient en outre des lieux marchands tels que marchés et foires qui facilitaient les transactions. Ces places économiques constituaient des relais de diffusion, permettant à des acheteurs plus distants du centre de

---

<sup>995</sup> Téreygeol et Dieulafait (sous presse)

<sup>996</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 101

<sup>997</sup> BERDOY 2015, p. 143

production de se procurer les pots. Les bourgs dans lesquels les marchés sont installés jouent un « rôle de débouché commercial et de centre d’approvisionnement »<sup>998</sup>. L’échelle de diffusion d’une céramique, identique selon les régions<sup>999</sup>, semble ainsi correspondre à une aire de cohérence économique où entrent en contact deux espaces de déplacement, celui du vendeur et celui de l’acheteur. Cette dynamique reposant sur des liens interpersonnels économiques a déjà été observée dans l’analyse des déplacements d’autres types de producteurs, tels les fermiers

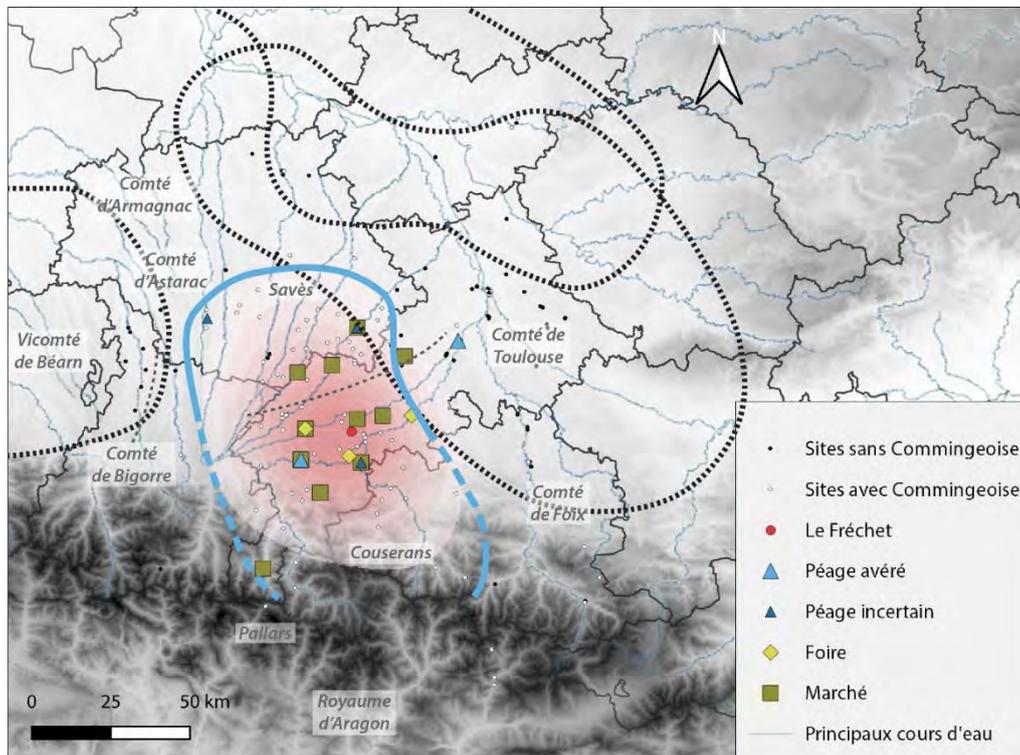


Figure 149 : Carte synthétique de la diffusion de la Commingeaise en fonction des cours d'eau, entités géopolitiques, lieux économiques du comté de Comminges et aires céramiques régionales (d'après Higounet 1984, Petrowiste 2004, Berdoy 2015, Catalo 2024).

du Quercy vendant leur bétail<sup>1000</sup>.

De telles circonstances géographiques et économiques ont permis à la Commingeaise d’arriver jusqu’aux limites du comté de Comminges, voire à celles du diocèse situées plus au sud. Ces confins géopolitiques correspondent à une limite naturelle, la montagne. Cependant, nous avons vu que là où des frontières naturelles existent, elles sont parfois perméables et là où il n’y en a pas, la diffusion peut s’arrêter (partie septentrionale de la diffusion). Malgré la persistance des réseaux routiers et des places marchandes régulièrement sur l’espace du comté et au-delà, la diffusion de la Commingeaise s’est arrêtée à une certaine distance du centre potier. Il s’agit bien de cette circonstance géographique qui l’impacte le plus : plus on s’éloigne du lieu de production, plus l’écoulement des pots est sujet à un coût économique (taxes, pertes)

<sup>998</sup> Petrowiste 2005

<sup>999</sup> CHAPELOT ET CHAPELOT 2000, § 139 ; BERDOY 2015, p. 144 ; HUSI 2015, p. 33 ; HENIGFELD 2021 ; CATALO 2024b

<sup>1000</sup> HAUTEFEUILLE 2013, p. 173-183 et fig. 57

conséquent et à une offre concurrentielle variée. Les lieux de transit et de contrôle que sont les péages placés plus ou moins au niveau des limites de dispersion de la Commingeaise (en tout cas de celles de sa diffusion majeure) peuvent expliquer l'arrêt de sa circulation, les marchands préférant ne pas dépasser un certain coût d'acheminement dans des secteurs où les céramiques concurrentes sont plus nombreuses<sup>1001</sup>. Nous sommes là dans un système, théorisé notamment par Philippe Husi, d'« approvisionnement [...] microrégional [qui] résulte de la faible valeur ajoutée » de la céramique<sup>1002</sup>. La Commingeaise s'inscrit dans un système de « découpage en [...] aires céramiques distinctes [...] révélateur du faible commerce à longue distance de ce produit courant de la vie domestique »<sup>1003</sup>, tout en révélant sa place au sein d'une « économie de marché locale »<sup>1004</sup>.

Ainsi, cela ne semble être qu'une coïncidence si la diffusion de la Commingeaise, dépendant plutôt de paramètres à la fois géographiques et économiques, se confond avec l'étendue politique du comté de Comminges. Cette échelle étant observée ailleurs, la question de la taille naturellement similaire des entités politiques et économiques se pose.

A noter que cette situation s'inscrit parfaitement dans le schéma économique considéré durant le XXe siècle pour le Comminges médiéval, à savoir celui d'une économie tournée vers elle-même et autosuffisante qui se fournirait prioritairement en interne en produits de subsistance. D'après des chercheurs de cette époque, cette organisation tirerait avantage de l'ensemble des ressources disponibles sur le territoire dans un objectif de répondre d'abord et de façon autonome aux besoins locaux, avant d'écouler éventuellement les surplus sur les places marchandes<sup>1005</sup>. Le cumul des activités de subsistance des hommes, qui sont paysans-éleveurs, paysans-artisans, etc.<sup>1006</sup>, permettrait d'optimiser cette exploitation, alors que les autorités politiques protégeraient leur économie par les péages et la proscription des exportations en cas de crise importante, l'économie se tournant vers l'intérieur<sup>1007</sup>.

A priori cependant, l'échelle de diffusion de la Commingeaise est celle d'une économie de produits de subsistance de faible valeur intrinsèque qui n'est liée au comté du Comminges que par sa géographie. Ce point révèle la justesse de l'historiographie qui a attribué un nom tout à fait mérité à cette céramique. Au-delà du fait qu'elle ait été retrouvée en premier lieu et

---

<sup>1001</sup> A l'opposé, il est possible de s'interroger sur la vocation de la dîme perçue par le diocèse de Comminges sur les pots produits au Fréchet. En effet, au moins un exemple en France témoigne d'une redevance imposée à des potiers pour exporter leur production en dehors de la seigneurie dans laquelle ils se trouvent (CHAPELOT ET CHAPELOT 2000, § 121).

<sup>1002</sup> HUSI 2015, p. 39

<sup>1003</sup> *Ibid.*

<sup>1004</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 140

<sup>1005</sup> HIGOUNET 1984, p. 487-494

<sup>1006</sup> C'est le cas systématiquement dans l'artisanat de la terre cuite en France (CHAPELOT ET CHAPELOT 2000, § 112-113).

<sup>1007</sup> HIGOUNET 1984, p. 194 et 631

majoritairement en Comminges, ce qui a poussé les chercheurs à la nommer tel que nous la connaissons aujourd'hui<sup>1008</sup>, sa diffusion est bel et bien commingeoise.

Appréhender la diffusion d'un objet revient également à interroger le statut social des lieux où elle est utilisée et de ceux qui les occupent. L'analyse de la répartition de la Commingeoise selon la nature de l'occupation révèle une répartition différente selon les groupes de sites considérés (Figure 150). En revanche, les proportions changent pour les lieux avec ou sans Commingeoise. Les ensembles castraux et les sites religieux sont bien plus nombreux à comprendre cette céramique dans leur mobilier et l'ensemble des grottes et souterrains inventoriés en comprennent. Au contraire, il est bien moins fréquent de la retrouver dans les habitats urbains, qu'ils appartiennent aux abondants sites toulousains ou non. Dans une moindre mesure, c'est également le cas pour les sites ruraux.

Ainsi, les réseaux de diffusion de la Commingeoise intègrent en priorité les lieux de refuge et les sites élitaires. Il est intéressant de voir que c'est souvent dans cette catégorie de lieux que la Commingeoise se retrouve en dehors de son aire principale (à Montségur, à l'Abbaye de l'Escaladieu, au Roc d'Enclar ou à l'Hospital Viejo de Benasque par exemple<sup>1009</sup>), ces sites-là étant probablement connectés à des réseaux économiques de plus large échelle. La Commingeoise a, au contraire, plus de mal à pénétrer les contextes ruraux et encore plus les contextes urbains.

Notons néanmoins qu'un biais de recrutement peut exister. En effet, la région de l'aire de diffusion principale comprend moins de sites urbains que ces marges (où nous retrouvons notamment Toulouse). A l'inverse, les grottes sont des lieux faisant l'objet d'une attention scientifique particulière aux alentours plus ou moins éloignés du centre de production identifié en raison de l'importance de la recherche Préhistoire dans le secteur d'Aurignac. Par ailleurs, les sites castraux et religieux sont généralement ceux les mieux connus et étudiés, à l'opposé des occupations rurales que l'on peut considérer comme encore en quantité trop faible pour confirmer réellement nos observations. Enfin, nous sommes, au stade actuel de l'analyse, dans une réflexion sur l'absence ou la présence de la Commingeoise, pour laquelle un corpus comprenant un tesson compte autant que celui qui en contient plus de 80 %. Ces répartitions devront de ce fait possiblement être nuancées, bien qu'elles semblent nous révéler une diffusion privilégiée de la Commingeoise au sein de sites au statut social particulier.

---

<sup>1008</sup> Voir la partie I.2 – *D'une céramique rèche aux céramiques dites « Commingeaises »*, ci-dessus.

<sup>1009</sup> Il s'agit des sites n°14, 212, 232 et 233.

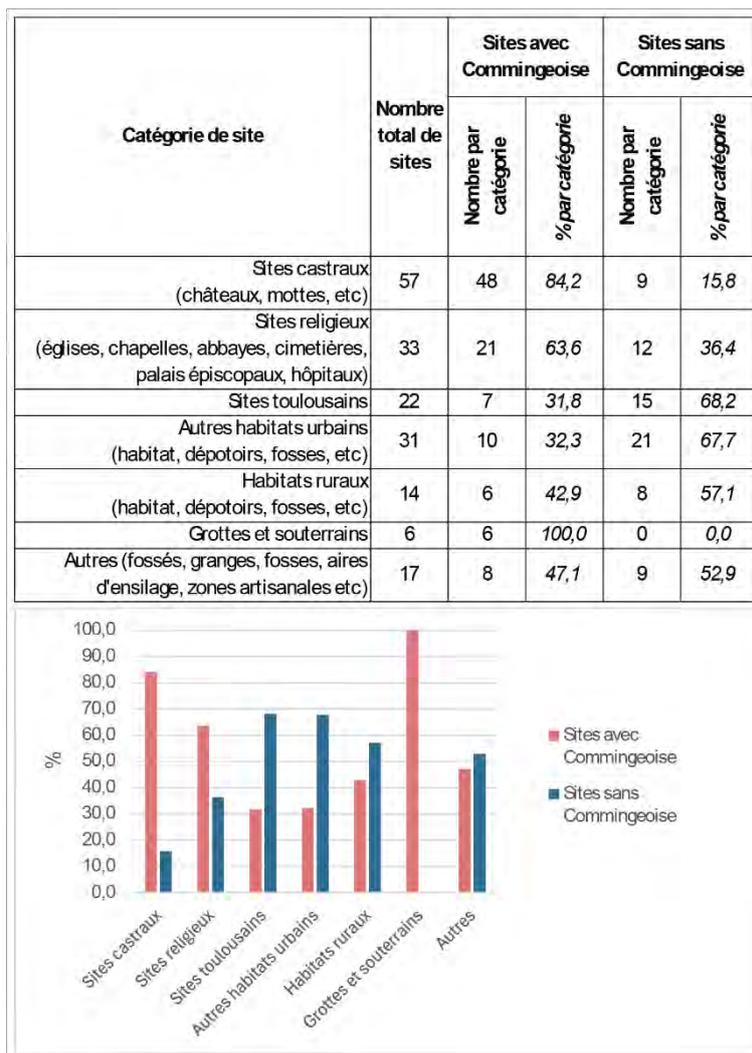


Figure 150 : Tableau et graphique de répartition des sites avec et sans Commingeoise selon la nature de leur occupation.

## B. La Commingeoise, un *unicum* ?

Les modalités intrinsèques à la diffusion de la Commingeoise ne suffisent donc pas à expliquer son aire céramique. C'est son positionnement dans l'économie régionale des poteries domestiques qui permet également une meilleure compréhension de sa diffusion. Cette mise en confrontation permet par ailleurs de poser la question de l'originalité ou non de la Commingeoise dans ce système économique du bas Moyen Âge. Présente-t-elle des particularités uniques ou bien s'inscrit-elle dans un schéma classique ?

Des éléments de réponses ont déjà été amenés dans ce travail. C'est d'ailleurs dans la comparaison avec des systèmes mieux connus et déjà étudiés que l'organisation de la production de la Commingeoise peut être mieux perçue. Sans entrer dans un raisonnement circulaire, il est possible de juger de la singularité de cette production selon différentes échelles.

D'un point de vue local, à l'échelle de sa diffusion principale et donc du comté de Comminges, la Commingeaise constitue un *unicum*. Il s'agit en effet, au stade de nos connaissances actuelles, de la seule céramique modelée dont la diffusion possède une étendue si large et massive durant la période considérée. Sa position largement dominante, voire exclusive à proximité de sa zone de production, est rarement si ce n'est jamais observée pour d'autres poteries. Ce statut est également visible par le remplacement qui s'opère avec sa diffusion : elle semble venir se substituer, en partie au moins, à des céramiques plus anciennes, en les imitant à proximité du centre producteur<sup>1010</sup>, en les remplaçant ailleurs<sup>1011</sup>. Cette position originale constitue d'ailleurs la raison de l'identification originelle du groupe céramique de la Commingeaise dès les prémices de l'archéologie médiévale en Midi-Pyrénées<sup>1012</sup>.

#### *a. Les modèles régionaux connus...*

A l'échelle plus large de la région, nous venons de voir que la Commingeaise s'insère dans un maillage de différentes aires céramiques dont les modèles de production et de diffusion sont en partie bien appréhendés et permettent une comparaison directe.

La céramique grise polie toulousaine présente tout d'abord de nombreuses similarités. Nous avons vu que l'échelle de sa diffusion est identique à celle de la Commingeaise et quasi conforme à l'aire économique de la ville, les potiers-marchands profitant des facilitations commerciales prévues pour les commerçants toulousains<sup>1013</sup>. Le parallèle avec l'inscription dans l'économie du comté de Comminges de la céramique éponyme est commode. D'un point de vue de sa chaîne opératoire, le tournage n'est toujours pas utilisé comme technique d'ébauche, bien qu'une partie des pots soit régularisée à l'aide d'un tour et que le façonnage soit ainsi qualifié de « mixte ». Une autre similarité réside dans le monopole que cette céramique tient au sein des vaisseliers du bas Moyen Âge. Au plus fort de sa diffusion en effet (entre la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et celle du XIV<sup>e</sup> siècle), elle peut constituer jusqu'à 80-90 % des assemblages de certains corpus, alors que sa présence diminue progressivement jusqu'à atteindre environ 10 % à la fin du XV<sup>e</sup> siècle, puis disparaître complètement au profit des céramiques rouges glaçurées<sup>1014</sup>. C'est finalement dans ce dernier point qu'une première différence avec le modèle de la Commingeaise peut être observée, les céramiques glaçurées et grises polies étant probablement fabriquées dans les mêmes secteurs qui profitent de l'intégration de potiers venus du nord avec leurs techniques de fabrication des glaçures et celles

---

<sup>1010</sup> Voir la partie IV.1 – *Typologie de la Commingeaise*, ci-dessus.

<sup>1011</sup> Par exemple au Castel-Minier, la proportion de Commingeaise (type 12 des groupes techniques du site) semble prendre le pas sur celle d'oules grises modelées plus anciennes (type 2) mieux représentées dans le secteur aux XIII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles (GUILLOT ET PORTET 2017, p. 218-220 ; GERAUD (en cours)).

<sup>1012</sup> Voir la partie I.2 – *D'une céramique « rèche » aux céramiques dites « Commingeaises » : historique de la recherche*, ci-dessus.

<sup>1013</sup> CATALO 2024a

<sup>1014</sup> CATALO 2010 ; CATALO 2021

des cuissons associées. La rouge glaçurée a ainsi pu remplacer directement la grise polie dans le Toulousain. Le fait que cette dernière soit produite dans un cadre urbain, lieu de passage, a rendu possible cette incorporation dans les centres établis des techniques nouvelles employées par les artisans d'ateliers itinérants<sup>1015</sup>. Au contraire, les officines fabriquant la Commingeaise ne semblent pas avoir connu cette intégration de nouvelles techniques. Enfin, la typologie de la céramique grise polie se distingue par sa diversité qui a vocation à répondre au maximum aux demandes des consommateurs, dans une volonté d'élargir son marché pour renforcer son activité. Celle-ci constitue ainsi la première source de subsistance des foyers et les potiers le sont à temps plein – il s'agit de leur profession<sup>1016</sup> – et sont aussi marchands.

Le modèle potier du Béarn présente également quelques ressemblances avec celui de la Commingeaise qui ont déjà été abordées en partie<sup>1017</sup>. En premier lieu, l'aire de diffusion médiévale des poteries de Garos et Bouillon est du même ordre que celles identifiées, entre autres, en Comminges et dans le Toulousain<sup>1018</sup>. Par ailleurs, deux villages ruraux proches de quelques kilomètres sont identifiés comme le cœur de la production, à l'image de l'hypothèse du Fréchet et de Laffite-Toupière. En second lieu, une analogie est possible pour une partie de la chaîne opératoire : le façonnage des grès du Soubestre<sup>1019</sup> n'utilise pas le tour rapide en raison notamment de la pâte céramique utilisée qui est trop maigre<sup>1020</sup>. Ce façonnage étant réalisé par des femmes, l'artisanat potier ne constitue en outre pas la source principale de revenu des foyers dont l'activité principale reste la paysannerie. Cet aspect secondaire de la production potière dans l'économie domestique des artisans est également visible dans la typologie restreinte qu'elle semble proposer au Moyen Âge<sup>1021</sup>, qui peut être rapprochée de celle de la Commingeaise, et qui permet aux archéologues de conclure à une non-professionnalisation des potières et potiers de Garos et Bouillon<sup>1022</sup> à l'inverse de ceux de Toulouse. Malgré cela, la spécialisation de l'activité potière est indéniable, notamment en raison de la diffusion importante des pots produits dès la période médiévale pendant laquelle leur proportion au sein des sites archéologiques peut atteindre au moins 73 % à une vingtaine de kilomètres du centre potier<sup>1023</sup>. La principale distinction entre le modèle suivi par la Commingeaise et celui de la céramique de Garos et Bouillon se place dans la chronologie de leur production. Si celle de la première s'arrête progressivement à partir de la fin du XVe siècle et ne semble survivre qu'à l'échelle locale à l'époque moderne, celle de la seconde perdure jusqu'au XXe siècle et voit sa diffusion s'étendre grâce à un certain « immobilisme » qui révèle en réalité un « état de

---

<sup>1015</sup> CATALO 2024b cite CICUTTINI 2010.

<sup>1016</sup> BERDOY 2015, p. 164. En témoigne la création au XVe siècle de la corporation des potiers de Toulouse (DU BOURG 1883).

<sup>1017</sup> Voir notamment la sous-partie IV.4.C – *L'humain dans l'atelier*, ci-dessus.

<sup>1018</sup> BERDOY 2015, p. 144

<sup>1019</sup> Le Soubestre est un ancien nom donné au territoire au sein duquel se trouvent Garos et Bouillon.

<sup>1020</sup> BERDOY 2015, p. 159

<sup>1021</sup> *Ibid.*, p. 140

<sup>1022</sup> *Ibid.*, p. 164

<sup>1023</sup> À Sarron (*Ibid.*, p. 144).

plénitude technique » et d'équilibre entre offre et demande<sup>1024</sup>. En effet, les productions glaçurées ne sont là-bas pas parvenues à supplanter les qualités techniques des grès produits<sup>1025</sup>.

Ainsi, deux des productions voisines de la Commingeaise répondent à des modèles similaires en termes de spécialisation de l'activité potière inscrite dans une économie locale, comme cela peut être observé ailleurs en France aux mêmes époques<sup>1026</sup>, tout en se distinguant par certains aspects entre elles et avec les observations que nous avons faites à propos de la Commingeaise.

### *b. ... face à des réseaux plus larges*

A une échelle plus large, en France, nous avons déjà vu que d'autres modèles semblent répondre, en tout cas dans leur échelle de diffusion, à un schéma économique subrégional proche. C'est le cas dans le Centre-Ouest où des ateliers apparaissent au XIII<sup>e</sup> siècle et disparaissent deux siècles plus tard à moins d'intégrer de nouvelles formes ou techniques pour s'adapter à la demande, ou bien encore en Normandie ou en Bretagne<sup>1027</sup>.

D'autres céramiques suivent en revanche des schémas très différents. Un exemple Normand révèle en autres des lieux où les productions locales ne possèdent pas de monopole si marqué que ceux occupés par la Commingeaise ou la Toulousaine grise polie dans leur secteur. L'étude des corpus céramiques de la ville de Falaise (Calvados) démontre en effet un approvisionnement majoritairement local (aux alentours de 50 %), mais qui s'avère ainsi en grande partie plus lointain<sup>1028</sup>. Une des raisons avancées est l'existence aux mêmes périodes de nombreuses aires de production différentes dont les produits sont complémentaires et répondent à des besoins différents. Le jeu des concurrences n'est pas le même entre ces productions spécialisées. Au contraire, la seconde moitié du Moyen Âge est une période durant laquelle des échelles de diffusion plus larges recommencent à être observées pour certaines productions françaises et européennes, à l'image des sigillées antiques par exemple. C'est le cas notamment pour les productions glaçurées de la région d'Uzège (essentiellement des marmites) qui peuvent être découvertes aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles jusqu'à plus de 150 km des ateliers identifiés<sup>1029</sup>. Des réseaux commerciaux couvrant des distances encore plus grandes encore existent par ailleurs, notamment lorsqu'ils peuvent emprunter des routes maritimes. Les majoliques des régions espagnoles de Valence et Barcelone (transportées au sein de jarres marquées de même origine) inondent notamment tout le bassin méditerranéen<sup>1030</sup>, alors que certaines productions de l'ouest

---

<sup>1024</sup> *Ibid.*, p. 152-163

<sup>1025</sup> *Ibid.*, p. 136-137

<sup>1026</sup> Chapelot et Chapelot 2000

<sup>1027</sup> Labaune-Jean 2012 ; Dervin et Bocquet-Liénard 2015 ; Husi 2015, p. 30-31 ; Henigfeld 2021

<sup>1028</sup> Dervin et Bocquet-Liénard 2015

<sup>1029</sup> CARRU 1995

<sup>1030</sup> Amigues, Cruselles Gómez, González Villaescusa *et al.* 1995 ; Amigues 1995

ou du nord de la France se diffusent dans le sud de l'Angleterre<sup>1031</sup>. Dans ces cas où l'activité est professionnalisée, les qualités techniques (notamment pour le transport de denrées) et esthétiques des poteries sont mises en avant pour expliquer leur diffusion<sup>1032</sup>.

En parallèle de ces plus ou moins larges réseaux de diffusion, le modèle plus ancien des productions plus petites, peut-être encore saisonnières et domestiques, voire à durée de vie courte, perdure probablement, dans des secteurs éloignés des centres potiers spécialisés ou non<sup>1033</sup>. Dans notre région, un exemple peut être celui des marmites à anses coudées pyrénéennes produites probablement dans le Vicdessos et découvertes très localement notamment au Castel-Minier durant toute son occupation<sup>1034</sup>. Il est clair que la Commingeaise ne fait écho à aucun des cas de figure que l'on vient de citer dont elle se démarque par l'intensité de sa diffusion et son étendue.

Considérant la période moderne, celle-ci voit se développer des centres artisanaux qui développent une activité préindustrielle basée sur le travail de potiers professionnels, souvent installés à l'échelle de plusieurs villages voisins, et dont les produits sont commercialisés par des commerçants spécialisés<sup>1035</sup>. Les ensembles bien connus de notre région sont notamment ceux des Petites Pyrénées<sup>1036</sup> ou encore de Cox-Lomagne<sup>1037</sup>. Si le premier semble spécialisé dans les céramiques de service décorées<sup>1038</sup>, le second produit également des marmites de cuisson ou de transport<sup>1039</sup>. Celui des Petites Pyrénées (qui deviendra par la suite spécialisé dans la production de faïence utilitaire, puis d'art) se situe d'ailleurs dans le même secteur de production que la Commingeaise, avec notamment Martres-Tolosane comme centre névralgique, et exploite les mêmes ressources. Il est intéressant de noter que ce modèle, qui pourtant succède à celui de la Commingeaise par sa localisation, n'en est pas son réel héritier en raison des produits, qui à la fois répondent à des fonctions différentes (les pots commingeois sont essentiellement culinaires ou pour le service et le transport des liquides, les productions des ateliers modernes comprennent essentiellement des pots individuels de service ou de consommation) et emploient une chaîne opératoire complètement nouvelle (les potiers modernes tournent leurs pots et les recouvrent de glaçure sur engobe) nécessitant un investissement conséquent en infrastructures et en temps. Ces paramètres cumulés excluent *a priori* que ce soit les mêmes officines qui s'adaptent à un changement de marché en intégrant de toutes nouvelles techniques de fabrication. Cependant, la même surreprésentation que celle de la Commingeaise dans les contextes médiévaux est néanmoins observée à Aurignac dans les

---

<sup>1031</sup> CHAPELOT 1983 ; ALLAN 2020

<sup>1032</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 130-135

<sup>1033</sup> *Ibid.*, § 103-104

<sup>1034</sup> Guillot et Portet 2017 ; Géraud (en cours)

<sup>1035</sup> Nous sommes dans une période d'« essor d'une proto-industrialisation » pendant laquelle les circuits de production sont pris en main par des marchands (HAMON 2014, p. 82).

<sup>1036</sup> PIQUES 2018

<sup>1037</sup> RAIMBAULT-DESCHAMPS 2000. Sur le sujet voir également : Jean-Michel Minovez, Stéphane Piques 2018

<sup>1038</sup> PIQUES 2018

<sup>1039</sup> Deschamps, Navone et Costes 2005 ; Lassure 2007 ; Catalo et Piques 2019

niveaux modernes avec les productions décorées<sup>1040</sup> : Bernard Jolibert note ainsi que les céramiques exogènes sont présentes, mais toujours très faiblement dans un secteur où existe une production locale.

### *c. Le modèle de la Commingeaise*

Mis en parallèle de ceux que l'on vient de citer, un modèle de production et diffusion de la Commingeaise semble possible à dresser. Si une réelle spécialisation est indiscutable, la typologie restreinte se distingue de la diversification connue par exemple pour la céramique grise polie qui est une production de potiers-marchands à plein temps. Au contraire, la production potière de Garos et Bouillon est proposée comme activité économique secondaire des foyers. Il est ainsi possible d'envisager qu'une typologie réduite à quelques formes soit symptomatique de ce caractère subsidiaire de l'artisanat et donc que la production de la Commingeaise constitue une source de revenus complémentaires des foyers la produisant. Les techniques de fabrication employées qui impliquent peu d'infrastructures et donc un cadre encore domestique de la production peuvent conforter cette idée. Nous avons par ailleurs déjà vu que ces indices suggèrent également une activité féminine. Quelle que soit leur place respective dans l'activité, potières et potiers semblent par ailleurs organiser eux-mêmes la diffusion de leurs produits, à l'image de ceux de Garos et Bouillon et de ceux de Toulouse. A l'inverse de ces derniers cependant, ils restent donc paysans<sup>1041</sup>. Ce schéma établit un degré de transition supplémentaire entre le modèle du Moyen Âge central des paysans-potiers non spécialistes et celui du bas Moyen Âge toulousain des potiers-marchands professionnels – qui seront ensuite supplantés à partir de l'Époque Moderne par des potiers-artistes, spécialistes et professionnels, qui n'ont plus à leur charge la commercialisation de leurs produits. La Commingeaise semble ainsi constituer une de ces productions locales qui prennent de l'ampleur à partir du XIII<sup>e</sup> siècle probablement en réponse à des besoins plus importants qui nécessitent une augmentation de la productivité<sup>1042</sup>. Ce mouvement de spécialisation des productions potières, dans lequel la Commingeaise s'inscrit parfaitement, peut être mis en relation avec l'intensification à la même époque des regroupements de population, souvent liés à un artisanat<sup>1043</sup>. Les artisans qui produisent dans un cadre domestique peuvent de la sorte mutualiser, si ce n'est leurs moyens, du moins leurs connaissances, se spécialiser et établir de véritables communautés potières. A noter que ce schéma d'évolution des conditions de production potière est légèrement plus tardif qu'à d'autres endroits de France<sup>1044</sup>.

---

<sup>1040</sup> JOLIBERT 2022, p. 242-243. C'est également le cas à l'Abbaye de Bonnefont.

<sup>1041</sup> Ce cumul d'activités de subsistance est classique pour les artisans de la terre cuite, voire systématique pour les tuilliers (CHAPELOT ET CHAPELOT 2000, § 112-113).

<sup>1042</sup> *Ibid.*, § 84

<sup>1043</sup> HAUTEFEUILLE 2013, p. 195

<sup>1044</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 15-22

Nous pouvons ainsi imaginer la Commingeaise comme un produit issu d'une activité spécialisée organisée dans un cadre domestique par des paysans-potiers-marchands ou des paysannes-potières-marchandes, spécialistes, mais non professionnels, structurés en centre potier.

En cela, le modèle le plus proche auquel raccrocher la Commingeaise paraît ainsi être celui de Garos et Bouillon pour lequel Anne Berdoy a perçu « un point d'équilibre [qui] dépend de différents paramètres : temps consacré à l'activité et part de celle-ci dans le revenu familial, technique mise en œuvre, volume et qualité de la production, marché pour l'écoulement des poteries, etc. Tous sont inextricablement liés les uns aux autres dans la mesure où la modification de l'un d'eux seulement est susceptible de provoquer une réaction en chaîne et de compromettre, voire de détruire, la stabilité acquise »<sup>1045</sup>. Ainsi, nous pouvons imaginer que les qualités techniques et la valeur marchande de la Commingeaise répondaient aux besoins des populations du bas Moyen Âge grâce à un coût de production raisonnable pour leur production (notamment en raison du peu d'infrastructures nécessaires et de la disponibilité des matières premières), dans un équilibre conservé jusqu'aux XVe-XVIe siècles.

A l'inverse, si les grès de Garos et Bouillon ont perduré jusqu'au XXe siècle (à l'image d'autres villages spécialisés en France<sup>1046</sup>), les potiers ou potières commingeois ont vu leur activité décliner à l'échelle subrégionale. La mise en parallèle des trois modèles béarnais, toulousain et commingeois, inscrits dans un même maillage économique et historique, met en évidence un paramètre en particulier pouvant impacter l'équilibre de leur production : l'arrivée de la glaçure qui vient bouleverser le marché des céramiques. A Toulouse, en effet, la production de grise polie est progressivement remplacée par celle de la rouge glaçurée (apparue dès la fin du XIIIe siècle<sup>1047</sup>), alors que dans le Soubestre, les propriétés techniques des céramiques glaçurées n'arrivent pas à supplanter la qualité des grès produits qui continuent de faire l'objet d'une demande. Nous pouvons ainsi envisager que le cadre domestique et économiquement secondaire de la production de Commingeaise n'a pas permis l'intégration de nouveaux artisans et donc de techniques nouvelles, bien que des ateliers de production de poteries glaçurées moins éloignés que les toulousains existent<sup>1048</sup>. La production Commingeaise n'a ainsi plus répondu aux demandes des consommateurs (en particulier de ceux les plus éloignés du centre de production) de plus en plus familiers des avantages techniques de la glaçure, et ses débouchés ont diminué. Finalement, face à la céramique glaçurée, l'activité potière commingeoise n'a pu perdurer à la même échelle qu'à son âge d'or, ni en continuant à

---

<sup>1045</sup> BERDOY 2015, p. 165

<sup>1046</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 44

<sup>1047</sup> Pousthomis 1983

<sup>1048</sup> Un atelier a par exemple été identifié à Muret (AMEGLIO 1998). Sa production devait être connue des habitants du Comminges, un pot qui en est issu ayant été découvert dans le Couserans au Castel-Minier (TEREYGEOL 2017, Annexe 7, planche 19). Ce site révèle par ailleurs des productions de marmites glaçurées probablement locales car typologiquement différentes de celles de Toulouse, témoignant de la dispersion de la production de céramiques glaçurées sur le territoire.

fabriquer les mêmes produits (grâce à un état de « plénitude technique »<sup>1049</sup> comme à Garos et Bouillon), ni en s'adaptant (comme les potiers toulousains<sup>1050</sup>).

### C. Les modalités de l'essoufflement de la Commingeaise

Si l'arrivée de la glaçure dans le Midi de la France semble ainsi constituer un critère majeur dans la perte d'intensité de la diffusion de la Commingeaise, les facteurs influençant l'évolution d'une économie céramique peuvent néanmoins être de plusieurs ordres<sup>1051</sup>. Il est nécessaire de les interroger à la lumière des conditions au maintien d'un artisanat sur la longue durée, à savoir des dispositions matérielles favorables et la transmission d'un savoir-faire de génération en génération<sup>1052</sup>. La longue tradition potière implantée dans le secteur de production de la Commingeaise exclut la baisse ou disparition des matières premières<sup>1053</sup>. Quels ont ainsi été les facteurs menant à la perte de la transmission du savoir-faire des potières ou potiers commingeois ?

Tout d'abord, d'un point de vue de l'organisation interne de la production, l'arrivée des céramiques rouges glaçurées est concomitante au retour de la technique du tournage. Le façonnage « mixte » des poteries grises polies toulousaines et l'intégration directe dans les ateliers des artisans maîtrisant le façonnage au tour ont dû faciliter la transition. En revanche, la chaîne opératoire de la Commingeaise implique des compétences très différentes qu'il était plus difficile d'adapter. Notons qu'il s'agit ici potentiellement d'un argument supplémentaire à l'identification des femmes comme potières<sup>1054</sup> sachant que l'adoption du tour va souvent de pair avec la masculinisation d'une activité<sup>1055</sup>. En outre, les techniques employées ne permettent pas la même productivité que le tournage, rendant le centre potier de la Commingeaise incapable de répondre aux demandes de plus en plus importantes<sup>1056</sup>.

Si les techniques nouvelles n'ont pu intégrer les officines produisant la Commingeaise, il est possible également d'envisager un déplacement des artisans dans un objectif de retrouver une activité potière viable ailleurs. En effet, le XVI<sup>e</sup> siècle voit s'implanter des ateliers de vaisselles décorées, déjà mentionnés, dans des villages relativement proches (Plagne et

---

<sup>1049</sup> BERDOY 2015, p. 163-164

<sup>1050</sup> Cette adaptation d'une production a été observée ailleurs, comme par exemple en Normandie où l'arrivée du grés et son succès rapide auprès des populations, en raison de ses qualités, pousse des ateliers à s'approprier la technique et modifier leurs productions (DERVIN ET BOCQUET-LIENARD 2015, p. 163).

<sup>1051</sup> DERVIN ET BOCQUET-LIENARD 2015 mentionnent « les innovations techniques durables, l'introduction de nouvelles céramiques par l'intermédiaire d'objets de luxe ou spécialisés, les effets de concurrence, les phénomènes de vulgarisation ou d'imitation et la spécialisation fonctionnelle [ou encore] la régulation du marché par les autorités locales » d'après VERHAEGHE 1987.

<sup>1052</sup> BERDOY 2019, fol. 3

<sup>1053</sup> Voir également la sous-partie IV.4.B.b – Un lieu propice à la production potière, ci-dessus.

<sup>1054</sup> Voir la sous-partie IV.4.C.a – « Potiers ou potières ? », ci-dessus.

<sup>1055</sup> BERDOY 2019, fol. 9

<sup>1056</sup> CHAPELOT ET CHAPELOT 2000, § 84-85 ; HAMON 2014, p. 80-81

Cassagne se situent presque à équidistance sur l'autre rive de la Garonne)<sup>1057</sup>. Dans l'hypothèse où la production de Commingeoise serait portée par le façonnage féminin, nous serions dans ce cas dans une situation de reprise en main de l'activité par les hommes pour en faire leur ressource principale, par un transfert vers de nouvelles localités des familles faisant le choix de se recentrer sur l'artisanat plutôt que sur leur activité principale de paysan. La transmission du savoir-faire spécifique à la Commingeoise ne se fait donc plus.

Selon le point de vue inverse, si nous ne considérons pas l'activité potière commingeoise comme la source principale de revenus des paysans-potiers-marchands, ceux-ci ont pu, face à la concurrence et la perte de marché, « abandonner » l'artisanat (et à ne plus le transmettre) plus facilement que les Toulousains poussés à s'adapter<sup>1058</sup>, l'économie locale et la subsistance de la communauté ne dépendant pas que de cette activité. Ce retour probable à la paysannerie peut cependant autant constituer une conséquence qu'une cause à la perte d'intensité de la production Commingeoise. L'abandon de l'activité secondaire peut-il répondre à un besoin agricole plus important ? La transition entre le XVe et le XVIe siècle semble en effet être dans certaines parties de France un temps de remise en culture et de développement de l'élevage, alors que les « extractions de terre diminuent la valeur agricole des fonds »<sup>1059</sup> et que des seigneurs restreignent les usages des forêts pour les activités autres que la production de bois de chauffage plus facile à mettre à profit<sup>1060</sup>.

Ces potentiels changements d'économie ont pu entraîner un déplacement des populations, un dispersement, schéma pour lequel nous trouvons des indices, à la fois dans la disparition du site découvert au Fréchet et dans l'habitat actuel relativement lâche et dispersé de la commune et de celle de Laffite-Toupière. Nous pouvons imaginer que si le regroupement en centre potier s'est opéré en raison de l'artisanat, la disparition progressive de celui-ci donne aux campagnes un attrait plus important, mais aussi aux bastides proches (Boussens, Saint-Martory), en raison notamment de leur situation sur l'axe routier principal qu'est la *via Garona*.

Peut-on également interroger l'influence de la géopolitique sur l'évolution de la production et de la diffusion Commingeoise ? En effet, l'arrivée de la technique de la glaçure dans la région suit de près l'intégration du comté de Toulouse dans le domaine royal (1271). Ce changement politique est ainsi mis en avant comme ayant permis la diffusion de nouveaux savoir-faire<sup>1061</sup>. Le comté de Comminges n'étant rattaché à la couronne de France qu'en 1453, il est possible d'imaginer que les nouvelles techniques et leurs auteurs n'ont pas pu y circuler avant la seconde moitié du XVe siècle. La mise en place au milieu du XVIe siècle d'ateliers de

---

<sup>1057</sup> PIQUES 2018 ; JOLIBERT 2022

<sup>1058</sup> A ce sujet, Anne Berdoy observe, pour les périodes plus récentes, une tendance vers l'abandon de l'activité potière au profit de l'activité principale qui est souvent agricole, le statut de paysan étant un idéal à atteindre (BERDOY 2015, p. 106-107).

<sup>1059</sup> Chapelot et Chapelot 2000, § 45

<sup>1060</sup> Cassagnes-Brouquet 2010, § 156

<sup>1061</sup> CATALO 2024b

vaisselle décorée s'inspirant de productions italiennes<sup>1062</sup> pourrait aller dans le sens de cette circulation de « modes » et techniques facilitée par l'intégration d'une région au royaume. Ainsi, la période comprise entre la fin du XIII<sup>e</sup> siècle et le milieu du XV<sup>e</sup> siècle serait encore propice au maintien et développement d'une production « traditionnelle » telle que la Commingeoise, bien que la découverte dans le Couserans (au Castel-Minier) de poteries glaçurées probablement locales semble exclure la non-intégration totale de ce savoir-faire dans les comtés voisins de celui de Toulouse. Le politique aurait ainsi un impact indirect sur la diffusion des productions céramiques.

De même, il est hasardeux de tenter de cerner les conséquences de la guerre de Cent Ans sur l'économie locale de la céramique. Nous pouvons néanmoins proposer que ces événements des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles aient pu perturber à un certain niveau les campagnes rurales, en poussant notamment des populations à intégrer des villes en « déficit » d'habitants (comme peut en témoigner par exemple la création de faubourgs toulousains tels que celui de la bastide Pons de Prinhac). Le centre artisanal a ainsi pu subir ce mouvement et voir une partie de ses habitants partir et abandonner leurs activités. Le Comminges se situant un peu à la marge des territoires impliqués dans le conflit, cette hypothèse reste cependant difficile à démontrer.

Les dernières traces supposées de la Commingeoise remontent au plus tard au moment de la Révolution Française : il s'agit des jarres issues des vestiges de l'Abbaye de Bonnefont<sup>1063</sup>. Or, cette dernière se voit justement démantelée lors de cet événement, alors même que des indices pourraient la placer comme autorité régissant en partie la production et diffusion de la Commingeoise<sup>1064</sup>. Ainsi, la disparition définitive de la Commingeoise serait-elle liée à celle de l'autorité dont elle dépendait ?

Finalement, divers facteurs économiques semblent avoir pu entrer en jeu et mener à la perte de marché de la Commingeoise et à sa disparition progressive : désertification des campagnes, renforcement de l'activité agricole, difficultés intrinsèques à faire évoluer la production, mais surtout concurrences et arrivée de nouvelles modes et techniques céramiques. Cette diminution progressive des débouchés d'une production face à l'arrivée d'une nouvelle qualité de céramiques est un schéma classique maintes fois observé lors de l'apparition de nouveaux produits « techniquement spécialisés »<sup>1065</sup>, tels que les grés, puis plus tardivement les pots métalliques. Dans le secteur des Petites Pyrénées où est implanté le centre de production de la Commingeoise, celle-ci disparaît ainsi progressivement au profit de céramiques décorées, qui elles-mêmes sont petit à petit occultées par les premières faïenceries, qui finissent (avant de

---

<sup>1062</sup> PIQUES 2019, p. 124-125

<sup>1063</sup> JOLIBERT 2022

<sup>1064</sup> Voir la sous-partie IV.5.A.c – *Géopolitique des Modalités de diffusion de la Commingeoise*, ci-dessus.

<sup>1065</sup> Dervin et Bocquet-Liénard 2015, p. 163

subir un regain) par céder une partie de leur marché aux ateliers de production de faïence fine et porcelaine<sup>1066</sup>.

#### D. La Commingeaise, un produit économique rural sujet à concurrence

Après avoir interrogé les diverses modalités de diffusion de la Commingeaise et sa place parmi les autres productions céramiques, il est clair qu'elle s'inscrit dans un schéma classique de produit économique territorialisé, tout en présentant ses propres particularités à l'échelle régionale. Fruit de circonstances locales (accès facile à des matières premières), elle s'est parfaitement intégrée aux réseaux économiques du Comminges, tant que ses qualités intrinsèques lui ont permis de conserver un monopole. Ses débouchés se sont cependant amenuisés face à la concurrence des nouvelles productions glaçurées.

---

<sup>1066</sup> PIQUES 2019



## Conclusion

La définition du groupe céramique de la Commingeaise est établie depuis la fin du XXe siècle. Ses contours géographiques et chronologiques ont progressivement été dessinés par les travaux des archéologues et céramologues régionaux – souvent des spécialistes d’un territoire dans son ensemble, de son histoire, de son mobilier<sup>1067</sup>. Les problématiques que cette production posait, en termes de caractérisation, de datation et de perception des modalités de sa production et diffusion justifiaient un approfondissement de la recherche, que nous avons choisi de mener dans une approche qui s’est voulue la plus globale possible. Les résultats obtenus confortent ce que la tradition historiographique a institué, en apportant des preuves plus fines.

L’homogénéité de la Commingeaise était à la fois reconnue et mise en question. Son aspect « rêche » et sableux rend en effet son identification aisée. L’étude macroscopique a pour autant révélé l’existence de différences notables, bien que mineures, entre plusieurs types de pâtes, dont les principales sont retrouvées sur l’ensemble des sites considérés. Les résultats des analyses pétrographiques et chimiques menées sur ces groupes distincts confirme leur séparation, principalement en fonction de la proportion des inclusions qu’ils comprennent. De nature *a priori* granitique, des minéraux de quartz, feldspath et mica sont particulièrement observés dans des quantités variables, ce qui donne aux pâtes de la Commingeaise un aspect inégal. Néanmoins, ces critères restent d’une significativité relative et explique les difficultés rencontrées pour effectivement distinguer des sous-groupes de Commingeaise.

Cette apparente variabilité au sein d’une uniformité globale concerne également la chaîne opératoire et la typologie morphologique de l’âge classique de la Commingeaise. Les traces technologiques identifiées et analysées sur les pots et les lames minces pétrographiques convergent, sur l’ensemble des sites et sur toute la période considérée, vers un mode de

---

<sup>1067</sup> Voir la partie I.2 – *D’une céramique « rêche » aux céramiques dites « Commingeaises » : historique de la recherche*, ci-dessus.

façonnage aux colombins, témoignant d'un savoir-faire unique et partagé sur la totalité de l'aire de diffusion.

De son côté, somme toute classique pour la période, la typologie de la Commingeaise comprend des pots répondant à la fois à des fonctions de cuisine et de stockage ou de service de denrées liquides. C'est leurs bords qui permettent essentiellement de les discriminer, alors même qu'une certaine variation d'une forme à l'autre est observée tout en conservant des attributs proches, sinon identiques. La reconnaissance des pots nécessite ainsi souvent le croisement d'au moins deux critères morphologiques. Les grandes oules cohabitent avec une forme-sœur, les grandes marmites à deux anses. Elles constituent ensemble la forme emblématique de la Commingeaise, la plus produite et diffusée. Elles devaient être utilisées, dès que possible et selon les mets préparés, avec les couvercles plats identifiés. En parallèle, des pots culinaires plus petits perdurent, sous forme de marmites, de pégaus à bec ponté et de pots à une seule anse. Parmi les individus typiques, les grandes cruches, appelées régionalement dournes, prennent une part importante des corpus observés, alors que de plus petites cruches complètent la typologie. Il est, par ailleurs, possible que la production de Commingeaise ait répondu à des commandes particulières dans la mesure où des formes originales (les petits pots) ont été découvertes au sein de certains sites, peut-être liées à une occupation artisanale. Ce classement est ainsi probablement amené à être complété, en particulier pour y intégrer des pots rattachés aux périodes extrêmes de la production de la Commingeaise, avant et après son âge d'or.

En effet, au stade actuel de ce travail, c'est réellement la période de diffusion massive de la Commingeaise qui a été la plus documentée. Durant celle-ci, l'homogénéité de cette production est indéniable, nous poussant à recourir à l'association de critères morphologiques, mais surtout céramologiques, pour cerner des éléments datant pouvant être repris par les archéologues. Il s'agit, en effet, de la proportion de la Commingeaise au sein d'un assemblage céramique, celle des dournes par rapport aux grands pots de cuisson, ou encore celle des bords mi-longs qui semblent représenter des indications de datation relative, à l'échelle de chaque site. Une analyse plus approfondie et centrée sur des secteurs plus resserrés sera nécessaire pour en faire des fossiles directeurs absolus plus fins pour les XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles.

Malgré cela, l'évolution intrinsèque de la Commingeaise sur près d'un demi-millénaire est permise grâce à des opérations archéologiques récentes dont les études céramologiques ont été mises à profit<sup>1068</sup>. Les origines de la Commingeaise semblent ainsi se dessiner durant le Moyen Âge central. Si, en l'état actuel de la recherche, sa naissance est encore difficilement perceptible, elle se diffuse déjà dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres autour du secteur de production localisé, au XII<sup>e</sup> siècle probablement, potentiellement avant. Il est certain qu'au XIII<sup>e</sup> siècle, elle est bien implantée dans cette zone centrale du Comminges. Jusqu'à ce siècle,

---

<sup>1068</sup> Voir la sous-partie IV.2.D – *La Commingeaise avant la Commingeaise*, ci-dessus.

les formes des pots sont inspirées de productions du Moyen Âge central. La mise en place de sa typologie propre, signe de la spécialisation de sa production, doit prendre place dans le XIIIe siècle et est parfaitement aboutie au moins à partir du début du XIVe siècle. Cette période marque donc réellement le début d'un âge d'or de la Commingeaise, avec des découvertes qui se multiplient et atteignent ses extrêmes géographiques, par-delà la montagne parfois, jusqu'à la grande agglomération du comté voisin de Toulouse sûrement. A partir du milieu du XVe siècle au moins, cependant, l'essor de la céramique médiévale des Petites Pyrénées s'essouffle. Sa place dans les assemblages céramiques diminue systématiquement, y compris dans ceux provenant de secteurs proches du centre potier. Ces derniers, en effet, conservent encore dans leur vaisselier une part majoritaire de Commingeaise, les consommateurs restant probablement fidèles à cette production locale à laquelle une partie de la communauté participe et dont toutes les propriétés techniques ne peuvent probablement pas être supplantées par celles de la céramique rouge glaçurée. Le développement de cette dernière, avec l'arrivée de nouvelles techniques depuis le nord de la France, semble toutefois constituer l'effet de concurrence principal influençant la disparition progressive de la Commingeaise.

Produit économique par nature et selon un schéma classique du bas Moyen Âge, la Commingeaise s'inscrit, effectivement, dans un maillage régional d'aires céramiques qui correspondent à des territoires économiques. Elle profite des réseaux de communication et de commercialisation pour s'assurer une diffusion maximale, tout en étant confrontée à d'autres productions dont la présence s'amplifie avec l'éloignement du centre potier commingeois. L'intensité de cette concurrence est visible au sein des assemblages céramiques et c'est bel et bien ceux-ci qui balisent les limites de la diffusion de la Commingeaise replacées plus précisément autour du Savès, du Comminges, du Couserans et du Val d'Aran. Ces bornes géographiques, si elles correspondent peu ou prou à des limites géopolitiques, ne paraissent cependant que peu influencées par ces dernières. Notons ici que cette coïncidence entre aires céramiques, économiques et géopolitiques démontre l'appui que peut être l'archéologie, y compris ses études spécialisées de mobilier, aux recherches historiques, en plaçant des frontières difficiles à poser par ailleurs en raison de la complexité de la situation féodale.

Un des apports majeurs de la recherche réalisée, et qui a permis d'éclairer sous un nouvel angle les multiples questionnements que l'on vient d'aborder, est la confirmation, par un croisement de données variées, de la localisation du probable secteur de production de la Commingeaise. Hypothèse déjà proposée par des céramologues régionaux, deux communes haute-garonnaises voisines, Le Fréchet et Laffite-Toupière, cumulent divers indices. Ceux-ci entrent parfaitement en cohérence avec l'analyse de la dispersion de la Commingeaise dans les assemblages céramiques dont le résultat indiquait leur secteur. Situées dans les Petites-Pyrénées, ces localités sont implantées dans une zone géographiquement et géologiquement

favorable au développement d'un artisanat potier. Celui-ci constitue d'ailleurs une tradition locale reconnue pour les périodes modernes et contemporaines<sup>1069</sup>, dont l'origine est de fait plus ancienne. Le Fréchet a, par ailleurs, été le lieu de découvertes ponctuelles de vestiges archéologiques renvoyant à une telle activité. Les tessons de céramique Commingeaise sont omniprésents, mais surtout un site dont l'occupation comprend probablement des structures de cuisson, associées à des rebuts, y avait été repéré dans les années 1990. Si les preuves matérielles restent à interroger, la mention dans une source historique du XIV<sup>e</sup> siècle d'une rare dîme sur les pots de terre au Fréchet finit de corroborer parfaitement l'hypothèse, tout en validant la période comme apogée de la production et de la diffusion de la Commingeaise. En outre, la consultation d'études historiques met en question le rôle qu'aurait pu jouer l'Abbaye de Bonnefont sur l'artisanat potier commingeais. En effet, l'histoire du territoire du Fréchet semble notamment être intimement liée à cette institution religieuse, et la Commingeaise croise régulièrement son chemin, que ce soit par sa présence au sein d'une des granges de l'abbaye (Pentens<sup>1070</sup>) ou par l'origine du possible pot commingeais le plus récent récupéré sur le site de l'abbaye au moment de la Révolution<sup>1071</sup>.

Cette identification d'un secteur artisanal est aussi la clé pour mieux comprendre l'organisation de la production de la Commingeaise. Comme sa dispersion dans les assemblages céramiques et les typologies établies permettaient de l'envisager, elle semble issue d'une production unique, par une communauté localisée. L'importance de sa diffusion et sa standardisation ne laissent aucun doute quant au caractère spécialisé de l'artisanat, dont l'intensité de la commercialisation à partir d'un seul centre potier a notamment nécessité la mise en place d'un système de marquage des pots. Toutefois, par la comparaison avec des productions contemporaines et de même échelle, la technique de façonnage employée, associée au vaisselier restreint, nous pousse à émettre l'hypothèse d'une activité toujours organisée dans un cadre domestique, avec peu d'infrastructures dédiées hormis le four, et qui reste potentiellement secondaire comme source de revenus des artisans, en posant la question de l'identification de ces derniers en tant que femmes.

Ainsi, malgré des lacunes encore perceptibles de nos connaissances sur la mise en place d'une communauté potière spécialisée, l'approche globale tentée lève un peu plus le voile sur la Commingeaise et sur l'histoire plus large de la céramique régionale. La considération des assemblages dans les corpus est finalement cruciale dans la définition des aires céramiques de la fin du Moyen Âge. Cela nous informe sur les réseaux économiques existant à l'échelle régionale ou intrafamiliale.

---

<sup>1069</sup> PIQUES 2018

<sup>1070</sup> HENRY (dir.), 2017

<sup>1071</sup> JOLIBERT 2022

Nous voyons, cependant, que le prisme du centre potier est nécessaire pour analyser précisément et correctement ce type de problématique. Or, c'est là la principale difficulté à laquelle nous avons été confrontés : définir une production à partir de lieux de consommation et, au départ, sans son lieu de production, qui constitue un résultat obtenu dans le cadre de l'analyse de données diverses. Même une fois les ateliers localisés, sans vestiges associés, le prisme des lieux de consommation ne peut permettre la compréhension totale d'une production et ne laisse la place qu'à des hypothèses, qu'elles soient typologiques ou organisationnelles.

Pour la même raison et sans remettre en cause leurs apports éclairants, il est en outre probable que notre ambition pluridisciplinaire se soit avérée trop prématurée en se concentrant sur un des sites les plus éloignés du secteur de production. Ce sont les résultats cumulés des analyses bibliographique, archéologique et céramologique menée qui devront désormais servir de guides afin d'exploiter au mieux toutes les dimensions de l'approche archéométrique des céramiques.

Face à ces difficultés et ces mises en réserves, les perspectives de développement de la recherche autour de la Commingeaise et de la céramique régionale sont nombreuses.

D'un point de vue intrinsèque, tout d'abord, une veille scientifique doit perdurer afin de nourrir la base de données des sites régionaux comprenant de la Commingeaise. En particulier, plusieurs manques dans notre inventaire nécessitent encore une revue de la bibliographie et des collections. C'est le cas de l'Espagne, notamment le Val d'Aran, du nord du département du Gers ou encore les Hautes-Pyrénées qui pourront être considérés grâce à une remobilisation du PCR sur la céramique médiévale et moderne des Pyrénées centrales (CeMMPy). Celui-ci pourra, en outre, être le cadre d'une reprise de collections anciennes et de leur étude à la lumière des nouvelles avancées. La particularité des marques incisées sur les pots commingeois constitue par ailleurs un sujet de recherche dont la significativité peut s'avérer conséquente sous le prisme de l'hypothétique identification d'un potier à une marque. Compléter l'inventaire des sites permettra d'augmenter le corpus de ces signes qui, couplé à l'étude technologique des pots, interrogera le nombre d'artisans à une période donnée et son évolution potentielle dans la diachronie.

Par ailleurs, certaines données acquises n'ont pu être exploitées et doivent l'être. Il s'agit par exemple de développer l'étude du mobilier de la maison de la Tour de Savoie en considérant les secteurs 8 et 9 dont le mobilier est déjà inventorié et en intégrant celui du secteur 7 (Figure 26). La typologie en ressortira complétée et renforcée.

Celle-ci devra de surcroît inclure les résultats de l'étude de nouveaux sites de référence pour les périodes des XIIe et XIIIe siècles, voire antérieures. Il est clair que la typologie de la Commingeaise évolue beaucoup à ces périodes hautes, avant de devenir la production standardisée au cœur du présent travail. Avec la localisation du lieu de sa production, cette démarche chronologique permettra en outre de s'interroger sur les modalités de constitution

d'un centre potier spécialisé au cœur du Comminges : regroupement d'artisans, développement d'une activité préexistante ? La rareté des ateliers de potiers dans la région ne peut que nous encourager à développer un programme dédié. Celui-ci devra débiter par des prospections dans les secteurs concernés, en vue de localiser de potentiels vestiges artisanaux et de les documenter. A défaut, la découverte d'un corpus mobilier en contexte clos serait souhaitable, afin de renforcer le référentiel typologique et technologique. Une approche historique pourra également être tentée, afin de rechercher des mentions potentielles pouvant nous instruire sur l'artisanat potier si ce n'est médiéval, du moins celui qui a pu perdurer dans les XVIe et XVIIe siècles. Il serait par exemple intéressant de vérifier si en considérant des registres marchands, il est possible de pister le commerce des pots et d'y opposer une comparaison avec les aires de diffusion des produits et le contexte historique de la période, à l'image de ce qui a pu être fait grâce à l'étude des registres de compte des frères Bonis à Montauban au XIVe siècle<sup>1072</sup>.

Les études pétrographiques et chimiques réalisées jusqu'à présent ont apporté des données complémentaires, mais des questions restent en suspens. Les prospections dans le secteur du centre potier seront l'occasion de prélever à nouveau des matières premières, afin de constituer une banque de données. Celle-ci pourra, ainsi, être interrogée lors de l'analyse d'échantillons céramiques pour tenter de localiser les ressources potentielles des potiers, de mieux comprendre leurs méthodes de préparation de la pâte céramique, voire celles de l'acquisition des matières premières. Les groupes céramiques seront à nouveau testés à la lumière d'un échantillonnage plus conséquent comprenant au moins les quatre sites de notre corpus principal d'étude, dans un objectif de renforcer les données déjà acquises. Mesurer l'homogénéité de la Commingeoise sur la longue durée requerra également d'inclure les sites de référence qui seront choisis pour documenter les XIIe-XIIIe siècles.

Enfin, les résultats obtenus dans le cadre de ce travail mettent en lumière l'importante régionalisation de la céramique au Moyen Âge et l'interdépendance économique des productions. Etendre notre démarche à d'autres poteries semble ainsi pertinent, afin de mieux cerner le paysage céramique, et économique, du sud de la France au Moyen Âge (à l'image de ce qui a pu être mener à l'échelle d'autres régions comme la Bretagne<sup>1073</sup>) notamment en localisant, grâce à leur dispersion dans les assemblages céramiques, d'autres lieux de production et leurs aires de diffusion.

---

<sup>1072</sup> BONIS ET BONIS, Les livres de comptes des frères Bonis : marchands montalbanais du XIVe siècle [en ligne], FORESTIE (éd.), 1890. ; MOUREAU 2012

<sup>1073</sup> Grenouilleau-Abououdeh, Noël, Henigfeld *et al.* 2020

## Bibliographie

### Sources éditées

MALUS J. DE et DU PUY J., *Recherche et découverte des mines des montagnes Pyrénées : faites en l'an 1600 par Jean de Malus et rédigées par Jean Du Puy*, BOURNETON A. (éd.), Toulouse, Milan, 1990.

ALGANS A., *Aurignac, histoire et monuments*.

### Publications et rapports d'opération

ALEXANDRE-BIDON D.

2005, *Une archéologie du goût : céramique et consommation. Moyen Âge-Temps modernes*, Paris, France, Picard.

ALLAN J.

2020, « The Importation of French Ceramics to South-West England, c. AD 900-1600 », dans *L'objet au Moyen Âge et à l'époque moderne*, p. 181-196.

ALLIOS D.

2004, *Le vilain et son pot : Céramiques et vie quotidienne au Moyen âge*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

AME É.

1859, *Les carrelages émaillés du Moyen-Age et de la Renaissance ; précédés de l'histoire des anciens pavages : mosaïque, labyrinthes, dalles incrustées* [en ligne], Paris, A. Morel et Cie.

AMEGLIO H.

1998, « Un four de potier médiéval et sa production à Cabouillet, Muret », *Revue de Comminges et des Pyrénées centrales*, 114, 3, p. 325-340.

AMIGUES F.

1995, « Les importations en Languedoc-Roussillon de céramiques médiévales valenciennes et barcelonaises décorées au bleu de cobalt », dans SENAC P. (dir.), [en ligne] *Histoire et archéologie des terres catalanes au Moyen Âge*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, p. 367-407.

AMIGUES F., CRUSELLES GOMEZ E., GONZALEZ VILLAESCUSA R.J. et LERMA J.V.

1995, « Les emballages ceramiques de Paterna-Manises dans le commerce du bas Moyen Âge », *Bulletin de la Commission Archéologique et Littéraire de Narbonne*, 46, p. 135-151.

ANNA A. D', DESBAT A., GARCIA D., SCHMITT A. et VERHAEGHE F.

2011, *La céramique : la poterie du Néolithique aux Temps modernes*, Paris, Errance.

ARCELIN P. et RIGOIR Y.

1979, *Normalisation du dessin en céramologie : résultats de la table-ronde de Montpellier, 7 avril 1976*, Lambesc, France, Association pour la Diffusion de l'Archéologie Méridionale.

ARCELIN P. et TUFFREAU-LIBRE M.

1998, *La quantification des céramiques : conditions et protocole*, Glux-en-Glenne, France, Centre archéologique européen du Mont Beuvray.

ARD V.

2014, *Produire et échanger au Néolithique: traditions céramiques entre Loire et Gironde au IVe millénaire*, Paris, France, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques.

ARRAMOND J.-C.

1994, *Villeneuve-de-Rivière, lieux-dits La Chapelle et Saint-Pierre, autoroute A64 : DFS de sauvetage urgent*.

AUDABRAM P.

2012, *Cazavet, Bouch. Château de Cazavet. Sondage : rapport*.

BACCRABERE G.

1972, « De la céramique commune du Moyen Âge dans le Toulousain », *Archéologie médiévale*, 2, 1, p. 253-279.

BAIZE D.

2010, « Teneurs totales en plomb en fonction de la profondeur dans les sols "naturels" », *ArcheoSciences*, 34, p. 127-135.

BALFET H., FAUVET-BERTHELOT M.-F. et MONZON S.  
1989, *Lexique et typologie des poteries : pour la normalisation de la description des poteries*,  
Nouv. éd., revue et corr, Paris, Pr. du CNRS.

BARRERE M.  
2006, « Le Mobilier cuivreux », dans BRIAND J. et LOTTI P. (dir.), *Toulouse, Muséum  
d'Histoire Naturelle (Haute-Garonne-Midi-Pyrénées) : rapport de fouilles*, Pessac, Inrap  
Grand Sud-Ouest, p. 219-225.

BAXTER M.J.  
1992, « Archaeological Uses of the Biplot — a Neglected Technique? », dans LOCK G.R. et  
MOFFETT J. (dir.), *Computer applications and quantitative methods in archaeology, 1991:  
CAA 91*, Oxford, Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, B. A. R.,  
p. 141-148.

BAXTER M.J. et BUCK C.E.  
2000, « Data Handling and Statistical Analysis », dans CILIBERTO E. et SPOTO G. (dir.),  
*Modern Analytical Methods in Art and Archaeology*, New York, Wiley.

BENOIT P.  
1997, *La mine de Pampailly, XVe-XVIIIe siècles, Brussieu Rhône*, Lyon, SRA Rhône-Alpes.

BERDOY A.  
2015, *Des potières et leurs maris : histoire d'un artisanat en Béarn, XIIIe-XXe siècle*, Pau,  
MonHélios.  
2019, « Potiers ou potières ? A la recherche de clés pour identifier et comprendre un artisanat  
féminin, en France, au Moyen Âge », dans CHARPENTIER E. et LETT D. (dir.), *Le village à  
l'épreuve du genre. Actes des 41e journées internationales d'histoire de Flaran, 12-12  
octobre 2019*, Toulouse, Presses Universitaires du Midi.

BERNARDI P.  
2013, *Bâtir au Moyen Âge (XIIIe-milieu XVIe siècle)*, Paris, CNRS éditions.

BERTRAND É. et SOCIETE TYPOGRAPHIQUE  
2006, *Descriptions des arts et métiers, faites ou approuvées par messieurs de l'Académie  
royale des sciences de Paris : Avec figures en taille-douce. Nouvelle édition publiée avec des  
observations, & augmentée de tout ce qui a été écrit de mieux sur ces matières, en Allemagne,  
en Angleterre, en Suisse, en Italie.* [en ligne], Paris, Suisse, Conservatoire national des arts et  
métiers.

BOISSEAU B.  
1995, *Salies-du-Salat, le château : DFS de sondages*.

BOLOGNE F.

1989, *La céramique du village médiéval de Montségur (Ariège): étude descriptive et typologie*, Mémoire de maîtrise, Université de Toulouse Le Mirail, Toulouse.

BOÛARD M. DE

1975, *Manuel d'archéologie médiévale : de la fouille à l'histoire*, Paris, France, Société d'édition d'enseignement supérieur.

BOUDARTCHOUK J.-L.

1995, *Autoroute A64, « La Pyrénéenne », Landorthe, « Le Castéra », (Haute-Garonne) : section Pinas/Martres-Tolosane" : rapport de fouille.*

BOULET J.-C. et ROGER J.-M.

2016, *CheMOOCs. Glossaire.*

BOVE B.

2014, *Le temps de la Guerre de Cent ans : 1328-1453*, Paris, France, Belin.

BOYER M.

1827, *Manuel du Porcelainier, du Faïencier et du Potier de Terre ; suivi de l'art de fabriquer les terres anglaise et de pipe, ainsi que les poêles, les pipes, les carreaux, les briques et les tuiles ; Tome premier*, Paris, France, Nicolas-Edme Roret.

BRAHM A. DE

1922, « Variétés : L'apothicaire Bottger, inventeur de la porcelaine », *Revue d'Histoire de la Pharmacie*, 10, 36, p. 1-2.

BRANNER J.C.

1896, *Bibliography of Clays and the Ceramic Arts*, Washington, U.S. Government Printing Office.

BREICHNER H., CHABAL L., LECUYER N. et SCHNEIDER L.

2002, « Artisanat potier et exploitation du bois dans les chênaies du nord de Montpellier au XIIIe siècle (Hérault, Argelliers, Mas-Viel) », *Archéologie du Midi Médiéval*, 20, 1, p. 57-106.

BRIAND J.

2003, *Toulouse (Haute-Garonne), jardin Botanique, Muséum d'Histoire Naturelle : rapport de diagnostic.*

BRIAND J. et LOTTI P.

2006, *Toulouse, Muséum d'Histoire Naturelle (Haute-Garonne-Midi-Pyrénées) : rapport de fouilles.*

2023, *La bastide Pons-de-Prinhac. Un lotissement périurbain de Toulouse au XIVe siècle* [en ligne], Paris, Inrap/CNRS Éditions.

BROECKER R.

1978, *Céramiques médiévales découvertes en Languedoc méditerranéen*, Thèse de 3e cycle Archéologie médiévale méditerranéenne Aix-Marseille 1, Université de Provence, 1969-2011, pays inconnu.

1985, « Aperçu sur le pot et la cruche dans le Sud-Ouest Toulousain », *Archéologie du Midi Médiéval*, 3, 1, p. 73-92.

BRONGNIART A.

1877, *Traité des arts céramiques, ou des poteries considérées dans leur histoire, leur pratique et leur théorie* [en ligne], Troisième édition par Alphonse Salvétat, Paris, P. Asselin.

BURNOUF J., ARIBET-DEROIN D., DESACHY B., JOURNOT F. et NISSEN-JAUBERT A.

2012, *Manuel d'archéologie médiévale et moderne*, 2e édition, Paris, Armand Colin.

CALMES C.

2023, « L'évolution du secteur à travers les sources écrites », dans *La bastide Pons-de-Prinhac. Un lotissement périurbain de Toulouse au XIVe siècle*, Paris, Inrap/CNRS Éditions, p. 15-50.

CANEROT J.

2008, *Les Pyrénées, Histoire géologique*, Biarritz, Atlantica, BRGM éd.

CANTOURNET C.

2018, *Occitanie, Gers, Endoufielle, Au Village*, rapport de diagnostic.

2021, *Extension de la carrière SOCARL, Maubourguet (Hautes-Pyrénées)*.

(en cours), *Endoufielle, Au Village (Gers, Occitanie)*, rapport final d'opération de fouille archéologique.

CARME R.

2006, « La céramique médiévale et moderne », dans BRIAND J. et LOTTI P. (dir.), *Toulouse, Muséum d'Histoire Naturelle (Haute-Garonne-Midi-Pyrénées) : rapport de fouilles*, Pessac, Inrap Grand Sud-Ouest, p. 139-198.

2023, « Une fenêtre sur la culture matérielle des XIVe et XVe siècles. La céramique médiévale », dans [en ligne] *La bastide Pons-de-Prinhac. Un lotissement périurbain de Toulouse au XIVe siècle*, Paris, Inrap/CNRS Éditions, p. 131-188.

CARME R. et HENRY Y.

2010, « L'ensilage groupé et les campagnes du premier Moyen Âge dans le Toulousain : quelques réflexions à l'aune de deux fouilles récentes (L'oustalou à Préserville et Clos-Montplaisir à Vieille-Toulouse) », *Archéologie du Midi Médiéval*, 28, 1, p. 33-101.

CARRAZE F.

2000, « La poterie modelée de Lahitte-Toupière (Htes-Pyrénées) », *La Grésale*, 2, p. 79-110.

CARRU D.

1995, « Avignon au temps des Papes : un marché privilégié pour l'Uzège », dans LEENHARDT M. (dir.), *Poteries d'oc: céramiques languedociennes, VIIe-XVIIe siècles*, Aix-en-Provence, Ed. Narration, p. 61-63.

CASSAGNES-BROUQUET S.

2010, *Les métiers au Moyen âge*, Rennes, Éd. Ouest-France.

CASSARD J.-C.

2014, *L'âge d'or capétien : 1180-1328*, Paris, France, Belin.

CATALO J.

2010, « La céramique de la fin du Moyen Âge du site « Métro Carmes » à Toulouse », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, Tome LXX, p. 179-201.

2011, « La céramique médiévale », dans JARRY M. (dir.), *Le Castet, phases 1, 5 et 6, Montmaurin, Haute-Garonne : rapport de diagnostic*, Saint-Orens, Inrap Grand Sud-Ouest, p. 104-112.

2021, « Le vaisselier toulousain, témoin d'un tournant inattendu », dans CZERNIAK V. et RIOU C. (dir.), *Toulouse au XIVe siècle: histoire, arts et archéologie: une floraison d'exception au temps de la peste et de la guerre de Cent Ans*, Toulouse, Presses Universitaires du Midi, p. 217-225.

2024a, « Approvisionnements et économie locale à Toulouse », dans « *Cathares* »: *Toulouse dans la croisade*, Paris, Toulouse, In Fine éditions d'art, Musée Saint-Raymond, p. 259-262.

2024b, « Les poteries, un marqueur économique », dans « *Cathares* »: *Toulouse dans la croisade*, Paris, Toulouse, In Fine éditions d'art, Musée Saint-Raymond, p. 286-289.

(en cours), « La céramique médiévale », dans CANTOURNET C. (dir.), *Endoufielle, Au Village, rapport final d'opération*, Nîmes, Inrap Midi-Méditerranée.

CATALO J. ET CAZES Q.

2010, *Toulouse au Moyen âge : 1000 ans d'histoire urbaine, 400-1480*, Portet-sur-Garonne, Loubatières.

CATALO J., GENEVIEVE V. et NICOLAS P.

2012, « Un habitat médiéval sur les allées Jules Guesde à Toulouse », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, Tome LXXII, p. 175-200.

CATALO J. et PIQUES S.

2019, « La marmite de Cox-Lomagne au XVIIIe siècle : contenant et contenu », *Annales du Midi*, p. 61-87.

CATHMA

1990, « Quantification et chronologie : quelques applications sur des contextes de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age dans le midi de la Gaule ; méthodes, intérêt et limites », dans [en ligne] *SFECAG, actes du Congrès de Mandeure-Mathay*, Mandeure-Mathay, p. 149-158.

1993, « Céramiques languedociennes du haut Moyen Âge (VIIe-XIe s.). Etudes micro-régionales et essai de synthèse », *Archéologie du Midi Médiéval*, 11, 1, p. 111-228.

CHALARD P.

2004, *Martres-Tolosane, lieu-dit Pentens : rapport d'évaluation archéologique*.

CHAMI E.

1963, « L'art céramique du Beauvaisis », *Cahiers de la céramique du verre et des Arts du Feu*, 165, p. 41.

CHAMPFLEURY

1881, *Bibliographie céramique : nomenclature analytique de toutes les publications faites en Europe et en Orient sur les arts et l'industrie céramiques depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours* [en ligne], Paris, A. Quantin.

CHAPELOT J.

1975, *Potiers de Saintonge, huit siècles d'artisanat rural. Catalogue d'exposition, Musée national des arts et traditions populaires (22 nov. 1975-1er mars 1976)*, Paris, France, Éd. des Musées nationaux.

1983, « The Saintonge pottery industry in the later Middle Ages », dans *Ceramics and Trade. The Production and Distribution of Later Medieval Pottery in North-West Europe*, p. 49-53.

CHAPELOT J., GALINIE H. et PILET-LEMIERE J.

1987, *La céramique (Ve-XIXe s.) : fabrication - commercialisation - utilisation. Actes du premier congrès international d'archéologie médiévale (Paris, 4-6 octobre 1985)* [en ligne], Caen, Société d'Archéologie Médiévale.

CHAPELOT J. et GENTILI F.

2010, « Trente ans d'archéologie médiévale en France », dans CHAPELOT J. (dir.), *Trente ans d'archéologie médiévale en France : un bilan pour un avenir*, Caen, Publications du CRAHM, p. 3-24.

CHAPELOT O. et CHAPELOT J.

2000, « L'artisanat de la poterie et de la terre cuite architecturale : un moyen de connaissance des sociétés rurales du Moyen Âge », dans MOUSNIER M. (dir.), [en ligne] *L'artisan au village : Dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, Presses Universitaires du Midi, p. 87-147.

CHAUVIN N.

2011, « Inventaire des sites de production potière au Moyen Âge en Midi-Pyrénées : premier état des connaissances », *Archéologie du Midi Médiéval*, 29, 1, p. 277-293.

CICUTTINI B.

2012, « Les carreaux estampés bicolores du sud-ouest de la France », dans DANET G., KERHERVE J. et SALAMAGNE A. (dir.), [en ligne] *Châteaux et modes de vie au temps des ducs de Bretagne : XIIIe-XVIIe siècle*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, p. 309-319.

CNRTL

« ANTIQUAIRE », dans [en ligne].

COCHET J.B.D.

1854, *La Normandie souterraine ou notices sur des cimetières romains et des cimetières francs explorés en Normandie*, Rouen, France, Lebrument.

1857, *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes : faisant suite à « La Normandie Souterraine »*, Paris, France, Derache.

1860, *Archéologie céramique et sépulcrale ou l'art de classer les sépultures anciennes à l'aide de la céramique*, Paris, Derache.

COIFFE A.

2018, *Castet d'Izaut (Izaut-de-l'Hôtel - Haute-Garonne). Sondage archéologique*.

COLIN M.-G.

2003, *Maubourguet, lieu-dit Saint-Girons. Programme 20, Espace rural, peuplement et productions agricoles aux époques gallo-romaine, médiévale et moderne : rapport de diagnostic archéologique*.

CORRAZE A.R.

1939, « Un pouillé commingeois du XIVe siècle », *Bulletin historique et philologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques*, p. 101-227.

COSTES A.

1992, « La “Dourne” en Gascogne et en Languedoc », *Revue de Comminges*, CVII, 1, p. 81-88.

1993, « La motte castrale de Montgras (canton de Rieumes) », *Revue de Comminges*, CVIII, 3, p. 343-350.

1994, « Histoire de cruches : itinéraires de la céramique populaire », *Revue de Comminges*, CIX, 3, p. 335-340.

1995, « L'oule, poterie culinaire d'autrefois », *Revue de Comminges*, CX, p. 53-57.

1997, *Sondage sur un dépotoir d'un atelier de potier moderne à Savères (Haute-Garonne), lieu-dit Lizac (Bascou)*.

1998, « Approche de la poterie du Midi-Toulousain et de la Gascogne (XVIe-XXe siècles). Fabrique et typologie de la poterie du Sud-Ouest de la France », *La Grésale*, HS n°1.

1999, *Le Castrum ecclésial de Saint-Ferréol, XIe-XVe siècles (canton de Boulogne-sur-Gesse, Haute-Garonne)*, Lombez, Archéo en Savès.

COSTES A. et LAFFORGUE G.

1999, « Sources archéologiques et historiques sur la commune d'Endoufielle (Gers) », *Archéo en Savès*, 15, p. 13-17.

COSTES A., MASSAT D. et TRANIER E.

1998, *Saint-Ferréol, castrum ecclésial : rapport de sondages*.

COUDART A.

2015, « Longtemps durant... le Genre ne fut pas un genre français sinon qu'il était du genre masculin... E pur si muove », *Les nouvelles de l'archéologie*, 140, p. 9-15.

DEBORD A. et LEENHARDT M.

1975, « La céramique d'Andone », *Archéologie médiévale*, 5, 1, p. 209-242.

DECAËNS J.

2012, « Les débuts du CRAM », *Annales de Normandie*, 62e année, 1, p. 89-93.

DECK T.

1887, *La faïence*, Paris, France, Maison Quantin.

DEMIANS D'ARCHIMBAUD G.

1971, « Les céramiques médiévales du Midi de la France », *Archéologie médiévale*, 1, 1, p. 303-307.

1978, *Rougiers, village médiéval de Provence: approches archéologiques d'une société rurale méditerranéenne*, Thèse, Paris, 1978, France.

1980, « Céramique et stratigraphie : l'évolution de la vaisselle commune en Provence aux XIIIe-XVe siècles d'après les fouilles de Rougiers », dans DEMIANS D'ARCHIMBAUD G. et CHAPELOT J. (dir.), *La céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Xe-XVe siècles (Valbonne 11-14 septembre 1978)*, Paris, Ed. du Centre National de la recherche scientifique, p. 441-445.

1987, *Rougiers (Var): village médiéval déserté*, Paris, France, Ministère de la Culture et de la Communication : Imprimerie nationale.

DEMIANS D'ARCHIMBAUD G. et PICON M.

1980, *La céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Xe-XVe siècles (Valbonne 11-14 septembre 1978)*, Paris, CNRS Éditions.

DEMMIN A.

1867, *Guide de l'amateur de faïences et porcelaines : poteries, terres cuites, peintures sur lave, émaux, pierres précieuses artificielles, vitraux et verreries. Partie I* [en ligne].

DERVIEU C.

1909, « La poterie au Moyen Âge », *Bulletin Monumental*, 73, 1, p. 40-79.

DERVIN S. et BOCQUET-LIENARD A.

2015, « Les aires d'approvisionnement en céramique en Basse-Normandie de la fin du XIIe siècle à la fin du Moyen Âge », dans [en ligne] *L'objet au Moyen Âge et à l'époque moderne : fabriquer, échanger, consommer et recycler. XIe congrès international de la Société d'archéologie médiévale, moderne et contemporaine*, Bayeux, France, Presses universitaires de Caen, p. 153-166.

DESCHAMPS L., NAVONE S. et COSTES A.

2005, « De la terre à la table du XVIe au XXe siècle, potiers et poteries du Pays de Lomagne », *La Grésale*, hors-série n°6.

DIDEROT D., ALEMBERT (D') J. LE R. et JAUCOURT

1751, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, etc.*, Version 1.1, Marsanne] [Vélizy-Villacoublay, Redon VUEF diffusion par Vivendi Universal games.

DIEULAFAIT F.

2004, *Aurignac - Tour de Savoie (2004). Les monnaies*.

DIVERS

1997, « Cuisine Médiévale », *Archéologie du Midi médiéval*, 15-16, 1, p. 137-313.

DJINDJIAN F.

2011, *Manuel d'archéologie*, Paris, Armand Colin.

DRAC MIDI-PYRENEES

2013, *Bulletin Scientifique Régional Midi-Pyrénées 2013*.

DU BOURG A.

1883, « Coup d'oeil historique sur les diverses corporations de Toulouse », *Mém. Soc. Archéo. du Midi de la France*, Tome XIII, p. 257-296.

DUBOIS C.

1990, *Aulus-les-Bains, Castel-Minier. Rapport de sondages archéologiques d'évaluation à Castel-Minier*.

1991, *Mines, métallurgie et forêts dans les Pyrénées ariégeoises de l'Antiquité au Moyen-Âge*.

1999, « Les mines de plomb argentifère et zinc d'Aulus-les-Bains (Ariège) », *Archéologie du Midi Médiéval*, 17, 1, p. 187-211.

DUFURNIER D.

1980, « Exemple d'application de l'analyse chimique à l'étude d'un lot de céramiques médiévales », dans DEMIANS D'ARCHIMBAUD G. et PICON M. (dir.), *La céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Xe-XVe siècles (Valbonne 11-14 septembre 1978)*, Paris, Ed. du Centre National de la recherche scientifique, p. 49-58.

DUHAMEL DU MONCEAU H.L.

1773, *L'art du potier de terre* [en ligne], Paris, de l'imprimerie de L. F. Delatour.

FAURE-BOUCHARLAT E., VICARD T., MACCARI-POISSON B. et SAVAY-GUERRAZ S.

1996, *Pots et potiers en Rhône-Alpes : époque médiévale, époque moderne*, Lyon, Service régional de l'archéologie de Rhône-Alpes.

FICHET DE CLAIRFONTAINE F.

1996, *Ateliers de potiers médiévaux en Bretagne*, Paris, Maison des sciences de l'homme.

FILLON B.

1864, *L'art de terre chez les Poitevins ; suivi d'une Etude sur l'ancienneté de la fabrication du verre en Poitou* [en ligne], Niort, chez Glauzat.

FLAMBARD HERICHER A.-M. et FICHET DE CLAIRFONTAINE F.P.

2002, *Potiers et poteries du Bessin: histoire et archéologie d'un artisanat rural du XIIIe au XXe siècle, en Normandie*, Caen, France, Publications du CRAHM.

FLAMBARD HERICHER A.-M.

2000, « L'organisation de la communauté de potiers du Bessin au bas Moyen Âge », dans MOUSNIER M. (dir.), [en ligne] *L'artisan au village : Dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, Presses Universitaires du Midi, p. 149-168.

FLAMENT J.

2017, *Les métallurgies associées de la fin du XIIIe siècle au XVe siècle. L'argent, les cuivres et le plomb à Castel-Minier (Ariège, France)*, Thèse de doctorat, Université d'Orléans.

FLEURY É.

1855, *Étude sur le pavage émaillé dans le département de l'Aisne*, Paris, Didron.

FOSSIER R.

2000, « L'artisanat rural au Moyen Âge : bilans et problèmes », dans MOUSNIER M. (dir.), [en ligne] *L'artisan au village : Dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, Presses Universitaires du Midi, p. 7-32.

FOUCHER P.

2000, *Lespugue, l'abri Sous-les-Rideaux. Fouille programmée : rapport*.

FOUET G.

1966, *Montmaurin, site de la fontaine Notre-Dame de la Hillère, ensemble gallo-romain du IV<sup>e</sup> s. Thermes : travaux de fouilles.*

FOUET G.

1967, *Montmaurin, site de la Hillère, le sanctuaire des eaux de la villa du IV<sup>e</sup> s. : compte-rendu des travaux de fouilles.*

FOUET G.

1972, « Le sanctuaire des eaux de «La Hillère» à Montmaurin (Haute-Garonne) », *Gallia*, 30, 1, p. 83-126.

FOY D.

1986, « Verres du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècles provenant de la place de la cathédrale à Montauban (Tarn-et-Garonne) », *Archéologie du Midi Médiéval*, 4, 1, p. 83-91.

FRANÇOIS A.L.

2021, *L'espace fluvial du flottage sur le cours supérieur de la Garonne entre Fos et Cazères (Haute-Garonne) : naviguer et aménager le fleuve, entre besoins sociétaux et contraintes environnementales du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, thèse de doctorat, Université Paris I Panthéon-Sorbonne.

FREESTONE I.

1991, « Extending ceramic petrology », dans *Recent developments in ceramic petrology*, London, British Museum, p. 399-410.

GARCIA D. et BOUIRON M. (dir.)

2023, « Fortifications et routes commerciales », dans GARCIA D. et BOUIRON M. (dir.), *Atlas archéologique de la France*, Paris, Éditions Tallandier, Inrap, p. 226-229.

GARDES P.

2018, *Au Barry, Touget, Gers, Occitanie.*

GARRANT J.

2015, *La correspondance entre Julien de Saint-Venant et Joseph Déchelette* [en ligne].

GARY M.

2017a, « Etude de la céramique », dans HENRY Y. (dir.), *Pentens, site médiéval, Martres-Tolosane (Haute-Garonne)*, Toulouse, SRA Occitanie, p. 97-105.

2017b, « La céramique », dans *1115 route de Toulouse, Seysses (Haute-Garonne), R.F.O.*, Archéodunum, p. 72-77.

GAULEJAC B. (DE)

1983, « Les faïences de Marignac-Laspeyres et de Terrebasse en Comminges au XVIIIe s. », *Revue de Comminges*, XCVI, 1er trim., p. 117-121.

GAUVIN H.

2005, *Sarreguemines, les marques de fabrique*, Éd. trilingue, Sarreguemines, Sarreguemines Passions.

GAYRAUD R.-P.

1975, « La céramique médiévale de Condorcet. Contribution à l'étude d'un village déserté des Baronnie (Drôme) », *Archéologie médiévale*, 5, 1, p. 307-369.

GENNA A.

2008, *Carte géologique harmonisée de l'Ariège. Notice technique. Rapport final*.

GENTILI F., LEFEVRE A. et MAHE N.

2003, *L'habitat rural du haut Moyen Âge en Île-de-France*, Guiry-en-Vexin, C.R.A.V.F.

GERAUD M.

2016, *La céramique du site de Castel-Minier (Aulus-les-Bains, Ariège) : la fin de l'occupation du site, XVème-XVIème siècles*, Mémoire de master 1, Université Toulouse - Jean Jaurès.

2017a, *La Commingeaise de Castel-Minier (Aulus-les-Bains, Ariège) : étude typologique, technologique et archéométrique*, Mémoire de master 2, Université Toulouse - Jean Jaurès.

2017b, « Researching into the origins of the Commingeaise: domestic pottery from the late Middle Ages (Castel-Minier, France) (poster) », *EMAC Bordeaux*.

2021, « La céramique », dans TEREYGEOL F. (dir.), *Aulus-les-Bains, le Castel-Minier. Opération programmée triennale (2019-2021) : document final de synthèse 2021*, Toulouse, SRA Occitanie, p. 72-88.

(en cours), « La céramique du site », dans TEREYGEOL F. (dir.), *Aulus-les-Bains, le Castel-Minier : document final de synthèse 2023*, Toulouse, SRA Occitanie.

GERAUD M., FLAMENT J., HUNT A., SARAH G., FOY E. et TEREYGEOL F.

2019, « Les céramiques métallurgiques de Castel-Minier (Ariège, France) XIIIe-XVe siècle », *ArcheoSciences*, n° 43-1, 1, p. 83-95.

GOSSELIN M.

2021, *Qualités des alliages ferreux : une approche diachronique et statistique*, Thèse de doctorat, Université de Paris Nanterre.

GOY C.

1990, *Se nourrir à Besançon au Moyen Âge : à la table d'un vigneron de Battant*, Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie, 10 mars – 10 juin 1990, Besançon, Musée des Beaux-Arts et d'Archéologie.

GRAESSE J.G.T.

1873, *Guide de l'amateur de porcelaines et de poteries ou Collection complète des marques de fabriques de porcelaines et de poteries de l'Europe et de l'Asie* [en ligne], G. Schönfeld.

GRENOUILLEAU-ABUOUDEH S., NOËL A., HENIGFELD Y. et HUSI P.

2020, « Nouvelles données sur l'approvisionnement en céramique dans la basse et moyenne vallée de la Loire du XIII<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> s », dans HENIGFELD Y., HUSI P. et RAVOIRE F. (dir.), [en ligne] *L'objet au Moyen Âge et à l'époque moderne : fabriquer, échanger, consommer et recycler*, Presses universitaires de Caen, p. 167-179.

GRIZEAUD J.-J.

2016, *22 et 24 rue de Lorraine, Auch, Gers, Midi-Pyrénées*.

GROS J.-S.

2007, « Oropos. Quantification de la céramique, méthode et premiers résultats pour la céramique à pâte grossière », dans MAZARAKIS AINIAN A. (dir.), *Oropos and Euboea in the Early Iron Age: Acts of an International Round Table, University of Thessaly, June 18-20, 2004*, University of Thessaly Publications, p. 255-270.

GUADAGNIN R.

2000, *Fosses, vallée de l'Ysieux : mille ans de production céramique en Île-de-France. Volume 1, Les données archéologiques et historiques*, Caen, France, Publications du CRAHM.

GUEDON F.

2001, *Bagnères-de-Luchon (Haute-Garonne), Les chemins transfrontaliers. Valorisation écotouristique des vallées de Luchon / Benasque*, rapport de diagnostic.

2008, *Maubourguet, Darré Bourg Vieux (Hautes-Pyrénées)*, rapport final d'opération de fouille archéologique.

GUEDON F. et SABATHIE J.

1996, « La motte castrale de Bazillac (Hautes-Pyrénées) », *Revue de Comminges et des Pyrénées centrales*, 111, p. 527-560.

1997, « La motte castrale de Bazillac (Hautes-Pyrénées) », *Revue de Comminges et des Pyrénées centrales*, 112, p. 19-40.

GUEDON F. et SABATHIE J.

2005, « La formation des villages médiévaux en Bigorre (Hautes-Pyrénées). Quelques données et perspectives nouvelles », *Archéologie du Midi Médiéval*, 23, 1, p. 437-456.

GUILHOT DE LAGARDE P.

1949, *Histoire d'Aurignac et de Boussan*, mairie d'Aurignac, manuscrit.

GUILLOT F.

2017, *Le castrum de Montréal-De-Sos. 16 ans de recherches archéologiques sur une fortification des Pyrénées ariégeoises* [en ligne], Carcassonne, Centre d'archéologie médiévale du Languedoc.

GUILLOT F. et PORTET N.

2017, « La céramique du castrum des comtes de Foix », dans *Le castrum de Montréal-De-Sos. 16 ans de recherches archéologiques sur une fortification des Pyrénées ariégeoises*, Carcassonne, Centre d'archéologie médiévale du Languedoc, p. 213-228.

GUINAUDEAU N.

2012, *Fortifications seigneuriales et résidences aristocratiques gasconnes dans l'ancien comté d'Astarac entre le X<sup>e</sup> et le XVI<sup>e</sup> siècle [en ligne]*, Thèse de doctorat, Université Michel de Montaigne - Bordeaux III, Bordeaux.

HAMELIN B.

2012, « Michel de Bouïard et le développement d'une archéologie médiévale renouvelée en France et en Europe », dans BURNOUF J., ARIBET-DEROIN D., DESACHY B., JOURNOT F. et NISSEN-JAUBERT A. (dir.), *Manuel d'archéologie médiévale et moderne*, Paris, Armand Colin, p. 30-33.

HAMON P.

2014, *Les Renaissances : 1453-1559*, Paris, France, Belin.

HAUTEFEUILLE F.

1993, *Fouille de sauvetage autour de l'église de Courondes, commune de Génèbrières (Tarn-et-Garonne)*.

2000, « Le site médiéval de Villeneuve "La Grange" (Haute-Garonne) », dans MINOVEZ J.-M. et SOURIAC R. (dir.), *Les hommes et leur patrimoine en Comminges : identités, espaces, culture, aménagement du territoire. Actes du 52<sup>e</sup> congrès de la Fédération historique de Midi-Pyrénées Saint-Gaudens, 25, 26, 27 juin 1999*, Saint-Gaudens, Société des Etudes du Comminges, p. 443-462.

2007, « Apparition et diffusion de la dîme ecclésiastique dans le Midi Toulousain », dans [en ligne] Brepols, p. 235.

2013, *Vivre au mas : archéologie du peuplement dans la châtellenie de Castelnaud-Montratier à la fin du Moyen Âge. [en ligne]*, thèse, Université de Toulouse 2 Le Mirail.

2020, « Archéologie des peuplements du premier Moyen Âge dans le sud-ouest de la France : analyse d'une anomalie » [en ligne].

HENIGFELD Y.

2021, « Production et approvisionnement », dans HENIGFELD Y. (dir.), *La céramique dans les Pays de la Loire et en Bretagne de la fin du Xe siècle au début du XVII<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 122-143.

HENIGFELD Y. et HUSI P.

2010, « La céramique médiévale dans la moitié nord de la France : bilan et perspectives », dans CHAPELOT J. (dir.), *Trente ans d'archéologie médiévale en France : un bilan pour un avenir*, Caen, Publications du CRAHM, p. 305-319.

HENRY Y.

2024, « La grange médiévale de Pentens à Martres-Tolosane (Haute-Garonne) », dans BARTHET L. et MACE L. (dir.), « *Cathares* »: *Toulouse dans la croisade*, Paris, Toulouse, In Fine éditions d'art, Musée Saint-Raymond, p. 281-282.

2017, *Pentens, site médiéval, Martres-Tolosane (Haute-Garonne)*, rapport final d'opération archéologique.

HIGOUNET C.

1984, *Le comté de Comminges: de ses origines à son annexion à la Couronne*, Réimpr. de l'éd. 1949, Saint-Gaudens, L' Adret.

HUNT A.M.W., DVORACEK D.K., GLASCOCK M.D. et SPEAKMAN R.J.

2014, « Major, minor and trace element mass fractions determined using ED-XRF, WD-XRF and INAA for five certified clay reference materials: NCS DC 60102–60105; NCS DC 61101 (GBW 03101A, 03102A, 03103, and 03115) », *J Radioanal Nucl Chem*, 302, 1, p. 505-512.

HUNT A.M.W. et SPEAKMAN R.J.

2015a, *Doing pXRF Right: An intermediate course for Archaeologists – Course Workbook*, Center for Applied Isotope Studies at the University of Georgia.

2015b, « Portable XRF analysis of archaeological sediments and ceramics », *Journal of Archaeological Science*, 53, p. 626-638.

HUSI P.

2001, « Quantification et datation en céramologie », *Les petits cahiers d'Anatole*, 6, p. 65.800 signes.

2003, *La céramique médiévale et moderne du Centre-Ouest de la France, 11e-17e siècle : chrono-typologie de la céramique et approvisionnement de la vallée de la Loire moyenne* [en ligne], Tours, France, FERAC.

2013, « La céramique du haut Moyen Âge dans le Centre-Ouest de la France. De la chrono-typologie aux aires culturelles » [en ligne], 49, 1.

2015, *Etude de la transformation des faciès de la céramique dans le Centre-Ouest de la France : aide à la caractérisation des aires culturelles dans la longue durée (VIe - XVIIIe s.)* [en ligne], Habilitation à diriger des recherches, Université François Rabelais de Tours.

JACQUEMART A. et BLANT E.L.

1862, *Histoire artistique, industrielle et commerciale de la porcelaine: accompagnée de recherches sur les sujets & emblèmes qui la décorent, les marques & inscriptions qui font reconnaître les fabriques d'où elle sort, les variations de prix qu'ont obtenus les principaux objets connus & les collections où ils sont conservés aujourd'hui*, Paris, Techener.

JARRY M.

2011, *Le Castet, phases 1, 5 et 6, Montmaurin, Haute-Garonne : rapport de diagnostic*.

JEANNE C.

2008, « La France : une délicate appropriation du genre », *Genre & Histoire* [en ligne], 3.

JEANTON G.

1943, « La céramique en Bresse et en Macônnais », dans JEANTON G. et DARD C. (dir.), [en ligne] *Les arts populaires en Bresse et en Maconnais*, Macon, Buguet-Comptour, p. 11-52.

JOCKEY P.

2013, *L'archéologie*, Paris, France, Belin.

JOLIBERT B.

1985, « Recherches archéologiques à l'Abbaye de Bonnefont - Premiers résultats 1984 », *Revue de Comminges*, 98, p. 193-206, 323-335 et 477-497.

1986, *Proupiary, abbaye de Bonnefont : rapport de fouille de sauvetage*.

1990, « Marignac-Laspeyres (Haute-Garonne) », *Archéologie médiévale*, 20, 1, p. 449-449.

1993, « Chapelle du château de Lespugue ( H.-G.). Rapport de fouille sauvetage 1990 », *Revue de Comminges*, CVIII, 1, p. 3-38.

1994, « La Fréchet-Alan, métairie de Darré », *Bilan Scientifique Régional Midi-Pyrénées*, p. 86.

1995a, « La céramique », dans BOUDARTCHOUK J.-L. (dir.), *Autoroute A64, « La Pyrénéenne », Landorthe, « Le Castéra », (Haute-Garonne) : section Pinas/Martres-Tolosane" : rapport de fouille*, Pessac, Afan GSO, p. 36-45.

1995b, *Salies-du-Salat, le château : rapport de fouilles*.

2004, *Aurignac, lieu-dit La Tour de Savoie : rapport de sondage*.

2005, *Aurignac (31), La Tour de Savoie. Complément au rapport de sondage S.R.A. n° 2004-15. Opération menée en février 2005*.

2006, *Salies-du-Salat, rapport de prospection inventaire et inventaire mobilier et immobilier*.

2007, *Aurignac (31), la Tour de Savoie - Complément au rapport de sondage S.R.A. n°2004-15. Découvertes fortuites réalisées lors des travaux de restauration du monument en 2005 et 2006*.

2022, *Céramiques à décors sous couverte plombifère, Centre Comminges, XVIe-XVIIe et XVIIIe siècles. Centres potiers de Cassagnes et de Plagne (31)*, Muret, Société du patrimoine du Muretain.

JOLIBERT B. et CESSIN R.

2001, « La faïencerie en Comminges. Un art populaire au coeur du Comminges », *La Gazette des vallées n°19*, p. 4.

JOLIBERT B. et RUAS M.-P.

1990, *Lespugue, chapelle du château. Fouille de sauvetage : rapport préliminaire de l'analyse carpologique*.

KERR P.F.

1977, *Optical mineralogy*, New York, Etats-Unis d'Amérique.

LABAUNE-JEAN F.

2012, « Répertoire des céramiques de Rennes aux XVe et XVIe siècles, à partir des découvertes du site hospitalier de la place Sainte-Anne (Ille-et-Vilaine, Bretagne) », *Revue archéologique de l'Ouest*, 29, p. 259-286.

LAFFORGUE G.

1999, « Paul Laporte 1856-1948 et l'histoire d'Endoufielle », *Archéo en Savès*, 15, p. 16-19.

LAN P.

1856, *Histoire et fabrication de la porcelaine chinoise, augmenté d'un Mémoire sur la porcelaine du Japon* [en ligne], Paris, Mallet-Bachelet.

LANDOU F.

2014, *A Lagoudagne, Auch, Gers, Midi-Pyrénées*.

LAPART J., LAFAURIE J. et CRUBEZY É.

1984, « Une fouille de sauvetage au quartier de la treille à Auch (Gers) [Suivi de Etude des monnaies découvertes au quartier de la Treille en août 1982 et Auch Saint-Clair : Première approche anthropologique ] », *Archéologie du Midi Médiéval*, II, 1, p. 47-63.

LAPORTE P.

1910, « Coutumes d'Endoufielle (XIIIe siècle) », *Bulletin de la Société Archéologique du Gers*, 11, p. 280-289.

1999, « Notes et documents pour une monographie d'Endoufielle (Gers) », *Archéo en Savès*, 15, p. 20-41.

LASNIER T.

2007a, *Les fortifications médiévales en Haut-Couserans. Communes de Aleu, Alos, Arrien-en-Bethmale, Aulus-les-Bains, Castillon-en-Couserans, Erce, Balagueres, Biert, Bonac-Irazein, Boussenac, Durfort, Encourtiech, Lacourt, Lagarde, Massat, Montégut-en-Couserans, Oust, Le Port, Riverenert, Saint-Girons, Seix, Moulis, Saint-Lary, Saint-Lizier, Sentein, Soulan, Ustou, Villeneuve, Bramevaque : rapport de prospection thématique*.

2007b, *Typochronologie du bâti des fortifications médiévales en haut Couserans : premières études de cas*, Mémoire de master 2, Université de Toulouse Le Mirail, Toulouse.

2014, *Arbon, Aspet, Cazaunous, Genos, Izaut-de-L'Hôtel et Malvezie. Prospection diachronique : rapport*.

LASSURE C. et LASSURE J.-M.

1975a, « La Motte Féodale n°II de Panassac (Gers) », *Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Gers*, LXXVI, 1, p. 37-51.

1975b, « Un four de tuilier médiéval à Saint-Blancard (Gers) », *Archéologie médiévale*, 5, 1, p. 441-442.

1980, « La motte féodale n°I de Panassac (Gers) », *Revue de Comminges* [en ligne], XCIII, 2.

LASSURE J.-M.

1974, « Découverte de silos médiévaux à Vigoulet-Auzil, Haute-Garonne », *Archéologie médiévale*, 3-4, p. 341-351.

1976, « Mont-d'Astarac (Gers). Notes d'Archéologie et d'Histoire », *Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Gers*, LXXVII, 4, p. 357-382.

1978, « Un manuscrit inédit de Louis Lartet sur le "Tuco" de Panassac », *Bulletin de la Société Archéologique, Historique, Littéraire et Scientifique du Gers*, LXXIX, 3, p. 297-309.

1981, « Les mottes féodales et le peuplements de la haute vallée du Gers », *Revue de Comminges*, 94, 3-4, p. 533-543 et 679-691.

1983, « Les fouilles de sauvetage de Saint-Maur (Gers) », *Archéologie du Midi Médiéval*, 1, 1, p. 11-22.

1987, « Un four de tuillier-briquetier médiéval à Saint-Blancard (Gers) », *Revue de Comminges*, C, 1, p. 17-34.

1995, « Les silos médiévaux de Saint-Soulan », *Archéo en Savès*, 8, p. 25-32.

1998, *La civilisation matérielle de la Gascogne aux XIIe et XIIIe siècles : le mobilier du site archéologique de Corné à l'Isle-Bouzon (Gers)*, FRAMESPA UTAH.

2004, « L'atelier de potiers Laffont à Cox (Haute-Garonne) », *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, Tome LXIV, p. 203-219.

2007, *Village de potiers de Cox (Haute-Garonne)*, rapport de prospection-inventaire.

2016, *Potiers et poteries de Giroussens XVIe-XIXe siècles*, Castres, Comité Départemental d'Archéologie du Tarn.

LASSURE J.-M. et VILLEVAL G.

1990, « Quelques productions céramiques dans la région toulousaine », dans *Archéologie et vie quotidienne aux XIIIe et XIVe siècles en Midi-Pyrénées*, Toulouse, Musée des Augustins, p. 285-288.

1991, *L'atelier de potier du Gabach à Saint-Frajou (Haute-Garonne), XVIe siècle. Fouille de sauvetage, rapport 1991*.

2000a, « Trois fosses médiévales du prieuré d'Arnesp (Xe siècle), Valentine (Haute-Garonne, France) », dans MINOVEZ J.-M. et SOURIAU R. (dir.), *Les hommes et leur patrimoine en Comminges : identités, espaces, culture, aménagement du territoire. Actes du 52e congrès de la Fédération historique de Midi-Pyrénées Saint-Gaudens, 25, 26, 27 juin 1999*, Saint-Gaudens, Société des Etudes du Comminges, p. 409-432.

2000b, « Un dépotoir de potier du XVIe siècle à Lasserre (Rimont, Ariège) », *La Grésale*, 2, p. 139-158.

2014, *Giroussens. Recherches sur les céramiques de Giroussens dans le cadre du PCR « Céramiques en Midi-Pyrénées »*. Prospection inventaire : rapport.

LE NOHEH C.

2001, *Marciac, Le Chemin de ronde, aux origines de la bastide de Marciac : DFS de fouille archéologique*.

LEENHARDT M.

1969, *Code pour le classement et l'étude des poteries médiévales (Nord et Nord-Ouest de l'Europe)*, Caen, France, Centre de Recherches archéologiques médiévales.

LEENHARDT M. et VALLAURI L.

1997, « De la cuisine à la Table : vaisselles de terre en Languedoc aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> s », *Archéologie du Midi Médiéval*, 15, 1, p. 215-233.

LEROI-GOURHAN A.

1964, *Le geste et la parole. Technique et langage*, Paris, France, Éditions Albin Michel.

LEROY S., COHEN S.X., VERNA C., BERTRAND L., GRATUZE B., TEREYGEOL F., FLUZIN P. et DILLMANN P.

2012, « The medieval iron market in Ariège (France). Multidisciplinary analytical approach and multivariate analyses », *Journal of Archaeological Science*, 39, 4, p. 1080-1093.

LEYMERIE A.

1881, *Description géologique et paléontologique des Pyrénées de la Haute-Garonne, ouvrage avec de nombreuses figures dans le texte, accompagné d'une carte topographique et géologique à l'échelle de 1/200000 et d'un Atlas contenant 21 planches de coupes et vues géologiques et 30 planches lithogr*, Éd. Privat.

LIVINGSTONE SMITH A.

2001, « Bonfire II: The Return of Pottery Firing Temperatures », *Journal of Archaeological Science*, 28, 9, p. 991-1003.

LIVINGSTONE SMITH A.

2007, *Chaîne opératoire de la poterie : Références ethnographiques, analyses et reconstitutions* [en ligne], MRAC Musée royal de l'Afrique centrale.

LOTTI P.

2019, *A l'Hospitalet, Auch, Gers, Midi-Pyrénées*.

MACCARI-POISSON B.

1980, « Méthodes archéologiques de relevé et d'étude de la céramique pour restituer l'espace intérieur des maisons médiévales (Brucato, Sicile) », dans DEMIANS D'ARCHIMBAUD G. et PICON M. (dir.), *La céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Xe-XVe siècles (Valbonne 11-14 septembre 1978)*, Paris, Ed. du Centre National de la recherche scientifique, p. 167-174.

MARANDET M.-C.

1986, « Tuiliers et potiers de la région toulousaine à la fin du Moyen Age. », *Archéologie du Midi Médiéval*, 4, 1, p. 123-130.

MARCHESI H., THIRIOT J., VALLAURI L. et LEENHARDT M.  
1997, *Marseille, les ateliers de potiers du XIIIe s. et le quartier Sainte-Barbe, Ve-XVIIe s.* [en ligne], Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.

MARDIA K.V., KENT J.T. et BIBBY J.M.  
1979, *Multivariate analysis*, London, Academic press.

MASSAN P.  
2011, *La Salvetat de Sainte-Foy, Sainte-Foy-de-Peyrolières, Haute-Garonne*, rapport de fouille archéologique.

2013, *Chemin de Ronde, Samatan, Gers, Midi-Pyrénées.*

MERLEAU M.-L.  
2018, « Le petit mobilier », dans *Occitanie, Gers, Endoufielle, Au Village. Diagnostic*, Bègles, Inrap Grand Sud-Ouest, p. 80-100.

MEYER O.  
1984, « Saint-Denis (Seine-Saint-Denis) », *Archéologie médiévale*, 14, 1, p. 389-390.

MINOVEZ J.-M.  
2012, *L'industrie invisible : les draperies du Midi, XVIIe-XXe siècles. Essai sur l'originalité d'une trajectoire* [en ligne], CNRS éditions.

2016, « Céramique en Midi-Pyrénées : production, circulation, consommation (XVIe-XXe siècles) », *ADLFI. Archéologie de la France - Informations. une revue Gallia* [en ligne].

MINOVEZ J.-M. et PIQUES S.  
2018, *La vaisselle peinte et imprimée en Midi toulousain (XVIe-XIXe siècle).*, Toulouse, Presses Universitaires du Midi.

MINOVEZ J.-M. et POUJADE P. (dir.)  
2005, *Circulation des marchandises et réseaux commerciaux dans les Pyrénées (XIIe - XIXe siècle)* [en ligne], Toulouse, Presses Universitaires du Midi.

MOLET H.-M.  
2006, « L'étude documentaire », dans BRIAND J. et LOTTI P. (dir.), *Toulouse, Muséum d'Histoire Naturelle (Haute-Garonne-Midi-Pyrénées) : rapport de fouilles*, Pessac, Inrap Grand Sud-Ouest, p. 251-260.

MUGUETA MORENO I.  
2004, « Política monetaria en Navarra bajo el reinado de los primeros Evreux (1328-1349) », *En la España Medieval*, 27, p. 77-104.

MUSEE-FORUM et ROUQUEROL N.  
2005, *Du gris à la couleur*, Exposition mai-juin 2005, Aurignac, Aurignac, Musée-Forum.

NEFF H.

1994, « RQ-mode principal components analysis of ceramic Compositional data », *Archaeometry*, 36, p. 115-130.

2002, « Quantitative Techniques for Analyzing Ceramic Compositional Data », dans GLOWACKI D.M. et NEFF H. (dir.), *Ceramic Production and Circulation in Greater Southwest: Source Determination by INAA and Complementary Mineralogical Investigations*, Los Angeles, Cotsen Institute of Archaeology at UCLA, p. 15-36.

NICHOLS G.

2010, *Sedimentology and stratigraphy*, 2. ed., Chichester, Wiley-Blackwell.

NICOURT J.

1974, « Productions médiévales des « potiers de terre » parisiens », *Dans le sol de Paris*, 7, p. 117-130.

1986, *Céramiques médiévales parisiennes. Classification et typologie*, Ermont (Val-d'Oise), France, Jeunesse préhistorique et géologique de France.

OLLIVIER J., CALMES C., CARME R., DIEULAFAIT F., HALLAVANT C., MASSENDARI J. et PEDOUSSAUT L.

2016, « Toulouse, 16-18 rue des Pénitents Blancs : évolution d'un quartier oriental de la ville du Haut-Empire à nos jours », *Aquitania*, tome 32, p. 283-338.

ONA GONZALEZ J.L., PASTOR SANCHEZ M.V. et RUIZ LOPEZ J.J.

2005, *Informe-memoria de la excavación arqueológica en el Hospital Viejo de Benasque*, rapport final de fouille.

OPPENHEIM M. et BOUILLON-LAGRANGE E.J.B.

1807, *L'art de fabriquer la poterie, façon anglaise : contenant les procédés et nouvelles découvertes, la fabrication du minium, celle d'une nouvelle substance pour la couverte, celle des couleurs vitrifiables, l'art d'imprimer sur faïence et porcelaine, et un vocabulaire de termes techniques et chimiques : avec gravures : à l'usage des fabricans et de ceux qui veulent établir des poteries* [en ligne], Paris : A.G. Debray.

ORTON C., TYERS P. et VINCE A.

1993, *Pottery in Archaeology* [en ligne], Cambridge University Press.

PADILLA LAPUENTE J.I.

1984, « Contribución al estudio de las cerámicas grises catalanas de época medieval: El taller, hornos y producción de Casampons (Berga). », *Acta historica et archaeologica mediaevalia*, p. 99-143.

PASSARRIUS O.

2016, « Jarres et amphores sur le toit des églises des Pyrénées-Orientales à la fin du Moyen Âge », dans [en ligne] *Jarres et grands contenants entre Moyen âge et époque moderne. Actes du 1er Congrès international thématique de l'AIECM3, Montpellier-Lattes 19-21 novembre 2014*, Montpellier-Lattes, p. 285-296.

PASSERI G.

1853, *Histoire des peintures sur majoliques faites à Pesaro et dans les lieux circonvoisins*, L'auteur [etc., Impr. Maulde et Renou].

PETILLON J.-M.

2012, « Historique des fouilles de R. de Saint-Périer dans les sites paléolithiques des gorges de la Save (Lespugue, Haute-Garonne) », *Préhistoire du Sud-Ouest*, 20, 2, p. 213-219.

PETROWISTE J.

2004, « Chartes de coutumes et commerce local. Le cas commingeois, XIIIe-XVIe siècle », *Revue de Comminges*, tome CXX, 1, p. 67-98.

2005, « Transit et redistribution : l'organisation des échanges marchands dans le comté de Foix à la fin du Moyen Âge (XIIIe-XVe siècles) », dans MINOVEZ J.-M. et POUJADE P. (dir.), [en ligne] *Circulation des marchandises et réseaux commerciaux dans les Pyrénées (XIIe - XIXe siècle)*, Toulouse, Presses Universitaires du Midi, p. 415-436.

PETROWISTE J. et THOMAS J.

2004, « Des bourgs et des marchés. Approche du réseau des places marchandes en Midi toulousain du XIe au XXe siècle », dans *Fires, mercats i món rural*, Lleida, Diputació de Lleida : Institut d'Estudios Ilerdencs, p. 603-637.

PEYRIGUER A.

1981, *Salies-du-Salat, château : rapport de fouilles de sondage, 1979-1982*.

PEYTREMANN E., MEYER N., BERTRAND H. et GEORGES-LEROY M.

2009, « La production céramique médiévale en Lorraine : état de la recherche archéologique », dans MEYER-RODRIGUES N. et BUR M. (dir.), *Les arts du feu. Actes du 127e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques*, Nancy, Editions du CTHS.

PICCOLPASSO C.

1548, *Li Tre Libri Dell' Arte del Vasaio*, Casteldurante.

1857, *I tre libri dell'arte del vasajo: nei quali si tratta non solo la pratica, ma brevemente tutti i secreti di essa cosa che persino al di' d'oggi è stata sempre tenuta ascosta*, Dallo Stabilimento tipografico.

1861, *Les troys libvres de l'art du potier : esquels se traicte non seulement de la pratique, mais briefvement de tous les secretz de ceste chouse qui jouxte mes huy a estéé tousiours tenue céléé* [en ligne], Paris, Librairie internationale.

PIQUES S.

2000, « La production du village potier de Plagne (Haute-Garonne) », *La Grésale*, 1, p. 79-100.

2012, *La céramique dans le territoire industriel de Martres-Tolosane depuis le XVIème siècle*, thèse de doctorat, Université de Toulouse Le Mirail, Toulouse.

2018, *La céramique dans le territoire industriel de Martres-Tolosane depuis le XVIe siècle*, Toulouse, Presses Universitaires du Midi.

2019, « Connait-on vraiment la céramique de Martres-Tolosane / Petites Pyrénées ? », *Sèvres. Revue de la Société des Amis du musée national de Céramique*, 28, 1, p. 122-135.

PLATT C.

1971, *Fouilles à l'abbaye cistercienne de l'Escaladieu (Hautes-Pyrénées)*, Bagnères-de-Bigorre, Editions pyrénéennes.

PLESZCZYNSKA E. et TABACZYNSKI S.

1980, « Séquences stratigraphiques et chronologie des types céramiques médiévales », dans DEMIANS D'ARCHIMBAUD G. et PICON M. (dir.), *La céramique médiévale en Méditerranée occidentale, Xe-XVe siècles (Valbonne 11-14 septembre 1978)*, Paris, Ed. du Centre National de la recherche scientifique, p. 59-63.

POUJADE P.

2008, *Une société marchande : Le commerce et ses acteurs dans les Pyrénées modernes* [en ligne], Toulouse, Presses Universitaires du Midi.

POUSTHOMIS B.

1983, « L'apparition de la céramique glaçurée médiévale dans le sud du Tarn », *Archéologie du Midi Médiéval*, 1, 1, p. 37-50.

PREYS S.

2016, *CheMOOCs. Grain 3 : ACP 1*.

RAIMBAULT-DESCHAMPS L.

2000, *Le Bleu, le Vert, le Brun en Gascogne Toulousaine : céramiques glaçurées du groupe de Cox, décors et motifs peints du XVIème au XVIIIème siècle*, Rieumes, GRECAM.

RAME A.

1858, *Études sur les carrelages historiés du XIIe au XVIIe siècle en France et en Angleterre*, Paris, chez Silbermann.

RAYNAUD J.-F., COLARDELLE M., BAILLY-MAITRE M.-C., FAURE-BOUCHARLAT E., CLERMONT M., MANDY B. et MANIPOUD B.

1975, « Étude d'une céramique régionale : Les vases à fond marqué du XIe siècle dans la région Rhône-Alpes », *Archéologie médiévale*, 5, 1, p. 243-285.

REGERT M., GUERRA M.-F. et REICHE I.

2006, « Physico-chimie des matériaux du patrimoine culturel – Partie 2 », *Techniques de l'Ingenieur*, P3781, p. 1-11.

RIOCREUX D. et JACQUEMART A.

1874, « Céramique », dans LACROIX P. (dir.), *Les Arts au Moyen Âge et à l'époque de la Renaissance*, Paris, Firmin Didot, p. 55-77.

ROLLINSON H.R.

1993, *Using geochemical data: evaluation, presentation, interpretation*, London, Longman Scientific & technical.

ROUQUEROL N. (dir.)

2005, *Du Gris à la Couleur, catalogue d'exposition, mai-juin 2005*, Aurignac, Editions Musée-Forum.

ROUX V.

2016, *Des céramiques et des hommes : décoder les assemblages archéologiques*, Nanterre, France, Presses universitaires de Paris Nanterre.

SAINT-PERIER (DE) R.

1912a, « Pièces paléolithiques de la grotte de Lespugne (Haute-Garonne) », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 3, 1, p. 48-49.

1912b, « Pièges paléolithiques de la grotte des rideaux à Lespugne (Haute-Garonne) », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 3, 3, p. 149-153.

1912c, « Fouille de la Grotte des Bœufs à Lespugne (Haute-Garonne), (Magdalénien) », *Bulletin de la Société Préhistorique Française*, 9, 8, p. 498-518.

1912d, « Station magdalénienne d'un abri sous roche à Lespugne (Haute-Garonne) », *Bulletins et Mémoires de la Société d'Anthropologie de Paris*, 3, 5, p. 399-404.

1921, « Les grottes préhistoriques de Lespugue et de Montmaurin », *Revue de Comminges*, XXXV, p. 150-190.

1933, « Lespugue au Moyen Age », *Revue de Comminges*, XLVII, p. 193-223.

SAINT-VENANT (DE) J.

1899, « Anciens vases à bec. Etude de géographie céramique », *Bulletin Monumental*, 64, p. 3-62.

SALLES D.

1987, *Aurignac, le château : rapport de sondage*.

SAMARAN C. et HIGOUNET C.

1970, *Recueil des actes de l'Abbaye cistercienne de Bonnefont en Comminges*, Paris, Bibliothèque Nationale.

SAPENE B.

1966, « Chronique commingeoise », *Revue de Comminges*, 79, 2, p. 128.

SARRIEU B.

1926, « Signets & marques d'objets dans le Pays de Luchon », *Revue de Comminges*, tome 40, 2, p. 150-154.

SAVES G., GALINIER M.-L. et FOUET G.

1982, *La céramique toulousaine*, Buzet-sur-Tarn, France, M.-L. Galinier.

SRA MIDI-PYRENEES

s. d., *Note scientifique. Haute-Garonne, Le Fréchet, Saint-Rame. Site ecclésiastique du moyen-âge (n° 31-000-000-AH)*, DRAC.

STEPHANT P., HENIQUE J. et ROUGIER H.

2005, *Maubourguet, lieu-dit Saint-Girons : rapport de sondages archéologiques*.

TEREYGEOL F.

2005, *Aulus-les-Bains, site du Castel-Minier : rapport d'activité archéologique, sondage*.

2007, *Aulus-les-Bains, site du Castel Minier : Rapport intermédiaire de Fouille Programmée Triannuelle*.

2011, *Aulus-les-bains, le Castel-minier. Fouille programmée 2009-2011 : rapport final 2011*.

2017, *Aulus-les-Bains, le Castel-Minier. Opération programmée triennale (2015-2017) : document final de synthèse 2017*.

2021a, « Aulus-les-Bains – Castel-Minier. Fouille programmée (2015) », *ADLFI. Archéologie de la France - Informations. une revue Gallia* [en ligne].

2021b, *Aulus-les-Bains, le Castel-Minier. Opération programmée triennale (2019-2021) : document final de synthèse 2021*.

TEREYGEOL F., ARLES A., FOY E., FLORSCH N. et LLUBES M.

2010, « Dosages par fluorescence X portable d'ateliers médiévaux de production des métaux non-ferreux. Les exemples de Castel-Minier et d'Agnesserre (Aulus-les-bains, Ariège) », *ArcheoSciences. Revue d'archéométrie*, 34, p. 243-252.

TEREYGEOL F. et DIEULAFAIT F.

(sous presse), « Les monnaies de fouilles de Castel-Minier (XIII-XVIe siècles) : un reflet de la vie au sein de cette entreprise métallurgiques ? », dans *Mélanges Marc Bompaire*.

TEREYGEOL F. et GAUTHIER J.

2013, « Le godet d'une pile du XIVe s. à Castel-Minier », *Bulletin Instrumentum*, 38, p. 44-46.

TEREYGEOL F. et HECKES J.

2010, « El vent de les manxes i el poder del mall : les eines hidràuliques de la « mouline » del jaciment arqueològic Castel-Minier (XVI<sup>e</sup> s., França) », dans *Actes de les primeres jornades de recerca i desenvolupament de la vall ferrera*, Alins, p. 51-63.

TESTART A.

2014, *L'amazone et la cuisinière. Anthropologie de la division sexuelle du travail*, Paris, France, Gallimard.

THIRIOT J.

1979, *Les Fabriques de poteries médiévales en Uzège et dans le bas-Rhône: première recherche sur les ateliers et les productions en cuisson réductrice*, Thèse de 3<sup>e</sup> cycle Archéologie Aix-Marseille 1, Université de Provence, 1970-2011, pays inconnu.

1986, *Les ateliers médiévaux de poterie grise en Uzège et dans le Bas-Rhône : Premières recherches de terrain* [en ligne], Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

THUILLIER F.

2013, « Bilan préliminaire de la recherche sur les ateliers de potiers médiévaux (à partir du corpus des sites de production céramique du Ve au XIII<sup>e</sup> siècle trouvés en France) », *Annales de l'Académie Polonaise des Sciences*, 8, p. 116-128.

2015, « Corpus des ateliers de potiers médiévaux du Ve au XIII<sup>e</sup> siècle en France », dans THUILLIER F. et LOUIS É. (dir.), *Tourner autour du pot... : les ateliers de potiers médiévaux du Ve au XIII<sup>e</sup> siècle dans l'espace européen*, Caen, Presses universitaires de Caen, p. 717-741.

THUILLIER F. et LOUIS É.

2015, *Tourner autour du pot... : les ateliers de potiers médiévaux du Ve au XIII<sup>e</sup> siècle dans l'espace européen*, Caen, Presses universitaires de Caen.

TOULET G.

1996, « Le village faïencier du Fréchet », *La Dépêche*, p. 30.

VAYSSETTES J.-L.

1986, *Les potiers de terre de la région de Saint-Jean-de-Fos depuis le Moyen-Age*, Thèse de doctorat, Université de Provence, 1970-2011, France.

VERHAEGHE F.

1987, « La céramique en Flandre (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) : quelques aspects de l'évolution et de la concurrence » [en ligne].

VERNA C.

2001, *Le temps des moulins : Fer, technique et société dans les Pyrénées centrales (XIII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)* [en ligne], Paris, Éditions de la Sorbonne.

VEYSSIERE F.

2001, *Toulouse (Haute-Garonne), Muséum d'Histoire Naturelle, 2 rue Lamarck : rapport de diagnostic.*

2013, *Le Mouliot, Auch, Gers, Midi-Pyrénées.*

2016, *Ancienne Halle aux Grains, place Daniel Seguin, rues Nationale, de la Halle aux vins, Montebello et Jules de Sardac.*

2018, *148 rue Nationale, Lectoure, Gers, Occitanie.*

2019, *Avenue de la Gare, Au Moulin de St-Gény, Lectoure, Gers, Occitanie.*

VIADER R.

2010, « La dîme dans l'Europe des féodalités : Rapport introductif », dans [en ligne] *La dîme : Dans l'Europe médiévale et moderne*, Toulouse, Presses Universitaires du Midi, p. 7-36.

VIDAILLET F.

1987, *Bonnemazon, l'abbaye de l'Escaladieu : rapport de fouilles.*

VIDAILLET F. et JOLIBERT B.

1992a, *Bonnemazon, l'abbaye de l'Escaladieu : rapport de sondages d'évaluation.*

1992b, *Bonnemazon, l'abbaye de l'Escaladieu : rapport de sondages d'évaluation.*

VIERS C.

2014, *Seissan (Gers), Château de Garrané : rapport de diagnostic.*

2020, *Rue Victor Hugo, Lectoure, Gers, Occitanie.*

VILLEVAL G.

1983, « Céramiques et verreries découvertes au Palais épiscopal d'Alan (Haute-Garonne) », *Archéologie du Midi Médiéval*, 1, 1, p. 59-62.

VIRE A., CHENET G. et LEMOZI A.

1915, « Fouilles exécutées dans le sous-sol de Moissac en 1914 et 1915 », *Bulletin archéologique historique et artistique de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne*, tome 45, p. 137-153.

WINCKELMANN J.J. (1717-1768) A. DU TEXTE

1766, *Histoire de l'art chez les anciens* [en ligne], Paris, chez Saillant.

WYSS M. et MEYER-RODRIGUES N.

2006, *Politique urbaine* [en ligne] (<https://archeologie.culture.fr/saint-denis/fr/politique-urbaine> [consulté le 30 mai 2021]).

Publications collectives

1971, « L'archéologie médiévale dans les universités de France », *Archéologie médiévale*, 1, 1, p. 261-267.

1987, *La céramique médiévale en Midi-Pyrénées : état des questions et recherches récentes (Table ronde)*, Toulouse, Service régional de l'archéologie de Midi-Pyrénées.

1988, *De Toulouse à Tripoli : la puissance toulousaine au XII<sup>ème</sup> siècle, 1080-1208, exposition au Musée des Augustins, 6 janvier-20 mars 1989*, Toulouse, Musée des Augustins.

1989, *Deuxième table ronde sur la céramique médiévale et post-médiévale en Midi-Pyrénées*, Toulouse, Service régional de l'archéologie de Midi-Pyrénées.

1990, *Archéologie et vie quotidienne aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles en Midi-Pyrénées, exposition au Musée des Augustins, 7 mars-31 mai 1990*, Toulouse, Musée des Augustins.

1992, *Plaisirs et manières de table aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles : exposition du Musée des Augustins, 23 avril - 29 juin 1992*, Toulouse, Musée des Augustins.

2001, *La porte et la tour de « Savoie », M.H.I. Dossier d'état des lieux en vue de la restauration de ces deux édifices et des bâtiments qui leur sont adossés*, Commune d'Aurignac - Haute-Garonne.

Sites internet

*GRECAM : Céramiques, Poterie, Terre cuite, Faience dans le sud-ouest [en ligne]* (<https://grecam.net/> [consulté le 01 juin 2023c])

*I-CERAMM - La Céramique Médiévale et Moderne [en ligne]* (<https://iceramm.huma-num.fr/> [consulté le 18 octobre 2022b]).

*L'histoire de Sèvres [en ligne]* (<https://www.sevresciteceramique.fr/timelinesevres.html> [consulté le 24 mai 2021c]).



# Tables des figures et annexes

## Figures

FIGURE 1 : GEOGRAPHIE DE NOTRE SECTEUR D'INTERET _____	18
FIGURE 2 : DECOUPAGE GEOPOLITIQUE AU BAS MOYEN ÂGE _____	19
FIGURE 3 : EXTRAITS DU VOLUME DE PLANCHES 7 DE L'ENCYCLOPEDIE CONCERNANT LE "POTIER DE TERRE", PAR J.-R. LUCOTTE ET R. BENARD. _____	25
FIGURE 4 : NOMBRE DE PUBLICATIONS CONCERNANT LA CERAMIQUE DANS LES REVUES ARCHEOLOGIE MIEVEALE (A GAUCHE) ET ARCHEOLOGIE DU MIDI MIEVEAL (A DROITE). _____	33
FIGURE 5 : CARTE DE LOCALISATION DES SITES AYANT FAIT L'OBJET D'UNE NOTICE DANS LA BASE CERAMIQUE ICERAMM. SOURCE : <a href="https://iceramm.huma-num.fr/bdconsulter.php?debut">HTTPS://ICERAMM.HUMA-NUM.FR/BDCONSULTER.PHP?DEBUT</a> (CONSULTE LE 10/09/2024). _____	39
FIGURE 6 : EVOLUTION DES CONNAISSANCES SUR LA COMMINGEOISE _____	43
FIGURE 7 : CARTE DE DIFFUSION DE LA COMMINGEOISE ETABLIE PREALABLEMENT A LA THESE _____	54
FIGURE 8 : SITES CONSULTES POUR L'INVENTAIRE (LA LIGNE EN POINTILLES CORRESPOND A LA LIMITE DE LA ZONE DE « CONSULTATION SYSTEMATIQUE »). _____	57
FIGURE 9 : LOCALISATION DES QUATRE SITES DE NOTRE CORPUS D'ETUDE PRINCIPAL PARMIS L'ENSEMBLE DES SITES CONSULTES POUR L'INVENTAIRE _____	62
FIGURE 10 : SITES CONSULTES POUR L'INVENTAIRE ET CLASSES SELON LA PRESENCE OU ABSENCE DE COMMINGEOISE. _____	80
FIGURE 11 : SITES CONSULTES POUR L'INVENTAIRE DONT LE DEGRE DE CERTITUDE EST SUFFISANT POUR ANALYSER LA PRESENCE OU ABSENCE DE COMMINGEOISE. _____	81
FIGURE 12 : REPRESENTATION DES PROPORTIONS DE COMMINGEOISE AU SEIN DU CORPUS CERAMIQUE TOTAL DES SITES POUR LESQUELS LES DONNEES SONT DISPONIBLES. _____	84
FIGURE 13 : ÉVOLUTION DU POURCENTAGE DE COMMINGEOISE DANS LES CORPUS CERAMQUES QUI EN COMPRENENT EN FONCTION DE LEUR ELOIGNEMENT DU CŒUR DE LA DIFFUSION _____	85
FIGURE 14 : DIFFUSION DE LA COMMINGEOISE _____	87
FIGURE 15 : LOCALISATION DU SITE DU CASTEL-MINIER (AULUS-LES-BAINS, ARIEGE) : A) PARMIS LES SITES INVENTORIES AVEC ET SANS COMMINGEOISE ET AU SEIN DE SA LIMITE DE DIFFUSION ; B) PAR RAPPORT AU VILLAGE D'AULUS-LES-BAINS _____	90
FIGURE 16 : VUE AERIENNE DU SITE DU CASTEL-MINIER AVEC LE COURS DU GARBET EN CONTREBAS _____	93

FIGURE 17 : PLAN MASSE DU CASTEL-MINIER SELON LES DIFFERENTES PHASES D'OCCUPATION (EN JAUNE : LES BATIMENTS CONTEMPORAINS) (MINUTES : O. VINGOLTC ET AL. ; INFOGRAPHIE : J.-C. MEAUDRE)	94
FIGURE 18 : LOCALISATION DU SITE DU MUSEUM DE TOULOUSE A) PARMIS LES SITES INVENTORIES AVEC ET SANS COMMINGEOISE ET AU SEIN DE SA LIMITE DE DIFFUSION ; B) SUR UNE VUE AERIEENNE DU QUARTIER	96
FIGURE 19 : LOCALISATION DES BARRI ET BASTITA (DONT CELLE DE PONS DE PRINHAC ENTOUREE EN ROUGE) DE TOULOUSE AU XIVE SIECLE (EN GRISE : CADASTRE ACTUEL ; EN TRAITS NOIRS, CADASTRE RESTITUE DE 1550 ; LES EGLISES, DANS LEUR ETAT ACTUEL, SERVENT ICI DE REPERE TOPOGRAPHIQUE), D'APRES CATALO ET CAZES 2010, FIG. 86, P. 144.	100
FIGURE 20 : PLAN D'ENSEMBLE DES STRUCTURES DES SITES DU MUSEUM D'HISTOIRE NATURELLE (A GAUCHE) ET DU JARDIN BOTANIQUE (A DROITE) (D'APRES BRIAND ET LOTTI 2006, FIG. 44).	101
FIGURE 21 : DATATIONS PROPOSEES PAR CHAQUE ETUDE SPECIFIQUE (D'APRES BRIAND ET LOTTI 2006 ET BRIAND ET LOTTI 2023).	103
FIGURE 22 : LOCALISATION DU SITE AU VILLAGE D'ENDOUIELLE A) PARMIS LES SITES INVENTORIES AVEC ET SANS COMMINGEOISE ET AU SEIN DE SA LIMITE DE DIFFUSION ; B) SUR UNE VUE AERIEENNE DU VILLAGE	107
FIGURE 23 : PLANS DES SONDEGES 49 ET 68 DU DIAGNOSTIC INRAP 2018 D'AU VILLAGE A ENDOUIELLE (CANTOURNET 2018, FIG. 37 ET 52).	110
FIGURE 24 : PLAN GENERAL DE LA FOUILLE INRAP 2019 D'AU VILLAGE A ENDOUIELLE AVEC VUES RAPPROCHEES DES ZONES DES SONDEGES 49 ET 68 DU DIAGNOSTIC (© FABIEN CALLEDE ET CLAUDE CANTOURNET, INRAP)	111
FIGURE 25 : A) LOCALISATION DE LA MAISON DE LA TOUR DE SAVOIE D'AURIGNAC PARMIS LES SITES INVENTORIES AVEC ET SANS COMMINGEOISE ET AU SEIN DE SA LIMITE DE DIFFUSION ; B) MAISON DE LA TOUR DE SAVOIE (VUE DEPUIS L'OUEST) ; C) PHOTOGRAPHIE AERIEENNE D'AURIGNAC (© IGN 2019) AVEC L'EMPLACEMENT DE LA MAISON DE LA TOUR DE SAVOIE ET LA POSITION APPROXIMATIVE DES ENCEINTES SUCCESSIVES (D'APRES LE PLAN DE MARC DUBOIS DANS GUILHOT DE LAGARDE (P.).	114
FIGURE 26 : PLAN GENERAL DE LA MAISON DE LA TOUR DE SAVOIE AVEC LES DIFFERENTS SECTEURS DE FOUILLE (A) ET PLANS PAR PHASE CHRONOLOGIQUE (B A F) (JOLIBERT 2004, FIG. 2 ET 66-70)	117
FIGURE 27 : REPARTITION DES DIAMETRES DES OULES ET MARMITES A BORD LONG (CASTEL-MINIER)	125
FIGURE 28 : REPARTITION DES DIAMETRES DES MARMITES ET PEGAUS A BORD COURT (CASTEL-MINIER)	126
FIGURE 29 : REPARTITION DES DIAMETRES DES PEGAUS A BORD MI-LONG (CASTEL-MINIER)	127
FIGURE 30 : REPARTITION DES DIAMETRES DES COUVERCLES (CASTEL-MINIER)	128
FIGURE 31 : REPARTITION DES DIAMETRES DES CRUCHES ET DOURNES (CASTEL-MINIER)	130
FIGURE 32 : GROUPE MACROSCOPIQUE 1	132
FIGURE 33 : GROUPE MACROSCOPIQUE 2	132
FIGURE 34 : GROUPE MACROSCOPIQUE 3	133
FIGURE 35 : GROUPE MACROSCOPIQUE 4	133
FIGURE 36 : EXEMPLES DE PATES ANECDOTIQUES	134
FIGURE 37 : REPARTITION DES GROUPES TECHNIQUES SELON LE NMI (CASTEL-MINIER)	135
FIGURE 38 : REPARTITION DES DIFFERENTES FORMES SELON LE NMI (CASTEL-MINIER)	136
FIGURE 39 : REPARTITION DES DIFFERENTES PATES PAR CATEGORIE DE FORMES (CASTEL-MINIER)	136
FIGURE 40 : EVOLUTION DE LA REPARTITION DES GROUPES TECHNIQUES SELON LE NMI EN FONCTION DES PHASES CHRONOLOGIQUES (CASTEL-MINIER)	138
FIGURE 41 : EVOLUTION DE LA REPARTITION DES DIFFERENTES FORMES DE POTS SELON LE NMI EN FONCTION DES PHASES CHRONOLOGIQUES (CASTEL-MINIER)	139

FIGURE 42 : EVOLUTION DES PARTS DES COMMINGEOISES ET DES AUTRES PRODUCTIONS CERAMIQUES SELON LE NMI ET EN FONCTION DE PHASES CHRONOLOGIQUES (CASTEL-MINIER)	140
FIGURE 43 : TYPOLOGIE DES PRINCIPALES FORMES DECOUVERTES SUR LE SITE DU MUSEUM DE TOULOUSE (DAO : REMI CARME, HADES), CARMES 2023, P. 135.	143
FIGURE 44 : REPARTITION DES DIAMETRES DES OULES (MUSEUM)	147
FIGURE 45 : REPARTITION DES GROUPES TECHNIQUES SELON LE NMI (MUSEUM)	150
FIGURE 46 : REPARTITION ENTRE LES COMMINGEOISES ET LES AUTRES CERAMIQUES (MUSEUM)	150
FIGURE 47 : REPARTITION DES DIFFERENTES FORMES SELON LE NMI (MUSEUM)	151
FIGURE 48 : REPARTITION DES DIFFERENTES PATES PAR CATEGORIE DE FORMES (MUSEUM)	151
FIGURE 49 : TYPOLOGIE DES PRINCIPALES FORMES DECOUVERTES SUR LE SITE AU VILLAGE A ENDOUFIELLE (DAO : SOPHIE CORNARDEAU, INRAP ; PHOTOGRAPHIE : JEAN CATALO, INRAP)	153
FIGURE 50 : REPARTITION DES DIAMETRES DES OULES ET MARMITES A BORD LONG (ENDOUFIELLE)	157
FIGURE 51 : REPARTITION DES TYPES DE BORDS EN FONCTION DE LEUR DIAMETRE (ENDOUFIELLE)	157
FIGURE 52 : REPARTITION DES DIAMETRES DES PEGAUS ET AUTRES POTS A BORD 3B (ENDOUFIELLE)	158
FIGURE 53 : REPARTITION DES DIAMETRES DES CRUCHES ET DOURNES (ENDOUFIELLE)	159
FIGURE 54 : REPARTITION DES GROUPES TECHNIQUES SELON LE NMI (ENDOUFIELLE)	162
FIGURE 55 : REPARTITION DES DIFFERENTES FORMES SELON LE NMI (ENDOUFIELLE)	162
FIGURE 56 : ÉVOLUTION DE LA REPARTITION SELON LE NMI DES GROUPES TECHNIQUES COMMINGEOIS EN FONCTION DU NMI SELON LES PHASES CHRONOLOGIQUES (ENDOUFIELLE)	163
FIGURE 57 : ÉVOLUTION DE LA REPARTITION ENTRE COMMINGEOISES ET AUTRES CERAMIQUES SELON LE NMI ET EN FONCTION DES PHASES CHRONOLOGIQUES (ENDOUFIELLE)	164
FIGURE 58 : ÉVOLUTION DE LA REPARTITION DES FORMES EN FONCTION DU NMI SELON LES PHASES CHRONOLOGIQUES (ENDOUFIELLE)	164
FIGURE 59 : LES DEUX PRINCIPALES COUPES DES SECTEURS 2 ET 4 DE LA CUISINE DE LA MAISON DE LA TOUR DE SAVOIE RELEVÉES PAR BERNARD JOLIBERT (JOLIBERT 2004) AVEC LES NUMEROTATIONS D'US MODIFIÉES.	166
FIGURE 60 : TABLEAU SYNOPTIQUE DES DONNÉES STRATIGRAPHIQUES ET DES RECOUPEMENTS ENTRE US DE LA ZONE B (CUISINE) DE LA MAISON DE LA TOUR DE SAVOIE, D'APRÈS LE RAPPORT DE BERNARD JOLIBERT (JOLIBERT 2004). LES ENSEMBLES CHRONOLOGIQUEMENT INTERESSANTS SONT DANS DES CASES GRISÉES, LES NIVEAUX D'OCCUPATION SUPPOSÉS OU ATTESTÉS SONT EN GRAS ET LES LOTS CHOISIS POUR L'ANALYSE SONT EN ROUGE.	167
FIGURE 61 : FRAGMENT D'UNE CRUCHE ROUGE GLAÇURÉE (432-1) DÉCOUVERTE AU SEIN DE L'US 432.	168
FIGURE 62 : ÉVOLUTION DE LA PART DE COMMINGEOISE DANS LES LOTS CERAMIQUES DE LA MAISON DE LA TOUR DE SAVOIE EN FONCTION DE LA CHRONOLOGIE DES LOTS CERAMIQUES	169
FIGURE 63 : CHATEAU D'AURIGNAC AVEC SON DONJON	178
FIGURE 64 : OULES DU CHATEAU D'AURIGNAC (FOUILLES DE L'ABBE ALGANS)	180
FIGURE 65 : REPARTITION DES DIAMETRES DES OULES ET MARMITES A BORD LONG (TOUR DE SAVOIE)	180
FIGURE 66 : PEGAU DU CHATEAU D'AURIGNAC (FOUILLES DE L'ABBE ALGANS)	181
FIGURE 67 : REPARTITION DES DIAMETRES DES MARMITES OU PEGAUS A BORD MI-LONG OU COURT (TOUR DE SAVOIE)	181
FIGURE 68 : POT A UNE ANSE DU CHATEAU D'AURIGNAC (FOUILLE DE L'ABBE ALGANS)	182
FIGURE 69 : REPARTITION DES POTS EN FONCTION DE LEUR BORD ET DE LEUR DIAMETRE (TOUR DE SAVOIE)	182
FIGURE 70 : COUVERCLE PERCE 822-825-14 DE LA TOUR DE SAVOIE	183
FIGURE 71 : REPARTITION DES DIAMETRES DES COUVERCLES (TOUR DE SAVOIE)	183
FIGURE 72 : PANSE A LARGES CORDONS RAPPORTES TRIANGULAIRE (CERAMIQUE 822-825-6)	184

FIGURE 73 : CRUCHE DU CHATEAU D'AURIGNAC (FOUILLE DE L'ABBE ALGANS) _____	184
FIGURE 74 : REPARTITION DES DIAMETRES DES DOURNES ET CRUCHES (TOUR DE SAVOIE) _____	185
FIGURE 75 : GROUPE MACROSCOPIQUE 5 _____	187
FIGURE 76 : GROUPE MACROSCOPIQUE 6 _____	187
FIGURE 77 : REPARTITION DES GROUPES TECHNIQUES SELON LE NMI (TOUR DE SAVOIE) _____	188
FIGURE 78 : REPARTITION DES DIFFERENTES FORMES SELON LE NMI (TOUR DE SAVOIE) _____	189
FIGURE 79 : REPARTITION DES DIFFERENTES PATES PAR CATEGORIE DE FORMES (TOUR DE SAVOIE) _____	189
FIGURE 80 : EVOLUTION DE LA REPARTITION SELON LE NMI DES GROUPES TECHNIQUES COMMINGEOIS EN FONCTION DU NMI SELON LES PHASES CHRONOLOGIQUES (TOUR DE SAVOIE) _____	194
FIGURE 81 : EVOLUTION DE LA REPARTITION ENTRE COMMINGEOISES ET AUTRES CERAMIQUES EN FONCTION DU NMI ET SELON LES PHASES CHRONOLOGIQUES (TOUR DE SAVOIE) _____	195
FIGURE 82 : EVOLUTION DE LA REPARTITION DES FORMES EN FONCTION DU NMI SELON LES PHASES CHRONOLOGIQUES (TOUR DE SAVOIE) _____	196
FIGURE 83 : EVOLUTION DE LA REPARTITION DES BORDS EN FONCTION DU NMI SELON LES PHASES CHRONOLOGIQUES (TOUR DE SAVOIE) _____	196
FIGURE 84 : EVOLUTION DE LA PART DES POTS DE CUISSON ET A LIQUIDES COMMINGEOIS ET DES AUTRES PRODUCTIONS SELON LE NMI (TOUR DE SAVOIE) _____	197
FIGURE 85 : EVOLUTION DE LA PROPORTION DE POTS PRESENTANT UNE MARQUE INCISEE CERTAINE OU PROBABLE (TOUR DE SAVOIE) _____	199
FIGURE 86 : SOUS-GROUPES TECHNIQUES MACROSCOPIQUES DE LA COMMINGEOISE _____	203
FIGURE 87 : GROUPE PETROGRAPHIQUE I EN LPNA ET LPA _____	205
FIGURE 88 : GROUPE PETROGRAPHIQUE II EN LPNA ET LPA _____	206
FIGURE 89 : CARTE DE DISTRIBUTION DU PLOMB DANS LE SOL SUR LE SITE DE CASTEL-MINIER (INFOGRAPHIE : F. TEREYGEOL) _____	210
FIGURE 90 : RAPPORT ENTRE CALCIUM $CaO$ ET FER $Fe_2O_3$ _____	212
FIGURE 91 : RAPPORT ENTRE ALUMINE $Al_2O_3$ ET SILICE $SiO_2$ _____	212
FIGURE 92 : RAPPORT ENTRE CALCIUM ( $CaO$ ) ET FER ( $Fe_2O_3$ ) AVEC DISTINCTION DES GROUPES MACROSCOPIQUES _____	213
FIGURE 93 : RAPPORT ENTRE ALUMINE $Al_2O_3$ ET SILICE $SiO_2$ AVEC DISTINCTION DES GROUPES MACROSCOPIQUES _____	214
FIGURE 94 : RAPPORT ENTRE ALUMINE $Al_2O_3$ ET SILICE $SiO_2$ AVEC DISTINCTION DES GROUPES MACROSCOPIQUES ET DES ECHANTILLONS DE MIRABAT _____	215
FIGURE 95 : REPARTITION GENERALE DES TYPES DE BORDS EN FONCTION DE LEUR DIAMETRE _____	220
FIGURE 96 : REPARTITION GENERALE DES DIAMETRES DES GRANDS POTS DE CUISSON _____	221
FIGURE 97 : REPARTITION GENERALE DES DIAMETRES DES PETITS POTS DE CUISSON _____	222
FIGURE 98 : REPARTITION GENERALE DES DIAMETRES DES POTS A LIQUIDE _____	224
FIGURE 99 : ASSEMBLAGE TYPOLOGIQUE DE LA COMMINGEOISE AU SEIN DE CHAQUE SITE ETUDIE _____	228
FIGURE 100 : REPARTITION GENERALE DES GROUPES TECHNIQUES SELON LE NMI _____	230
FIGURE 101 : REPARTITION GENERALE DES DIFFERENTES FORMES SELON LE NMI _____	230
FIGURE 102 : REPARTITION GENERALE DES DIFFERENTES PATES PAR CATEGORIE DE FORME _____	231
FIGURE 103 : COMPARAISON DES REPARTITIONS DES GROUPES TECHNIQUES DE CHAQUE SITE SELON LE NMI _____	232
FIGURE 104 : PHASAGE DE CHAQUE SITE ET PHASAGE GLOBAL UTILISE POUR LA TYPOCHRONOLOGIE (EN ROUGE) _____	233
FIGURE 105 : ÉVOLUTION DE LA REPARTITION GENERALE DES GROUPES TECHNIQUES SELON LE NMI EN FONCTION DES PHASES CHRONOLOGIQUES _____	234

FIGURE 106 : ÉVOLUTION DE LA REPARTITION DES CATEGORIES DE POTS SELON LE NMI EN FONCTION DES PHASES CHRONOLOGIQUES _____	235
FIGURE 107 : ÉVOLUTION DE LA REPARTITION DES FORMES DE POTS SELON LE NMI EN FONCTION DES PHASES CHRONOLOGIQUES _____	236
FIGURE 108 : MARMITE DE LA TOUR DE SAVOIE DECOUVERTE DANS UN CONTEXTE DU XVIIIE SIECLE (JOLIBERT 2022) _____	237
FIGURE 109 : ÉVOLUTION DE LA REPARTITION DES TYPES DE BORDS SELON LE NMI EN FONCTION DES PHASES CHRONOLOGIQUES _____	237
FIGURE 110: SUREPAISSEUR FINE DELIMITANT DEUX FACETTES (MARMITE 3074-3126 DU CASTEL-MINIER) _____	243
FIGURE 111: SUREPAISSEUR ET DETACHEMENT DU HAUT DE PANSE (CRUCHE 2299-2342 DU CASTEL-MINIER) _____	244
FIGURE 112: DEPRESSIONS RYTHMEES (DOURNE 2338 DU CASTEL-MINIER) _____	244
FIGURE 113: FRAGMENT DE FOND A FRACTURE EN BISEAU ALTERNE (US 2342 DU CASTEL-MINIER) _____	245
FIGURE 114: FRACTURES EN DAMIER (OULE 2518-2519 DU CASTEL-MINIER) _____	245
FIGURE 115: ORIENTATION EN S DE LA MASSE ARGILEUSE (US 2342 DU CASTEL-MINIER) _____	247
FIGURE 116: ANSES EXPERIMENTALES (A GAUCHE) ET ARCHEOLOGIQUES DU CASTEL-MINIER (A DROITE) PRESENTANT UNE CAVITE CENTRALE _____	247
FIGURE 117: ANSE A CAVITE CENTRALE (CRUCHE 3021 DU CASTEL-MINIER) _____	248
FIGURE 118: CRUCHE TOURNEE (A GAUCHE) ET CRUCHE MODELEE (A DROITE) COMPAREES A UNE CRUCHE ARCHEOLOGIQUE (CRUCHE 3021) _____	248
FIGURE 119: PLIS DE COMPRESSIONS (OULE - US 3031 DU CASTEL-MINIER) _____	250
FIGURE 120 : COURBE DE DISTRIBUTION A) UNIMODALE, B) INCOMPLETE, C) A DEUX PICS, D) MODE DE DISTRIBUTION PLAT. _____	253
FIGURE 121: INCLUSION (VEGETALE ?) (ECHANTILLON 1.06) _____	253
FIGURE 122: MICROSTRUCTURE SUBPARALLELE AUX PAROIS AU SEIN D'UNE LEVRE D'OULE (ECHANTILLON 2.22) _____	254
FIGURE 123: JUXTAPOSITION DE DEUX MICROSTRUCTURES : ALEATOIRE EN HAUT A DROITE ET SUB-PARALLELE EN BAS A GAUCHE (ECHANTILLON 2.15) _____	254
FIGURE 124: JOINTURE ENTRE DEUX ELEMENTS ASSEMBLES MARQUEE PAR UNE COUCHE DE MATRICE ARGILEUSE NON DEGRAISSEE (ECHANTILLON 3.03) _____	254
FIGURE 125: MATRICE ARGILEUSE ACTIVE EN SURFACE ET INACTIVE AU CŒUR, EN BAS DE L'IMAGE (ECHANTILLON 3.03) _____	256
FIGURE 126 : INCLUSIONS D'ARGILE PURE MAL MELANGEES LORS DE LA PREPARATION DE LA PATE (CERAMIQUE 208-2, MAISON DE LA TOUR DE SAVOIE, AURIGNAC) _____	258
FIGURE 127 : LOCALISATION APPROXIMATIVE DU LIEU DE PRODUCTION SUPPOSE DE LA COMMINGEOISE DECOUVERT AU FRECHET. _____	262
FIGURE 128 : CERAMIQUES EN VITRINE DANS LA MAIRIE DU FRECHET : A-B) FRAGMENTS DE BORDS, ANSES ET PANSES DECOREES DE COMMINGEOISE ; C) ASSIETTES ET PLATS EN FAÏENCE CONTEMPORAINE DU FRECHET _____	264
FIGURE 129 : DEPRESSION VISIBLE DANS LA FORET AU SUD DU SITE ARCHEOLOGIQUE DE LA METAIRIE DE DARRE _____	265
FIGURE 130 : A) ARGILE EN SUSPENSION DANS LE RUISSEAU LE RIEUTORT, B) ÉCHANTILLONNAGE (N° AR-LF_21-4) D'ARGILE A PROXIMITE, C) DEPOT D'ARGILE SUR UNE RACINE EN BORDURE DU RUISSEAU _____	269
FIGURE 131 : LOCALISATION DU SITE LA METAIRIE DE DARRE AU SEIN DU RESEAU HYDRIQUE LOCAL _____	270

FIGURE 132 : POSITION DE LE FRECHET SUR LA CARTE DES PROPORTIONS DE COMMINGEOISE AU SEIN DU CORPUS CERAMIQUE TOTAL DE CHAQUE SITE _____	272
FIGURE 133 : MARQUE INCISEE SUR UNE OULE DE LA MAISON DE LA TOUR DE SAVOIE A AURIGNAC (822-231-1) _____	280
FIGURE 134 : LOCALISATION DES MARQUES INCISEES IDENTIFIEES SUR LA COMMINGEOISE. _____	281
FIGURE 135 : PROPORTION DE POTS ET DE RESTES MARQUES AU SEIN DES QUATRE SITES ETUDIES _____	282
FIGURE 136 : TABLEAU DE SYNTHESE TYPOLOGIQUE DES MARQUES INCISEES COMMINGEOISES _____	285
FIGURE 137 : LOCALISATION DES POTS PRESENTANT DES MARQUES INCISEES SELON LA TYPOLOGIE ETABLIE _____	286
FIGURE 138 : LOCALISATION DES POTS PRESENTANT DES MARQUES SIMILAIRES OU IDENTIQUES _____	288
FIGURE 139 : EXEMPLES DE MARQUES D'OBJETS DU XVIIE SIECLE DU PAYS DE LUCHON (SARRIEU 1926)	290
FIGURE 140 : DIFFUSION DE LA COMMINGEOISE AUTOUR DU SECTEUR DE PRODUCTION _____	294
FIGURE 141 : DIFFUSION DE LA COMMINGEOISE SUR LA CARTE DES PRINCIPAUX COURS D'EAU. _____	296
FIGURE 142 : DIFFUSION DE LA COMMINGEOISE EN FONCTION DES ENTITES GEOPOLITIQUES _____	298
FIGURE 143 : LOCALISATION DU CENTRE DE PRODUCTION ET LIMITE DE DIFFUSION DE LA COMMINGEOISE (EN BLEU) SUR LA CARTE DU TEMPOREL DE L'ABBAYE DE BONNEFONT AUX XVIIIE ET XVIIIIE SIECLES. LEGENDE : 1) ABBAYE ; 2) GRANGES OU METAIRIES ; 3) SEIGNEURIES OU COSEIGNEURIES ; 4) BASTIDES ; 5) DROITS ISOLES ; 6) MOULINS (CHARLES SAMARAN ET CHARLES HIGOUNET 1970, FIG. 5) _____	300
FIGURE 144 : LOCALISATION DU CENTRE DE PRODUCTION ET LIMITE DE DIFFUSION DE LA COMMINGEOISE SUR LA CARTE DES GRANGES DE L'ABBAYE DE BONNEFONT (CHARLES SAMARAN ET CHARLES HIGOUNET 1970, FIG. 3). _____	301
FIGURE 145 : LOCALISATION DU CENTRE DE PRODUCTION ET LIMITE DE DIFFUSION DE LA COMMINGEOISE SUR LA CARTE DES TERRAINS DE PARCOURS ET ESTIVES DES TROUPEAUX DE BONNEFONT (CHARLES SAMARAN ET CHARLES HIGOUNET 1970, FIG. 4). _____	302
FIGURE 146 : DIFFUSION DE LA COMMINGEOISE EN FONCTION DE LIEUX ECONOMIQUES DU COMTE DE COMMINGES (D'APRES HIGOUNET 1984 ET PETROWISTE 2005 POUR LE N°15) _____	304
FIGURE 147 : AIRES CERAMIQUES DU CENTRE-OUEST DE LA FRANCE DU XIIIIE AU XVE S. (HUSI 2003, P. 84 ET HUSI 2015, P. 33). _____	306
FIGURE 148 : DIFFUSION DE LA COMMINGEOISE EN FONCTION D'AUTRES AIRES CERAMIQUES REGIONALES (EN NOIR) : CERAMIQUES TOULOUSAINES GRISE POLIE (XIIIIE-XVE SIECLES) ET ROUGE POLIE TARDIVE (JUSQU'AU XIIIIE SIECLE) (D'APRES CATALO 2024) ET PRODUCTIONS GRESEES DES XIIIIE-XVE SIECLES DE GAROS ET BOUILLON (D'APRES BERDOY 2015). EN GRIS, DES LIMITES DE DIFFUSION ETABLIES A PARTIR DE LA LITTERATURE GRISE : 1) CERAMIQUE CLAIRE BIGORDANE (FIN XIIIE-XIVE SIECLES) ; 2) CERAMIQUE CLAIRE DU SAVES (XIE-XIIIIE SIECLES). _____	308
FIGURE 149 : CARTE SYNTHETIQUE DE LA DIFFUSION DE LA COMMINGEOISE EN FONCTION DES COURS D'EAU, ENTITES GEOPOLITIQUES, LIEUX ECONOMIQUES DU COMTE DE COMMINGES ET AIRES CERAMIQUES REGIONALES (D'APRES HIGOUNET 1984, PETROWISTE 2004, BERDOY 2015, CATALO 2024). _____	310
FIGURE 150 : TABLEAU ET GRAPHIQUE DE REPARTITION DES SITES AVEC ET SANS COMMINGEOISE SELON LA NATURE DE LEUR OCCUPATION. _____	313

## Annexes

- Annexe 1 : Cartes et plans
  - a. Carte générale des sites inventoriés
  - b. Cartes rapprochées des sites inventoriés de certaines zones
  - c. Carte des sites dont la proportion de Commingeoise est connue
  - d. Plan général de la fouille INRAP 2019 du site Au Village d'Endoufielle
  - e. Localisation des sites antérieurs au XIVE siècle utilisés pour documenter la première phase de la production de la Commingeoise
- Annexe 2 : Inventaire des sites
- Annexe 3 : Inventaires céramiques
  - a. Castel-Miner, Aulus-les-Bains
  - b. Muséum de Toulouse
  - c. Au Village, Endoufielle
  - d. Maison de la Tour de Savoie, Aurignac
- Annexe 4 : Planches céramiques
- Annexe 5 : Inventaire des marques incisées
- Annexe 6 : Données quantitatives
- Annexe 7 : Données typologiques
- Annexe 8 : Approche technologique
  - a. Grilles descriptives
  - b. Figures de l'étude technologique
  - c. Approche expérimentale
- Annexe 9 : Données archéométriques
- Annexe 10 : Planches de synthèse
  - a. Planche de synthèse typologique par site
  - b. Planche de synthèse typo-chronologique





**Titre :** La céramique médiévale dite "Commingeoise", pour une redéfinition d'un ensemble chrono-culturel régional

**Mots clés :** céramique, commingeoise, poterie, Moyen-Âge, France, Comminges

**Résumé :** La Commingeoise fait partie des productions céramiques circulant au bas Moyen Âge dans le sud de la France. Particulière par sa pâte grise très sableuse qui a permis de la reconnaître au sein d'un vaste espace entre le sud du Gers et l'ouest de l'Ariège, son unicité, ainsi que la chronologie et l'organisation de sa production devaient être interrogées afin d'être précisées.

Un bilan historiographique complet est ainsi proposé depuis la mention de découvertes anecdotiques au début du XXe siècle jusqu'aux premières synthèses cent ans plus tard, en passant par sa place déjà bien identifiée durant la construction de l'archéologie et de la céramologie médiévales régionales. À partir de ce travail, un inventaire de 261 sites est réalisé grâce à une importante revue bibliographique, dans un objectif de cerner la présence ou absence de Commingeoise au sein des corpus céramiques. La définition des contours de sa diffusion qui en découle est associée à une approche considérant plus précisément sa place dans les assemblages, qui aboutit à cerner un cœur de diffusion où elle est majoritaire si ce n'est exclusive dans les corpus mobiliers. Les méthodes classiques de l'étude céramologique sont ensuite appliquées aux lots céramiques de quatre sites principaux, sélectionnés selon des critères géographiques, archéologiques et contextuels : la Tour de la Maison de Savoie (Aurignac, Haute-Garonne), située dans le cœur de diffusion, le Castel-Minier (Aulus-les-Bains, Ariège) et le site Au Village à Endoufielle (Gers) localisés à deux extrémités opposées de la région où la Commingeoise circule, ainsi que la bastide Pons de Prinhac découverte lors de la fouille du Muséum d'Histoire Naturelle de Toulouse (Haute-Garonne) qui se place en dehors de la zone principale de diffusion.

Les résultats de cette recherche permettent tout d'abord la caractérisation précise (typologies morphologique et technique) de la Commingeoise, ainsi qu'une meilleure appréhension de son évolution (associée à une typo-chronologie) depuis une période de développement d'une nouvelle poterie, suivie par l'établissement d'une typologie spécifique et d'un âge d'or de la production, jusqu'à l'essoufflement de celle-ci. Une analyse croisée des travaux d'historiens et d'archéologues mène par ailleurs à l'identification d'un potentiel centre potier spécialisé lié à la Commingeoise. La question de l'organisation de la production de celle-ci est ainsi abordée, notamment avec un souci particulier sur la place des artisans ou artisans et de leurs « marques de potier ». La discussion des modalités de diffusion de la Commingeoise permet de mettre en évidence son insertion au sein de l'économie régionale et d'un maillage d'aires céramiques. Elle révèle l'influence majeure de la concurrence entre produits céramiques, notamment avec l'arrivée de la glaçure dans la région. Tout au long de la thèse, les résultats sont aussi discutés sous le prisme d'une première approche globale de la Commingeoise comprenant une étude technologique des pots les plus complets, associée autant que possible à des analyses pétrographiques et élémentaires.

Au regard des conclusions des analyses archéologique et céramologique, il est ainsi envisagé de développer ces méthodes complémentaires. Celles-ci seront particulièrement importantes dans la perspective d'un approfondissement des recherches sur le centre potier identifié. Une veille scientifique s'impose par ailleurs, afin de renforcer les résultats obtenus, en particulier pour mieux cerner la naissance de l'artisanat commingeois.

**Title:** Redefining a regional chrono-cultural area: the medieval ceramic known as "Commingeoise":

**Key words:** ceramics, commingeoise, pottery, Middle Ages, France, Comminges

**Abstract:** The "Commingeoise" pottery is one of the ceramics produced in southern France during the Late Middle Ages. Its distinctive grey, very sandy paste has made it recognizable in a vast area between southern Gers and the western Ariège, but its uniqueness, as well as the chronology and organization of its production, needed to be clarified.

A complete historiographical review is thus proposed, from mentions of anecdotal discoveries at the beginning of the 20th century to the first syntheses a hundred years later, including its already well-established place during the construction of regional medieval archaeology and ceramology. Based on this work, an inventory of 261 sites has been compiled through an extensive bibliographical review, with the aim of identifying the presence or absence of the Commingeoise in the ceramic corpus. The resulting definition of its distribution is combined with a more precise consideration of its ratio in the assemblages, leading to the identification of a distribution core where it is exclusive. Classical methods of ceramological study are then applied to the ceramic corpus from four main sites, selected according to geographical, archaeological and contextual criteria: the Tour de la Maison de Savoie (Aurignac, Haute-Garonne) located in the heart of the distribution area, the Castel-Minier (Aulus-les-Bains, Ariège) and the Au Village site in Endoufielle (Gers) each located at opposite ends of the region where the Commingeoise circulates, and the bastide Pons de Prinhac discovered during excavations at the Muséum d'Histoire Naturelle of Toulouse (Haute-Garonne) which lies outside the main distribution zone.

The results of this research have enabled us to characterize the Commingeoise pottery (morphological and technical typologies), as well as to better understand its evolution (associated with a typo-chronology) from a period of development of a new type of pottery, followed by the establishment of a specific typology and a golden age of production, to its final phases. A cross-analysis of the work of historians and archaeologists has led to the identification of a potential specialized pottery center linked to the Commingeoise. The question of how its production was organized is addressed, with particular emphasis on the role of craftsmen or women and their "potter's marks". A discussion on the conditions of distribution of the Commingeoise pottery highlights its place within the regional economy and a network of ceramic areas. It also reveals the major influence of competition between ceramic products, particularly with the arrival of glaze in the region. Throughout the dissertation, the results are presented through an initial global approach, including a technological study of the best-preserved pots, combined when possible with petrographic and elemental analyses.

In light of archaeological and ceramological results, further development of these complementary methods is necessary. These will be particularly important for future research into the identified pottery center. Scientific monitoring will also be crucial in order to reinforce the results obtained and, in particular, to better understand the birth of Commingeoise ceramic craftsmanship.